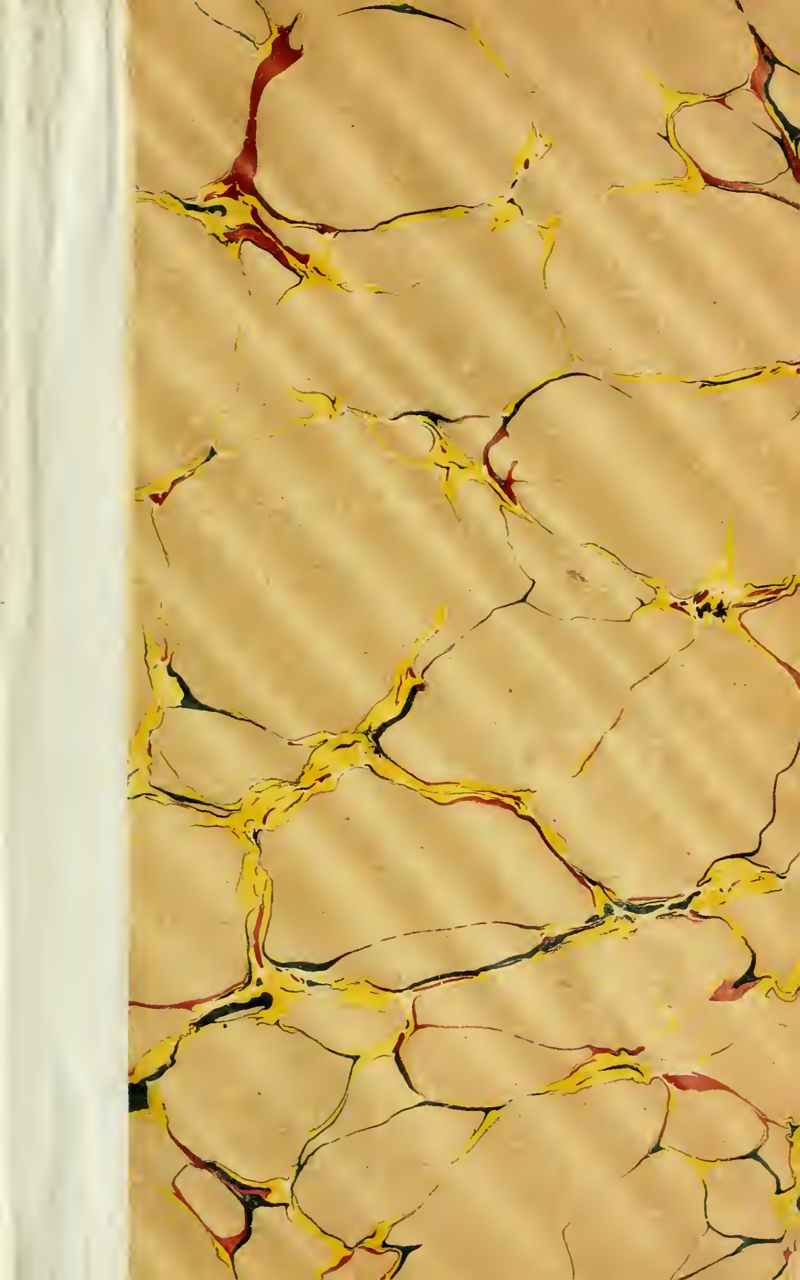




[illegible]
[illegible]

LE

ROMAN EN FRANCE

Depuis 1610 jusqu'à nos jours

DU MÊME AUTEUR

Discours sur la vie et les œuvres d'Agrippa d'Aubigné. *Ouvrage couronné par l'Académie française : prix d'éloquence.* 1884, in-8°. Hachette et Cie........................... 2 fr.

Scarron et le genre burlesque, *étude biographique et littéraire.* 1888. grand in-8°, avec un portrait. Lecène, Oudin et Cie. 8 fr.

Boileau, dans la *Collection des classiques populaires.* 1891, in-8° avec plusieurs reproductions de la Bibliothèque nationale. Lecène, Oudin et Cie....... .... 1 fr. 50

2581-92. — Corbeil. Imprimerie E. Crété.

LE

ROMAN EN FRANCE

Depuis 1610 jusqu'à nos jours

—

LECTURES ET ESQUISSES

PAR

PAUL MORILLOT

Ancien élève de l'École normale supérieure
Professeur de littérature française à la Faculté de Grenoble.

PARIS
G. MASSON, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
120, boulevard Saint-Germain, en face de l'École de médecine

—

AVANT-PROPOS

Comme ce livre présente au public une tentative d'un genre un peu nouveau, je crois nécessaire d'expliquer en quelques mots l'intention que j'ai eue et le plan que j'ai suivi.

Le roman occupe assurément une place considérable dans l'histoire de notre littérature. Dès le début du XVIIe siècle, il croît d'une vigoureuse poussée; au XVIIIe, il recueille les dépouilles des genres classiques vieillis et sollicite le génie de nos plus grands écrivains : au XIXe enfin, il envahit et il absorbe tout : à l'heure actuelle où notre poésie semble languir pour un temps, épuisée par le grand effort des romantiques, où notre théâtre cherche, sans l'avoir encore trouvée, la formule de l'art moderne, seul le roman règne incontesté, avec ses mille aspects changeants et sa production incessamment renouvelée. Dès lors il est permis de regretter qu'on n'ait pas pu lui faire dans les programmes de l'enseignement une part plus large, un peu plus en rapport avec celle qu'il occupe vraiment dans nos lettres françaises. Sans doute nos écoliers connaissent de nom l'*Astrée* et la *Princesse de Clèves*; ils ont appris par cœur *Télémaque* dans leurs classes; ils ont même lu pendant leurs vacances *Gil Blas* et *Paul et Virginie* : mais voilà à peu près

tout ce qu'ils savent de la littérature romanesque des deux derniers siècles. Quant à celle de notre époque, s'ils la connaissent mieux, c'est pour en avoir feuilleté à la dérobée quelques pages, et non pas toujours, je le crains, les meilleures. Par la force des choses le roman reste donc à leurs yeux un genre mal connu, un genre interdit, qui possède l'attrait malsain du fruit défendu. Ne serait-ce pas servir utilement à la fois la cause des lettres et celle de l'éducation, que de faire tomber cette barrière, et d'admettre la jeunesse à une étude prudente et raisonnée du roman français?

Il ne s'agit pas, bien entendu, d'ouvrir inconsidérément la porte au flot très mêlé des romans, où les excellents coudoient les pires, et où pullulent surtout les médiocres. Il ne s'agit même pas d'en choisir un petit nombre parmi les meilleurs et d'en conseiller la lecture au même titre que celle d'*Athalie* ou du *Misanthrope*. Non, je sais trop les dangers de toutes sortes qu'il y aurait à cela. D'abord, à cause même de la frivolité originelle du genre et de la négligence des auteurs, bien peu de ces ouvrages pourraient être proposés comme des modèles achevés de composition et de style. De plus la valeur éducatrice des romans les mieux intentionnés (je ne parle pas des autres) est pour le moins fort contestable : car leur effet est toujours de captiver trop vivement l'imagination et d'alanguir du même coup la volonté. Tout lecteur d'un roman collabore un peu, qu'il le veuille ou non, avec l'auteur : durant les attardements capricieux de la lecture, l'esprit aime à rêver autour des héros préférés, il les crée de nouveau à sa fantaisie, et se les figure tels que nous sommes ou que nous voudrions être : dans tous les romans c'est notre

roman que nous cherchons et que nous finissons toujours par trouver. Charme dangereux, surtout quand on a quinze ans! Excellente raison aussi pour ne pas faire à la *Nouvelle Héloïse* la même place qu'aux *Oraisons funèbres* dans les programmes de nos lycées!

Pourtant, sans exposer les jeunes lecteurs à ces dangers très réels, n'est-il pas possible de leur découvrir, autant pour leur profit que pour leur plaisir, quelques-unes des beautés de la littérature romanesque? Tel est le dessein de cet ouvrage.

J'ai essayé d'y présenter le tableau résumé des grandes époques du roman depuis ces trois derniers siècles, et de faire connaître, ou reconnaître, à l'aide de quelques pages, les œuvres les plus célèbres. A ceux qui ne sont plus des enfants et qui ont déjà lu tous ces livres, un passage choisi rappellera le volume tout entier, qui n'est peut-être pas présent dans leur bibliothèque, et réveillera du même coup le souvenir à demi éteint des lectures passées. A ceux qui ne les ont encore pas lus, et qui font très bien de ne pas les lire encore, ces extraits apprendront du moins ce qu'il importe essentiellement de savoir : le sujet du roman, le mérite de l'écrivain, la page la plus brillante, la péripétie la plus dramatique, en un mot tout ce qui peut évoquer dans un jeune esprit un sentiment, une idée, une comparaison, — et rien de plus. Car on a vérifié avec un soin minutieux la parfaite innocuité de toutes les citations. A vrai dire, l'expression de la passion amoureuse tient tant de place dans notre littérature (tragédie, comédie, roman), qu'il eût été presque impossible, et même un peu ridicule, de prétendre la bannir d'un semblable livre. C'est d'ailleurs le cas de rappeler l'opi-

nion plus que libérale d'un juge fort compétent. Voici ce que dit dans son *Traité sur l'origine des Romans*, Huet, évêque d'Avranches, ami de Mme de la Fayette : « Il est nécessaire que les jeunes personnes du monde connaissent cette passion (l'amour), pour fermer les oreilles à celle qui est criminelle et pouvoir se démêler de ses artifices, et pour savoir se conduire dans celle qui a une fin honnête et sainte : ce qui est si vrai, que l'expérience nous fait voir que celles qui connaissent moins l'amour en sont les plus susceptibles, et que les plus ignorantes sont les plus dupes. » *Nécessaire* est beaucoup dire, et l'on peut ne point partager jusqu'au bout l'avis du pieux évêque en matière d'éducation des filles. Pour mon compte je suis très loin d'avoir usé dans ces extraits de toutes les permissions qu'il octroie si généreusement ; si je n'ai pas cru devoir proscrire certaines pages pleines de tendresse ou de passion, c'est après un mûr examen que je m'y suis décidé : j'ai pensé que le récit de la mort de Manon Lescaut, par exemple, n'avait rien en soi de plus pernicieux que le tableau des fureurs de Didon ou de la jalousie d'Hermione. Je ne me suis fait non plus aucun scrupule de puiser dans les œuvres de certains auteurs dont le nom est susceptible de causer quelque effroi. Mais qu'on se rassure : la plus rigoureuse prudence a dicté tous ces choix : on ne trouvera dans ce livre ni une peinture malséante, ni un mot qui puisse choquer.

Quelques mots encore sur la méthode que j'ai suivie.

Ce n'est pas une histoire générale du roman que j'ai prétendu faire : on chercherait en vain dans ce volume une étude sur les origines du genre au moyen âge, non plus qu'une nomenclature un peu détaillée

des œuvres parues : la tâche eût été démesurée, et les dimensions de ce livre n'auraient pu y suffire. Je me suis borné à placer avant chaque série d'extraits une notice explicative. Ces courtes études sur nos principaux romanciers sont destinées, non pas à renseigner complètement sur la vie et les écrits des auteurs (c'est affaire aux Dictionnaires et aux Histoires de la littérature), mais à présenter aussi fidèlement que possible la physionomie de l'écrivain et de son œuvre, de façon à éclairer et à vivifier la lecture des pages qui suivent. J'ai dépouillé ce livre à dessein de tout appareil scientifique. Une bibliographie romanesque un peu complète eût été une besogne si considérable et si compliquée, qu'elle eût excédé de beaucoup la simple donnée de cet ouvrage : incomplète, elle n'eût guère eu de raison d'être. Les lecteurs désireux d'en savoir sur ces sujets plus long que je n'en ai pu dire, sauront bien se reporter, sans que je les y invite, aux excellentes études de MM. Kœrting (malheureusement non traduites) et André Le Breton (pour le XVIIe siècle) et surtout de MM. Brunetière, Émile Faguet, Jules Lemaître, Pellissier, etc. (pour le XVIIIe et le XIXe), sans compter cet universel Sainte-Beuve, toujours si actuel et si jeune. J'ai moi-même plus d'une fois fait mon profit de ces différents travaux, ainsi que de quelques monographies spéciales, parues en ces derniers temps. De même, je me suis abstenu presque complètement de commentaires et de notes au bas des pages, pour ne pas gâter le plaisir du lecteur, et pour laisser à ce livre son vrai caractère, qui est d'être un livre de littérature, et, s'il est possible, d'agrément.

J'ai commencé avec l'*Astrée* cette revue de nos principaux romans. Sans doute il y a des *romans* en

France avant l'*Astrée*, il n'y en a pourtant pas au sens moderne du mot : c'est d'Urfé qui donne au genre ses règles et ses lois, mieux que cela, son premier chef-d'œuvre ; de plus c'est à cette date de 1610 que commence vraiment la littérature classique. On pourra trouver aussi que le XIXe siècle occupe une place bien petite dans ce recueil, relativement au nombre et à l'importance des ouvrages publiés depuis cinquante ans : mais j'ai voulu maintenir à tout prix le caractère classique de ce livre, et j'ai volontairement insisté sur les deux siècles passés, qui nous offrent des modèles incontestés de sentiment et de style. Et puis, l'opinion que nous pouvons avoir des hommes de notre temps est encore si fragile, qu'il serait bien impertinent de vouloir parler déjà par avance à leur endroit le langage de la postérité. Voilà pourquoi on regrettera peut-être dans la dernière partie de ce livre l'absence de bien des noms : il me semble qu'on a déjà assez à faire à bien connaître et bien juger les auteurs qui ont fini leur tâche : les vivants peuvent attendre, et il est juste qu'ils laissent à ceux qui sont morts ce petit privilège.

Il ne me reste plus, pour terminer cette trop longue préface, qu'à remercier en première ligne M. G. Masson, qui a bien voulu accueillir mon projet et lui donner, avec beaucoup de bonne grâce, l'hospitalité de sa maison, — et aussi MM. les auteurs et les éditeurs, qui m'ont libéralement autorisé à puiser dans les œuvres dont ils ont la propriété.

Si imparfait que soit cet essai, je le soumets avec confiance, non seulement au public universitaire, c'est-à-dire aux maîtres et aux élèves, mais aussi au public lettré en général, auquel j'ai un peu songé

en le composant, et qui est en définitive notre juge à tous. Dans ce charmant voyage à travers les romans de notre pays, j'aurai pu être un guide fort médiocre, mais la contrée parcourue est si attrayante que je n'ai pu rester du moins un guide indifférent. Tout ce que je souhaite à ce livre, c'est d'apporter à ses lecteurs un peu du plaisir que j'ai éprouvé à le faire. Si malgré tout il n'y réussissait pas, ce serait, à coup sûr, non pas la faute du sujet, mais bien la mienne.

P. M.

LE
ROMAN EN FRANCE
Depuis 1610 jusqu'à nos jours

LE ROMAN AU XVIIe SIÈCLE

L'histoire du roman au XVIIe siècle est en somme assez simple. Quelque féconde et brillante qu'ait été la littérature romanesque à cette époque, elle n'a pas ce caractère de diversité extrême, on peut même dire de confusion, qui rend l'étude du genre si difficile au XVIIIe et surtout au XIXe siècle. Elle tient tout entière, ou à peu près, dans cet espace de cinquante années qui va de la mort de Henri IV à l'avènement véritable de Louis XIV, de 1610 à 1660 environ ; et les œuvres qu'elle a produites ne sont pas de celles dont il est malaisé de démêler les tendances ou de fixer les traits distinctifs.

L'*Astrée* de d'Urfé *[1] est vraiment notre premier roman ; elle est l'ancêtre, la source de tous les autres. Dès qu'elle a paru, cent romans vont naître, peut-être davantage, qui en seront plus ou moins directement issus. D'où venait-elle? Quels sont les modèles espagnols et italiens, les influences proches ou lointaines,

1. Les noms marqués d'une astérisque sont ceux des auteurs auxquels sont consacrées des notices spéciales, et dont on trouvera plus loin des extraits.

les circonstances politiques ou sociales qui ont favorisé son éclosion? Nous l'indiquerons brièvement plus loin. Notons seulement le caractère général de l'œuvre. L'inspiration en est à la fois épique et lyrique, héroïque et galante : c'est une bergerie et un poème de chevalerie mêlés. Le sentiment et l'action y sont idéalisés : la tendresse y est surhumaine comme les coups d'épée. Pourtant l'amour domine, un amour qui, tout en étant la plus douce chose du monde, est aussi la plus belle des vertus et le plus difficile des devoirs. Céladon et sa bergère sont les prêtres de ce nouveau culte. Mais en face d'eux et de la divinité qu'ils adorent, on aperçoit une silhouette bouffonne et narquoise : c'est Hylas, le berger inconstant, le profanateur du temple d'Amour.

Ainsi l'*Astrée* aura une double descendance : d'une part et avant tout, la longue série des romans idéalistes, où se complairont les contemporains de Corneille ; d'autre part, leurs frères puînés, frères ennemis toujours en guerre avec leurs aînés, et qui finiront par en avoir raison : ce sont les romans comiques et réalistes. L'antagonisme entre Céladon et Hylas se continue bien au delà du dernier volume de l'*Astrée*, jusqu'au jour où Boileau leur ferme un peu brusquement la bouche, et arrête pour un demi-siècle la vogue des romans.

Suivons ces deux lignées, si franches et si distinctes, qui se développent côte à côte sans se mêler jamais.

Voici d'abord, en tête des romanciers idéalistes, immédiatement au-dessous de d'Urfé, et un peu à côté, le pieux évêque de Belley, Camus*, qui extrait de l'*Astrée* toute la vertu qu'elle contient, la rapporte à la source divine du christianisme, et tente de faire d'attrayantes et morales peintures ; — Gomberville*, médiocre écrivain, mais hardi novateur, qui esquisse un roman maritime, pittoresque, exotique, galant et

pieux par surcroît; — Gombauld*, aux pures, froides et langoureuses allégories; — Desmarets de Saint-Sorlin*, qui met une imagination ardente et vive au service des fictions les plus romanesques. — Voici maintenant les deux maîtres incontestés du genre : La Calprenède*, qui porte à la perfection le roman héroïque et galant, si cher au goût de l'époque, roman plein de grandes choses et de grands mots, vraiment cornélien par l'esprit, sinon par l'exécution; — enfin, Madeleine de Scudéry*, qui ramène le roman idéaliste à l'observation non pas du monde réel, mais d'un monde à part, c'est-à-dire de la société précieuse, éprise d'illusions platoniciennes et nourrie de métaphysique amoureuse : c'est le dernier terme du roman galant, qui, après beaucoup d'excursions en sens divers, revient sur lui-même, et se consume dans l'analyse minutieuse et stérile de la galanterie elle-même.

Tels sont les principaux représentants du roman idéaliste au XVIIe siècle, ceux dont les noms sont encore célèbres, et dont les œuvres méritent d'être connues : nous leur consacrons plus loin des études détaillées. Mais derrière ceux-là, il serait juste d'en mentionner quelques autres et de tirer au moins de l'oubli les titres de certains livres : par exemple la *Polixène* de François de Molière ; le *Renaud amoureux* de La Ronce ; l'*Illustre Amalazonthe* de Desfontaines; le *Grand Scipion* de Vaumorière ; la *Macarise* de l'abbé d'Aubignac et bien d'autres encore dont les tomes jaunis pourrissent dans nos bibliothèques, et dont Gordon de Percel (l'abbé Lenglet-Dufresnoy) a fait jadis une nomenclature, d'ailleurs assez incomplète[1].

Tous ces romans ont ensemble beaucoup de traits communs : essayons de nous figurer le type général sur lequel est bâti chacun d'eux.

1. *De l'usage des romans, où l'on fait voir leur utilité et leurs différents caractères, avec une Bibliothèque des romans* (Amsterdam, 1734).

Ce qui frappe les yeux d'abord, c'est la longueur du récit, le nombre effrayant des volumes. Bon pour un fableau d'être court, ou pour ces contes légers et frivoles qui tombaient de la plume de Bonaventure des Périers : le roman idéaliste a la présention d'être aussi solennel et aussi pesant que l'épopée : il est, comme elle, un grand œuvre, qui demande du temps et de l'espace. L'auteur nous jette d'ordinaire en pleine action, *in medias res*, puis il retourne en arrière, nous explique à travers de longs discours tout ce qu'il nous est utile de savoir, sans compter le superflu. Il surcharge sa fable d'épisodes qui interrompent la narration et tiennent beaucoup plus de place que le roman lui-même : il y a quarante-cinq histoires incidentes dans l'*Astrée;* il y en a bien une douzaine, et interminables, dans *Cléopâtre*, et dans *Artamène* (Boileau, dans son *Dialogue*, a joliment raillé celle d'Aglatidas et d'Amestris). Parfois ce sont les personnages principaux qui nous déroulent eux-mêmes le fil de ces sempiternelles aventures ; souvent ce sont de fidèles écuyers, les Étéocle ou les Féraulas, ou bien des confidentes, qui se chargent de cette besogne.

Entrons dans le sujet : la matière du roman est presque toujours empruntée à la légende ou à l'histoire. Mais il semble que l'imagination de nos auteurs ait peu à peu faibli. Il y a assurément bien plus d'invention dans Camus, dans Gomberville et dans Desmarets qu'il n'y en aura dans La Calprenède et dans les Scudéry. Ceux-ci s'en tiennent aux grands sujets consacrés ; ils sont des peintres d'histoire. Mais de quelle histoire ! Est-il besoin de dire qu'ils l'interprètent et l'arrangent à leur façon et qu'ils nous présentent des « Catons galants » et des « Brutus damerets ? » Les chefs-d'œuvre du genre, en fait de contresens historique, sont la *Cassandre*, l'*Artamène*, et la *Clélie* : il faut voir quel parti les auteurs ont tiré

d'Alexandre, de Cyrus, ou d'Horatius Coclès! Mais, pour les excuser, hâtons-nous de dire qu'ils n'étaient pas dupes de ce travestissement, et qu'ils ne cherchaient pas dans les grands événements de l'histoire ancienne autre chose que des cadres majestueux, capables de rehausser l'éclat de leurs fictions.

Quant au roman lui-même, il consiste toujours dans un amour contrarié. Les personnages principaux sont tous taillés, ou à peu près, sur le même modèle. Le héros de roman est un être parfait, un vaillant chevalier, qui accomplit des exploits extraordinaires, dignes de vieilles chansons ; il est en même temps langoureux, triste, fidèle jusqu'à la mort qu'il appelle sans cesse, et qui ne vient jamais : les Polexandre, les Oroondate, les Artamène et les Aronce se ressemblent tous par leur intrépidité dans les batailles, leur mélancolie dans la solitude, leur extase et leur pusillanimité devant l'objet aimé. Ils annoncent déjà par bien des côtés les jeunes premiers fatals et poitrinaires, chers à une autre époque : mais ils sont moins navrants, ils finissent par le mariage. L'héroïne est en général une plus forte tête : elle est malheureuse, elle aussi ; des circonstances terribles la séparent de celui qu'elle aime ; elle s'en lamente, mais sans faiblesse, et elle reste toujours supérieure à son infortune. Bien plus, c'est elle-même qui le plus souvent est, par un parti pris volontaire, l'auteur de tout son mal ; elle aime et elle est aimée ; mais, comme elle met son amour-propre à ne pas le dire et à ne pas vouloir l'entendre, il arrive que cette méchante humeur amène mille traverses, et qu'un mariage, considéré comme tout naturel à la première page du livre, se conclut fort péniblement à la dix-millième. Telle est l'histoire d'Astrée ou celle d'Alcidiane. Ces belles inhumaines excellent, mieux que n'importe quel tortionnaire, à tourmenter leurs grands nigauds d'amants : Céladon cherche à se noyer dès le début du roman,

et, sans un miracle imprévu, il se noierait pour de bon à la fin ; Polexandre court, comme un fou, à travers les cinq parties du monde pour apaiser un regard irrité de sa maîtresse, et au dénouement il se demande encore si elle ne lui fera pas couper le cou. La vertu de ces dames exige, paraît-il, toutes ces façons, et leur « rigoureux point d'honneur » ne se trouve satisfait qu'à ce prix. Parfois cependant elles placent mieux leur *gloire* : chez elles un grand devoir peut faire obstacle à un profond amour, et dans leur âme s'élève alors un de ces combats héroïques où la nature humaine s'immole avec joie à un idéal supérieur : vraies filles de Corneille, certaines héroïnes de roman goûtent une fière et divine allégresse à sacrifier leur cœur : et c'est au fond de leur amour même qu'elles trouvent l'énergie nécessaire à un pareil renoncement. Telle est, par exemple, la Statira de La Calprenède, placée entre Oroondate et Alexandre, comme Pauline entre Sévère et Polyeucte. Chez Mlle de Scudéry, l'effort sera moins noble, les vertus seront plus polies et plus mondaines, et la « tendresse » tiendra souvent lieu de véritable amour : mais les héros et les héroïnes tendront encore leur âme vers la réalisation du même idéal. C'est le commun caractère, et comme l'essence de tous ces romans.

Ils se ressemblent par bien d'autres côtés. Cet art, encore nouveau, est monotone et ne sait pas se renouveler par la variété des moyens. Presque tous ces romans sont jetés dans le même moule et fabriqués d'après les mêmes procédés. Les descriptions y abondent, toujours aussi vagues quand il s'agit d'un incendie ou d'une tempête, toujours aussi précises et oiseuses quand l'auteur décrit un palais ou un appartement ; — on y rencontre aussi des portraits, de plus en plus nombreux, et toujours aussi généraux, où le port, l'allure, le teint, les yeux, la bouche, les dents, les cheveux, la gorge et les mains

de l'objet aimé sont loués dans les mêmes termes et avec les mêmes métaphores ; — des enlèvements, qui ne tirent pas autrement à conséquence, et où les ravisseurs sont les plus respectueux scélérats du monde ; — des déguisements perpétuels sous lesquels se cachent les principaux personnages, et qu'on ne découvre qu'à la fin : ainsi Alexis est Céladon, Britomare est Artaban, Cassandre est Statira, Artamène est Cyrus ; il est du devoir de tout héros de roman de changer plusieurs fois de nom, comme les actrices changent de toilette dans le cours d'une représentation. — Enfin tous ces héros ne se contentent pas de nous apparaître sous deux ou trois noms : il nous faut, pour bien comprendre l'intention de l'auteur, leur en chercher encore un autre, qui est sous-entendu, et que nous révèlent heureusement les indiscrétions de contemporains. Tous ces romans sont des romans à clefs, et ce caractère ne convient pas aux seuls romans idéalistes, mais aussi à la plupart des romans comiques. Il nous faut savoir qu'Endymion est Gombauld, et Diane Marie de Médicis ; que Polexandre est Louis XIII, et Alcidiane Anne d'Autriche ; que Cyrus est Condé et Mandane Mme de Longueville. Tout cela, à vrai dire, nous laisse assez froids aujourd'hui, et contribue plutôt à diminuer le plaisir que nous pourrions goûter à la lecture : cette préoccupation perpétuelle de l'allusion, si contraire aux intérêts de l'art, a été une grande cause de faiblesse pour toute la littérature romanesque du XVIIe siècle.

Mais si imparfaits qu'ils soient, ces romans idéalistes n'en méritent pas moins notre estime, à défaut de notre pleine admiration. Ils résument en eux les meilleures aspirations de leur temps vers l'héroïsme et l'amour pur : ils ont pu troubler plus d'une cervelle, et le vieux Gorgibus a peut-être raison de recommander aux deux pecques provinciales de les

jeter au feu : mais à coup sûr ils n'ont gâté aucun cœur, ni perdu aucune âme. Raillons-les doucement, si nous voulons ; mais ne leur ôtons pas ce titre d'honneur, qui en vaut bien d'autres.

Les romans comiques ont une double origine : ils semblent nés d'une réaction nécessaire contre ces trop beaux sentiments et ce trop grand style ; mais ils proviennent aussi en droite ligne du vieux fonds gaulois, que les savants de la Pléiade avaient bien pu masquer pour un temps, sans réussir à le recouvrir tout à fait. L'esprit de Rabelais, de Béroalde, de des Périers, ne pouvait pas être mort avec le XVIe siècle ; il revit déjà dans Régnier et dans Larrivey : mais le vrai champ de bataille où se décidera la querelle entre l'héroïque et le comique, le précieux et le burlesque, c'est le roman. D'Urfé avait lui-même armé les deux combattants : dans l'*Astrée*, aux belles dissertations de Silvandre sur l'amour platonique et le culte de la beauté répondait le ricanement d'Hylas : tous les romans comiques sont nés de cet éclat de rire.

Mettons tout d'abord de côté l'*Euphormion* de Barclay (1603), qui est en latin, les *Aventures du baron de Fœneste* de d'Aubigné, qui sont bien plutôt une satire dialoguée qu'un vrai récit, et même les *Fragments d'une histoire comique* où Théophile de Viau s'est borné à tracer quelques plaisantes caricatures.

C'est Charles Sorel * qui monte le premier à l'assaut des romans chevaleresques et poétiques : il leur oppose son *Francion*, son *Polyandre*, histoires comiques, et il cherche à les accabler sous les railleries un peu lourdes de son *Anti-Roman*, ou *le Berger extravagant*. — Maréchal, dans sa *Chrysolite* (1627), proteste contre l'invraisemblance des romans, et se flatte d'écrire un livre « où, dit-il, je n'ai rien mis qu'un homme ne pût faire ; je me suis tenu dans les termes d'une vie privée. » — Lannel, dans le *Roman Sati-*

rique (devenu bientôt après le *Roman des Indes*, 1625), déclare qu'il n'imite personne, et qu'il veut simplement peindre les mœurs et combattre les vices du temps. — Mais voici la poussée subite du burlesque, qui déborde avec la Fronde, et en même temps va paraître le chef-d'œuvre du genre, le *Roman Comique* (1651-1657), de Scarron*, tout pétillant de gaieté et d'esprit, et écrit dans une langue presque digne de celle des *Provinciales*. — Cyrano de Bergerac donne vers la même époque ses fantastiques et comiques *Histoires de la Lune* et *du Soleil*. — Enfin Furetière* observe minutieusement les ridicules des petites gens de la place Maubert, et les note dans son amusant *Roman bourgeois* (1666).

A ces noms on en peut encore rattacher quelques autres, celui de Rosset, qui, dès 1619, avait composé les *Histoires des amants volages de ce temps;* — de d'Ouville, le frère de Boisrobert, auteur de *Contes* estimés; — de Tristan, dont le *Page disgracié* (1643) rentre bien par certains côtés dans le cadre du roman comique; — d'Eustache Le Noble (*le Gage touché*); — de Subligny (*la Fausse Clélie*, 1670); — de Le Petit (*l'Heure du Berger*, roman demi-comique), — de d'Assoucy, « l'empereur du burlesque », et l'indigne héritier de Scarron, — de Préfontaine, dont les *Aventures du chevalier de la Gaillardise* (1661) eurent un grand succès.

Bien d'autres noms pourraient encore être cités : mais tâchons plutôt de déterminer les caractères communs de toutes ces productions.

D'abord ces romans sont tous assez courts : il n'y en a pas, je crois, qui excèdent deux volumes. Au lieu de ces lourdes et pesantes compositions auxquelles se complaisaient les Gomberville et les La Calprenède, nous trouvons une intrigue légère, si légère que bien souvent elle n'existe pas, et disparaît sous le désordre impertinent de l'ensemble : les auteurs de romans comiques affectent tous d'aller à tort et à

travers dans le sujet qu'ils ont choisi, et, quand ils finissent un chapitre, de ne pas savoir ce qu'ils vont mettre dans le chapitre suivant : de même ils ne se font aucun scrupule d'oublier en route tel ou tel personnage qu'ils nous ont longuement présenté dans les premières pages du livre; ils jettent par-dessus bord tout ce qui les gêne, et ne se préoccupent que d'une chose : à savoir de plaire par leur esprit, par leur gaieté et par leur désinvolture. Quel est le héros de Scarron? est-ce Destin, est-ce Ragotin? Quel est celui de Furetière? Nicodème, Bedout ou Vollichon? Nous serions bien en peine de le dire, et bien naïfs de le chercher. Au milieu de ce désordre s'agitent des personnages très vivants, choisis pour la plupart dans les classes moyennes ou même inférieures de la société : ce ne sont plus des princes de Mauritanie ou des reines d'Éthiopie, mais de simples bourgeois ventrus et grotesques, ou bien des comédiens ambulants, ou des avocats, des pédants crasseux, jusqu'à des vagabonds. Les actions que ces personnages accomplissent sont triviales comme eux; ils mangent, ils causent, ils se battent; aux beaux coups d'épée de Britomare et de Césarion ont succédé les coups de pieds et de poings, et les claques bien appliquées. Avec cela le roman comique affecte des allures très morales, il prétend enseigner la vertu et flétrir le vice aussi bien que le roman héroïque, quoique, le plus souvent, il n'y paraisse guère.

Tout cela au fond n'est pas excellent. Il faut bien avouer qu'il y a chez Sorel, Scarron et Furetière moins d'art peut-être, et partant moins de mérite que chez La Calprenède; l'effort est moins grand en somme. Quoique ce désordre soit volontaire et cherché, il n'en existe pas moins, et le plaisir que nous y trouvons n'est pas sans mélange : nous sommes charmés, mais un peu déçus. Le *Roman comique* et le *Roman*

bourgeois ne perdraient rien à être mieux construits, à avoir une intrigue plus intéressante, et à finir autrement qu'en queue de poisson. Il est à remarquer que toutes ces œuvres, ou presque toutes, sont incomplètes : et l'auteur eût-il même eu le temps de les finir, elles ne sembleraient pas achevées; parce que, là où il n'y a pas de sujet, il ne peut pas y avoir de conclusion. Ce sont des miettes et des bribes ramassées dans la réalité, et joliment servies; voilà tout. Gardons-nous bien d'égaler Furetière à notre Balzac.

Mais ces petits romans du XVIIe siècle, à défaut d'autre mérite, en ont un qui supplée tous les autres : ils vivent, tandis que les grands romans de l'époque ne ressusciteront jamais. Sorel, Furetière, Scarron surtout ont été souvent réimprimés : on les lit toujours; et les aventures de Ragotin ne sont guère moins populaires, après deux siècles, que les tragiques amours du Cid et de sa Chimène : qui oserait aujourd'hui donner une édition de *Polexandre*, de *Cassandre*, ou de *Cyrus*? Les romans comiques sont gais, ils sont spirituels, ils sont bien écrits. Voilà plus qu'il n'en faut, en France, pour passer à la postérité.

La lutte entre idéalistes et réalistes dure pendant plus de quarante ans : mais il est aisé de prédire à qui sera la victoire. Le grand roman faiblit, et ses adversaires redoublent leurs coups. Enfin Boileau survient, qui achève la déroute, avec son joli et malicieux *Dialogue sur les Héros de Roman*, qu'il lisait à tout venant vers 1665, mais qu'il ne devait laisser imprimer que bien plus tard, après la mort de Mlle de Scudéry. Si Boileau a fondé l'art classique, ce n'a été qu'au prix de beaucoup de ruines. Ce grand destructeur, qui allait rendre la poésie impossible en France jusqu'à Rousseau, clôt aussi pour cinquante ans l'histoire du roman.

A vrai dire ce ne sont pas les romanciers qui vont disparaître pendant un demi-siècle, c'est le roman lui-

même, qui ne se relèvera que bien lentement des coups terribles que lui a portés Boileau. Romans héroïques et romans burlesques n'oseront plus se montrer sous l'œil irrité du satirique, farouche défenseur de la vérité en prose comme en vers. Seule va subsister la *nouvelle*, venue timidement d'Espagne au commencement du siècle : Audiguier avait commencé par traduire les *Nouvelles* de Cervantes, puis celles d'Espinel, Rampalle celles de Montalvan. Scarron avait fait mieux encore, il avait imité ; et de ces modèles imparfaits que lui fournissaient Solorzanno ou Maria de Zayas il avait composé ces jolies *Nouvelles tragi-comiques*, dont quelques-unes (*la Précaution inutile, les Hypocrites*) sont bien près d'être des chefs-d'œuvre. Qu'était-ce que ces nouvelles sinon de courtes histoires, où l'on trouvait des événements vraisemblables, et des sentiments à peu près naturels? Boursault et Segrais suivront Scarron dans cette voie.

Enfin en 1678 paraît modestement, en un mince volume de cent cinquante ou deux cents pages, et sous un nom d'auteur supposé, l'œuvre la plus exquise et la plus distinguée de toutes celles qui avaient vu le jour depuis soixante ans, vrai bijou rare auquel deux siècles écoulés n'ont rien ôté de son éclat si pur : c'est *la Princesse de Clèves*. Madame de La Fayette * y contait simplement après tant d'autres une histoire d'amour, mais une histoire vraie, où la réalité triste s'éclairait d'un rayon d'idéal. Elle le faisait avec tant de franchise et de sincérité et aussi avec une si admirable connaissance de l'âme humaine, que du coup elle toucha tous les cœurs, et fit verser bien des larmes. *La Princesse de Clèves* termine glorieusement l'histoire du roman au XVIIe siècle ; elle contient en quelques pages la plus pure quintessence de tous les gros volumes oubliés.

Cette œuvre si rare est restée unique : elle marque moins l'avènement que la fin d'un genre. C'est en vain

que maintes dames de la ville ou de la cour essayèrent de prendre des mains de Mme de La Fayette la plume qui avait écrit *Zayde* et *la Princesse de Clèves*, et de conter à leur tour des *Histoires véritables*, comme on les appelait alors, empruntées à la vie galante des derniers Valois, ou à n'importe quelle autre période de l'histoire. Mme de Murat, Mme d'Aulnoy, Mlle de La Force, Mme de La Roche-Guilhem, et même Mme de Villedieu, pour ne citer que les plus célèbres, n'ont pas réussi à refaire *la Princesse de Clèves*. De toutes ces *Histoires secrètes* ou *galantes*, qui foisonnèrent pendant vingt ou trente ans, et qui ne sont que des *Mémoires* mal romancés, il n'y a pas une œuvre à retenir, pas une page à citer. Avec Mme de La Fayette le roman avait jeté son dernier feu, le plus éblouissant.

D'où vient cette impuissance pendant près d'un demi-siècle? n'y avait-il donc pas d'écrivain en France capable de donner au roman cette perfection classique, que venaient d'atteindre vers le même temps la tragédie et la comédie? La vérité est que le genre était épuisé par un excès de production, discrédité par ses propres erreurs et par les attaques furieuses de ses ennemis. Non seulement les œuvres de La Calprenède et de Scudéry avaient été jetées au vent, mais le moule lui-même avait été brisé. Une autre forme s'offrait, plus parfaite, plus sage, plus commode à qui voulait entreprendre la peinture de l'âme et de l'amour : c'était le théâtre. D'ailleurs *la Princesse de Clèves* n'était-elle pas déjà, à tout prendre, toute semblable à une tragédie de Racine? Qu'était-elle autre chose qu'une *Bérénice* en prose, plus tragique et plus poignante peut-être que celle du poète?

Il n'y a donc plus de romans en France pendant la fin du grand siècle, à moins qu'on ne donne ce titre aux jolis *Contes de ma mère l'Oye* que nous a rendus Perrault, et à ce poème en prose, le *Télémaque* *, où la fiction est bien le moindre souci de l'auteur. La

tragédie et la comédie ont tiré à elles toute la substance dont vivaient les anciens romans : c'est chez elles qu'il faut aller chercher la représentation de la vie et la peinture du cœur humain. Quand ces formes à leur tour seront usées et entreront en décadence, alors seulement renaîtra le roman, avec Lesage.

HONORÉ D'URFÉ

(1568-1625)

Huet, dans son *Essai sur l'origine des Romans* (1670), dit que « M. d'Urfé fut le premier qui les tira de la barbarie, et les remit dans les règles en son incomparable *Astrée* ». Il a raison : avant cette époque, le roman n'existe vraiment pas en France : l'œuvre de Rabelais échappe à toute classification ; on en peut dire autant du livre de Béroalde de Verville : les romans moraux de Nicolas de Montreux sont parfaitement illisibles ; quant à nos *Amadis*, ils ne sont, comme on sait, que des paraphrases de l'espagnol. L'*Astrée*, au contraire, inaugure un genre dans l'histoire de notre littérature. Elle paraît en 1610, c'est-à-dire au seuil du grand siècle. Profondément oubliée et dédaignée aujourd'hui, elle a charmé, sans les lasser, plusieurs générations de lecteurs ; quel que soit son mérite, elle reste une des trois ou quatre œuvres les plus importantes du XVIIe siècle, celle peut-être qui a le plus influé en son temps sur les lettres et sur les mœurs.

Honoré d'Urfé était un gentilhomme du Forez, qui, après s'être jeté avec impétuosité dans le camp des ligueurs, fut entraîné dans la disgrâce du parti : c'est à cette circonstance qu'il dut le plus clair de sa gloire. Emprisonné une première fois à Feurs, il composa pendant sa captivité les *Épîtres morales*; après la vic-

toire définitive des royalistes, il se retira à Chambéry dans les États du duc de Savoie, et, pour occuper ses loisirs, il songea à célébrer ces jolis bords du Lignon, près desquels s'était écoulé le temps de sa jeunesse et de ses premières amours. Sans la Ligue, il y eût sans doute fini sa vie, heureux et obscur : l'exil aviva son génie, et fit de ce soldat un poète et un romancier. Avec quelle grâce attendrie et pénétrante il dédie son œuvre à son cher Lignon !

« Belle et agréable rivière du Lignon, sur les bords de laquelle j'ai passé si heureusement mon enfance et la plus tendre partie de ma première jeunesse, quelque paiement que ma plume ait pu te faire, j'avoue que je te suis encore grandement redevable pour tant de contentements que j'ai reçus le long de ton rivage, à l'ombre de tes arbres feuillus et à la fraîcheur de tes belles eaux, quand l'innocence de mon âge me laissait jouir de moi-même et me permettait de goûter en repos les bonheurs et les félicités que le ciel, d'une main libérale, répandait sur ce bienheureux pays, que tu arroses de tes claires et vives ondes... Je te voue et je te consacre, ô mon cher Lignon, toutes les douces pensées, tous les amoureux soupirs et tous les désirs plus ardents, qui durant une saison si heureuse ont nourri mon âme de si doux entretiens qu'à jamais le souvenir en vivra dans mon cœur. Que si tu as aussi bien la mémoire des agréables occupations que tu m'as données, comme tes bords ont été bien souvent les fidèles secrétaires de mes imaginations et des douceurs d'une vie si désirable, je m'assure que tu reconnaîtras aisément qu'à ce coup je ne te donne ni ne t'offre rien de nouveau, et qui ne te soit déjà acquis, depuis la naissance de la passion que tu as vue commencer, augmenter, et parvenir à sa perfection le long de ton agréable rivage ; et que ces feux, ces passions et ces transports, ces désirs, ces soupirs et ces impatiences sont les mêmes que la Beauté, qui te rendait tant estimé par-dessus toutes les rivières de l'Europe, fit naître en moi durant le temps que je fréquentais tes bords et que, libre de toute autre passion, toutes mes pensées commençaient et finissaient en elle, et tous mes desseins et tous

mes désirs se limitaient à sa volonté. Et si la mémoire de ces choses passées t'est autant agréable, que mon âme ne se peut rien imaginer qui lui apporte plus de contentement, je m'assure qu'elles te seront chères, et que tu les conserveras curieusement dans tes demeures sacrées pour les enseigner à tes gentilles Naïades, qui peut-être prendront plaisir de les raconter quelquefois, la moitié du corps hors de tes fraîches ondes, aux belles Dryades et Napées, qui le soir se plaisent à danser au clair de la lune parmi les prés, qui émaillent ton rivage d'un perpétuel printemps de fleurs. Et quand Diane même avec le chaste chœur de ses nymphes viendrait après une pénible chasse dépouiller ses sueurs dans ton sein, ne fais point de difficulté de les raconter devant elles ; et sois assuré, ô mon cher Lignon, qu'elles n'y trouveront une seule pensée qui puisse offenser leurs chastes et pudiques oreilles. Le feu qui alluma cette affection fut si clair et si beau qu'il n'eut point de fumée, et l'embrasement si pur et si net, qu'il ne laissa jamais de noirceur après la brûlure en pas une de mes actions ni de mes désirs[1]. »

Il ne faudrait pas croire cependant que ce fonds de souvenirs et d'émotions personnelles constituât toute l'*Astrée* : on se tromperait gravement. Sans doute ils ajoutent à l'œuvre beaucoup de charme : mais ils ne lui servent guère que de cadre et d'ornement. Que d'Urfé ait brûlé jadis d'un amour tendre et fidèle pour quelque beauté forézienne, et qu'il se soit plu après vingt ans à remuer ces cendres attiédies, rien de mieux ; mais, à cela près, ne cherchons pas dans l'*Astrée* la confession vraie d'un amant, ni un long cri de passion (en plus de cinq mille pages !). A part quelques détails, et certaines allusions facilement reconnaissables, elle est une œuvre de pure fiction : en 1610 on ne savait par bonheur pas encore ce que c'est qu'un roman « vécu », et les écrivains avaient assez de modestie pour ne pas fatiguer les lecteurs

1. *Astrée*, III, dédicace.

des faits et gestes de leur chétive personne. Derrière l'homme, chez d'Urfé, on découvre vite l'auteur. En écrivant il n'obéissait pas seulement à un besoin instinctif de son cœur, il subissait d'autres influences dont la trace est visible dans son œuvre. Il est bien rare que le génie crée vraiment de toutes pièces : *le Cid*, *Andromaque*, *Gil Blas*, pour citer trois des œuvres les plus *originales* de notre littérature, sont nés d'une imitation étrangère : on en pourrait dire autant des trois quarts des comédies de Molière : notre premier roman n'a pas échappé à cette loi commune. Il est facile de signaler les modèles qui ont inspiré d'Urfé. C'est d'abord, chez les anciens, Héliodore et les romans grecs; chez les Italiens, Pétrarque, pour lequel il avait un culte passionné, et dont il a cherché à reproduire dans maint sonnet la délicate subtilité, Sannazar, dont il avait lu l'*Arcadie*, le Tasse, dont *l'Aminte* était alors en si grand honneur que Malherbe eût voulu l'avoir fait, Guarini, dont le fidèle berger, Mirtille, annonce par bien des côtés Céladon. Chez les Espagnols, les *Amadis* fournissent à d'Urfé toute la partie héroïque et chevaleresque de son œuvre : mais le livre qu'il lut avec le plus de fruit et à l'image duquel il composa son *Astrée*, c'est la célèbre *Diane amoureuse*, roman pastoral, mêlé de prose et de vers, qu'avait publié en 1547 Georges de Montemayor.

D'ailleurs ce genre idyllique et raffiné devait plaire aux Français de 1610. Rien n'incline plus les esprits à la pastorale que les révolutions et les troubles civils. Au sortir des horreurs de la Ligue, on devait naturellement s'éprendre d'un idéal de politesse et de douceur ; les compagnons du Béarnais, en introduisant à la cour les grossièretés des camps, rendaient plus pressant le besoin d'une réforme dans la langue et dans les mœurs. C'est l'époque où Catherine de Vivonne cesse d'aller aux assemblées du Louvre, et réunit chez elle une société d'élite qui mettra toute sa

gloire à parler et à aimer purement. Il y a là comme une réaction, toute littéraire et nullement politique, contre les Bourbons ; la France semble revenir aux traditions de politesse et de galanterie, qui, malgré bien des débauches cachées, fleurissaient à la cour des derniers Valois. C'est alors qu'un petit gentilhomme de province, un ligueur, qui n'a jamais mis les pieds au Louvre, et qui a l'imagination toute férue de Ronsard, vient apporter à cette société désœuvrée le livre qu'elle attendait, le bréviaire du parfait amour et du beau langage.

L'*Astrée* se compose de cinq volumes [1] divisés chacun en douze livres ; si par sa forme elle est un roman, elle n'est pas sans analogie non plus avec une tragicomédie pastorale, dont les actes et les scènes correspondraient aux volumes et aux livres du roman. De nos jours, comme on l'a fait ingénieusement remarquer, l'on en pourrait tirer un magnifique opéra : le développement de l'action dramatique et la succession des tableaux pittoresques ou merveilleux s'y prêteraient facilement.

Le lieu de la scène est circonscrit dans le Forez ; le début et la fin du roman se passent sur les bords de ce charmant Lignon, à jamais illustré par ces aventures. Au IVe siècle de notre ère, cette jolie contrée était peuplée de Druides et de Vestales, de Chevaliers et de Nymphes, de Bergers et de Bergères. Ne cherchons pas chicane à d'Urfé sur l'existence de la chevalerie à cette époque, et n'oublions pas qu'il s'agit d'une pure invention romanesque. Ces trois classes de personnages représentent les trois classes de la société : le clergé, la noblesse et le peuple, avec cette restriction pourtant que les bergers, tout en étant soumis aux nymphes qui sont les souveraines

1. D'Urfé ne fit paraître que les trois premiers ; son secrétaire Baro édita le quatrième ; quant au cinquième, Baro ne le donna qu'après avoir remanié et complété les notes de d'Urfé.

du pays, sont eux-mêmes pour la plupart de grands seigneurs ou de grandes dames « en villégiature », selon le mot de Saint-Marc Girardin. L'auteur a bien pris soin de nous en avertir dans la préface : « Si l'on te reproche, dit-il à Astrée, que tu ne parles pas le langage des villageois, et que ni toi ni ta troupe ne sentez guère les brebis ni les chèvres, réponds-leur, ma bergère, que tu n'es pas, ni celles qui te suivent, de ces bergères nécessiteuses qui, pour gagner leur vie, conduisent des troupeaux aux pâturages ; mais que vous n'avez pris cette condition que pour vivre plus doucement et sans contrainte. » D'Urfé nous fait entendre aussi que ses bergères ont, tout comme au théâtre, des houlettes peintes et dorées, des jupes de taffetas et des pannetières bien troussées. Nous voilà prévenus, et nous ne risquons pas de nous encanailler dans la compagnie de ces gardeuses de moutons.

Mais essayons une analyse, la plus courte et la plus simple que nous pourrons, de cette œuvre si touffue.

Depuis trois ans le berger Céladon et la bergère Astrée s'aimaient d'amour tendre. Mais le perfide Semyre, par une habile calomnie, fit naître un jour dans l'esprit d'Astrée des soupçons sur la fidélité de son amant. Au début du roman, comme Céladon vient, selon son habitude, s'entretenir doucement avec Astrée, celle-ci irritée le repousse, et lui défend de reparaître jamais devant ses yeux : Céladon désespéré se précipite dans le Lignon. Astrée s'aperçoit bientôt de son injustice, en lisant des vers que Céladon avait gravés en son honneur sur l'écorce d'un arbre, et en découvrant une lettre dans le chapeau du malheureux berger. Cependant Céladon n'est pas mort; il a été recueilli à Isoure par des nymphes, qui le rappellent à la vie. Galatée lui fait raconter son histoire, et, nouvelle Didon, s'enflamme à ce récit : elle voit dans

ce jeune berger qu'elle a sauvé l'époux qu'un faux oracle lui a annoncé. Elle cherche à retenir Céladon, elle lui fait l'aveu de sa flamme. Ses compagnes, Léonide et Silvie, sur les conseils du druide Adamas, font échapper Céladon, qui s'enfuit déguisé.

Une fois libre, il ne cherche pas à revoir Astrée, puisqu'elle l'a banni de sa présence : mais il est seul dans une caverne, au milieu des bois : il a édifié à sa maîtresse un temple de verdure, dont l'enceinte est formée de branches entrelacées : au centre est la statue d'Astrée ; il y a gravé les vers qu'il avait jadis composés pour elle, et les chiffres entrelacés de sa houlette. Sur l'autel est suspendue, aux branches d'un myrte, la table des Douze Lois de l'Amour. Les bergers, dans leurs promenades, découvrent ce temple. Astrée, bouleversée, croit que c'est l'ombre de Céladon, privée de sépulture, qui habite ces lieux. Comme elle s'est endormie sous ces arbres, Céladon survient, lui glisse un billet dans le sein, et lui donne un baiser : Astrée se réveille en sursaut, mais, éblouie par le soleil, elle croit ne voir que l'ombre de Céladon entourée d'une lumière surnaturelle : elle veut élever un tombeau à son amant. Les bergères, les nymphes et les vestales accomplissent en grande pompe la cérémonie funèbre.

Cependant le druide Adamas veut réconcilier Céladon avec Astrée. Sur son ordre Léonide vient chercher Céladon dans sa solitude ; on le revêt des habits d'une nymphe, et on le fait passer, sous le nom d'Alexis, pour une fille du druide. Tous les bergers s'y trompent, la fausse Alexis et Astrée se rencontrent et se lient d'une vive amitié : elles ne peuvent plus se séparer ; Astrée jure à sa compagne de passer toute sa vie auprès d'elle, et Céladon accueille avec ivresse les serments de sa bergère. Le plus beau gui de l'an neuf ayant paru sur un des chênes de l'autel d'Astrée, les deux amants s'y rendent, avec tous les bergers, et

ils éprouvent, devant ce symbole de leur commun amour, des frissons inexpliqués et des émotions délicieuses. Céladon refuse toujours de se nommer, mais il éprouve quelques remords à surprendre ainsi la bonne foi d'Astrée.

A cette époque, des guerres sanglantes viennent désoler ces contrées jusqu'alors bienheureuses ; le traître Polémas vient attaquer le royaume d'Amasis, et cherche à conquérir par la force la main de Galatée. Alexis et Astrée sont enlevées par cinquante archers, malgré une résistance désespérée d'Alexis, qui étonne toute le monde par son courage. Mais ils sont bientôt délivrés par Semyre, qui paye ainsi sa dette envers eux, et meurt peu après. Céladon blessé est guéri par les soins du druide Adamas.

Sur les instances du druide, la fausse Alexis consent enfin à se découvrir à Astrée : la bergère reste un moment suspendue entre la colère et l'amour : mais au souvenir de toutes les privautés que Céladon a pu se permettre à la faveur de son déguisement, elle chasse de nouveau son amant, et lui ordonne d'aller mourir loin de sa présence.

Céladon désespéré se retire pour chercher la mort : Astrée de son côté a la même pensée. Tous deux ont résolu d'aller demander la fin de leurs maux à la Fontaine de Vérité. Cette fontaine enchantée est gardée par deux lions et par deux licornes: elle ne peut être désenchantée, d'après les oracles, que par la mort du plus fidèle amant et de la plus fidèle amante. Céladon s'avance : mais, ô miracle, les lions et les licornes se dévorent, le ciel s'obscurcit, le tonnerre gronde; le génie de l'Amour paraît dans un nuage et annonce la fin de l'enchantement de la fontaine. Astrée, qui s'y trouvait déjà, et Céladon sont transportés évanouis dans la maison d'Adamas ; ils reviennent à eux, ils échangent enfin l'aveu de leur mutuel amour. Les dieux approuvent leur tendresse, et cet heureux jour

voit couronner la flamme de la plupart des personnages du roman : Silvandre épouse Diane, Paris est agréé de Léonide, et Galatée retrouve Lindamor, son ancien amant. Les jolis bords du Lignon redeviennent un lieu de délices et de félicité.

Telle est l'action principale du roman, à laquelle se rattachent plus de quarante histoires particulières que nous avons dû forcément négliger. Sur ce fond singulièrement compliqué se détachent au moins cent personnages, non pas seulement indiqués, mais parlants et agissants. Tous, à vrai dire, ne sont pas dépeints avec un égal relief ; la plupart cependant ont un signe distinctif et un caractère. « Il n'y a pas un sentiment humain qui ne soit décrit dans l'*Astrée*, pas une situation qui ne s'y trouve représentée. » Il ne faut pas oublier que l'auteur a mis vingt-cinq ans à composer son roman, et qu'il n'a pas eu le temps de l'achever. Ce n'est pas une de ces productions hâtives, comme notre époque trop pratique en voit tant naître : c'est l'œuvre de toute une vie, et c'est aussi, en un sens du moins, le livre de tout un siècle.

Dans cette galerie un peu confuse quelques personnages brillent au premier rang.

Ce sont d'abord les deux héros du livre, Céladon et Astrée, qui, avouons-le, nous charment assez médiocrement aujourd'hui. — Céladon est pourtant immortel, mais son nom n'est pas arrivé jusqu'à nous, sans qu'une pointe de ridicule s'y soit attaché. Passer pour un don Juan, on s'y résignerait volontiers : mais pour un Céladon ! Ce trop parfait amant, d'une inviolable fidélité, est aussi, et par cela même, un amant pusillanime et faible, très peu viril, qui trouve dans sa passivité des délices malsaines, et qui se laisse aller à de dangereux raffinements. Il n'a rien d'un héros d'amour ; il n'a rien fait pour conquérir Astrée, il ne fait rien pour la garder ; il est au contraire possédé par elle, il se complaît dans sa servitude, il s'hu-

milie sous les coups de sa maîtresse, et il adore avec ferveur la main qui le frappe ; il jouit également des faveurs qu'il reçoit et des disgrâces qu'il encourt. C'est lui qui dit : « Un amant n'est plus un homme ; il a dépouillé toute volonté et tout jugement », et il le prouve par son exemple. Il ne veut pas que Léonide le console dans sa caverne, et il lui dépeint avec ivresse la félicité qu'il éprouve à souffrir. Ne le plaignons donc pas ; il est bienheureux : c'est un dévot d'amour, comme l'a si bien dit Saint-Marc Girardin. J'ajouterai que Céladon, par ce temps de suggestion et d'hypnotisme, serait un *sujet* parfait et offrirait un précieux exemple d'anéantissement de la volonté. Il est le premier de nos « jeunes premiers » de roman, et il semble annoncer déjà par certains côtés Werther et René. De l'étude de ce personnage se dégage je ne sais quelle impression mélancolique et navrante : on y sent tout l'abîme de faiblesse que recèle le cœur de l'homme, devenu un jouet entre les mains de la femme. — Astrée n'est pourtant pas une coquette : je lui reprocherais plutôt de ne pas l'être assez. Elle n'est guère aimable, semble-t-il, cette bergère si tendrement aimée : capricieuse, jalouse, hautaine, impérieuse, elle exerce avec une parfaite inconscience le despotisme de sa beauté. Quand elle rencontre Céladon, elle le chasse de sa présence ; à la fin, elle l'envoie mourir : Céladon se soumet, et il mourrait, sans métaphore, si l'intervention des dieux ne le sauvait pas. Astrée aime pourtant Céladon, de loin surtout, alors qu'elle regrette sa sévérité et ses emportements. Elle aime surtout son propre honneur, sa *gloire*, comme diront plus tard ces héroïnes de Corneille, à qui elle ressemble un peu. Au moment où Céladon se découvre à elle, voici comme elle analyse ses sentiments : « Alors s'est commencé dans mon âme un combat entre l'Amour et la Raison ; la Pitié tenait le parti de l'un, et l'Honneur suivait le parti de

l'autre... » Dans l'âme d'Astrée, c'est l'honneur qui triomphe, comme dans celle de Chimène : mais combien cette lutte est plus émouvante chez l'amante du Cid ! C'est en vain que nous chercherions à surprendre chez son aînée une de ces explosions de tendresse infinie où la nature violentée reprend tous ses droits. Cette froideur nous choquera toujours. Étrange couple d'amoureux où, par un renversement des lois ordinaires, Astrée est la tête et Céladon le cœur !

Silvandre et Diane n'apparaissent qu'au second plan, et risquent aujourd'hui de ravir nos sympathies plus que Céladon et Astrée. Ils sont moins jeunes, semble-t-il, et moins épris de chimères. Silvandre, raison droite et cœur simple, aime Diane d'un amour à la fois ardent et réfléchi. Il s'est nourri des théories platoniciennes aux écoles des Massiliens, et dans la chaste tendresse dont il entoure sa bergère, il recherche seulement l'union des esprits et des âmes. Tous les bergers du Lignon le vénèrent comme le plus sage et le plus vertueux de tous. Il est fidèle, comme Céladon, mais sans emportement mystique ; il est surtout clairvoyant et avisé. Diane l'ayant offensé par mégarde, il ne songe pas à se noyer : « Le désespoir n'emporte pas facilement un esprit fort comme le sien. » Il est l'Ariste de cette comédie à cent actes divers, celui qui exprime la morale du roman, et qui montre par son exemple tous « les effets de l'honnête amitié ».

De tous ces personnages le plus vivant et le plus original est Hylas, le berger inconstant. Celui-là mêle une note triviale à cet ensemble un peu trop sentimental et vertueux. Vingt et un ans, « chauve, le poil tirant un peu sur le roux », mis à la dernière mode du temps (mais je ne saurais dire laquelle), occupé à se friser la moustache, à mettre et remettre sa fraise, à rattacher ses jarretières, à se parfumer de poudre de Cypre : tel nous apparaît Hylas, d'après

la description qu'il fait lui-même de sa personne. Ce don Juan n'a rien de sinistre : c'est un Méridional, né en pleine Camargue : il raconte avec fatuité toutes ses bonnes fortunes, et fait l'énumération complaisante des beautés qu'il a enchaînées ; il explique même les différents moyens dont il se sert pour lâcher les cœurs qui se cramponnent à lui ; il nous confie aussi que, pour changer, il veut aimer une vestale : c'est un dilettante. Au demeurant, il est beau parleur, spirituel, éloquent même, et il faut l'entendre discutant avec Silvandre sur les joies controversées de la fidélité ou de l'inconstance. En philosophie il est matérialiste, et il allègue un plaisant argument contre la distinction de l'âme et du corps : « S'il est vrai que le corps ne soit que l'instrument dont se sert Phylis, eh bien, je vous donne Phylis et laissez-moi le reste : nous verrons qui sera plus content de vous et de moi. » Il suit les bergers partout, les amuse par ses saillies, et ne se fait pas faute de leur jouer de bons tours : il dérobe la Table des Douze Lois de l'amour, qui est suspendue dans le temple d'Astrée, et il en falsifie le texte d'une façon fort spirituelle, au grand scandale de Silvandre. Malgré tous ses défauts, ne lui soyons pas trop sévères : Hylas est fort amusant, et, en somme, il n'est pas méchant. La punition qui l'attend à la fin du roman n'est pas bien grave : il épouse Stelle, « qu'il aimait alors véritablement ». — Le seul reproche que nous soyons tentés de lui faire, c'est d'avoir des vices trop aimables et trop charmants. Il nous vient un scrupule : d'Urfé n'aurait-il pas composé avec trop d'amour ce personnage inconstant et frivole? La morale du roman n'en est-elle pas un peu affaiblie ? Ne l'oublions pas : Honoré d'Urfé, marié sans amour à une vieille femme riche, fut bientôt plutôt un Hylas qu'un Céladon.

D'autres caractères mériteraient encore de nous arrêter; notamment celui de la nymphe Galatée, ce-

quette, légère, curieuse, avide de sensations nouvelles, type de la femme frivole, oisive et romanesque : elle a du reste un nom dans l'histoire : Marguerite de Valois. D'Urfé a peint aussi l'amour courageux et vaillant dans Euric (qui personnifie peut-être Henri IV), l'amour sauvage et grossier dans Gondebaud, l'ambition dans Polémas, la générosité dans Léonide, la perfidie dans Climante, etc. Mais le personnage qui domine tous les autres, on l'a dit, c'est l'Amour; tous sacrifient à cette divinité, que d'Urfé s'est d'ailleurs efforcé de nous peindre sous les traits de la Vertu : il ne s'agit pas en effet de la Vénus terrestre, mais de la Vénus Uranie dont Silvandre se fait toujours l'éloquent interprète : « Une amour périssable n'est pas vray Amour; car il doit suivre le sujet qui lui a donné naissance. C'est pourquoi ceux qui ont aimé le corps seulement, doivent enclore tous les amours du corps dans le même tombeau où il s'enserre : mais ceux qui outre cela ont aimé l'esprit, doivent, avec leur amour, voler après cet esprit aimé jusques au plus haut ciel, sans que les distances les puissent séparer. » Tel est l'idéal, à la fois amoureux et honnête, que d'Urfé présentait à la société un peu désœuvrée de son temps, lasse des vices grossiers que les troubles civils traînent toujours après eux.

Aussi le succès de l'*Astrée* fut-il prodigieux. Je ne puis indiquer tous les hommages enthousiastes que cette œuvre valut à son auteur pendant deux siècles. Notons seulement les principaux. Saint François de Sales, évêque de Genève, et Pierre Camus, évêque de Belley, disaient que parmi les livres d'amour *Astrée* était le plus honnête et le plus chaste. Mme de Sévigné, pendant son séjour à Vichy, évoquait sur les rives de l'Allier les héros du Lignon, et au siècle suivant sa petite-fille Pauline de Simiane rêvera encore au druide Adamas. Huet n'osait plus ouvrir l'*Astrée*, de peur d'être obligé de la relire jusqu'au bout. Patru,

qui avait connu d'Urfé, nous a laissé dans une lettre la preuve du juvénile enthousiasme qu'il éprouvait pour l'auteur et pour le roman. Tallemant raconte que dans la société du cardinal de Retz on se divertissait à s'écrire des questions sur l'*Astrée*, et à reconstituer la géographie exacte du Forez. La Fontaine, qui a composé un opéra sur ce sujet, appelle vraiment *exquise* l'œuvre de d'Urfé :

Étant petit garçon je lisais son roman,
Et je le lis encor ayant la barbe grise.

Boileau lui-même, qui n'a pas été tendre pour les romans, reconnaît dans l'*Astrée* « une narration vive et fleurie, des fictions très ingénieuses, des caractères finement imaginés et bien suivis... » Segrais nous dit que pendant près de quarante ans on a tiré de l'*Astrée* les sujets de presque toutes les pièces de théâtre : il eût pu ajouter aussi de la plupart des romans. Détail curieux : en Allemagne il s'était formé, du vivant même de d'Urfé, une *Académie des vrais amants* composée de vingt-neuf princes ou princesses, et de dix-neuf seigneurs ou dames de la cour, qui avaient pris les noms des héros de l'*Astrée* : ils écrivirent à d'Urfé pour le prier de prendre le nom de Céladon, qu'ils ne se jugeaient pas dignes de porter. Le succès de l'*Astrée* se prolonge jusqu'au milieu du XVIIIe siècle : l'abbé Prévost, l'auteur de *Manon Lescaut*, s'enthousiasmait encore pour les aventures de Céladon ; et Jean-Jacques Rousseau, de passage à Lyon, voulait aller visiter le Forez, et rechercher sur les rives du Lignon l'ombre des Dianes et des Silvandres : comme il se renseignait auprès de son hôtesse, elle lui dit que le Forez était un bon pays de forges et qu'on y travaillait fort bien le fer. Quelle désillusion ! « Cette bonne femme, ajoute mélancoliquement Rousseau, a dû me prendre pour un apprenti serrurier ! »

De nos jours l'*Astrée* est tout à fait oubliée : bien

peu oseraient, de gaieté de cœur, affronter la lecture de ces cinq gros volumes. Et pourtant celui qui aurait la vertu de consacrer à ce doyen de nos romans un peu du temps que nous donnons si libéralement à des productions éphémères, ne regretterait certainement ni ses heures ni sa peine. C'est une compagnie bien aimable que celle d'Honoré d'Urfé. On peut goûter encore beaucoup de plaisir à ces grâces molles et traînantes, à ce style ondoyant et serpentueux comme le cours du Lignon, à ces vers subtils et langoureux, à ces extraordinaires aventures, à ces discussions de casuistique amoureuse, à toutes ces fleurs de conversation galante que l'auteur a semées dans son œuvre. Il s'en dégage encore, après bientôt trois siècles écoulés, un charme souriant, et l'on y respire le parfum si délicat des vieilles choses. On emporte de cette lecture une impression à la fois très tendre et très pure. D'autres livres ont fait davantage pour la gloire du XVIIe siècle : je ne sais pas s'il y en a un seul qui lui fasse au fond plus d'honneur, et en qui il reconnaisse plus exactement son image.

I.

CÉLADON, DÉSESPÉRÉ PAR UN INJUSTE SOUPÇON D'ASTRÉE, SE PRÉCIPITE DANS LE LIGNON.

HONORÉ D'URFÉ
Astrée.

De fortune, ce jour l'amoureux berger s'étant levé fort matin pour entretenir ses pensées, laissant paître l'herbe moins foulée à ses troupeaux, s'alla asseoir sur le bord de la tortueuse rivière de Lignon, attendant la venue de sa belle bergère, qui ne tarda guères après lui : car éveillée d'un soupçon trop cuisant, elle n'avait pu clore l'œil de toute la nuit. A peine le Soleil commençait de dorer le haut des montagnes d'Isoure et de Marcilly, quand le berger aperçut de loin un troupeau qu'il reconnut bientôt pour celui d'Astrée. Car outre que Mélampe, chien tant aimé de sa bergère, aussitôt qu'il le vit, le vint folâtrement caresser,

encore remarqua-t-il la brebis plus chérie de sa maîtresse, quoi qu'elle ne portât ce matin les rubans de diverses couleurs, qu'elle soulait avoir à la tête en façon de guirlande, parce que la bergère atteinte de trop de déplaisir ne s'était pas donné le loisir de l'agencer comme de coutume. Elle venait après assez lentement, et, comme on pouvait juger à ses façons, elle avait quelque chose en l'âme qui l'affligeait beaucoup, et la ravissait tellement en ses pensées, que, fût par mégarde ou autrement, passant assez près du berger, elle ne tourna pas seulement les yeux vers le lieu où il était, et s'alla asseoir assez loin de là sur le bord de la rivière. Céladon, sans y prendre garde, croyant qu'elle ne l'eût pas vu, et qu'elle l'allât chercher où il avait accoutumé de l'attendre, rassemblant ses brebis avec sa houlette, les chassa après elle qui déjà s'étant assise contre un vieux tronc, le coude appuyé sur le genou, la joue sur la main, se soutenait la tête et demeurait tellement pensive, que, si Céladon n'eût été plus qu'aveugle en son malheur, il eût bien aisément vu que cette tristesse ne lui pouvait procéder que de l'opinion du changement de son amitié, tout autre déplaisir n'ayant pas assez de pouvoir pour lui causer de si tristes et profonds pensers. Mais d'autant qu'un malheur inespéré est beaucoup plus mal aisé à supporter, je crois que la fortune, pour lui ôter toute force de résistance, le voulut ainsi assaillir inopinément.

Ignorant donc son prochain malheur, après avoir choisi pour ses brebis le lieu le plus commode près de celles de sa bergère, il lui vint donner le bonjour, plein de contentement de l'avoir rencontrée : à quoi elle répondit et de visage et de parole si froidement, que l'hiver ne porte point tant de froideurs et de glaçons. Le berger, qui n'avait pas accoutumé de la voir telle se trouva d'abord fort étonné, et quoiqu'il ne se figurât pas la grandeur de sa disgrâce, telle qu'il l'éprouva peu après, si est-ce que la doute d'avoir offensé ce qu'il aimait le remplit de si grands ennuis, que le moindre était capable de lui ôter la vie. Si la bergère eût daigné le regarder, ou que son jaloux soupçon lui eût permis de considérer quel soudain changement la froideur de sa réponse avait causé en son visage, pour certain la connaissance de tel effet lui eût fait perdre entièrement

ses méfiances. Mais il ne fallait pas que Céladon fût le Phénix du bonheur, comme il l'était de l'Amour, ni que la fortune lui fît plus de faveur qu'au reste des hommes, qu'elle ne laisse jamais assurés en leur contentement. Ayant donc ainsi demeuré longtemps pensif, il revint à soi, et, tournant la vue sur sa bergère, rencontra par hasard qu'elle le regardait : mais d'un œil si triste, qu'elle ne laissa aucune sorte de joie en son âme, si le doute où il était y en avait oublié quelqu'une. Ils étaient si proches du Lignon que le berger y pouvait aisément atteindre du bout de sa houlette, et le dégel avait si fort grossi son cours, que, tout glorieux et chargé des dépouilles de ses bords, il descendait impétueusement dans Loire. Le lieu où ils étaient assis était un tertre un peu relevé, contre lequel la fureur de l'onde en vain s'allait rompant, soutenu par en bas d'un rocher tout nu, couvert au-dessus seulement d'un peu de mousse. De ce lieu le berger frappait dans la rivière du bout de sa houlette dont il ne touchait point tant de gouttes d'eau que de divers pensers le venaient assaillir, qui, flottants comme l'onde, n'étaient point sitôt arrivés qu'ils en étaient chassés par d'autres plus violents. Il n'y avait une seule action de sa vie, ni une seule de ses pensées, qu'il ne rappelât en son âme, pour entrer en compte avec elles, et savoir en quoi il avait offensé : mais n'en pouvant condamner une seule, son amitié le contraignit de lui demander l'occasion de sa colère. Elle qui ne voyait point ses actions, ou qui les voyant, les jugeait toutes au désavantage du berger, allait rallumant son cœur d'un plus ardent dépit, si bien que, quand il voulut ouvrir la bouche, elle ne lui donna pas même le loisir de proférer les premières paroles, en disant : « Ce ne vous est donc pas assez, « perfide et déloyal berger, d'être trompeur et méchant « envers la personne qui le méritait le moins, si, continuant « vos infidélités, vous ne tâchiez d'abuser celle qui vous a « obligé à toute sorte de franchise ? Donc, vous avez bien « la hardiesse de soutenir ma vue après m'avoir tant of- « fensée ? Donc, vous m'osez présenter, sans rougir, ce « visage dissimulé qui couvre une âme si double, et si « parjure ? Ah ! va, va tromper un autre, va, perfide, et « t'adresse à quelqu'un de qui tes perfidies ne soient point « encore reconnues, et ne pense plus de te pouvoir dégui-

« ser à moi qui ne reconnais que trop à mes dépens les « effets de tes infidélités et trahisons ! » Quel devint alors ce fidèle berger, celui qui a bien aimé le peut juger si jamais telle reproche lui a été faite injustement. Il tombe à ses genoux, pâle et transi, plus que n'est pas une personne morte. « Est-ce, belle bergère, lui dit-il, pour m'é- « prouver, ou pour me désespérer? — Ce n'est, dit-elle, ni « pour l'un ni pour l'autre, mais pour la vérité, n'étant « plus de besoin d'essayer une chose si reconnue. — Ah ! « dit le berger, pourquoi n'ai-je ôté ce jour malheureux « de ma vie? — Il eût été à propos pour tous deux, dit-elle, « que non point un jour, mais tous les jours que je t'ai vu « eussent été ôtés de la tienne et de la mienne. Que si le « ressouvenir de ce qui s'est passé entre nous (que je dé- « sire toutefois être effacé) m'a encore laissé quelque pou- « voir, va-t'en, déloyal, et garde-toi bien de te faire jamais « voir à moi que je ne te le commande. » Céladon voulut répliquer, mais Amour, qui oit si clairement, à ce coup lui boucha pour son malheur les oreilles ; et parce qu'elle s'en voulait aller, il fut contraint de la retenir par sa robe, lui disant : « Je ne vous retiens pas pour vous demander par- « don de l'erreur qui m'est inconnue, mais seulement pour « vous faire voir quelle est la fin que j'élis pour ôter du « monde celui que vous faites paraître d'avoir tant en hor- « reur. » Mais elle, que la colère transportait, sans tourner seulement les yeux vers lui, se débattit de telle furie qu'elle échappa, et ne lui laissa autre chose qu'un ruban, sur lequel par hasard il avait mis la main. Elle le soulait porter au devant de sa robe pour agencer son collet, et y attachait quelquefois des fleurs quand la saison le lui permettait : à ce coup elle y avait une bague que son père lui avait donnée. Le triste berger, la voyant partir avec tant de colère, demeura quelque temps immobile, sans presque savoir ce qu'il tenait en la main, bien qu'il eût les yeux dessus. Enfin, avec un grand soupir, revenant de cette pensée et reconnaissant ce ruban : « Sois témoin, dit-il, « ô cher cordon, que plutôt que de rompre un seul des « nœuds de mon affection, j'ai mieux aimé perdre la vie, « afin que, quand je serai mort et que cette cruelle te « verra peut-être sur moi, tu l'assures qu'il n'y a rien au « monde qui puisse être plus aimé que je l'aime, ni Ai-

« mant plus mal reconnu que je suis. » Et lors se l'attachant au bras et baisant la bague : « Et toi, dit-il, symbole « d'une entière et parfaite amitié, sois content de me point « éloigner en ma mort, afin que ce gage pour le moins me « demeure, de celle qui m'avait promis tant d'affection. » A peine eut-il fini ces mots que, tournant les yeux du côté d'Astrée, il se jeta les bras croisés dans la rivière.

En ce lieu Lignon était très profond et très impétueux, car c'était un amas de l'eau, et un regorgement que le rocher lui faisait faire contremont, si bien que le berger demeura longuement devant qu'aller à fond, et plus encore à revenir ; et lorsqu'il parut, ce fut un genou le premier, et puis un bras : et soudain enveloppé du tournoiement de l'onde, il fut emporté bien loin de là dessous l'eau.

Déjà Astrée était accourue sur le bord, et voyant ce qu'elle avait tant aimé, et qu'elle ne pouvait encore haïr, être à son occasion si près de la mort, se trouva si surprise de frayeur, que, au lieu de lui donner secours, elle tomba évanouie, et si près du bord, qu'au premier mouvement qu'elle fit lorsqu'elle revint à soi, qui fut longtemps après, elle tomba dans l'eau en si grand danger, que tout ce que purent faire quelques bergers qui se trouvèrent près de là fut de la sauver, et avec l'aide encore de sa robe, qui la soutenant sur l'eau leur donna loisir de la tirer à bord, mais tant hors d'elle même, que, sans qu'elle les sentît, il la portèrent en la cabane plus proche, qui se trouva être de Phylis, où quelques-unes de ses compagnes lui changèrent ses habits mouillés, sans qu'elle pût parler, tant elle était étonnée, et pour le hasard qu'elle avait couru, et pour la perte de Céladon, qui cependant fut emporté de l'eau avec tant de furie, que de lui-même il alla donner sur le sec, fort loin de l'autre côté de la rivière, entre quelques petits arbres, mais avec fort peu de signe de vie...

Et lorsqu'il était entre la mort et la vie, il arriva sur le même lieu trois belles Nymphes dont les cheveux épars allaient ondoyants sur les épaules, couverts d'une guirlande de diverses perles ; elles avaient le sein découvert, et les manches de la robe retroussées jusque sur le coude, d'où sortait un linomple[1] délié, qui froncé venait finir au-

1. Voile en tissu de lin très léger.

près de la main, où deux gros bracelets de perles semblaient le tenir attaché. Chacune avait au côté le carquois rempli de flèches, et portait en la main un arc d'ivoire; le bas de leur robe par le devant était retroussé sur la hanche, qui laissait paraître leurs brodequins dorés jusques à mi-jambe. Il semblait qu'elles fussent venues en ce lieu avec quelque dessein : car l'une disait ainsi : « C'est bien ici le « lieu; voici bien le repli de la rivière; voyez comme elle « va impétueusement là haut, outrageant le bord de l'autre « côté, qui se rompt et tourne tout court en çà. Considérez « cette touffe d'arbres : c'est sans doute celle qui nous a « été représentée dans le miroir[1]. » — .... Avec semblables mots elles approchèrent si près de Céladon, que quelques feuilles seulement le leur cachaient. Et parce qu'ayant remarqué toutes choses particulièrement, elles reconnurent que c'était là sans doute le lieu qui leur avait été montré, elles s'y assirent, en délibération de voir si la fin serait aussi véritable que le commencement : mais elles ne se furent sitôt baissées, pour s'asseoir, que la principale d'entre elles aperçut Céladon; et, parce qu'elle croyait que ce fût un berger endormi, elle étendit les mains de chaque côté sur ses compagnes; puis, sans dire mot, mettant le doigt sur la bouche, leur montra de l'autre main, entre ces petits arbres, ce qu'elle voyait, et se leva le plus doucement qu'elle put pour ne l'éveiller; mais, le voyant de plus près, elle le crut mort; car il avait encore les jambes en l'eau, le bras droit mollement étendu par dessus la tête, le gauche à demi tourné par derrière, et comme engagé sous le corps; le col faisait un pli en avant pour la pesanteur de la tête, qui se laissait aller en arrière; la bouche, à demi entrouverte et presque pleine de sablon, dégouttait encore de tous côtés; le visage en quelques lieux égratigné et souillé, les yeux à moitié clos, et les cheveux, qu'il portait assez longs, si mouillés que l'eau en coulait comme de deux sources le long de ses joues, dont la vive couleur était si effacée qu'un mort ne l'a point d'autre sorte : le

1. Le faux druide Climanthe, à l'aide d'un sortilège, avait persuadé à la nymphe Galathée que la première personne qu'elle trouverait en cette partie du rivage était l'époux que le ciel lui destinait.

milieu des reins était tellement avancé qu'il semblait rompu, et cela faisait paraître le ventre plus enflé, quoique rempli de tant d'eau il le fût assez de lui-même. Ces Nymphes le voyant en cet état en eurent pitié, et Léonide, qui avait parlé la première, comme plus pitoyable et plus officieuse, fut la première qui le prit sous le corps pour le tirer à la rive. A même instant l'eau qu'il avait avalée ressortit en telle abondance, que la Nymphe, le trouvant encore chaud, eut opinion qu'on le pourrait sauver.

(*Astrée*, I, 1.)

2.

Hylas (le berger inconstant) dispute avec Silvandre (le berger fidèle) devant la nymphe Léonide.

HONORÉ D'URFÉ
Astrée.

.... « Voyez, s'écria Hylas, quelle outrecuidance est celle « de ce berger! Lui seul sait aimer! C'est lui qui donne des « lois à l'Amour, qui l'a fait venir du ciel parmi les « hommes, et qui mesure la grandeur et perfection de nos « volontés! Belle Nymphe, si ce ne vous est chose en- « nuyeuse, permettez-moi que je lui montre son erreur. » Et lors, enfonçant son chapeau et relevant un peu l'aile qui lui couvrait le front, mettant une main sur les côtés et de l'autre accompagnant par des gestes la violence de sa parole, il lui parla de cette sorte :

« ...... Dis-moi donc maintenant : qu'est-ce qu'Amour? « N'est-ce pas un désir de beauté et du bien qui défaut? « Mais si ton amour est désir du bien qui défaut, avoue « par force qu'on peut ajouter à ton amour quelque chose « qu'elle n'a pas. De plus tu dis qu'elle ne peut être re- « prise. Si je te demande que c'est que tu aimes, tu « répondras que c'est Diane; et si, passant plus outre, je « m'enquiers qui est cette Diane, tu diras que c'est la plus « parfaite bergère du monde. Or, réponds-moi : si cette « bergère est aussi parfaite que tu l'estimes, n'es-tu pas « bien outrecuidé d'oser aimer une telle perfection, puis- « qu'il faut qu'il y ait de la proportion entre l'Amant et « l'Aimé? Car je ne crois pas que ta présomption soit telle, « qu'elle te persuade que tu sois aussi parfait comme tu « l'estimes. Je m'assure que tu me voudras reprendre de « même faute, parce que j'aime Phylis, que tu diras avoir

« beaucoup plus de perfection que moi : mais je suis de « contraire créance à la tienne; premièrement parce que « je ne tiens pas Phylis telle que tu dis ta Diane. J'avoue « bien qu'elle a de la beauté et du mérite, mais aussi ne « suis-je pas sans l'un ni sans l'autre. Elle a de l'esprit, « j'en ai aussi. Elle est sage, je ne suis pas fol. Bref elle « est bergère, je suis berger; et si elle est Phylis, je suis « Hylas : n'y a-t-il pas quelque conformité entre nous? Car, « tout ainsi que je ne vaux pas tant qu'un autre ne puisse « valoir davantage, aussi n'est-elle pas si belle qu'une « autre ne le puisse être plus. Que si quelqu'un veut bien « aimer, il faut que ce soit comme Hylas et non pas comme « Silvandre. Car à quelle occasion aime-t-on, sinon pour « avoir du contentement? Mais quel plaisir peuvent avoir « les mornes et pensifs amants, qui vont continuellement « serrés en eux-mêmes, se rongeant l'esprit et le cœur « avec cette chimère de constance? Diane, nous dira « Silvandre, ne m'aime point, elle en aime un autre et me « méprise; mais je ne laisserai de l'aimer et de la servir, « de peur d'être inconstant. Phylis, vous dira Hylas, ne « m'aime point, elle en aime un autre, et me méprise; « pourquoi ne changerai-je point cette ingrate et mécon- « naissante pour une autre qui m'aimera, et méprisera « quelqu'autre pour moi? Sera-ce de peur d'être taxé d'in- « constance? Ah! mes amies, dites-moi : quelle bête est-ce « que cette inconstance? qui a-t-elle dévoré? ou bien quelle « maladie cause-t-elle, et qui est-ce qui en est mort? ou « quel frère ou père a jamais eu occasion d'en porter le « deuil? C'est une imagination ou plutôt une invention de « quelque fine amante, qui, se voyant devenue laide ou « prête à être changée pour une plus belle qu'elle n'était « pas, mit en avant cette opinion et la fit croire pour « quelque chose de très mauvais. Et faut-il qu'un homme « d'esprit s'y abuse et qu'il passe sans sujet tout son âge « en travaillant sans être soulagé? Appellera-t-on cela « Amour et constance, ou si avec plus de raison on ne lui « doit point plutôt donner le nom de folie? Quoi? languir « sous les lois d'une vieille et ingrate maîtresse? O erreur « indigne d'un homme d'esprit et de courage! Quand on « dit vieille, ne s'en suit-il pas de nécessité, laide? Que si « elle est vieille et laide, où est le jugement qui la tiendra

« pour être aimable? Et quand on dit ingrate, n'est-ce « pas autant que trompeuse, perfide et dédaigneuse? Mais « si elle est telle, où est le courage qui pourra souffrir de « se soumettre à une si outrageuse et indigne personne? « Que Silvandre ne me demande donc plus en quoi l'on « peut reprendre son amour, et où l'on en peut trouver « une plus parfaite, puisque je m'assure qu'il n'y a per- « sonne en cette troupe qui ne lui die : Hylas aime, et « Hylas seul sait aimer en homme d'esprit et de cou- « rage! »

Le Berger inconstant finit de cette sorte, s'étant tellement ému par ses propres raisons, qu'il en était tout en feu : chacun sourit et tourna les yeux sur Silvandre pour ouïr ce qu'il dirait.

(*Astrée*, II, 9.)

3.

RÊVERIE AU CLAIR DE LUNE.

HONORÉ D'URFÉ
Astrée.

Il (Silvandre) se trouva enfin dans le milieu du bois, sans se reconnaître, et quoique à tous les pas il choppât toujours contre quelque chose, si ne se pouvait-il distraire de ses agréables pensées. Tout ce qu'il voyait, et tout ce qui se présentait devant lui ne servait qu'à l'entretenir en cette imagination. Si, comme j'ai dit, il bronchait contre quelque chose : « Je trouve bien encore, disait-il, plus de contrariétés à mes désirs. » S'il oyait trembler les feuilles des arbres émues par quelque souffle de vent : « Oh! que je tremble bien mieux de crainte, disait-il, quand je suis près d'elle, et que je lui veux dire les véritables passions qu'elle pense être feintes. » Que s'il levait quelquefois les yeux en haut, considérant la lune, il s'écriait :

« La lune au ciel, et ma Diane en terre! »

Le lieu solitaire, le silence, et l'agréable lumière de cette nuit eussent été cause que le berger eût longuement continué et son promenoir et le doux entretien de ses pensées, sans que, s'étant enfoncé dans le plus épais du bois, il perdit en partie la clarté de la lune qui était empêchée par les branches et par les feuilles des arbres, et que revenant en lui-même, voulant sortir de cet endroit in-

commode, il n'eût pas sitôt jeté les yeux d'un côté et d'autre pour choisir un bon sentier, qu'il ouit quelqu'un qui parlait près de lui.

(*Astrée*, II.)

CAMUS
Évêque de Belley

(1582-1653)

Un évêque romancier ! Voilà un cas assez peu fréquent, semble-t-il, dans l'histoire de la littérature : il s'est pourtant produit trois fois dans le courant du XVIIe siècle. Trente ou quarante ans après Camus, Huet, évêque d'Avranches, écrira le *Faux Inca*, resté manuscrit; enfin le siècle se terminera par le succès retentissant du *Télémaque* de M. de Cambrai. Le nom de l'excellent évêque de Belley pâlit singulièrement devant celui de ses deux confrères : qui se souvient aujourd'hui de *Cléoreste*, d'*Alexis*, de *Spiridion*, et des innombrables romans sortis de cette plume aussi féconde que bien intentionnée? A vrai dire, toutes ces œuvres, une seule exceptée, sont fort médiocres, et elles mériteraient l'oubli où elles sont tombées, si elles n'offraient par leurs défauts mêmes un intéressant sujet d'études, et si elles n'évoquaient aussi l'aimable et curieuse figure de leur auteur.

Jean-Pierre Camus fut le meilleur des hommes et le plus dévoué des évêques. Il passa toute sa vie à faire le plus de bien qu'il put autour de lui, à diriger les âmes, à visiter les pauvres, à organiser des missions, et surtout à prêcher et à écrire. Il était pour l'action bien plus que pour la contemplation, et, dans son diocèse, il fit une rude guerre aux moines de tous ordres, déniant à ceux qui s'étaient volontairement retirés du monde le droit de s'occuper des affaires de cette humanité qu'ils connaissaient mal : il s'efforça

d'enlever aux cénobites la direction des fidèles, et les désordres des couvents n'eurent pas de plus grand adversaire que lui. Cet apôtre enthousiaste et désintéressé était en même temps un Parisien des plus fins, hardi, spirituel, joyeux, célèbre par ses bons mots et par ses piquantes réparties. C'est lui qui avait dit quelque soixante ans avant La Bruyère, en pleine chaire de Notre-Dame : « Messieurs, je recommande à votre charité une jeune demoiselle qui n'a pas assez de bien pour faire vœu de pauvreté. » Un autre jour, prêchant devant le duc d'Orléans, qui était placé entre deux intendants des finances, M. d'Emeri et M. de Bullion, il s'écria brusquement, mais non sans malice, comme s'il parlait à Jésus-Christ sur le Calvaire : « Ah ! Monseigneur, quand je vous vois entre ces deux larrons !... » Et l'assemblée de rire, malgré la sainteté du lieu. C'est enfin lui qui, satisfait de son maigre évêché de Belley, répondait d'un ton guilleret au Roi qui lui offrait un poste plus important : « Non, la petite femme que j'ai épousée est assez belle pour Camus. » Avec un tel fonds de bonne humeur et de vertus, le digne homme n'eut pas beaucoup d'ennemis : tout le monde l'aimait, sauf les moines; il trouvait le moyen de plaire aux esprits les plus divers, à cette façon de médecin libre-penseur qui fut Gui-Patin, et au pieux évêque de Genève, saint François de Sales. On s'accordait d'ailleurs à louer en lui l'homme de lettres et l'écrivain. Car ce digne et habile homme, cet évêque zèlé, trouva le moyen de composer plus de cent quatre-vingt-six ouvrages, dont quelques-uns ont six et onze tomes ! Qui se douterait aujourd'hui que Camus compte parmi les trois ou quatre écrivains les plus féconds du XVIIe siècle ? Très lettré, très érudit, il avait une facilité déplorable à tout savoir, à tout s'assimiler, à traiter tous les sujets. Il a dit de lui-même, et nous l'en pouvons croire : « Ma mémoire m'afflige souvent...

Car elle me remplit de tant d'idées que j'en suis suffoqué en prêchant, et même en écrivant... Mais de jugement, j'avoue que j'en suis fort court. » Trop de savoir, et trop peu de goût : tel est l'arrêt que portait sur son propre génie ce modeste et infatigable auteur ; après plus de deux cents ans, nous n'avons pas à y changer un mot.

Comment devint-il romancier ? Il le dut au voisinage de deux illustres écrivains.

A trois lieues de Belley, Camus allait souvent visiter un de ses diocésains, illustre entre tous, Honoré d'Urfé, marquis de Valromey. Un peu plus loin, en poussant jusqu'aux bords du gracieux lac d'Annecy ou du Léman, il se rencontrait avec un de ses frères en charité et en évangélisation, grand pêcheur d'âmes, François de Sales. L'auteur de l'*Astrée*, et celui de l'*Introduction à la vie dévote* : tels sont les véritables parrains de *Palombe* et d'*Alexis*. D'ailleurs le romancier et l'évêque étaient faits pour s'entendre. Le premier célébrait dans ses bergeries l'amour humain : mais, en dépit des brillants sophismes d'Hylas, il le faisait consister avant tout dans l'honnête amitié, et dans je ne sais quelle vertueuse tendresse. Le second prêchait l'amour divin : mais combien il s'ingéniait à le rendre agréable et facile, à l'orner des séductions mondaines, à le parer de toutes les fleurs les plus vives de ses chères montagnes ! Dès lors, un projet simple et hardi devait se présenter à l'imagination un peu chimérique du saint. Utiliser au profit de la religion ce grand mouvement que l'*Astrée* avait déterminé dans les esprits ; transformer cette arme nouvelle et toute-puissante en un instrument souverain de mission intérieure et d'édification ; combattre le monde avec ses propres arguments, et d'une semence terrestre faire une moisson divine ; élargir ce cadre mondain du roman, et faire de ce qui était seulement le bréviaire des courtisans le livre de tous

les chrétiens : tel fut le rêve de saint François de Sales. Camus, son fidèle ami, se chargea, peut-être imprudemment, de le réaliser.

Perrault, dans la *Vie des Hommes illustres*, nous renseigne très exactement sur le dessein du pieux évêque : « Dans ce temps les romans vinrent fort à « la mode, ce qui commença à celui de l'*Astrée*, dont « la beauté fit les délices et la folie de toute la « France et même des pays étrangers les plus éloi- « gnés. L'évêque de Belley ayant considéré que cette « lecture était un obstacle au progrès de l'amour de « Dieu dans les âmes, mais ayant considéré en même « temps qu'il était comme impossible de détourner « les jeunes gens d'un amusement si agréable et si « conforme aux inclinations de leur âge, il chercha « moyen de faire diversion en composant des his- « toires où il y eût de l'amour et qui par là se fissent « lire, mais qui élevassent insensiblement le cœur à « Dieu par les sentiments de piété qu'il y insérait « adroitement, et par les catastrophes chrétiennes de « toutes leurs aventures. » Ainsi donc le roman devient pour Camus une des formes de l'apostolat chrétien : c'est sa façon « de rouler son tonneau », comme il dit dans une de ses préfaces les plus imagées. Il affectionne un récit populaire, « des sujets bas », car on n'a que faire de célébrer « les cèdres et les palmiers » : c'est « le serpolet et l'humble camomille » qu'il faut mettre en honneur. Il veut nous hausser, sans que nous y prenions garde, « à la croupe pénible de la vertu » ; il veut nous amuser et nous attendrir par les mêmes moyens qu'employait d'Urfé ; mais tandis que les romans profanes « sont des oignons mensongers qui tirent des yeux d'inutiles larmes », les romans chrétiens charment l'imagination et les sens pour le plus grand bien de l'âme et pour son édification. Le digne homme se mit à l'œuvre, et, avec l'intempérance qu'il apportait en toutes

choses, il publia coup sur coup en moins de vingt-cinq ans une cinquantaine de romans (*Dorothée*, *Agatomphile*, *Diotrèphe*, *Palombe*, *Cléoreste*, *Alexis*, etc.), et un grand nombre de nouvelles dont les titres sont fort alléchants : L'*Amphithéâtre sanglant*, — la *Tour des miroirs*, — l'*Amante désespérée*, — la *Mort d'un libertin*, — le *Juge incontinent*, etc. (dans le nombre, il est des titres que je ne puis pas citer ici). Rien n'y manque de ce qui peut captiver l'imagination : il y a des balcons, des échelles de soie, des enlèvements, des meurtres, des empoisonnements; il y a souvent des scènes d'amour, et même très risquées; mais tout se termine invariablement par le triomphe des bons et la punition des méchants, et aussi par des réflexions morales qui feraient la joie de M. Prudhomme. Un fils s'étant marié malgré sa mère, celle-ci furieuse étrangle sa bru et ses petits enfants, et se jette ensuite par la fenêtre : « Horrible événement, qui montre combien il est dangereux aux enfants de se marier contre le gré de leurs parents ! » Dans *Alexis*, nous assistons à des péripéties tout aussi instructives : une belle-mère acariâtre, la toujours « pinçante Pinciane », comme l'appelle gaiement Camus, meurt après avoir eu tout juste le temps de se repentir de toutes les avanies qu'elle a fait subir à son gendre ; une jeune fille trop peu modeste, Francine, qui s'est fait enlever par un jeune seigneur, est naturellement abandonnée et finit obscurément ses jours au fond d'un couvent. Le doigt de Dieu est constamment présent dans toutes ces intrigues.

On ne peut que louer d'aussi parfaites intentions. Mais le résultat auquel est arrivé Camus est-il aussi excellent? Il est permis d'en douter un peu.

Pendant les premières années du XVII[e] siècle, ces romans eurent pourtant un grand succès : la plupart furent réimprimés plusieurs fois ; leur nombre même témoigne que la faveur du public semblait encourager

l'auteur. Comment expliquer ce succès? A cette époque, le goût du public était encore assez mal formé ; toutes les hardiesses dans tous les genres trouvaient des approbateurs; le grand siècle cherchait sa voie : la tentative de Camus dut plaire à des imaginations inquiètes, éprises d'un idéal souvent chimérique. La foi sauvait tout, et faisait passer sur les graves imperfections de l'œuvre. Mais aujourd'hui il faut bien avouer que les romans de l'évêque de Belley sont à peine lisibles et nous choquent même par bien des côtés. Un seul doit être excepté à cause de l'originalité de la donnée, et de la profonde vérité avec laquelle certains sentiments sont exprimés : c'est *Palombe ou la femme honorable*, dont nous donnons plus loin quelques extraits : encore a-t-il fallu que M. Rigault, en présentant de nouveau cette œuvre au public, la débarrassât des scories sous lesquelles elle était ensevelie. Mais de tous les autres romans de Camus, il n'y a pas grand' chose à retenir; non qu'ils soient très mauvais; mais l'extrême diffusion de l'auteur, l'enchevêtrement des intrigues, et surtout les défauts du style lasseraient les meilleures volontés.

C'est proprement un prodige de mauvais goût que ce style bigarré, émaillé de citations de Virgile, de lambeaux des saintes Écritures, et aussi de calembours fort inattendus : c'est du pur bric-à-brac. Ah! l'on ne devait pas s'endormir aux sermons de M. de Belley, tant il excellait à dire les choses les plus simples en termes imprévus et frappants! Mais à la lecture, il faut reconnaître qu'on y prend moins de plaisir, et qu'on est bien vite submergé par ce flot intarissable de jeux de mots et d'images. Cette verve épaisse rappelle les ébats théologiques du XVI[e] siècle : nous n'avons plus la tête assez forte pour supporter un pareil style [1].

1. Un exemple suffira largement : « L'ail puant d'une affec-

Nous avons un autre motif, plus grave encore, de ne pas nous plaire aux livres de Camus : c'est que le roman chrétien, ou même simplement le roman moral, ne semble pas devoir jamais s'acclimater chez nous. C'est une entreprise hasardeuse que de vouloir faire servir directement le roman à autre chose qu'à charmer l'imagination et la sensibilité. On soulève ainsi la vieille querelle de l'art désintéressé et de l'art moral, qui se pose à propos du roman comme à propos du théâtre, et qui en France plus que partout ailleurs ne se peut résoudre que dans le sens de la liberté. Qu'il se dégage d'un roman un grand parfum de moralité ou de religion : rien de mieux. Mais ce roman ne doit pas prêcher la morale, ni annoncer un dogme. Toute œuvre qui veut plaire autrement que par les ressources de l'art pur est assurée de déplaire : Télémaque et Mentor, malgré tout le génie de Fénelon, nous agacent souvent : faut-il s'étonner que nous restions froids à la lecture d'*Alexis, où sous la suite de divers pèlerinages sont déduites plusieurs histoires remplies d'enseignements de piété*. Cette littérature dévotieuse se heurte encore à un autre écueil. Elle risque fort de nuire aux intérêts même dont elle entreprend la défense. Mettre délibérément au service de la religion une arme aussi profane que celle du roman, c'est aller non seulement au devant de bien des railleries, mais aussi de bien des dangers : c'est jouer imprudemment avec le feu, c'est-à-dire avec des passions. Une fois qu'on a éveillé ainsi la sensibilité, on entend bien la diriger, l'employer à une noble tâche, la réfréner même à l'occasion : mais qui peut se flatter de réussir en une matière aussi délicate ? et, si l'on n'est pas assuré de réussir, n'est-ce pas une témérité que d'essayer ? On

tion adultère aidée des aiguillons que la chair et le sang mêlent dans la graisse de sa prospérité trop abondante, suspend en lui cet écoulement de son âme vers un objet honorable.... » (*Palombe*.)

peint le monde, sans doute pour nous en détourner : mais si ces peintures mêmes nous y rengagent de plus belle, le but n'est-il pas doublement manqué ? Un roman chrétien peut sauver une âme..., à moins qu'il ne la perde : on doit y regarder à deux fois avant de courir une pareille chance.

Camus, dans sa naïve audace, n'a guère échappé à ce dilemme. Ou bien, quand il prêche, il nous rebute, et il détruit ainsi notre plaisir esthétique. Ou bien, quand il joue, il nous agrée, et alors j'ai bien peur qu'il n'agrée trop, et que le diable, dans toute cette dévotion, ne trouve un peu son compte.

4.

Une femme délaissée.

CAMUS
Palombe.

Fulgent, noble seigneur espagnol, a épouse par inclination Palombe demoiselle de bonne maison. Mais, à peine marié, Fulgent se détache de sa femme, à laquelle il ne reproche rien que d'être sa femme, et d'être trop parfaite.

« J'avoue que ma femme est extrêmement vertueuse, qu'elle m'aime éperdument, qu'elle a un grand soin de moi et de ma maison, qu'en un âge fort tendre elle a déjà un esprit fort mûr, qu'elle est riche, noble, belle, désirable, douce, chaste, et telle qu'on la pourrait prendre pour le patron d'une femme honorable ; mais, après tout, elle est ma femme... Je l'aime parce que le devoir m'y oblige ; mais y a-t-il rien qui se fasse plus mal par devoir que l'amour ?.. Le seul nom de joug est une gène pour un cœur généreux... Quand je pense au lien qui m'attache, je ne puis aimer ma prison, quoique dorée ; un bien si grand qu'est la liberté ne se connaît que par sa perte... »

Comme un de ses amis, Cléobule, lui vante les charmes de l'honnête amitié, où l'on chérit discrètement, sans perdre le respect et la vénération qu'on doit à l'objet aimé, il s'exclame : « Aimer sagement,

c'est comme qui dirait se chauffer froidement, c'est mettre les contraires en un même sujet! » Ce mari, *très blasé et très volage, s'est épris violemment d'une cousine de Palombe, la jeune Glaphire, qui lui semble parée de toutes les séductions du fruit défendu. Palombe, délaissée et reléguée dans une terre aux environs de Tarragone, continue à aimer l'ingrat : elle lui envoie des lettres touchantes qu'il ne lit même pas. Un jour, comme il se disposait à en faire un paquet pour les renvoyer injurieusement à sa femme, ses yeux tombent sur l'une d'elles qui commençait ainsi : « Si vous recevez mes lettres, je ne puis croire que « vous les lisiez : vous évitez la vue des lignes que je « trace. Hélas, où est votre courage ? Une lettre vous « fait peur : vous redoutez les plaintes d'une âme qui « vous adore. » Fulgent étonné poursuit sa lecture. Voici quelques fragments de ces lettres*[1] *:*

« Vous m'accusez de jalousie, Fulgent, vous avez tort... Je puis mourir de douleur de voir que mon mari transporte ses affections vers une autre femme; mais je n'ai point été jalouse, je l'espère du moins... Bien que je susse que Glaphire vous dérobait le cœur qui m'était dû, lui ai-je jamais montré mauvais visage, ou dit aucune fâcheuse parole ? Que n'eût fait, que n'eût dit une moins modérée ? Mais je considérais que j'eusse été déraisonnable de m'irriter contre elle à cause de votre faute, puisque aussi bien je n'avais aucune indignation contre vous. Comment eussé-je pu haïr son innocence, puisque je n'avais aucune aversion de vous qui m'offensiez ?... Et voyez jusqu'où allait l'indulgence de mon amour : je cherchais en ses beautés des excuses pour votre faute. Tant s'en faut que je la haïsse comme rivale, qu'au contraire je la chérissais

1. Je les transcris d'après l'édition que Rigault a donnée de *Palombe*, et où il annonce qu'il a supprimé les images inutiles, l'érudition déplacée, le mauvais goût, les jeux de mots; « mais, ajoute-t-il, si nous avons retranché beaucoup, nous n'avons rien ajouté. » Le texte original était quatre ou cinq fois plus long, et supporterait aujourd'hui malaisément la lecture.

comme aimée de celui que j'aime plus que moi-même : et pour cela je l'appelais ma sœur d'alliance. Et je vous proteste que, si nous étions dans la liberté des lois anciennes, il ne tiendrait pas à moi qu'elle ne fût votre Rachel, et moi la pauvre Lia qui ne réclamerait pas contre son sort.... Au fond, ma faute est de vous aimer trop... Rappelez-vous donc à votre raison, cher Fulgent, et après vous reviendrez facilement à moi. Il y a encore de secrètes et visibles liaisons qui unissent nos âmes : mais vous ne les apercevez pas parce que vous n'êtes ni à vous, ni en vous-même. Si une fois vous pouvez reconquérir votre jugement je ne perds point l'espérance de rentrer dans votre affection : et alors ce beau printemps me fera oublier le rude hiver que j'expérimente, et l'excès de mes joies surmontera de bien loin la grandeur de mes souhaits. O mon Dieu ! rendez-moi mon Fulgent ! ou plutôt, en me rendant à lui, rendez-moi à moi-même ! »

« Fulgent, lisez au moins cette lettre, je vous en conjure, et je vous promets que vous ne le regretterez point. Je suis résolue de me jeter dans un cloître pour vous laisser la liberté de vos désirs. J'y veux écouler le reste de mes jours entre celles qui sont mortes au siècle et dont la vie est ensevelie et cachée en Dieu. Hélas ! si je pleure en vous écrivant cette résolution, ce n'est pas tant pour le regret de quitter le monde que je n'aimai jamais, que pour la perte de votre amitié, qui était tout mon bien et toute la consolation que j'avais sur la terre. Si ma retraite peut servir à légitimer vos nouvelles affections, croyez-le bien, Fulgent, je désire tant votre contentement qu'en apprenant que vous êtes heureux désormais je me trouverai moins malheureuse. Étant persuadée que je ne puis rien faire qui vous soit plus agréable que ce sacrifice que je vais faire de moi-même aux pieds de l'autel, je m'y destine de très bon cœur; mais vous savez que cela ne peut se faire que sous votre aveu. Je doute si peu de votre permission que j'en tiendrais la demande pour inutile, n'était que je ne puis, selon les lois divines et humaines, prétendre à cette sainte condition sans en avoir votre congé et par écrit. Cher Fulgent, c'est ce que je requiers de vous à genoux et les mains jointes. Ne me refusez pas cette grâce puisque

c'est la dernière que j'attends de vous; hélas ! cachée au monde et exposée seulement devant Dieu pour lui présenter mes gémissements et mes larmes, je me promets d'avoir un continuel souvenir de votre salut, afin que la divine miséricorde vous soit propice et favorable : car pour être toute à Dieu, je n'en serai pas moins à vous. C'est le désir extrême que j'ai de vous délivrer du joug qui vous pèse et de vous donner le repos que je cherche pour moi, qui m'a fait prendre cette résolution. Si elle est à votre gré, comme je m'en tiens pour certaine, faites le moi signifier en la façon qu'il vous plaira, et me donnez par pitié l'aumône de ce qui sera besoin pour me procurer cette sainte retraite, étant assuré, comme vous pouvez l'être, que même la mort me sera douce, venant de votre main ; que votre volonté, quelle qu'elle soit, me servira de règle et sera, tant que je le pourrai, toujours promptement et fidèlement exécutée.

Le comte Fulgent, vaincu par cet héroïsme résigné, saute à cheval, et court se jeter dans les bras de Palombe, qui le reçoit avec joie et sans reproches. Le pieux évêque termine ainsi son histoire :

On peut tirer plusieurs beaux enseignements des divers événements représentés en cette narration : mais celui-ci brille sur tous les autres, que les femmes vertueuses et honorables, par la douceur et la patience, ramènent enfin à la raison les maris les plus dissolus.

(*Palombe*, ou *la Femme Honorable*.)

GOMBERVILLE

(1600-1674)

Les vingt volumes de romans que publia Gomberville ont certainement moins fait pour sa célébrité, qu'un tout petit mot de notre dictionnaire, la conjonction *car*, contre laquelle ce fougueux académicien partit jadis en guerre. On sait quel émoi causa ce

débat dans la république des lettres, et comment Voiture, entre autres, vola au secours du vocable menacé. *Car* a survécu, et il n'est guère resté à Gomberville que le ridicule de l'avoir pourchassé, et la sotte gloire de ne l'avoir jamais employé, à ce qu'on a prétendu, dans ses nombreux écrits. Pourtant il paraît que sur ce dernier point on a fort exagéré, et un consciencieux érudit nous affirme que la coupable conjonction se trouve au moins une fois dans le premier tome de *Polexandre*, et quarante-quatre fois dans le second. Voilà qui est fort heureux : mais Gomberville n'en reste pas moins devant la postérité l'ennemi du *car*, et, pour tout dire en un mot, un pédant.

Il y eut à coup sûr bien du pédantisme dans ce personnage pointilleux, méticuleux, encyclopédique, prêcheur, à la fois poète, historien, romancier, traducteur, éditeur même, qui se faisait appeler au bas d'un de ses médaillons *Thalassius Basilides a Gombervilla* (Marin Le Roy de Gomberville), et qui avait trouvé le moyen à quatorze ans d'écrire un traité fort morose, intitulé : *Tableau du bonheur de la vieillesse opposé au malheur de la jeunesse*. Mais il y eut aussi autre chose; et ce médiocre génie se trouve être un nom assez considérable dans l'histoire du roman en France au XVII[e] siècle.

La *Carithée* (1621) est déjà une œuvre fort composite, comme toute celles qui sortirent de sa plume. On y trouve d'abord, comme dans presque tous les romans du temps, une imitation de d'Urfé : l'histoire du berger Cérynthe et de la bergère Carithée ressemble beaucoup à celle de Céladon et d'Astrée ; mais l'auteur a pris soin de nous dire que sous ces noms d'emprunt il fallait voir le roi Charles IX et une dame de sa cour, déjà célébrée par Ronsard. Ce qui achève d'embrouiller le lecteur, c'est que ces événements se passent près du Nil, dans une île merveil-

leuse, où nous rencontrons aussi un prince des Indes, *Sirol*, qui est *Louis* XIII, et son inséparable *Sunile*, qui est *Luines*, et où nous trouvons encore Agrippine elle-même, qui nous raconte tout au long les combats et les harangues de son époux Germanicus. Voilà un singulier assemblage de noms et de temps, et nous sommes aujourd'hui très peu sensibles à ce salmigondis, non plus qu'aux dissertations érudites dont Gomberville a émaillé son livre, sur les mœurs du crocodile, ou sur les différentes appellations de la fleur nommée héliotrope.

Ces tendances scientifiques s'épanouissent pleinenement dans *Polexandre* (1632), qui est l'œuvre capitale de l'auteur.

La Harpe, qui n'est pas tendre pour Gomberville, a fait de ce roman une analyse très agréable, plus réjouissante à coup sûr que le roman lui-même : « La princesse héroïne de ce terrible ouvrage est une certaine Alcidiane qui est bien la plus extraordinaire créature que l'on ait jamais imaginée. Elle est aimée de tous les monarques du monde et il lui vient des ambassadeurs de tous les coins de l'univers pour la demander en mariage. Ceux qui ne peuvent pas y prétendre se contentent de se déclarer ses chevaliers à cinq ou six cents lieues d'elle, rompent des lances en son honneur et s'abstiennent de regarder aucune femme au monde après avoir vu le portrait d'Alcidiane. Il semble d'abord que cette espèce d'hommage ne doive pas tirer beaucoup à conséquence et il faut avoir de l'humeur pour s'en formaliser. Cependant la princesse en est très offensée ; elle trouve très mauvais que le grand khan des Tartares, le roi de Cachemire, et les sultans des Indes aient la hardiesse d'être amoureux d'elle, quoique d'un peu loin. Enfin aimer Alcidiane, même à mille lieues, est un crime digne de mort excepté pour Polexandre, le héros du roman, à qui seul elle a permis de l'aimer, parce qu'après tout il faut bien

faire grâce à quelqu'un. En qualité de son chevalier, elle le dépêche dans toutes les cours pour châtier les insolents qui osent se déclarer ses soupirants sans sa permission [1]. Polexandre fait ainsi le tour du monde, défiant tout ce qu'il rencontre, et quand il a tué l'un, blessé l'autre, détrôné celui-ci, fait celui-là prisonnier et tiré parole de tous qu'ils n'oseront plus se dire amoureux d'Alcidiane, il revient auprès de sa belle, qui daigne l'honorer d'un regard, mais qui ne peut encore s'accoutumer que longtemps après à l'idée d'épouser un homme après en avoir fait tant tuer... »

N'insistons pas trop sur le caractère ridicule de cette intrigue héroï-galante (ce fut moins la faute de Gomberville que celle de tout son siècle), et arrivons vite à ce qui constitue l'originalité de l'œuvre.

Gomberville a introduit quelques éléments tout nouvaux dans le roman dont d'Urfé nous avait donné le premier type. C'est d'abord la mer, qui fait avec lui son apparition dans la littérature romanesque : l'intrigue s'ouvre en plein Océan, par un combat entre Polexandre et Bajazet (reconnu plus tard pour Almanzor); l'auteur fait complaisamment valoir ses connaissances en art naval et il entre dans les détails les plus précis : il y aura d'ailleurs dans son livre bien d'autres navigations et d'autres tempêtes. De plus, la scène se passe dans les pays les plus divers : c'est en vain qu'on chercherait dans *Polexandre* la moindre unité de lieu ni de temps; l'auteur nous promène, non seulement à l'aide de récits, mais aussi en réalité dans les contrées les plus lointaines, au Maroc, aux îles Canaries, au Sénégal, au golfe de Benin, au Tombut, au Mexique, aux Antilles, etc., et il s'efforce chaque fois

1. Le roman, lorsqu'il parut en 1629, avait deux volumes, et était intitulé l'*Exil de Polexandre*. Gomberville le remania et l'allongea beaucoup sous sa forme définitive en cinq gros volumes (1632-1637).

de peindre avec une grande exactitude l'aspect de tous ces pays, les mœurs et les coutumes de leurs habitants: toute l'histoire des Incas a passé dans son œuvre à la faveur des épisodes de Zelmatide et d'Izatide; à un autre endroit l'auteur intercale des phrases entières de turc dans son livre. Gomberville avait fait avant d'écrire une longue enquête, et il avait soigneusement dépouillé toutes les relations des voyageurs: c'est la géographie appliquée à la littérature; sous une forme grossière, c'est presque déjà le roman exotique, tel que Pierre Loti le portera de nos jours à la perfection. Ajoutons à ces caractères distinctifs le goût de Gomberville pour le merveilleux et le fantastique (par exemple la description de l'île inaccessible où se cache Alcidiane, et la peinture des rites du culte du Soleil). Notons enfin la préoccupation religieuse qui domine toute l'œuvre: par là Gomberville se rattache à l'évêque de Belley: s'il ne subordonne pas tout au désir de moraliser et de prêcher, il ne laisse du moins échapper aucune occasion dans ce roman d'amour de confesser la foi et de rapporter tout à Dieu. Polexandre, après chaque combat, ne manque pas de rendre grâces au Très-Haut; il prononce quelque part une belle harangue contre les sacrifices humains; il s'efforce de convertir Zelmatide à la religion du Christ: il n'est pas seulement un chevalier, il est aussi un apôtre.

Si ennuyeux que nous paraisse aujourd'hui ce roman, il n'en eut pas moins un grand succès durant toute la première partie du XVIIe siècle: c'est une des trois ou quatre œuvres les plus marquantes de l'époque. Balzac disait que, quand il voulait faire festin à son esprit et le régaler magnifiquement, il le menait à la cour de Polexandre. Sorel louait dans ce roman les inventions « hautes et magnifiques » et aussi « le savoir et l'art ». de l'auteur. Segrais qui a appartenu à une époque plus raffinée estimait en-

core le style de *Polexandre*. Le Grand Condé le lisait, paraît-il, « à toute heure. » Enfin La Fontaine dans la *Ballade des Romans* nous a avoué son faible :

J'ai lu vingt et vingt fois celui de *Polexandre*.

Voilà plus qu'il n'en faut pour consoler les mânes du pauvre Gomberville.

Ses autres romans n'offrent pas le même intérêt. La *Cythérée*, qu'il publia en 1640, est une œuvre fort longue (9 volumes) et très médiocre. En 1645, il se convertit et s'abima dans les austérités de Port-Royal. Il écrivit alors un dernier roman, sorte de prolongement du *Polexandre*, et qui en était aussi comme l'expiation. C'est le *Jeune Alcidiane* (1651) qui semble avoir eu moins de succès, malgré les discussions théologiques dont il est plein. Il eût voulu alors, à ce que dit Arnauld, effacer *Polexandre* de ses larmes : nous en doutons un peu, à en juger par une autre anecdote qu'a rapportée Sainte-Beuve. Un jour le médecin Dodart ayant dit à Gomberville pour flatter sa manie : « Je suis bien aise de voir que vous regrettez enfin le mal produit par ces détestables romans. — Pas si détestables! » répondit le bonhomme en se redressant : tant il est vrai qu'on a beau être janséniste, on n'en est pas moins un auteur.

Gomberville mourut en 1674, après avoir survécu assez longtemps à sa gloire.

Il est à remarquer que dans le *Dialogue sur les Héros de Roman* et dans les *Satires*, nous ne trouvons pas une seule fois le nom de Gomberville : il a échappé aux railleries de Boileau. Est-ce de la part du critique une marque de dédain ? Est-ce simplement un oubli ? Ne serait-ce pas l'indice de quelque secrète estime ?

5.

Les tablettes d'Alcidiane.

Alcidiane, reine de l'Ile inaccessible, a fixé sur des tablettes les impressions qu'elle a ressenties lors du premier séjour de Polexandre dans son royaume.

Inquiétude. — Qui peut causer l'étrange changement que je remarque en moi? Serais-je bien ou malade, ou insensée, sans le connaître? Depuis quelque temps je suis mal partout où je suis. Si je marche, aussitôt je suis lasse, et si je me repose, je me lasse encore davantage. Les lieux qui m'ont été chers me sont désagréables. La chasse m'est odieuse, la conversation importune, et les livres bien aimés où j'ai toujours rencontré mon repos et ma joie, ne peuvent rien pour le soulagement de mon mal. Quel crime me reproche ma conscience qui ait attiré sur moi ces trop visibles et trop violents effets de la colère du ciel? Mais quand j'en aurais commis quelqu'un qui méritât d'être trop puni, fallait-il qu'il le fût par un supplice si cruel et si peu connu? Oh! démon vengeur, qui exécutes indifféremment les volontés de ton maître, apprends-moi pour le moins quel est le tourment que tu me fais souffrir....

Songe. — Infortunée que je suis, je perds l'haleine et la force. Je n'en puis plus. Tous mes efforts ne servent de rien. Mes courses et mes résistances sont vaines. Cruel et agréable ennemi, dragon qui portes le visage d'un enfant, beau monstre, contente-toi de mes larmes et du sang que tes griffes ont déjà tirées de mon sein. N'achève pas de l'ouvrir. Quoi! tu n'es pas assouvi. Tu m'arraches le cœur, et tes ongles, au lieu de le déchirer, le couvrent de plaies qui le brûlent. Ne continue pas tes fureurs. Cherche quelque autre proie. Veux-tu que je meure plus d'une fois et que je ne rencontre pas dans le tombeau le repos que les autres y trouvent? Ah! je vis, et tu n'achèves pas de me tuer...

Réveil. — Qu'est devenu ce dragon si fier et si agréable, qui toute la nuit m'a déchiré le cœur? Mais, que dis-je? Je

suis éveillée, et je parle comme si je rêvais encore. Mon imagination toutefois n'est pas bien purgée des illusions qui lui ont fait tant de mal. Elle me fait porter la main où j'ai cru avoir été blessée : je tâte si je n'ai point le cœur ouvert, et si mon cœur est encore à sa place. Je ne reconnais aucun changement en moi, et mes craintes sont aussi fausses que mes douleurs.

(*Polexandre*, 1[re] partie, livre IV.)

6.

COSTUME DE MEXICAINE.

GOMBERVILLE *Polexandre.*

Elle avait une jupe et un corps de ces belles étoffes de Mexique, qui par des nuances de plumes mêlées de fils d'or et d'argent représentent au naturel toutes sortes de fleurs. Cette jupe était courte, à la mode de Mexique, et laissait voir la moitié de la jambe qui n'était couverte que d'un brodequin en broderies de perles et de rubis. Elle avait des manches d'une espèce de gaze d'argent, coupées à bandes, et reprises avec des boutonnières de diamants. Sa gorge était couverte d'un crêpe fort délié et fort blanc, sur lequel flottaient ses cheveux noirs et bouclés. Sa coiffure n'était pas si riche qu'elle était agréable : elle était de cordons de perles et de plumes qui, formant une espèce de diadème en haut de la tête, tombait sur le derrière et sur les côtés avec tant de grâce qu'ils semblaient faire disputer à l'art les avantages que la nature avait donnés à cette princesse.

(*Polexandre*, 3[e] partie, livre IV.)

7.

LUTTE D'ALMANZOR CONTRE UN SERPENT.

GOMBERVILLE *Polexandre.*

En la saison que le Soleil s'éloigne de la ligne Equinoxiale pour s'approcher du tropique du Cancre, il sortit des déserts de Zarfara un prodigieux serpent, qui, ayant désolé le territoire de Guangara, se fit par la mort de plus de mille hommes une entrée dans le Royaume de Benin. Il avança jusqu'aux portes de la ville de Budis, et marchant comme un hardi et judicieux conquérant, vint le plus vite qu'il put à la ville de Benin, comme s'il eut

voulu présenter la bataille au Roi même. Il désola toutes les Provinces par lesquelles la justice du Ciel le fit passer. Les peuples s'assemblèrent et s'armèrent contre ce monstre comme contre un ennemi public, mais leur résistance fut vaine. Ce puissant adversaire tuait quiconque osait se présenter devant lui. Les flèches, pour grosses qu'elles fussent, ne le pouvaient entamer, et l'on ne trouva point de meilleur moyen pour se sauver de sa fureur que de s'enfermer dans les villes. Après qu'il eût fait un général dégât par tout le Royaume, il s'arrêta dans le territoire de Benin. Il choisit le bois et la fontaine du Soleil pour sa demeure ordinaire, et, comme s'il eût été satisfait de ses conquêtes, et qu'il eût voulu en arrêter le cours, il ne s'éloigna plus d'un lieu, le plus saint et le plus religieusement conservé de tout l'État de Benin. Il venait de temps en temps jusqu'aux portes de la ville même : il tenait le Roi comme assiégé entre ses murailles, et interdisait entièrement au peuple ses exercices et son commerce.

Le roi ordonne des prières, des jeûnes, des processions publiques : rien n'y fait. Un vaillant chevalier, nommé Bellérophon, se dévoue et affronte le monstre, mais après un combat héroïque, où il ne parvient qu'à lui crever un œil, il succombe et il est dévoré. C'est alors que le jeune Almanzor, âgé de quinze ans, entreprend de venger la mort de son ami.

S'étant un jour dérobé sans que personne s'en aperçût, il fut chercher l'effroyable serpent jusqu'entre les palmiers et ne prit pour le combattre que son épée, son arc, et ses flèches. Almanzor entra seul dans le bois du Soleil, s'approcha du serpent avec une assurance héroïque, considéra sa grandeur et sa déformité sans étonnement, et l'appelant au combat par ses cris et par quelques flèches qu'il lui tira, voulut lui donner le temps de se défendre. Ce monstre, s'irritant lui-même en battant la terre de sa queue, lève sa tête couronnée, et, jetant tout à la fois le venin et le feu par les yeux, fait trembler les cèdres et les palmiers. Almanzor demeure ferme, et consulte en lui-même de quelle sorte il doit combattre ce monstreux adversaire. Il met en même temps une flèche sur son arc,

et, levant les yeux au ciel : « Je fais ce que je puis, dit-il en s'adressant à Dieu ; achève le reste, et que ta main toute-puissante conduise le trait que la mienne abandonne au hasard. » Il fut exaucé : cette flèche fut si bien conduite, qu'elle perça la langue de ce monstre et y demeura attachée. La suivante fut encore plus heureusement adressée. Elle creva l'œil qui restait au serpent, et lui ôta avec le moyen de se conduire celui de se défendre. Almanzor remarqua ce qu'il avait fait et, n'étant plus en doute de sa victoire, évita la rencontre du serpent aveuglé. Après qu'il se fut longtemps débattu entre les arbres, et que sa rage, se tournant contre soi-même, l'eût extrêmement affaibli par les coups qu'il se donnait, il demeura étendu par terre, et découvrit une partie de son ventre blanc et jaune. Almanzor, voyant un but si propre à ses traits, le perça de toutes parts, et ne cessa de tirer que le serpent ne fût mort. Sitôt qu'il fût assuré de la victoire, il sortit du bois, et s'étant mis à genoux, il rendit grâce à Dieu de l'heureux succès de sa première entreprise.

(*Polexandre*, 3e partie, livre II.)

GOMBAULD

(1570-1666)

Gombauld est surtout connu d'après les *Historiettes* de Tallemant des Réaux, qui l'a raillé sans pitié, et aussi d'après un vers de Boileau, assez peu flatteur :

> On sait de tant d'auteurs l'aventure tragique,
> Et Gombauld tant loué garde encor la boutique.

L'homme n'avait rien que de très estimable, mais il s'y ajoutait une pointe de ridicule qui gâtait les meilleures qualités. M. Livet nous en a tracé un joli portrait dans son livre sur les *Précieux* et *Précieuses*. « Toujours propre, lustré, poli, ajusté comme un sonnet, mystérieux comme Timante du *Misantrophe*, cérémonieux comme Timon de La Bruyère, Gombauld

visait toujours à rappeler les manières de la belle cour; homme à refuser une pension si elle ne venait du roi, il avait du cœur et de l'honneur, et n'aurait pas, dit Tallemant, fait une lâcheté pour sa vie; noble caractère, plein de dignité et de fière délicatesse, en même temps qu'il maniait la plume il n'oubliait pas qu'il avait une épée, et si, comme tous ses confrères en Apollon, il eût volontiers pris une enseigne de poète, il l'eût surmontée de son blason. » Tallemant, qui rend justice à la parfaite droiture du personnage, s'étend aussi avec complaisance sur les manies du bonhomme : « Il fallait livrer bataille avec lui à chaque fois qu'on se mettait à table ou qu'il montait en carrosse : il serait plutôt tout un jour à frotter sa cuiller que de toucher le premier au potage... Il est propre jusqu'à marcher proprement : il veut choisir les pavés, et aller seul... Même à l'époque de sa plus grande misère, il était habillé à la dernière mode... » Saint-Évremond le traite de *froide mine*, et Mme de Rambouillet l'appelait le *Beau Ténébreux* : c'était en définitive un honnête homme compassé et un peu fâcheux, dont le plus grand tort, aux yeux de ses contemporains, fut peut-être d'avoir vécu trop longtemps : Gombauld ne s'avisa-t-il pas de durer presque tout un siècle, ainsi que fera plus tard Fontenelle ?

Comme écrivain, on peut dire que le poète est bien supérieur au romancier. Si beaucoup de ses élégies et de ses sonnets sont aujourd'hui oubliés, encore est-il fort honorable pour sa mémoire qu'on en puisse « admirer deux ou trois entre mille » : car l'on sait le prix que Boileau mettait à « un sonnet sans défaut ». Son roman n'est plus guère lisible : c'est une œuvre de circonstance, dont les allusions firent tout le succès. L'histoire vaut la peine d'être contée, et complète admirablement le portrait de l'auteur. Il paraît que, pendant le sacre de Louis XIII à Reims, la Reine Mère, Marie de Médicis, promenant sur l'assem-

blée un regard distrait, tressaillit en distinguant un seigneur de bonne mine, dont les traits ressemblaient à s'y méprendre à ceux d'un homme qu'elle avait jadis aimé à Florence. Elle ordonna à Mlle Catherine, sa femme de chambre, de s'informer du nom de ce gentilhomme : c'était Gombauld, qui fut mis pour douze cents écus dans l'état de la maison du Roi, et qui fut dès lors de toutes les fêtes et de toutes les promenades. « La Reine, dit Tallemant, le cherchait partout des yeux. » Notre homme soutint d'ailleurs sa bonne fortune avec beaucoup de modestie et de discrétion, toujours froid, taciturne et respectueux, un peu semblable à ce don Guritan dont V. Hugo a si plaisamment dépeint dans *Ruy Blas* les poses de héron sentimental. Cette idylle assez ridicule, si l'on songe à l'âge des deux tourtereaux, dura vingt ans, et fut violemment interrompue par la disgrâce de la Reine Mère, survenue après la Journée des Dupes. Mais auparavant Gombauld avait chanté son amour, sous le voile transparent d'une allégorie, dans le petit roman d'*Endymion* (1624). « Ce livre fit un furieux bruit, dit Tallemant ; on disait que la Lune, c'était la Reine Mère, et effectivement dans les tailles-douces c'est la Reine Mère avec un croissant sur la tête. On disait que cette Iris qui apparait à Endymion au coin d'un bois, c'était Mademoiselle Catherine... » C'est en somme une histoire d'amour assez fade, avec un tableau de la vie de cour sous la Régence : les Doris, les Laomédie, et toutes les nymphes qui entourent Diane, sont les dames d'honneur de la Reine. Quant à Endymion, c'est Gombauld lui-même, qui raconte à son ami Pysandre, comment, s'étant endormi en regardant la Lune, il a fait un rêve amoureux, où il a vu Diane, tour à tour favorable et cruelle... Ce livre n'a plus pour nous qu'un mérite : il marque la transition entre la pastorale de d'Urfé, et le roman de mœurs que réalisera Mlle de Scudéry.

Le *divin* Gombauld vécut jusqu'en 1666. Il mourut à quatre-vingt-seize ans, presque de faim, mais drapé fièrement dans sa gueuserie, et répétant, pour se consoler de sa misère : « On paie si mal des vers immortels! »

8.

PORTRAIT DE DIANE.

GOMBAULD *Endymion.*

Parmi tant de perfections, je ne savais laquelle je devais considérer la première ; et le désir que j'avaïs de les voir toutes faisait que je n'en examinais pas une et que je ne voyais rien que confusément. Tantôt je m'étonnais de voir qu'en une si parfaite stature, en quoi elle surpassait beaucoup les mieux formées d'entre les femmes, elle représentait avoir une âge si tendre : car son teint était plus jeune et plus beau qu'on ne le voit en la première fleur de la jeunesse même, étant mêlé de certaines clartés qui semblaient accorder les feux avec les fleurs, et assisté d'une vertu divine qui défendait aux saisons de ne lui faire point d'injure, et qui l'exemptait pour jamais de la juridiction des années. Tantôt j'admirais en elle je ne sais quelle douce fierté, qui, comme elle a des appas pour attirer à soi les plus généreux courages, ne manque point aussi de rigueurs pour rebuter ceux que la crainte accuse au dedans d'avoir peu de mérite, et pour leur défendre de s'en approcher. Il semblait que l'Honneur et la Majesté se tenaient sur son front, comme sur un siège d'ivoire bien poli, faisant leur demeure éternelle sous le riche ornement de ses beaux cheveux, dont les uns étaient tressés et coordonnés, et les autres retroussés et noués à la Laconienne, avec plus de grâce que d'artifice, n'ayant pas besoin qu'on ajoutât rien à leur lustre non plus qu'à leur nombre. Quelques-uns négligemment épars, et comme échappés des liens et de la captivité des autres, se mouvaient sur ses joues vermeilles et sur ses épaules ; et là, pour y soupirer en vain, s'allaient prendre en jouant les Amours et les Zéphirs. On voyait autour de sa bouche vermeille le Ris et la plus mignarde de toutes les Grâces, qui tous deux ensemble, parmi leurs appas et leurs caresses, en cultivaient les œillets au milieu des lys et des roses. De quelque côté qu'elle tournât ses

beaux yeux, tout ensemble si bruns et si clairs, l'air en un instant en était rendu si doux et si serein que toutes choses en étaient embellies et reprenaient de nouvelles forces. Ce sont véritablement ces deux Astres, qui, quand il leur plaît, font renaître le Printemps sur la terre, et qui calment la mer quand elle est troublée. Mais à quoi m'obliges-tu, Pysandre, et qu'est-ce que j'entreprends? de te parler de ces yeux devant lesquels il n'y en a point d'autres qui puissent tenir ferme, ni contester tant soit peu sans en être éblouis..

(*Endymion.*)

DESMARETS DE SAINT-SORLIN

(1595-1676)

Le roman occupe peu de place dans l'œuvre de Desmarets : qu'est-ce que les deux tomes de l'*Ariane*, et le fragment d'un autre roman inachevé, *Rosane*, en comparaison des cinquante ou soixante ouvrages qui sortirent de cette plume ardente et indisciplinée? Le vrai roman de Desmarets, c'est assurément l'histoire de sa vie et celle de ses idées.

Jamais existence ne fut plus fertile en contrastes ni plus dispersée. Jusqu'à l'âge de cinquante ans, Desmarets se présente à nous comme un homme de lettres à la mode, académicien dès la fondation, familier des ruelles et des sociétés galantes, protégé du grand Armand. C'est l'époque où il compose son roman, où il tresse pour la Guirlande de Julie le charmant quatrain sur *la violette*, où il fait coup sur coup des tragi-comédies médiocres et une comédie assez bonne (*les Visionnaires*), où il collabore, parmi les cinq auteurs, aux élucubrations dramatiques de Richelieu et à cette fameuse *Mirame*, dont la représentation coûta plus de trois cent mille écus. Il est alors comblé de libéralités et d'honneurs; il est l'égal de Boisro-

bert, mais il est un Boisrobert qui du moins a du talent. A partir de 1645, tout change. Desmarets regrette d'avoir dissipé sa vie dans des occupations frivoles ; il se convertit, et, comme il avait un tempérament passionné, il ne fait pas la chose à moitié : il se lance dans la dévotion la plus outrée ; il devient un fanatique. Il combat avec violence les jansénistes, et provoque le fameux débat où Racine devait railler sans pitié ses anciens maîtres ; il demande au roi de lever une armée pour exterminer l'hérésie ; en attendant, il se contente de faire brûler un pauvre diable d'illuminé, Simon Morin, dont la folie n'avait pas trouvé grâce devant la sienne (1663). Ses ouvrages portent tous la marque de son exaltation : les *Délices de l'Esprit* pourraient tout aussi bien être intitulés les *Délires de l'Esprit ; Clovis, Esther, Magdeleine* sont des poèmes aussi mystiques qu'ils sont ennuyeux. Pourtant, dans tout ce fatras de polémique et de poésie, il y a çà et là des trouvailles de génie, des idées fécondes, qui porteront leurs fruits un siècle et demi plus tard : Desmarets rompt avec l'antiquité grecque et latine, et se fait hardiment l'apôtre d'une renaissance nationale et chrétienne de notre littérature ; c'est lui qui suscite contre Boileau la querelle des anciens et des modernes, et qui, avant de mourir, laisse à Perrault le soin de continuer la lutte (1675).

L'*Ariane* (1632), comme on voit, appartient à la jeunesse de l'auteur, et elle est loin de nous faire connaître Desmarets tout entier. C'est pourtant une œuvre estimable, et qui n'est point sans mérite : elle conserve un caractère propre parmi la production romanesque du temps.

La scène se passe au temps de Néron, à Rome, puis à Syracuse, à Nicopolis, enfin en Thessalie. C'est l'histoire des amours contrariées de Mélinte et d'Ariane, et incidemment de Palamède et d'Épicharis, et aussi de quelques autres couples. Il n'y a à cette concep-

tion rien de bien original : c'est le thème éternel de tous les romans depuis l'*Astrée* : mais l'auteur a su rajeunir son sujet d'une façon asssez neuve par quelques épisodes bien trouvés. Au début du roman, Mélinte et Palamède sont grièvement blessés, la nuit, dans une rue de Rome, par Néron qui se livre à l'orgie en compagnie de quelques courtisans. Puis survient l'incendie de Rome allumé par l'empereur pour favoriser l'enlèvement d'Ariane : les deux amis sont arrêtés, jetés en prison, et accusés d'avoir mis le feu : leur comparution devant le Sénat, les harangues qu'ils prononcent sont un des meilleurs passages du roman, ainsi que le récit fort ingénieux de leur évasion. Sans entrer davantage dans l'analyse du livre, constatons que c'est surtout par l'invention que se distingue Desmarets : il y a dans son roman un grand effort d'imagination et nous ne pouvons qu'approuver l'éloge qu'en fait La Fontaine :

Le roman d'*Ariane* est très bien inventé.

Il est certain que l'auteur n'a pas voulu se traîner dans l'ornière commune, et qu'il a traité son sujet avec beaucoup d'agrément.

Les caractères sont assez heureusement tracés. Mélinte est bien le type du héros de roman, vaillant, fidèle et généreux ; mais son inséparable Palamède rappelle par sa gaieté et par son insouciance Hylas, le berger inconstant ; tous deux s'aiment en frères, et, par le contraste même de leur humeur, ils forment un couple assez agréable. Ariane est une amante aussi parfaite, mais plus simple et plus tendre que la maîtresse de Céladon. De tous les personnages du roman le plus vivant et le plus gracieux est certainement celui de la jeune affranchie Épicharis, qui se trouvera être à la fin la sœur de Mélinte ; vive, spirituelle, entreprenante, elle tranche avec le caractère un peu forcé des héroïnes du temps.

Un dernier trait achève de donner à l'*Ariane* de Desmarets une physionomie originale : c'est qu'elle n'a pas la monotonie assez creuse des romans héroïques : parfois le ton s'abaisse, et l'auteur semble badiner avec son sujet. Il faudrait bien peu de chose, par exemple, pour pousser au comique le récit de la nuit chez Corinne, et les quiproquos auxquels s'exposent les hôtes de la maison : on songe involontairement, en lisant ces pages, à tel conte de Boccace, ou à tel chapitre bouffon du *Roman comique* de Scarron. Mais Desmarets s'arrête à temps, et, s'il côtoie la comédie, il se garde bien pourtant d'y tomber. Il ne compromet pas le caractère héroïque et moral de son œuvre.

Tel est ce roman, un des meilleurs, et en tout cas un des plus fameux qu'ait produit l'époque. Boileau a constaté lui-même le grand succès d'*Ariane*, et à défaut de Boileau, les nombreuses éditions qui en ont été faites le témoignent aussi : en plein XVIII[e] siècle on lit et on réimprime le roman de Desmarets : de nos jours même, on y trouverait peut-être encore quelque plaisir. Car à tous les mérites que j'ai signalés dans *Ariane*, il faut en ajouter un autre, très précieux et très rare, c'est qu'elle n'a pas plus de deux volumes.

9.

Évasion de Mélinte et de Palamède.

DESMARETS DE SAINT-SORLIN *Ariane.*

Mélinte et Palamède, injustement accusés par Néron d'avoir causé l'incendie de Rome, sont enfermés dans la prison qui donne sur les bords du Tibre. Traduits devant les juges, ils seraient acquittés, si Néron n'ordonnait qu'on suspende la sentence : l'Empereur a décidé de les faire mourir. Heureusement « la gentille Épicharis », celle-la même qui devait montrer tant d'héroïsme lors de la conjuration de Pison, a trouvé le moyen de s'introduire dans leur cellule à l'aide

d'un déguisement : elle sauvera les deux amis. Tous trois arrêtent le plan d'une évasion.

Cette résolution étant ainsi prise, Épicharis aussitôt alla se pourvoir d'un bateau, de quelques habits et de la corde qu'elle avait fait faire d'une grosseur et d'une longueur étrange. Ayant commis toutes ces choses à la garde d'un jeune garçon qu'elle connaissait et qui ne savait point à quel dessein elle s'en voulait servir, elle revint leur apporter une corde déliée et les avertir que tout était préparé. Après les avoir vus souper, elle prit congé d'eux pour les aller attendre au pied de la Tour.

Incontinent ils s'enfermèrent, et, sur la minuit, lorsqu'ils purent juger que chacun était endormi, Mélinte prit le drap qui servait à leur lit, et pria Palamède de monter le premier dans la cheminée parce qu'il lui pourrait aider, et qu'il portât ce drap avec lequel il pourrait puis après l'attirer en haut. Palamède en faisait difficulté, et lui voulait rendre cet office pour demeurer le dernier : mais Mélinte lui dit que ces contestations n'étaient pas de saison, et fit en sorte que Palamède mît le pied sur un siège, puis sur son épaule, et de là, peu à peu, se rendit jusques au haut portant le drap avec lequel il pourrait tirer son ami. Mélinte ne tarda pas beaucoup à l'aller trouver, quoique ce fût avec un peu de peine; puis ils jetèrent en bas la petite corde à laquelle Epicharis attacha la grosse, qu'ils tirèrent à eux; et l'ayant liée à un créneau de la tour avec la petite même, en sorte qu'il était impossible qu'elle se lâchât, Palamède demanda à Mélinte où était l'honneur en cette occasion, de passer devant, ou après. Mélinte lui répondit qu'il fallait plutôt songer à sauver l'honneur et à se dépêcher. « Passez donc devant, reprit Palamède, afin que « votre honneur soit le premier sauvé. — Je veux, dit Mé« linte, faire la retraite. — Jamais, repartit Palamède, il « ne sera dit que je vous aie laissé dans le danger. — Ah ! « repartit Mélinte, que de cérémonies! Nous avons contesté « pour monter : à présent il faut encore perdre du temps « pour descendre ! — Mais, dit Palamède, pourquoi voulez« vous que je vous cède toujours en affection? — Je veux, « continua Mélinte, que vous vous laissiez aller le premier, « puis vous me porterez sur vos épaules jusques au bas. —

« A cette charge, dit Palamède, je le veux ; » et il prit la corde. Mais Mélinte le laissa aller, car il fut impossible à Palamède de se retenir ; et Mélinte l'avait ainsi voulu tromper pour le voir partir, et savait que la vie de son ami était en sûreté avant qu'il pût songer à la sienne. Il eût aussi reçu ce contentement sans l'étrange accident qui arriva. Car, lorsque Palamède entrait dans le bateau, le créneau auquel la corde était attachée, soit à cause de la vieillesse ou de la pesanteur du corps de Palamède et de la grosseur de la corde même, fut emporté en bas avec elle, et sans qu'à même instant le bateau se recula de lui-même[1], Palamède et Épicharis eussent été écrasés sous ces ruines.

Il est difficile de juger qui furent les plus étonnés, ou de Palamède et d'Épicharis qui se sentirent accablés de l'eau dont cette chute les couvrit, et de voir la corde en bas sans pouvoir plus secourir Mélinte ; ou de Mélinte même qui crut qu'ils étaient assommés, et qui se vit privé de tout moyen de se sauver. Il fut quelque temps à croire que rien ne le pouvait garantir de la mort, et il se résolut de se précipiter plutôt que de demeurer entre les mains de ses ennemis : cependant, étant d'un courage qui ne s'étonnait point pour le danger, et d'un esprit qui trouvait incontinent des expédients, il regarda autour de lui, et apercevant le drap avec lequel il était monté, il songea s'il le devait couper en plusieurs longueurs qu'il attacherait l'une à l'autre ; mais tout cela n'eût pu arriver à la moitié de la hauteur de la tour ; cependant il se résolut de se lancer en l'eau, de l'extrémité où il serait, et prit le bout du drap pour commencer à le couper. Mais un vent qui se leva assez grand faillit à lui emporter son drap et toute son espérance. Cela le fit penser à un moyen assez étrange et à chercher son salut en ce qui avait failli à le perdre. Ayant ouï parler de quelques personnes que le vent avait soutenues en l'air par le moyen de leurs vêtements et posées en terre doucement, il se délibéra, puisque le vent le favorisait, de faire une voile de son drap et, après l'avoir laissé enfler, de se laisser aller en le tenant par les

1. Si le bateau au même instant ne s'était pas reculé de lui-même...

bouts, espérant que le vent le soutiendrait assez pour tomber en bas moins rudement. Le pis qui lui pouvait arriver c'était d'être noyé, et il aimait bien mieux perdre ainsi la vie que par la main d'un bourreau. Songeant donc aux moyens de se bien accommoder et tournant le dos au drap, il en prit par derrière deux des coins; il se fit comme une ceinture qu'il arrêta par devant avec ce qui lui restait de la petite corde, et, laissant passer tout le reste par dessus sa tête, il étendit ses bras et prit les deux autres bouts avec ses mains, qu'il lia encore de peur qu'ils ne vinssent à manquer, en sorte pourtant qu'il s'en pût défaire; puis, se mettant sur les créneaux à l'opposite du vent, il le laissa engouffrer dans ce drap, et ce vent l'enlevant presque par force, il se laissa aller se recommandant aux Dieux. La pesanteur du corps fut assez soutenue par l'air qui enflait le voile pour faire que la chute fût moins rapide, et il se sentit descendre peu à peu jusques en bas, où Palamède et Épicharis étaient, admirant à la clarté de la lune cette machine et ne sachant ce que pouvait être.

(*Ariane*, livre V.)

LA CALPRENÈDE

(1609-1663)

N'en déplaise à Boileau et à tous les critiques qui l'ont répété depuis, Gauthier de Coste, chevalier de La Calprenède, n'est pas un pur Gascon. Il naquit en 1609 ou 1610 au château de Tolgou, près de Cahors, c'est-à-dire en Quercy. Mais l'erreur est bien pardonnable : car le Lot se jette dans la Garonne, et d'autre part La Calprenède nous offre par ses qualités et ses défauts le plus parfait spécimen de cette race originale et forte qui a donné à la France tant d'illustres hommes de guerre et d'admirables écrivains, sans compter les ténors, les barons de Fæneste et les capitaines Fracasse.

Un trait suffit à caractériser La Calprenède : le cardinal de Richelieu ayant trouvé le sujet d'une de ses tragédies bien choisi mais les vers un peu lâches, notre poète blessé s'écria avec emportement : « Comment! lâches! Cadédis! Il n'y a rien de lâche dans la maison de La Calprenède ! » Hardi compagnon et beau parleur : tel nous apparaît cet aimable Méridional. Officier dans un régiment des gardes à Paris, puis chambellan du roi, il était fort apprécié à la cour, surtout dans les chambrées des dames : parfois la reine le mandait chez elle, pour qu'il y racontât ces histoires qu'il disait si bien et où il déployait sa fougue et sa bonne humeur. Mais le désir de se faire valoir dans ces sociétés galantes l'entraîna plusieurs fois à de fâcheuses imprudences : voulant montrer son adresse aux dames dans un *cadeau*, il fut très grièvemement blessé par un fusil qui fit explosion et lui sauta au visage : à peine guéri, il trouva le moyen de se laisser désarçonner dans une chasse à courre et un sanglier furieux l'atteignit mortellement au front. Personnage en somme très sympathique par sa franchise, par sa verve primesautière, par son amour des grandes choses et des grands mots, très digne, à tout prendre, de cet éloge qu'en fait Loret dans sa *Gazette* du 31 mars 1663 :

L'illustre La Calprenède,
Dont l'excellent esprit possède
Des talens rares et charmants
Pour les vers et pour les romans,
Et qui d'ailleurs est fort brave homme,
Ou plutôt brave gentilhomme....

Il commença par le théâtre, et composa dix pièces dont une, *la Mort de Mithridate* (1635) est pleine de beaux vers, et inspira peut-être Racine : d'autres, *Jeanne d'Angleterre*, *le comte d'Essex*, *Édouard*, trahissent chez l'auteur la préoccupation de choisir ses sujets en dehors de la légende ancienne. Mais c'est

dans le roman que La Calprenède devait développer à l'aise sa brillante imagination et son intarissable faconde.

De 1642 à 1645 paraissent les dix volumes de *Cassandre*. C'est le récit romanesque des amours du Scythe Oroondate pour la princesse Statira [1], fille de Darius; mais c'est en même temps un fragment de l'histoire d'Alexandre et un tableau du partage de l'empire de Macédoine. L'auteur a puisé dans Plutarque, dans Quinte-Curce, dans Justin et aussi dans l'*Histoire négropontique* de l'académicien de Boissat. Nous ne suivrons pas le mélancolique Oroondate dans toutes ses aventures et nous ne noterons pas tous ses soupirs amoureux: l'originalité du roman n'est pas là. Elle est plutôt dans le caractère d'Alexandre, qui nous apparaît comme un héros, honnête homme et galant: les billets qu'il adresse à Statira sont dignes d'avoir été élaborés dans la chambre bleue d'Arthénice : de plus il se trouve dans la position un peu ridicule d'un homme ayant épousé une femme qui ne l'aime pas et lui préfère un étranger. Il est vrai que Statira prend grand soin de sa gloire, et, si elle n'aime pas Alexandre, du moins elle le respecte et sait tenir à distance le fidèle Oroondate. Il y a d'autres personnages intéressants dans le roman : Lysimachus et Parisatis qui brillent au second rang, Cassandre et Roxane dont l'ambition et la cruauté tranchent sur ce fond de vertus un peu monotones. Signalons encore la curieuse silhouette de Thalestris, reine des Amazones. En somme on peut louer dans *Cassandre* à la fois l'invention et l'exécution : l'œuvre est d'une contexture très forte et très ingénieuse. C'est un roman bien fait.

On en peut dire autant de *Cléopâtre* (1647, en 12 vo-

1. Cassandre est le nom sous lequel se déguise Statira pendant une partie du roman.

lumes et 48 livres, soit 4153 pages). La belle Égyptienne dont il s'agit ici n'est pas la célèbre reine dont Jodelle, Garnier et Mairet avaient popularisé les romanesques aventures; elle en est la fille, et est aimée de Juba (ou Coriolan), prince de Mauritanie. La Calprenède y a mêlé les amours de Césarion pour Candace, princesse d'Éthiopie, de Britomare (ou Artaban) pour Élise, princesse des Parthes, sans compter celles de plusieurs personnages secondaires. Sur le tout l'auteur a brodé un peu d'histoire, en y mêlant Tibère, Hésiode, Cornelius Gallus, et en puisant dans Plutarque, Suétone, Velleius Paterculus et Josèphe. La scène se passe à Alexandrie sur le bord de la mer, autour de la maison de Tiridate. Un détail à noter : ce larmoyant et désespéré Tiridate, qui nous annonce si souvent sa mort prochaine, passe bien réellement de vie à trépas vers la fin du cinquième volume, très différent en cela de ses confrères, les innombrables héros de roman, qui se contentaient, depuis Céladon, de mourir par métaphore. De tous ces personnages, le plus intéressant, celui dont le nom est parvenu jusqu'à nous, est l'impétueux Artaban ; sa fierté est restée proverbiale. Mais, comme on ne lit plus guère La Calprenède, on a quelque peu dénaturé avec le temps cette héroïque figure : Artaban, si délicat, si noble et si généreux ne nous fait plus aujourd'hui l'effet que d'un matamore, empanaché et vaniteux.

Pharamond (1661) est le dernier roman, d'ailleurs inachevé, de La Calprenède : Vaumorière le termina après la mort de l'auteur. Le héros représente Louis XIV, à qui le livre est dédié, de même que Coriolan, dans *Cléopâtre*, représentait le prince de Condé. C'est un essai curieux où La Calprenède s'efforçait d'adapter l'histoire nationale au goût romanesque de l'époque.

En somme l'œuvre de La Calprenède, si fausse qu'elle nous paraisse aujourd'hui, n'est pas médiocre : elle donne exactement la mesure du goût et de l'imagina-

tion de l'époque; elle marque la fin de la pastorale déjà démodée et l'apogée du roman de mœurs et d'aventures; elle est bien française par la clarté et par la logique, par l'observation stricte de cette règle des trois unités qui s'imposait alors au théâtre; elle l'est aussi par le ton et l'accent. On répète volontiers aujourd'hui, sur la foi de La Harpe, que La Calprenède est un détestable écrivain, et il y aurait fort à faire pour reviser cet arrêt. Déjà au XVII[e] siècle, quand on voulait signifier à quelqu'un qu'il ne se faisait pas entendre, on lui disait : « Quel Calprenède me chantes-tu là? » Madame de Sévigné a dit aussi : « Le style de La Calprenède est maudit en mille endroits; de grandes périodes de roman, de méchants mots... » Ce jugement est trop sévère : le style de La Calprenède est au contraire très sain, très vigoureux, avec une légère tendance à l'archaïsme. Sans doute il affectionne l'emphase et l'hyperbole :

> Tout a l'humeur gasconne en un auteur Gascon :
> Calprenède et Juba parlent du même ton.

Mais il arrive aussi que ce ton est celui de la véritable éloquence. Il y a dans ces romans, en dépit des fadeurs et des galanteries à la mode, une véritable école de grandeur d'âme : La Calprenède fait comprendre Corneille. Si Madame de Sévigné se montrait aussi dure pour l'écrivain, ce n'était pas seulement par un scrupule de lettrée : elle voulait surtout se faire pardonner aux yeux de sa fille le culte qu'elle avait conservé pour le vieux romancier malgré l'anathème de Boileau. Agée de cinquante ans, elle le lisait et le relisait encore aux Rochers, en compagnie de son aimable fils, et elle écrivait à Madame de Grignan : « Je ne laisse pas de m'y prendre comme à de la glu; la beauté des sentiments, la violence des passions, la grandeur des événements, et le succès de leurs redoutables épées, tout cela m'entraine comme une petite fille... » Elle ai-

mait à retrouver en lui, comme dans le vieux Corneille, cet idéal d'héroïque tendresse qui avait charmé son imagination de jeune fille au temps de la Fronde. D'autres encore ont su depuis se plaire à La Calprenède : La Fontaine admirait fort les beaux « événements » de *Cléopâtre* et de *Cassandre*; Crébillon lisait ces romans presque sans cesse, nous dit-il; Jean-Jacques Rousseau les aimait aussi et il ne serait pas impossible de trouver à certaines pages de *la Nouvelle Héloïse* un souvenir de *Cassandre*. De nos jours on ne lit plus La Calprenède : mais du moins il est juste de saluer en lui un des plus grands noms de l'histoire du roman au XVIIe siècle.

10.

COMBAT SINGULIER DE BRITOMARE CONTRE CÉSARION.

LA CALPRENÈDE
Cléopâtre.

Britomare est un jeune étranger attaché au service de Candace, princesse d'Éthiopie. Césarion, fils de César et de Cléopâtre, aime Candace, et est jaloux des soins que lui rend l'ambitieux Britomare. Dans un tournoi donné à Méroe devant le Roi et toute la cour, comme Britomare s'approchait de la Princesse pour recevoir de ses mains une faveur (un nœud de rubans), Césarion est survenu et s'est fait donner l'objet désiré par son rival. Britomare désespéré s'éloigne, et va pleurer à quelque distance sous un arbre, maudissant la fortune qui l'empêche de demander raison de cette injure. Césarion le rejoint, et lui offre généreusement de vider leur querelle en un combat singulier, malgré l'inégalité de leur condition.

« Ah ! Seigneur, s'écria le jeune Britomare transporté de « joie à ce discours; que vous êtes véritablement prince, « et que Britomare vous est redevable de l'honneur que « vous lui faites : je l'accepte, Seigneur, avec plus de satis- « faction que je n'en aurais pour le don d'une couronne, et

« je n'abuserai de la grâce que vous me faites, que pour « vous faire voir que je n'en suis pas tout à fait indigne ; « je n'eusse osé vous la demander, mais puisque vous me « l'offrez avec tant de générosité, je ne laisserai point « échapper l'occasion de me consoler glorieusement des « déplaisirs que vous m'avez fait ressentir.— Allons donc, » reprit brusquement le Prince qui commençait d'entrer en colère, « et si vous désirez tant cette consolation, fuyons « la vue de tant de personnes qui la pourraient détourner : « nos armes sont égales, et je ne me servirai contre vous « que des avantages que vous avez comme moi. »

A ces mots, il poussa son cheval en s'éloignant de la compagnie, et Britomare courant après lui avec une joie pleine de fierté, ils perdirent bientôt de vue toute l'assistance : ils ne voulurent pas toutefois s'arrêter si près, et le Prince, ne voulant point être interrompu dans son coup d'essai, courut encore cinquante ou soixante stades, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent dans un vallon où ils ne pouvaient être découverts de personne. Césarion trouvant cet endroit assez commode s'arrêta, et se tournant brusquement vers Britomare : « N'allons point plus avant, lui dit-il, et après « que nous aurons donné un peu d'haleine à nos chevaux, « terminons ici le différend. » Britomare était tellement animé qu'il ne répondit pas au Prince, et donnant un peu de repos à son cheval, il regarda le Prince avec des yeux qui ne respiraient que le combat.

L'âge de l'un et de l'autre était pareil ; leur taille peu différente, et c'était la première fois qu'ils avaient eu des armes sur le dos : ils avaient l'un et l'autre le javelot à la main droite, et l'écu à la main gauche ; leurs chevaux étaient bons, comme ayant été choisis pour l'exercice solennel de cette journée. A peine leur donnèrent-ils le loisir de respirer, qu'après s'être défiés par un grand cri, ils se lancèrent l'un à l'autre avec une impétuosité si grande, qu'à peine eût-on pu voir plus de furie dans la rencontre de deux hommes les plus aguerris et les plus rudes dans un métier qu'ils ne commencèrent que de pratiquer : leurs javelots se mirent en mille pièces sur les écus qu'ils opposèrent mutuellement ; et les deux jeunes gens, n'ayant point été ébranlés, tirèrent en passant ces épées qui n'avaient point encore été occupées à cet emploi,

et les levant en l'air avec une action[1] toute menaçante, tournèrent la tête de leurs chevaux et fondirent l'un sur l'autre pour la seconde fois plus furieusement qu'à la première; de leurs premiers coups ils se tirèrent tous deux du sang, et des seconds ils se firent deux grandes blessures : Britomare eut le bras gauche percé, et Césarion la cuisse. Jamais deux jeunes lions n'ont vu leur sang couler sur l'épieu du veneur avec un ressentiment plus violent que celui de mon jeune Prince[2] et de l'ambitieux Britomare; et respirant également la vengeance et la victoire, ils se précipitaient avec si peu de précaution, que, si les Dieux n'eussent pris pour eux le soin de leurs vies qu'ils abandonnaient, ils en eussent trouvé la fin l'un et l'autre dans le commencement de leurs armes. Ils avaient reçu encore chacun une légère blessure, lorsqu'en se joignant mon Prince jeta le bras sur Britomare, qui, ne refusant point d'en venir aux prises, le lia des siens avec une intention pareille à la sienne, et pour lors se tenant étroitement embrassés, et donnant des éperons à leurs chevaux, ils se traînèrent mutuellement à terre, où ils commencèrent de se rouler avec une épouvantable furie; ils eurent souvent le dessus l'un et l'autre et ne le purent jamais conserver; mais dans cette lutte ils perdirent tant de sang, que quand ils se voulurent relever, à peine eurent-ils la force de tenir leurs épées. Ils se rapprochaient toutefois d'un pas chancelant, et ils allaient sans doute terminer, possible[3] par la mort de tous les deux, un combat dans lequel jusque-là il ne se pouvait remarquer aucun avantage, lorsque nous arrivâmes heureusement auprès d'eux pour détourner ce malheur...

(*Cléopâtre*, 1re partie, livre III.)

1. Avec des gestes.
2. C'est Étéocle, écuyer de Césarion, qui fait ce récit.
3. La Calprenède emploie constamment *possible* dans le sens de *peut-être*.

11.

La fierté d'Artaban.

LA CALPRENÈDE
Cléopâtre.

Artaban n'est autre que Britomare, exilé de la cour d'Éthiopie, après ses démêlés avec Césarion. Réfugié auprès de Tigrane, roi des Mèdes, il a obtenu par son intelligence et par sa bravoure le commandement suprême des armées, et il a complètement battu les troupes du cruel Phraate, roi des Parthes : il a même fait prisonnier la femme et la fille de ce dernier. Tigrane, qui lui doit son trône, se déclare prêt à lui accorder tout ce qu'il désirera pour sa récompense. Artaban, aussi généreux que vaillant, demande la liberté des deux femmes. Tigrane, après avoir consenti, veut reprendre sa parole, parce qu'il a été frappé par la beauté de la jeune princesse des Parthes. Artaban, dans un élan de fierté indignée, proteste contre cette déloyauté.

« Les paroles que vous avez données, répliqua le Roi « fâché de la liberté de son discours, ne vous peuvent pas « engager, puisque l'exécution ne dépend pas de vous, et « vous serez assez acquitté quand vous direz que j'ai changé « d'intention. — Quand je serais dégagé par ce discours, « reprit Artaban, vous ne le seriez pas, Seigneur, et je « prends assez d'intérêt en ce qui vous touche pour m'op- « poser, par tout le crédit que je puisse avoir sur votre « esprit, à une action qui vous exposerait à des reproches « éternels. — Je n'ai donné de parole qu'à vous seul, re- « partit Tigrane, et par la connaissance que vous avez de « ce que vous êtes et de ce que je suis, vous ne devez pas « ignorer que je ne la puisse retirer de vous quand j'en « aurai la volonté. » Artaban de qui le courage ne pouvait plier par quelque basse considération, ne put souffrir un discours si plein de mépris, et, regardant le Roi avec une action toute altière et toute pleine d'une fierté qui lui était naturelle : « Seigneur, lui dit-il, je ne suis pas né

« votre sujet, et c'est de ma volonté seule que j'ai porté « une épée à votre service, de laquelle vous avez reçu des « offices assez considérables pour ne me traiter pas avec « mépris et avec indignité. Si par ce rapport du souverain « au sujet vous vous croyez dispensé de l'exécution de votre « parole, vous ne pouvez pas vous servir de ce droit contre « un homme qui ne vous devait rien, et de qui vous avez « reçu plus que de tous ceux qui sont nés sous votre domi- « nation; et si c'est par la considération des services, ceux « que je vous ai rendus sont possible assez importants pour « mériter de vous quelque chose au dessus de ce que vous « m'aviez accordé.'— Les services que vous m'avez rendus, « lui répliqua le Roi outré de colère à ce discours, avaient « été prévenus par des bienfaits et par des degrés d'hon- « neur auxquels je vous avais élevé au préjudice de beau- « coup de personnes qui y pouvaient plus légitimement « prétendre que vous. Quand vous m'avez servi, vous vous « êtes seulement acquitté des obligations que vous m'aviez; « et, quoique vos services ne soient que trop bien payés, « sachez que je leur donne encore une assez grande récom- « pense, en souffrant l'insolence de vos discours, sans vous « punir comme je le puis, et comme vous le méritez. » — Ces paroles achevèrent de faire perdre toute considération à Artaban, et comme il n'était capable d'aucune crainte dans le courroux qui le transportait, regardant le Roi depuis la tête jusques aux pieds avec une action pleine de dédain : « Ne pensez pas, Roi des Mèdes, lui dit-il, que je « puisse ni craindre vos menaces, ni faire cas des bienfaits « que vous me reprochez : l'un et l'autre sont trop au-des- « sous de moi; et tant que je porterai au côté cette épée, « qui remit la couronne sur votre tête, et qui vous fait « maintenant parler en maître sur les terres du Roi des « Parthes, vous à qui, peu de mois auparavant, il restait à « peine un petit coin dans les siennes, elle me saura dé- « fendre contre tous mes ennemis, et m'acquérir par toute « la terre d'autres honneurs et d'autres dignités que celles « que je pourrais espérer auprès d'un roi comme vous. Je « la porterai possible en des lieux où elle vous sera aussi « funeste qu'elle vous a été salutaire, et ce sera possible par « elle que vous tiendrez votre parole ou que je dégagerai la « mienne. » En achevant ces paroles, il quitta le Roi sans

lui rendre aucun salut, et, tenant la main sur la garde de son épée, il sortit de la chambre avec une action si terrible, que, de tous ceux qui étaient auprès du roi, il n'y en eut aucun qui fût assez hardi pour se présenter à son passage, ni pour s'approcher seulement de lui.

(*Cléopâtre*, 3e partie, livre III.

12.

Lysimachus dans la fosse aux lions.

LA CALPRENÈDE
Cassandre.

La porte de la cour fut fermée sur moi, et mes juges demeurant à la galerie me virent promener sans crainte en attendant l'ennemi qu'on m'avait destiné. On tira d'en haut la porte d'une petite loge où le lion était enfermé, et ce fier animal ne vit pas plutôt le jour qu'il sortit de sa tanière et tournant sa tête de tous côtés avec des mugissements horribles il porta la frayeur dans l'âme même de mes juges et de mes gardes. Il s'étendit deux ou trois fois les jambes, comme pour se dégourdir du long repos où il avait demeuré, et se battant les flancs de deux ou trois coups de queue, il commença à marcher gravement vers le milieu de la cour. Au commencement, il porta les yeux étincelants et pleins de feu vers la galerie, et, découvrant une proie qu'il ne pouvait aborder, il témoigna sa colère par deux rugissements plus épouvantables que les premiers et qui firent croire aux assistants qu'à peine étaient-ils eux-mêmes en sûreté. Mais dès qu'il me vit marcher droit à lui, il abandonna le souvenir de cette proie et courut à la plus proche et la plus aisée. Ce fut pour lors que les assistants déplorèrent mon malheur et exprimèrent leur déplaisir par un grand cri : mais avant qu'être abordé de cette furieuse bête : « O Parisatis [1], m'écriai-je, reçois cette illustre victime, et chéris au moins la mémoire de celui qui préfère la mort à la vie sans Parisatis ! » Je n'avais pas achevé ces paroles, quand le lion s'élança sur moi avec tant de force et de promptitude qu'à peine pus-je éviter cette première rencontre ; je m'en sauvai toutefois, et la moitié d'une de mes manches de-

1. Fille cadette de Darius, aimée de Lysimachus.

meura dans une de ses griffes. Il voulait tourner la tête, quand je le saisis par le crin qui lui descendait sur les épaules, et, m'élevant avec assez de force et de légèreté, je m'élançai sur son dos. Cette charge qu'il n'avait pas accoutumée lui fit plier les reins jusques à terre, et connaissant le désordre où je l'avais mis je lui frappai ses jambes de devant des miennes, et le pressai des talons et des genoux avec tant de force que j'achevai de l'abattre. Ce fut pour lors qu'il commença de se rouler avec moi, et nous fîmes une lutte périlleuse dans laquelle je tâchais de conserver toujours mon avantage ; je ne pus toutefois éviter que je ne fusse blessé de ses ongles en quelques endroits; mais, lui voyant la gueule ouverte et écumante de sang et de bave, je lui fourrai la main dedans; le gantelet me garantissait de ses dents mais non pas de telle sorte qu'il ne le faussât en plusieurs lieux et ne le mît presque en pièces. Cependant je lui pris la langue, et l'ayant tirée hors de sa gueule, je joignis la main gauche à la main droite, et me raidissant des genoux contre la tête du lion et des pieds contre la terre, je tirai avec tant de force que je l'arrachai de sa bouche jusque aux plus profondes racines. Le lion perdit toute sa force par la violence de cette douleur, et, déchargeant le reste de sa rage contre la terre qu'il prenait avec les dents et qu'il arrosait de son sang, il me donna le loisir de lui enfoncer la tête à coups de gantelet. Dès que cette furieuse bête eut vomi son âme avec son sang, je me démêlai de ses pattes et me levai tout couvert de son sang et du mien qui coulait par quelques endroits de mon corps. A peine étais-je debout que je me vis environné de Peucestes, de Python, et de Neoptolemus qui étaient descendus dans la cour, et qui les larmes aux yeux se vinrent réjouir avec moi de cette victoire. De toute la compagnie je parus le moins joyeux et regardant mes juges avec un visage assez modéré : « Faites venir, leur dis-je, un autre lion plus furieux que celui-là, ou commandez qu'on en mette plusieurs ensemble, si vous voulez que sans peine ils donnent la mort à Lysimachus. Je n'ai pas fait cette résistance pour me sauver, et par cette victoire je ne prétends pas être plus libre que lorsque j'avais les mains liées. Faites sortir des tigres, des léopards ou des éléphants, et ne différez point

l'exécution de la volonté d'Alexandre, que je n'ai retardée que pour vous donner à la fin de ma vie un spectacle digne de lui. »

(*Cassandre*, 2e partie, livre II.)

13.

Billets galants.

Le Roi Alexandre à la Princesse Statira.

LA CALPRENÈDE
Cassandre.

Le vainqueur des vôtres se laisse vaincre à vous seule, et vous seule pouvez ce que toute l'Asie a vainement essayé. Je rends les armes, belle Princesse, et je tire plus de gloire de ma défaite que je n'en ai tiré de toutes mes victoires ; mais n'usez point avec cruauté de celle que vous avez obtenue avec justice et ne traitez point en ennemi celui qui se déclare votre esclave.

Alexandre.

La Princesse Statira au Roi Alexandre.

La condition où je suis réduite à si peu de rapport avec celle que vous me donnez, qu'il est malaisé que je conserve l'une et l'autre. Vous êtes encore invaincu, et vous serez toujours invincible, si vous ne l'êtes par d'autres armes que les miennes. La fortune de notre maison, ne m'ayant laissé des yeux que pour pleurer sa désolation, ne me permet pas de m'en servir à d'autre usage, ni de reconnaître autrement que comme mon vainqueur et mon maître celui dont je suis véritablement prisonnière.

Statira.

Le Roi Alexandre à la Princesse Statira.

Les maximes de l'amour et celles de la guerre sont tellement différentes que la condition de prisonnière de guerre et celle de maîtresse de mon âme ne sont pas incompatibles. Vous ne les conserverez pas longtemps ensemble, et vous perdrez bientôt la première pour accepter la dernière. Nous en ferons un échange et si vous ne

dédaignez les vœux d'un roi qui meurt pour vous, je paierai bientôt le prix de votre liberté par celle

d'ALEXANDRE.

La princesse Statira au roi Alexandre.

C'est pour vous délasser des travaux de la guerre que vous vous amusez à l'entretien de vos captives ; je conserverai toujours ce titre, me reconnaissant indigne de celui que mes malheurs ne me permettent pas d'accepter, et je ne désirerai jamais ma liberté qu'avec celle des Reines et le repos de Darius : l'honneur que vous me faites ne me fera point oublier mes misères et n'effacera point de mon esprit le souvenir de ce que doit au grand Alexandre l'infortunée

STATIRA.

(*Cassandre*, 1re partie, livre IV.)

GEORGES DE SCUDÉRY et MADELEINE DE SCUDÉRY

(1601-1667) (1608-1701)

De La Calprenède à Scudéry, il n'y a que la distance d'un Gascon à un Provençal, c'est-à-dire à un Gascon et demi. Georges et Madeleine de Scudéry, nés au Havre où leur père était lieutenant du Roi, descendaient d'une vieille famille noble des environs d'Apt en Provence.

Georges conserva bien plus que sa sœur et jusqu'à l'excès les moins bonnes qualités de sa race. Vrai capitan de lettres, il apportait dans le règlement des questions de poésie l'humeur des camps et des salles d'armes ; pour défendre Théophile de Viau, il avait lancé un véritable cartel et menacé de grands coups d'épée ceux qui ne partageraient pas son avis ; on sait d'autre part quel rôle il joua dans la fameuse que-

relle du *Cid*, jetant ingénument dans la bagarre sa médiocre tragi-comédie de *l'Amour tyrannique* et piquant au jeu par son arrogance Corneille méconnu. Écrivain aussi infatigable qu'intrépide batailleur, il dut surtout sa gloire aux traits de satire dont Boileau a criblé son *Alaric* (en onze mille vers); il reste aux yeux de la postérité le « bienheureux Scudéry »,

> ... dont la fertile plume
> Peut sans peine en un mois enfanter un volume.

Sa sœur Madeleine, sous des dehors plus calmes, cachait un tempérament presque aussi ardent. Pourquoi se la représente-t-on toujours comme la plus sèche et la plus insupportable des Précieuses? Précieuse, elle le fut, comme on l'était alors, par amour du beau langage et des bonnes manières; elle le fut plus que d'autres peut-être, parce qu'elle vint après les grands jours de l'hôtel de Rambouillet, et qu'elle fut bien forcée de renchérir un peu sur celles qui l'avaient précédée. Aux *samedis* qui se tenaient dans sa maison du Marais, on débita bien des pauvretés en prose et en vers, mais on déploya aussi beaucoup de finesse et de vrai talent. La maîtresse du lieu, l'illustre Sapho, en faisait les honneurs avec une parfaite bonne grâce, sans ressembler le moins du monde à la prude Armande ou à la sotte Madelon. Elle était à la fois très spirituelle et très bonne : ajoutons, pour rehausser encore son mérite, qu'elle était très laide. Elle resta vieille fille, non par nécessité, mais par esprit d'indépendance, pour revendiquer avec plus d'autorité les droits du sexe; elle aima pourtant quelqu'un, mais d'une affection chaste et profonde : et le héros de son rêve se trouva être Pellisson, l'homme de France le plus laid. Personnage aimable et touchant, qui ne nous apparaît plus aujourd'hui que sous les traits ridicules d'une caricature. Au

fond de cette pauvre Sapho tant raillée, il y avait une vive intelligence et un cœur tendre. Son plus grand ennemi [1] lui a du moins rendu cette justice qu'elle avait beaucoup de mérite et « encore plus de probité et d'honneur que d'esprit ».

Le frère et la sœur se mirent à une œuvre commune : ils firent des romans. Quelle fut la part de chacun ? Il est aisé de l'apercevoir : Georges y mit toute sa fougue méridionale, Madeleine tout son cœur et tout son esprit ; à l'un il faut rapporter l'invention héroïque, les exploits merveilleux, le panache, en un mot ; à l'autre, la délicatesse subtile des sentiments, la tendresse inquiète et raffinée. De cette collaboration sortit une œuvre vraiment curieuse sous sa double apparence : quelque chose, toute proportion gardée, comme un roman de Dumas père, revu par Paul Bourget. Démodés, défraîchis, ridicules même tant qu'on voudra, les romans des Scudéry sont encore charmants pour qui sait leur demander non pas un plaisir aigu et violent à la façon de nos romans modernes, mais une jouissance plus douce et plus littéraire. On comprend sans peine que nos aïeux et nos aïeules de 1648 en aient raffolé.

Ils y trouvaient ce qui pouvait le mieux flatter leur imagination et leur goût. le récit de grands événements empruntés presque toujours à l'histoire de cette antiquité révérée, des héros légendaires comme Cyrus, dignes d'enflammer l'enthousiasme d'un Condé, des villes prises, des empires conquis, des coups d'audace et de bonheur comme à Rocroy ; en même temps, ces grands capitaines qui gagnaient des batailles étaient asservis aux beaux yeux de leurs dames, comme les chevaliers des vieilles chansons, tendres, langoureux, beaux-esprits de ruelle, menant de front l'amour et la guerre : puis, c'étaient des conversations galantes,

1. Boileau. Préface du *Dialogue des Héros de Roman.*

telles qu'il s'en tenait dans le salon des chères et des précieuses, des dissertations quintessenciées sur les causes et les effets de l'amour, des études de casuistique mondaine, enfin des portraits à la mode du temps, où il n'était pas malaisé de reconnaître les premiers personnages de la cour et de la ville. Voilà plus qu'il n'en fallait pour tourner toutes les têtes, à l'époque de la *bonne Régence*.

Le premier roman des Scudéry, *Ibrahim ou l'Illustre Bassa*, paru dès 1641, avait un caractère un peu différent : mais c'était déjà une œuvre ingénieuse et fine.

Les auteurs y racontaient les amours de Justinian (devenu grand vizir à Constantinople sous le nom d'Ibrahim) et d'Isabelle, princesse de Monaco : l'intérêt du roman est maintenant pour nous dans les jolies histoires que narre si gentiment le marquis Français, vain, léger et charmant comme le seront plus tard ceux de Molière, et surtout dans la peinture des mœurs du sérail : le caractère de l'ambitieuse Roxelane y est vivement dépeint. Le succès de *l'Illustre Bassa* contribua beaucoup à développer pour quelques années le goût des sujets turcs dans la littérature française : il y eut à partir de ce moment nombre d'Ibrahims et de Solimans au théâtre et dans les romans ; Racine donnera en 1670 le chef-d'œuvre de toute cette *turquerie* avec son *Bajazet*.

En 1648, la Fronde éclate, épopée à la fois bouffonne, chevaleresque et galante : toute une littérature surgit, brillante et aventureuse comme elle. Parmi ce flot d'écrits quelques œuvres dominent : d'une part c'est le *Virgile travesty* et le *Roman Comique* de Scarron, dont la verve burlesque convient si bien à la folie du temps ; d'autre part c'est un roman héroïque, en dix volumes, le plus célèbre peut-être et le plus décrié de tous les romans du siècle, *Artamène ou le Grand Cyrus*, par Georges et Madeleine de Scudéry.

Il est impossible de raconter par le menu une œuvre aussi longue, où les histoires épisodiques viennent continuellement interrompre le développement de l'intrigue principale. Qu'il suffise de savoir que Cyrus, fils de Cambyse, déguisé sous le nom d'Artamène, aime Mandane, fille de Cyaxare, roi des Mèdes; au reste il se garde bien de le lui dire, car Mandane est une de ces héroïnes qui prendraient la mouche pour moins que cela. Boileau s'est montré fort sévère pour cette illustre princesse : « Diogène. Savez-vous combien elle a été enlevée de fois? — Pluton. Où veux-tu que je l'aille chercher? — Diogène. Huit fois. — Minos. Voilà une beauté qui a passé par bien des mains! » La vérité est que Diogène a fort exagéré, et que Mandane, tout compte fait, ne semble pas avoir été enlevée plus de quatre fois : ce qui est déjà bien joli. Ses ravisseurs sont le prince d'Assyrie, un certain Mazare, le roi de Pont, enfin (le cas est moins grave), Thomiris, reine des Massagètes. Artamène les poursuit tous par monts et par vaux, par terre et par mer; il prend des villes, il soumet toute l'Arménie, il accomplit des exploits merveilleux, toujours à la recherche de sa princesse qu'il finit par conquérir et par épouser au dernier chapitre : ce mariage, c'est la fin du roman comme c'était aussi la fin de tout amour et de toute poésie, aux yeux des Cathos et des Madelons de l'époque. Le tour héroïque et galant de ces aventures devait plaire singulièrement à un public qui aimait à reconnaître dans les héros et les héroïnes du roman les principaux personnages de la cour et des salons d'alors. L'intention de Mlle de Scudéry, d'ailleurs, n'était pas douteuse : sous les noms de ces Mèdes et de ces Perses trop civilisés, c'était les Français de 1649 qu'elle avait voulu peindre; cet Artamène, au nez aquilin, aux yeux flamboyants, dont la fougue impétueuse va briser la vieille infanterie des Massagètes, ce jeune vainqueur qui fait la guerre à l'univers entier

pour l'amour de sa princesse, n'est-ce pas le héros de Rocroy et de Lens, ce duc d'Enghien dont le nom est inscrit à la première page du roman ? Et Mandane, la douce Mandane, dont la tendresse a donné lieu à tant de combats et tant d'aventures, n'est-ce pas Mme de Longueville, la belle pécheresse de la Fronde, moins pure sans doute, mais à laquelle on doit beaucoup pardonner..., selon l'antique adage.

Une clef découverte à l'Arsenal par V. Cousin nous donne les vrais noms de tous ces personnages que Madeleine de Scudéry avait si ingénieusement déguisés ; nous y reconnaissons la reine de Suède, Mme de Rambouillet, Julie d'Angennes, Mlle Paulet, la comtesse de Maure, Mme de Sablé, le grave Montausier, Voiture, Godeau, Pellisson, Chapelain, Conrart, jusqu'à Madeleine de Scudéry elle-même, sous les traits de l'incomparable Sapho. Pour les contemporains, le *Cyrus* ne parut pas seulement comme le plus séduisant des romans ; il fut aussi un tableau de mœurs mondaines et, selon une spirituelle expression, une sorte d'Almanach des Salons en 1649.

La *Clélie* (1654) fut autre chose encore : elle fut un manuel de galanterie, où se trouvent réunis à travers le récit un peu lâche d'une *histoire romaine*, tout ce qu'il fallait savoir et tout ce qu'il fallait être pour tenir une place honorable aux samedis d'une Précieuse. Préceptes et exemples, rien n'y manque : tantôt ce sont des portraits finement ciselés comme celui de la sage et belle Lyriane (Madame Scarron) ou celui de cette aimable vieille femme de Capoue, cette Arricidie, si avenante à tous, malgré ses quatorze lustres : tantôt ce sont de longues discussions sur certains articles du catéchisme galant : il faut lire par exemple le joli débat qui s'élève entre Aronce et Horace devant Clélie pour savoir qui aime le mieux, de celui qui s'enflamme subitement pour un objet, ou de celui qui a transformé lentement en une tendresse plus

forte une ancienne amitié : c'est la théorie du *coup de foudre*, exposée et combattue tour à tour avec des délicatesses infinies. Il y a plus : par un effort d'esprit très méritoire, Mlle de Scudéry a voulu pénétrer les ressorts intimes de la passion, et tenter la première une véritable anatomie du cœur humain. Pour rendre sensible à nos yeux comme à notre intelligence cette subtile analyse, elle a imaginé alors toute une ingénieuse géographie du joli pays d'Amour, à travers lequel elle nous guide pas à pas. C'est la fameuse *Carte du Tendre*, si bafouée et si raillée, et en faveur de laquelle au contraire je lui pardonne bien volontiers les dix gros volumes de la *Clélie*.

Si raffiné que fût ce jeu d'esprit, il faut avouer qu'il était bien charmant. Quel agréable voyage et combien incertain, pour s'élever de *Nouvelle amitié* jusqu'à cette ville de *Tendre*, si désirée, après laquelle soupirent tous les cœurs amoureux ! Il y a même trois villes de Tendre, situées sur trois cours d'eau différents. Pour aller à *Tendre sur Estime*, il faut passer par *Grand esprit*, *Jolis vers*, *Billet galant*, *Billet doux*, *Sincérité*, *Grand cœur*, *Générosité*, *Probité*, *Exactitude*, *Respect et Bonté* : le chemin est long et étroit, il n'est guère ouvert qu'aux hommes de qualité : un Montausier l'a suivi jusqu'au bout et il y a mis près de vingt ans. *Tendre sur Reconnaissance* est une ville plus abordable. La route qui y conduit est moins difficile à tenir : les villages par lesquels il faut passer s'appellent *Complaisance*, *Soumission*, *Petits soins*, *Assiduité*, *Empressement*, *Obéissance*, etc. : ce sont des qualités de petites gens autant que de grands seigneurs : un pédant comme Ménage pourra à force d'application en parcourir toutes les étapes, et tout au bout du chemin, Mme de Sévigné, sa belle écolière, lui fera l'aumône d'un sourire. Mais il y a aussi beaucoup d'écueils à éviter. *Négligence* conduit vite au *lac d'Indifférence*, et il n'y a pas loin du vil-

lage d'*Indiscrétion* à celui de *Méchanceté* et de là à la *mer d'Inimitié :* Santeul l'a éprouvé plus d'une fois dans la maison des Condés. Reste une troisième ville, la plus séduisante, mais la plus entourée de périls : c'est *Tendre sur Inclination*. On y arrive tout de suite, à ce pays d'élection ; le fleuve qui y mène y roule des flots impétueux : mais saura-t-on s'arrêter à temps, ne sera-t-on pas entraîné trop loin dans la *mer Dangereuse*, et vers ces terres inconnues d'où la vertu ne revient pas ? Mlle de la Vallière en fera quelques années plus tard la douce et douloureuse expérience [1].

Ce pays de galanterie, avec ses villes, ses villages, ses routes, ses fleuves et ses abîmes, n'est-ce pas l'éternelle patrie de toutes les âmes qui aiment et qui souffrent? Mlle de Scudéry n'en a certes pas exploré tous les coins et elle l'a dépeint sous des couleurs bien frivoles. La *Carte du Tendre* n'en demeure pas moins un joli bibelot de littérature, à moins qu'elle ne soit quelque chose de plus : un premier essai d'analyse du cœur humain.

La *Clélie* marque en même temps la fin du roman héroïque et galant, inauguré au commencement du siècle par l'*Astrée*. Il avait abouti à l'observation et à l'analyse ; mais comme le genre avait lié trop intimement sa fortune à celle du précieux, il ne devait pas lui survivre : les courts romans comiques mettront en déroute les longs romans idéalistes; Boileau, pour édifier l'art classique, détruira sans pitié la gloire des La Calprenède et des Scudéry. La pauvre Sapho publiera encore deux romans, *Almahide ou l'Esclave Reine* (1660) et *Mathilde* (1667) ; mais ils passeront presque inaperçus. *Tendre sur Inclination*, c'est-à-dire l'amour avec ses triomphes et ses tortures, a pris décidément le pas sur les deux autres *Tendres* : il a trouvé

1. Voir quelques jolies pages de M. André Le Breton sur ce sujet (*le Roman au* XVIIe *siècle*, p. 202-215).

son vrai poète avec Racine. Enfin un petit roman de deux cents pages, *la Princesse de Clèves*, tiendra lieu de toutes les *Cassandres* et de toutes les *Clélies*. Il n'en est pas de moins vrai que La Calprenède et Madeleine de Scudéry avec tout leur fatras ont frayé la voie à cet art nouveau.

14.

Une future sultane.

GEORGES ET MADELEINE DE SCUDÉRY
Ibrahim ou l'Illustre Bassa.

Bajazet arrive à Constantinople pour présenter sa fille au sultan Soliman. Cette gracieuse enfant de quinze ans, si brillamment parée, et déjà si formée pour la vie du sérail, sera bientôt fameuse par son ambition et par ses crimes : c'est la terrible Roxelane.

Elle avait un corps de jupe de damas d'argent avec deux rangs de diamants posés sur une bande de drap d'or frisé, qui le bordait tout à l'entour. La jupe était de la même étoffe et ornée de la même sorte, et, suivant la coutume, plissée fort menu par derrière et par devant et toute unie par les côtés. Sa jupe ne venait qu'à la moitié de la jambe, parce qu'à la ville de Chio elles affectent fort d'en faire voir la beauté aussi bien que celle de leur chaussure, qui est fort propre. Car elles portent d'ordinaire des patins de maroquin de Levant de forme pointue, dont le bout, les agrafes, et la bordure sont garnis d'orfèvrerie émaillée. Roxelane avait aussi un tablier de toile d'or, encore un peu plus court que sa jupe, et qui se nouait par derrière avec deux cordons d'argent, où pendaient deux houppes d'or. Elle avait aussi à l'entour des épaules, comme pour attacher les manches de son corps de jupe, quantité de rubans de diverses couleurs ; et à l'entour du col une écharpe de gaze, à demi passée en baudrier et rattachée avec des diamants, en façon qu'on lui voyait toute la gorge, où elle avait un collier de perles avec une petite enseigne d'émeraudes. Sa coiffure était de toile d'argent, plissée avec beaucoup d'adresse et tout enrichie de perles et de diamants. Cette coiffure était de forme ronde, et fort élevée par derrière, et pour la mieux tenir, suivant l'usage

du pays, elle avait une bandelette d'or qui se nouait au-dessus du col, où pendaient deux houppes de même façon au milieu d'un assez grand nombre de nœuds de diverses couleurs, qui lui tombaient négligemment jusque sur les épaules. Et sur le haut du front, descendant un peu en pointe, elle avait un bandeau de crêpe rayé d'or, qui se nouait encore par derrière laissant voir ses cheveux pendants au côté des joues.

Ce fut de cette sorte que Roxelane fut habillée : mais auparavant que de la conduire au sérail, Bajazet voulut lui donner ses derniers enseignements. Il la prit donc en particulier et lui ordonnant de l'écouter attentivement, il lui parla à peu près de cette sorte : « Il faut, ma fille, aupara-
« vant que de vous montrer les voies que vous devez tenir,
« que je vous propose le terme de vos prétentions. Ce ne
« doit pas être seulement de plaire au Grand Seigneur, de
« lui donner de l'amour, d'être sultane comme quantité
« d'autres, mais bien de devenir sa femme. Vous voyez que
« dans un si grand dessein il est besoin d'une grande pru-
« dence pour s'y bien conduire. Le précepte général que
« je vous veux donner en entrant au sérail est de ne faire,
« ni de ne dire jamais rien qui ne tende à ce dessein soit
« directement, soit indirectement, et de vous souvenir que
« tous les chemins qui nous peuvent conduire où nous
« voulons aller nous sont permis par la véritable raison.
« Ne vous amusez donc jamais à consulter si ce que vous
« faites est juste, mais oui bien s'il vous est avantageux.
« Ne considérez point si vous nuisez à quelqu'un, mais si
« ce que vous faites vous peut servir. Car enfin vous allez
« en un lieu où vous aurez des envieuses et des ennemies :
« et votre beauté ne donnera pas plutôt de l'amour à
« Soliman, qu'elle donnera de la haine à toutes les sul-
« tanes. Préparez-vous donc à savoir bien user de toutes
« ces choses, et faites en sorte que la haine qu'on vous
« portera détruise celles qui vous voudront détruire. N'en-
« treprenez jamais de vous venger que vous ne le puissiez
« absolument : et même, s'il est possible, vengez-vous sans
« qu'on vous en soupçonne. Gardez-vous bien de vous fier
« à personne : regardez tout le monde comme votre
« ennemi ; caressez toutes vos compagnes et n'en aimez
« aucune. Ne faites connaître leurs défauts à Soliman

« qu'en feignant de les vouloir excuser : apportez soin à « lui faire savoir par quelqu'un la malice qu'elles vous « feront. Soyez libérale à ceux qui approchent du Grand « Seigneur : ayez pour lui beaucoup de soumission et de « complaisance, jusqu'à ce que vous connaissiez d'être « absolument maîtresse de son cœur; car enfin, il faut « servir pour régner; mais alors il faudra changer de style, « et par quelque artifice, que vous inventerez selon le « temps et l'occasion, l'obliger à vous épouser. Et après « cela, comme je vous ai dit une autre fois que ce qu'on « gagnait par violence se devait conserver par adresse, en « cette rencontre ce que vous aurez gagné par adresse se « devra conserver par violence. Il faudra perdre tous ceux « qui voudront vous nuire, et n'épargner ni le fer, ni le « feu, ni le poison, pour maintenir la puissance où vous « serez arrivée. Cependant, pour faciliter la chose et pour « vous donner des amis au dehors du sérail, il sera à « propos, quand vous y serez, que par des larmes de « tendresse vous obligiez le sultan à rendre ma fortune « heureuse : l'assurant que vous ne pouvez être parfaite- « ment contente tant que votre père ne le sera pas. Si vous « en usez de cette sorte, soyez assurée d'être bientôt la « première et la plus puissante de votre sexe, et la plus « heureuse qui fut jamais ».

Bajazet n'eut pas sitôt fini de parler que Roxelane lui dit en souriant que pour faire toutes ces choses elle n'avait point besoin de ses conseils, et qu'il suffirait qu'elle suivît ses sentiments propres, qui la porteraient encore à plus que ce qu'il avait dit.

(*Ibrahim ou l'Illustre Bassa*, 2e partie, livre V.)

15.

MONOLOGUE DE CYRUS.

GEORGES ET MADELEINE DE SCUDÉRY
Artamène ou le Grand Cyrus.

Cyrus, déguisé sous le nom d'Artamène, se prend d'amour pour la belle Mandane, princesse de Cappadoce. Mais il éprouve quelque remords à s'abandonner à sa passion. Mandane ne vient-elle pas, dans un sacrifice solennel, de témoigner sa haine contre ce

jeune Cyrus, que tout le monde croit mort? N'a-t-elle pas remercié les Dieux d'avoir délivré l'Asie de cette terreur? Et lui-même, Cyrus, n'a-t-il pas un rôle plus glorieux à remplir, qu'à soupirer inutilement pour cette aimable ennemie?

« Quel est ce tourment que je sens, disait-il, et d'où me « peut venir l'inquiétude où je me trouve? Quoi! pour « avoir vu la plus belle personne du monde faut-il que j'en « sois le plus malheureux? Les beaux objets, ajoutait-il, « n'ont accoutumé d'inspirer que de la joie; d'où peut donc « venir que le plus bel objet qui sera jamais ne me donne « que de la douleur? Je ne sais, poursuivait-il, si ce que je « soupçonne être amour, ne serait point quelque chose « de pire; car enfin que veux-je et que puis-je vouloir? « Mais, hélas! ajoutait-il, c'est parce que je ne sais ce que « je veux, ni ce que je puis vouloir que je suis malheureux. « Je sais bien toutefois que, si je suis mon inclination, « j'aimerai la belle Mandane, toute mon ennemie qu'elle « est. Mais hélas! infortuné que je suis, poursuivait-il, ne « viens-je pas d'apprendre, qu'elle fait des sacrifices pour « remercier les Dieux de ma mort? Et ne viens-je pas de « savoir que Cyrus ne lui peut jamais plaire que dans le « tombeau où elle le croit enseveli? » Après cela il était quelque temps un peu plus en repos, s'imaginant que cette considération serait assez forte pour le guérir de cette passion naissante.

Mais tout d'un coup l'espérance, qui seule fait vivre l'amour et qui s'attache même aux choses les plus impossibles pour entretenir dans une âme ce feu consumant qui la dévore et qui ne peut subsister sans elle, lui persuada qu'Artamène n'était plus Cyrus : et qu'il ne devait presque plus prendre de part à ce que l'on ferait contre lui tant qu'il ne serait fait que contre le fils du roi de Perse : et qu'ainsi, encore que Cyrus fût haï, Artamène ne laisserait pas d'être aimé, s'il en cherchait les moyens et s'il tâchait de s'en rendre digne par ses services. Mais, au milieu de ce raisonnement flatteur, cet ardent désir d'acquérir de la gloire, qui jusque-là avait été maître de son cœur, commença de disputer la victoire à la Princesse de Cappadoce : et d'abord qu'il retourna les yeux vers cette éclatante rivale de Mandane,

il la vit briller de tant d'appas, qu'il pensa ne les plus tourner vers la Princesse : « Quoi, disait-il, je pourrais « abandonner une maîtresse, qui ne manque jamais de « récompenser ceux qui la suivent, et de qui la servitude « est si glorieuse qu'elle ne donne pas moins que des cou- « ronnes et une immortelle renommée à ceux qui lui sont « fidèles! Qu'est devenu, disait-il, ce puissant désir d'être « connu de toute la terre? Moi, qui me veux cacher sous le « faux nom d'Artamène et qui me veux ensevelir tout « vivant pour satisfaire mes ennemis, n'ai-je quitté la « Perse que pour devenir amant de la Princesse de Cappa- « doce, et n'ai-je cessé d'être Cyrus que pour être l'esclave « d'une personne qui fait des sacrifices de réjouissance « pour ma mort et qui me repousserait peut-être de sa « propre main dans le tombeau, si elle m'en voyait sortir? « Non, non, disait-il, ne soyons pas assez faible pour nous « rendre si facilement et ne soyons pas assez lâche pour « nous enchaîner nous-même. Souviens-toi, Artamène, « ajoutait-il, combien de fois l'on t'a dit en Perse, que « l'amour était une dangereuse passion : dispute-lui donc « l'entrée de ton cœur, et ne souffre pas qu'elle en « triomphe. Mais hélas, ajoutait-il tout d'un coup, que dis- « je et que fais-je? Je parle de résistance et je suis vaincu : « je parle de liberté et je suis chargé de fers : je parle de « régner et je suis esclave : je parle d'ambition et je n'en « ai pas d'autre que celle de pouvoir être aimé de Mandane : « je parle de gloire et je ne la veux plus chercher qu'aux « pieds de ma Princesse. Enfin je sens bien que je ne suis « plus à moi-même, et que c'est en vain que ma raison se « veut opposer à mon amour. Mes yeux m'ont trahi, mon « cœur m'a abandonné, ma volonté a suivi Mandane; tous « mes désirs me portent vers cette adorable personne; « toutes mes pensées sont pour elle, je n'aime presque « plus la vie que par la seule espérance de l'employer à la « servir; et je sens même que ma raison, toute révoltée « qu'elle pourrait être contre mon cœur, commence de me « parler pour ma Princesse. Elle me dit secrètement, que « cette belle passion est la plus noble cause de toutes les « actions héroïques; qu'elle a trouvé place dans le cœur « de tous les héros; que l'illustre Persée, le premier Roi « de ma race, s'en laissa vaincre tout vaillant qu'il était,

« d'abord qu'il eût vu son Andromède; que les Dieux « même s'y trouvent sensibles; qu'elle n'est lâche que « dans le cœur des lâches et qu'elle est héroïque dans « l'âme de ceux qui sont véritablement généreux. Enfin « elle me dit que, Mandane étant la plus belle chose du « monde, je suis excusable d'en être amoureux, et n'osant « pas m'avouer que j'en dois être loué, elle m'assure du « moins que je n'en suis pas fort blâmable. Suivons donc, « suivons cet amour qui nous emporte malgré nous, et ne « résistons pas davantage à une ennemie que nous ne « pourrions jamais vaincre et que nous serions même bien « marris d'avoir surmontée. »

(*Artamène ou le Grand Cyrus*, 1re partie, livre II.)

16.

Une vieillesse aimable.

GEORGES ET MADELEINE DE SCUDÉRY
Clélie, histoire romaine.

Arricidie est une personne inimitable. Il faut dire pour sa gloire que sans être d'une grande naissance, sans avoir aucune beauté, et sans être jeune, elle est considérable à tout ce qu'il y a de grand à Capoue, et qu'elle est de tous les plaisirs et toutes les fêtes publiques et particulières. Mais ce qui est le plus étrange, c'est qu'elle est continuellement en conversation avec tous les jeunes gens de qualité et avec toutes les belles. En effet, ces mêmes hommes qui font un si grand vacarme, quand ils trouvent qu'une belle femme a le nez un peu trop grand, les yeux trop petits, le menton trop court, ou les lèvres trop pâles, et qui ne peuvent qu'à peine souffrir celles qui ont passé quatre lustres, n'ont point les yeux choqués de voir éternellement Arricidie, quoi qu'elle n'ait jamais eu aucune beauté, et quoi qu'elle ait plus de quinze lustres. Vous me demanderez sans doute par quels charmes une personne à qui la Nature a refusé toutes les grâces ordinaires de son sexe, à qui le temps a ôté la jeunesse, et à qui la fortune n'a pas fait de grandes faveurs, peut s'être rendue si considérable et s'être tant fait aimer, et tant fait désirer : et je vous répondrai que c'est par une grande bonté et par un grand esprit naturel, qui, étant joints à une longue expérience du monde et à une agréable humeur, font que, sans se soucier de rien, elle divertit tous ceux qui la pratiquent.

Car, comme elle est sans ambition, qu'elle a le cœur noble et grand, qu'elle ne sait point flatter, qu'elle n'est intéressée de nulle manière, qu'elle voit clairement les choses, qu'elle les raconte plaisamment, et qu'elle sait tout ce qui se passe dans Capoue, il n'y a personne qui ne la désire : et dès qu'il arrive quelque aventure remarquable, il n'y a point de gens qui ne souhaitent de la voir, pour savoir ce qu'elle en pense, ce qu'elle en dit et ce qu'elle en sait. De sorte que si elle pouvait être à tous les moments en vingt lieux différents, elle y serait ; aussi est-elle partout sans paraître empressée, parce qu'elle n'est jamais qu'aux lieux où on la désire. De plus, quoiqu'elle ait quelque chose de fort particulier dans sa physionomie et de fort plaisant dans ses façons de parler, elle n'a pourtant aucune plaisanterie de profession ; et si elle divertit, c'est qu'elle se divertit la première à penser ce qu'elle pense, et à dire ce qu'elle dit, et c'est enfin parce qu'elle a une certaine sincérité enjouée, qui fait qu'elle dit des choses qui surprennent et qui plaisent. Ce qu'il y a de vrai est qu'elle a une vertu solide, quoi qu'elle ne soit pas sauvage : en effet, elle dit des choses ce qu'elle en pense, mais elle ne contraint pourtant personne : elle voit les faiblesses des autres sans y rien contribuer, et, sans être jamais la confidente de nulle amour, elle sait pourtant toute les amours de la ville. Elle blâme les coquettes, elle ne flatte point les galants, elle dit agréablement son avis de celles qui font les belles quand elles ne le peuvent plus être, elle tâche de mettre la paix entre les familles, elle est bien avec tous les maris et avec toutes les mères, et, sans taire jamais rien de ce qu'elle croît devoir faire, elle plaît pourtant à des gens qui sont opposés en toutes choses. Mais ce qu'elle a de meilleur, c'est qu'elle est bonne amie, qu'elle est officieuse et franche, et que toute la grandeur de la terre ne lui ferait pas changer d'avis quand elle croit avoir raison : et, à la vouloir définir en peu de mots, on peut dire qu'Arricidie est la morale vivante, mais une morale sans chagrin, et qui croit que l'enjouement et l'innocente raillerie ne sont pas inutiles à la vertu.

(*Clélie, histoire romaine*, 1re partie, livre I.)

SOREL

(1599-1674)

Charles Sorel, n'ayant été ni un courtisan, ni un académicien, ni un bel esprit, ses contemporains l'ont à peu près passé sous silence : ils n'ont guère laissé sur son compte que deux témoignages de quelque importance : l'un est un portrait, l'autre est une caricature.

Le portrait est de Guy Patin, qui fut à peu près son seul ami : « C'est un petit homme grasset avec un grand nez aigu qui regarde de près, âgé de cinquante-quatre ans, qui paraît fort mélancolique et ne l'est point... Il est fils d'un procureur au Parlement... Il n'est point marié... Il a fait beaucoup de livres français... ; il a encore plus de vingt volumes à faire, et voudrait bien que tout cela fût fait avant que de mourir ; mais il ne peut venir à bout des imprimeurs. Il est fort délicat et je l'ai souvent vu malade : néanmoins il vit commodément parce qu'il est fort sobre. Il est homme de fort bon sens, et taciturne, point bigot, ni Mazarin [1]. »

La caricature est de Furetière : voici quelques-uns des traits sous lesquels il peint le très reconnaissable Charroselles (Charles Sorel) : « Son nez, qu'on pouvait à bon droit appeler Son Éminence, et qui était toujours vêtu de rouge, avait été fait en apparence pour un colosse : néanmoins il avait été donné à un homme de taille assez courte. Ce n'est pas que la nature ait rien fait perdre à ce petit homme ; car ce qu'elle lui avait ôté en hauteur, elle le lui avait rendu en grosseur, de sorte qu'on lui trouvait assez de chair, mais fort mal pétrie. Sa chevelure était la plus désa-

1. *Lettre à Spon*, du 25 nov. 1653.

gréable du monde... : aussi ne se peignait-il jamais qu'avec ses doigts... Sa peau était grenue comme celle des maroquins, et sa couleur brune était réchauffée par de rouges bourgeons qui la perçaient en assez bon nombre. En général il avait une mine de satyre... Ses yeux gros et bouffis avaient quelque chose de plus que d'être à fleur de tête... Jamais il n'y eut un homme plus médisant ni plus envieux [1]. »

On sent la haine sous les paroles de Furetière : la caricature semble pourtant exacte, et se rapporte assez au portrait. Ajoutons, pour compléter cette originale physionomie, que Sorel était de souche parisienne (on le reconnaît vite à son tour d'esprit) ; qu'il était maniaque, mystérieux, entiché de noblesse (il fit paraître presque tous ses ouvrages sous des pseudonymes : Nicolas de Moulinet, sieur du Parc, Jean de la Lande, Nicolas de l'Isle, etc.) ; qu'il hérita de la charge d'historiographe que lui légua son oncle Charles Bernard, mais qu'il en fut destitué sans doute à cause de la publication de *Francion* ; enfin qu'il a été un écrivain infatigable, un polygraphe qui s'est exercé dans presque tous les genres, et dont les œuvres rempliraient plusieurs rayons d'une bibliothèque.

Ce taciturne a joué un grand rôle dans l'histoire du roman. Au temps de la plus belle vogue de l'*Astrée*, à un moment où la pastorale galante tournait toutes les têtes, il se posa en adversaire du goût public, et en défenseur du vieil esprit gaulois refoulé [2]. En 1622, il ouvrait la lutte et lançait, sous un nom d'auteur supposé, un livre dont le retentissement

1. Le *Roman Bourgeois*. (Livre II. Histoire de Charroselles, de Collantine et de Belastre.)

2. Sorel avait commencé par donner, comme tout le monde, dans les inventions romanesques et galantes : il avait composé dans sa jeunesse une œuvre assez fade : l'*Orphise de Chrysante*.

devait être grand : l'*Histoire comique de Francion, fléau des vicieux.*

C'est un roman à la fois rabelaisien et picaresque, plein d'incohérences, de folies, de crudités, mais très intéressant et très neuf pour l'époque. Francion, au lieu d'être un mélancolique et parfait amant, est un héros vulgaire, issu de Panurge et de Lazarille, ancêtre de Gil Blas et de Figaro, très pratique, très peu scrupuleux, très soucieux de réussir, assez cynique en somme. Le monde dans lequel il s'agite n'est ni la cour, ni l'hôtel de Rambouillet, ni ces pays de fantaisie peuplés d'oisives bergères et de chevaliers transis d'amour : non, c'est un vilain monde que celui où nous trouvons Francion, mais comme il est réel et vivant! On y voit des charlatans et des opérateurs, comme on en rencontrait au Pont-Neuf ou sur les grands chemins de la province, des paysans de Saint-Cloud madrés et retors, des commères superstitieuses et bavardes, des voleurs et des tire-laines organisés en véritable association, des pédants de collège crasseux, avares, et sentencieux, des hommes de loi avides et grippe-minauds, des débauchés, des vagabonds, enfin tous ceux que négligeait systématiquement le roman poétique, et qui réclament dans la littérature une place égale à celle qu'ils occupent en réalité dans la société. C'est la revanche des vieux fableaux contre les bergeries doucereuses, de Rutebeuf et de Villon contre Voiture et Benserade, des Gaulois contre les Précieux. Réaction naturelle et nécessaire, justifiée d'ailleurs par succès : *Francion* fut réimprimé plus de soixante fois.

Craignant de n'avoir pas été assez compris, Sorel revint à la charge en 1628, et publia un livre dont la portée était encore plus claire : c'est *le Berger extravagant, où parmi des fantaisies amoureuses on void les impertinences des romans et de la poésie.* Cette fois, il n'y avait pas à s'y méprendre : c'était une attaque à

fond de train contre tous les grands romans et aussi contre toute la poésie : dans les éditions suivantes l'ouvrage parut même sous le titre de *l'Anti-Roman*. C'est l'histoire d'un jeune bourgeois de Paris qui, au lieu d'apprendre à auner du drap, s'est farci la cervelle de toutes les billevesées qui traînent dans la *Sylvanire* et dans l'*Astrée;* ayant rencontré à Paris une plantureuse jeune fille, Catherine, il en fait sa bergère, l'appelle Charite, et lui-même, sous le nom de Lysis, en chapeau de paille et en bas gris-perle, va faire paître sur les bords de la Seine une douzaine de brebis galeuses, tout en mourant d'amour pour sa belle. C'est donc bien un *berger extravagant :* c'est don Quichotte, fidèle amant de sa Dulcinée : rien n'y manque, pas même Sancho Pansa, sous le nom de Carmelin. Sur ce thème nouveau en France, et toujours amusant, Sorel a brodé les aventures les plus invraisemblables et les plus folles : mais combien ces imaginations semblent grossières à côté de la fine raillerie de Cervantes ! Dans le noble hidalgo de la Manche, il n'y a pas seulement un fou, mais il y a aussi un poète, épris d'illusions, toujours déçu et toujours confiant : on y peut voir le symbole de l'Espagne, et, qui sait ? peut-être aussi celui de l'humanité tout entière. Dans le berger de Sorel, tranchons le mot, il n'y a rien qu'un imbécile : la poésie est trop absente de cette œuvre dirigée contre les poètes. Cela n'empêche pas l'auteur de frapper quelquefois juste, en frappant toujours fort. Tel est, par exemple, l'épisode de Lysis métamorphosé en saule : c'est un des meilleurs morceaux de l'ouvrage. Le portrait de Charite est aussi assez plaisant : un ami de Lysis ne s'est-il pas avisé de la peindre en réalité, telle que le berger la décrivait dans ses divagations passionnées ? c'est-à-dire avec un visage blanc comme neige ; deux branches de corail à l'ouverture de la bouche; à chaque joue un lis et une rose croi-

sés l'un sur l'autre; à la place des yeux deux soleils jetant leurs rayons et aussi une infinité de dards et de flammes; des sourcils noirs comme de l'ébène et recourbés comme des arcs; un front uni comme une glace, avec un Amour assis dans un trône; des cheveux en forme de chaînes d'or, de filets et de réseaux, ou bien encore de lignes, avec de véritables hameçons, et des cœurs accrochés se balançant au bout (*Livre II*). Mais ce qui gâte tout, c'est que Sorel enveloppe ses railleries d'un appareil pédantesque qui les rend peu supportables : jugeant ses lecteurs trop peu intelligents pour comprendre à demi-mot ses allusions, il cite tout le long de son ouvrage les passages des auteurs auxquels il se réfère, et il a joint à chacun des livres de son roman un commentaire explicatif, deux fois plus long que le texte, où s'étale à l'aise toute la vanité de l'auteur. Enfin, ce qui manque le plus dans ces livres, si curieux et si neufs à bien des titres, c'est le style : or, un roman mal écrit ne compte guère ou ne compte pas aux yeux de la postérité.

En 1648, Sorel publie une troisième *Histoire comique*, celle *de Polyandre*. Mais bientôt allait paraître un petit livre gai, spirituel, léger de ton et d'allure, écrit dans la plus pure langue française, et qui tirera à lui toute la gloire : c'est *le Roman Comique* de Scarron. Sorel a eu dix fois plus d'idées que Scarron, plus de ténacité, plus d'audace; mais c'est Scarron qui a réussi.

17.

LE BERGER LYSIS SE CROIT MÉTAMORPHOSÉ EN SAULE.

SOREL
L'Anti-Roman ou le Berger extravagant.

Hircan, allant tout doucement par derrière le berger pour lui faire peur, lui voulut faire tourner son chapeau, mais il lui donna une telle secousse qu'il l'envoya contre les branches d'un saule, qui était tout contre, où il s'arrêta. Lysis voulut ravoir son chapeau : le saule était fort haut;

néanmoins il y monta bien en mettant son pied sur des ouvertures que la pourriture y avait faites; mais, comme il allongeait le bras pour atteindre à son chapeau, il glissa tout d'un coup et tomba dedans le creux de l'arbre, que la vieillesse avait si bien rongé qu'il y avait place pour un homme. On ne lui voyait plus que la tête et les bras, qu'il étendit d'un côté et d'autre pour empoigner deux grosses branches, et étant en cette posture il commença à s'écrier ainsi : « Il n'y faut plus songer, Clarimond, la chose est faite : en vain vous délibérerez de quelle sorte je serai métamorphosé. Mon destin a voulu que je fusse changé en arbre. Ah! Dieu! je sens mes jambes qui s'allongent, et se changeant en racines se prennent dedans la terre. Mes bras sont maintenant des branches, et mes doigts des rameaux. Je vois déjà les feuilles qui en sortent. Mes os et ma chair se changent en bois, et ma peau se durcit et se change en écorce. O anciens amants, qui avez été métamorphosés, je serai désormais de votre nombre, et ma mémoire vivra éternellement avec la vôtre dedans les ouvrages des poètes. O vous, mes chers amis, qui êtes ici, recevez mes derniers adieux; je ne suis plus au rang des hommes. »

... Cependant Carmelin..., voulant revoir son maître, tira vers l'endroit où il l'avait laissé; il fut bien étonné de le voir dans un saule, et lui ayant demandé ce qu'il faisait là, le berger lui répondit que les Dieux l'avaient changé en arbre. « Ah ! mon maître, dit Carmelin, vous vous abusez ; vous avez le visage aussi beau que vous eûtes jamais. Sortez seulement, et vous verrez que vous êtes encore un homme. Voilà votre chapeau qui est là-haut entre ces branches. Je m'en vais l'abattre d'un coup de houlette : ne voulez-vous pas que je vous le donne sur votre tête? Vous la morfondez fort. — Hélas! ce que tu prends pour une tête humaine est le gros bout de ma tige. On n'a pas accoutumé de la couvrir ni avec un chapeau ni avec un bonnet de nuit; car cela l'empêcherait de croître. Il faut maintenant que je sois à l'air. — Pourquoi ne croyez-vous plus avoir de tête? reprit Carmelin. Ne vois-je pas vos cheveux qui sont frisés comme la laine d'un de nos moutons? — Tu te trompes, mon ami, repartit Lysis, ce ne sont plus des cheveux, ce n'est rien que de la mousse. » Nonobstant

cette rêverie qu'il ne pouvait comprendre, Carmelin ne laissa pas d'abattre le chapeau, et, se haussant, le mit sur la tête de son maître : mais Lysis la secoua si fort qu'il le fit tomber. « Vous êtes bien opiniâtre, dit Carmelin, que ne mettez-vous ce chapeau, encore que vous soyez un arbre? Vous avez bien votre pourpoint et votre haut de chausses, comme je pense... J'entends donc que vous le mettiez; et pour vous prouver comme vous êtes encore Lysis, je ne vous veux amener autre raison, sinon que vous êtes encore habillé en berger, et que, si vous étiez arbre, vous devriez donc quitter tout votre habit. — Ah ! que tes raisons sont absurdes, dit Lysis, je vois bien que tu ne parles que pour ton intérêt : tu voudrais bien me pouvoir ôter mon habit de berger, afin de l'aller vendre à la friperie de Paris : mais crois que tu ne l'auras jamais. Il s'est fait une partie de moi-même : ce n'est plus maintenant qu'une écorce épaisse qui s'est faite au-dessus de ma peau. Sur de semblables peaux les anciens écrivaient autrefois auparavant l'usage du papier. Toutefois je ne dis pas ceci afin que tu me viennes écorcher pour faire des lettres à ta maîtresse. Je suis un arbre sacré auquel il n'est pas permis de toucher, si ce n'est aux Dieux et à Charite, et c'est principalement au service de cette belle que je suis voué. Qu'elle vienne graver ses chiffres dessus mon tronc : je le souffrirai sans gémissement. »

... Anselme, Montenor et Clarimond commandèrent alors à deux laquais d'apporter des selles, et étant montés dessus ils s'efforcèrent de tirer Lysis hors du saule, puisqu'il n'en voulait pas sortir de bon gré. Il se tint alors aux branches plus ferme qu'auparavant, et s'écria si haut que Musidore commença d'aboyer après ceux qui le tiraient. « Ah ! fidèle chien, dit Lysis, tu as le sentiment si bon, qu'encore que je ne sois plus homme, tu me reconnais bien. Prenez exemple à lui, vous qui avez été autrefois mes amis. Ayez autant de pitié de moi comme il en a. Voulez-vous être moins remplis de compassion qu'une bête? Ne me persécutez plus. » Après cette plainte, il fit des cris plus hauts que les premiers, et se tint toujours si fort à l'arbre, que l'on lui arracherait plutôt les bras que de l'ôter de là; car était entré en une furie qui le rendait extrêmement fort. Ses bons amis ne lui voulurent donc plus faire de mal, et

le laissèrent pour songer à quelque meilleure invention, qui le pût faire sortir de son arbre. Ils envoyèrent quérir un fagot, et y mirent le feu proche du saule, comme s'ils l'eussent voulu brûler. Cela ne servit qu'à faire redoubler les plaintes du berger, qui criait comme s'il eût déjà senti la flamme, et il ne s'imagina jamais qu'il lui fût possible de s'en aller. Comme l'on vit que la fumée l'aveuglait, l'on fit tout éteindre, et Clarimond, ayant appelé un bûcheron, lui dit qu'il coupât le saule, puisque Lysis n'en voulait pas sortir.

(*L'Anti-Roman ou le Berger extravagant*, livre V.)

18.

UN PÉDANT DE COLLÈGE.

SOREL
Histoire comique de Francion.

Francion fait une vive et satirique peinture du collège de Lisieux, à Paris, où il a passé une partie de sa jeunesse.

Mon maître de chambre était un jeune homme glorieux et impertinent au possible : il se faisait appeler Hortensius par excellence, comme s'il fût descendu de cet ancien orateur qui vivait à Rome du temps de Cicéron, ou comme si son éloquence eût été pareille à la sienne. Son nom était, je pense, Le Heurteur, mais il l'avait voulu déguiser, afin qu'il eût quelque chose de romain, et que l'on crût que la langue latine lui était comme maternelle.

...Mais encore que notre maître commît une semblable sottise, et qu'il eût beaucoup de vices insupportables, tout ce que nous étions d'écoliers nous n'en recevions pas d'affliction, comme de voir sa très étroite chicheté qui lui faisait épargner la plus grande partie de notre pension, pour ne nous nourrir que de regardeaux[1]. J'appris alors à mon grand regret que toutes les paroles qui expriment les malheurs qui arrivent aux écoliers se commencent par un P, avec une fatalité très remarquable ; car il y a Pédant, Peine, Peur, Punition, Prison, Pauvreté, Petite Portion, Poux, Puces et Punaises, avec encore bien d'autres, pour

1. Cela signifie : *n'avoir, pour nourriture, qu'à se regarder les uns les autres.*

chercher lesquelles il faudrait avoir un dictionnaire et bien du loisir.

A déjeuner et à goûter nous étions à la miséricorde d'un méchant cuistre, qui, pour ne nous point donner notre pitance, s'en allait promener par le commandement de son maître à l'heure qu'elle était ordonnée, afin que ce fût autant d'épargné et que nous écoulassions jusques au dîner où nous ne pouvions pas nous recourre[1]; car l'on ne nous baillait que ce que l'on voulait bien que nous mangeassions : au reste jamais l'on ne nous présentait de raves, de salade, de moutarde ni de vinaigre, craignant que nous n'eussions trop d'appétit.

Hortensius était de ceux qui aimaient les sentences que l'on trouvait écrites au Temple d'Apollon, et principalement il estimait celle-ci : *Ne quid nimis*, laquelle il avait écrite au-dessus de la porte de sa cuisine, pour faire voir qu'il n'entendait pas que l'on mît rien de trop aux banquets que l'on y apprêterait.

Hé Dieu ! quelle piteuse chère au prix de celle que faisaient seulement les porchers de notre village! encore disait-on que nous étions des gourmands, et fallait-il mettre la main dans le plat l'un après l'autre par certains compas[2]. Notre pédant faisait ses mignons de ceux qui ne mangeaient guère et se contentaient d'une fort petite portion qu'il leur donnait: c'étaient des enfants de Paris, délicats, à qui il fallait peu de nourriture : mais à moi il m'en fallait beaucoup plus, d'autant que je n'avais pas été élevé si mignardement : néanmoins je n'étais pas mieux partagé, et si[3] mon maître disait que j'en avais plus que quatre, que je ne mangeais pas, mais que je dévorais. Bref je ne pouvais entrer en ses bonnes grâces. Il faisait toujours à table un petit sermon sur l'abstinence, qui s'adressait particulièrement à moi : il alléguait Cicéron, qui dit qu'il ne faut manger que pour vivre, non pas vivre pour manger[4]. Là dessus il apportait des exemples de la sobriété des Anciens et n'oublait pas l'histoire de ce capitaine qui fut trouvé faisant rôtir des raves à son feu pour son

1. *Nous recourir*, c'est-à-dire *nous rattraper*.
2. *Par certaines règles*.
3. *Et même ainsi...*
4. Harpagon fait aussi graver cette devise (*Avare*, III. 5).

repas : de surplus, il nous remontrait que l'esprit ne peut faire ses fonctions quand le corps est par trop chargé de viande, et il disait que nous avions été mis chez lui pour étudier, non pas pour manger hors de raison, et que pour ce sujet nous devions plutôt songer à l'un qu'à l'autre.

Mais si quelque médecin se fût trouvé là et eût tenu notre parti comme le plus juste, il eût bien prouvé qu'il n'est rien de pire à la santé des enfants que de les faire jeûner. Et puis, voyez comme il avait bonne raison de prêcher l'abstinence : tandis que nous étions huit à l'entour d'une éclanche de brebis, il avait un chapon à lui tout seul.

Jamais Tantale ne fut si tenté aux Enfers par les pommes où il ne put atteindre, que nous l'étions par ces bons morceaux où nous n'osions toucher.

Quand quelqu'un de nous avait failli, il lui donnait une patience[1] qui lui était profitable : c'était qu'il le faisait jeûner quelques jours au pain et à l'eau, ainsi ne dépensant rien d'ailleurs aux verges. Aux jours de récréation, comme à la Saint-Martin, aux Rois, et à Carême-prenant, il ne nous faisait pas apprêter une meilleure cuisine, si nous ne donnions chacun un écu d'extraordinaire : et encore je pense qu'il gagnait beaucoup sur les festins qu'il nous faisait, d'autant qu'il nous contentait de peu de chose, nous qui étions accoutumés au jeûne ; et ayant quelque volaille bouillie avec quelques pièces de rôti nous pensions être aux plus somptueux banquets de Lucullus et d'Apicius, dont il ne nous parlait jamais qu'en les appelant infâmes, vilains, et pourceaux. De cette sorte il s'enrichissait aux dépens de nos pauvres ventres qui criaient vengeance contre lui ; et certes je craignais le plus souvent que les araignées ne fissent leurs toiles sur mes mâchoires à faute de les remuer et d'y envoyer balayer à point nommé.

(*Histoire comique de Francion*, livre III.)

19.

Une salle de bal.

La maison où le bal se tenait était chez un homme d'affaires, c'est-à-dire chez un homme de finance et de **SOREL** *Polyandre.*

1. Dans le sens de *châtiment*.

parti, selon la nouvelle façon de parler[1], lequel s'étant marié depuis peu et se voyant dans la haute fortune voulait que son bonheur parût aux yeux de chacun, ne croyant pas être parfaitement heureux si les autres ne le savaient... Sa salle était parée d'une tapisserie des plus exquises ; il y avait des chandeliers de cristal attachés fort près à près au plancher, qui par leur réflexion et leur éclat redoublaient la clarté des flambeaux qu'ils portaient. Il y avait douze violons des meilleurs de Paris, montés sur un petit théâtre que l'on avait fait au coin de la salle. Force chaises et tabourets avaient été mis partout. Les Dames et les Demoiselles les plus qualifiées étaient assises au premier rang, et il y avait quelques femmes que la beauté et la jeunesse mettaient à l'égal des filles. Elles faisaient plus d'un demi-cercle qui laissait de l'espace pour danser; et derrière il y avait des Dames plus âgées, qui, par leurs ajustements et leur contenance étudiée, témoignaient qu'elles prétendaient encore à la bonne mine, et qu'elles ne pensaient point être au rebut. Quelques hommes étaient assis en confusion parmi elles, et vers la porte il y en avait une grosse foule qui étaient debout. Les plus galants, refusant des chaises, quoiqu'ils fussent de condition, étendaient leurs manteaux par terre et s'allaient coucher aux pieds des belles Dames, où ils se trouvaient encore trop honorés, et tantôt les uns, et tantôt les autres étaient pris pour danser.

(*Polyandre*, 1[re] partie, livre II.)

SCARRON

(1610-1660)

Le plus beau roman d'aventure qu'eût pu écrire Scarron, roman nullement héroïque, mais à la fois trivial et galant, burlesque et tragique, roman humain et cruel entre tous, eût été l'histoire de sa pro-

1. On dira bientôt après un *partisan*.

pre existence. A vrai dire, le récit le plus scrupuleusement exact aurait toujours semblé au lecteur une fable inventée à plaisir et la réalité une pure fiction. Et puis, il eût fallu une autre cervelle que celle de Scarron pour concevoir et exposer dignement d'aussi extraordinaires péripéties.

Jamais, on peut le dire, la fortune ne se joua autant d'un pauvre être humain.

Fils d'un conseiller à la Cour des comptes, élevé assez librement sur le pavé de Paris au milieu de toutes les séductions, *ensoutané* très jeune dans l'espoir que l'habit pour une fois ferait peut-être un moine, Paul Scarron nous apparaît d'abord comme un joli petit abbé, bien fait, spirituel, dévergondé, familier des ruelles, quelque peu coureur de mauvais lieux, ami de Paul de Gondi et chéri de Marion Delorme : puis, il se transforme au Mans sans aucune peine en un chanoine très peu chanoinant, plus friand de ballets et de mascarades que d'offices divins, et resté célèbre dans la province par son élégant libertinage : à ce moment-là Scarron n'est encore qu'un poètereau frivole et galant, comme les premières années du XVIIe siècle en ont produit à la douzaine. — En 1640 environ, comme il avait trente ans, tout change : une affreuse maladie s'abat sur ce chanoine trop mondain ; elle dessèche, tord et disloque tous ses membres ; elle accumule dans un seul corps toutes les souffrances et toutes les misères que peut ressentir la faible humanité : fièvre, toux, fluxions, goutte, rhumatismes se donnent rendez-vous dans ce pauvre être, devenu hideux, malpropre, objet de dérision et de pitié. « Mes jambes et mes cuisses ont fait premièrement un angle obtus et puis un angle égal et enfin un aigu. Mes cuisses et mon corps en font un autre, et, ma tête se penchant sur mon estomac, je ne ressemble pas mal à un Z. J'ai les bras raccourcis aussi bien que les jambes, et les doigts

aussi bien que les bras. » Telle est désormais la silhouette de l'infortuné Scarron.

Mais voici que ce misérable, cloué sur sa chaise éternelle, hurlant de douleur, va trouver au fond même de ses maux la source d'un génie tout nouveau : très médiocre génie, si l'on veut, et qui ne ressemble guère à celui d'un Corneille ou d'un Pascal, mais très original et très personnel malgré tout. Cet avorton rira de tout et de tous, et il rira surtout de lui-même ; et il aura une façon si imprévue et si plaisante de mettre en lumière le côté ridicule des choses les plus graves, que personne dans ce siècle austère ne pourra tenir son sérieux en l'écoutant. Le burlesque, mis à la mode par Scarron vers 1643, va devenir pendant quelques années un genre national, qui submergera tous les autres et marquera profondément de son empreinte la tragédie, la comédie, l'ode et le roman ; le petit vers de huit syllabes remplacera le solennel alexandrin ; *Jodelet* et *Don Japhet* seront aussi applaudis que le *Cid* et les *Horace ;* le grotesque Ragotin succédera aux Oroondates et aux Artamènes ; la trivialité bouffonne envahira tout ; la France entière se plaira aux mascarades du *Virgile travesty ;* la Fronde reconnaîtra en l'auteur de la *Mazarinade* son poète et son digne interprète. Belle revanche, en vérité, contre la cruauté de la destinée : Scarron devient le roi des fous, au milieu de l'universelle folie.

Un autre bonheur, encore plus inouï, était réservé à ce maudit, et c'est ici que la réalité pure prend la couleur du plus fantastique roman. Une pauvre orpheline de seize ans, fraîche et jolie, héritière d'un nom illustre, poussée par la nécessité ou par la pitié, ou par je ne sais quelle inexplicable tendresse, va partager l'existence de cet être grimaçant et souillé ; elle apportera dans son logis un peu d'ordre, de décence, et la consolation de bien des maux ; elle affinera aussi à l'esprit de Scarron sa propre intelli-

gence, naturellement vive et ouverte ; et, quand le pauvre estropié mourra, en 1660, à bout de souffrances et à bout d'argent, sa veuve saura, par son habileté et par son mérite, s'élever au plus haut degré de la fortune, à une place qu'aucune femme en France n'eût osé entrevoir dans ses rêves, tout à côté du Roi, presque sur le trône. Quel beau thème à méditations que le simple rapprochement de ces deux noms : Scarron et Louis XIV ! Tous les deux amoureux de Françoise d'Aubigné, tous les deux l'épousant, et le cul-de-jatte précédant le grand Roi !

Le roman qu'a écrit Scarron est moins merveilleux : il s'agit d'aventures « très véridiques » et nullement héroïques, arrivées à quelques comédiens ambulants et à quelques bourgeois dans la bonne ville du Mans. On n'y trouve point de personnage encombrant, de Cassandre ou d'Oroondate qui fatigue le lecteur par la montre d'une vertu surhumaine et par de lamentables dissertations sur l'infélicité du sort. Non, ce roman n'a pas d'autre prétention que de présenter, sous la forme d'un court récit, un instant de vie réelle ; si l'on en retranche quelques histoires espagnoles que l'auteur y a intercalées pour plaire au goût du temps, *le Roman Comique* n'a pas plus de deux cents pages : il est rapide comme la vie elle-même ; de plus il est assez confus, il est vulgaire et banal, il est souvent ridicule comme elle.

Comédiens et provinciaux : tels sont les deux mondes que l'auteur a peints ; il les connaissait bien l'un et l'autre et il en laissé d'intéressants portraits.

Ces comédiens, qui arrivent un soir dans la ville du Mans en si piteux équipage, ne sont pas ceux de l'Hôtel de Bourgogne ni du Marais : ce sont de pauvres acteurs de campagne, des ambulants qui courent les grands chemins de la province et élèvent à la hâte leurs tréteaux au fond de quelque tripot ou de quelque hôtellerie. Ne les méprisons pas : parmi eux il y en

eut qui s'appelèrent Floridor, du Croisy, des Œillets, Béjart, Champmeslé, Baron, il y en eut même un qui s'appela Molière. Ce sont du reste, pour la plupart, d'honnêtes gens, en dépit de leur accoutrement ridicule. Voici d'abord le grand premier rôle, qui est en même temps l'orateur de la troupe, Destin, jeune homme de bonne famille, jeté dans la vie de théâtre par la nécessité ; il a bonne mine et sous les pauvres habits qu'il porte bat un cœur généreux ; son amie mademoiselle de la Boissière joue les Chimène sous le nom de l'Étoile : couple tendre et vaillant, ils sont tous deux supérieurs à leur condition ; un jour viendra où ils quitteront leurs défroques de roi et de reine de tragédie, et où ils pourront s'épouser et reprendre leur place dans la société. La vieille La Caverne est au contraire une enfant de la balle ; fille et femme de comédiens, elle élève sa fille Angélique dans la même profession ; toutes les deux sont très vives et très franches : il faut voir comme Angélique, l'ingénue de la troupe, sait se débarrasser à coups de pieds ou à coups de dents, ou bien encore à grands coups de busc, des provinciaux trop entreprenants. La mère est indulgente et bonne, mais elle n'a rien de Mme Cardinal : quand sa fille se laisse prendre aux œillades enflammées de Léandre, La Caverne exhale de nobles plaintes. Du reste tout s'arrangera : Léandre, jeune gentilhomme échappé du collège de la Flèche pour suivre la belle Angélique, épousera celle qu'il aime et se vouera au théâtre ; La Caverne pardonnera et sera fière de compter un grand comédien de plus dans la famille. Destin et l'Étoile, La Caverne, Angélique et Léandre, telle est l'élite de la troupe ; à côté il y en a d'autres que Scarron a marqués de traits encore plus originaux. C'est Roquebrune, le poète, le mâche-laurier, à la cervelle bourrée d'odes et de romans, et capable, quand il composait une strophe, de troubler le sommeil de toute une maison, bonhomme au demeurant, mais vaniteux et susceptible. Le type le

plus vrai et le plus saisissant de tous est La Rancune, ce vieux comédien spirituel, mais jaloux et envieux, aigri par le sentiment de sa déchéance, « homme à s'éborgner pour faire perdre un œil à un autre », persécuteur des naïfs et des faibles. Tout ce monde forme un ensemble très vivant, car nul n'a mieux décrit que Scarron les splendeurs et les misères de la vie d'artiste, toute cette bohême confuse où s'agitent parfois tant de vices, mais où végètent souvent aussi tant de talents et d'humbles vertus.

J'aime moins les provinciaux que Scarron met en scène : du moins le principal d'entre eux, celui dont les mésaventures remplissent une bonne partie du livre, est médiocrement intéressant. Ragotin est un petit avocat sans cause, mal bâti, ventru, velu, avec cela hargneux, rageur, querelleur, « plus glorieux à lui seul que tous les barbiers du royaume ». Il lui arrive les accidents les plus comiques : on lui donne un tel coup de poing, que sa tête est enfoncée dans un chapeau dont elle ne peut plus sortir ; il se prend le pied dans un vase d'étain qu'il faudra limer pour en tirer l'infortuné ; il tombe dans un coffre qui se referme sur lui et menace de le couper en deux ; étant ivre, il est dépouillé par un voleur, laissé tout nu, et il subit ainsi les coups de fouet d'un cocher, les morsures d'un chien et les piqûres d'un essaim d'abeilles. La Rancune lui joue de mauvais tours : il le fait coucher, à sa grande frayeur, à côté du cadavre d'un hôtelier qui vient de mourir ; ou bien il lui rétrécit ses habits pendant son sommeil pour lui persuader à son réveil qu'il est très enflé et gravement malade, et Ragotin va se faire ventouser et saigner par le barbier du coin. La verve de Scarron s'est plu à accumuler sur le même petit homme toutes les mésaventures les plus ridicules qu'on puisse imaginer : c'est plaisant à coup sûr, mais cela n'a pas une grande valeur. Le sieur de la Rappinière est plus vraisemblable, mais il disparaît

vite dans le roman; il semble que l'auteur perde de vue en route ce lieutenant du prévôt, parfait méchant homme d'ailleurs. Signalons encore quelques silhouettes amusantes, celle de madame Bouvillon, une veuve très rallumée, Putiphar bourgeoise fort émue au mariage de son fils ; et celle de M. de la Baguenodière, hobereau de campagne, long comme un jour sans pain, à la cervelle étroite et aux coudes pointus! Il y a bien d'autres personnages secondaires dans le roman, des hôtes et hôtesses avides, des curés bons vivants, des médecins qui annoncent ceux de Molière. La vie d'auberge y est bien décrite, avec ses jurements, ses coups de pied et de poing, ses batailles épiques et grotesques, vie intense et endiablée dont peuvent donner l'idée, avec le roman de Scarron, les gravures de Callot.

Telle est cette œuvre si vive : son plus grand charme est dans le style, vraiment admirable de netteté et de pittoresque. Que l'on compare une page du *Roman Comique* à quelqu'une de *Polexandre* ou même de *Cléopâtre!* On sent que la langue française prend conscience de son génie et que *les Provinciales* vont bientôt paraître. Ce roman a un autre mérite: il est gai d'un bout à l'autre, et il amuse encore ses lecteurs comme il y a deux cents ans: Scarron nous fait rire d'aussi bon cœur que Labiche: n'est-ce donc rien ? Par contre *le Roman Comique* a un grave défaut : c'est qu'il n'a pas de sujet, il est à peu près vide : on y trouve réunis une infinité de traits piquants, d'aventures plaisantes, de silhouettes cocasses, on y trouve même des portraits très vivants et des peintures très vraies ; mais tout cela ne fait pas une œuvre, tout comme les membres du pauvre Scarron ne faisaient pas un corps.

Scarron n'a pas seulement composé un roman : il a écrit aussi des nouvelles à l'imitation des Espagnols : il en a laissé une dizaine, dont plusieurs

sont intercalées dans *le Roman Comique*. Quelques-unes sont absolument remarquables, et, quoique la matière en soit empruntée à Marie de Zayas, on peut dire que Scarron l'a faite sienne par la façon dont il l'a enrichie. *La Précaution inutile* a inspiré plus tard à Sedaine sa jolie bluette de *la Gageure imprévue*, et à Molière plus d'un vers de *l'École des Femmes ;* don Marcos du *Châtiment de l'Avarice* annonce par bien des côtés Harpagon : enfin le Montufar des *Hypocrites* a certainement servi de modèle à Tartuffe. On peut compter parmi les plus belles pages de la prose française celles où l'auteur nous montre ce dangereux malfaiteur devenu roi, devenu saint, et asservissant à sa grimace la liberté de tout un peuple. Il y a dans ce tableau une vigueur de touche à laquelle Scarron ne nous a pas habitués ; et l'on comprend que Molière n'ait pas laissé perdre un tel trésor.

C'est du reste l'honneur de Scarron d'avoir frayé la voie à notre grand comique et d'avoir rouvert en France les sources nationales de la satire et de la gaieté.

20.

Une troupe de comédiens arrive dans la ville du Mans.

Il était entre cinq et six, quand une charrette entra dans les halles du Mans. Cette charrette était attelée de quatre bœufs fort maigres, conduits par une jument poulinière, dont le poulain allait et venait à l'entour de la charrette, comme un petit fou qu'il était. La charrette était pleine de coffres, de malles, et de gros paquets de toiles peintes, qui faisaient comme une pyramide, au haut de laquelle paraissait une demoiselle, habillée moitié ville moitié campagne. Un jeune homme, aussi pauvre d'habits que riche de mine, marchait à côté de la charrette. Il avait un grand emplâtre sur le visage, qui lui couvrait un œil et la moitié de la joue, et portait un grand fusil sur son épaule, dont il avait assassiné plusieurs geais, pies et corneilles, qui faisaient

SCARRON
Roman Comique.

comme une bandoulière, au bas de laquelle pendaient par les pieds une poule et un oison, qui avaient bien la mine d'avoir été pris à la petite guerre. Au lieu de chapeau, il n'avait qu'un bonnet de nuit, entortillé de jarretières de différentes couleurs; et cet habillement de tête était une manière de turban qui n'était encore qu'ébauché, et auquel on n'avait pas encore donné la dernière main. Son pourpoint était une casaque de grisette, ceinte avec une courroie, laquelle lui servait aussi à soutenir une épée qui était si longue que l'on ne s'en pouvait aider adroitement sans fourchette. Il portait des chausses troussées à bas d'attache, comme celles des comédiens, quand ils représentent un héros de l'antiquité; et il avait, au lieu de souliers, des brodequins à l'antique que les boues avaient gâtés jusqu'à la cheville du pied. Un vieillard vêtu plus régulièrement, quoique très mal, marchait à côté de lui. Il portait sur ses épaules une basse de viole, et, parce qu'il se courbait un peu en marchant, on l'eût pris de loin pour une grosse tortue qui marchait sur ses jambes de derrière.

(*Roman Comique*, I, 1.)

21.

COMBAT DE NUIT DANS UNE HÔTELLERIE.

SCARRON
Roman Comique.

Destin allait commencer son histoire quand ils entendirent une grande rumeur dans la chambre voisine. Destin prêta l'oreille quelque temps; mais le bruit et la noise, au lieu de cesser, augmentèrent, et même on cria : « Au meurtre ! à l'aide ! on m'assassine ! » Destin en trois sauts fut hors de la chambre, aux dépens de son pourpoint que lui déchirèrent La Caverne et sa fille, en voulant le retenir. Il entra dans la chambre d'où venait la rumeur, où il ne vit goutte, et où les coups de poing, les soufflets et plusieurs voix confuses d'hommes et de femmes qui s'entre-battaient, mêlées au bruit sourd de plusieurs pieds nus qui trépignaient dans la chambre, faisaient une rumeur épouvantable. Il se mêla imprudemment parmi les combattants, et reçut d'abord un coup de poing d'un côté et un soufflet de l'autre. Cela lui changea la bonne intention qu'il avait de séparer ces lutins en un violent désir de se venger; il se mit à jouer des mains et

fit un moulinet de ses deux bras qui maltraita plus d'une mâchoire, comme il parut depuis à ses mains sanglantes. La mêlée dura encore assez longtemps pour lui faire recevoir une vingtaine de coups et en donner deux fois autant. Au plus fort du combat, il se sentit mordre au gras de la jambe ; il y porta les mains, et, rencontrant quelque chose de pelé, il crut être mordu d'un chien; mais La Caverne et sa fille, qui parurent à la porte de la chambre avec de la lumière, comme feu Saint-Elme après une tempête, virent Destin, et lui firent voir qu'il était au milieu de sept personnes en chemise, qui se maltraitaient l'une l'autre très cruellement et qui se décramponnèrent d'elles-mêmes aussitôt que la lumière parut. Le calme ne fut pas de longue durée. L'hôte, qui était un de ces sept pénitents blancs, se reprit avec le poète; l'Olive, qui en était aussi, fut attaqué par le valet de l'hôte, autre pénitent. Destin voulut les séparer; mais l'hôtesse, qui était la bête qui l'avait mordu et qu'il avait prise pour un chien, à cause qu'elle avait la tête nue et les cheveux courts, lui sauta aux yeux, assistée de deux servantes aussi nues et aussi décoiffées qu'elle. Les cris recommencèrent, les soufflets et les coups de poing volèrent de plus belle, et la mêlée s'échauffa encore plus qu'elle n'avait fait. Enfin plusieurs personnes qui s'étaient éveillées à ce bruit entrèrent dans le champ de bataille, séparèrent les combattants, et furent cause de la seconde suspension d'armes.

(*Roman Comique*, I, 12.)

22.

Un vieil acteur.

SCARRON *Roman Comique.*

La Rancune était de ces misanthropes qui haïssent tout le monde et qui ne s'aiment pas eux-mêmes; et j'ai su de beaucoup de personnes qu'on ne l'avait jamais vu rire. Il avait assez d'esprit, et il faisait assez bien de méchants vers; d'ailleurs nullement homme d'honneur, malicieux comme un vieux singe et envieux comme un chien. Il trouvait à redire en tous ceux de la profession : Belleroze était trop affecté, Mondori rude, Floridor trop froid, et ainsi des autres, et je crois qu'il eût aisément laissé con-

clure qu'il avait été le seul comédien sans défaut; et cependant il n'était plus souffert dans la troupe qu'à cause qu'il avait vieilli dans le métier. Du temps qu'on était réduit aux pièces de Hardy, il jouait en fausset et sous les masques les rôles de nourrice. Depuis qu'on commença à mieux faire la comédie, il était le surveillant du portier, jouait les rôles de confidents, ambassadeurs et recors, quand il fallait accompagner un roi, prendre ou assassiner quelqu'un, ou donner bataille; il chantait une méchante taille aux trios, du temps qu'on en chantait, et se farinait à la farce. Sur ces beaux talents-là il avait fondé une vanité insupportable, laquelle était jointe à une raillerie continuelle, une médisance qui ne s'épuisait point, et une humeur querelleuse qui était pourtant contenue par quelque valeur.

(*Roman Comique*, I, 5.)

23.

Mésaventure de Ragotin.

SCARRON
Roman Comique.

Le pauvre Ragotin, qui vit que tout le monde éclatait de rire à ses dépens, se jeta tout furieux sur le premier auteur de sa confusion et lui donna quelques coups de poing dans le ventre et dans les cuisses, ne pouvant pas aller plus haut. Les mains de l'autre, qui avaient l'avantage du lieu, tombèrent à plomb cinq ou six fois sur le haut de sa tête et si pesamment, qu'elle entra dans son chapeau jusqu'au menton, dont le pauvre petit homme eut le siège de la raison si ébranlé qu'il ne savait plus où il en était. Pour dernier accablement, son adversaire en le quittant lui donna un coup de pied au haut de la tête, qui le fit aller choir aux pieds des comédiennes après une rétrogradation fort précipitée. Représentez-vous, je vous prie, quelle doit être la fureur d'un petit homme, plus glorieux lui seul que tous les barbiers du royaume, dans un temps où il se faisait tout blanc de son épée, et devant des comédiennes dont il voulait devenir amoureux... En vérité son petit corps, tombé sur le derrière, marqua si bien la fureur de son âme, par les divers mouvements de ses bras et de ses jambes, que, quoiqu'on ne pût voir son visage, parce que

sa tête était emboîtée dans son chapeau, tous ceux de la compagnie jugèrent à propos de se joindre ensemble et de faire comme une barrière entre Ragotin et celui qui l'avait offensé, tandis que les charitables comédiennes relevèrent le petit homme, qui hurlait cependant comme un taureau dans son chapeau, parce qu'il lui bouchait les yeux et la bouche et lui empêchait la respiration. La difficulté fut de le lui ôter. Il était en forme de pot de beurre, et, l'entrée en étant plus étroite que le ventre, Dieu sait si une tête qui y était entrée de force, et dont le nez était très grand, en pouvait sortir comme elle y était entrée... Il ne pria point qu'on le secourût, car il ne pouvait parler; mais quand on vit qu'il portait vainement ses mains tremblantes à la tête pour se la mettre en liberté, et qu'il frappait des pieds contre le plancher de rage qu'il avait de s'arracher inutilement les ongles, on ne songea plus qu'à le secourir. Les premiers efforts que l'on fit pour le décoiffer furent si violents qu'il crut qu'on lui voulait arracher la tête. Enfin, n'en pouvant plus, il fit signe avec les doigts que l'on coupât son habillement de tête avec des ciseaux. M[lle] de la Caverne détacha ceux de sa ceinture, et La Rancune, qui fut l'opérateur de cette belle cure, après avoir fait semblant de faire l'incision vis à vis du visage (ce qui ne lui fit pas une petite peur), fendit le feutre derrière la tête, depuis le bas jusqu'en haut. Aussitôt que l'on eut donné de l'air à son visage, toute la compagnie éclata de rire de le voir aussi bouffi que s'il eût été prêt à crever par la quantité d'esprits qui lui étaient montés au visage; et de plus, de ce qu'il avait le nez écorché.

(*Roman Comique*, I, 11.)

24.

Les hypocrites.

Ils mirent pied à terre à une lieue de Séville, et, après avoir satisfait leur muletier, y entrèrent au commencement de la nuit, et s'allèrent loger dans la première hôtellerie qu'ils trouvèrent. Montufar loua une maison, la meubla fort simplement, et se fit faire un habit noir, une soutane et un

SCARRON
Les Hypocrites.

long manteau[1]. Hélène s'habilla en dévote, et emprisonna ses cheveux dans une coiffure de vieille ; et la Mendez, vêtue en béate, fit gloire d'en faire voir de blancs, et de se charger d'un gros chapelet dont les grains pouvaient dans un besoin servir à charger des fauconneaux. Les premiers jours après leur arrivée, Montufar se fit voir dans les rues, habillé comme je vous l'ai déjà dit, marchant les bras croisés et baissant les yeux à la rencontre des femmes[2]. Il criait d'une voix à fendre les pierres : « Béni soit le Saint-Sacrement de l'autel, et la bienheureuse conception de la Vierge immaculée ! » et plusieurs autres exclamations de même force. Il faisait répéter les mêmes choses aux enfants qu'il trouvait dans les rues, et les assemblait quelquefois pour leur faire chanter des hymnes, des chansons dévotes, et leur apprendre leur catéchisme. Il ne bougeait des prisons[3], il prêchait devant les prisonniers, consolait les uns, et servait les autres, leur allant quérir à manger, et faisant bien souvent le chemin du marché à la prison, avec une hotte pesante sur le dos. Ces actions de vertu du moins vertueux de tous les hommes lui donnèrent en peu de temps la réputation d'un saint. Hélène et Mendez de leur côté travaillaient à leur canonisation. L'une se disait la mère et l'autre la sœur du bienheureux frère Martin. Elles allaient tous les jours dans les hôpitaux, y servaient les malades, faisaient leurs lits, blanchissaient leur linge, et leur en faisaient à leurs dépens. Voilà les trois plus vicieuses personnes de l'Espagne l'admiration de Séville. Il s'y rencontra en ce temps là un gentilhomme de Madrid, qui y était venu pour ses affaires particulières. Il connaissait Hélène et Mendez pour ce qu'elles étaient, et Montufar pour un dangereux fripon. Un jour qu'ils sortaient d'une église ensemble, environnés d'un grand nombre de personnes qui baisaient leurs vêtements[4] et les conjuraient

1. C'était le costume primitif de Tartuffe en 1664.

2. A rapprocher de la fameuse scène du mouchoir entre Tartuffe et Dorine.

3. Si l'on vient pour me voir, je vais aux prisonniers
Des aumônes que j'ai partager les deniers.
(*Tartuffe*, III, 2.)

4. A la représentation Orgon baise le bord du manteau de Tartuffe (fin de l'acte III).

de se souvenir d'eux dans leurs bonnes prières, ils furent reconnus de ce gentilhomme dont je viens de parler, qui, s'échauffant d'un zèle chrétien, et ne pouvant souffrir que trois si méchantes personnes abusassent de la crédulité de toute une ville, fendit la presse, et, donnant un coup de poing à Montufar : « Malheureux fourbes, leur cria-t-il, ne craignez-vous ni Dieu, ni les hommes? » Il voulut en dire davantage ; mais sa bonne intention à dire la vérité un peu trop précipitamment n'eut pas tout le succès qu'elle méritait. Tout le peuple se jeta sur lui, qu'ils croyaient avoir fait un sacrilège en outrageant ainsi leur saint. Il fut porté par terre, roué de coups, et y aurait perdu la vie, si Montufar, par une présence d'esprit admirable, ne l'eût pris sous sa protection, le couvrant de son corps, écartant les plus échauffés à le battre, et s'exposant même à leurs coups. « Mes frères, s'écriait-il de toute sa force, laissez-le en paix pour l'amour du Seigneur ; apaisez-vous pour l'amour de la sainte Vierge ! [1] » Ce peu de paroles apaisa cette grande tempête, et le peuple fit place à frère Martin, qui s'approcha du malheureux gentilhomme, bien aise en son âme de le voir si maltraité, mais faisant paraître sur son visage qu'il en avait un extrême déplaisir : il le releva de terre où on l'avait jeté, l'embrassa, et le baisa tout plein qu'il était de sang et de boue, et fit une rude réprimande au peuple. « Je suis le méchant [2], disait-il à ceux qui voulurent l'entendre, je suis le pécheur, je suis celui qui n'ai jamais rien fait d'agréable aux yeux de Dieu. Pensez-vous, continuait-il, parce que vous me voyez vêtu en homme de bien, que je n'ai pas été toute ma vie un larron [3], le scandale des autres et la perdition de moi-même? Vous vous trompez, mes frères : faites de moi le

1. Mon frère, au nom de Dieu, ne vous emportez pas!
(III, 6.)

2. Oui, mon frère, je suis un méchant, un coupable,
Un malheureux pécheur tout plein d'iniquité, etc., etc.
(III, 6.)

3. Savez-vous après tout de quoi je suis capable?
Vous fiez-vous, mon frère, à mon extérieur?
Et pour tout ce qu'on voit me croyez-vous meilleur?
Non, non, vous vous laissez tromper à l'apparence, etc...
(III, 6.)

but de vos injures et de vos pierres, et tirez sur moi vos épées. » Après avoir dit ces paroles avec une fausse douceur, il s'alla jeter avec un zèle encore plus faux aux pieds de son ennemi, et les lui baisant, non seulement il lui demanda pardon, mais il alla ramasser son épée, son manteau et son chapeau qui s'étaient perdus dans la confusion. Il les rajusta sur lui, et l'ayant ramené par la main jusqu'au bout de la rue, il se sépara de lui après l'avoir embrassé plusieurs fois et lui avoir donné autant de bénédictions.

(*Les Hypocrites.*)

FURETIÈRE

(1620-1688)

Comme Sorel et Scarron, Antoine Furetière est un enfant de Paris : il appartient à cette forte et joyeuse lignée de « bons becs » qui va de Villon à Voltaire en passant par Molière.

Le gros évènement de sa vie, c'est l'histoire de la publication du fameux *Dictionnaire*. On sait comment ce Littré du XVIIe siècle s'avisa de composer à lui tout seul un dictionnaire beaucoup plus ample et beaucoup mieux ordonné que celui auquel travaillaient depuis 1635 les quarante immortels ; non seulement il le composa, mais il l'acheva et le publia, en partie du moins, en 1684 : ce qui lui valut force horions de la part de la docte compagnie. Finalement après une guerre de plume fort vive, où l'auteur persécuté lança de virulents *Factums*, mais où la raison du plus fort ne manqua pas d'être la meilleure, Furetière fut exclu : il mourut assez misérablement, trois ans plus tard.

Quoique ce trop célèbre dictionnaire (devenu plus tard le *Dictionnaire de Trévoux*) suffise à préserver de l'oubli le nom de son auteur, Furetière a d'autres titres

à notre souvenir. L'érudit cachait un homme de lettres très fin, très observateur et très malicieux. Ce fils de petits bourgeois du Marais s'était poussé de bonne heure par son seul mérite dans le groupe des écrivains à la mode : il avait publié un volume de *Poésies diverses* très loué, puis des ouvrages de critique et de satire littéraire (*la Nouvelle allégorique*, et *le Voyage de Mercure*), qui lui avaient ouvert (pour son malheur !) en 1662 les portes de l'Académie française. Mais rien ne le recommande davantage à notre estime que son amitié pour les grands hommes du temps, pour les novateurs de l'art classique : Furetière vécut dans l'intimité de Racine, de Boileau, de Molière et de La Fontaine; il était leur commensal au Mouton Blanc; ensemble ils se moquaient du vieux Chapelain et traînaient irrespectueusement sa perruque dans la boue (*Chapelain décoiffé*); ensemble ils raillaient les ridicules du Palais, et réunissaient les matériaux dont Racine devait faire plus tard *les Plaideurs ;* ensemble ils faisaient la guerre aux trop beaux sentiments, à toute la convention galante et romanesque de l'époque. C'est dans ces conditions que Furetière écrivit *le Roman bourgeois* (1666); peut-être ce livre fut-il composé sous l'œil de Boileau qui venait d'achever son *Dialogue des héros de Roman :* cela seul suffit à marquer l'importance de l'œuvre, et à mettre aussi en pleine lumière les tendances réalistes et bourgeoises de l'art classique.

Chez Scarron il est facile de démêler, à travers les plus folles plaisanteries et sous les peintures les plus populaires, une élégance native, et comme une pointe de romanesque : on y sent une gageure de trivialité voulue. Le burlesque a été un genre dressé comme protestation contre un autre genre; c'est un excès opposé à un autre excès, mais ce n'est pas une doctrine positive; Scarron, malgré le cynisme de sa plume, reste jusqu'au bout l'homme de la Fronde, c'est-à-dire à la

fois le poète de la populace et des princes, l'ami des beurrières et des duchesses. Avec Furetière, il n'en ira plus ainsi : le titre seul de son roman en indique clairement le caractère : ce ne sera pas, à vrai dire, un roman *comique*, ce sera avant tout un roman *bourgeois*, ridicule par-dessus le marché, parce que les mœurs de la bourgeoisie n'ont rien de poétique ni de tragique en elles-mêmes. Les personnages qui seront représentés ne seront même pas des comédiens et des comédiennes, race à part, ni des êtres exceptionnels de laideur ou de sottise, comme Ragotin ou la Bouvillon ; ce seront, nous dit Furetière, « de ces bonnes gens de médiocre condition qui vont tout doucement leur grand chemin, dont les uns sont beaux et les autres laids, les uns sages et les autres sots : et ceux-ci ont bien la mine de composer le plus grand nombre ». Ainsi donc le roman de Furetière fait absolument le pendant de ceux de Mlle de Scudéry : si ceux-ci ont pu être appelés l'album des salons et des ruelles, celui-là est franchement l'almanach de la bourgeoisie, le tableau de la place Maubert en 1666.

Dès les premières pages du *Roman bourgeois* que rencontrons-nous? Un abbé à la mode, bien peigné, bien frisé, qui prêche à l'église des Carmes, et qui pour donner une haute opinion de son talent, a fait doubler le prix des chaises ; — une jolie fille de procureur, en grande toilette, qui quête, menée par le premier clerc de son père, et qui enrage sourdement de n'avoir pas recueilli une offrande aussi riche que son amie Mlle Henriette. Mlle Javotte Vollichon (c'est son nom) est une jeune personne bien élevée, un peu niaise, qui renvoie à son papa et à sa maman les godelureaux qui lui font la cour. L'un deux, nommé Nicodème, s'y prend fort habilement, et fait le siège de M. et de Mme Vollichon : il sait perdre au jeu de boules avec le père, et il envoie des chapons à la mère. Et ainsi de suite... : tels sont les personnages du

premier livre du roman ; tels en sont les événements principaux. Ajoutons, pour ceux qui désireraient savoir ce que devient Mlle Javotte, que cette Agnès de la place Maubert se fait prêter par une précieuse du quartier un roman qui est l'*Astrée*, qu'elle en perd la tête, qu'elle fait le désespoir de sa famille, rompt deux mariages, est enfermée dans un couvent, et se fait enlever, comme une héroïne de roman, par un bellâtre qui problablement la plantera bientôt là. D'ailleurs l'aventure ne finit pas : les personnages disparaissent on ne sait pourquoi, et l'auteur passe effrontément à la seconde partie de son œuvre, où il nous raconte une toute autre histoire, celle des amours de Charroselles et de Collantine. Nous sommes alors en plein monde de la chicane : nous y trouvons des plaideurs obstinés, un juge idiot : Racine en fera deux ans plus tard Chicaneau, la comtesse de Pimbèche, et Dandin.

Toutes ces peintures sont très vives, très spirituelles, l'observation est juste et mordante, le style suffisant; et pourtant, à la lecture de ce petit livre, on sent bien qu'il manque quelque chose. On a dit de Furetière : « Il y a là des traits de caractère à défrayer dix comédies : c'est Molière tout entier, broyé au pilon et rejeté en poussière. » *Tout entier*, c'est beaucoup dire : mais ce qu'il y a de certain, c'est que c'est du Molière en poussière. Il n'y a dans Furetière ni plan, ni sujet, ni conception suivie, ni tableau achevé : c'est la photographie exacte de quelques travers, et de quelques attitudes bourgeoises : ce n'est pas une peinture où l'artiste met quelque chose de son génie pour animer sa création. Boileau aussi a été un grand réaliste : mais il voulait qu'on fît la synthèse du réel au lieu de se perdre dans une futile analyse ; La Bruyère également exigeait qu'on choisît parmi les détails, et qu'on les subordonnât à quelque idée plus haute. Ils avaient raison. C'est pourquoi le roman de Furetière,

si charmant qu'il paraisse, ne satisfait pas complètement : ce sont des matériaux amassés, plutôt qu'une œuvre faite. Il y manque un peu de cette poésie dont la prose même ne peut jamais se passer, un peu de cet idéalisme dont le réalisme a toujours besoin pour se faire pleinement accepter : c'est une nécessité que les grands réalistes de notre siècle, Balzac, Flaubert, et M. Zola ont subie à leur insu.

25.

Une jeune fille bien élevée.

FURETIÈRE *Roman bourgeois.*

A l'église des Carmes, un jeune avocat, M. Nicodème, tombe subitement amoureux de Mlle Javotte Vollichon, qui quêtait ce jour-là. Il commence par mettre une pistole dans la tasse *de la jolie quêteuse, puis il l'aborde poliment au sortir de l'office.*

Dès que l'office fut dit et qu'il la put joindre, il lui dit comme une très fine galanterie : « Mademoiselle, à ce « que je puis juger, vous n'avez pu manquer de faire une « heureuse quête, avec tant de mérite et tant de beauté. « — Hélas! monsieur, repartit Javotte avec une grande « ingénuité, vous m'excuserez : je viens de la compter « avec le père sacristain : je n'ai fait que soixante et « quatre livres cinq sous; Mlle Henriette fit bien dernière- « ment quatre-vingt-dix livres; il est vrai qu'elle quêta « tout le long des prières de quarante heures, et que « c'était en un lieu où il y avait un Paradis, le plus beau « qui se puisse jamais voir. — Quand je parle du bonheur « de votre quête, dit Nicodème, je ne parle pas seulement « des charités que vous avez recueillies pour les pauvres « ou pour l'Église, j'entends aussi parler du profit que « vous avez fait pour vous. — Ah! monsieur, reprit Javotte, « je vous assure que je n'en ai point fait : il n'y avait pas « un denier davantage que ce que je vous ai dit; et puis, « croyez-vous que je voulusse ferrer la mule [1] en cette

1. *Acheter une chose pour quelqu'un et la lui compter plus cher qu'elle n'a coûté* (Littré); d'une façon générale, *voler*.

« occasion? Ce serait un gros péché d'y penser. — Je « n'entends pas, dit Nicodème, parler ni d'or ni d'argent : « mais je veux dire seulement qu'il n'y a personne qui, « en vous donnant l'aumône, ne vous ait en même temps « donné son cœur. — Je ne sais, repartit Javotte, ce que « vous voulez dire de cœur; je n'en ai pas trouvé un seul « dans ma tasse. — J'entends, ajouta Nicodème, qu'il n'y « a personne à qui vous vous soyez arrêtée, qui ayant vu « tant de beauté n'ait fait vœu de vous aimer et de vous « servir, et qui ne vous ait donné son cœur. En mon par-« ticulier, il m'a été impossible de vous refuser le mien. » Javotte lui repartit naïvement : « Eh bien! monsieur, si « vous me l'avez donné, je vous ai en même temps ré-« pondu : *Dieu vous le rende !* — Quoi? reprit Nicodème un « peu en colère, agissant si sérieusement, faut-il se railler « de moi, et faut-il ainsi traiter le plus passionné de tous « vos amoureux? » A ce mot Javotte repartit en rougis-sant : « Monsieur, prenez garde comme vous parlez, je « suis honnête fille, je n'ai point d'amoureux, maman m'a « bien défendu d'en avoir. — Je n'ai rien dit qui vous « puisse choquer, repartit Nicodème, et la passion que « j'ai pour vous est tout honnête et toute pure, n'ayant « pour but qu'une recherche légitime. — C'est donc, mon-« sieur, répliqua Javotte, que vous me voulez épouser? Il « faut pour cela vous adresser à mon papa et à maman, « car aussi bien je ne sais pas ce qu'ils me veulent donner « en mariage. — Nous n'en sommes pas encore à ces con-« ditions, reprit Nicodème; il faut que je sois auparavant « assuré de votre estime, et que je sache si vous agréerez « que j'aie l'honneur de vous servir. — Monsieur, dit « Javotte, je me sers bien moi-même, et je sais faire tout « ce qu'il me faut. »

(*Roman bourgeois*, 1re partie.)

26.

MÉSAVENTURES D'UN PRÉTENDANT.

FURETIÈRE
Roman bourgeois.

Nicodème a été admis à faire sa cour à Mlle Javotte : mais Vollichon a reçu dans l'intervalle les ouvertures d'un prétendant plus riche, et il a appris que Nicodème avait signé une promesse de mariage en faveur

d'une certaine Lucrèce, fille de conduite équivoque. Aussi Nicodème est-il fort mal reçu, quand il retourne dans la maison de Vollichon.

Cependant Nicodème, qui ne savait rien de ces nouveaux incidents, alla le soir même voir Javotte, sa vraie maîtresse, et ayant mis des canons blancs, s'étant bien frisé et bien poudré, il y arriva en chaise fort gai, retroussant sa moustache et gringottant un air nouveau. Il rencontra dans la salle la mère et la fille, toutes deux bourgeoisement occupées à ourler quelque linge pour achever le trousseau de l'accordée. Le froid accueil qu'elles lui firent le surprit un peu, et, commençant la conversation par l'ouvrage qu'elles tenaient : « Certes, ma bonne maman, lui dit-il, « votre fille vous aura bien de l'obligation : car je me « doute fort bien que ce linge à quoi vous travaillez est « pour elle. » La prétendue belle-mère lui répondit assez brusquement : « Oui, monsieur, c'est pour elle, mais il « vous passera bien loin du nez. Je vous trouve bien hardi « de venir encore céans, après nous avoir voulu affronter[1]. « Là, là, ma fille est jeune et ne manquera pas de parti, « nous ne sommes pas des personnes à aller plaider à « l'officialité pour avoir un gendre. Allez trouver votre « maîtresse à qui vous avez promis le mariage; nous ne « voulons pas être cause qu'elle soit déshonorée. » Nicodème encore plus étonné jura qu'il n'avait aucun engagement qu'avec sa fille. « Vraiment, reprit aussitôt la pro- « cureuse, il nous en ferait bien accroire, si nous n'avions « de quoi le convaincre; » et appelant la servante, elle lui dit : « Julienne, allez quérir un papier là-haut sur le « manteau de la cheminée, que je lui fasse voir son bec « jaune[2]. » Quand il fut apporté : « Tenez, dit-elle, voyez « si je parle par cœur! » Nicodème pensa tomber de son haut en le lisant, car il connaissait le cœur de Lucrèce, et il ne pouvait concevoir qu'une si fière personne voulût plaider à l'officialité pour avoir un mari. Il savait qu'elle n'avait reçu la promesse qu'en riant, et sans fonder sur cela aucune espérance ni dessein de mariage; aussi n'en

1. *Faire un affront.*
2. *Sa sottise.*

avait-elle point parlé depuis, de sorte qu'il s'imagina que cela n'était point fait par son ordre : il dit donc à sa belle-mère : « Voilà une pièce que quelque ennemi me joue ; « s'il ne tient qu'à cela, je vous apporte dès demain une « mainlevée de cette opposition par-devant notaires. — « Je n'ai que faire, répondit-elle, de notaires ni d'avocats ; « je ne veux point donner ma fille à ces débauchés et à « ces amoureux des onze mille vierges. Je veux un homme « qui soit bon mari et qui gagne bien sa vie. »

Nicodème, qui ne trouvait pas là grande satisfaction, d'ailleurs impatient de saisir la cause de cette brouillerie, prit congé d'elle peu de temps après. Il ne fut pas assez hardi pour saluer en sortant sa maîtresse de la manière qu'il est permis aux amants déclarés. Pour Javotte, elle se contenta de lui faire une révérence muette : mais, en se levant, elle laissa tomber un peloton de fil et ses ciseaux qui étaient sur sa jupe. Nicodème se jette aussitôt avec précipitation à ses pieds pour les relever : Javotte se baisse de son côté pour le prévenir, et, se relevant tous deux en même temps, leurs deux fronts se heurtèrent avec une telle violence, qu'ils se firent chacun une bosse. Nicodème, au désespoir de ce malheur, voulut se retirer promptement, mais il ne prit pas garde à un buffet boiteux qui était derrière lui, qu'il choqua si rudement qu'il en fit tomber une belle porcelaine qui était une fille unique fort estimée de la maison. Là-dessus la mère éclate en injures contre lui. Il fait mille excuses et en veut ramasser les morceaux pour en renvoyer une pareille ; mais en marchant brusquement avec des souliers neufs sur un plancher bien frotté et tel qu'il devait être pour des fiançailles, le pied lui glissa, et, comme en ces occasions on tâche à se retenir à ce qu'on trouve, il se prit aux houppes des cordons qui tenaient le miroir attaché ; or, le poids de son corps les ayant rompus, Nicodème et le miroir tombèrent en même temps ; le plus blessé des deux, néanmoins, ce fut le miroir : car il se cassa en mille pièces. Nicodème en fut quitte pour deux contusions assez légères. La procureuse, s'écriant plus fort qu'auparavant, lui dit : « Qui « m'amène ici ce ruine-maison, ce brise-tout? » et se met en état de le chasser avec le manche du balai. Nicodème tout honteux gagne la porte de la salle ; mais étant en co-

lère il l'ouvrit avec tant de violence qu'elle alla donner contre un théorbe qu'un voisin avait laissé contre la muraille, qui fut entièrement brisé. Bien lui en prit qu'il était tard : car en plein jour, au bruit que faisait la procureuse, la huée aurait fait courir les petits enfants après lui. Il s'en alla donc également rouge de honte et de colère.

(*Roman bourgeois*, 1re partie.)

27.

Portrait de Vollichon, procureur.

FURETIÈRE *Roman bourgeois.*

C'était un petit homme trapu, grisonnant, et qui était de même âge que sa calotte. Il avait vieilli avec elle sous un bonnet gras et enfoncé, qui avait plus couvert de méchancetés qu'il n'en aurait pu tenir dans cent autres têtes et sous cent autres bonnets, car la chicane s'était emparée du corps de ce petit homme de la même manière que le démon se saisit du corps d'un possédé. On avait sans doute grand tort de l'appeler, comme on faisait, âme damnée, car il le fallait plutôt appeler âme damnante, parce qu'en effet il faisait damner tous ceux qui avaient à faire à lui, soit comme ses clients ou comme ses parties adverses. Il avait la bouche bien fendue, ce qui n'est pas un petit avantage pour un homme qui gagne sa vie à clabauder, et dont une des bonnes qualités, c'est d'être fort en gueule. Ses yeux étaient fins et éveillés, son oreille était excellente; car elle entendait le son d'un quart d'écu, de cinq cents pas; et son esprit était prompt, pourvu qu'il ne le fallût pas appliquer à faire du bien. Jamais il n'y eut ardeur pareille à la sienne, je ne dis pas tant à servir ses parties, comme à les voler. Il regardait le bien d'autrui comme les chats regardent un oiseau dans une cage, à qui ils tâchent, en sautant autour, de donner quelque coup de griffe. Ce n'est pas qu'il ne fît quelquefois le généreux, car, s'il voyait quelque pauvre personne qui ne sût pas les affaires, il lui dressait une requête volontiers et lui disait hautement qu'il n'en voulait rien prendre ; mais il lui faisait payer la signification plus que ne valaient la vacation de l'huissier et la sienne ensemble. Il avait une antipathie naturelle contre la vérité : car jamais pas une n'eût

osé approcher de lui (quand même elle eût été à son avantage) sans se mettre en danger d'être combattue.

(*Roman bourgeois*, 1re partie.)

28.

IMPRESSIONS D'UN BOURGEOIS DE PARIS AU SORTIR DE LA REPRÉSENTATION DE « CINNA ».

« Voici le fait. Un particulier, nommé Cinna, s'avise de « vouloir tuer un empereur ; il fait ligue offensive et défensive avec un autre appelé Maxime. Mais il arrive qu'un « certain quidam va découvrir le pot aux roses. Il y a là « une demoiselle qui est cause de toute cette manigance, « et qui dit les plus belles pointes du monde. On y voit « l'empereur, assis dans un fauteuil, devant qui ces deux « messieurs font de beaux plaidoyers, où il y a de bons « arguments. Et la pièce est toute pleine d'accidents qui « vous ravissent. Pour conclusion, l'empereur leur donne « des lettres de rémission, et ils se trouvent à la fin camarades comme cochons. Tout ce que j'y trouve à redire, « c'est qu'il y devrait avoir cinq ou six couplets de vers, « comme j'en ai vu dans *le Cid*, car c'est le plus beau des « pièces. »

FURETIÈRE
Roman bourgeois.

(*Roman bourgeois*, 1re partie.)

Mme DE LA FAYETTE

(1634-1693)

Dans cette galerie des romanciers du XVIIe siècle Mme de La Fayette occupe une place à part. Venue la dernière, elle donne enfin le chef-d'œuvre si longtemps attendu. Tout en elle nous attire, la rare distinction de son esprit, la ferme droiture de ses sentiments, et surtout peut-être ce que nous devinons au plus profond de son cœur : une souffrance cachée, qui a été la source de son génie.

Sa vie pourtant paraît avoir été facile et paisible. Marie de la Vergne était trop jeune pour avoir été emportée dans le tourbillon de la Fronde : à défaut d'aventures romanesques, elle se contenta de succès plus solides. Élève de Ménage et de Rapin, qui lui apprirent le latin en trois mois, elle brilla parmi les derniers feux de l'hôtel de Rambouillet, et fit admirer partout, à la ville comme à la cour, cette *divine raison*, ce sentiment du vrai en toutes choses, que l'on se plaisait à reconnaître en elle. Elle fut la confidente de Madame, cette gracieuse duchesse d'Orléans qui passa si vite « comme une herbe des champs », et dont elle a écrit l'histoire. Elle eut pour amis le grand Condé, Huet, Segrais, La Fontaine, Mme de Sévigné... Mariée au comte de La Fayette, elle éleva deux fils, qui l'un et l'autre portèrent honorablement son nom. Enfin elle eut plus que de la réputation, elle eut la gloire en partage, de son vivant, et presque sans avoir connu les amertumes de la lutte.

Pourtant Mme de La Fayette ne semble pas avoir été heureuse : sa grave et douce figure ne s'éclaire jamais de cette joie de vivre qui est la santé de l'âme, et qui transparaît presque dans chaque lettre de Mme de Sévigné. Elle reste voilée et mélancolique : ses contemporains eux-mêmes semblent l'avoir peu connue : ils l'appelaient d'un surnom expressif : le *Brouillard*. Il n'est pas impossible, malgré tout, en étudiant ses œuvres et en recueillant çà et là quelques témoignages sur son compte, de percer cette nuée dont elle s'est mystérieusement entourée.

Segrais, qui a vécu dans son intimité et qui a été son collaborateur, nous dit qu'elle n'aimait pas la prose. Sous des dehors froids et réservés elle cachait une âme sensible et inquiète : elle a souffert de n'avoir pu réaliser dans sa vie cette poésie à laquelle aspirait tout son être. Mariée assez jeune au comte de La Fayette, elle n'avait pas trouvé dans cette union le

bonheur espéré. Ce n'est pas que nous ayons de graves griefs à formuler contre ce médiocre mari : il tint si peu de place dans le monde, et aussi dans le cœur de sa femme, qu'on a peine à retrouver sa trace. Presque tous les biographes de Mme de La Fayette affirment qu'elle fut veuve de très bonne heure : c'est une erreur : elle ne le devint que le 26 juin 1683, après vingt-huit ans de mariage. Elle n'a donc pas eu l'occasion, comme son amie Mme de Sévigné frappée, en pleine jeunesse dans la personne d'un mari assez indigne, de recommencer sa vie et de se refaire à force de vaillance un lot de bonheur ici-bas. Elle est restée veuve, sans l'être, c'est-à-dire blessée et désarmée à la fois, sentant chaque jour plus amèrement qu'elle avait manqué sa vie. Une circonstance surtout a avivé sa peine. Vers 1665 elle connut le duc de La Rochefoucauld : ce n'était plus le jeune et impétueux Marsillac qui pour l'amour de deux beaux yeux avait fait la guerre aux rois et l'aurait faite aux Dieux : c'était aussi un blessé, un philosophe revenu de la vanité des choses, méprisant les hommes, mécontent de lui-même. Mme de La Fayette mit en commun sa propre résignation avec la souffrance du grand seigneur : elle en tempéra l'excès par son indulgente mélancolie. Elle aima La Rochefoucauld pendant vingt-cinq ans, d'une affection profonde, avec le sentiment du bonheur impossible, et le regret toujours cuisant de s'être rencontrés si tard. « Je crois que nulle passion ne peut surpasser la force d'une telle liaison », a dit Mme de Sévigné en parlant des deux amis. Amour d'automne, touchant et pur, et qui porta de nobles fruits : « Il m'a donné son esprit, disait-elle, mais j'ai réformé son cœur. » Cette élégance de forme, ce style si net, et aussi cette tristesse voilée qui est au fond de la *Princesse de Clèves*, c'est à La Rochefoucauld qu'il les faut peut-être rapporter : en revanche, ce rayon d'espoir, cette vague aspiration chrétienne dont on entre-

voit la lueur à travers la sécheresse désolante des *Maximes*, c'est sans doute à Mme de La Fayette que nous les devons.

Poète, Mme de La Fayette l'a donc été par le cœur et par la souffrance : sa mélancolie nous la rend plus chère, et la rapproche davantage de notre siècle. Seulement, au lieu d'exhaler sa désespérance en des vers pantelants comme M. Rollinat, elle nous a laissé simplement quelques courts récits, écrits d'une plume exquise et discrète, où elle ne parle pas d'elle, mais où, à son insu, elle a mis tout son génie et tout son cœur.

C'est d'abord, en 1662, une simple nouvelle, qui tient en quelques pages: *Mademoiselle de Montpensier*. Elle y traite déjà un sujet qui semble lui tenir fort à cœur, puisqu'elle y reviendra plus tard à deux reprises : il ne s'agit plus d'extraordinaires aventures, ni de fades galanteries, qui retardent la conclusion d'un amour jusqu'au dixième volume : Mme de La Fayette prend hardiment le roman par la queue, c'est-à-dire elle commence par le mariage, elle nous en montre les malentendus et les dangers. La princesse de Montpensier est délaissée par son mari : au lieu de se contenter des tendres et respectueux hommages du comte de Chabanes, son meilleur ami, elle accepte l'aveu compromettant du duc de Guise, et elle a la cruauté inconsciente de prendre le candide Chabanes pour confident et pour intermédiaire. Le mari revient à l'improviste : Chabanes se dévoue et s'expose pour le duc de Guise : il consent à passer pour coupable et à détourner sur lui la colère du prince. Après un acte d'abnégation aussi héroïque, il ne lui reste plus qu'à mourir, et à emporter dans la tombe le terrible secret : il est massacré lors de la Saint-Barthélemy. Le duc de Guise se console de sa mésaventure avec la princesse de Noirmoutier. Quant à Mlle de Montpensier, elle expie cruellement un moment de faiblesse ;

elle a tout perdu, « l'estime de son mari, le cœur de son amant, et le plus parfait ami qui fut jamais; » elle ne tarde pas à mourir de chagrin. Telle est la substance de ce simple et pathétique récit où Mme de La Fayette, la première en France, s'essayait à peindre des sentiments naturels et vraisemblables, et abordait un sujet que les romans du XIXe siècle ont rendu banal : les drames du mariage.

Zayde qui suivit (1670) a un caractère assez différent. On y sent la collaboration de Segrais, l'homme d'affaires obligeant des grandes dames, le poète d'*Athis*, l'auteur de nouvelles galantes dans le goût des Espagnols. L'histoire de Consalve et de Zayde ne vaut ni plus ni moins que la plupart des histoires espagnoles : c'est une série d'imbroglios galants ou héroïques qui aboutissent à une reconnaissance et à un mariage. Signalons pourtant deux passages où se remarque une délicatesse qui appartient sans doute à Mme de La Fayette, bien plus qu'à Segrais : l'incident du collier, que Consalve a trouvé, et qu'il restitue à Zayde rougissante, et aussi la jolie scène où Consalve, désireux de parler la langue de Zayde, apprend à dire en grec : Je vous aime. Mais ce qui doit à nos yeux faire le prix du roman n'est pas là, comme l'a très bien montré M. André Le Breton[1] : nous donnerions volontiers toute l'histoire de Zayde pour le court récit où Alphonse Ximénès nous raconte ses amours avec Bélasire. Ces tortures de la jalousie, ces soupçons inquiets, cette enquête malsaine que fait Alphonse sur le passé de sa fiancée constituent une vraie maladie morale, assez semblable à celle d'un *enfant* de notre XIXe siècle. D'autre part il se pose un délicat problème, que Mme de La Fayette a bien plus indiqué qu'elle ne l'a résolu : Bélasire n'est-elle pas imprudente de livrer ainsi à son fiancé ses innocents secrets de jeune fille ?

1. *Le Roman au* XVIIe *siècle* (Hachette, 1891).

« Est-il juste et nécessaire de nous confesser de la sorte à ceux que nous aimons et qui nous aiment, ou n'est-ce pas leur faire mal inutilement [1] ? » Au simple exposé de ce cas de conscience nous reconnaissons Mme de La Fayette, avec ses scrupules, ses inquiétudes, sa vue si claire de toutes les faiblesses et de toutes les souffrances humaines.

En 1677 paraît enfin, sous le nom de Segrais, le petit chef-d'œuvre que nul ne songe plus à lui attribuer, et dont l'honneur doit revenir en entier à son illustre amie. C'est *la Princesse de Clèves*, à qui deux siècles écoulés n'ont pas apporté une ride, roman toujours jeune, vrai et touchant. Il s'agit encore d'un drame intime et poignant. Débarrassons-le de son cadre élégant, c'est-à-dire des intrigues galantes de la cour de Henri II, et d'un épisode qui le ralentit un moment, l'histoire de Mme de Thémines : il nous reste une action simple et rapide, dont il est aisé de suivre la marche pathétique.

Mlle de Chartres paraît à la cour de Henri II avec sa mère et y fait sensation : elle est de noble race, elle est resplendissante de beauté, elle a été élevée dans les principes les plus austères et dans une vertueuse défiance contre les entreprises de la galanterie. Dès le lendemain de son arrivée elle rencontre chez un joaillier le prince de Clèves, qui en tombe amoureux et la demande en mariage. Le prince est un des plus grands seigneurs de France ; Mlle de Chartres ne pourrait trouver un cœur plus loyal pour l'aimer et la défendre. Elle l'épousera donc, sur les instances de sa mère, quoique elle ne ressente « aucune inclination particulière » pour son fiancé : elle le lui déclare d'ailleurs avec une entière franchise : M. de Clèves espère tout du temps et de sa profonde tendresse. — Un danger va bientôt troubler la paix du jeune

1. Le Breton (ouv. cité, p. 292).

ménage. Alors revient de Bruxelles le brillant duc de Nemours ; il est jeune, il est beau, il traîne tous les cœurs après lui ; il sera le Prince Charmant qu'attendait sans se l'avouer l'âme ardente et neuve de la princesse de Clèves. Une circonstance va décider de sa vie : à un bal du Louvre, le roi la fait danser avec Nemours, et leurs deux cœurs sans se le dire se donnent déjà l'un à l'autre. La princesse ne voit pas d'abord le péril : n'est-elle pas une honnête femme, sûre d'elle-même, gardienne incorruptible de l'honneur de M. de Clèves ? Mais Nemours, qui est un don Juan, fait avec une suprême habileté le siège de cette âme déjà troublée, et Mme de Clèves, malgré ses plus fermes résolutions, est déjà à moitié vaincue. Deux incidents lui découvrent à elle-même la faiblesse de son cœur : elle refuse d'aller au bal du maréchal de Saint-André où Nemours ne sera pas ; elle laisse Nemours, qui est en visite chez elle, dérober son portrait : elle n'ose rien dire, de peur du scandale, peut-être aussi par je ne sais quelle secrète lâcheté. Cependant Mme de Chartres, dont la maternelle clairvoyance a deviné le danger, adjure sa fille, à son lit de mort, de vaincre cette passion et de rester honnête. — Nous touchons à la crise ; Mme de Clèves s'est juré de ne pas faillir à son devoir et d'arracher cet amour de son cœur ; mais elle se sent bien faible et bien seule. A qui se confier, maintenant que sa mère est morte ? Elle prend alors une héroïque résolution, digne d'une Pauline : elle ira trouver ce mari qui l'aime si profondément et qui a foi en elle ; elle aura l'horrible courage de lui faire comprendre sa peine, et de lui demander aide et protection contre elle-même. Je ne sais rien de plus beau, dans toute la littérature romanesque du XVIIe siècle, que cette scène où la princesse de Clèves confesse à son mari non pas tout, hélas ! mais une partie de son terrible secret, et l'adjure de la sauver : aveu sublime, où les deux époux souffrent le

martyre ; elle, le cœur brisé, la rougeur au front, s'attachant à M. de Clèves dans un élan désespéré, et gardant au plus profond d'elle une coupable indulgence pour Nemours ; lui, accablé, voyant en une minute crouler tout son bonheur, à la fois touché du noble procédé de sa femme et désespéré des réticences qu'il devine. Il comprend, il pardonne ; mais il y a désormais dans leur vie quelque chose d'irréparable que toutes les larmes et les souffrances ne sauraient effacer. A-t-elle eu raison, la vaillante femme, de venir, pour une simple appréhension, troubler à jamais le bonheur de son mari ? Ne valait-il pas mieux lutter encore et vaincre seule ? Un secret aussi redoutable, doit-on le taire, ou doit-on le dire ? Telle est la question que nous pose Mme de La Fayette. — Les époux se sont réfugiés à la campagne, à Coulommiers. Mme de Clèves se croit sauvée : mais un futile incident peut tout perdre, la catastrophe est proche. Nemours vient à Coulommiers, tandis que M. de Clèves est à Paris ; il entre à deux reprises dans le parc du château : la princesse effrayée le fuit ; il revient le lendemain pendant la nuit, il erre tout à l'entour. M. de Clèves l'apprend, il se croit trompé, il ne peut survivre à ce coup : une fièvre violente s'empare de lui : sa femme éperdue lui révèle tout, lui prouve son innocence, et adoucit ainsi les derniers moments du moribond. — La conclusion est triste, mais réconfortante. Mme de Clèves est veuve, elle revoit Nemours qui lui demande sa main : faut-il accepter après tant de deuils et de misères ? Faible, tant que son mari a vécu, Mme de Clèves puise dans son veuvage même le courage de dire non. Nemours est volage ; combien de temps l'aimerait-il ? Ce brillant séducteur serait-il pour elle un appui loyal et fort ? Non, mieux vaut, décidément, garder au fond du cœur ce rêve inachevé. Mieux vaut surtout demeurer honnête. C'en est fait ; la princesse de Clèves restera veuve : elle le doit à

elle-même, et aussi à celui qui est mort pour elle. Elle part, elle se retire dans une maison religieuse : elle refuse d'y voir Nemours ,qui vient une dernière fois la supplier. Cette fois, c'est bien fini, elle a vaincu son cœur, mais au prix de quelles ruines ! Elle peut désormais mourir en paix.

Telle est cette œuvre exquise, qui dépasse de si haut tous les romans du siècle : vraie tragédie en prose, où l'on retrouve fondus ensemble, par un triomphe de l'art classique, la sensibilité passionnée de Racine et la grandeur morale de Corneille.

Le succès de *la Princesse de Clèves* fut très grand : mais l'on se plut bien davantage, à vrai dire, aux peintures mondaines de cette vie de cour qu'au drame intime qui fait le fond de l'œuvre. Certains même critiquèrent la principale scène du roman, celle de l'aveu : on déclara que la princesse avait fait une sottise de se confier à son mari, et qu'elle ressemblait à l'Agnès de Molière : Bussy alla jusqu'à déclarer cette confession *extravagante*. C'était méconnaître la plus grande beauté de l'ouvrage, que de vouloir soustraire Mme de Clèves à cette cruelle expiation.

Pour répondre à ces critiques Mme de La Fayette reprit la plume et traita encore un sujet analogue dans une courte nouvelle : *la Comtesse de Tende*. Cette fois il s'agissait d'une femme qui avait commis plus qu'une simple imprudence : la comtesse est coupable, elle craint de ne pouvoir cacher sa faute au comte de Tende et, dans un accès de désespoir et de honte, elle lui révèle tout. Elle ne le fait pas de vive voix, elle n'oserait : mais elle lui écrit : elle l'adjure de pardonner, pour sauver son propre honneur de mari aux yeux du monde : le prince de Navarre est mort ; elle-même elle va bientôt mourir. Aveu dramatique, mais assez peu touchant. Si courageuse que soit la comtesse de Tende, sa confession n'est pas absolument spontanée, de plus elle est trop motivée, pour

nous émouvoir beaucoup : la grandeur de la faute diminue le mérite de l'aveu. Bussy pouvait se déclarer content : mais combien à cette situation violente nous préférons la folle et héroïque démarche de Mme de Clèves, sacrifiant tout son bonheur et celui même de son mari à son honneur de femme et d'épouse!

De toutes ces œuvres se dégage une moralité triste. La vie est souvent plus forte que la volonté et elle broie sans pitié les cœurs les mieux trempés. Faire son devoir ici-bas procure rarement le bonheur, quoi qu'en disent les optimistes : pourtant il n'y a rien de mieux à faire, et il faut s'attacher désespérément à cette règle, sans compter sur une récompense. M. et Mme de Clèves ont fait l'un et l'autre ce qu'ils devaient, et ils en ont souffert jusqu'à en mourir. Malgré tout, ils ont bien fait, et toute âme honnête, jetée dans les mêmes combats, devra faire comme eux. Nous voilà bien loin de la conclusion ordinaire des romans, où les auteurs faisaient triompher la joie et l'hymen. Les livres de Mme de La Fayette laissent une impression troublante. Dirai-je toute ma pensée? ils semblent provenir d'un cœur exceptionnellement noble, mais d'un cœur qui a perdu la foi. A ce titre, malgré la chasteté des peintures et la délicatesse du style, ils ne sont peut-être pas sans danger pour des âmes encore naïves, qui ignorent les souffrances de la vie.

29.

Amour inquiet.

Mme DE LA FAYETTE. *Zayde, Histoire d'Alphonse et de Bélasire.*

Alphonse Ximénès est un jeune homme à l'âme sensible et inquiète : il a beaucoup aimé et beaucoup souffert. Il consent pourtant à se marier, et il s'éprend de la sage et douce Bélasire, fille du comte de Guévarre. Mais, pendant leurs trop longues fiançailles, Alphonse interroge avidement la jeune fille sur son passé, et sur ses anciens adorateurs. Bélasire lui

confie les innocents secrets de sa vie : elle lui nomme tous ceux qui ont prétendu à sa main, notamment le comte de Lare, qui l'a longtemps et inutilement aimée, jusqu'à sa mort, sans qu'il ait pu parvenir à lui plaire. Alphonse s'irrite de ce fidèle attachement qu'un autre a pu témoigner à Bélasire; il est jaloux de ce passé pourtant irréprochable, il est jaloux d'un mort. Le soupçon grandit dans son âme malade, et la torture : il presse sa fiancée de questions incessantes, également désespéré de tout ce qu'elle lui dit, et de ce qu'elle ne lui dit pas. Enfin il empoisonne à jamais leur commun bonheur.

« Alphonse, me dit-elle un jour, je vois bien que le caprice que vous avez dans l'esprit va détruire la passion que vous aviez pour moi : mais il faudra que vous sachiez aussi qu'elle détruira infailliblement celle que j'ai pour vous. Considérez, je vous en conjure, sur quoi vous me tourmentez, et sur quoi vous vous tourmentez vous-même; sur un homme mort que vous ne sauriez croire que j'aie aimé, puisque je ne l'ai pas épousé : car si je l'avais aimé, mes parents voulaient notre mariage, et rien ne s'y opposait. — Il est vrai, madame, lui répondis-je, je suis jaloux d'un mort, et c'est ce qui me désespère. Si le comte de Lare était vivant, je jugerais, par la manière dont vous seriez ensemble, de celle dont vous y auriez été; et ce que vous faites pour moi me convaincrait que vous ne l'aimeriez pas. J'aurais le plaisir en vous épousant de lui ôter l'espérance que vous lui aviez donnée, quoique vous me puissiez dire; mais il est mort, et il est peut-être mort persuadé que vous l'auriez aimé, s'il avait vécu. Ah! madame, je ne saurais être heureux, toutes les fois que je penserai qu'un autre que moi a pu se flatter d'être aimé de vous. — Mais, Alphonse, me dit-elle encore, si je l'avais aimé, pourquoi ne l'aurais-je pas épousé? — Parce que vous ne l'avez jamais aimé, madame, répliquai-je, et que la répugnance que vous aviez pour le mariage ne pouvait être surmontée par une inclination médiocre. Je sais bien que vous m'aimez davantage que vous n'avez aimé le comte de Lare; mais, pour peu que vous l'ayez aimé, tout

mon bonheur est détruit : je ne suis plus le seul homme qui vous ait charmée; je ne suis plus que le premier qui vous ait fait connaître l'amour : votre cœur a été touché par d'autres sentiments que par ceux que je lui ai donnés. Enfin, madame, ce n'est plus ce qui m'avait rendu le plus heureux homme du monde; et vous ne me paraissez plus du même prix dont je vous ai trouvée d'abord. — Mais, Alphonse, me dit-elle, comment avez-vous pu vivre en repos avec celles que vous avez aimées? Je voudrais bien savoir si vous avez trouvé en elles un cœur qui n'eût jamais senti de passion! — Je ne l'y cherchais pas, madame, lui répliquai-je, et je n'avais pas espéré de l'y trouver : je ne les avais point regardées comme des personnes incapables d'en aimer d'autres que moi : je m'étais contenté de croire qu'elles m'aimaient beaucoup plus que tous ceux qu'elles avaient aimés; mais pour vous, madame, ce n'est pas de même : je vous ai toujours regardée comme une personne au-dessus de l'amour, et qui ne l'aurait jamais connu sans moi. Je me suis trouvé heureux et glorieux tout ensemble d'avoir pu faire une conquête si extraordinaire : par pitié ne me laissez plus dans l'incertitude où je suis : si vous m'avez caché quelque chose sur le comte de Lare, avouez-le-moi : le mérite de l'aveu et votre sincérité me consoleront peut-être de ce que vous m'avouerez; éclaircissez mes soupçons; et ne me laissez pas vous donner un plus grand prix que je ne dois, ou moindre que vous ne méritez. — Si vous n'aviez point perdu la raison, me dit Bélasire, vous verriez bien que, puisque je ne vous ai point persuadé, je ne vous persuaderai pas; mais si je pouvais ajouter quelque chose à ce que je vous ai déjà dit, ce ne serait qu'une marque infaillible que je n'ai pas eu d'inclination pour le comte de Lare et de vous en assurer comme je fais. Si je l'avais aimé, il n'y aurait rien qui pût le faire désavouer : je croirais faire un crime de renoncer à des sentiments que j'aurais eus pour un homme mort, qui les aurait mérités. Ainsi, Alphonse, soyez assuré que je n'en ai point eu qui vous puisse déplaire! — Persuadez-le-moi donc, madame, m'écriai-je; dites-le-moi mille fois de suite, écrivez-le-moi; enfin redonnez-moi le plaisir de vous aimer comme je faisais, et surtout pardonnez-moi le tourment que je vous donne. Je

me fais plus de mal qu'à vous : et si l'état où je suis pouvait se racheter, je le rachèterais par la perte de ma vie.
(*Zayde*, Histoire d'Alphonse et de Bélasire.)

30.

La confession d'une honnête femme.

Mme DE LA FAYETTE
La Princesse de Clèves.

Il (Nemours) entendit que M. de Clèves disait à sa femme : « Mais pourquoi ne voulez-vous point revenir à « Paris? qui peut vous retenir à la campagne? Vous avez « depuis quelque temps un goût pour la solitude qui « m'étonne et qui m'afflige parce qu'il nous sépare. Je « vous trouve même plus triste que de coutume, et je « crains que vous n'ayez quelque sujet d'affliction. — Je « n'ai rien de fâcheux dans l'esprit, répondit-elle avec un « air embarrassé ; mais le tumulte de la cour est si grand, « et il y a toujours un si grand monde chez vous, qu'il est « impossible que le corps et l'esprit ne se lassent et que « l'on ne cherche du repos. — Le repos, répliqua-t-il, « n'est guère propre pour une personne de votre âge. « Vous êtes, chez vous et dans la cour, d'une sorte à ne « vous pas donner de lassitude et je craindrais plutôt que « vous ne fussiez bien aise d'être séparée de moi. — Vous « me feriez une grande injustice d'avoir cette pensée, « reprit-elle avec un embarras qui augmentait toujours; « mais je vous supplie de me laisser ici. Si vous pouviez « y demeurer, j'en aurais beaucoup de joie, pourvu que « vous y demeurassiez seul, et que vous voulussiez bien n'y « avoir point ce nombre infini de gens qui ne vous quittent « quasi jamais. — Ah! madame, s'écria M. de Clèves, votre « air et vos paroles me font voir que vous avez des raisons « pour souhaiter d'être seule, que je ne sais point, et je « vous conjure de me les dire ». Il la pressa longtemps de les lui apprendre, sans pouvoir l'y obliger; et, après qu'elle se fut défendue d'une manière qui augmentait encore la curiosité de son mari, elle demeura dans un profond silence, les yeux baissés; puis, tout d'un coup prenant la parole et le regardant : « Ne me contraignez « point, lui dit-elle, à vous avouer une chose que je n'ai « pas la force de vous avouer, quoique j'en aie eu plusieurs

« fois le dessein. Songez seulement que la prudence ne « veut pas qu'une femme de mon âge et maîtresse de sa « conduite demeure exposée au milieu de la cour. — Que « me faites-vous envisager, madame ! s'écria M. de Clèves, « je n'oserais vous le dire de peur de vous offenser. » Mme de Clèves ne répondit point; et son silence achevant de confirmer son mari dans ce qu'il avait pensé : « Vous « ne me dites rien, reprit-il, et c'est me dire que je ne me « trompe pas. — Hé bien ! monsieur, lui répondit-elle en « se jetant à ses genoux, je vais vous dire un aveu que « l'on n'a jamais fait à son mari; mais l'innocence de ma « conduite et de mes intentions m'en donne la force. Il est « vrai que j'ai des raisons de m'éloigner de la cour et que je « veux éviter les périls où se trouvent quelquefois les per- « sonnes de mon âge. Je n'ai jamais donné nulle marque « de faiblesse, et je ne craindrais pas d'en laisser paraître « si vous me laissiez la liberté de me retirer de la cour, « ou si j'avais encore Mme de Chartres [1] pour aider à me « conduire. Quelque dangereux que soit le parti que je « prends, je le prends avec joie pour me conserver digne « d'être à vous. Je vous demande mille pardons si j'ai des « sentiments qui vous déplaisent : du moins je ne vous « déplairai jamais par mes actions. Songez que pour faire « ce que je fais, il faut avoir plus d'amitié et plus d'estime « pour un mari que l'on n'en a jamais eu. Conduisez-moi, « ayez pitié de moi, et aimez-moi encore si vous pouvez. »

M. de Clèves était demeuré, pendant tout ce discours, la tête appuyée sur ses mains, hors de lui-même, et il n'avait pas songé à faire relever sa femme. Quand elle eut cessé de parler, qu'il jeta les yeux sur elle, qu'il la vit à ses genoux, le visage couvert de larmes et d'une beauté si admirable, il pensa mourir de douleur, et l'embrassant en la relevant : « Ayez pitié de moi vous-même, madame, lui « dit-il, j'en suis digne et pardonnez si, dans les premiers « moments d'une affliction aussi violente qu'est la mienne, « je ne réponds pas comme je dois à un procédé comme « le vôtre. Vous me paraissez plus digne d'estime et d'ad- « miration que tout ce qu'il y a jamais eu de femmes au « monde; mais aussi je me trouve le plus malheureux

1. Mère de madame de Clèves.

« homme qui ait jamais été. Vous m'avez donné de la pas-
« sion dès le premier moment que je vous ai vue ; elle dure
« encore; je n'ai jamais pu vous donner de l'amour, et je
« vois que vous craignez d'en avoir pour un autre. Et qui
« est-il, madame, cet homme heureux qui vous donne
« cette crainte? Depuis quand vous plaît-il? Qu'a-t-il fait
« pour vous plaire? Quel chemin a-t-il trouvé pour aller à
« votre cœur? Je m'étais consolé en quelque sorte de ne
« l'avoir pas touché, par la pensée qu'il était incapable de
« l'être; cependant un autre a fait ce que je n'ai pu faire;
» j'ai tout ensemble la jalousie d'un mari et celle d'un
« amant; mais il est impossible d'avoir celle d'un mari
« après un procédé comme le vôtre. Il est trop noble pour
« ne me pas donner une sûreté entière; il me console
« même comme votre amant. La confiance et la sincérité
« que vous avez pour moi sont d'un prix infini; vous
« m'estimez assez pour croire que je n'abuserai pas de cet
« aveu. Vous avez raison, madame, je n'en abuserai pas,
« et je ne vous en aimerai pas moins. Vous me rendez
« malheureux par la plus grande marque de fidélité qu'une
« femme ait jamais donnée à son mari; mais, madame,
« achevez, et apprenez-moi quel est celui que vous voulez
« éviter. — Je vous supplie de ne me le point demander,
« répondit-elle; je suis résolue de ne pas vous le dire, et
« je crois que la prudence ne veut pas que je le nomme.
« — Ne craignez point, madame, reprit M. de Clèves; je
« connais trop le monde pour ignorer que la considération
« d'un mari n'empêche pas que l'on ne soit amoureux de
« sa femme. On doit haïr ceux qui le sont et non pas s'en
« plaindre; et encore une fois, madame, je vous conjure
« de m'apprendre ce que j'ai envie de savoir. — Vous
« m'en presseriez inutilement, répliqua-t-elle; j'ai de la
« force pour taire ce que je crois ne pas devoir dire. L'aveu
« que je vous ai fait n'a pas été par faiblesse; et il faut
« plus de courage pour avouer cette vérité, que pour
« entreprendre de la cacher. »

... M. de Clèves faisait néanmoins tous ses efforts pour le savoir; et après qu'il l'en eût pressée inutilement : « Il me
« semble, répondit-elle, que vous devez être content de ma
« sincérité : ne m'en demandez pas davantage, et ne me
« donnez point lieu de me repentir de ce que je viens de

« faire; contentez-vous de l'assurance que je vous donne « encore qu'aucune de mes actions n'a fait paraître mes « sentiments, et que l'on ne m'a jamais rien dit dont j'aie « pu m'offenser. — Ah! madame, reprit tout d'un coup « M. de Clèves, je ne vous saurais croire. Je me souviens « de l'embarras où vous fûtes le jour que votre portrait se « perdit. Vous avez donné, madame, vous avez donné ce « portrait qui m'était si cher, et qui m'appartenait si légi- « timement. Vous n'avez pu cacher vos sentiments; vous « aimez, on le sait; votre vertu vous a jusqu'ici garantie du « reste. — Est-il possible, s'écria cette princesse, que « vous puissiez penser qu'il y ait quelque déguisement « dans un aveu comme le mien, qu'aucune raison ne « m'obligeait à vous faire? Fiez-vous à mes paroles : c'est « par un assez grand prix que j'achète la confiance que je « vous demande. Croyez, je vous en conjure, que je n'ai « point donné mon portrait; il est vrai que je le vis « prendre; mais je ne voulus pas faire paraître que je le « voyais, de peur de m'exposer à me faire dire des choses « que l'on ne m'a encore osé dire. — Par où vous a-t-on « fait voir qu'on vous aimait, reprit M. de Clèves, et quelles « marques de passion vous a-t-on données? — Épargnez- « moi la peine, répliqua-t-elle, de vous redire des détails « qui me font honte à moi-même de les avoir remarqués, et « qui ne m'ont que trop persuadée de ma faiblesse. — Vous « avez raison, madame, reprit-il; je suis injuste : refusez- « moi toutes les fois que je vous demanderai de pareilles « choses; mais ne vous offensez pas pourtant si je vous le « demande. »

Dans ce moment, plusieurs de leurs gens qui étaient demeurés dans les allées vinrent avertir M. de Clèves qu'un gentilhomme venait le chercher de la part du roi, pour lui ordonner de se trouver le soir à Paris. M. de Clèves fut contraint de s'en aller, et il ne put rien dire à sa femme, sinon qu'il la suppliait de venir le lendemain, et qu'il la conjurait de croire que, quoiqu'il fût affligé, il avait pour elle une tendresse et une estime dont elle devait être satisfaite.

Lorsque ce prince fut parti, que Mme de Clèves demeura seule, qu'elle regarda ce qu'elle venait de faire, elle en fut si épouvantée, qu'à peine put-elle s'imaginer que ce fût

une vérité. Elle trouva qu'elle s'était ôté elle-même le cœur et l'estime de son mari, et qu'elle s'était creusé un abîme dont elle ne sortirait jamais. Elle se demandait pourquoi elle avait fait une chose si hasardeuse, et elle trouvait qu'elle s'y était engagée sans en avoir presque eu le dessein. La singularité d'un pareil aveu, dont elle ne trouvait point d'exemple, lui en faisait voir tout le péril.

Mais quand elle venait à penser que ce remède, quelque violent qu'il fût, était le seul qui la pouvait défendre contre M. de Nemours, elle trouvait qu'elle ne devait point se repentir, et qu'elle n'avait point trop hasardé. Elle passa toute la nuit, pleine d'incertitude, de trouble et de crainte; mais enfin le calme revint dans son esprit; elle trouva même de la douceur à avoir donné ce témoignage de fidélité à un mari qui le méritait si bien, qui avait tant d'estime et tant d'amitié pour elle, et qui venait de lui en donner encore des marques par la manière dont il avait reçu ce qu'elle lui avait avoué.

(*La Princesse de Clèves*, IIIe partie.)

LA FONTAINE

(1621-1695)

La Fontaine a été un grand amateur de romans. Il adorait l'*Astrée*, et assurait que d'Urfé avait « fait œuvre exquise »; malgré l'arrêt de Boileau, il lisait *Polexandre*, *Cléopâtre*, *Cassandre*, *Ariane*, et éprouvait un plaisir d'enfant à toutes ces magnifiques inventions; il goûtait fort aussi *le Roman Comique*, et il s'amusa en 1684 à faire en collaboration avec Champmeslé une comédie sur les malheurs de *Ragotin*, de même qu'en 1691 il écrivit une tragédie lyrique sur sa chère *Astrée*. Il est un de ceux qui conservent le plus pieusement en France la tradition romanesque du commencement du siècle, et qui la transmettent

aux hommes de la génération de Fénelon, c'est-à-dire au XVIIIe siècle.

Cette tête si romanesque aurait-elle pu concevoir et composer un vrai roman ? Il est permis d'en douter. Le bonhomme avait trop de paresse, trop de mobilité dans les sentiments, trop peu de vraie naïveté aussi pour mener à bien une œuvre aussi sérieuse. Il se sentait porté d'instinct vers un genre plus libre, où l'imagination errât plus à l'aise, et où il pût donner libre cours à ces deux tendances de son esprit : la galanterie et la malice. Il fut donc un conteur, un conteur de génie. Il le fut dans ses Fables, il le fut dans ses Contes en vers, il le fut aussi dans cette jolie pièce qui n'est autre chose qu'un conte en prose, *les Amours de Psyché et de Cupidon* (1669).

L'auteur nous dit à la première ligne de sa préface : « J'ai trouvé de plus grandes difficultés dans cet ouvrage qu'en aucun autre qui soit sorti de ma plume... Je ne savais quel caractère choisir : celui de l'histoire est trop simple, celui du roman n'est pas encore assez orné, et celui du poème l'est plus qu'il ne faut. Les personnages me demandaient quelque chose de galant : leurs aventures, pleines de merveilleux en beaucoup d'endroits, me demandaient quelque chose d'héroïque et de relevé... J'avais donc besoin d'un caractère nouveau et qui fût mêlé de tous ceux-là : il me le fallait réduire dans un juste tempérament. J'ai cherché ce tempérament avec un grand soin : que je l'aie ou non rencontré, c'est ce que le public m'apprendra. » En effet l'auteur a fait preuve dans ce simple récit d'un art merveilleux. C'est bien la fable d'Apulée, l'histoire de Psyché, cette jolie et curieuse Psyché qui laisse tomber une goutte d'huile brûlante sur l'Amour endormi, mais transformée par le génie de La Fontaine, ornée de toutes les grâces malicieuses et de toutes les coquetteries de son style, encadrée enfin dans ce piquant voyage à Versailles des quatre amis, Ariste

(Boileau), Gélaste (Molière), Acanthe (Racine) et Polyphile lui-même (La Fontaine); le ton y est le plus souvent badin et galant, mais il s'y mêle heureusement parfois un accent plus grave, presque attendri et mélancolique, comme dans ce bel hymne à la volupté qui termine le livre et où l'on trouve quelques-uns des plus beaux vers de La Fontaine. Œuvre délicieuse, qui n'est peut être pas encore maintenant estimée à son prix, et qui vaut certainement toute la peine qu'elle a coûtée à l'auteur. *Les Amours de Psyché*, dédiés à la duchesse de Bouillon, sont peut-être le plus joli et le plus charmant de tous les contes qui sont sortis de la plume du bonhomme : Corneille, Molière et Quinault ne feront guère que gâter le sujet, lorsqu'ils écriront ensemble en 1671 l'opéra du même nom.

Ce petit ouvrage ne fut pas sans exercer quelque influence sur les destinées du roman. De même que Mme de La Fayette vers le même temps inaugurait avec ses nouvelles un genre plus naturel que les vieux romans héroïques, La Fontaine donnait ainsi au roman comique discrédité une forme plus douce et plus fine; il rendait à la France le conte badin en prose. A partir de cette époque, à mesure que le règne du grand roi va s'assombrir, on remarquera un mouvement de plus en plus marqué des esprits vers la fantaisie consolante des récits merveilleux. La *Psyché* de La Fontaine ouvrait ainsi la voie aux Contes de Mme d'Aulnoy, de Mlle Lhéritier, de Charles Perrault, d'Hamilton. La fin du XVIIe siècle et les premières années du XVIIIe siècle sont l'âge d'or du conte, en attendant qu'il devienne aux mains de Voltaire l'instrument redoutable de la philosophie.

31.

CURIOSITÉ.

LA FONTAINE.

Les Amours de Psyché et de Cupidon.

Psyché, conformément à l'ordre d'un oracle, a été conduite avec un appareil funèbre sur un rocher sau-

vage pour y recevoir l'époux qui lui est destiné, et qui est sans doute un monstre. Cependant le rocher s'est évanoui, Psyché est dans un palais magnifique ; elle a un époux charmant, mais qui disparaît pendant le jour, et dont il lui est défendu de chercher à voir les traits. Poussée par les conseils jaloux de ses sœurs, et aussi par la curiosité naturelle à son sexe, Psyché se lève une nuit, allume une lampe, prend un poignard, décidée à voir enfin son époux, et à le tuer s'il est vraiment un monstre.

Elle se leva sans bruit, prit le poignard et la lampe qu'elle avait cachés, s'en alla le plus doucement qu'il lui fut possible vers l'endroit du lit où le monstre s'était couché, avançant un pied, puis un autre, et prenant bien garde à les poser par mesure, comme si elle eût marché sur des pointes de diamants. Elle retenait jusqu'à son haleine et craignait presque que ses pensées ne la décelassent. Il s'en fallut peu qu'elle ne priât son ombre de ne point faire de bruit en l'accompagnant.

... Psyché demeura comme transportée à l'aspect de son époux. Dès l'abord, elle jugea bien que c'était l'Amour : car quel autre dieu lui aurait paru si agréable ?

Ce que la beauté, la jeunesse, le divin charme qui communique à ces choses le don de plaire ; ce qu'une personne faite à plaisir peut causer aux yeux de volupté et de ravissement à l'esprit, Cupidon en ce moment-là le fit sentir à notre héroïne. Il dormait à la manière d'un dieu, c'est-à-dire profondément, penché nonchalamment sur un oreiller, un bras sur sa tête, couvert à demi d'un voile de gaze, ainsi que sa mère en use et les nymphes aussi, et quelquefois les bergères.

La joie de Psyché fut grande, si l'on doit appeler joie ce qui est proprement extase : encore ce mot est-il faible et n'exprime pas la moindre partie du plaisir que reçut la belle. Elle bénit mille fois le défaut du sexe, se sut très bon gré d'être curieuse, bien fâchée de n'avoir pas contrevenu dès le premier jour aux défenses qu'on lui avait faites et à ses serments... Elle avait de la peine à croire ce qu'elle voyait, se passait la main sur les yeux, crai-

gnant que ce ne fût songe et illusion ; puis recommençant à considérer son mari : « Dieux immortels! dit-elle en soi-même, est-ce ainsi que sont faits les monstres? Comment donc est fait ce que l'on appelle Amour? Que tu es heureuse, Psyché! Ah! divin époux! pourquoi m'as-tu refusé si longtemps la connaissance de ce bonheur? Craignais-tu que je n'en mourusse de joie? Était-ce pour plaire à ta mère ou à quelqu'une de tes maîtresses? Car tu es trop beau pour ne faire le personnage que de mari. Quoi! je t'ai voulu tuer! Quoi! cette pensée m'est venue! O Dieu! je frémis d'horreur à ce souvenir. Suffisait-il pas, cruelle Psyché, d'exercer ta rage contre toi seule ? L'univers n'y eût rien perdu, et sans ton époux que deviendrait-il? Folle que je suis! Mon mari est immortel : il n'a pas tenu à moi qu'il ne le fût point. »

Après ces réflexions il lui prit envie de regarder de plus près celui qu'elle n'avait déjà que trop vu. Elle pencha quelque peu l'instrument fatal qui l'avait jusque-là servie si utilement. Il en tomba sur la cuisse de son époux une goutte d'huile enflammée. La douleur éveilla le dieu. Il vit la pauvre Psyché qui, toute confuse, tenait la lampe, et, ce qui fut le plus malheureux, il vit aussi le poignard tombé près de lui...

La criminelle Psyché n'eut pas l'assurance de dire un mot. Elle se pouvait jeter à genoux devant son mari; elle lui pouvait conter comme la chose s'était passée, et, si elle n'eût justifié entièrement son dessein, elle en aurait du moins rejeté la faute sur ses deux sœurs : en tout cas, elle pouvait demander pardon, prosternée aux pieds de l'Amour, les lui embrassant avec des marques de repentir, et les lui mouillant de ses larmes. Il y avait outre cela un parti à prendre : c'était de relever le poignard par la pointe, et le présenter à son mari, en lui découvrant son sein, et en l'invitant à percer ce cœur qui s'était révolté contre lui. L'étonnement et la conscience lui ôtèrent l'usage de la parole et celui des sens : elle demeura immobile, et, baissant les yeux, elle attendit avec des transes mortelles sa destinée.

Cupidon, outré de colère, ne sentit pas la moitié du mal que la goutte d'huile lui aurait fait dans un autre temps. Il jeta quelques regards foudroyants sur la malheureuse

Psyché : puis, sans lui faire seulement la grâce de lui reprocher son crime, ce Dieu s'envola, et le palais disparut. Plus de nymphes, plus de zéphyrs : la pauvre épouse se trouva seule sur le rocher, demi-morte, pâle, tremblante, et tellement possédée de son excessive douleur, qu'elle demeura longtemps les yeux attachés à terre sans se connaître, et sans prendre garde qu'elle était nue. Ses habits de fille étaient à ses pieds : elle avait les yeux dessus, et ne les apercevait pas.

(*Les Amours de Psyché et de Cupidon*, I, II.)

FÉNELON

(1651-1715)

De tous les romans parus en France de 1610 jusqu'à nos jours un seul est vraiment classique, au sens étroit du mot : il est inscrit sur les programmes de l'enseignement, il est mis de bonne heure entre les mains des enfants, qui l'apprennent par cœur et qui l'expliquent. Ce roman, c'est celui de Fénelon : les *Aventures de Télémaque*. La faveur exceptionnelle dont il jouit est sans doute amplement justifiée par le nom de l'auteur et les mérites de l'œuvre : mais elle provient aussi de ce que ce roman est aussi peu que possible un roman, et remplit moins qu'aucun autre peut-être les conditions ordinaires du genre. C'est une œuvre d'art exquise, essentiellement composite, où le roman trouve bien sa place, mais n'occupe assurément pas la première.

Par la nature du sujet, par la composition, par le style *Télémaque* est surtout un poème. Télémaque à la recherche de son père ressemble trop à Ulysse à la recherche de son île ou à un chevalier de la Table-Ronde à la recherche du Saint-Graal : le sujet n'est là qu'un prétexte pour dérouler et relier les aventures les plus diverses : ces vingt-quatre livres pourraient aussi

bien en faire douze ou trente-six : c'est un roman à tiroir où l'intrigue existe parce qu'il en faut une, mais où elle est si simple et en même temps si peu naturelle qu'on n'y attache pour ainsi dire aucune importance. Ce qui fait ici le prix de la fable, c'est le pastiche habile de l'*Odyssée*, c'est le sens ingénieux de l'antiquité, c'est l'art raffiné de l'écrivain, qui nous tient sous le charme jusqu'à la fin. On sait l'antipathie que professait Fénelon pour le vers français et les difficultés qu'il trouvait à rimer : c'est sans doute à cette seule circonstance que *Télémaque* doit de n'être pas en vers : mais tel qu'il est, il donne le premier modèle de cette prose poétique, qui sera chère plus tard à Chateaubriand.

Si le *Télémaque* n'est pas un roman, il y a pourtant dans ce livre des parties de roman. La première ligne est pleine de promesses : « Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse », et la conclusion s'achève sur une promesse de mariage, tout comme dans l'*Astrée*, dans *Polexandre* ou dans *Cléopâtre*. L'âme sentimentale de Fénelon a bien senti que pour donner un tour romanesque à ce voyage au long cours qu'accomplit son héros, il fallait semer çà et là dans l'œuvre un peu d'amour : il l'a fait avec une réserve toute épiscopale, mais avec combien de grâce et de secrète tendresse ! D'abord pour éviter le danger qu'il y aurait à présenter aux jeunes imaginations un type unique et trop séduisant, l'auteur au lieu d'une héroïne qui encombre toute l'œuvre, en a quatre pour le moins (sans compter Vénus ni Pénélope), mais qui se tiennent modestement à leur place, et qui, sauf peut-être Calypso, n'ont rien de trop voyant. De plus les caractères de ces quatre femmes sont assez habilement gradués pour que Télémaque y fasse sagement son éducation amoureuse.

C'est d'abord Astarbé, maîtresse de Pygmalion roi de Tyr, « femme belle comme une déesse, enjouée,

flatteuse, insinuante :... avec tant de charmes trompeurs, elle avait, comme les Sirènes, un cœur cruel et plein de malignité. » Télémaque la hait et s'en éloigne avec horreur. — Calypso a plus de chances de séduire le faible fils d'Ulysse : elle a déjà séduit le père, elle est aimable, accueillante, décevante, et son amour donne l'immortalité. Fénelon a trouvé dans cet épisode, toute proportion gardée, son quatrième livre de l'*Énéide*, d'une passion non moins ardente, mais plus voilée. Pour que Télémaque triomphe, il ne faut rien moins que le fameux plongeon dans l'onde amère, auquel le condamne l'incorruptible Mentor. — Télémaque n'aimait ni Astarbé, ni Calypso ; il aime Eucharis, et il se laisse aller à dire à la jeune nymphe : « O Eucharis, si Mentor me quitte, je n'ai plus que vous ! » Eucharis est charmante d'ailleurs, elle voit d'un œil fort tendre le jeune étranger : il faut que Mentor se mette encore en travers de ce mutuel amour et interdise à son élève ce mariage d'inclination. — Antiope, fille d'Idoménée, trouvera seule grâce devant le terrible précepteur : elle est sage, pudique et rougissante, elle est bonne musicienne et bonne ménagère, elle est l'idéal rêvé par l'auteur du *Traité sur l'Éducation des filles* : Télémaque l'épousera, mais seulement après être rentré à Ithaque et avoir obtenu l'agrément de ses parents.

Telles sont les quatre héroïnes de ce roman, et quoique Fénelon les ait à dessein laissées toutes au second ou au troisième plan, il les a si bien ornées des grâces de son imagination et de son style, qu'elles nous intéressent bien plus à coup sûr que l'honnête et docile Télémaque.

Mais tout cela n'est que l'accessoire dans ce livre. Ce qui en fait l'originalité propre et à peu près toute la raison d'être, c'est qu'il est un roman moral. Fénelon l'avait composé pour son élève, le duc de Bourgogne, après les *Fables* et les *Dialogues des morts* : *Télémaque*

devait préparer le jeune prince au métier de roi. Et de fait, c'est un traité presque complet de politique, où il n'est guère question que du gouvernement des peuples et des devoirs des rois : c'est en même temps une critique très peu voilée de l'amour de Louis XIV pour les conquêtes, la guerre, le luxe, la flatterie, et tous les fléaux ordinaires de la royauté : il n'est pas jusqu'à Louvois qui ne soit clairement désigné par allusion. Là est toute la portée de l'œuvre du grand archevêque : Eucharis et Antiope n'y ont été mises que pour donner l'apparence du roman, et, s'il est possible, pour détourner la colère du monarque irrité.

Par malheur nous sommes devenus aujourd'hui très sensibles à ce que ce procédé a de faux et d'artificiel. Dans *Télémaque* le traité et le roman se sont réciproquement nui : mais c'est le roman qui en a le plus pâti. Nous admettons bien qu'un roman ait un but moral, mais à la condition qu'il reste essentiellement un roman ; et ce n'est pas le cas ici. Les deux principaux personnages, l'élève et le maître, sont également froids : Télémaque se sauve encore par la médiocrité, mais Mentor est bien l'homme le plus insupportable de toute la littérature romanesque. Je n'en connais qu'un seul qui puisse lui disputer la palme : c'est le Bélisaire de Marmontel.

L'influence du *Télémaque* (1699) fut très grande sur le roman français pendant tout le XVIII[e] siècle : sans parler des imitations directes qu'il suscita, comme le *Cyrus* (1727) de Ramsay, le *Séthos* (1731) de l'abbé Terrasson, et le *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* (1788) de l'abbé Barthélemy, on peut dire qu'il inaugure le roman d'allusions politiques ou religieuses, et le conte moral, qui vont devenir une arme si terrible aux mains des philosophes. Fénelon se trouve ainsi conduire directement à Voltaire : ce n'est pas un des aspects les moins curieux de cette physionomie multiple et fuyante.

32.

Antiope.

FÉNELON.
Télémaque.

Alors le roi, voyant que tous les moyens de retenir les deux étrangers lui échappaient, essaya de les arrêter par un lien plus fort. Il avait remarqué que Télémaque aimait Antiope et il espéra de le prendre par cette passion. Dans cette vue, il la fit chanter plusieurs fois pendant des festins. Elle le fit pour ne pas désobéir à son père, mais avec tant de modestie et de tristesse, qu'on voyait bien la peine qu'elle souffrait en obéissant. Idoménée alla jusqu'à vouloir qu'elle chantât la victoire remportée sur les Dauniens et sur Adraste; mais elle ne put se résoudre à chanter les louanges de Télémaque: elle s'en défendit avec respect et son père n'osa la contraindre. Sa voix douce et touchante pénétrait le cœur du jeune fils d'Ulysse : il était tout ému. Idoménée, qui avait les yeux fixés sur lui, jouissait du plaisir de remarquer son trouble. Mais Télémaque ne faisait pas semblant d'apercevoir les desseins du roi; il ne pouvait s'empêcher, en ces occasions, d'être fort touché, mais la raison était en lui au-dessus du sentiment; et ce n'était plus ce même Télémaque qu'une passion tyrannique avait autrefois captivé dans l'île de Calypso; pendant qu'Antiope chantait, il gardait un profond silence; dès qu'elle avait fini, il se hâtait de tourner la conversation sur quelque autre matière.

Le roi, ne pouvant par cette voie réussir dans son dessein, prit enfin la résolution de faire une grande chasse, dont il voulut donner le plaisir à sa fille. Antiope pleura, ne voulant point y aller; mais il fallut exécuter l'ordre absolu de son père. Elle monte un cheval écumant, fougueux et semblable à ceux que Castor domptait pour les combats; elle le conduit sans peine : une troupe de jeunes filles la suit avec ardeur; elle paraît au milieu d'elles comme une Diane dans les forêts. Le roi la voit et il ne peut se lasser de la voir; en la voyant, il oublie tous ses malheurs passés. Télémaque la voit aussi et il est encore plus touché de la modestie d'Antiope que de son adresse et de toutes ses grâces.

Les chiens poursuivaient un sanglier d'une grandeur

énorme, et furieux comme celui de Calydon ; ses longues soies étaient dures et hérissées comme des dards; ses yeux étincelants étaient pleins de sang et de feu, son souffle se faisait entendre au loin comme le bruit sourd des vents séditieux quand Éole les rappelle dans son antre pour apaiser les tempêtes; ses défenses, longues et crochues comme la faux tranchante des moissonneurs, coupaient le tronc des arbres. Tous les chiens qui osaient en approcher étaient déchirés; les plus hardis chasseurs, en le poursuivant, craignaient de l'atteindre.

Antiope, légère à la course comme les vents, ne craignit point de l'attaquer de près; elle lui lance un trait qui le perce au-dessus de l'épaule. Le sang de l'animal farouche ruisselle, et le rend plus furieux; il se tourne vers celle qui l'a blessé. Aussitôt le cheval d'Antiope, malgré sa fierté, frémit et recule, le sanglier monstrueux s'élance contre lui, semblable aux pesantes machines qui ébranlent les murailles des plus fortes villes. Le coursier chancelle et est abattu; Antiope se voit par terre, hors d'état d'éviter le coup fatal de la défense du sanglier animé contre elle. Mais Télémaque,attentif au danger d'Antiope, était déjà descendu de cheval. Plus prompt que les éclairs, il se jette entre le cheval abattu et le sanglier, qui revient pour venger son sang; il tient dans ses mains un long dard, et l'enfonce presque tout entier dans le flanc de l'horrible animal qui tombe plein de rage.

A l'instant, Télémaque en coupe la hure qui fait encore peur quand on la voit de près et qui étonne tous les chasseurs. Il la présente à Antiope. Elle rougit; elle consulte des yeux son père, qui, après avoir été saisi de frayeur, est transporté de joie de la voir hors du péril et lui fait signe qu'elle doit accepter ce don. En le prenant, elle dit à Télémaque : « Je reçois de vous avec reconnaissance un autre don plus grand, car je vous dois la vie. » A peine eût-elle parlé qu'elle craignit d'avoir trop dit; elle baissa les yeux, et Télémaque, qui vit son embarras, n'osa lui dire que ces paroles : « Heureux le fils d'Ulysse d'avoir conservé une vie si précieuse! mais plus heureux encore s'il pouvait passer la sienne auprès de vous! » Antiope, sans lui répondre, rentra brusquement dans la troupe de ses jeunes compagnes, où elle remonta à cheval.

Idoménée aurait, dès ce moment, promis sa fille à Télémaque, mais il espéra d'enflammer davantage sa passion en le laissant dans l'incertitude, et crut même le retenir encore à Salente, par le désir d'assurer son mariage. Idoménée raisonnait ainsi en lui-même; mais les dieux se jouent de la sagesse des hommes. Ce qui devait retenir Télémaque fut précisément ce qui le pressa de partir ; ce qu'il commençait à sentir le mit dans une juste défiance de lui-même.

(*Télémaque*, XXIII.)

LE ROMAN AU XVIIIe SIÈCLE

Le XVIIIe siècle s'ouvre avec Hamilton. C'est l'avènement d'un genre pimpant, léger, spirituel, impertinent, frivole, au moins par le dehors, c'est-à-dire du *Conte*. A côté des grands romanciers de l'époque, des Lesage, des Prévost, des Rousseau, il y a une longue génération de conteurs, qui traverse tout le siècle et dont Voltaire est le plus illustre spécimen.

Qu'est-ce qu'un conte? C'est un roman auquel personne ne croit, ni auteur, ni lecteur. Car il n'y a pas à dire : nous croyons aux personnages des vrais romans, à Virginie de la Tour, à Julie d'Étanges, à Manon Lescaut, et même à cette alouette babillarde qui s'appelle Mlle Marianne; nous y croyons avec notre cœur et notre imagination : nous nous identifions tour à tour avec elles et avec ceux qui les ont aimées; tout le plaisir du roman consiste dans cette duperie à demi volontaire et charmante de nous-mêmes. Dans un conte, il n'en va pas de même : nous nous soucions fort peu du sultan Misapouf ou de la princesse Grisemine, eussent-ils même existé : mais nous nous amusons énormément de ce qu'ils disent, et de la façon dont ils le disent. Un conte nous intéresse ou par le mérite de la narration, ou par la drôlerie du sujet, ou par l'esprit, ou par les allusions, ou par la profondeur même de la pensée; mais voilà tout : si nous nous mettions vraiment à la place de Candide ou de Mlle Cunégonde, ce ne serait plus un conte. Voilà pourquoi un même récit peut être à la

fois, selon la manière dont on le goûte, un roman ou un conte : les jolies histoires de Ma Mère l'Oye sont des contes aujourd'hui pour moi. et sont des romans pour mes petits enfants.

Toute cette lignée des conteurs, qu'on peut rattacher à La Fontaine (*Psyché*), est fort nombreuse au XVIIIe siècle : brillante et variée, elle contient de très petits auteurs et aussi d'illustres écrivains. Sans être vraiment des romanciers, ils travaillent tous, plus ou moins directement, pour le roman. On trouvera plus loin une dizaine d'extraits, puisés dans ces œuvres charmantes. Les jolies pages abondent, et elles auraient pu être citées en bien plus grand nombre, s'il n'eût fallu se borner, faute de place, et si bien souvent l'esprit des conteurs n'avait été mis au service de l'incrédulité et de la licence. Plus qu'aucun autre genre le conte a résumé en lui-même ce qu'il y a eu de meilleur et de pire dans ce siècle de généreuses pensées et de mauvaises mœurs.

Voici les plus célèbres parmi les conteurs :

Hamilton *, narrateur exquis, un des écrivains les plus attiques de notre littérature.

Paradis de Moncriff (1687-1770), génie fort médiocre, mais homme à la mode, courtisan habile, amuseur de la cour et de la ville, académicien, *historiogriffe* des chats, et auteur d'un conte indien : les *Aventures de Zéloïde et d'Amauzarifdine* (1714).

Crébillon fils (1707-1777), un des noms les plus importants, mais non des plus recommandables dans l'histoire du roman au XVIIIe siècle : il a fondé un genre, qui eut beaucoup trop de fortune après lui : c'est le conte licencieux, dont il nous a laissé quelques modèles avec *Tanzaï et Néadarné* (1734), *les Égarements de l'esprit et du cœur* (1736), *le Sopha* (1745), etc. : Ces livres ont exercé presque autant d'influence en

leur temps que les plus beaux chefs-d'œuvre. D'ailleurs Crébillon n'a rien de grossier ni de trivial : on n'y découvrirait pas un seul mot malsonnant : les mœurs qu'il dépeint sont très élégantes, et très spirituelles, mais elles n'en sont pas meilleures pour cela. Crébillon fut au demeurant un homme aimable et bon, excellent fils, époux modèle, que dis-je ? censeur royal, chargé de défendre la moralité publique contre les hardiesses des écrivains !

Le chevalier DE MOUHY (1701-1784), homme de lettres besogneux, auteur fécond, plutôt connu aujourd'hui par son *Histoire du théâtre* que par ses nombreux romans : citons cependant ses *Contes de cour* (1740) et surtout *la Mouche ou les Espiègleries facétieuses de Bigand* (1736).

Le chevalier DE LA MORLIÈRE (1719-1785), rastaquouère de la littérature, chef de claque au Théâtre-Français, quelque peu escroc et spadassin, très célèbre par son *Angola* (1746), *histoire indienne, ouvrage sans vraisemblance.*

DUCLOS * doit être rangé dans cette classe à cause de son conte d'*Acajou et Zirphile* (1744), édité avec les estampes de Boucher.

CAZOTTE *, agréable et spirituel conteur.

VOISENON (1708-1775), abbé galant et frivole, héros de boudoirs et de salons, gourmand, libertin, charmant d'ailleurs, le plus gentil des académiciens : il a écrit *le Sultan Misapouf et la princesse Grisemine* (1746).

DIDEROT * appartient à la même famille par le premier de ses romans (1748), et par ses *Contes bleus.*

VOLTAIRE * enfin, le Roi du genre, infiniment supérieur à tous, et qui a élevé ces petits récits à la dignité de contes *philosophiques* ou *politiques*, sans leur rien faire perdre de leurs grâces piquantes.

Ne le séparons pas de son fidèle disciple Marmontel*, dont le *Bélisaire* n'est qu'un conte *historique*, si l'on peut dire, et dont les *Contes Moraux* se rapprochent, du moins pour quelques-uns, du genre de la *nouvelle*.

Il y aurait d'autres noms encore à citer; mais au fur et à mesure qu'on s'enfonce dans les dernières années du siècle, les hommes et les œuvres de cette espèce peuvent être difficilement mentionnés : nous retrouverons du reste quelques-uns de ces noms dans la descendance (la moins bonne et la moins avouable) de Jean-Jacques Rousseau.

Avant d'arriver aux grands maîtres du roman, il faut dire encore quelques mots d'une autre famille d'écrivains, qui, tout en s'étant mêlés au courant du temps, forment malgré tout un groupe distinct, avec des caractères propres. Je veux parler des innombrables auteurs de *Mémoires* ou d'*Histoires secrètes*, littérateurs féminins pour la plupart. Si médiocres que soient la plupart des ces auteurs, c'est à Mme de La Fayette qu'ils se rattachent, et même on peut dire en un sens qu'ils dépendent tous de l'école classique. Quand l'héroïque et le burlesque eurent été également bafoués et condamnés par Boileau, quand la gloire de Mlle de Scudéry et celle de Scarron eurent été jetées au vent, on put croire que le roman allait mourir du coup : de fait, il sembla disparaître, mais il prit une autre forme, il se fit plus humble, plus sage, plus réaliste, pour plaire au goût du temps désabusé : les petits chefs-d'œuvre de Mme de La Fayette achevèrent de mettre à la mode ce genre nouveau. Cette vogue se maintient pendant toute la fin du XVIIe siècle et se continue pendant une bonne partie du XVIIIe. Les mémoires secrets sont mis au pillage et, l'imagination aidant, sont travestis en véritables romans, romans d'amour et d'aventures, où l'on ne trouve plus les anachronismes ridicules de Mlle de Scudéry. Parmi ces ancêtres d'Alexandre Du-

mas père, citons d'abord Courtilz de Sandras (1644-1712), dont les *Mémoires de M. d'Artagnan* (1700) devaient servir de thème aux *Trois Mousquetaires*, puis Serviez, de Mailly, Née de La Rochelle. Le groupe féminin est plus nombreux et plus célèbre : les principaux noms sont ceux de Mme de Gomez (1684-1770), de Mlle de Lussan (1682-1750), de Mlle Lhéritier de Villandon (1664-1734), de Mme de Fontaines (morte en 1730, auteur de l'*Histoire de la comtesse de Savoie* et de l'*Histoire d'Aménophis*), et surtout de Mme de Tencin* dont les trois petits romans forment un digne pendant à ceux de Mme de La Fayette. D'ailleurs cette forme de mémoires supposés ou de confessions plus ou moins authentiques sera si bien accueillie du public, que les plus grands romans du siècle, ceux de Marivaux, de Prévost, de Rousseau même n'en revêtiront pas une autre. C'est la marque distinctive du roman de l'époque, qui affiche hautement la prétention d'être *vrai* et même jusqu'à un certain point *réel*, et qui se sépare nettement par là du *conte*, œuvre de pure imagination[1]. Vers le même temps Mme de Graffigny (1695-1758) inaugurait, avec ses *Lettres péruviennes* (1747), ces correspondances romanesques et passionnées qui auront tant de succès plus tard après *la Nouvelle Héloïse*.

Pendant ce temps le vrai roman s'organisait et grandissait chaque jour : il profitait de toutes ces ressources, et aussi de celles que lui fournissait la décadence rapide des vieux genres classiques. Quatre ou cinq grands noms marquent à travers le siècle les étapes de sa marche triomphale.

1. A ce groupe intéressant des romanciers féminins il faut ajouter le nom d'une femme distinguée, Mme Riccoboni (1714-1792), dont les nombreux romans eurent une grande vogue auprès de la société littéraire du temps : les plus célèbres furent *Ernestine*, très vantée par La Harpe, les *Lettres de Fanny Butler*, la Suite de la *Marianne* de Marivaux, etc...

Lesage * donne d'abord au roman une matière digne de lui, trop vaste même, trop peu délimitée, et qu'il a tenté d'épuiser en une seule fois. Cette matière, c'est l'homme même, l'homme moyen, incarné dans le seigneur Gil Blas de Santillane. Cet homme vrai, parfaitement naturel, qui n'est ni très bon ni très méchant, qui a plutôt des travers que des vices, plutôt d'heureux instincts que de solides vertus, est aussi l'homme de Molière et de La Bruyère. Lesage, fils du XVIIe siècle, est l'héritier direct de ces deux grands réalistes : ses romans ne sont guère autre chose qu'un entassement de *scènes* ou de *caractères*. *Le Diable boiteux* sent trop ce procédé d'éparpillement ; *Gil Blas* vaut mieux parce que l'observation y est moins menue, plus profonde, plus variée, et surtout parce que l'auteur a su mettre dans son livre un lien qui rassemble tous ces matériaux épars, un centre vivant où tout converge et en qui tout se résume : l'admirable caractère du héros. Du premier coup le roman semble donc, avec Lesage, atteindre tout d'abord son but, qui est de peindre la vie humaine. L'auteur de *Gil Blas* est le grand promoteur du roman moderne : mais d'autres vont venir qui dégageront de cette synthèse un peu confuse et hâtive les conditions particulières du genre.

Marivaux *, élève de Racine, commence par y réintégrer l'amour, assez en défaveur depuis les galanteries héroïques de Mandane et d'Artamène. L'amour, à vrai dire, existait bien déjà dans le roman de Lesage, mais perdu au milieu des autres sentiments, à l'état de simple détail dans la complexité de la vie. Marivaux lui fait une bien autre place, il le représente comme la grande affaire de l'existence, le but suprême auquel tendent Mlle Marianne et M. Jacob. L'autre innovation de Marivaux consiste à avoir introduit dans le roman la psychologie, qui en est proprement l'âme, et qui le différencie du drame : un

roman doit nous faire comprendre ce qu'une comédie nous fait voir : il doit nous montrer les secrets mobiles, les ressorts cachés, les fils mystérieux de la pensée et de la volonté, tous les infiniment petits de l'âme humaine. Marivaux est un grand psychologue avant M. Paul Bourget; il l'est même déjà avec excès : pour lui le cerveau de cette jeune fille de quinze ans, qui s'appelle Marianne, est aussi compliqué que celui de César ou d'Alexandre. En somme, Marivaux s'attache à polir et à dégrossir le bloc de Lesage : il apporte dans l'œuvre du roman une vue plus nette, et aussi un admirable outil de précision, presque inconnu avant lui.

Prévost * va plus loin encore, et il est plus logique : il met cette psychologie à peu près exclusivement au service de l'amour, et il s'aperçoit bien vite, à observer et à analyser la passion, que l'amour est triste et qu'il est naturellement tragique. Que d'empires il a perdus, depuis qu'il a perdu Troie! Que d'âmes il a affolées et torturées! Que de catastrophes il a causées! Du coup, c'est la tragédie qui entre dans le roman, avec son cortège de souffrances et de crimes. Tandis que toutes les histoires de Lesage et de Marivaux se terminent par des mariages, à la façon des comédies, c'est par des deuils et des malheurs que s'achèvent toutes celles de Prévost. Cette invasion de l'élément proprement romanesque et sentimental dans le roman est toute une révolution : c'est la rentrée en scène de l'idéalisme longtemps refoulé. Ce n'est plus l'homme moyen de Lesage, c'est un homme exceptionnel, que peint l'abbé Prévost. Cet homme me ressemble, il a un cœur et une raison comme moi; mais il pense plus que moi, il aime plus que moi, il souffre plus que moi, et, par cela même qu'il est supérieur à moi, il me ravit à lui, et réalise ainsi la condition même du roman, qui est de nous donner le spectacle illusoire d'une vie plus heureuse ou plus

malheureuse, en tout cas plus *vivante* que la nôtre.

Désormais le roman, qui s'était longtemps cherché, s'est enfin trouvé et il s'est affirmé : il ne lui reste plus qu'à utiliser toutes ces énergies accumulées et à étendre encore son domaine.

C'est de l'étranger que vint l'impulsion. Déjà au commencement du siècle la littérature picaresque de l'autre côté des Pyrénées avait fortement marqué le réalisme de Lesage. Cette fois ce fut la vertueuse et prècheuse Albion, qui avec Richardson influa sur le roman français. A vrai dire la France ne faisait guère que reprendre le bien qu'elle avait prêté : les romans de Richardson ne sont venus qu'après ceux de Marivaux et de Prévost, et ils leur ont emprunté bien des choses. Mais l'auteur anglais a le premier fondu dans des œuvres plus achevées ces divers éléments qui restaient un peu incoordonnés dans les romans français : à savoir la psychologie raffinée, la peinture des passions violentes, l'intérêt dramatique du récit, enfin la signification morale qui se dégage de ces grandes crises. Tel est le principal mérite de *Paméla ou la Vertu récompensée* (Londres, 1740), de *Clarisse Harlowe* (1748) et l'*Histoire de sir Charles Grandisson* (1753). Prévost les traduisit au fur et à mesure, et la France les admira avec l'intempérance que nous apportons toujours dans nos engouements ; Diderot * emboucha la trompette du panégyrique ; Rousseau * fit mieux : il fit *la Nouvelle Héloïse.*

Sujet vraiment romanesque ; cœurs aux prises avec les fatalités du sort, aimant et souffrant plus vivement que l'humanité moyenne ; forte moralité qui s'épand dans tout le récit comme une sève abondante ; enfin la nature entière, les lacs mélancoliques, les cimes grandioses des Alpes servant de cadre à ce mélange de joie et de douleur humaines : tels sont les principaux caractères de ce roman, qui est bien le plus grand du XVIIIe siècle, et peut-être de tous ceux qu'a

enfantés l'imagination de nos auteurs. C'est une œuvre capitale, qui résume en elle tous les efforts du passé, et qui y ajoute son originalité propre. Elle marque le triomphe du roman, qui après avoir recueilli les dépouilles de la comédie, de la tragédie, et du *genre moral* (je me sers de ce mot, faute d'un meilleur, pour définir la façon d'un La Bruyère), achève sa victoire, en annexant le domaine de l'éloquence et de la poésie. Avec Rousseau, le roman n'est plus un simple amusement d'hommes de lettres ; il devient un genre redoutable et puissant avec lequel tous les autres devront compter ; il a conquis sa place dans la république des lettres ; et je ne sais même pas si à cette date de 1762 cette place n'est pas la plus noble et la plus belle.

Les disciples de Rousseau organisent et consolident sa conquête. Bernardin de Saint-Pierre * nous donne le roman que Rousseau eût voulu faire s'il eût vécu davantage, le roman de l'homme *naturel* (*Paul et Virginie*) après celui de l'homme civilisé (*La Nouvelle Héloïse*). Florian * décrit les naïves amours des paysans des Cévennes. Restif de la Bretonne * tempère l'idéalisme du maître par la forte et grossière trivialité du peuple de Paris.

Cependant certains auteurs s'attachent à développer les moins bonnes parties de l'œuvre de Rousseau et du même coup pervertissent sa pensée : héritiers directs des trop hardis conteurs, mais dépourvus de leurs grâces légères, ils donnent au libertinage l'apparence mensongère de la passion, ils abaissent le sentiment à n'être plus que l'expression des plus vils instincts, ils profanent l'amour idéal d'un Saint-Preux et d'une Julie. Ces romanciers, à quoi bon les citer ? Un seul a du talent, et méritait une autre célébrité : c'est Choderlos de Laclos : les autres sont à peine nommables. Il était dit que ce grand XVIIIe siècle conserverait jusqu'au bout cette tache distinctive, qui nous empêchera toujours de l'estimer pleinement.

Telle est, tracée à grands traits, l'histoire du roman au XVIIIe siècle : époque intéressante entre toutes, et féconde en chefs-d'œuvre. Nous sommes au confluent de la littérature classique et de la littérature moderne, au point où tout finit et où tout recommence ; nous assistons, au milieu de la décadence des vieux genres à la croissance superbe et luxuriante de ce Roman, qui condense à un certain moment en lui-même toutes les énergies du génie français, et d'où vont bientôt renaître, par suite de l'éternelle évolution des choses, l'éloquence d'un Mirabeau, l'ode d'un Lamartine, le drame nouveau d'un Victor Hugo.

HAMILTON

(1646-1720)

Sainte-Beuve dit que l'Angleterre, après avoir pris vers le milieu du XVIIe siècle Saint-Évremond à la France, le lui restitua en la personne d'Hamilton, et il ajoute : « Il y avait de quoi la consoler. » Sans doute, d'autant plus que la France, à cet échange, fit une excellente affaire : en cédant l'un, elle n'avait perdu que le politique brouillon, et elle conserva pour elle le penseur délicat, l'écrivain élégant ; en recevant l'autre, elle le prit tout entier, et de cet Anglais transplanté sur les bords de la Seine elle fit assez vite non seulement un parfait Parisien, mais un auteur vraiment national. Car il ne suffit pas de dire qu'Hamilton a l'esprit français, « il est cet esprit même ».

Comment ce noble Écossais put-il s'acclimater aussi complètement chez nous ? D'abord, il y vint très jeune. Antoine Hamilton y passa toute son enfance, de 1649 à 1660, tant que dura le premier exil des Stuarts. Puis il s'y installa définitivement en 1688, avec le roi Jacques II. Dans l'intervalle il avait souvent franchi

le détroit pour venir prendre sa part des élégances et des plaisirs de la vie parisienne dont les Anglais se sont toujours montrés si friands. Mais ce qui décida surtout de la vocation d'Hamilton, et qui acheva de le naturaliser Français, ce fut l'alliance de sa race avec une des meilleures familles du royaume : vers 1665 sa sœur épousa le chevalier de Grammont. Jamais beau-frère ne put se vanter d'avoir été plus fêté, ni mieux accueilli : Hamilton lui voua une admiration qui devint un véritable culte : c'est à lui qu'il dut une bonne part de son talent et à coup sûr le plus clair de sa renommée littéraire.

Défauts et qualités, tout semblait également séduisant chez Grammont, qui est bien le type achevé du gentilhomme français, à une époque où la noblesse, destituée de ses grands devoirs, n'avait plus à songer qu'à ses plaisirs. Petit-fils de la belle Corisandre, il avait sans doute un peu de sang du Béarnais dans les veines : cela nous explique assez son goût pour les galanteries et pour les aventures. Ce cadet de famille, qui ne se sentait aucune vocation pour l'état religieux, était parti à vingt ans de son château de Gascogne pour apprendre le métier des armes, sous la garde d'un vieux serviteur, le fidèle Brinon : il faut voir avec quelle juvénile audace il commence par dépouiller son Mentor de l'argent du voyage, et comment il se hâte de perdre au jeu, à Lyon, dans un tripot, ces quatre cents pistoles pieusement amassées par une mère prévoyante. Mais, comme les voyages forment vite la jeunesse, le chevalier prend une revanche peu loyale avec un pauvre diable de comte piémontais, qu'il triche indignement, et qu'il débarrasse de son dernier écu au jeu du *quinze*, sous la garde d'un peloton d'infanterie. Ne nous indignons pas trop : les *Caractères* de La Bruyère, les mémoires, et les comédies du temps nous en disent long sur les péchés mignons des gentilshommes du siècle. Nous ne suivrons pas le chevalier de Grammont au siège de Turin, puis à la

cour de Piémont, où il accomplit mille folies, en compagnie de son ami Matta. Nous le retrouvons vers 1660 en Angleterre, où il est exilé, pour avoir osé lever les yeux sur Mlle de La Motte Heudicourt dont Louis XIV était fort épris. A cette cour à moitié française et passablement dissolue des Stuarts, Grammont paraît avec un éclat extraordinaire : il y reste, aussi longtemps que dure son exil, l'homme à la mode, l'arbitre des élégances, le boute-en-train de toutes les fêtes. Il n'a qu'une affaire en tête, la galanterie : il courtise effrontément ces Anglaises, belles, froides, et nullement inexpugnables, dont Charles II aimait à s'entourer; il mène de front mainte intrigue, se tirant des mauvais pas à force d'impertinence et d'esprit. C'est là qu'il s'éprend de Mlle Hamilton, à qui il engage sa foi, sans être autrement pressé d'en venir au mariage promis : comme il quittait Londres pour rentrer en France, ne fallut-il pas que son futur beau-frère, Antoine Hamilton, courût à sa poursuite, sur la route de Douvres, pour lui rappeler sa promesse : « Chevalier, n'avez-vous rien oublié à Londres? — Pardonnez-moi ! j'ai oublié d'épouser votre sœur ! »

En vrai gentilhomme, Grammont avait plus d'esprit naturel que d'instruction, le génie de la conversation plutôt que celui du style. Ce fut Hamilton qui se chargea de tenir la plume et de rédiger les aventures galantes de son beau-frère. Il le fit sur le tard : Grammont avait près de quatre-vingts ans; lui-même plus de soixante. Ces *Mémoires* ne ressemblent donc en rien à des notes exactes, écrites sous l'impression directe des événements qui y sont relatés : ils furent faits après coup. Quelque quarante ou cinquante ans s'étaient écoulés depuis que Grammont avait fait tourner les têtes à la cour de Charles II, ou risqué au trictrac l'argent de sa première campagne : tous ces souvenirs lointains avaient eu le temps de s'effacer quelque peu ou du moins de s'arranger et de s'em-

bellir. Grammont d'ailleurs était Gascon, et par cela même porté à colorer ses récits au gré de sa vive imagination ; Hamilton, qui faisait œuvre de lettré, a dû brocher encore sur le tout : et voilà comment ces *Mémoires du comte de Grammont*, ou cette *Histoire amoureuse de la cour d'Angleterre* sont un pur roman, en dépit des faits historiques qu'ils contiennent.

Ce livre parut en 1713, deux ans avant la Régence. Il appartient bien en effet au XVIIIe siècle, par le fond et par la forme. Sans doute la matière en semblait vieille, puisqu'il s'agissait du siège de Turin et du règne de Charles Stuart : mais dans cet élégant gentilhomme, joueur, écervelé, frivole, libertin, qui ne reconnaissait un de ces roués, qui, une fois le Grand Roi mort, vont régner en maîtres à la cour, aux côtés de Philippe d'Orléans? Ce style n'était pas non plus celui dont Mme de Motteville ou le cardinal de Retz avaient raconté l'histoire de leur temps : la phrase était plus courte, plus alerte, plus coquette, plus désireuse d'étaler ses grâces et son esprit, plus vive et plus claire aussi : on sent que La Bruyère a passé par là, on sent aussi que Voltaire n'est pas loin. C'est du reste l'époque où Lesage régénère le roman en France. Les *Mémoires de Grammont* paraissent quatre ans après *le Diable boiteux*.

Hamilton composa aussi des contes (*le Bélier*, *Fleur d'Epine*, *l'Enchanteur Faustus*, *les Quatre Facardins*, *Zeneyde*), dans le goût de ceux des *Mille et une Nuits*, qui paraissaient alors. Ils ne sont pas sans mérite ; ils sont fins et légers, comme leur auteur : ils n'ont cependant plus pour nous un grand intérêt : il y manque quelque chose, qui constituait une grosse partie du charme des *Mémoires* : il y manque ce beau-frère, que nous ne connaissons guère à vrai dire que par Hamilton, mais sans lequel Hamilton perd une bonne moitié de son charme.

Voisenon prisait fort les *Mémoires de Grammont* :

« Cet ouvrage, disait-il, est à la tête de ceux qu'il faut régulièrement relire tous les ans. » C'est beaucoup dire : car aujourd'hui nous sommes pressés, et nous avons beaucoup à lire. Mais il est certain que ce livre est de ceux qui font honneur aux lettres françaises, et qu'on relit le plus volontiers : je conseille même aux gens de goût d'y revenir plus souvent qu'aux contes de l'abbé Voisenon.

33.

Le tripot de M. Cerise.

HAMILTON. *Histoire amoureuse de la cour d'Angleterre.*

Le chevalier de Grammont part pour faire sa première campagne en Piémont. Il voyage avec un vieux serviteur, le fidèle Brinon, que sa mère lui a adjoint pour veiller sur sa conduite, et rendre compte de sa personne. Il commence par lui extorquer les quatre cents pistoles, qui devaient faire les frais de cette campagne. Nous allons voir comment il se hâte de les perdre, dès son arrivée à Lyon.

Il y a d'aussi bons traiteurs à Lyon qu'à Paris; mais mon soldat, selon la coutume, me mena chez un de ses amis, dont il me vanta la maison comme le lieu de la ville où l'on faisait la chère la plus délicate, et où l'on trouvait la meilleure compagnie. L'hôte de ce palais était gros comme un muid ; il s'appelait Cerise. Il était Suisse de nation, empoisonneur de profession et voleur par habitude. Il me mit dans une chambre assez propre et me demanda si je voulais manger en compagnie, ou seul. Je voulus être de l'auberge, à cause du beau monde que le soldat m'avait promis dans cette maison.

Brinon revint plus renfrogné qu'un vieux singe, et, voyant que je me peignais un peu pour descendre : « Eh ! que voulez-vous donc, monsieur ? me dit-il. Aller trotter par la ville ? Non pas. N'est-ce pas assez trotté depuis le matin ? Mangez un morceau et couchez-vous de bonne heure pour être du matin à cheval à la pointe du jour. — Monsieur le contrôleur, lui dis-je, je ne veux ni trotter par

la ville, ni manger seul, ni me coucher de bonne heure. Je veux souper en compagnie là-bas. — En pleine auberge ? s'écria-t-il, eh ! monsieur, vous n'y songez pas. Je me donne au diable s'ils ne sont une douzaine de baragouineurs à jouer cartes et dés, qu'on n'entendrait pas Dieu tonner. »

J'étais devenu insolent depuis que je m'étais emparé de l'argent; et, voulant commencer de me soustraire à la domination de mon gouverneur : « Savez-vous bien, monsieur Brinon, lui dis-je, que je n'aime pas qu'un sot fasse le raisonneur? Allez-vous-en souper, s'il vous plaît, et que j'aie ici des chevaux de poste avant le jour. »

J'avais senti pétiller mon argent au moment qu'il avait lâché le mot de cartes et dés. Je fus un peu surpris de trouver la salle où l'on mangeait remplie de figures extraordinaires. Mon hôte, après m'avoir présenté, m'assura qu'il n'y aurait que dix-huit ou vingt de ces messieurs qui auraient l'honneur de manger avec moi. Je m'approchai d'une table où l'on jouait, et je faillis à mourir de rire. Je m'étais attendu à voir bonne compagnie et gros jeu, et c'étaient deux Allemands qui jouaient au trictrac. Jamais chevaux de carrosse n'ont joué comme ils faisaient : mais leur figure surtout passait l'imagination. Celui auprès de qui j'étais était un petit ragot, grassouillet et rond comme une boule. Il avait une fraise, avec un chapeau pointu, long d'une aune. Non, il n'y a personne qui, d'un peu loin, ne l'eût pris pour le dôme de quelque église avec un clocher dessus. Je demandai à l'hôte ce que c'était : « Un marchand de Bâle, me dit-il, qui vient ici vendre des chevaux : mais je crois qu'il n'en vendra guère de la manière qu'il s'y prend, car il ne fait que jouer. — Joue-t-il gros jeu? lui dis-je. — Non pas à présent, dit-il; ce n'est que pour leur écot, en attendant le souper; mais quand on peut tenir le petit marchand en particulier, il joue beau jeu. — A-t-il de l'argent? lui dis-je. — Oh ! oh ! dit le perfide Cerise, plût à Dieu que vous lui eussiez gagné mille pistoles, et en être de moitié! Nous ne serions pas longtemps à les attendre. »

Il ne m'en fallut pas davantage pour méditer la ruine du chapeau pointu. Je me remis auprès de lui pour l'étudier; il jouait tout de travers, écoles sur écoles[1]; Dieu

1. Terme de trictrac.

sait! Je commençais à me sentir quelque remords sur l'argent que je devais gagner à une petite citrouille qui en savait si peu. Il perdit son écot. On servit, et je le fis mettre auprès de moi. C'était une table de réfectoire, où nous étions pour le moins vingt-cinq, malgré la promesse de mon hôte.

Le plus maudit repas du monde fini, toute cette cohue se dispersa, je ne sais comment, à la réserve du petit Suisse, qui se tint auprès de moi, et de l'hôte, qui se vint mettre de l'autre côté. Ils fumaient comme des dragons, et le Suisse me disait de temps en temps : *Demande pardon à monsieur de la liberté grande*; et là-dessus m'envoyait des bouffées de tabac à m'étouffer. M. Cerise, de l'autre côté, me *demanda la liberté de me demander* si j'avais été dans son pays, et parut surpris de me voir assez bon air sans avoir voyagé en Suisse.

Le petit ragot à qui j'avais affaire était aussi questionneur que l'autre. Il me demanda si je venais de l'armée du Piémont : et, lui ayant dit que j'y allais, il me demanda si je voulais acheter des chevaux ; qu'il en avait bien deux cents, dont il me ferait bon marché. Je commençais à être enfumé comme un jambon ; et m'ennuyant du tabac et des questions, je proposai à mon homme de jouer une petite pistole au trictrac en attendant que nos gens eussent soupé. Ce ne fut pas sans beaucoup de façon qu'il y consentit, en me demandant pardon de la *liberté grande*.

Je lui gagnai partie, revanche, et le tout en un clin d'œil; car il se troublait et se laissait enfiler, que c'était une bénédiction. Brinon arriva sur la fin de la troisième partie pour me mener coucher. Il fit un grand signe de croix, et n'eut aucun égard à tous ceux que je lui faisais de sortir : il fallut me lever pour lui en aller donner l'ordre en particulier. Il commença par me faire des réprimandes de ce que je m'encanaillais avec un vilain monstre comme cela. J'eus beau lui dire que c'était un gros marchand qui avait force argent, et qui ne jouait non plus qu'un enfant : « Lui! marchand! ne vous y fiez pas, monsieur le chevalier : je me donne au diable si ce n'est quelque sorcier. — Tais-toi, vieux fou, lui dis-je; il n'est non plus sorcier que toi, c'est tout dire; et, pour te le montrer, je veux lui gagner quatre ou cinq cents pistoles avant de me cou-

cher. » En disant cela, je le mis dehors, avec défense de rentrer et de nous interrompre.

Le jeu fini, le petit Suisse déboutonna son haut de chausses pour tirer un beau quadruple d'un de ses goussets; et, me le présentant, il me demanda pardon de la *liberté grande* et voulut se retirer. Ce n'était pas mon compte. Je lui dis que nous ne jouions que pour nous amuser; que je ne voulais point de son argent; et que, s'il voulait, je lui jouerais ses quatre pistoles dans un tour unique. Il en fit quelques difficultés; mais il se rendit à la fin et le regagna. J'en fus piqué; j'en rejouai une autre; la chance tourna, le dé lui devint favorable, les écoles cessèrent; je perdis partie, revanche et le tout en fut. J'étais piqué : lui, beau joueur, il ne me refusa rien, et me gagna tout, sans que j'eusse pris six trous en huit ou dix parties. Je lui demandai encore un tour pour cent pistoles; mais comme il vit que je ne mettais pas au jeu, il me dit qu'il était trop tard, qu'il fallait qu'il allât voir ses chevaux, et se retira, me demandant pardon de la *liberté grande*.

Le sang-froid dont il me refusa, et la politesse dont il me fit la révérence, me piquèrent tellement que je fus tenté de le tuer. Je fus si troublé de la rapidité dont je venais de perdre jusqu'à la dernière pistole, que je ne fis pas d'abord toutes les réflexions qu'il y a à faire sur l'état où j'étais réduit.

Je n'osais remonter dans ma chambre, de peur de Brinon. Par bonheur, s'étant ennuyé de m'attendre, il s'était couché. Ce fut quelque consolation; mais elle ne dura pas. Dès que je fus au lit, tout ce qu'il y avait de funeste dans mon aventure se présenta à mon imagination. J'envisageais toute l'horreur de mon désastre sans y trouver de remède; et j'eus beau tourner mon esprit de toutes façons, il ne me fournit aucun expédient.

Je ne craignais rien tant que l'aube du jour; elle arriva pourtant, et le cruel Brinon avec elle. Il était botté jusqu'à la ceinture, et, faisant claquer un maudit fouet qu'il tenait à la main : « Debout, monsieur le chevalier, s'écria-t-il en ouvrant mes rideaux : les chevaux sont à la porte, et vous dormez encore! Nous devrions déjà avoir fait deux postes. Çà, de l'argent pour payer dans la maison. — Brinon, lui dis-je d'une voix humiliée, fermez le rideau.

— Comment! s'écria-t-il, fermez le rideau! Vous voulez donc faire votre campagne à Lyon? Apparemment vous y prenez goût. Et le gros marchand, vous l'avez dévalisé? Non pas? Monsieur le chevalier, cet argent ne nous profitera pas. Ce malheureux a peut-être une famille, et c'est le pain de ses enfants qu'il a joué, et que vous avez gagné. Cela valait-il la peine de veiller toute la nuit? Que dirait madame si elle voyait ce train? — Monsieur Brinon, lui dis-je, fermez s'il vous plaît le rideau. » Mais au lieu de m'obéir, on eût dit que le diable lui fourrait dans l'esprit ce qu'il y avait de plus sensible, et de plus piquant dans un malheur comme le mien. « Et combien? me disait-il : les cinq cents? Que fera ce pauvre homme? Souvenez-vous que je vous l'ai dit, monsieur le chevalier, cet argent ne vous profitera pas. Est-ce quatre cents? trois? deux? Quoi! ce ne serait que cent pistoles? » poursuivit-il, voyant que je branlais la tête à chaque somme qu'il avait nommée. « Il n'y a pas grand mal à cela; et cent pistoles ne le ruineront pas, pourvu que vous les ayez bien gagnées. — Brinon, mon ami, lui dis-je, avec un grand soupir, fermez le rideau, je suis indigne de voir le jour. »

Brinon tressaillit à ces tristes paroles; mais il pensa s'évanouir, quand je lui contai mon aventure. Il s'arracha les cheveux, fit des exclamations douloureuses dont le refrain était toujours : « Que dira madame? » Et, après s'être épuisé en regrets inutiles : « Ça, donc, monsieur le chevalier, me dit-il, que prétendez-vous devenir? — Rien, lui dis-je, car je ne suis bon à rien. » Ensuite, comme j'étais un peu soulagé de lui avoir fait ma confession, il me passa quelques projets dans la tête que je ne pus lui faire approuver. Je voulais qu'il allât en poste joindre mon équipage pour vendre quelques-uns de mes habits; je voulais encore proposer au marchand de chevaux de lui en acheter bien cher à crédit, pour les revendre à bon marché. Brinon se moqua de toutes ces propositions; et, après avoir eu la cruauté de me laisser tourmenter, il me tira d'affaire. Les parents font toujours quelque vilenie à leurs pauvres enfants : ma mère avait eu le dessein de me donner cinq cents louis, elle en avait retenu cinquante, tant pour quelques petites réparations à l'abbaye que pour faire prier Dieu pour moi; Brinon était chargé des

cinquante autres, avec ordre de n'en point parler que dans quelque pressante nécessité. Elle arriva bientôt, comme tu vois.

(*Histoire amoureuse de la cour d'Angleterre*, ch. III.)

34.

Le bel habit du chevalier de Grammont.

HAMILTON. *Histoire amoureuse de la cour d'Angleterre.*

Le chevalier de Grammont, invité par le roi d'Angleterre à une mascarade, devait recevoir de Paris un bel habit brodé, pour éblouir les dames de la cour : il avait envoyé son valet Termes pour le rapporter.

Le jour du bal venu, la cour, plus brillante que jamais, étala toute sa magnificence dans cette mascarade. Ceux qui la devaient composer étaient assemblés, à la réserve du chevalier de Grammont. On s'étonna qu'il arrivât des derniers dans cette occasion, lui dont l'empressement était si remarquable dans les plus frivoles; mais on s'étonna bien plus de le voir enfin paraître en habit de ville qui avait déjà paru. La chose était monstrueuse pour la conjoncture et nouvelle pour lui. Vainement portait-il le plus beau point, la perruque la plus vaste et la mieux poudrée qu'on pût voir : son habit, d'ailleurs magnifique, ne convenait point à la fête.

Le roi, qui s'en aperçut d'abord : « Chevalier de Grammont, lui dit-il, Termes n'est donc point arrivé ?... — Pardonnez-moi, Sire, dit-il, Dieu merci... — Comment, Dieu merci? dit le roi; lui serait-il arrivé quelque chose par les chemins ? — Sire, dit le chevalier de Grammont, voici l'histoire de mon habit, et de M. Termes, mon courrier. » A ces mots, le bal tout prêt à commencer fut suspendu. Tous ceux qui devaient danser faisaient un cercle autour du chevalier de Grammont ; il poursuivit ainsi son récit :

« Il y a deux jours que ce coquin devrait être ici, suivant mes ordres et ses serments. On peut juger de mon impatience tout aujourd'hui, voyant qu'il n'arrivait pas. Enfin, après l'avoir bien maudit, il n'y a qu'une heure qu'il est arrivé, crotté depuis la tête jusqu'aux pieds,

botté jusqu'à la ceinture, fait enfin comme un excommunié : « Eh bien, monsieur le faquin, lui dis-je, voilà de « vos façons de faire! Vous vous faites attendre jusqu'à « l'extrémité! Encore est-ce un miracle que vous soyez « arrivé. — Oui, mor...., dit-il, c'est un miracle. Vous êtes « toujours à gronder. Je vous ai fait faire le plus bel « habit du monde, que M. le duc de Guise lui-même a « pris soin de commander. — Donne le donc, bourreau, « lui dis-je. — Monsieur, dit-il, si je n'ai mis douze bro- « deurs après, qui n'ont fait que travailler jour et nuit, « tenez-moi pour un infâme. Je ne les ai pas quittés d'un « moment. — Et où est-il, dis-je, traître, qui ne fais que « raisonner dans le temps que je devrais être habillé? « — Je l'avais, dit-il, empaqueté, serré, ployé, que toute « la pluie du monde n'en eût point approché. Me voilà à « courir jour et nuit, connaissant votre impatience, et « qu'il ne faut pas lanterner avec vous... — Mais où est-il, « m'écriai-je, cet habit si bien empaqueté? — Péri, mon- « sieur, me dit-il en joignant les mains. — Comment, péri? « lui dis-je, en sursaut. — Oui, péri, perdu, abîmé : que vous « dirai-je de plus ? — Quoi! le paquebot a fait naufrage? « lui dis-je. — Oh! vraiment, c'est bien pis, comme vous « allez voir, me répondit-il. J'étais à une demi-lieue de « Calais, hier au matin, et je voulus prendre le long de « la mer pour faire plus de diligence; mais, ma foi, l'on « dit bien vrai qu'il n'est rien tel que le grand chemin : « car je donnai tout au travers d'un sable mouvant, où « j'enfonçai jusqu'au menton. — Un sable mouvant au- « près de Calais! lui dis-je. — Oui, monsieur, me dit-il, « et si bien sable mouvant que je me donne au diable si « on me voyait autre chose que le haut de la tête quand « on m'en a tiré. Pour mon cheval, il a fallu plus de quinze « hommes pour l'en sortir; mais pour mon porte-man- « teau, où malheureusement j'avais mis votre habit, jamais « on ne l'a pu trouver : il faut qu'il soit pour le moins « une lieue sous terre. » — Voilà, Sire, poursuivit le chevalier de Grammont, l'aventure et le récit que m'en a fait cet honnête homme [1]. Je l'aurais infailliblement tué, si je

1. Termes avait brocanté le bel habit brodé pour la somme de cent cinquante louis. Grammont rencontrera quelques mois

n'avais eu peur de faire attendre mademoiselle d'Hamilton, et si je n'avais été pressé de vous donner avis du sable mouvant, afin que vos courriers prennent soin de l'éviter. »

(*Hist. amoureuse de la cour d'Angleterre*, chap. VII.)

35.

UNE BEAUTÉ ANGLAISE.

HAMILTON. *Histoire amoureuse de la cour d'Angleterre.*

Madame Wetenhall était ce qu'on appelle proprement une beauté toute anglaise; pétrie de lis et de roses, de neige et de lait quant aux couleurs; faite de cire à l'égard des bras et des mains, de la gorge et des pieds; mais tout cela sans âme et sans air. Son visage était des plus mignons; mais c'était toujours le même visage : on eût dit qu'elle le tirait le matin d'un étui pour l'y remettre en se couchant, sans s'en être servie durant la journée. Que voulez-vous? la nature en avait fait une poupée dès son enfance, et poupée jusqu'à la mort resta la blanche Wetenhall.

(*Hist. am. de la cour d'Anglet.*, ch. VIII.)

Mme DE TENCIN

(1681-1749)

Chez celle qui fut madame de Tencin, je trouve quatre personnages bien différents, et qui, chose étonnante, ont trouvé le moyen de faire très bon ménage ensemble. — C'est d'abord *sœur Claudine de Tencin*, qui prit le voile vers 1696 dans le pittoresque et trop charmant couvent de Montfleury, près de Grenoble : elle y était entrée contre son gré, elle était jolie, elle était coquette : on peut deviner le reste. — Voici ensuite *la Tencin*, femme d'intrigue, aventu-

plus tard cet habit à Abbeville sur le dos d'un marié de campagne, et la supercherie sera découverte.

rière hardie et sans scrupules, grande amie du Régent, de Dubois, de Law, digne sœur d'un indigne frère, qui devint archevêque de Lyon et cardinal, héroïne de tous les scandales, et quelque peu soupçonnée d'assassinat par-dessus le marché : elle a sa place dans l'histoire à côté de la de Prie, et bien au-dessous de la Pompadour. — Mais voici par contre la célèbre *Madame de Tencin*, la reine de salon, qui pendant vingt-cinq ans joua à la maman avec les principaux littérateurs du temps, avec Fontenelle, Marivaux, La Motte, Duclos, Marmontel, Montesquieu même, aimable avec tous, spirituelle toujours, pratique surtout, au point d'habiller « les bêtes de sa ménagerie », et de leur faire don chaque année d'une culotte pour leurs étrennes. — Voici enfin un quatrième personnage, qui s'appelle à la fois *d'Argental et Pont de Veyle* : ces deux neveux de Mme de Tencin se laissèrent bénévolement attribuer les romans de leur tante. Pourquoi cette femme, qui joua tant de vilains rôles, se refusa-t-elle à endosser la responsabilité du seul qui fût tout à fait honorable, de celui qui lui vaut aujourd'hui notre sincère estime ? Fut-ce par orgueil aristocratique ? C'est bien possible. Fut-ce par un sentiment de discrétion et de pudeur, pour ne pas mêler à ces gracieux récits le souvenir des fautes passées ? Je voudrais le croire.

En tout cas, ils sont bien jolis, sous leurs atours un peu vieillots et fanés, ces trois petits romans qui recommandent encore aujourd'hui le nom de Mme de Tencin à l'attention de la postérité.

Les *Mémoires du comte de Comminges* (1735) sont dans leur genre un vrai petit chef-d'œuvre. Le sujet est celui de *Roméo et Juliette*. Deux familles de Gascogne se haïssent, les Lussan et les Comminges, branche aînée et branche cadette d'un même tronc. Or il arrive que sur ce champ de discorde va naître et pousser un amour impossible : Roméo, c'est le jeune

comte de Comminges ; Juliette, c'est Adélaïde de Lussan. Ils se sont rencontrés par hasard aux eaux de Bagnères, et, sans se connaître, ils se sont aimés d'abord d'une tendresse subite, fatale, inexorable, qui engage toute la vie. Quand ils savent qui ils sont, ils souffrent cruellement, mais leurs âmes se sont données et ne sauraient se reprendre. Tel est le prologue. Suit le poignant récit des malheurs des deux amants : Comminges est jeté au fond d'un cachot par un père irrité ; Adélaïde se résigne, pour sauver la vie et la liberté de celui qu'elle aime, à épouser un certain Bénavidès, qu'elle déteste et qui est un rustre ; Comminges fait des efforts désespérés pour revoir celle dont il est à jamais séparé, et manque de se faire tuer à ses pieds par l'époux furieux. Le dénouement est lugubre, mais plein de grandeur et de poésie ; on le trouvera cité plus loin ; ces pages, où les deux amants se retrouvent au fond du couvent de la Trappe, l'un et l'autre revêtus de l'habit religieux et liés par des vœux éternels, Adélaïde mourante, déjà couchée sur la cendre et faisant sa confession publique, Comminges éperdu et sanglotant à ce terrible spectacle, peuvent compter parmi les plus belles qu'ait produites le roman au XVIIIe siècle.

Le Siège de Calais (1739) a le grave défaut d'être une *nouvelle historique*, c'est-à-dire un mélange très artificiel de roman et d'histoire. Les amours de M. de Canaple pour Mme de Granson, de M. de Châlon pour Mlle de Mailly, de milord d'Arondel pour Mlle de Roye (car il n'y a pas moins de trois intrigues enchevêtrées) sont traités dans le goût de cette galanterie élégante et maniérée que le XVIIe siècle avait mise à la mode. Amants respectueux, dévoués, d'ailleurs très malheureux, toujours égarés par d'injustes soupçons ; incidents ordinaires, tels que duels, bracelets perdus, carrosses renversés : voilà qui ne caractérise pas très spécialement les mœurs de 1347 et de la guerre de

Cent ans. Aussi sommes-nous un peu étonnés de retrouver au dénouement tous ces personnages réunis à la cour d'Édouard III, les uns en chemise, la corde au cou, à côté d'Eustache de Saint-Pierre et de Jean d'Aire, d'autres transformés en seigneurs anglais, madame de Granson enfin, prosternée aux pieds du roi, et implorant, de concert avec la reine, la grâce des nobles Calaisiens. Cette très belle scène d'histoire se trouve ainsi rapetissée et affadie : combien je préfère le simple et émouvant récit de Froissart, ce roi « grignant les dents », et la bonne dame sa femme pleurant à genoux « moult tendrement » pour amollir le cœur de son seigneur! L'intérêt du roman de Mme de Tencin n'est donc pas là ; il est tout entier dans certains épisodes. Il y a une histoire d'enfant abandonné et recueilli qui est gracieusement contée, et qui devient bien curieuse sous la plume de cette mère dénaturée qui avait exposé jadis d'Alembert sur les marches de Saint-Jean le Rond. Il y a aussi la romanesque aventure d'une jeune fille, enfermée au couvent, et portant sous un habit de religieuse un cœur tout plein du monde et dévoré de passion : plût au ciel que sœur Claudine n'ait rien eu de plus grave à se reprocher que cette touchante sœur Amélie de Roye, dont elle a raconté les amours!

Dans son dernier roman, *les Malheurs de l'Amour* (1747), madame de Tencin s'est heureusement gardée de toucher à l'histoire. En revanche nous y retrouvons lès mêmes allusions à quelques circonstances tragiques de sa vie, un enfant recueilli, une prise de voile au couvent, une religieuse de l'abbaye du Paraclet, qui ne veut pas rompre ses vœux pour épouser celui qu'elle aime : on sent que ces souvenirs hantaient l'imagination de l'auteur. L'intrigue ressemble assez à celle de *la Princesse de Clèves*. L'héroïne, nommée Pauline, a fait un mariage de résignation et de dépit, en épousant le digne président d'Hacque-

ville, au lieu du jeune comte de Barbasan qu'elle croit infidèle. Il n'y a pourtant au fond de cette situation qu'un malentendu terrible, dont meurt le pauvre Président, à la façon de M. de Clèves, et qui n'est dissipé qu'à la fin, au moment où Barbasan vient de mourir aussi. Pauline se retire dans une abbaye, pour y pleurer sur sa double infortune.

Le nom de Mme de Tencin n'est pas très important dans l'histoire du roman : l'influence de ces trois petits récits fut à peu près nulle sur le développement du genre. Ils regardent le passé bien plus que l'avenir. On les dirait presque sortis de la plume de Mme de La Fayette : on y retrouve ce même ton de mélancolie, cette même inquiétude, ce même goût pour les histoires tristes où l'on conte des amours impossibles, des mariages mal assortis et irréparables. Mais chez Mme de La Fayette on rencontre un fond plus solide de vertu et de résignation, tandis que chez Mme de Tencin il y a quelque chose de moins réservé et de moins pur. On peut dire cependant que ces deux femmes, dont la valeur morale est si différente, sont presque sœurs par le talent et par le style : si l'une ne gagne à peu près rien à ce rapprochement, l'autre du moins y trouve, jusqu'à un certain point, sa réhabilitation.

36.

La mort d'un trappiste.

Le comte de Comminges, désespéré de n'avoir pu épouser Mademoiselle de Lussan, qu'il aimait et qu'il croit morte, est venu chercher la paix du cœur au fond de l'abbaye de la Trappe.

Mme DE TE
Mémoire
comt
de Comm

Il y avait trois années que je menais cette vie, sans que mes peines eussent eu le moindre adoucissement, quand je fus appelé par le son de la cloche pour assister à la mort d'un religieux : il était déjà couché sur la cendre, et

on allait lui administrer le dernier sacrement, lorsqu'il demanda au père abbé la permission de parler.

« Ce que j'ai à dire, mon père, ajouta-t-il, animera d'une nouvelle ferveur ceux qui m'écoutent pour celui qui par des voies si extraordinaires m'a tiré du profond abime où j'étais plongé, pour me conduire dans le port du salut ».

Il continua ainsi :

« Je suis indigne de ce nom de frère dont ces saints religieux m'ont honoré : vous voyez en moi une malheureuse pécheresse qu'un amour profane a conduite dans ces saints lieux.

Ce religieux qui va mourir n'est autre que Mademoiselle de Lussan. Elle raconte le penchant de son cœur pour Comminges, comment elle a dû consentir pour sauver son amant à épouser un homme qu'elle haïssait, comment enfin devenue veuve, restée seule au monde, et désireuse de se retirer dans un couvent, elle a par hasard, en entrant dans une église, reconnu parmi les religieux qui chantaient les louanges du Seigneur ce Comminges tant aimé, dont elle n'avait plus de nouvelles : résolue à vivre près de lui, elle a revêtu des habits d'homme, et elle a obtenu d'être admise dans la maison.

« Quelle était la disposition que j'apportais à vos saints exercices ? un cœur plein de passion, tout occupé de ce qu'il aimait. Dieu, qui voulait en m'abandonnant à moi-même me donner de plus en plus des raisons de m'humilier un jour devant lui, permettait sans doute ces douceurs empoisonnées, que je goûtais à respirer le même air et à être dans le même lieu. Je m'attachais à tous ses pas, je l'aidais dans son travail autant que mes forces pouvaient me le permettre, et je me trouvais dans ces moments payée de tout ce que je souffrais. Mon égarement n'alla pourtant pas jusqu'à me faire connaître ; mais quel fut le motif qui m'arrêta ? La crainte de troubler le repos de celui qui m'avait fait perdre le mien : sans cette crainte, j'aurais peut-être tout tenté pour arracher à Dieu une âme que je croyais qui était toute à lui.

« Il y a deux mois que pour obéir à la règle du saint fondateur, qui a voulu par l'idée continuelle de la mort sanctifier la vie de ses religieux, il leur fut ordonné à tous de se creuser chacun leur tombeau. Je suivais comme à l'ordinaire celui à qui j'étais liée par des chaînes si honteuses : la vue de ce tombeau, l'ardeur avec laquelle il le creusait, me pénétrèrent d'une affliction si vive qu'il fallut m'éloigner pour laisser couler mes larmes qui pouvaient me trahir : il me semblait depuis ce moment que j'allais le perdre ; cette idée ne m'abandonnait plus ; mon attachement en prit encore de nouvelles forces ; je le suivais partout, et, si j'étais quelques heures sans le voir, je croyais que je ne le verrais plus.

« Voici le moment heureux que Dieu avait préparé pour m'attirer à lui ; nous allions dans la forêt couper du bois pour l'usage de la maison, quand je m'aperçus que mon compagnon m'avait quittée ; mon inquiétude m'obligea à le chercher. Après avoir parcouru plusieurs routes du bois, je le vis dans un endroit écarté, occupé à regarder quelque chose qu'il avait tiré de son sein. Sa rêverie était si profonde que j'allai à lui, et que j'eus le temps de considérer ce qu'il tenait sans qu'il m'aperçût. Quel fut mon étonnement, quand je reconnus mon portrait ! Je vis alors que bien loin de jouir de ce repos que j'avais tant craint de troubler, il était comme moi la malheureuse victime d'une passion criminelle ; je vis Dieu appesantir sa main toute-puissante sur lui : je crus que cet amour, que je portais jusqu'au pied des autels, avait attiré la vengeance céleste sur celui qui en était l'objet. Pleine de cette pensée je vins me prosterner au pied de ces mêmes autels, je vins demander à Dieu ma conversion pour obtenir celle de mon amant. Oui, mon Dieu ! c'était pour lui que je vous priais, c'était pour lui que je versais des larmes, c'était son intérêt qui m'amenait à vous. Vous eûtes pitié de ma faiblesse ; ma prière, toute insuffisante, toute profane qu'elle était encore, ne fut pas rejetée ; votre grâce se fit sentir à mon cœur. Je goûtai dès ce moment la paix d'une âme qui est avec vous et qui ne cherche que vous. Vous voulûtes encore me purifier par des souffrances, je tombai malade, peu de jours après. Si le compagnon de mes égarements gémit encore sous le poids du péché, qu'il jette les yeux

sur moi, qu'il considère ce qu'il a si follement aimé, qu'il pense à ce moment redoutable où je touche, et où il touchera bientôt, à ce jour où Dieu fera taire sa miséricorde pour n'écouter que la justice. Mais je sens que le temps de mon dernier sacrifice s'approche, j'implore le secours des prières de ces saints religieux, je leur demande pardon du scandale que je leur ai donné, et je me reconnais indigne de partager leur sépulture. »

Le son de la voix d'Adélaïde si présent à mon souvenir me l'avait fait reconnaître dès le premier mot qu'elle avait prononcé. Quelle expression pourrait représenter ce qui se passait alors dans mon cœur! Tout ce que l'amour le plus tendre, tout ce que la pitié, tout ce que le désespoir peuvent faire sentir, je l'éprouvai dans ce moment J'étais prosterné comme les autres religieux. Tant qu'elle avait parlé, la crainte de perdre une de ses paroles avait retenu mes cris. Mais quand je compris qu'elle avait expiré, j'en fis de si douloureux que les religieux vinrent à moi et me relevèrent. Je me démêlai de leurs bras, je courus me jeter à genoux auprès du corps d'Adélaïde, je lui prenais les mains que j'arrosais de mes larmes...

La véritable piété n'est point cruelle : le père abbé, attendri de ce spectacle, tâcha par les exhortations les plus tendres et les plus chrétiennes de me faire abandonner ce corps que je tenais étroitement embrassé. Il fut obligé d'y employer la force : on m'entraîna dans une cellule, où le père abbé me suivit : il passa la nuit avec moi, sans pouvoir rien gagner sur mon esprit. Mon désespoir semblait s'accroître par les consolations qu'on voulait me donner. « Rendez-moi, lui disais-je, Adélaïde! Pourquoi m'en avez-vous séparé? Non, je ne puis plus vivre dans cette maison où je l'ai perdue, où elle a souffert tant de maux. Par pitié! ajoutai-je en me jetant à ses pieds, permettez-moi d'en sortir! Que feriez-vous d'un misérable dont le désespoir troublerait votre repos? Souffrez que j'aille dans l'hermitage attendre la mort. Ma chère Adélaïde obtiendra de Dieu que ma pénitence soit salutaire; et vous, mon père, je vous demande cette dernière grâce, promettez-moi qu'un même tombeau unira nos cendres. Je vous promettrai à mon tour de ne rien faire pour hâter ce moment, qui peut seul mettre fin à mes maux. »

Le père abbé, par compassion, et peut être encore plus pour ôter de la vue de ses religieux un objet de scandale, m'accorda ma demande, et consentit à ce que je voulus. Je partis dès l'instant pour ce lieu; j'y suis depuis plusieurs années, n'ayant d'autre occupation que celle de pleurer ce que j'ai perdu.

(*Mémoires du comte de Comminges.*)

LESAGE

(1668-1747)

Comédies et romans ont rempli la longue, honnête, et laborieuse carrière de Lesage. Ce Breton, venu de sa province à Paris pour être avocat, s'était fait auteur, sur le conseil de son ami, le poète tragique Danchet. Il n'était plus à l'âge des illusions poétiques ni des vives passions; il avait passé la trentaine : il se laissa aller à sa vocation, qui était d'observer le monde, sans vouloir le réformer, et de le peindre au naturel, tel qu'il le voyait, souvent ridicule, mais généralement dépourvu de grands vices ou de grandes vertus. Une fois pourtant, il sentit sa bile s'échauffer, et il composa *Turcaret*. L'orage que souleva cette pièce, et les difficultés qu'il rencontra auprès des grands comédiens, comme on les appelait, le poussèrent à se retrancher surtout dans le roman, où son talent et son caractère se sentaient plus à l'aise. Il n'en resta pas moins, pendant près de trente ans, le pourvoyeur inépuisable du Théâtre de la Foire, où il épanchait le plus gros de sa verve comique et où il livrait au public, sans beaucoup d'apprêt, les mille traits de satire que lui suggérait l'observation quotidienne. Mais le roman eut le meilleur de Lesage; c'est dans ce moule plus commode, qu'il jeta tous les *Turcarets* que lui faisait concevoir son génie.

Il avait commencé par traduire en 1704 les *Nouvelles aventures de l'admirable Don Quichotte*, par Avellaneda, le continuateur et l'ennemi de Cervantes. C'était l'époque en France d'un renouveau d'imitation espagnole. La vogue des grands dramaturges castillans, Lope de Vega, Calderon, Moreto, Tirso de Molina, Rojas, Guilhen de Castro, Alarcon, et celle des grands romanciers Montemayor, Cervantes, Quevedo, Mendoza, Maria de Zayas, etc., avait un peu diminué depuis le temps où Corneille donnait *le Cid* et *le Menteur*, et où Scarron mettait au pillage les beaux sentiments et les triviales aventures de l'autre côté des Pyrénées. Boileau, Racine et La Fontaine prêchaient le retour à la nature, ou du moins le retour aux modèles impeccables de l'antiquité. Mais vers la fin du siècle, au moment où nos grands écrivains se sont tus, et où Louis XIV impose son petit-fils sur le trône de Charles II, les esprits se retournent naturellement vers les choses et les hommes de l'Espagne : les *Nouvelles* grenadines ou castillanes abondent ; le roman de mœurs aura avec Lesage le baptême espagnol, comme la tragédie l'avait eu avec Corneille.

Son *Don Quichotte* n'était que traduit ; son *Diable boiteux* (1707) fut imité, et l'auteur français montra bien à ce coup que son imitation avait presque l'originalité d'une création. Le cadre du tableau est emprunté, ainsi que le titre de l'ouvrage, au *Diablo cojuelo* de Guevara, paru en 1641. Cette fiction ingénieuse, par laquelle le diable Asmodée transporte par vives enjambées don Cléophas sur le sommet des maisons de Madrid, fait disparaître les toits « comme on enlève la croûte d'un pâté » et, plongeant son regard au fond des demeures comme au fond des consciences, découvre à son compagnon ces mille petites scènes de la vie privée qui restent cachées aux yeux du public : tout cela appartient bien à Guevara, et il est juste de lui en faire honneur. Restituons encore

à l'Espagne ces trois ou quatre nouvelles par lesquelles l'auteur a voulu varier la monotonie sautillante de l'œuvre ; et nous aurons ainsi payé largement la dette de la France, tout comme Lesage a d'ailleurs honnêtement payé la sienne dans la dédicace de son livre. Mais tout le reste est bien français : et ce reste, c'est précisément ce qui fait tout le prix du *Diable boiteux*, cette peinture de la société parisienne en 1707, ces bourgeois avares, ces coquettes fardées, ces médecins ignorants, ces banquiers qui filent en Hollande, ces poètes faméliques, ces nobles sans le sou, ces laquais parvenus, enfin tout ce désarroi moral qui marque la fin du règne de Louis XIV, et qui annonce la Régence. La Bruyère, une quinzaine d'années avant Lesage, avait déjà fait les mêmes peintures, plus générales peut-être, mais aussi ressemblantes ; la comédie de Regnard, celle de Dufresny, celle de Dancourt surtout et celle des Italiens s'escrimaient sur la même matière, et livraient à la risée publique les mêmes mœurs et les mêmes travers. Il souffle sur ces dernières années du grand siècle un vent de réalisme auquel le triomphe de la doctrine classique et l'achèvement des chefs-d'œuvre n'ont pas été étrangers. On cherche le vrai comme on peut : et, comme Molière a déjà fait dans ce champ la plus belle moisson, il ne reste plus, selon le mot de La Bruyère, qu'à glaner après lui ; on s'adonne moins à la peinture de l'homme, que l'on croit être définitive, qu'à celle des hommes et de la société. *Le Diable boiteux* se rattache donc étroitement aux comédies du temps et aux *caractères* : seulement dans La Bruyère il y avait une condensation, une accumulation de traits qui donnaient à chaque figure l'aspect d'un portrait général : chez Lesage les tableaux sont moins chargés, moins humains peut-être, mais plus exacts : on y sent la vie réelle. Enfin tandis qu'on reprochait à La Bruyère, à tort ou à raison, de n'avoir

guère mis dans son œuvre d'autre liaison que le fil de la reliure, il y a quelque chose de plus dans *le Diable boiteux*, quoi qu'à vrai dire la trame n'en soit pas encore bien forte : ce n'est qu'un fil bien ténu et bien léger, mais ce n'est plus seulement celui de la reliure : il y a un cadre, il y a un semblant d'intrigue, il y a déjà partout le ton et l'allure du récit. Qu'on ne se laisse pas prendre à l'apparent désordre de l'ensemble : ce petit livre apporte quelque chose de nouveau dans notre littérature ; c'est le roman de mœurs qui commence.

Bientôt après parut *Gil Blas* (les deux premiers volumes en 1715, le troisième en 1724, le quatrième en 1735).

Il y a au sujet de ce roman une *question espagnole* qu'il importe de vider en quelques mots. C'est Voltaire qui l'a posée en 1775, sans aucune preuve, et dans une intention assez malveillante contre Lesage, qu'il n'aimait pas. Est-il exact que *Gil Blas* soit « entièrement pris d'un roman espagnol », la *Vie de Marc Obregon* du chanoine Vincent Espinel? Il est facile d'y aller voir : et l'on constatera bien vite que Lesage a seulement fait quelques emprunts de détails à ces picaresques aventures. Mais il n'est rien tel, pour rendre un homme à jamais suspect, que de l'avoir accusé une fois, fût-ce à tort ; comme dit Basile, il en reste toujours quelque chose. Les Espagnols, émoustillés dans leur amour-propre national, n'ont pas laissé échapper une pareille aubaine, et ils se sont mis en campagne pour découvrir le fameux modèle dont Lesage n'aurait été qu'un vil copiste. A défaut d'Espinel, qui ne tient pas debout, le Père Isla a imaginé un certain Constantini, que personne ne connaît et dont il ne reste pas une ligne ; à défaut de Constantini, trop peu sérieux, Llorente s'est ingénieusement rabattu sur Antonio de Solis, qui a bien existé, mais dont l'hypothétique manuscrit reste aussi introu-

vable, et pour cause. Ces deux critiques s'entendent d'ailleurs admirablement pour couper à Lesage toute retraite ; ils ont de merveilleux arguments, à double tranchant. Lesage a-t-il montré dans son roman une certaine connaissance de l'histoire, des mœurs, et même de la langue espagnole ? Cela prouve qu'il est un voleur. A-t-il au contraire embrouillé parfois la chronologie, ou bronché sur la géographie ? Cela prouve encore qu'il est un voleur, mais un voleur maladroit, ou mieux encore un voleur très malin, qui a voulu détourner les soupçons par cette affectation d'ignorance ! C'est vouloir vraiment un peu trop prouver, et la mauvaise foi est évidente. La vérité est que Lesage a beaucoup lu les Espagnols, et qu'il leur a beaucoup emprunté, non seulement à Espinel, mais à Rojas, à Solorzanno, à Mendoza, à Estebanille, à Aleman, et à bien d'autres encore, sans compter quelques Italiens, et pas mal de Français, entre autres Molière et La Bruyère. Mais précisément parce qu'il a pris un peu de tous les côtés, il n'a vraiment copié ni dépouillé personne ; avec ces matériaux disparates il a fait une œuvre très originale et très française, malgré le costume espagnol dont il lui a plu de l'affubler. Ce roman a d'ailleurs rempli une bonne partie de sa vie : s'il n'eût fait que traduire un *Gil Blas* espagnol, comme il a traduit, ou à peu près, *Guzman*, *Estebanille*, ou même *le Bachelier*, il n'y eût certainement pas consacré si longtemps. C'est que ce roman est vraiment le fruit de son génie, qui a tout observé, et tout patiemment arrangé. Gil Blas n'est pas un de ces aventuriers vulgaires, comme la littérature espagnole en a fourni à la douzaine : il a une signification plus haute : il est tel que pouvait le concevoir un Français de 1715, héritier des grands moralistes du siècle précédent.

Gil Blas est le fils d'un pauvre écuyer et d'une humble duègne d'Oviedo. A dix-sept ans, un peu

frotté de grec et de latin, il quitte son pays pour aller étudier à l'Université de Salamanque. Son oncle le chanoine lui cède une vieille mule et quarante ducats ; ses parents lui donnent seulement quelques bonnes paroles, qui se résument en trois conseils : vivre en honnête homme, ne pas s'engager dans de mauvaises affaires, et, sur toutes choses, ne pas prendre le bien d'autrui. A ce léger bagage Gil Blas ajoutera bien vite les leçons de l'expérience. A peine sorti d'Oviedo il est exploité par un parasite qui se moque de lui, il est pris par des voleurs qui le gardent pendant plus de six mois. Il s'évade vertueusement et délivre en même temps une jeune dame prisonnière : cette belle action ne l'empêche pas d'être jeté en prison par le corrégidor d'Astorga, et d'y rester trente jours. Pour une entrée dans le monde, voilà de fâcheux débuts ! Gil Blas, formé à cette rude école, se promet d'être dupe le moins souvent possible, et, pour commencer, il suit le conseil de son ami Fabrice : il n'ira pas à l'Université, il se fera laquais ; « ce métier est pénible pour un imbécile, mais il n'a que des charmes pour un garçon d'esprit », et Gil Blas de Santillane a prodigieusement d'esprit.

Ce n'est encore qu'un prologue (livre I). Lesage a raconté, comme l'indique le titre du roman, l'*histoire* de son héros, c'est-à-dire toute sa carrière de laquais et de commis, qui embrasse une période de quarante années, et qui se divise en trois phrases bien distinctes : Gil Blas avant son entrée à la cour (livres II-VII), Gil Blas à la cour, favori du duc de Lerme (VIII-IX), enfin Gil Blas après sa disgrâce, jusqu'à sa retraite définitivè (X-XII).

La première de ces trois parties est celle que l'auteur a le plus développée. Gil Blas va de ville en ville, et sert les maîtres les plus divers. Lesage en profite pour dérouler toute une galerie de personnages, qui viennent étaler devant nous leurs ridicules,

et qui disparaissent pour faire place à d'autres. C'est un peu la manière du *Diable boiteux;* mais, au lieu de ces vives et trop fugitives silhouettes qui passaient rapidement sous nos yeux comme les verres d'une lanterne magique, ce sont des portraits mieux composés et plus détaillés; ce sont même parfois de vrais tableaux de mœurs que l'auteur nous présente, avec des scènes de comédie achevées, toutes prêtes à être mises au théâtre : on sent que l'art de Lesage est devenu plus souple et plus riche. Cette variété n'engendre d'ailleurs aucun désordre : Gil Blas est toujours présent et réunit les fils dispersés de l'intrigue. Nous le voyons, dans toutes les circonstances où le jette la fortune, toujours actif et intelligent, bon à tout faire, possédant « l'outil universel », servant ses maîtres assez honnêtement, par intérêt plus que par vertu, épousant trop facilement leurs vices, subissant toutes les influences, dépravé avec Rafaël, bien intentionné avec Alphonse de Leyva, faisant quelquefois le mal, mais sachant toujours ce qui est bien, au reste ne s'indignant de rien et cherchant à tirer de la vie un parti aussi honnête et aussi fructueux que possible. Tel il nous apparaît jusqu'à la fin du septième livre, alors qu'il tombe malade dans un hôtel garni de Madrid : à ce moment-là, sa première jeunesse est passée, il a vingt-huit ou trente ans, il touche à la crise qui va décider de son caractère.

Gil Blas est présenté au duc de Lerme, premier ministre de Philippe III, qui, satisfait de sa bonne mine, le prend pour secrétaire, et le charge de rédiger les « dossiers » des gentilshommes de la monarchie : poste de confiance, où Gil Blas s'acquitte fort bien d'abord de sa mission. Mais, à mesure que sa fortune va croître, les dangers vont l'assaillir de toutes parts : il lui faut lutter contre l'influence d'un favori tout-puissant; il lui faut se prêter aux machinations ténébreuses ourdies par le ministre contre

son propre fils, le duc d'Uzède; il lui faut boire toute honte et se faire le pourvoyeur d'amour du prince d'Espagne. Gil Blas se plie à tout avec une étonnante souplesse; il est au comble des honneurs, il est riche, il a des laquais, il se fait insolent à son tour, il devient vénal et corrompu : il faut voir comme il met à la porte un pauvre épicier d'Oviedo qui était venu lui apporter des nouvelles de ses parents! Mais l'expiation est proche : au moment où Gil Blas allait épouser une riche héritière, il est arrêté dans la rue, condamné à la prison perpétuelle, et conduit dans la tour de Ségovie. Tout d'abord, il est accablé, il se désole, la fièvre s'empare de lui; mais peu à peu il renaît à la vie, il se repent, il songe à ses parents; mis en liberté, il rêve d'aller vivre au fond de la solitude dans une humble chaumière. Mais Gil Blas est né sous une heureuse étoile : au lieu d'une cabane, c'est un vrai château en Espagne que lui donne son généreux ami don Alphonse.

Le roman pourrait finir là; mais Lesage ne l'a point voulu. Son héros n'a pas encore quarante ans; nous le connaissons faible et indécis : se résignera-t-il à cette retraite prématurée? N'a-t-il pas le temps de se gâter de nouveau? Les trois derniers livres du roman, les moins agréables peut-être, mais non les moins importants, nous montrent Gil Blas occupé à consolider cette sagesse péniblement acquise. Il va d'abord recueillir le dernier soupir de son père, le pauvre écuyer d'Oviedo; puis il prend possession de son domaine de Lirias, il s'y marie, il veut y finir ses jours. Devenu veuf, il ne peut résister à la tentation de retourner à Madrid, où Philippe IV vient de monter sur le trône; il passe vingt-deux années à la cour, homme de confiance du comte-duc d'Olivarès. Mais cette fois, il sait user plus modérément de la fortune; et, après la disgrâce et la mort du ministre, il revient pour toujours dans son château. Il

a atteint la soixantaine ; il est las, un peu blasé ; il n'a plus d'autre ambition que celle d'être heureux ; il épouse la jeune Dorothée, et il se consacre à l'éducation des enfants qu'elle lui donne.

Tel est Gil Blas : à coup sûr, il n'est pas un saint, ni un héros; mais il ne mérite pas non plus le mépris sous lequel certains critiques l'ont accablé (Paul de Saint-Victor, M. Larroumet, etc.); il est, comme on l'a très bien dit, un homme moyen, plutôt bon que méchant, auquel nous ressemblons tous. Il nous démontre par son exemple la vérité de deux principes, qui sont en somme assez consolants. Le premier, c'est qu'il ne faut pas prendre la vie à rebours, il la faut subir, comme elle est, d'une humeur égale, sans trop se plaindre, sans trop s'enfler non plus ; il en faut tirer le meilleur parti possible et profiter des enseignements de l'expérience : alors, tout au bout, nous trouverons peut-être un jour notre modeste château en Espagne. Le second, c'est que non seulement la vie est bonne en elle-même, mais aussi, contrairement à l'opinion qu'on s'en fait, elle nous rend meilleurs ; pour quelques cœurs qui résistent et qu'elle brise, elle adoucit tous les autres, elle amortit les passions, elle pacifie l'âme : Gil Blas est meilleur à soixante ans qu'il ne l'était à trente : il faut donc souhaiter de vivre pour avoir le temps, comme lui, d'aboutir au port. Cette philosophie n'a rien de très élevé ; mais elle n'a rien non plus d'immoral. Ce n'est pas un idéal poétique que l'on propose à nos efforts, c'est la leçon même qui sort de la réalité des choses.

Par là le roman de Lesage, sans aucune brutalité de touche, sans trivialité de langage, atteint, on peut le dire, la perfection de l'art réaliste. On n'y trouve pas seulement une riche collection de types particuliers, qui y sont dépeints avec une frappante vérité, poètes décadents, comme Fabrice, médecins dispu-

teurs, comme Sangrado et Chuchillo, coquettes avides, comme Camille, comédiennes perverses, comme Laure et Arsénie, hommes de toutes les classes et de tous les habits, voleurs de grands chemins, laquais, archevêques, et premiers ministres : mais, au centre de tous ces personnages, l'auteur a placé cette admirable figure de Gil Blas, dans laquelle nous ne reconnaissons pas seulement tel ou tel d'entre nous, mais nous nous voyons nous-mêmes, et tout le monde avec nous, l'humanité tout entière. Réaliste, Lesage l'a donc été dans le sens le plus complet du mot, non seulement à la façon un peu étroite de nos romanciers d'aujourd'hui, qui n'étudient dans l'homme que l'individu et qui ne s'attachent qu'aux conditions exceptionnelles de la vie, mais à la manière de Boileau et des grands classiques, qui ne séparaient jamais l'observation particulière du culte de la vérité générale. On sent bien, à lire *Gil Blas*, que Lesage a été élevé à l'école du grand siècle.

Lesage ne pouvait faire qu'un *Gil Blas* : le malheur voulut qu'il essayât d'en faire trois autres, qui pâlissent singulièrement à côté de leur aîné.

L'*Histoire de Guzman d'Alfarache* (1732) n'est guère qu'une traduction du roman espagnol de Mateo Aleman, déjà traduit trois fois en français. Lesage a mieux fait que ses prédécesseurs; il a supprimé les moralités inutiles, il a répandu sur tout l'ouvrage le charme de son style ; il a rendu aussi aimables que possible les peu intéressantes aventures de son héros. Guzman n'est qu'un gredin, un filou, un escroc, un gibier de galères, qui mériterait la potence, si la convention n'exigeait pas qu'un *picaro* finisse tranquillement dans son lit, après avoir écrit ses Mémoires. Nous ne ferons pas à Gil Blas l'injure de lui comparer ce triste personnage. Le plus grand mérite de ce roman est de démontrer clairement à nos yeux la distance qui sépare Lesage traducteur de Lesage créateur.

L'*Histoire d'Estebanille Gonzalès, surnommé le Garçon de bonne humeur* (1734, 2 vol.), a un peu plus de valeur. Lesage ne traduit pas seulement, il rogne, il ajoute, il tire de tous les côtés, et même de son propre fonds. Ce livre est plus français, plus léger, plus délicat, plus gai que *Guzman*. On y trouve quelques jolies pages, dont l'honneur doit revenir à l'écrivain français : le tableau d'un intérieur de pension, froid et misérable, l'histoire d'un nécromancien démasqué, et surtout une vive et persistante satire de la médecine : il y a notamment un type d'apothicaire assez réussi, André Potoschi, qui confectionne toutes sortes de drogues pour l'éternelle jeunesse des femmes, et qui sauve la vie à deux malades par un heureux quiproquo, en donnant à l'un le remède que la Faculté avait ordonné à l'autre.

Le Bachelier de Salamanque, ou Mémoires et aventures de Don Cherubin de la Ronda (1736) est le dernier roman qu'ait composé Lesage : il est certainement supérieur aux deux précédents, et certains épisodes sont dignes de *Gil Blas*. L'analogie est du reste si frappante entre les deux œuvres que Llorente en a conclu un peu vite qu'elles provenaient d'un seul et même original. Don Cherubin, après de bonnes études à l'Université, court le monde comme Gil Blas, mais en qualité de précepteur et non de laquais; après avoir fait défiler sous nos yeux une douzaine de ses maîtres et de ses élèves, qu'il abandonne successivement, il nous conduit au Mexique, auprès du gouverneur, le marquis de Gelves. Là Cherubin rencontre un de ses anciens camarades le licencié Carambola, devenu le R. P. Cyrille, de l'ordre de la Merci, qui est bien le jacobin le plus divertissant qu'on puisse rêver. Lesage a tracé à cette occasion une vive peinture des mœurs ecclésiastiques et des couvents : c'est la partie la plus amusante de son livre, ainsi que celle où il raille si finement les prétentions

ridicules de l'Académie de Petapa. Partout ailleurs l'intérêt languit un peu : on sent trop la fatigue de l'auteur. Lesage préférait pourtant *le Bachelier de Salamanque* à tous ses autres ouvrages : ce n'était pas la peine de s'être tant moqué du pauvre archevêque de Grenade au septième livre de *Gil Blas !*

A ces cinq romans espagnols il faut ajouter un sixième roman de Lesage, assez peu connu, auquel on ne fait plus aujourd'hui, bien à tort, l'honneur de la réimpression. Ce sont les *Aventures de M. Robert Chevalier, dit de Beauchêne, capitaine de flibustiers dans la Nouvelle France* (1732, 2 vol.). Ce petit livre a pourtant plus de prix que *Guzman* et *Estebanille :* au lieu de ressasser encore une fois l'éternelle odyssée picaresque, il contient un élément d'intérêt à peu près nouveau dans l'histoire du roman. Beauchêne était un vrai flibustier, qui, après avoir passé près de cinquante ans au service du roi tant sur terre que sur mer, s'était retiré à Tours, où il finit sa vie agitée dans une rixe avec des Anglais; sa veuve confia ses mémoires à Lesage, qui les arrangea, et les publia en partie. A vrai dire, ils ont dû être considérablement remaniés; ce forban, qui avait passé toute sa jeunesse en compagnie des Iroquois et des Algonquins, devait avoir assez peu de lettres : nous reconnaissons presque à chaque page l'ironie légère de Lesage. L'ouvrage est d'ailleurs mal composé : sur les six livres qu'il renferme, trois sont consacrés à une histoire épisodique qui ne tient pas directement au sujet. De plus, il n'a pas de conclusion : Lesage l'a laissé interrompu. Si imparfait qu'il soit, ce roman n'en est pas moins curieux. L'auteur nous transporte du Canada aux Antilles, des Antilles en Islande, d'Islande au Brésil, etc.; il nous dépeint l'état troublé de nos colonies américaines pendant les guerres de Louis XIV. l'ambition toujours éveillée et jalouse des Anglais, les mœurs des peuplades indigènes, la

vie aventureuse des flibustiers, leurs coups d'audace, leur mépris de la mort : mais ce qui fait le principal attrait du roman, c'est la mer, que Beauchêne aime comme la patrie et le tombeau des flibustiers, et que Lesage adorait aussi en vrai Breton qu'il était. Par là l'auteur de *Beauchêne* se relie à Gomberville, et annonce les Mayne Reid, les Feenimore Cooper, les Gustave Aimard de notre époque.

A la gloire d'avoir fondé le roman de mœurs réalistes en France Lesage a joint le mérite de nous avoir donné un de nos premiers romans de voyages et d'aventures.

37.

ASMODÉE.

Don Cléophas Zambullo, se trouvant dans le cabinet d'un astrologue, entend un long soupir, puis des paroles distinctes sortir d'une fiole placée sur la table du savant. Dans cette étroite prison est renfermé Asmodée, surnommé le Diable boiteux. Ce démon, le plus occupé de tous, est celui qui fait les mariages ridicules; qui a introduit dans le monde le luxe, la débauche, les jeux de hasard et la chimie; qui a inventé les carrousels, la danse, la musique, la comédie et toutes les modes nouvelles de France. Il supplie don Cléophas de lui donner la liberté, en brisant simplement la fiole où il est captif.

LESAGE. *Le Diable boiteux.*

Zambullo se hâta de prendre la fiole où était l'esprit, et sans s'embarrasser davantage de ce qu'il en pourrait arriver, il la laissa tomber rapidement. Elle se brisa en mille pièces et inonda le plancher d'une liqueur noirâtre, qui s'évapora peu à peu, et se convertit en une fumée, laquelle venant à se dissiper tout à coup fit voir à l'écolier surpris une figure d'homme en manteau, de la hauteur d'environ deux pieds et demi, appuyé sur deux béquilles. Ce petit monstre boiteux avait des jambes de bouc, le visage long, le menton pointu, le teint jaune et noir, le nez fort écrasé ;

ses yeux qui paraissaient très petits ressemblaient à deux charbons allumés ; sa bouche excessivement fendue était surmontée de deux crocs de moustache rousse et bordée de deux lippes sans pareilles.

Ce gracieux Cupidon avait la tête enveloppée d'une espèce de turban de crêpon rouge, relevé d'un bouquet de plumes de coq et de paon. Il portait au cou un large collet de toile jaune, sur lequel étaient dessinés divers modèles de colliers et de pendants d'oreilles. Il était revêtu d'une robe courte de satin blanc, ceinte par le milieu d'une large bande de parchemin vierge, toute marquée de caractères talismaniques. On voyait peints sur cette robe plusieurs corps à l'usage des dames, très avantageux pour la gorge, des écharpes, des tabliers bigarrés et des coiffures nouvelles toutes plus extravagantes les unes que les autres.

Mais tout cela n'était rien en comparaison de son manteau, dont le fond était aussi de satin blanc. Il y avait dessus une infinité de figures peintes à l'encre de la Chine, avec une si grande liberté de pinceau, et des expressions si fortes qu'on jugeait bien qu'il fallait que le diable s'en fût mêlé. On y remarquait d'un côté une dame espagnole couverte de sa mante, qui agaçait un étranger à la promenade ; et de l'autre, une dame française qui étudiait dans un miroir de nouveaux airs de visage pour les essayer sur un jeune abbé qui paraissait à la portière de sa chambre avec des mouches et du rouge. Ici, des cavaliers italiens chantaient et jouaient de la guitare sous les balcons de leurs maîtresses ; et là, des Allemands déboutonnés, tout en désordre, pris de vin et plus barbouillés de tabac que des petits-maîtres français, entouraient une table inondée des débris de leur débauche. On apercevait dans un endroit un seigneur musulman sortant du bain, et environné de toutes les femmes de son sérail, qui s'empressaient à lui rendre leurs services ; on découvrait dans un autre un gentilhomme anglais qui présentait galamment à sa dame une pipe et de la bière.

On y démêlait aussi des joueurs merveilleusement bien représentés ; les uns, animés d'une joie vive, remplissaient leurs chapeaux de pièces d'or et d'argent ; et les autres, ne jouant plus que sur leur parole, lançaient au ciel des regards sacrilèges, en mangeant leurs cartes de désespoir.

Enfin l'on y voyait autant de choses curieuses que sur l'admirable bouclier que le dieu Vulcain fit à la prière de Thétis ; mais il y avait cette différence entre les ouvrages de ces deux boiteux, que les figures du bouclier n'avaient aucun rapport aux exploits d'Achille, et qu'au contraire celles du manteau étaient autant de vives images de tout ce qui se fait dans le monde par la suggestion d'Asmodée.

(*Le Diable boiteux*, ch. 1er.)

38.

Une explication.

LESAGE. *Gil Blas.*

Gil Blas, intendant du château de Leyva, s'est laissé enjôler par doña Lorença Sephora, respectable duègne, qui frise la cinquantaine. Bien qu'il ne soit pas autrement fier de cette conquête, il apprend avec beaucoup de déplaisir qu'il a un rival, et que tous les soirs le chirurgien du village vient visiter la dame.

Je pestai, je jurai ; je rêvai au parti que je prendrais. Tantôt, méprisant Lorença, je me proposais de l'abandonner sans daigner seulement m'éclaircir avec la coquette ; et tantôt, m'imaginant qu'il y allait de mon honneur de donner la chasse au chirurgien, je formais le dessein de l'appeler en duel. Cette dernière résolution prévalut. Je me mis en embuscade sur le soir, et je vis effectivement mon homme entrer d'un air mystérieux dans l'appartement de ma duègne. Il fallait cela pour entretenir ma fureur, qui se serait peut-être ralentie. Je sortis du château, et m'allai poster sur le chemin par où le galant devait s'en retourner. Je l'attendais de pied ferme, et chaque moment irritait l'envie que j'avais de me battre. Enfin mon ennemi parut. Je fis quelques pas en matamore pour l'aller joindre ; mais je ne sais comment diable cela se fit, je me sentis tout à coup saisir, comme un héros d'Homère, d'un mouvement de crainte qui m'arrêta. Je demeurai aussi troublé que Pâris quand il se présenta pour combattre Ménélas. Je me mis à considérer mon homme qui me sembla fort et vigoureux, et je trouvai son épée d'une longueur excessive.

Tout cela faisait sur moi son effet; néanmoins par point d'honneur ou autrement, quoique je visse le péril avec des yeux qui le grossissaient encore, et malgré la nature qui s'opiniâtrait à m'en détourner, j'eus l'assurance de m'avancer vers le chirurgien et de mettre flamberge au vent.

Mon action le surprit : « Qu'y a-t-il donc, seigneur Gil Blas? s'écria-t-il. Pourquoi ces démonstrations de chevalier errant? Vous voulez rire apparemment. — Non, monsieur le barbier, lui répondis-je : non, rien n'est plus sérieux. Je veux savoir si vous êtes aussi brave que galant. N'espérez pas que je vous laisse posséder tranquillement les bonnes grâces de la dame que vous venez de voir en secret au château. — Par saint Côme! reprit le chirurgien en faisant un éclat de rire, voici une plaisante aventure! Vive Dieu! les apparences sont bien trompeuses! » A ces mots, m'imaginant qu'il n'avait pas plus d'envie que moi de se battre, j'en devins plus insolent. « A d'autres, interrompis-je, mon ami, à d'autres! Ne pensez pas que je me paie d'une simple négative. — Je vois bien, répliqua-t-il, que je serai obligé de parler pour prévenir le malheur qui arriverait à vous ou à moi. Je vais donc vous révéler un secret, quoique les hommes de notre profession ne puissent être trop discrets. Si dame Lorença me fait entrer à la sourdine dans son appartement, c'est pour cacher aux domestiques la connaissance de son mal. Elle a au dos un cancer invétéré que je vais panser tous les soirs. Voilà le sujet de ces visites qui vous alarment. Ayez donc désormais l'esprit au repos là-dessus. Mais, poursuivit-il, si vous n'êtes pas satisfait de cet éclaircissement, et que vous vouliez que nous en venions absolument aux mains, vous n'avez qu'à parler : je ne suis pas homme à refuser le collet. » En disant ces mots, il tira sa longue rapière, qui me fit frémir, et se mit en garde d'un air qui ne promettait rien de bon. « C'est assez, lui dis-je en rengainant mon épée ; je ne suis pas un brutal à n'écouter aucune raison ; après ce que vous venez de m'apprendre, vous n'êtes plus mon ennemi. Embrassons-nous! » A ce discours, qui lui fit assez connaître que je n'étais pas aussi méchant que j'avais paru d'abord, il remit en riant sa flamberge, me tendit les bras, et ensuite nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde.

(*Gil Blas*, livre VII, ch. I.)

39.

Mauvais fils.

Gil Blas, favori du duc de Lerme, se corrompt à la cour ; il en vient à renier sa famille. LESAGE. *Gil Blas.*

J'étais assez fat pour parler des plus grands seigneurs comme si j'eusse été un homme de leur étoffe. Si j'avais par exemple à citer le duc d'Albe, le duc d'Ossone, ou le duc de Medina-Sidonia, je disais sans façon Albe, d'Ossone, et Medina-Sidonia. En un mot, j'étais devenu si fier et si vain que je n'étais plus le fils de mon père et de ma mère. Hélas ! pauvre duègne et pauvre écuyer, je ne m'informais pas si vous viviez heureux ou misérables dans les Asturies ! c'est à quoi je ne pensais point du tout ! je ne songeais pas seulement à vous !...

Je ne me souvenais donc plus de ma famille, lorsqu'un matin il entra chez moi un jeune homme qui me dit qu'il souhaitait de me parler un moment en particulier. Je le fis passer dans mon cabinet, où, sans lui offrir une chaise, parce qu'il me paraissait un homme du commun, je lui demandai ce qu'il me voulait. « Seigneur Gil Blas, me dit-il, quoi ! vous ne me remettez point? » J'eus beau le considérer attentivement, je fus obligé de lui répondre que ses traits m'étaient tout à fait inconnus. « Je suis, reprit-il, un de vos compatriotes, natif d'Oviédo même, et fils de Bertrand Muscada, l'épicier voisin de votre oncle le chanoine. Je vous reconnais bien, moi! Nous avons joué mille fois tous deux à la *gallina ciega*[1]. — Je n'ai, lui répondis-je, qu'une idée très confuse des amusements de mon enfance : les soins dont j'ai depuis été occupé m'en ont fait perdre la mémoire. — Je suis venu, dit-il, à Madrid, pour compter avec le correspondant de mon père. J'ai entendu parler de vous. On m'a dit que vous étiez sur un bon pied à la cour, et déjà riche comme un juif. Je vous en fais mes compliments, et je vais, à mon retour au pays, combler de joie votre famille en lui annonçant une si agréable nouvelle. »

Je ne pouvais honnêtement me dispenser de lui demander

1. Sorte de *colin-maillard*.

dans quelle situation il avait laissé mon père, ma mère et mon oncle ; mais je m'acquittai si froidement de ce devoir, que je ne donnai pas sujet à mon épicier d'admirer la force du sang. Il me le fit bien connaître. Il parut choqué de l'indifférence que j'avais pour des personnes qui me devaient être si chères ; et, comme c'était un garçon franc et grossier : « Je vous croyais, me dit-il crûment, plus de tendresse et de sensibilité pour vos proches. De quel air glacé m'interrogez-vous sur leur compte ! Il semble que vous les ayez mis en oubli. Savez-vous quelle est leur situation ? Apprenez que votre père et votre mère sont toujours dans le service, et que le bon chanoine Gil Perès, accablé de vieillesse et d'infirmités, n'est pas éloigné de sa fin. Il faut avoir du naturel, poursuivit-il ; et, puisque vous êtes en état de faire du bien à vos parents, je vous conseille en ami de leur envoyer deux cents pistoles tous les ans. Par ce secours vous leur procurerez une vie douce et heureuse, sans vous incommoder. »

Au lieu d'être touché de la peinture qu'il me faisait de ma famille, je ne sentis que la liberté qu'il prenait de me conseiller, sans que je l'en priasse. Avec plus d'adresse peut-être m'aurait-il persuadé, mais il ne fit que me révolter par sa franchise. Il s'en aperçut bien au silence mécontent que je gardais, et, continuant son exhortation avec moins de charité que de malice, il m'impatienta. « Oh ! c'en est trop, répondis-je avec emportement. Allez, monsieur de Muscada ; ne vous mêlez que de ce qui vous regarde. Allez trouver le correspondant de votre père et compter avec lui. Il vous convient de me dicter mon devoir ! Je sais mieux que vous ce que j'ai à faire dans cette occasion. » En achevant ces mots, je poussai l'épicier hors de mon cabinet, et le renvoyai à Oviédo vendre du poivre et du girofle.

(*Gil Blas*, livre VIII, ch. XIII.)

40.

UN AUTEUR A L'HOPITAL.

LESAGE. *Gil Blas.* *Gil Blas, l'homme de confiance du premier ministre, comte-duc d'Olivarès, retrouve par hasard, en*

visitant un hôpital, un de ses anciens camarades de village, Fabrice Nunez, qu'il avait connu quelques années auparavant « poète décadent ».

Un jour... je passai devant la porte d'un hôpital. Il me prit envie d'y entrer. Je parcourus deux ou trois salles remplies de malades alités, en promenant ma vue de toutes parts. Parmi ces malheureux, que je ne regardais pas sans compassion, j'en remarquai un qui me frappa. Je crus reconnaître en lui Fabrice, mon ancien camarade et compatriote. Pour le voir de plus près, je m'approchai de son lit, et ne pouvant douter que ce ne fût Nunez, je demeurai quelques moments à le considérer sans rien dire. De son côté, il me remit aussi, et m'envisagea de la même façon. Enfin, rompant le silence : « Mes yeux, lui dis-je, ne me trompent-ils point? est-ce en effet Fabrice que je rencontre ici? — C'est lui-même, répondit-il froidement, et tu ne dois pas t'en étonner. Depuis que je t'ai quitté, j'ai toujours fait le métier d'auteur, j'ai composé des romans, des comédies, toutes sortes d'ouvrages d'esprit ; j'ai fait mon chemin : je suis à l'hôpital. »

Je ne pus m'empêcher de rire de ces paroles et encore plus de l'air sérieux dont il les avait accompagnées. « Eh quoi! m'écriai-je, ta muse t'a conduit dans ce lieu? elle t'a joué ce vilain tour-là ! — Tu le vois, répondit-il, cette maison sert souvent de retraite aux beaux esprits. Tu as bien fait, mon enfant, de prendre une autre route que moi. Mais tu n'es plus, ce me semble, à la cour, et tes affaires ont changé de face; je me souviens même d'avoir ouï dire que tu étais en prison par ordre du roi. — On t'a dit la vérité, lui répliquai-je... Cependant, mon ami, *post nubila Phœbus*[1], tu me revois dans un état plus brillant encore que celui où tu m'as vu. — Cela n'est pas possible, dit Nunez; ton maintien est sage et modeste : tu n'as pas l'air vain et insolent que donne ordinairement la prospérité. — Les disgrâces, repris-je, ont purifié ma vertu, et j'ai appris à l'école de l'adversité à jouir des richesses sans m'en laisser posséder. — Dis-moi donc, interrompit Fabrice, en se

1. C'est l'équivalent du dicton populaire : *Après la pluie le beau temps.*

mettant avec transport sur son séant, quel peut être ton emploi. Que fais-tu à présent? Serais-tu intendant d'un grand seigneur ruiné, ou de quelque veuve opulente? — J'ai un meilleur poste, lui repartis-je ; mais dispense-moi, je te prie, de t'en dire davantage à présent, je satisferai une autre fois ta curiosité. Je me contente en ce moment de t'apprendre que je suis en état de te faire plaisir, ou plutôt de te mettre à ton aise jusqu'à la fin de tes jours, pourvu que tu me promettes de ne plus composer d'ouvrages d'esprit, soit en vers, soit en prose. Te sens-tu capable de me faire un si grand sacrifice? — Je l'ai déjà fait au ciel, me dit-il, dans une maladie mortelle dont tu me vois échappé. Un père de Saint-Dominique m'a fait abjurer la poésie comme un amusement, qui, s'il n'est pas criminel, détourne du moins du but de la sagesse. — Je t'en félicite, lui repartis-je, mon cher Nunez : tu as fort bien fait, mon ami, mais gare la rechute! — Oh! me répartit-il d'un air résolu, c'est ce que je n'appréhende point du tout. J'ai pris une ferme résolution d'abandonner les muses : quand tu es entré dans cette salle, je composais des vers pour leur dire un éternel adieu. — Monsieur Fabrice, lui dis-je en branlant la tête, je ne sais si nous devons, le père de Saint-Dominique et moi, nous fier à votre abjuration! Vous me paraissez furieusement épris des doctes pucelles. — Non, non, me répondit-il, j'ai rompu tous les nœuds qui m'attachaient à elles. J'ai plus fait, j'ai pris le public en aversion, et ma haine est juste. Il ne mérite pas qu'il y ait des auteurs qui veuillent lui consacrer leurs travaux : je serais fâché de faire quelque production qui lui plût. Ne crois pas, continua-t-il, que le chagrin me dicte ce langage : je te parle de sang-froid. Je méprise autant les applaudissements du public que ses sifflets. On ne sait qui gagne ou qui perd avec lui : c'est un capricieux qui pense aujourd'hui d'une façon et qui demain pensera d'une autre. Que les poètes dramatiques sont fous de tirer vanité de leurs pièces quand elles réussisent! Quelque bruit qu'elles fassent dans leur nouveauté sur la scène, elles se soutiennent rarement après l'impression ; et si on les remet au théâtre vingt ans après, elles sont pour la plupart assez mal reçues. La génération présente accuse de mauvais goût celle qui l'a précédée ; et ses jugements sont

contredits à leur tour par ceux de la génération suivante. C'est ce que j'ai toujours remarqué, et de là je conclus que les auteurs qui sont applaudis présentement doivent s'attendre à être sifflés dans la suite. Il en est de même des romans et des autres livres amusants qu'on met au jour : quoiqu'ils aient d'abord une approbation générale, ils tombent insensiblement dans le mépris. L'honneur qui nous revient de l'heureux succès d'un ouvrage n'est donc qu'une pure chimère, qu'une illusion de l'esprit, qu'un feu de paille dont la fumée se dissipe bientôt dans les airs. »

Quoique je jugeasse bien que le poète des Asturies (Nunez) ne parlait ainsi que par mauvaise humeur, je ne fis pas semblant de m'en apercevoir. « Je suis ravi, lui dis-je, que tu sois dégoûté du bel esprit, et radicalement guéri de la rage d'écrire. Tu peux compter que je te ferai donner incessamment un emploi où tu pourras t'enrichir sans être obligé de faire une grande dépense de génie. — Tant mieux ! s'écria-t-il, l'esprit me pue, et je le regarde à l'heure qu'il est comme le présent le plus funeste que le ciel puisse faire à l'homme. — Je souhaite, repris-je, mon cher Fabrice, que tu conserves toujours les sentiments où tu es. »

(*Gil Blas*, livre XI, ch. VII.)

41.

La flibuste.

LESAGE. *Les aventures de M. Robert Chevalier.*

Beauchêne est un jeune aventurier, qui après avoir vécu six ans de la vie des sauvages Iroquois, et avoir ensuite désolé les environs de Montréal à la tête d'une poignée d'Algonquins, fait connaissance d'une troupe de flibustiers, et se laisse enrôler parmi eux.

Les flibustiers, pour attiser le feu, nous représentaient qu'on se moquerait de nous en Canada si l'on nous y voyait retourner au bout de quatre mois sous l'aile de nos pères et mères, après leur avoir dit adieu pour longtemps. Ils m'exposaient en particulier et me vantaient tout ce que leur état avait de plus propre à flatter mes inclinations.

« Ce qu'il y a de gracieux parmi nous, me disaient-ils, c'est que chacun est officier et ne travaille que pour lui. Nous sommes tous égaux ; et notre capitaine n'a point d'autre privilège que celui de passer pour avoir deux voix dans les délibérations : je dis passer, car, pour dire les choses comme elles sont, il n'a qu'une voix comme les autres, ou plutôt il n'en a pas du tout, puisque, quand il s'agit de résoudre si l'on attaquera ou non, l'alternative n'est pas à son choix et qu'il doit, nécessairement, opiner pour l'attaque, afin de n'être jamais obligé de combattre contre son sentiment. Vous nous avez vus les armes à la main, ajoutaient-ils, et vous avez pu remarquer que nous avons le cœur au métier. Faut-il en découdre ? Nous nous y portons en braves gens. L'occasion nous manque-t-elle d'exercer notre valeur ? Rire, boire, jouer, voilà notre occupation. Peut-être vous étonnez-vous que nos vaisseaux soient petits; mais songez qu'ils en sont plus légers, et nous les voulons de cette sorte pour joindre facilement ceux que nous avons dessein d'attaquer. Si vous étiez d'humeur à prendre parti avec nous, vous verriez que les plus grands vaisseaux ne nous épouvantent point. Avec nos bâtiments de six ou huit pièces de canon, nous en emportons quelquefois de cinquante pièces et de deux à trois cents hommes d'équipage. Pourquoi cela ? C'est que sans canonner nous allons tout d'un coup à l'abordage, et qu'alors un brave officier vaut mieux que dix soldats. Vous avez pu juger aussi, poursuivaient-ils, par les farines que nous avons vendues au gouverneur, que dans les prises que nous faisons, nous ne payons qu'un dixième à l'amirauté, et que tout le reste est pour nous. D'abord que nous nous sommes rendus maîtres d'un vaisseau, nous faisons le partage de ses marchandises au pied du grand mât, quand cela se peut : sinon, nous envoyons vendre la capture au premier port et nous en partageons le prix. Nous ne sommes pas alors fâchés de n'être qu'un petit nombre. Moins il y a de parts, plus elles sont grosses. Au reste, on a souvent éprouvé qu'on est toujours assez de gens à un abord, pour peu qu'on soit d'hommes vaillants. Quoique nous ne soyons pas ordinairement en grand nombre lorsque nous attaquons, cela ne nous empêche pas de combattre à découvert sans nous bastinguer ou

retrancher, comme on fait sur tous les autres vaisseaux. »

Tous ces discours et beaucoup d'autres encore, que ces flibustiers me tenaient tous les jours pour me débaucher, m'inspirèrent enfin l'envie d'exercer leur profession avec eux. Je leur promis de les aller joindre le jour de leur départ, le plus secrètement qu'il me serait possible.

Les Aventures de M. Robert Chevalier, dit de Beauchêne, capitaine de flibustiers dans la Nouvelle-France, tome 1, pages 55, sqq.)

42.

MONTAUBAN, CAPITAINE DE FLIBUSTIERS.

LESAGE. *Les aventures de M. Robert Chevalier.*

Nous continuâmes deux mois encore à croiser sur cette mer. Nous eûmes pendant tout ce temps-là bien des moments de loisir, que nous avions coutume d'employer à nous réjouir, tantôt à jouer et à boire de l'eau-de-vie, et tantôt à entendre raconter à Montauban ce qu'il savait de l'histoire de la flibuste pendant la dernière guerre. Les récits qu'il nous en faisait nous enchantaient. Nous prenions, entre autres choses, un grand plaisir au détail des combats où il s'était trouvé, et dans lesquels il avait fait des prodiges de valeur. « Messieurs, nous disait-il un jour, tandis que je me suis vu à la tête de braves flibustiers tels que vous, je puis vous assurer qu'il ne s'est point passé d'années, que je n'aie vu renouveler presque tout mon monde : ce qui ne doit pas vous surprendre puisqu'il y a deux à parier contre un qu'un flibustier ne fait jamais trois campagnes complètes. Ainsi, mes amis, poursuivit-il, je vous conseille de vous borner à mon exemple, et de vous retirer dès que vous aurez gagné quelque chose. Quand il me rappelle tous les périls auxquels je suis exposé, je me regarde comme un homme unique en mon espèce, d'avoir eu le bonheur de conserver jusqu'ici ma vie. Vous me blâmerez peut-être, après ce que je viens de dire, d'avoir fait cette nouvelle entreprise avec vous ; mais M. de Choiseul a sur moi un pouvoir absolu. Il a souhaité que je lui donnasse cette marque de ma considération pour lui : je n'ai pu lui refuser. Ce n'est certainement pas l'avarice qui m'a fait quitter les plaisirs et les

douceurs dont je jouissais dans ma paisible retraite. C'est encore moins pour rendre mon nom plus fameux, que je viens affronter de nouveau les hasards attachés à nos campagnes. Elles sont comme les mariages : il suffit d'en courir une fois les risques. Si l'on est assez heureux pour enterrer une femme, deux femmes, on fait toujours une veuve de la troisième. »

... Nous rencontrâmes peu de temps après deux vaisseaux anglais, l'un de vingt-quatre et l'autre de trente-six pièces de canon. Il y avait de la témérité, ou pour mieux dire de la folie à attaquer. Néanmoins, l'attaque fut unanimement résolue, rien ne nous paraissant devoir tenir contre l'expérience et l'habileté de notre chef, qui, de son côté, oubliant les choses sensées qu'il nous avait dites pour nous dégoûter des combats, fut celui qui témoigna le plus d'impatience d'en venir aux mains.

Les flibustiers, combattus de deux côtés à la fois, et assaillis par une mousqueterie formidable, ne peuvent venir à bout des Anglais.

Notre chef, voyant bien alors que nous avions fait une sottise en nous engageant dans ce combat, redoublait de courage pour surmonter tous les obstacles qui nous empêchaient d'en sortir victorieux. Il écumait de rage, et, sentant bien qu'il était à sa troisième femme, il nous aurait tous laissés périr, si, par bonheur pour nous, il n'eût été tué d'un boulet de canon, après une grosse demi-heure de combat. Je fus aussitôt élu capitaine, non pour continuer à batailler si désagréablement pour nous, mais pour sauver le reste de notre monde, qui était réduit à une cinquantaine d'hommes, la plupart blessés et hors d'état de se défendre.

... Quand le capitaine d'un vaisseau flibustier a été tué, l'équipage en porte le deuil de la façon suivante : on amène la flamme à mi-mât, ainsi que le pavillon, qui par ce moyen traîne tristement dans la mer. On dépouille le bâtiment de ses pavois et banderolles, la manœuvre s'y fait dans un grand silence et très lentement, et l'on tire un coup de canon de demi-heure en demi-heure. C'est ce qui apprit à M. de Choiseul la mort du malheureux Montauban, avant que nous arrivassions dans le port. Ce gou-

verneur, je dois rendre ce témoignage à la vérité, pleura ce brave homme à chaudes larmes. Il ne pouvait se consoler de l'avoir tiré de sa solitude pour lui faire faire cette campagne funeste. Il fut aussi fort touché de notre malheur.

(*Les Aventures de M. Robert Beauchêne*, Ire partie.)

43.

L'Académie de Petapa.

LESAGE. *Le Bachelier de Salamanque.*

Le Père Cyrille est nommé curé de Petapa, grosse bourgade à six lieues de Guatemala, aux « Indes Occidentales ». Il apprend avec étonnement qu'il y a dans ce pays une langue littéraire, qui est le proconchi, et une Académie « très célèbre », dans laquelle on n'est admis que quand on est très fort sur le proconchi. Est-il besoin de prévenir le lecteur que Lesage en profite pour dauber sur l'Académie française, dont il ne fut jamais ?

Si vous me demandez ce que c'est que l'idiome proconchi, je vous répondrai que c'est une langue qui a ses déclinaisons et ses conjugaisons, et qu'on peut apprendre aussi facilement que la grecque et la latine ; plus facilement même, puisque c'est une langue vivante, qu'on peut posséder en peu de temps en conversant avec les Indiens puristes. Au reste, elle est harmonieuse et plus chargée de métaphores et de figures outrées que la nôtre même[1]. Qu'un Indien qui se pique de bien parler le proconchi vous fasse un compliment, il n'y emploiera que des pensées bizarres, singulières et des expressions recherchées. C'est un style obscur, enflé, un verbiage brillant, un pompeux galimatias; mais c'est ce qui en fait l'excellence. C'est le ton de l'Académie de Petapa.

J'eus peu de peine à m'y conformer, le génie biscayen étant ami de l'obscurité.

Le Père Cyrille fait donc de rapides progrès en proconchi: il profite surtout dans la compagnie des femmes.

1. C'est un Espagnol qui parle.

C'est un plaisir de les entendre parler proconchi. Aussi les académiciens de Petapa les consultent-ils assez souvent ; et quand, dans les conférences de ces messieurs, leurs opinions se trouvent partagées sur un mot, il faut consulter là-dessus les femmes, ce qui prouve que l'Académie est fort galante. Ces dames indiennes décident donc, et leurs décisions sont respectées, même quelquefois au mépris de la grammaire. J'ai connu entre autres une dame chez qui les beaux esprits de la bourgade s'assemblaient, et qu'on écoutait comme un oracle; elle s'exprimait avec une élégance admirable, et jugeait si sainement des ouvrages d'esprit, que les jugements qu'elle en portait ne trouvaient point de contradicteur... J'allais souvent chez elle, et j'y rencontrais presque toujours des académiciens dont je mettais à profit la conversation. Je retenais ce que je leur entendais dire de singulier. Je prenais garde à leurs tours, à leurs expressions, et je remarquais que ces hommes-là avaient une façon de penser supérieure à celle des personnes ordinaires. Enfin j'achevai d'apprendre, en les écoutant, toutes les délicatesses de la langue proconchi.

Lorsque je crus en posséder l'esprit et les raffinements, je fus assez téméraire pour vouloir prêcher devant l'Académie en corps. Mais pour être plus sûr de plaire à ces maîtres de la langue indienne, je m'avisai d'un expédient qui rendit ma témérité heureuse : parmi les livres que le père Étienne avait laissés pour me perfectionner dans le proconchi, je trouvai, outre son dictionnaire et sa grammaire, un recueil de discours nouvellement prononcés à l'Académie de Petapa. Je le feuilletai, et, pêchant pour ainsi dire en eau trouble, j'en tirai les phrases les plus brillantes, les façons de parler les plus nouvelles, et j'en composai un sermon qui frappa tous les académiciens. « Il y a du beau là-dedans, se disaient-ils les uns les autres ; ce jacobin dit de fort bonnes choses, et a un style marqué à notre coin. »

Que vous dirai-je ? Ces messieurs furent si contents de ma diction, ou, si vous voulez, de la leur, que dans leur première assemblée, ils résolurent de m'associer à leurs glorieux travaux ; ils m'envoyèrent annoncer cet honneur par deux députés. J'eus encore recours à mon recueil pour

composer un discours, et, le jour de ma réception étant venu, je fis mon remerciement à mes nouveaux confrères, en débitant effrontément à leur barbe leurs propres phrases.

(*Le Bachelier de Salamanque*, ch. LXII.)

MARIVAUX

(1688-1763)

Au rebours de Lesage, avec qui il a plus d'un rapport, Marivaux est plus célèbre par ses comédies que par ses romans. Aux yeux de la postérité il restera toujours le père du *marivaudage*, celui que Voltaire représentait comme « occupé à peser des œufs de mouche dans des balances de toile d'araignée » : son nom évoquera toujours en nous les gracieuses et fragiles images des Lélio, des Araminte et des Sylvia, de tout ce joli monde coquet et poudré, qui s'amusait vers l'an 1730 à jouer avec tant d'élégance au *jeu d'amour*, c'est-à-dire aux *serments indiscrets*, aux *heureux stratagèmes*, aux *confidences*, aux *inconstances*, aux *surprises* de toutes sortes. Il y a pourtant un autre Marivaux, qui ressemble à celui-là, mais qui en diffère aussi : on ne le connaît guère aujourd'hui, et on ne le lit plus du tout, quoiqu'il en vaille bien la peine : c'est le Marivaux de *la Vie de Marianne* et du *Paysan parvenu*.

On peut ne pas aimer Marivaux, et j'en connais plus d'un à qui il porte franchement sur les nerfs : mais il faut s'accorder à lui reconnaître au moins un mérite, celui d'avoir été original. Non qu'il ait tout tiré de lui; mais il a été un des premiers à dire certaines choses, et à les présenter dans un style qui était nouveau ; en d'autres termes, il est un des hommes du

XVIIIe siècle qui ont été le plus complètement de leur temps.

Il était né en 1688, pendant que paraissaient les *Caractères*, et quelque vingt ans après Lesage : il n'a donc vu que le versant du grand siècle; il n'a pas entendu Bossuet; il n'a connu que la fin du règne, l'époque où les grands écrivains sont morts, où Boileau est grognon, où un esprit nouveau se cherche en dehors des genres vieillis et de la cour attristée. — Il était né Parisien, un peu mâtiné de Normand, c'est-à-dire qu'il apportait beaucoup d'esprit naturel, de désinvolture, de vivacité, de gaieté, tout cela mêlé à beaucoup de finesse : tandis que Lesage avait vécu laborieusement, modestement, un peu comme un loup, loin des sociétés à la mode, Marivaux sera un homme du monde, il connaîtra des élégances que le Breton de Sarzeau ne soupçonnait même pas; il sera de l'Académie, il fera partie de tous les cercles et de tous les salons. — C'est surtout dans la société des femmes qu'il affinera et développera son génie : ses marraines spirituelles furent l'excellente, aimable et sage Mme de Lambert, la vive, mordante, et perverse Mme de Tencin. A vivre dans ces milieux captivants, Marivaux deviendra femme lui aussi : il aura de ce sexe toute la grâce, la délicatesse, la perspicacité, la coquetterie aussi et le charmant bavardage : de nos jours déjà on commence à se méprendre sur son identité, et M. Faguet l'appelle : la petite baronne de Marivaux. — Étant femme, il sera naturellement un fidèle sujet du grand empire de la mode; il sera donc un *moderne*, comme sont toutes les femmes; il ne comprendra rien à Homère, qu'il travestira fort irrévérencieusement; il fera la moue devant Molière, qui est bien vieux jeu, et qui n'a pas été tendre pour les femmes : et de fait, il ne le copiera pas, il fera beaucoup moins bien que lui, mais il fera autre chose. Il soignera avec beaucoup d'attention la toilette de son style, lui mettra

des mouches, l'ornera même de quelques rubans et de quelques fanfreluches, pour satisfaire le goût du jour, et, s'il est possible, pour se conformer déjà au goût du lendemain.

Toute cette habile stratégie, toutes ces mines, tous ces manèges, ne s'acquièrent pas en un jour : voilà pourquoi Marivaux est si long à trouver sa voie. Il commence par des romans assez mauvais dont on ne sait que penser : *Pharsamon ou les Folies romanesques* (1712, publié seulement en 1735), avec ce sous-titre *le Don Quichotte moderne* : voilà, semble-t-il, une critique bien claire des grands romans héroïques. Mais les *Effets surprenants de la sympathie, ou les Aventures de* *** (1713-1714), qu'est-ce autre chose qu'une rapsodie des La Calprenède ou des Gomberville, assaisonnée de crimes, de violences, de disparitions, d'enlèvements, et de tous les accessoires ordinaires des compositions de ce genre ? De qui et de quoi se moque-t-on dans ce livre? Nous n'en savons rien, et, au fait, cela pourrait bien être de nous. *La Voiture embourbée* (1714) n'est guère plus claire : on y distingue pourtant à travers le fatras romanesque, quelques traces d'observation minutieuse et fine. C'est le vrai Marivaux qui point.

Il ne prend conscience de lui que vers 1720, et c'est la comédie qui en profite d'abord. *Arlequin poli par l'amour* ouvre la série exquise qui se continue par *les Surprises*, *le Jeu de l'Amour et du hasard*, *les Serments indiscrets*, *le Legs*, *l'Épreuve*, etc. Quelle est l'originalité de ces pièces? on l'a souvent dit, et M. Brunetière l'a récemment démontré avec une force singulière : c'est qu'elles sont des comédies d'amour, chose nouvelle en France, même après Molière, où la comédie représentait parfois des amoureux, mais jamais l'amour, excepté peut-être dans cet admirable et énigmatique *Misanthrope* auquel Goethe trouvait l'accent d'une tragédie. Marivaux

peint l'amour, mais il le surprend au moment où il est encore comique, c'est-à-dire au début, quand il s'ignore : c'est affaire à Racine de nous montrer ce qu'il devient plus tard, quand il a envahi toute l'âme, quand il amène tout son cortège de souffrances et de meurtres. L'amour chez Marivaux, ce n'est pas Vénus tout entière à sa proie attachée, c'est le petit dieu d'Anacréon qui vient un soir se réchauffer au foyer, et qui, sans qu'on y prenne garde, lance une flèche furtive et blesse délicieusement. Ce sont les commencements obscurs de la passion qu'étudie Marivaux : et il apporte à cette tâche de merveilleuses qualités de patience, de sagacité et de finesse. Avec son instrument qui est l'analyse, c'est-à-dire la loupe des myopes, il fouille hardiment dans le monde de ces infiniment petits, qui dans l'ordre des sentiments comme dans celui de l'organisme animal sont en réalité, comme on sait, les infiniment puissants. Comme il sait isoler, comparer, et traiter tous ces microbes imperceptibles de la coquetterie, de l'amour-propre, de la vanité, qui fourmillent entraînés dans la circulation morale, et d'où va naitre l'amour ! Il y a vraiment du Claude Bernard et du Pasteur dans cette frivole baronne de Marivaux.

C'est aux environs de l'année 1730, que ce fin psychologue expérimente dans le roman cette méthode d'analyse, tout en continuant à l'appliquer avec succès à la comédie. Il mène de front ces deux tâches ; et, pendant qu'il donne aux Italiens et au Théâtre-Français de délicieuses pièces d'amour, il publie irrégulièrement, de 1731 à 1741, les onze parties de *la Vie de Marianne* et les cinq du *Paysan parvenu*, les deux ouvrages enchevêtrés l'un dans l'autre, et laissés l'un et l'autre inachevés. Ces romans sont incomplets, ils sont mal composés, faits de pièces et de morceaux : l'auteur les a écrits à l'aventure, sans aucun dessein suivi, intercalant dans *Marianne* une longue histoire épisodi-

que qui remplit le tiers du livre, et semant négligemment tout le long de son récit des incidents et des personnages qu'il oubliera plus tard. Oui, tous ces défauts sont réels, et bien d'autres encore; mais cela n'empêche pas que ces romans ne soient charmants, pour beaucoup de raisons, et peut-être un peu à cause de ces défauts mêmes. Prenons-les donc tels qu'ils sont, tels qu'a daigné les faire cette grande coquette, si nonchalante et toujours si sûre de plaire.

La Vie de Marianne (ou *les Aventures de la Comtesse de* ***) est, paraît-il, une histoire vraie, et Marivaux s'est évertué à nous raconter comment ce précieux manuscrit féminin était tombé en son pouvoir (c'était la mode alors de prétendre n'offrir au public que le récit d'événements scrupuleusement exacts; personne par bonheur n'était dupe de cette fiction dont le roman se fût malaisément arrangé). Les aventures de Marianne sont donc vraies juste autant que le seront celles de Julie et de Saint-Preux, ces « deux amants habitant une petite ville au pied des Alpes » : et ce n'est pas dire beaucoup. Le début de l'histoire est très romanesque et fait pour éveiller l'imagination : un carrosse est attaqué par des voleurs sur la route de Paris à Bordeaux; tous les voyageurs, les laquais et le cocher sont tués; seule survit une enfant de deux ans, échappée à cette tuerie, et qui reste perdue ici-bas, sans connaître le nom de ses parents : cette pauvre orpheline, c'est Marianne. Que deviendra-t-elle? Se sauvera-t-elle des dangers de toutes sortes qui vont l'assaillir? Reprendra-t-elle son rang dans la société? Trouvera-t-elle le bonheur? Tel est le sujet du roman. Disons tout de suite que Marianne réussit à échapper à tous les périls, à la séduction et au couvent, et qu'elle fait un bon mariage à la fin : Marivaux du moins nous le laisse clairement supposer. Sur ce fond, assez heureusement inventé, l'auteur a profilé une intéressante galerie de personnages, dont la plupart

s'évanouissent on ne sait pourquoi sans reparaître au dénouement. C'est d'abord un calme et touchant intérieur de presbytère de campagne, un brave curé et sa digne sœur ; — puis un religieux à l'âme crédule et à la cervelle étroite (le P. Saint-Vincent); — un vieux monsieur très patelin et fort peu recommandable (M. de Climal); — une marchande de linge commune, expansive et bavarde (Me Dutour); — un cocher de fiacre gouailleur et mal appris; — une dame charitable (Mme de Miran); — un beau jeune homme volage (Valville), — une amie de pension infidèle (Mlle Warthon); — un officier vertueux qui parle par avance le même langage que les ingénieurs de M. Georges Ohnet, sortis premiers de l'École polytechnique; — une prieure aigre-douce et d'un embonpoint succulent; — une religieuse qui a eu des malheurs, et qui en profite pour raconter beaucoup d'autres histoires, etc. Mais tous ces personnages, si amusants qu'ils soient, pâlissent devant la vive et exquise figure de Marianne.

Marianne a seize ans. Elle a lu des romans à la dérobée chez son brave homme de curé : elle est très précoce et terriblement instruite! Cette fausse ingénue a une mine futée et des yeux éveillés; elle est jolie, elle est charmante, elle est spirituelle, et elle le sait de reste : autant dire tout de suite qu'elle est coquette. Il faut la voir à sa toilette, revêtant une robe neuve, et examinant sa petite figure dans un mauvais bout de miroir : comme il lui prend alors des palpitations de joie ! Et à l'église, comme elle sait bien entrer au bon moment pour produire un infaillible effet sur les femmes qu'elle éclipse et sur les hommes qu'elle émerveille! Comme elle excelle à tenir ceux-ci en haleine, « en les régalant à chaque instant d'une petite découverte sur ses charmes »! Et chez le beau Valville, quel gracieux petit pied blessé elle sait montrer en rougissant! Coquette, Ma-

rianne l'est d'instinct, et de génie; elle l'est à faire peur. Pourtant ne craignons rien : Marianne est fière, et son horreur de toutes les vulgarités la préservera toujours. Elle a le cœur droit, et, chaque fois que le danger presse, cette petite alouette babillarde se transforme en une vaillante fille, qui accomplit allègrement les plus difficiles devoirs : elle a même parfois des délicatesses admirables, et M[me] de Miran est glorieuse de l'adopter pour sa fille. En somme Marianne mérite d'être heureuse, et elle le sera. Une fois mariée, elle restera certainement une honnête femme. Cependant je me la représente toujours aimable, et toujours coquette, avec une jolie robe à panier, souriante sous sa poudre et ses mouches, toute semblable à une de ces jolies marquises de Watteau, qui embarquent pour Cythère; mais Marianne, elle, n'embarquerait pas... En attendant, la Marianne du roman est une petite personne très ensorcelante, et très forte, quelque chose comme une miss américaine à la recherche d'une position sociale et d'un mari : une miss qui ne se ferait épouser qu'à force de grâce et d'esprit, et qui n'aurait pas de revolver dans sa poche.

Après Marianne le personnage le plus intéressant est à coup sûr M. de Climal, qui mérite de prendre place dans la grande et redoutable famille d'hypocrites, qu'a enfantée le génie de nos auteurs. Tartuffe reste le héros du genre : c'est un hardi malfaiteur, qui a bien vite reconnu qu'il y avait un beau coup à faire dans la maison d'Orgon : un mari vieux et crédule, une femme toute jeune, une fille à marier, et, faute de mieux, une cassette à prendre; aussi joue-t-il le tout pour le tout, et sa belle audace triomphe plus qu'à moitié : M. de Climal est moins grand que Tartuffe. Onuphre est plus réel, plus prudent, plus mesquin ; il a des dehors irréprochables, il se contente de maigres profits : personne ne se douterait que c'est un hypocrite, personne, excepté Dieu, qui connaît le fond des

cœurs, et La Bruyère qui l'a appris je ne sais comment : M. de Climal est moins petit qu'Onuphre. Il est noble, il est pieux, il est charitable, il est considéré et vénéré, le Paradis semble devoir s'ouvrir pour lui : et voilà qu'aux environs de la soixantaine il se laisse prendre sottement aux impurs conseils du tentateur qui le guettait depuis si longtemps. Comme il devient alors maladroit, et balbutiant, et ridicule, et vil ! Le pauvre homme, comme il nous fait pitié ! Rien n'est lamentable comme la chute d'un vieil ange, et c'est le spectacle que nous offre M. de Climal. Mais Marivaux a l'âme douce : M. de Climal se repentira, s'humiliera, fera à son lit de mort une confession générale de ses péchés, et laissera à Marianne une petite rente. C'est parfait, c'est très édifiant, cela a même le défaut de l'être un peu trop.

Tout l'attrait de ce roman ne réside pas seulement dans ces personnages dont Marivaux s'est complu à décrire la fine et vivante silhouette : l'auteur a cherché aussi à grouper ce butin d'observations qu'il avait recueilli et à composer des tableaux plus vastes. C'est ainsi qu'on trouve en lui un essai de peinture des différents mondes où il fréquentait et qu'il connaissait bien. En vrai Parisien, il aimait le peuple des rues, et nul n'a représenté mieux que lui (du moins à son époque) son libre langage, sa brusquerie, sa trivialité, sa badauderie : la fameuse scène de dispute entre madame Dutour et le cocher est une page importante dans l'histoire du roman en France : c'est du bon et franc réalisme. Cela n'empêche pas Marivaux d'avoir su peindre aussi les élégances du grand monde : madame de Miran ou madame Dorsin sont certainement, l'une et l'autre, le type idéalisé de la femme de lettres du XVIIIe siècle, qu'elle s'appelât Mme de Lambert ou Mme de Tencin : ce salon, où l'on cause si bien, où l'esprit de Marianne se trouve si vite à l'aise, nous le connaissons bien ; c'est celui

que Marmontel et Duclos ont aussi fréquenté, et dont ils ont laissé un tableau moins flatteur : Marivaux en a parlé en ami de la maison. Enfin il est encore un monde où Marivaux nous fait pénétrer, et qui jusqu'alors avait occupé peu de place dans le roman français : c'est la société religieuse, et proprement cléricale. Marivaux avait dû la connaître d'assez près, puisqu'il eut le chagrin d'assister à la prise de voile de Mlle de Marivaux sa fille, trop pauvre pour se marier, et à peine assez riche pour faire vœu de pauvreté, selon un mot célèbre. Il y a deux ou trois couvents dans ce roman de Marianne, et qui font un peu penser au couvent de *Vert-Vert*, par le caquetage et la frivolité ; ils annoncent aussi, par d'autres côtés, le livre violent et redoutable de Diderot. Il s'en faut de bien peu que la pauvre Marianne ne soit condamnée à y enterrer son joli minois ; son amie la religieuse, Mlle de Tervire, lui fait un émouvant récit des embûches auxquelles peut succomber une âme de jeune fille, et des regrets mortels où elle se consume, une fois le sacrifice accompli. Mme de Tencin a pu sur un pareil sujet souffler à Marivaux bien des choses.

Le Paysan parvenu (en huit parties, mais cinq seulement sont authentiques, et furent publiées par Marivaux, en 1735 et 1736) est une œuvre moins fine. Le sujet en est même franchement déplaisant. Ce robuste gars de Champagne, qui, arrivé à Paris pour amener un convoi de vin à ses maîtres, plante là ses bêtes et son fouet, endosse une livrée, fait son chemin dans le monde par le charme tout-puissant de sa tournure et par la beauté de son visage, épouse une vieille pour ses écus, se pousse dans la finance, et finit fermier général (Marivaux le laisse du moins supposer), est un gaillard peu aimable, quoiqu'il soit tendrement aimé tout le long du roman. A cette époque on ne sentait assurément pas aussi vivement

qu'aujourd'hui l'ignominie d'un pareil rôle : les comédies de Regnard et de Dancourt avaient tant de fois représenté cette promiscuité de l'argent et du déshonneur, ces amours de chevalier à la mode pour de grosses rentières sur le retour, qu'on trouvait cela assez naturel, et l'on ne perdait pas son temps à s'en indigner. Aussi, Marivaux ne propose-t-il pas Jacob à notre exécration ; il l'orne même à l'occasion de quelques vertus ; ce drôle se donne le luxe d'être courageux et généreux à ses heures. C'est cette indulgence qui nous choque le plus aujourd'hui. Car Jacob n'a rien de Gil Blas : le fils du pauvre écuyer d'Oviédo était instruit, il avait un bon naturel, un caractère mou et facile ; il arrivait en somme par son propre mérite, à travers mille cahots où s'était formée lentement son expérience, et où sa moralité s'était affermie ; et en fin de compte il aboutissait à quelque chose de plus précieux que la fortune, à la sagesse ; Gil Blas n'est pas un parvenu brutal : il a évolué. Jacob, lui, ne réussit que par la beauté de sa figure et l'insolence de ses yeux ; il a une tare originelle dont il ne pourra jamais se défaire : la fortune, loin de l'améliorer, doit nécessairement le gâter, et le pourrir davantage : un pareil homme peut devenir fermier général, mais il peut tout aussi logiquement finir dans la peau d'un coquin : il n'y a pas d'ailleurs incompatibilité. Restif de la Bretonne, dans son *Paysan perverti*, a compris mieux que Marivaux la logique d'un semblable rôle : il ne lui a manqué que le talent nécessaire pour le composer. M. Jacob aurait pu, aurait dû être un beau scélérat, un bel animal malfaisant : au lieu de cela il reste énigmatique, peu ragoûtant en somme, mais non haïssable ; et c'est de cela que nous blâmons Marivaux.

L'auteur en revanche a excellé, comme à son habitude, dans la peinture de quelques types secondaires qui gravitent autour de l'intrigue. Les deux premiers

livres du roman nous représentent un tableau singulièrement vif et amusant d'un intérieur de dévotes. Voici d'abord la cuisinière, Catherine, grande, sèche, blanche, le cœur et la cervelle brûlés par la chaleur de son fourneau; — Mlle Habert l'aînée, grincheuse, aigre, intransigeante, gourmande avec des airs de détachement et de dégoût; — Mlle Habert la cadette, ronde, appétissante, bien conservée pour ses quarante-cinq ans, volontiers encline à un amour d'automne, brûlant au fond d'elle-même d'un été de la Saint-Martin d'autant plus dévorant qu'il n'a été précédé d'aucun véritable été, ni d'un printemps ; — et entre les deux sœurs voici apparaître la figure papelarde de M. Doucin, leur directeur de conscience, personnage bien ajusté, tiré à quatre épingles, à l'air grave, au geste onctueux, à la parole abondante. C'est dans ce milieu que tombe Jacob, rencontré un matin sur le Pont-Neuf par Mlle Habert la cadette : on peut juger de l'émoi qu'il cause, et des guerres qu'il allume ! — Un peu plus loin, Marivaux nous présente un type amusant de propriétaire, bavarde, encombrante, et curieuse : c'est Mme d'Alain ; sa fille Agathe est une jeune personne remuante et délurée qui ne promet rien de bon. Il y a encore bien d'autres personnages qui paraissent et disparaissent tour à tour, Mmes de Ferval et de Fécourt, dont il vaut mieux ne rien dire; Mme Dorville, malheureuse et touchante; un beau jeune premier, le comte de Dorsan, etc. Voilà plus qu'il n'en faut pour donner une idée du très grand intérêt que présente ce roman de Marivaux, qui fait tout l'effet d'être un chef-d'œuvre manqué.

44.

UN COCHER DE FIACRE EN 1734.

MARIVAUX. *La Vie de Marianne.*

Marianne, égarée dans les rues de Paris, et blessée au pied, a dû prendre une voiture de louage

pour se faire reconduire chez Madame Dutour, lingère, où elle a sa chambre.

A peine fus-je assise, que je tirai de l'argent pour payer le cocher; mais Mme Dutour, en femme d'expérience, crut devoir me conduire là-dessus, et me trouva trop jeune pour m'abandonner ce petit détail. « Laissez-moi faire, me dit-elle, je vais le payer; où vous a-t-il pris? — Auprès de la paroisse, lui dis-je. — Hé! c'est tout près d'ici, répliqua-t-elle, en comptant quelque monnaie. Tenez, mon enfant, voilà ce qu'il vous faut. — Ce qu'il me faut! cela! dit le cocher, qui lui rendit sa monnaie avec un dédain brutal : oh! que nenni! Cela ne se mesure pas à l'aune. — Mais que veut-il dire avec son aune, cet homme? répliqua gravement Mme Dutour. Vous devriez être content : on sait peut-être bien ce que c'est qu'un carrosse; ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on en paie. — Eh! quand ce serait de demain, dit le cocher, qu'est-ce que cela avance? Donnez-moi mon affaire, et ne crions pas tant; voyez de quoi elle se mêle! Est-ce vous que j'ai menée? Est-ce qu'on vous demande quelque chose? Quelle diable de femme avec ses douze sols! Elle marchande cela comme une botte d'herbes! »

... Mme Dutour se sentit offensée de l'apostrophe ignoble du cocher : la botte d'herbes sonna mal à ses oreilles. Comment ce jargon-là pouvait-il venir à la bouche de quelqu'un qui la voyait? Y avait-il rien dans son air qui fît penser à une pareille chose? « En vérité, mon ami, il faut avouer que vous êtes bien impertinent, et il me convient bien d'écouter vos sottises! dit-elle. Allons, retirez-vous. Voilà votre argent, prenez ou laissez; qu'est-ce que cela signifie? Si j'appelle un voisin, on vous apprendra à causer aux bourgeois plus honnêtement que vous ne faites. — Eh bien! qu'est-ce que vient me conter cette vieille chiffonnière? répliqua l'autre en vrai fiacre. Gare! prenez garde à elle : elle a son fichu des dimanches. Ne semble-t-il pas qu'il faille tant de cérémonies pour parler à madame? On parle bien à Perrette. Hé! palsambleu, payez-moi. Quand vous seriez encore quatre fois plus bourgeoise que vous n'êtes, qu'est-ce que cela me fait? Faut-il pas que mes chevaux vivent? Avec quoi dîneriez-vous, vous qui parlez, si

on ne vous payait pas votre toile? Auriez-vous la face si large? Fi! que cela est vilain d'être crasseuse! »

Le mauvais exemple débauche. Mme Dutour, qui s'était maintenue jusque-là dans les bornes d'une assez digne fierté, ne put résister à cette dernière brutalité du cocher : elle laissa là le rôle de femme respectable qu'elle jouait, et qui ne lui rapportait rien, se mit à sa commodité, en revint à la manière de quereller qui était à son usage, c'est-à-dire aux discours d'une commère de comptoir subalterne, elle ne s'y épargna pas...

« Attends, atttends! ivrogne, avec ton fichu des dimanches : tu vas voir la Perrette qu'il te faut; je vais te la montrer, moi, s'écria-t-elle en courant se saisir de son aune, qui était à côté du comptoir. » Et quand elle en fut armée : « Allons, sors d'ici! s'écriait-elle, ou je te mesure avec cela ni plus ni moins qu'une pièce de toile puisque toile il y a. — Jarnibleu! ne me frappez pas, lui dit le cocher qui lui tenait le bras; ne soyez pas si osée ! je me donne au diable, ne badinons pas. Voyez-vous : je suis un gaillard qui n'aime pas les coups, ou la peste m'étouffe ! Je ne vous demande que mon dû, entendez-vous? il n'y a point de mal à ça. »

Le bruit qu'ils faisaient attirait du monde : on s'arrêtait devant la boutique. « Me laisseras-tu? lui disait Mme Dutour, qui disputait toujours son aune contre le cocher : levez-vous donc, Marianne! appelez M. Richard. Monsieur Richard! » criait-elle tout de suite elle-même : et c'était notre hôte qui logeait au second, et qui n'y était pas. Elle s'en douta. « Messieurs, dit-elle, en apostrophant la foule qui s'était arrêtée devant la porte, je vous prends tous à témoins : vous voyez ce qui en est; il m'a battue (cela n'était pas vrai); je suis maltraitée. Une femme d'honneur comme moi! Eh! vite, eh! vite! allez chez le commissaire, il me connaît bien, c'est moi qui le fournis : on n'a qu'à lui dire que c'est chez Mme Dutour. Courez-y, madame Catau; courez-y, m'amie », criait-elle à une servante du voisinage, le tout avec une cornette que les secousses que le cocher donnait à ses bras avaient rangée de travers. Elle avait beau crier, personne ne bougeait, ni messieurs, ni Catau.

Le peuple, à Paris, n'est pas comme ailleurs. En d'autres endroits vous le verrez quelquefois commencer par être

méchant ; et puis finir par être humain. Se querelle-t-on : il excite, il anime : veut-on se battre ? il sépare. En d'autres pays, il laisse faire, parce qu'il continue d'être méchant. Celui de Paris n'est pas de même ; il est moins canaille et plus peuple que les autres peuples. Quand il accourt en pareils cas, ce n'est pas pour s'amuser de ce qui se passe, ni comme qui dirait pour s'en réjouir : non, il n'a pas cette maligne espièglerie-là : il ne va pas rire, car il pleurera peut-être, et ce sera tant mieux pour lui : il va voir, il va ouvrir des yeux stupidement avides : il va jouir bien sérieusement de ce qu'il verra. En un mot, alors, il n'est ni polisson, ni méchant : et c'est en quoi j'ai dit qu'il était moins canaille ; il est seulement curieux, d'une curiosité sotte et brutale, qui ne veut ni bien ni mal à personne, qui n'y entend point d'autre finesse que de venir se repaître de ce qui arrivera. Ce sont des émotions d'âme que ce peuple demande : les plus fortes seront les meilleures ; il cherche à vous plaindre si on vous outrage, à s'attendrir pour vous si on vous blesse, à frémir pour votre vie si on la menace : voilà ses délices ; et si votre ennemi n'avait pas assez de place pour vous battre, il lui en ferait lui-même, sans en être plus mal intentionné, et lui dirait volontiers : Tenez, faites à votre aise et ne nous retranchez rien du plaisir que nous avons à frémir pour ce malheureux. Ce ne sont pourtant pas les choses cruelles qu'il aime, il en a peur, au contraire, mais il aime l'effroi qu'elles lui donnent : cela remue son âme qui ne sait jamais rien, qui n'a jamais rien vu, qui est toujours toute neuve.

Tel est le peuple de Paris, à ce que j'ai remarqué dans l'occasion. Vous jugez bien, suivant le portrait que j'en ai fait, que Mme Dutour n'avait point de secours à en espérer. Le moyen qu'aucun des assistants eût voulu renoncer à voir le progrès d'une querelle qui promettait tant : à tout moment on touchait à la catastrophe ! Mme Dutour n'avait qu'à pouvoir parvenir à frapper le cocher de l'aune qu'elle tenait ; voyez ce qu'il en serait arrivé avec un fiacre [1].

1. *Fiacre* se disait non seulement des voitures de louage, mais des cochers eux-mêmes. Ces carosses à cinq sous par heure avaient été établis en 1650, rue Saint-Martin, dans une maison

De mon côté, j'étais désolée : je ne cessais de crier à Mme Dutour : « Arrêtez-vous ! » Le cocher s'enrouait à prouver qu'on ne lui donnait pas son compte, qu'on voulait avoir sa course pour rien : témoin les douze sols qui n'allaient jamais sans avoir leur épithète, et des épithètes d'un cocher, on en soupçonne l'incivile élégance. Le seul intérêt des bonnes mœurs devait engager Mme Dutour à composer avec ce misérable ; il n'était pas honnête à elle de soutenir l'énergie de ses expressions : mais elle en dévorait le scandale en faveur de la rage qu'elle avait d'y répondre; elle était trop fâchée pour avoir les oreilles délicates.

« Oui, malotru ! oui, douze sols ; tu n'en auras pas davantage, disait-elle. — Et moi, je ne les prendrai pas, douze diablesses, répondait le cocher. — Encore ne les veux-tu pas, continuait-elle ; n'es-tu pas honteux, fripon? Quoi ! pour venir d'auprès de la paroisse ici? Quand ce serait pour un carrosse d'ambassadeur. Tiens, jarni de ma vie ! un denier avec, et tu ne l'aurais pas : j'aimerais mieux te voir mort, et il n'y aurait pas grande perte : et souviens-toi seulement que c'est aujourd'hui la Saint-Mathieu; bon jour, bonne œuvre, ne l'oublie pas. Et laisse venir demain, tu verras comment il sera fait. C'est moi qui te le dis, qui ne suis pas une chiffonnière, mais bel et bien madame Dutour, madame pour toi, madame pour les autres, et madame tant que je serai au monde, entends-tu ? »

Tout ceci ne se disait pas sans tâcher d'arracher le bâton des mains du cocher qui le tenait, et qui, à la grimace et au geste que je lui vis faire, me parut prêt à traiter Mme Dutour comme un homme. Je crois que c'était fait de la pauvre femme : un gros poing de mauvaise volonté, levé sur elle, allait lui apprendre à badiner avec la mauvaise volonté d'un fiacre, si je ne m'étais pas hâtée de tirer environ vingt sols, et de les lui donner.

Il les prit sur-le-champ, secoua l'aune entre les mains de Mme Dutour, assez violemment pour l'en arracher, la jeta dans son arrière-boutique, enfonça son chapeau, en me disant : « Grand merci! mignonne », sortit de là et

nommée l'hôtel Saint-Fiacre. Au temps de Marivaux les prix avaient déjà renchéri.

traversa la foule qui s'ouvrit alors, tant pour le laisser sortir, que pour livrer passage à Mme Dutour qui voulait courir après lui, que j'en empêchai, et qui me disait que, jour de Dieu! je n'étais qu'une petite sotte : « Vous voyez bien, ces vingt sols-là, Marianne, je ne vous les pardonnerai jamais, ni à la vie, ni à la mort... »

(*La Vie de Marianne*, livre II.)

45.

Marianne a sa toilette.

MARIVAUX.
La Vie de Marianne.

Au bout de quatre jours on m'apporta mon habit et du linge : c'était un jour de fête, et je venais de me lever quand cela vint. A cet aspect, Toinon et moi nous perdîmes d'abord toutes deux la parole, moi d'émotion, de joie, elle de la triste comparaison qu'elle fit de ce que j'allais être à ce qu'elle serait : elle aurait bien troqué son père et sa mère contre le plaisir d'être orpheline au même prix que moi : elle ouvrait sur mon petit attirail de grands yeux stupéfaits et jaloux, et d'une jalousie si humiliée que cela me fit pitié dans ma joie; mais il n'y avait point de remède à sa peine, et j'essayai mon habit le plus modestement qu'il me fut possible, devant un petit miroir ingrat qui ne me rendait que la moitié de ma figure; et ce que j'en voyais me paraissait bien piquant.

Je me mis donc vite à me coiffer et à m'habiller pour jouir de ma parure: il me prenait des palpitations en songeant combien j'allais être jolie : la main m'en tremblait à chaque épingle que j'attachais; je me hâtais d'achever sans rien précipiter pourtant; je ne voulais rien laisser d'imparfait : mais j'eus bientôt fini, car la perfection que je connaissais était bien bornée; je commençais avec des dispositions admirables, et c'était tout.

Vraiment, quand j'ai connu le monde, j'y faisais bien d'autres façons : les hommes parlent de science et de philosophie : voilà quelque chose de beau en comparaison de la science de bien placer un ruban, ou de décider de quelle couleur on le mettra!

Si on savait ce qui se passe dans la tête d'une coquette en pareil cas, combien son âme est déliée et pénétrante,

si on voyait la finesse des jugements qu'elle fait sur les goûts qu'elle essaie, et puis qu'elle rebute, et puis qu'elle hésite de choisir, et qu'elle choisit enfin par pure lassitude : car souvent elle n'est pas contente, et son idée va toujours plus loin que son exécution; si on savait ce que je dis là, cela ferait peur, cela humilierait les plus forts esprits, et Aristote ne paraîtrait plus qu'un petit garçon. C'est moi qui le dis, qui le sais à merveille, et qu'en fait de parure, quand on a trouvé ce qui est bien, ce n'est pas grand'chose, et qu'il faut trouver le mieux pour aller au delà du mieux; et que, pour attraper ce dernier mieux, il faut lire dans le cœur des hommes, et savoir préférer ce qui le gagne le plus à ce qui ne fait que le gagner beaucoup : et cela est immense!

(*La vie de Marianne*, Ire partie.)

46.

MARIANNE ERRANTE.

MARIVAUX. *La vie de Marianne.*

Plus je voyais de monde et de mouvement dans cette prodigieuse ville de Paris, plus j'y trouvais de silence et de solitude pour moi : une forêt m'aurait paru moins déserte; je m'y serais sentie moins seule, moins égarée. De cette forêt, j'aurais pu m'en tirer; mais comment sortir du désert où je me trouvais? tout l'univers en était un pour moi, puisque je n'y tenais par aucun lien à personne.

La foule de ces hommes qui m'entouraient, qui se parlaient, les bruits qu'ils faisaient, celui des équipages, la vue même de tant de maisons habitées, tout cela ne servait qu'à me consterner davantage.

Rien de tout ce que je vois ici ne me concerne, me disais-je; et un moment après : Que ces gens-là sont heureux, disais-je! chacun d'eux a sa place et son asile. La nuit viendra, et ils ne seront plus ici, ils seront retirés chez eux; et moi, je ne sais où aller, on ne m'attend nulle part, personne ne s'apercevra que je lui manque; je n'ai du moins plus de retraite que pour aujourd'hui, et je n'en aurai plus demain.

(*La vie de Marianne*, IIIe partie.)

47.

Cuisinière et dévote.

MARIVAUX.
Le Paysan parvenu.

Catherine était grande, maigre, mise blanchement, et portant sur sa mine l'air d'une dévotion revêche, en colère, et ardente ; ce qui lui venait apparemment de la chaleur que son cerveau contractait auprès du feu de sa cuisine et de ses fourneaux, sans compter que le cerveau d'une dévote, et d'une dévote cuisinière, est naturellement sec et brûlé...

Elle avait un trousseau de clefs à sa ceinture, comme une tourière de couvent. « Apportez des œufs frais à ma sœur, qui est à jeun à l'heure qu'il est, lui dit Mlle Habert, sœur aînée de celle avec qui j'étais venue ; et menez ce garçon dans votre cuisine pour lui faire boire un coup. — Un coup ! répondit Catherine d'un ton brusque, et pourtant de bonne humeur ; il en boira bien deux à cause de sa taille. — Et tous les deux à votre santé, madame Catherine, lui dis-je. — Bon, reprit-elle ; tant que je me porterai bien, ils ne me feront pas mal. Allons, venez, vous m'aiderez à faire cuire mes œufs. — Hé non ! Catherine, ce n'est pas la peine, dit Mlle Habert, la cadette ; donnez-moi le pot de confitures, ce sera assez. — Mais, ma sœur, cela ne nourrit point, dit l'aînée. — Les œufs me gonfleraient, » dit la cadette, et puis « ma sœur par-ci, ma sœur par-là ». Catherine d'un geste sans appel décida pour les œufs en s'en allant, à cause, dit-elle, qu'un déjeuner n'était pas un dessert.

Pour moi, je la suivis dans la cuisine, où elle me mit aux mains, avec un reste de ragoût de la veille et des volailles froides, une bouteille de vin presque pleine et du pain à discrétion. Ah ! le bon pain ! je n'en ai jamais mangé de meilleur, de plus blanc, de plus ragoûtant : il faut bien des attentions pour faire un pain comme celui-là ; il n'y avait qu'une main dévote qui pût l'avoir pétri : aussi était-il de la façon de Catherine. Oh ! l'excellent repas que je fis ! la vue seule de la cuisine donnait appétit de manger : tout y faisait entrer en goût. « Mangez, me dit Catherine en se mettant après ses œufs frais : Dieu veut qu'on vive. — Voilà de quoi faire sa volonté, lui dis-je, et

par-dessus le marché j'ai grande faim. — Tant mieux, reprit-elle; mais, dites-moi, êtes-vous retenu? Restez-vous avec nous? — Je l'espère ainsi, répondis-je, et je serais bien fâché que cela ne fût pas; car je m'imagine qu'il fait bon sous votre direction, madame Catherine! Vous avez l'air si avenant, si raisonnable! — Hé! hé! reprit-elle; je fais du mieux que je peux : que le ciel nous assiste! Chacun a ses fautes, et je n'en chôme pas; et le pis est, c'est que la vie se passe; et plus l'on va, plus on se crotte, car le diable est toujours après nous. L'Église le dit; mais on bataille. Au surplus, je suis bien aise que nos demoiselles vous prennent; car vous me paraissez de bonne amitié. Hélas! tenez; vous ressemblez comme deux gouttes d'eau à défunt Baptiste que j'ai pensé épouser, qui était bien le meilleur enfant, et beau garçon comme vous; mais ce n'est pas là ce que j'y regardais, quoique cela fasse toujours plaisir. Dieu nous l'a ôté : il est le maître : il n'y a point à le contrôler. Mais vous avez toute son apparence, vous parlez tout comme lui : mon Dieu! qu'il m'aimait! Je suis bien changée depuis, sans ce que je changerai encore. Je m'appelle toujours Catherine, mais ce n'est plus de même. — Ma foi, lui dis-je, si Baptiste n'était pas mort, il vous aimerait encore; car moi, qui lui ressemble, je n'en ferais pas à deux fois. — Bon, bon, me dit-elle en riant : je suis encore un bel objet! Mangez, mon fils, mangez! vous direz mieux quand vous m'aurez regardée de plus près. Je ne vaux plus rien qu'à faire mon salut, et c'est bien de la besogne : Dieu veuille que je l'achève! »

En disant ces mots elle tira ses œufs, que je voulus porter en haut : « Non, non, me dit-elle; déjeunez en repos, afin que cela vous profite; je vais voir un peu ce qu'on pense de vous là-haut. Je crois que vous êtes notre fait, et j'en dirai mon avis : nos demoiselles ordinairement sont dix ans à savoir ce qu'elles veulent, et c'est moi qui ai la peine pour elles. Mais ne vous embarrassez pas, j'aurai soin de tout : je me plais à servir mon prochain, et c'est ce qu'on nous recommande au prône. — Je vous rends mille grâces, madame Catherine, lui dis-je, et surtout souvenez-vous que je suis un prochain qui ressemble à Baptiste. — Mais mangez donc, me dit-elle; c'est le moyen de lui ressembler longtemps en ce monde; j'aime

un prochain qui dure. — Et je vous assure que votre prochain aime à durer, » lui dis-je en la saluant d'un rouge bord, que je bus à sa santé.

Ce fut là le premier essai que je fis du commerce de Mme Catherine, des discours de laquelle j'ai retranché une centaine de *Dieu soit béni!* et *Que le ciel nous assiste!* qui servaient tantôt de refrain, tantôt de véhicule à ses discours. Apparemment que cela faisait partie de sa dévotion verbale; mais peu m'importait. Ce qui est de sûr, c'est que je ne déplus point à la bonne dame, non plus qu'à ses maîtresses, surtout à Mlle Habert la cadette, comme on le verra dans la suite.

(*Le Paysan parvenu*, Ire partie.)

48.

Madame d'Alain, propriétaire.

MARIVAUX. *Le Paysan parvenu.*

C'était la veuve d'un procureur qui lui avait laissé assez abondamment de quoi vivre, et qui vivait à proportion de son bien. Femme avenante au reste, à peu près de l'âge de Mlle Habert, aussi fraîche et plus grasse qu'elle; un peu commère par le babil, mais commère d'un bon esprit, qui vous prenait d'abord en amitié, qui vous ouvrait son cœur, vous contait ses affaires, vous demandait les vôtres et puis revenait aux siennes, et puis à vous, vous parlait de sa fille (car elle en avait une), vous apprenait qu'elle avait dix-huit ans, vous racontait les accidents de son bas âge, ses maladies, tombait ensuite sur le chapitre de défunt son mari, en prenait l'histoire du temps qu'il était garçon, puis venait à leurs amours, disait ce qu'ils avaient duré, passait de là à leur mariage, ensuite au récit de la vie qu'ils avaient menée ensemble : c'était le meilleur homme du monde, très appliqué à son étude; aussi avait-il gagné du bien par sa sagesse et par son économie; un peu jaloux de son naturel, et aussi parce qu'il l'aimait beaucoup; sujet à la gravelle : Dieu sait ce qu'il avait souffert, les soins qu'elle avait eus de lui! Enfin, il était mort bien chrétiennement : ce qui se disait en s'essuyant les yeux, qui en effet larmoyaient, à cause que la tristesse du récit le voulait, et non pas à cause de la chose même;

car de là, on allait à un accident de ménage, qui demandait d'être dit en riant, et on riait.

(*Le Paysan parvenu*, IIe partie.)

PRÉVOST

(1697-1763)

Avec Prévost, le roman devient purement romanesque, ce qui est bien, semble-t-il, une qualité, et, du même coup, le romancier le devient aussi : chose moins indispensable, mais qui ne gâte rien.

Pour se faire une idée de ce que fut l'abbé Louis-Antoine Prévost d'Exiles, le plus simple est encore de relire l'histoire du pauvre petit chevalier des Grieux, si faible, si coupable, et pourtant si charmant, douce victime d'une imagination trop vive et d'un cœur trop tendre. Dans la vie de l'auteur nous retrouvons presque tout son roman : un jeune homme bien né, bien élevé, pétri d'excellentes résolutions, mais à l'âme molle et flexible, au tempérament passionné ; une Manon (pour ne pas dire plusieurs !) au charme tout-puissant ; et, dès lors, des alternatives de chutes et de relèvements, mais des chutes surtout ; d'autres fautes plus graves que le monde pardonne encore moins ; enfin, comme fond de tableau, tantôt une équivoque académie de jeu ; tantôt une prison : l'hôpital général ou Saint-Lazare ; tantôt le parloir de Saint-Sulpice et la cellule de Saint-Germain-des-Prés ; tantôt la terre d'exil : Londres, Amsterdam ou la Nouvelle-Orléans. Mais si le roman de des Grieux fut plus cruel et plus émouvant, celui de Louis Prévost fut plus long, il dura à peu près toute sa vie, et il se termina par une catastrophe imprévue et plus romanesque encore, digne de figurer dans la sombre his-

toire de *Cléveland* : l'apoplexie au coin d'un bois, et la mort affreuse sous le bistouri d'un ignorant barbier de village.

Ce bénédictin au cœur faible se trouva être, par contre, un infatigable auteur. L'abbé Prévost est un des plus féconds romanciers du XVIIIe siècle : pour le nombre de ses volumes il ne le cède, je crois, qu'à ce détestable et pourtant si original Restif de la Bretonne.

Voici quels sont ses principaux romans :

1728-1731. *Mémoires et aventures d'un homme de qualité, qui s'est retiré du monde* (*Mémoires du marquis de* ***), en six tomes.

1731. *Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*, en un volume, qui forma d'abord le septième tome du roman précédent.

1732-1739. *Le Philosophe anglais, ou Histoire de Monsieur Cléveland, fils naturel de Cromwell, écrite par lui-même, et traduite de l'anglais par l'auteur des Mémoires d'un homme de qualité*, en huit tomes.

1735. *Le Doyen de Killerine, histoire morale, composée sur les mémoires d'une illustre famille d'Irlande, et ornée de tout ce qui peut rendre une lecture utile et agréable, par l'auteur des Mém. d'un H. de Q.*, en six tomes.

1741. *Histoire d'une Grecque moderne*, en deux tomes.

1741. *Campagnes philosophiques ou les mémoires de M. de Montcal*, en quatre parties.

1741. *Mémoires pour servir à l'histoire de Malte, ou la Jeunesse du Commandeur de* ***, en deux tomes.

1745. *Mémoires d'un honnête homme*, etc., etc., sans compter des traductions des trois grands romans de Richardson, *Paméla* (en 1742), *Clarisse Harlowe* (en 1751), *Grandisson* (posthume, en 1775) [1].

1. Ces trois romans avaient paru en Angleterre, *Paméla* en

Parmi ces romans il en est un qui contient en quelques pages l'extrait le plus pur et comme la quintessence de tous les autres, chef-d'œuvre rare, qui est assuré de vivre toujours : c'est *Manon Lescaut*. Ni les contemporains de Prévost, ni l'auteur lui-même, comme il arrive souvent, ne semblent avoir senti l'énorme supériorité de cette courte nouvelle sur tous ces gros volumes : de nos jours seulement *Manon* est placée au rang qu'elle mérite dans la littérature romanesque du XVIIIe siècle, c'est-à-dire au premier, entre *Gil Blas* et la *Nouvelle Héloïse*.

Le chevalier des Grieux vient d'avoir dix-sept ans, Mlle Manon Lescaut en a seize à peine. Il l'a connue par hasard, un jour, à Amiens, à l'arrivée du coche d'Arras dont elle débarquait; et ce jeune collégien, vertueux et timide, que ses parents destinaient à l'ordre de Malte, s'est épris de cette jeune fille, à l'air doux et charmant, qui se sentait si peu de vocation pour le couvent où on la conduisait. Il l'a aimée tout de suite, pour toujours, d'un amour aveugle et souverain. Adieu l'innocence du petit chevalier, adieu les sages projets d'avenir! ni les conseils d'un fidèle ami, ni la douleur d'un père, ni la vertu, ni l'honneur même ne peuvent triompher d'un cœur ainsi transporté. Ils fuient tous les deux, ils se cachent à Paris : et dès lors, après un faux semblant de guérison bientôt suivi d'une irréparable rechute, commence pour des Grieux une vie de délices et de tortures, où sombre sa conscience, et où il s'enfonce chaque jour plus bas. A partir de l'évasion de Saint-Sulpice, quel enchaînement implacable d'erreurs et de fautes! Complaisance honteuse pour les désordres de Manon, promiscuité avec les coquins, tricheries au jeu, escroqueries, guet-apens, meurtres même, et, comme su-

1740, *Clarisse* en 1748, *Grandisson* en 1753. Ces dates ont leur importance, pour bien établir l'originalité des grands romans de Prévost, qui sont tous antérieurs.

prême note d'infamie, la prison Saint-Lazare : tel est l'abîme où se perd ce pauvre petit chevalier, d'ailleurs si aimable et si aimant, crédule jusqu'à la niaiserie, toujours candide et sincère, conservant pieusement jusqu'au bout son illusion, et qui, sur l'ignoble charrette où les soldats emportent Manon, la traite encore d'*incomparable amante* et déplore que *ses mains délicates soient exposées à l'injure de l'air!* En vérité nous ne pouvons le haïr, nous le prenons en pitié. Et de Manon,

> Manon, sphinx éternel, véritable sirène,
> Cœur trois fois féminin, Cléopâtre en paniers [1],

de cette Manon, si vive et si coquette, si rieuse, si naïve en sa perversité, fille née pour le plaisir et l'amour, que penserons-nous? Le moyen de s'indigner, après avoir lu la prodigieuse épître qu'elle laisse en guise de consolation au pauvre des Grieux ! « Je te jure, mon cher chevalier, que tu es l'idole de mon cœur... Mais ne vois-tu pas, ma pauvre chère âme, que, dans l'état où nous sommes réduits, c'est une sotte vertu que la fidélité?... Crois-tu qu'on puisse être bien tendre, lorsqu'on manque de pain? Je t'adore, compte là-dessus : mais laisse-moi pour quelque temps le ménagement de notre fortune. Malheur à qui va tomber dans mes filets ! Mon frère t'apprendra que ta Manon a pleuré de la nécessité de te quitter. » Ce qu'il y a de plus fort, c'est que Manon dit vrai, Manon a dû pleurer, et nous restons en admiration devant une si complète et superbe inconscience.

La fin est triste, mais du moins elle est touchante; l'auteur, d'un coup d'aile, nous élève au-dessus de ces turpitudes. Des Grieux accompagne librement Manon jusque dans l'exil lointain où la confine une ordonnance du lieutenant de police ; et voilà que cette fille

1. Alfred de Musset, *Namouna*, LIX.

perdue, touchée de tant de dévouement, privée aussi, il faut bien le dire, de toute occasion de mal faire, épure son âme par la souffrance, et trouve au fond de son cœur les sentiments inattendus d'une épouse. Le roman s'achève sur l'admirable scène de la fuite des deux amants à travers les solitudes de l'Amérique, et sur l'émouvant tableau de la mort de Manon, qui tombe épuisée et qui s'endort pour toujours sous la garde de son fidèle chevalier. Ainsi se dénoue la gracieuse idylle dont une place d'Amiens avait vu la naissance; mais du coche d'Arras au désert de la Louisiane, il y a loin : dans cet intervalle, quel paradis et quel enfer!

Telle est cette histoire d'amour, comme on n'en avait encore jamais écrit. Céladon et Artamène aimaient de tête bien plus que de cœur, les héros des histoires comiques se gardaient bien d'aimer, Gil Blas est sans grande passion et ne songe qu'à faire son chemin dans le monde, le beau Valville est léger et volage, le Saint-Preux de Rousseau ne viendra que trente ans plus tard : des Grieux est le premier grand amoureux qui paraisse dans le roman français. En lui réside, comme le titre l'indique, presque tout l'intérêt du livre : Manon n'est que l'objet de son amour et l'instrument de sa souffrance. Que deviendra ce cœur en proie à la plus folle des passions? Jusqu'où s'abaissera une âme ainsi possédée? Quelles seront ses lâchetés, ses crimes, ses humiliations, ses tortures? Là est vraiment le sujet du roman. « Le lecteur verra dans la conduite de M. des Grieux un exemple terrible de la force des passions. » Ainsi s'exprime l'*Homme de qualité* qui est censé rapporter cette histoire, c'est-à-dire Prévost lui-même, qui était bien placé pour raconter ces « aventures de fortune et d'amour ». On emporte de cette lecture la pensée que l'Amour est un Dieu terrible et tout-puissant, qu'une âme qui se laisse posséder entièrement par lui est une âme perdue, et

qu'il nous faut avoir encore plus de pitié que de blâme pour ces victimes exceptionnelles, dont les malheurs sont pour nous un exemple. Gardons-nous bien de les imiter, ni de nous exposer aux mêmes coups du sort, mais du moins soyons doux et cléments envers ces élus de la passion, qui ont plus aimé et plus souffert que le commun des hommes.

A côté de des Grieux et de Manon, l'abbé Prévost a placé quelques personnages secondaires, et il a su leur donner, aussi bien qu'à ses deux héros, une vie et un relief admirables. Voici d'abord Tiberge, l'homme raisonnable, l'ami au cœur chaud et fidèle. Nous le retrouvons partout, à toutes les pages émouvantes du livre : à l'arrivée du coche d'Arras, où il apparaît avec son air grave et austère ; à la maison paternelle, où il sermonne le petit chevalier et veut le ramener à Dieu ; à Saint-Sulpice, où il croit avoir enfin triomphé de cette âme rebelle ; puis, après la rechute, dans les jardins du Palais-Royal, chez Manon elle-même, jusque dans la prison Saint-Lazare, partout où des Grieux a besoin de ses conseils, qu'il suit si mal, et de sa bourse qu'il vide si bien ; enfin, tout au bout de ce long calvaire d'amour, quand Manon est morte, Tiberge arrive encore, il a franchi les mers et couru mille dangers pour venir consoler l'âme meurtrie de son ami, et la ramener doucement à la vertu. Avec cela, nullement fâcheux, ni rabat-joie, nullement esprit pur : il est né, nous dit-il, avec des passions très vives, mais il les a vaincues ; il est indulgent aux autres et sévère à lui-même. Personnage candide, un peu naïf, qui parfois prête à sourire : il est certain qu'il ennuie un peu des Grieux, et qu'il a porté sur les nerfs à Alfred de Musset, qui jouait volontiers au des Grieux. Il n'en est pas moins utile dans le roman, et presque indispensable : sans lui l'œuvre serait trop attristante et trop vile. Il est, comme on l'a dit, ce que des Grieux et Prévost lui-même auraient

voulu être ; il est l'idéal toujours présent, auquel on songe au milieu des fautes et des crimes; grâce à lui ce petit livre n'est pas seulement un douloureux cri de passion, il est un bon livre. — En face du bon ange, voici le démon, représenté par M. Lescaut, « homme brutal et sans principes d'honneur », de son métier garde du corps, et aussi frère de Mlle Manon: la belle figure de chenapan, que celle de ce soudard qui, après un feint accès de colère, s'installe chez sa sœur, se fait habiller, entretenir et goberger à son aise ! Homme de tête d'ailleurs : c'est lui qui introduit des Grieux à l'hôtel de Transylvanie, et lui apprend à « faire une volte-face » au jeu, et à « filer la carte ». Ce spadassin doublé d'un escroc finit, comme il mérite, au coin d'une rue, tué d'un coup de pistolet, sans la moindre oraison funèbre. — Le père de des Grieux, qui apparaît à deux reprises dans le roman, a une physionomie bien originale : c'est un père du XVIIIe siècle, nullement cornélien. Il est vif, fringant, tout pétillant de malice et d'esprit. Il n'accable pas d'abord son fils de reproches, mais il essaie de piquer son amour-propre, il lui démontre qu'il a été un sot, et que Mlle Manon ne l'a aimé, tout compte fait, que douze jours ou douze jours et demi. Il pardonne vite, et ne voit de remède que dans un bon mariage : « Je t'en chercherai une, qui ressemblera à Manon et qui sera plus fidèle. » Plus tard, quand le fils s'est déshonoré, le père nous apparaît plus sévère : mais il est ému au fond, il pardonnerait même encore, si le jeune homme ne rappelait imprudemment le souvenir de sa mère. « Ne me parle pas davantage de ta mère : tes désordres la feraient mourir de douleur, si elle eût assez vécu pour les voir. Finissons cet entretien, je retourne au logis : je t'ordonne de me suivre. » Et, devant le refus de des Grieux : « Adieu, fils ingrat et rebelle ! » Prévost avait eu, lui aussi, de violents démêlés avec son père ; mais, aux traits dont il a peint celui de des Grieux, on voit

quel secret respect il avait conservé dans son cœur pour cette autorité paternelle, faite de tendresse et d'honneur.

Enfin il n'est pas jusqu'au style qui ne contribue à faire de *Manon Lescaut* un chef-d'œuvre achevé. Voici le jugement qu'en porte un juge exact et sévère : « Nulle trace d'affectation, pas ombre de rhétorique, aucun tour de métier, les plus grands effets obtenus par les moyens les plus simples ou quelquefois les plus vulgaires, et ce que l'on pourrait appeler l'évanouissement du style dans la sincérité du fond... C'est en vérité une telle manière d'écrire, que le triomphe de l'art est d'y pouvoir atteindre [1]. » Lesage écrivait en auteur comique, Marivaux en psychologue mondain, Prévost est peut-être le premier en France qui écrive comme un romancier, c'est-à-dire sous la simple dictée des choses : nous ne concevons pas que des Grieux et Manon puissent tenir un langage différent de celui que leur a prêté l'auteur : c'est proprement la nature qui parle par leur bouche.

Les autres romans de l'abbé Prévost sont à peu près oubliés maintenant : ils sont bien loin d'approcher de cette rare et unique perfection que réalise *Manon;* leur aspect général est lourd et confus. A leur époque ils ont eu pourtant beaucoup de succès, plus que *Manon* même : aujourd'hui encore ils offrent un grand intérêt à qui a le courage de les affronter. En tout cas, l'histoire du roman en France ne saurait s'écrire sans citer leurs titres, et sans leur faire une place.

Ce qu'il y a d'absolument nouveau en eux, du moins pour le temps, c'est qu'ils sont de vrais romans, et non pas une collection de scènes comiques, comme *Gil Blas*, ou de dissertations psychologiques, comme *Ma-*

1. Brunetière, *Études critiques sur l'hist. de la litt. fr.*, III, p. 231.

rianne. Ce sont des romans *romanesques*, c'est-à-dire faits à la fois de réalité et d'illusion, où la vie humaine excède la commune mesure, où, sans être invraisemblables, les événements sont extraordinaires, les malheurs plus grands, les passions plus fortes, et par où notre imagination prend son essor au-dessus des médiocrités quotidiennes. Les sujets des romans de Prévost sont tous prodigieusement intéressants : habillés à la moderne, et rafraîchis dans leurs ornements que la patine du temps a fait grisailler, ils passionneraient encore aujourd'hui le million de lecteurs du *Petit Journal*. Par exemple, les *Mémoires et aventures d'un homme de qualité* sont l'histoire d'un marquis à qui il arrive d'épouvantables malheurs, et qui, après avoir voyagé en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Espagne, en Portugal, en Turquie, après avoir épousé une Musulmane et l'avoir perdue, se retire dans une abbaye, où il écrit ses Mémoires, et nous raconte par surplus l'histoire de Manon Lescaut. Dans le *Doyen de Killerine* nous voyons un brave curé Irlandais, bossu, contrefait, les jambes crochues, qui est la bonté même, et qui passe son temps à aller et venir d'Irlande en France pour voler au secours de ses frères et de sa sœur à qui il arrive des aventures à faire dresser les cheveux sur la tête. Les *Mémoires de M. de Montcal* nous présentent une jeune personne, Mlle Fidert, qui, « ayant eu le malheur de tuer son père, après lui avoir vu tuer son amant, » mène une vie des plus agitées : elle est enlevée plusieurs fois, comme une héroïne de Mlle de Scudéry ; à cause d'elle son frère est tué, son intendant est pendu, son troisième amant est poignardé par le deuxième, qui lui-même meurt de désespoir, après que Mlle Fidert a été assassinée par un quatrième. Le sujet du *Cléveland* est encore plus terrible et plus fertile en belles inventions : M. Cléveland, fils naturel de Cromwell, est persécuté par son

père et par la fortune. Après avoir longtemps vécu tapi dans une caverne, il court le monde pour retrouver miss Fanny Axminster, sa fiancée : il ne la rejoint que dans l'Amérique du Sud, où il devient roi des Abaquis. Je renonce à décrire les différents tableaux que nous présente Prévost durant cette palpitante histoire; nous sommes témoins des événements les plus étranges : des femmes tirées au sort dans l'île de Sainte-Hélène; un traître de mélodrame, nommé Génin, qui finit dans la peau d'un parfait honnête homme; une certaine Mme Rieding, que nous abandonnons au moment où les sauvages Rouintons se disposent à la faire rôtir à la broche et que nous retrouvons par bonheur saine et sauve au quatrième volume; un père qui forme le projet de poignarder ses enfants, etc.; et, mêlés à tout cela, Louis XIV lui-même, Mme la duchesse d'Orléans, et les Jésuites du collège Louis-le-Grand! C'est à ne s'y plus reconnaître : mais l'intérêt ne languit pas un seul instant. Le roman s'appropriait ainsi la matière de la tragédie et du drame: Crébillon père et Ponson du Terrail n'ont rien inventé de plus prodigieux. Cette tendance à incorporer l'histoire dans le roman d'aventures fait aussi songer un peu à Dumas père. Quant à M. Dumas fils, sa dame aux camélias n'est-elle pas la petite-fille reconnue de Manon? Il y a de tout cela dans cet original abbé Prévost.

Il y a encore autre chose, et qui saute aux yeux lorsqu'on lit n'importe lequel de ses romans, mais surtout *Cléveland* : c'est la ressemblance avec Rousseau. D'abord les héros de Prévost sont tous en proie à des passions fatales et souveraines comme sera celle de Saint-Preux et de Julie : le roman, devenant amoureux, devient triste du même coup, et ne se termine plus par les dénouements de comédie qu'on trouve encore chez Marivaux. De plus, beaucoup des idées chères à Rousseau sont déjà en germe chez Prévost.

)n trouve dans *Cléveland* de belles théories sur l'état ie guerre, sur la bonté naturelle de l'homme, sur e danger de la civilisation, qui avancent de trente ns sur le siècle : Iglou, le bon sauvage, est doué le toutes les vertus, et Cléveland applique par .vance chez les Abaquis les prescriptions du *Con-rat social* ou de l'*Arcadie*. Il y a enfin telle discus-ion sur la légitimité du suicide qui semble avoir lirectement inspiré les célèbres lettres de la *Nouvelle Iéloïse* où Saint-Preux et milord Édouard traitent la nême question. « Tous les mouvements de la nature ont droits et appartiennent à l'ordre, » dit Cléveland : i'est-ce pas déjà le principe même de toute la philo-sophie de Jean-Jacques ?

Quoique Prévost ne compte pas parmi les hommes es plus illustres du siècle, il n'en est pas moins un le nos plus grands romanciers. D'autres ont acquis lus de gloire ou possédé plus de génie : mais c'est à ui que le genre doit peut-être le plus. Avec lui le oman prend enfin pleine conscience de son objet et le ses ressources ; Rousseau peut venir pour en assu-er le triomphe définitif.

49.

UN VÉRITABLE AMI.

Après sa fuite de Saint-Sulpice, des Grieux vit au PRÉVOST.
our le jour avec Manon ; à bout de ressources, il *Manon Lescaut.*
'adresse à Tiberge, son fidèle ami, dont il a toujours éyligé les sages avis.

Je l'avais prié de se trouver au jardin du Palais-Royal. Il était avant moi. Il vint m'embrasser aussitôt qu'il m'eût perçu. Il me tint longtemps serré entre ses bras, et je entis mon visage mouillé de ses larmes. Je lui dis que je e me présentais à lui qu'avec confusion, et que je portais ans le cœur un vif sentiment de mon ingratitude ; que la

première chose dont je le conjurais était de m'apprendre s'il m'était encore permis de le regarder comme mon ami, après avoir mérité si justement de perdre son estime et son affection. Il me répondit du ton le plus tendre que rien n'était capable de le faire renoncer à cette qualité ; que mes malheurs mêmes, et, si je lui permettais de le dire, mes fautes et mes désordres, avaient redoublé sa tendresse pour moi ; mais que c'était une tendresse mêlée de la plus vive douleur, telle qu'on la sent pour une personne chère qu'on voit toucher à sa perte sans pouvoir la secourir.

Nous nous assîmes sur un banc. « Hélas ! lui dis-je avec un soupir parti du fond du cœur, votre compassion doit être excessive, mon cher Tiberge, si vous m'assurez qu'elle est égale à mes peines. J'ai honte de vous les laisser voir, car je confesse que la cause n'en est pas glorieuse ; mais l'effet en est si triste, qu'il n'est pas besoin de m'aimer autant que vous faites pour en être attendri. »

Il me demanda, comme une marque d'amitié, de lui raconter sans déguisement ce qui m'était arrivé depuis mon départ de Saint-Sulpice. Je le satisfis, et, loin d'altérer quelque chose à la vérité ou de diminuer mes fautes pour les faire trouver plus excusables, je lui parlai de ma passion avec toute la force qu'elle m'inspirait. Je la lui représentai comme un de ces coups particuliers du destin qui s'attache à la ruine d'un misérable, et dont il est aussi impossible à la vertu de se défendre, qu'il l'a été à la sagesse de les prévoir. Je lui fis une vive peinture de mes agitations, de mes craintes, du désespoir où j'étais deux heures avant que de le voir, et de celui dans lequel j'allais retomber si j'étais abandonné par mes amis aussi impitoyablement que par la fortune ; enfin, j'attendris tellement le bon Tiberge, que je le vis aussi affligé par la compassion que je l'étais par le sentiment de mes peines.

Il ne se lassait point de m'embrasser et de m'exhorter à prendre du courage et de la consolation ; mais, comme il supposait toujours qu'il fallait me séparer de Manon, je lui fis entendre nettement que c'était cette séparation même que je regardais comme la plus grande de mes infortunes, et que j'étais disposé à souffrir non seulement le dernier excès de la misère, mais la mort la plus cruelle, avant que

de recevoir un remède plus insupportable que tous mes maux ensemble.

« Expliquez-vous donc, me dit-il; quelle espèce de secours suis-je capable de vous donner, si vous vous révoltez contre toutes mes propositions? » Je n'osais lui déclarer que c'était de sa bourse que j'avais besoin. Il le comprit pourtant à la fin, et, m'ayant confessé qu'il croyait m'entendre, il demeura quelque temps suspendu, avec l'air d'une personne qui balance. « Ne croyez pas, reprit-il bientôt, que ma rêverie vienne d'un refroidissement de zèle et d'amitié; mais à quelle alternative me réduisez-vous, s'il faut que je vous refuse le seul secours que vous voulez accepter, ou que je blesse mon devoir en vous l'accordant! Car n'est-ce pas prendre part à votre désordre, que de vous y faire persévérer? Cependant, continua-t-il après avoir réfléchi un moment, je m'imagine que c'est peut-être l'état violent où l'indigence vous jette qui ne vous laisse pas assez de liberté pour choisir le meilleur parti. Il faut un esprit tranquille pour goûter la sagesse et la vérité. Je trouverai le moyen de vous faire avoir quelque argent. Permettez-moi, mon cher chevalier, ajouta-t-il en m'embrassant, d'y mettre seulement une condition : c'est que vous m'apprendrez le lieu de votre demeure, et que vous souffrirez que je fasse du moins mes efforts pour vous ramener à la vertu, que je sais que vous aimez, et dont il n'y a que la violence de vos passions qui vous écarte. »

Je lui accordai sincèrement tout ce qu'il souhaitait, et je le priai de plaindre la malignité de mon sort, qui me faisait profiter si mal des conseils d'un ami si vertueux. Il me mena aussitôt chez un banquier de sa connaissance, qui m'avança cent pistoles sur son billet : car il n'était rien moins qu'en argent comptant. J'ai déjà dit qu'il n'était pas riche. Son bénéfice valait mille écus : mais comme c'était la première année qu'il le possédait, il n'avait encore rien touché du revenu : c'était sur les fruits futurs qu'il me faisait cette avance.

Je sentis tout le prix de sa générosité. J'en fus touché jusqu'au point de déplorer l'aveuglement d'un amour fatal qui me faisait violer tous les devoirs. La vertu eut assez de force pendant quelques moments pour s'élever dans mon cœur contre ma passion, et j'aperçus du moins, dans cet

instant de lumière, la honte et l'indignité de mes chaînes; mais ce combat fut léger et dura peu. La vue de Manon m'aurait fait précipiter du ciel, et je m'étonnai, en me retrouvant près d'elle, que j'eusse pu traiter un moment de honteuse une tendresse si juste pour un objet si charmant.

(*Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*, 1re partie.)

50.

Un cœur de père.

PRÉVOST. *Manon Lescaut.*

Le chevalier des Grieux, emprisonné à Saint-Lazare pour inconduite et escroqueries, reçoit la visite de son père.

J'étais à m'entretenir tristement de mes idées et à réfléchir sur la conversation que j'avais eue avec M. le lieutenant général de police, lorsque j'entendis ouvrir la porte de ma chambre : c'était mon père. Quoique je dusse être à demi préparé à cette vue, puisque je m'y attendais quelques jours plus tard, je ne laissai pas d'en être frappé si vivement que je me serais précipité au fond de la terre si elle s'était entr'ouverte à mes pieds. J'allai l'embrasser avec toutes les marques d'une extrême confusion. Il s'assit sans que ni lui ni moi n'eussions encore ouvert la bouche.

Comme je demeurais debout, les yeux baissés et la tête découverte : « Asseyez-vous, monsieur, me dit-il gravement; asseyez-vous. Grâce au scandale de votre libertinage et de vos friponneries, j'ai découvert le lieu de votre demeure. C'est l'avantage d'un mérite tel que le vôtre de ne pouvoir demeurer caché. Vous allez à la renommée par un chemin infaillible. J'espère que le terme en sera bientôt la Grève, et que vous aurez effectivement la gloire d'y être exposé à l'admiration de tout le monde. »

Je ne répondis rien. Il continua : « Qu'un père est malheureux lorsque après avoir aimé tendrement un fils et n'avoir rien épargné pour en faire un honnête homme, il n'y trouve à la fin qu'un fripon qui le déshonore! On se console d'un malheur de fortune; le temps l'efface, et le

chagrin diminue; mais quel remède contre un mal qui augmente tous les jours, tel que les désordres d'un fils vicieux qui a perdu tout sentiment d'honneur? Tu ne dis rien, malheureux? ajouta-t-il. Voyez cette modestie contrefaite, et cet air de douceur hypocrite : ne le prendrait-on pas pour le plus honnête homme de sa race? »

Quoique je fusse obligé de reconnaître que je méritais une partie de ces outrages, il me parut néanmoins que c'était les porter à l'excès. Je crus qu'il m'était permis d'expliquer naturellement ma pensée.

« Je vous assure, monsieur, lui dis-je, que la modestie où vous me voyez devant vous n'est nullement affectée : c'est la situation naturelle d'un fils bien né, qui respecte infiniment son père, et surtout un père irrité. Je ne prétends pas non plus passer pour l'homme le plus réglé de notre race. Je me connais digne de vos reproches; mais je vous conjure d'y mettre un peu plus de bonté et de ne pas me traiter comme le plus infâme de tous les hommes. Je ne mérite pas des noms si durs. C'est l'amour, vous le savez, qui a causé toutes mes fautes. Fatale passion! hélas! n'en connaissez-vous pas la force? et se peut-il que votre sang qui est la source du mien n'ait jamais ressenti les mêmes ardeurs? L'amour m'a rendu trop tendre, trop passionné, trop fidèle, et peut-être trop complaisant pour les désirs d'une maîtresse toute charmante : voilà mes crimes. En voyez-vous là quelqu'un qui vous déshonore? Allons, mon cher père, ajoutai-je tendrement, un peu de pitié pour un fils qui a toujours été plein de respect et d'affection pour vous, qui n'a jamais renoncé, comme vous pensez, à l'honneur et au devoir, et qui est mille fois plus à plaindre que vous ne sauriez vous l'imaginer. » Je laissai tomber quelques larmes en finissant ces paroles.

Un cœur de père est le chef-d'œuvre de la nature : elle y règne, pour ainsi parler, avec complaisance, et elle en règle elle-même tous les ressorts. Le mien, qui était avec cela homme d'esprit et de goût, fut si touché du tour que j'avais donné à mes excuses, qu'il ne fut pas le maître de me cacher ce changement : « Viens, mon pauvre chevalier, me dit-il; viens m'embrasser : tu me fais pitié. » Je l'embrassai. Il me serra d'une manière qui me fit juger de ce qui se passait dans son cœur. « Mais quel moyen prendrons-

nous donc, dit-il, pour te tirer d'ici? Explique-moi toutes tes affaires sans déguisement. »

(*Hist. du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*, IIe partie.)

51.

LES FUNÉRAILLES DE MANON.

PRÉVOST.
Manon Lescaut.

Des Grieux s'est enfui avec Manon de la Nouvelle-Orléans. Après une longue marche dans un pays sauvage et inconnu, ils s'arrêtent épuisés. Le chevalier se dépouille de ses vêtements, pour les étendre par terre, et faire reposer Manon; il passe la nuit à veiller tendrement sur son sommeil.

Nous avions passé tranquillement une partie de la nuit; je croyais ma chère maîtresse endormie, et je n'osais pousser le moindre souffle dans la crainte de troubler son sommeil. Je m'aperçus dès le point du jour en touchant ses mains qu'elle les avait froides et tremblantes; je les approchai de mon sein pour les échauffer. Elle sentit ce mouvement, et, faisant un effort pour saisir les miennes, elle me dit d'une voix faible qu'elle se croyait à sa dernière heure.

Je ne pris d'abord ce discours que pour un langage ordinaire dans l'infortune et je n'y répondis que par les tendres consolations de l'amour. Mais ses soupirs fréquents, son silence à mes interrogations, le serrement de ses mains, dans lesquelles elle continuait de tenir les miennes, me firent connaître que la fin de mes malheurs approchait.

N'exigez point de moi que je vous décrive mes sentiments, ni que je vous rapporte ses dernières expressions. Je la perdis, je reçus d'elle des marques d'amour au moment même qu'elle expirait; c'est tout ce que j'ai la force de vous apprendre de ce fatal et déplorable événement.

Mon âme ne suivit pas la sienne. Le ciel ne me trouva point assez rigoureusement puni, il a voulu que j'aie traîné depuis une vie languissante et misérable. Je renonce volontairement à la mener jamais plus heureuse.

Je demeurai plus de vingt-quatre heures la bouche attachée sur le visage et sur les mains de ma chère Manon. Mon dessein était d'y mourir; mais je fis réflexion, au

commencement du second jour, que son corps serait exposé, après mon trépas, à devenir la pâture des bêtes sauvages. Je formai la résolution de l'enterrer, et d'attendre la mort sur sa fosse. J'étais déjà si proche de ma fin, par l'affaiblissement que le jeûne et la douleur m'avaient causé, que j'eus besoin de quantité d'efforts pour me tenir debout. Je fus obligé de recourir aux liqueurs que j'avais apportées ; elles me rendirent autant de force qu'il en fallait pour le triste office que j'allais exécuter. Il ne m'était pas difficile d'ouvrir la terre dans le lieu où je me trouvais ; c'était une campagne couverte de sable. Je rompis mon épée pour m'en servir à creuser ; mais j'en tirai moins de secours que de mes mains. J'ouvris une large fosse ; j'y plaçai l'idole de mon cœur après avoir pris soin de l'envelopper de tous mes habits pour empêcher le sable de la toucher. Je ne la mis dans cet état qu'après l'avoir embrassée mille fois avec toute l'ardeur du plus parfait amour. Je m'assis encore près d'elle, je la considérai longtemps ; je ne pouvais me résoudre à fermer sa fosse. Enfin, mes forces recommençant à s'affaiblir, et craignant d'en manquer tout à fait avant la fin de mon entreprise, j'ensevelis pour toujours dans le sein de la terre ce qu'elle avait porté de plus parfait et de plus aimable ; je me couchai ensuite sur la fosse, le visage tourné vers le sable, et, fermant les yeux avec le dessein de ne les ouvrir jamais, j'invoquai le secours du ciel, et j'attendis la mort avec impatience.

(*Hist. du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*, IIe partie.)

52.

Un accès de spleen.

Cléveland a cherché dans la philosophie un adoucissement à son infortune et à ses peines. Mais, après un long débat intérieur, il a reconnu que le seul remède à son chagrin consiste à mourir : « L'auteur de mon être étant infiniment bon par essence, il est impossible qu'il se fasse un plaisir de me voir traîner une vie misérable. » Il est donc résolu à se tuer : il accomplira son funeste projet dans un cabinet de verdure qui est au fond du jardin. On verra, dans

PRÉVOST.
Histoire de M. Cléveland.

la suite de ce sombre et dramatique récit, quel incident imprévu va désarmer le bras du pauvre fou.

Mon cœur continuait d'être dans une paix profonde. Je n'avais pas même d'inquiétude pour la vie à venir. Je ne me sentais coupable de rien à l'égard du ciel ; et, quelque obscur que fût mon sort après la vie que j'allais perdre, je tirais des idées générales de la justice et de la bonté de mon Créateur, une espèce d'assurance qu'il n'y avait rien à craindre pour moi dans la nouvelle condition où j'allais entrer. J'arrivai au cabinet de verdure. Je m'assis tranquillement dans le coin le plus enfoncé. Je tirai mon épée hors du fourreau et j'en considérai un moment la pointe, avec un regard fixe et attentif. Je ne puis cacher que je sentis un léger frémissement, qui se répandit dans tous mes membres ; mais, loin qu'on puisse lui donner le nom de crainte, il ne servit qu'à me faire faire une réflexion consolante sur le bonheur de mon âme, qui touchait au moment de sa liberté. Je souris même de la faiblesse de mon corps, et le regardant avec dédain : « Ton règne est passé, lui dis-je ; rentre dans la poussière dont tu es sorti. Si j'ai besoin encore un moment de ton secours, c'est pour te faire servir toi-même à notre séparation éternelle. Auteur de mon être, ajoutai-je en fermant les yeux et en faisant comme un effort pour me replier sur moi-même, prends pitié de ta créature, et dirige mes premiers pas dans l'obscurité où je vais entrer. Tu es partout : mon âme ne saurait manquer de tomber dans ton sein. »

J'avais le bras levé. Il est certain qu'il n'y avait plus qu'un instant d'intervalle entre ma vie et ma mort. Ciel! par quel miracle arrêtâtes-vous la pointe de mon épée, qui devait déjà être dans le milieu de mon cœur? Un bruit, que j'entendis à quelques pas du cabinet, me fit baisser la main tout d'un coup, et cacher derrière moi mon épée de peur d'être aperçu. C'étaient mes enfants... Ils s'approchèrent, et m'embrassant l'un après l'autre avec les marques d'une tendre affection, ils me prirent les mains, en me faisant quelques questions puériles et innocentes, suivant la portée de leur âge. Je les laissai faire d'abord, et je demeurai dans une espèce d'inaction, causée par mon incertitude et ma surprise. Cependant, comme ils conti-

nuaient à me caresser et à m'interroger, mon attention se tourna sur eux. Je les regardai pendant quelque temps avec cette tendre complaisance que la nature réveille aisément dans le cœur d'un père. Le plus âgé ne passait pas huit ans, et ils avaient tous deux les grâces les plus aimables de l'enfance. « Ils vont me perdre, disais-je en moi-même ; ils demeureront après moi sans protection et sans support, abandonnés par une mère dénaturée, et privés de leur malheureux père. Que deviendront-ils?... O Dieu! pourquoi permettiez-vous que je les misse au monde ? Un homme aussi infortuné que moi n'est-il pas un monstre dans la société des autres hommes? Comment votre sagesse et votre bonté peuvent-elles souffrir que la race s'en perpétue? »

La raison de Cléveland s'obscurcit de nouveau : la vue de ses enfants, qu'il aime tendrement, lui inspire une affreuse idée de meurtre. Ces pauvres innocents, voués à une vie malheureuse, pourquoi ne les délivrerait-il pas avec lui? « Si je regarde la mort comme un bien, pourquoi ferais-je difficulté de la partager avec mes chers enfants? » Par bonheur, la Nature sera la plus forte, et l'exécrable forfait ne sera pas accompli.

En finissant ce funeste raisonnement, je les pris tous deux dans mes bras, assis encore comme j'étais; et, penchant la tête contre leurs visages, je les serrai chacun de leur côté contre le mien. J'agissais sans réflexion, et par le seul instinct de la nature. Je demeurai quelque temps dans cette situation, sans que mon esprit fût arrêté à rien de certain et sans oser faire le moindre mouvement pour exécuter la sanglante résolution que je venais de prendre. Mon cœur, que je sentais si libre et si tranquille un instant auparavant, s'était appesanti tout d'un coup, et il sortait de temps en temps des larmes de mes yeux. Cependant lorsque je vins à faire attention à l'incertitude où j'étais, je la regardai comme une faiblesse. Je me levai tout d'un coup. « C'en est fait, m'écriai-je, je mourrai, et ils mourront tous deux avec moi. Je suis leur père; le soin de leur bonheur me regarde; une vaine pitié ne m'empêchera point

de leur procurer le seul bien qu'ils peuvent recevoir de moi. »

Je prononçai ces paroles avec un trouble qui ne me permit point de faire attention qu'ils avaient assez de raison pour en comprendre le sens; de sorte que, me voyant à la main mon épée nue, que je leur avais cachée jusqu'alors, ils sortirent effrayés du cabinet. Irrité de les voir fuir, je les rappelai d'un ton menaçant, et ces timides et innocentes victimes, qui étaient accoutumées à respecter mes moindres ordres, ne balancèrent point de retourner sur leurs pas. Ils vinrent en pleurant jusqu'au cabinet, et, s'arrêtant seulement à la porte, ils se mirent à genoux tous deux, comme pour me demander la vie, qu'ils voyaient trop clairement que j'avais dessein de leur ôter. Je ne résistai point à ce spectacle. J'avoue qu'il m'émut jusqu'au fond du cœur. Il n'y a ni sagesse, ni folie, qui puisse endurcir contre le sentiment de la nature. Mon épée tomba d'elle-même de mes mains; et, loin de penser plus longtemps à égorger mes chers enfants, je sentis que j'aurais sacrifié mille fois ma vie pour défendre la leur. Je me livrai tout entier à ce dernier mouvement. « Venez, petits infortunés, leur dis-je, en ouvrant tendrement les bras : venez embrasser votre malheureux père; venez, ne craignez rien. » Le désordre de mes sens avait altéré ma voix, et je m'efforçais inutilement de retenir mes larmes. Ils vinrent à moi. Je les tins longtemps serrés, avec un transport de tendresse paternelle. Ils se rassurèrent. Le plus jeune, que j'appelais Thoms, et pour lequel j'avais toujours marqué un peu de prédilection, me demanda, avec l'ingénuité de son âge, pourquoi je l'avais voulu tuer? Cette question, prononcée d'un ton tendre et timide, acheva de me percer le cœur. Je ne lui répondis qu'en l'embrassant de nouveau; et je ne fus capable pendant quelques moments que de verser des pleurs et de pousser des soupirs.

(*Histoire de M. Cléveland*, livre V.)

VOLTAIRE

(1694-1778)

La vie et l'œuvre de Voltaire sont à la fois trop compliquées et trop connues pour qu'on tente de les esquisser ici : le romancier seul doit nous arrêter un moment. Parmi tant de personnages divers, qu'a joués François-Marie Arouet durant sa longue existence, celui-là est certainement un des meilleurs et des plus aimables : les romans de Voltaire sont, avec ses compositions historiques, la partie la moins contestée de son œuvre : c'est aussi celle qui a le moins vieilli.

Ils sont en tout vingt ou vingt-cinq, très inégaux de taille (aucun n'est très long, mais certains sont très courts et tiendraient en deux pages), très inégaux de valeur aussi, extrêmement bariolés d'aspect, avec des titres voyants qui attirent, où il est question de personnages et de pays étranges, de Ninive et de Babylone, de fakirs et de bramins, de Hurons, sans parler des Anglais, des Westphaliens, des Auvergnats, et aussi des habitants de Saturne et de Sirius. Voici d'ailleurs l'énumération de ces petites œuvres, qualifiées de *romans* dans toutes les éditions de Voltaire.

1746. *Le Monde comme il va*, vision de Babouc, écrite par lui-même.

1746. *Le Crocheteur borgne.*

1746. *Cosi-Sancta.*

1747. *Zadig*, ou *la Destinée*, histoire orientale.

1750. *Memnon*, ou *la Sagesse humaine.*

1750. *Barabec et les Fakirs.*

1752. *Micromégas*, histoire philosophique.

1756. *Les deux Consolés.*

1756. *Histoire des voyages de Scarmentado*, écrite par lui-même.

1756. *Songe de Platon.*

1759. *Candide* ou l'*Optimisme*, traduit de l'allemand de M. le docteur Ralph, avec les additions qu'on a trouvées dans la poche du docteur lorsqu'il mourut à Minden, l'an de grâce 1759.

1759. *Histoire d'un bon Bramin.*

1764. *Le Blanc et le Noir.*

1764. *Jeannot et Colin.*

1767. *L'Ingénu*, histoire véritable, tirée des manuscrits du P. Quesnel.

1768. *L'Homme aux quarante écus.*

1768. *La Princesse de Babylone.*

1769. *Les lettres d'Amabed*, traduites par l'abbé Tamponet.

1773. *Aventure de la mémoire.*

1774. *Le Taureau blanc.*

1774. *Éloge historique de la Raison.*

1775. *Histoire de Jenni*, ou *l'Athée et le Sage.*

1775. *Les Oreilles du comte de Chesterfield, et le chapelain Goudman.*

17... *Aventure indienne.*

Rien qu'à parcourir cette liste et à feuilleter quelques pages, on s'aperçoit vite que ces romans ne sont pas des romans, au sens vrai du mot. Quelques-uns sont de simples anecdotes, un peu développées. Tous, quelle que soit leur longueur, sont de véritables contes; c'est-à-dire que l'auteur ne s'y est aucunement soucié de la vraisemblance des aventures qu'il a présentées, ni de l'humanité des personnages. Nous y nageons en pleine fantaisie : la scène se passe le plus souvent dans des pays où notre imagination peut errer à l'aise, et où il nous est loisible de supposer que les bergères deviennent des impératrices et que les hommes marchent la tête en bas. Les personnages qui se meuvent dans ce milieu de convention sont tout aussi peu réels; nous ne sommes pas dupes un seul instant du caractère d'in-

vraisemblance qui les distingue; aussi ne nous y intéressons-nous guère : le vertueux Zadig serait empalé tout vif au dernier chapitre que cela nous serait parfaitement égal, et l'excellent Candide finirait par être éventré par les Bulgares que pas un lecteur, même le plus sensible, ne frissonnerait et ne s'attendrirait à ce récit. Nous sentons bien que ce sont là des aventures et des personnages de pure frime, et qu'il y a autre chose derrière. Car ces contes (est-il besoin de le dire?) ne sont pas pour les petits enfants : on se représente difficilement Voltaire pratiquant l'art d'être grand-père et narrant les histoires de ma mère l'Oye. Non, ces contes sont pour les très grandes personnes; ils sont l'œuvre d'un vieillard, le plus jeune de tous par l'entrain et par la vivacité, mais aussi le moins naïf, le plus dépourvu d'illusions, le mieux informé des grandes et des petites affaires de ce monde. Le roman ne lui a servi que de cadre amusant et commode pour ses idées. Dans ces histoires si légèrement contées, il a renfermé presque toute sa philosophie, pour le moins autant que dans le *Dictionnaire philosophique*.

En quoi consiste-t-elle?

M. Emile Faguet, dans les *Études littéraires*, si vives et si mordantes, qu'il a composées non pas *sur*, mais plutôt *contre* le XVIIIe siècle, s'est montré particulièrement sévère pour Voltaire. L'auteur de *Candide* fut-il vraiment cet égoïste transcendant, ce bourgeois peureux et vaniteux, qui ne comprit jamais rien, paraît-il, à la monarchie, ni à Dieu, ni à la poésie, ni à l'art, « et ainsi de suite », mais qui, grâce à son style et grâce aussi à son esprit, a eu la chance après sa mort de devenir le « Dieu des imbéciles »? Malgré le prodigieux talent avec lequel est soutenue cette thèse, l'on peut conserver encore quelques doutes, et pour mon compte (que Fréron me pardonne!) je ne suis pas tout à fait convaincu. Mais, pour en revenir à ce

qui fait la matière des romans de Voltaire, n'y trouve-t-on qu'un amas de contradictions, qu'un abominable chaos d'idées, qu'un ramassis d'optimisme et de pessimisme, de déisme et d'athéisme. où se joue impudemment l'esprit inconsistant de l'auteur? J'imagine que les braves gens (il y en a) qui lisent encore aujourd'hui *Candide* ou *Micromégas*, ne se doutent guère de tous les abîmes qu'ils côtoient, et tirent de ces petits livres des conclusions infiniment plus simples.

Oui, Voltaire est pessimiste; oui aussi, Voltaire est optimiste. Il est l'un et l'autre à la fois, et je lui en sais gré : car cela revient à dire qu'il voit assez juste dans les affaires du monde, et qu'il a su démêler ce qu'il y avait de mal et ce qu'il y avait de bien sur notre planète.

Oh! assurément il s'en faut que tout soit bien ici-bas! Memnon forme un matin la belle résolution d'être parfaitement sage, et il constate à la fin de la journée qu'il s'est grisé, qu'il a joué, qu'il a eu une querelle, qu'on lui a crevé un œil, et qu'on s'est moqué de lui. — Zadig, malgré toute sa vertu, est condamné à payer cinq cents onces d'or pour s'être mis à sa fenêtre; devenu ministre, il est en butte aux calomnies de la reine Astarté, et il doit fuir pour échapper au supplice. — Hercule de Kerkabon, dit l'Ingénu, a repoussé vaillamment les Anglais qui débarquaient en Basse Bretagne : cela ne l'empêche pas d'être enfermé à la Bastille pendant un an pour avoir déplu au commis d'un ministre, ni sa belle fiancée, M[lle] de Saint-Yves, d'être exposée aux brutalités d'un Saint-Pouange, et de mourir de douleur. — Quant à Candide, par quelles tribulations ne passe-t-il pas depuis sa sortie du château de Thunder-ten-Tronckh en Westphalie, jusqu'au moment où il aborde sur le rivage de la Propontide et épouse l'infortunée Cunégonde! Quelle lamentable odyssée! Que de traverses et de désenchantements! Pangloss lui-même est ébranlé, et en

vient à douter que tout soit pour le mieux dans le meilleur des mondes. Tel est le pessimisme de Voltaire : mais que prouve-t-il? Tous les moralistes qui ont observé le monde n'ont-ils pas porté dans tous les temps le même jugement? Tout paraît-il bien aux yeux d'un Montaigne, d'un Pascal, d'un La Rochefoucauld, d'un La Bruyère, et même d'un grand optimiste comme fut Molière? Le vrai pessimisme ne consiste pas à constater le mal qui existe, mais à croire qu'il règne sans partage, à fermer les yeux au bien, à désespérer. Est-ce le cas de Voltaire?

Sans doute la morale qu'il déduit n'a rien d'héroïque, ni d'essentiellement noble. Il y manque quelque chose, qui a manqué à la plupart des œuvres du XVIII[e] siècle, et qui leur donne un air commun de sécheresse : on peut dire un peu de Voltaire ce que Madame de Tencin disait de Fontenelle, qu'à la place de cœur il avait de la cervelle. Mais, à défaut de christianisme, on trouvera du moins une philosophie douce, modérée, et raisonnable : celle de La Fontaine. Sur cette terre, le revers de la médaille a aussi son endroit : tout n'est pas bien, mais tout n'est pas si mal non plus, puisque Zadig finit par être roi et par être heureux, puisque l'Ingénu est pourvu d'un office dans les armées du Roi, puisque Jeannot, au milieu de sa détresse, retrouve son fidèle ami Colin et est guéri de l'ambition. Candide apprend « d'un bon vieillard qui prenait le frais à sa porte sous un berceau d'orangers » le secret du vrai bonheur qu'on peut goûter ici-bas : « Je ne m'informe jamais de ce qu'on fait à Constantinople, je me contente d'y envoyer vendre les fruits du jardin que je cultive. — Ayant dit ces mots, il fit entrer les étrangers dans sa maison ; ses deux filles et ses deux fils leur présentèrent plusieurs sortes de sorbets qu'ils faisaient eux-mêmes, du kaïmak piqué d'écorces de cédrat confit, des oranges, des citrons, des limons, des ananas, des dattes, des pistaches, du café de

Moka qui n'était point mêlé avec le mauvais café de Batavia et des îles. Après quoi les deux filles de ce bon musulman parfumèrent les barbes de Candide, de Pangloss et de Martin. — Vous devez avoir, dit Candide au Turc, une vaste et magnifique terre ? — Je n'ai que vingt arpents, répondit le Turc ; je les cultive avec mes enfants; le travail éloigne de nous trois grands maux : l'ennui, le vice, et le besoin. »

Cultivons tous notre jardin, et ne nous indignons pas qu'il y ait du mal en même temps que du bien dans le monde : « Quand Sa Hautesse envoie un vaisseau en Égypte, s'embarrasse-t-elle si les souris qui sont dans le vaisseau sont à leur aise ou non? » Quelle figure faisons-nous dans la création? Le mal dont nous souffrons est un détail minuscule, qui n'ôte rien à l'univers de sa bonté, et qui à notre insu coopère sans doute à l'harmonie de l'ensemble. Cultivons donc notre jardin, et remettons-nous-en pour tout le reste à celui qui est le grand Architecte et le grand Justicier, et dont les desseins dépassent infiniment notre intelligence. A ceux qui douteraient de l'opinion de Voltaire sur ce point, je conseille de relire le beau dialogue de Freind et de Birton sur l'Athéisme, dans l'*Histoire de Jenni*.

Telle est, semble-t-il, la philosophie qui découle des romans de Voltaire. Sans doute elle n'est pas neuve, mais en est-elle plus mauvaise? Et en dehors de ces grands principes, que de vues généreuses et fécondes, sur la guerre (*Micromégas*), sur l'intolérance (l'*Ingénu*), sur l'injuste répartition des impôts (l'*Homme aux quarante écus*), et sur tous les problèmes redoutables que le XVIIIe siècle a posés, et dont nous cherchons encore la vraie solution! Le bon sens et l'ironie de Voltaire s'attaquent à tous les sujets : il n'est pas jusqu'à la *question du latin*, si controversée de nos jours, qui ne se trouve malicieusement effleurée dans

ce court récit, si pur et si charmant, qui est intitulé *Jeannot et Colin.*

Ces contes ont encore un mérite : mais celui-là est si peu contesté, qu'à peine est-il besoin de l'indiquer. A quoi bon louer leur tour aisé et pimpant, cette langue si nette et si vive, cet esprit fait d'une raison supérieure et d'une insondable ironie? ne suffit-il pas de nommer Voltaire?

Gardons-nous donc de dédaigner ces petits romans : ils sont les vrais joyaux du XVIIIe siècle. Défions-nous surtout de la réaction excessive qui semble entraîner notre époque contre les hommes du siècle dernier, et surtout contre le plus grand de tous, contre Voltaire. Ce n'est pas pour sa gloire que je crains, mais bien plutôt pour notre bon sens national et pour notre esprit. Ne disons pas trop de mal de Voltaire : cela peut porter malheur. Et puis, franchement, ce serait trop d'ingratitude : car, si le jardin que nous cultivons aujourd'hui a moins de pierres et moins de ronces, c'est bien un peu à l'auteur de *Candide* que nous le devons.

53.

Le nez d'un mari.

Un jour Azora revint d'une promenade tout en colère, et faisant de grandes exclamations : « Qu'avez-vous, lui dit-il (Zadig), ma chère épouse? Qui peut vous mettre ainsi hors de vous-même? — Hélas! dit-elle, vous seriez indigné comme moi, si vous aviez vu le spectacle dont je viens d'être témoin. J'ai été consoler la jeune veuve Cosrou, qui vient d'élever depuis deux jours un tombeau à son jeune époux auprès du ruisseau qui borde cette prairie. Elle a promis aux dieux dans sa douleur de demeurer auprès de ce tombeau, tant que l'eau de ce ruisseau coulerait auprès. — Eh bien, dit Zadig, voilà une femme estimable, qui aimait véritablement son mari! — Ah! reprit Azora, si vous saviez à quoi elle s'occupait quand je lui ai rendu visite! — A quoi

VOLTAIRE. *Zadig ou la Destinée.*

donc, belle Azora? — Elle faisait détourner le ruisseau! » Azora se répandit en des invectives si longues, éclata en reproches si violents contre la jeune veuve, que ce faste de vertu ne plut pas à Zadig.

Il avait un ami, nommé Cador, qui était un de ces jeunes gens à qui sa femme trouvait plus de probité et de mérite qu'aux autres : il le mit dans sa confidence et s'assura, autant qu'il le pouvait, de sa fidélité par un présent considérable. Azora, ayant passé deux jours chez une de ses amies à la campagne, revint le troisième jour à la maison. Des domestiques en pleurs lui annoncèrent que son mari était mort subitement, la nuit même, qu'on n'avait pas osé lui porter cette funeste nouvelle, et qu'on venait d'ensevelir Zadig dans le tombeau de ses pères, au bout du jardin. Elle pleura, s'arracha les cheveux et jura de mourir. Le soir, Cador lui demanda la permission de lui parler, et ils pleurèrent tous deux.

Le lendemain, ils pleurèrent moins et dînèrent ensemble. Cador lui confia que son ami lui avait laissé la plus grande partie de son bien, et lui fit entendre qu'il mettrait son bonheur à partager sa fortune avec elle. La dame pleura, se fâcha, s'adoucit; le souper fut plus long que le dîner; on se parla avec plus de confiance. Azora fit l'éloge du défunt : mais elle avoua qu'il avait des défauts dont Cador était exempt.

Au milieu du souper, Cador se plaignit d'un mal de rate violent; la dame, inquiète et empressée, fit apporter toutes les essences dont elle se parfumait, pour essayer s'il n'y en avait pas quelqu'une qui fût bonne pour le mal de rate; elle regretta beaucoup que le grand Hermès ne fût pas encore à Babylone; elle daigna même toucher le côté où Cador sentait de si vives douleurs. « Êtes-vous sujet à cette cruelle maladie? lui dit-elle avec compassion. — Elle me met quelquefois au bord du tombeau, lui répondit Cador; et il n'y a qu'un seul remède qui puisse me soulager : c'est de m'appliquer sur le côté le nez d'un homme qui soit mort la veille. — Voilà un étrange remède, dit Azora. — Pas plus étrange, répondit-il, que les sachets du sieur Arnoult contre l'apoplexie [1]. » Cette raison, jointe à

1. Allusion à un remède à la mode, qui consistait à se suspendre au cou un sachet, comme préservatif des apoplexies

l'extrême mérite du jeune homme, détermina enfin la dame. « Après tout, dit-elle, quand mon mari passera du monde d'hier dans le monde du lendemain, sur le pont Tchinavar, l'ange Asraël lui accordera-t-il moins le passage parce que son nez sera un peu moins long dans la seconde vie que dans la première ? » Elle prit donc un rasoir; elle alla au tombeau de son époux, l'arrosa de ses larmes, et s'approcha pour couper le nez à Zadig, qu'elle trouva tout étendu dans la tombe. Zadig se relève en tenant son nez d'une main, et arrêtant le rasoir de l'autre : « Madame, lui dit-il, ne criez plus tant contre la jeune Cosrou ; le projet de me couper le nez vaut bien celui de détourner un ruisseau. »

Zadig, ou la Destinée, ch. 2.)

54.

ARRIVÉE DE CANDIDE ET DE SON VALET CACAMBO AU PAYS D'ELDORADO.

VOLTAIRE. *Candide ou l'Optimisme.*

« Allons, dit Candide, recommandons-nous à la Providence. »

Ils voguèrent quelques lieues entre des bords, tantôt fleuris, tantôt arides, tantôt unis, tantôt escarpés. La rivière s'élargissait toujours; enfin elle se perdait sous une voûte de rochers épouvantables, qui s'élevaient jusqu'au ciel. Les deux voyageurs eurent la hardiesse de s'abandonner aux flots sous cette voûte. Le fleuve, resserré en cet endroit, les porta avec une rapidité et un bruit horribles. Au bout de vingt-quatre heures ils revirent le jour; mais leur canot se fracassa contre les écueils; il fallut se traîner de rocher en rocher pendant une lieue entière; enfin ils découvrirent un horizon immense, bordé de montagnes inaccessibles.

Le pays était cultivé pour le plaisir comme pour le besoin ; partout l'utile était joint à l'agréable , les chemins étaient couverts ou plutôt ornés de voitures d'une forme et d'une matière brillantes, portant des hommes et des femmes d'une beauté singulière, traînés rapidement par de gros moutons rouges, qui surpassaient en vitesse les plus beaux chevaux d'Andalousie, de Tétuan et de Méquinez.

« Voilà pourtant, dit Candide, un pays qui vaut mieux que la Westphalie. » Il mit pied à terre auprès du premier village qu'il rencontra. Quelques enfants du village, couverts de brocarts d'or tout déchirés, jouaient au palet à l'entrée du bourg. Nos deux hommes de l'autre monde s'amusèrent à les regarder : leurs palets étaient d'assez larges pièces rondes, jaunes, rouges, vertes, qui jetaient un éclat singulier. Il prit envie aux voyageurs d'en ramasser quelques-uns : c'était de l'or, des émeraudes, des rubis, dont le moindre aurait été le plus grand ornement du trône du Mogol. — « Sans doute, dit Cacambo, ces enfants sont les fils du roi du pays qui jouent au petit palet. » Le magister du village parut en ce moment pour les faire rentrer à l'école. — « Voilà, dit Candide, le précepteur de la famille royale. »

Les petits gueux quittèrent aussitôt le jeu en laissant à terre leurs palets et tout ce qui avait servi à leurs divertissements. Candide les ramasse, court au précepteur, et les lui présente humblement, lui faisant entendre par signes que Leurs Altesses Royales avaient oublié leur or et leurs pierreries. Le magister du village, en souriant, les jeta par terre, regarda un moment la figure de Candide avec beaucoup de surprise, et continua son chemin.

Les voyageurs ne manquèrent pas de ramasser l'or, les rubis et les émeraudes. — « Où sommes-nous? s'écria Candide. Il faut que les enfants des rois de ce pays soient bien élevés puisqu'on leur apprend à mépriser l'or et les pierreries ! » Cacambo était aussi surpris que Candide. Ils approchèrent enfin de la première maison du village, bâtie comme un palais d'Europe. Une foule de monde s'empressait à la porte, et encore plus dans le logis ; une musique très agréable se faisait entendre, et une odeur délicieuse de cuisine se faisait sentir. Cacambo s'approcha de la porte et entendit qu'on parlait péruvien : c'était sa langue maternelle, car tout le monde sait que Cacambo était né au Tucuman, dans un village où l'on ne connaissait que cette langue. — « Je vous servirai d'interprète, dit-il à Candide ; entrons, c'est ici un cabaret. »

Aussitôt deux garçons et deux filles de l'hôtellerie, vêtus de drap d'or, et les cheveux renoués avec des rubans, les invitent à se mettre à la table de l'hôte. On servit quatre

potages, garnis chacun de deux perroquets, un contour bouilli qui pesait deux cents livres, deux singes rôtis d'un goût excellent, trois cents colibris dans un plat, et six cents oiseaux-mouches dans un autre; des ragoûts exquis, des pâtisseries délicieuses, le tout dans des plats d'une espèce de cristal de roche. Les garçons et les filles de l'hôtellerie versaient plusieurs liqueurs faites de cannes de sucre.

Les convives étaient pour la plupart des marchands et des voituriers, tous d'une politesse extrême, qui firent quelques questions à Cacambo avec la discrétion la plus circonspecte, et qui répondirent aux siennes d'une manière à le satisfaire.

Quand le repas fut fini, Cacambo crut, ainsi que Candide, bien payer son écot en jetant sur la table de l'hôte deux de ces larges pièces d'or qu'il avait ramassées; l'hôte et l'hôtesse éclatèrent de rire et se tinrent longtemps les côtés. Enfin, ils se remirent. — « Messieurs, dit l'hôte, nous voyons bien que vous êtes des étrangers; nous ne sommes pas accoutumés à en voir. Pardonnez-nous si nous nous sommes mis à rire, quand vous nous avez offert en paiement les cailloux de nos grands chemins. Vous n'avez pas, sans doute, de la monnaie du pays; mais il n'est pas nécessaire d'en avoir pour dîner ici. Toutes les hôtelleries établies pour la commodité du commerce sont payées par le gouvernement. Vous avez fait mauvaise chère ici, parce c'est un pauvre village; mais partout ailleurs vous serez reçus comme vous méritez de l'être. » Cacambo expliquait à Candide tous les discours de l'hôte, et Candide les écoutait avec la même admiration et le même égarement que son ami Cacambo les rendait. — « Quel est donc ce pays, disaient-ils l'un et l'autre, inconnu à tout le reste de la terre, et où la nature est d'une espèce si différente de la nôtre? C'est probablement le pays où tout va bien; car il faut absolument qu'il y en ait un de cette espèce. Et, quoi qu'en dît maître Pangloss, je me suis souvent aperçu que tout allait assez mal en Westphalie. »

(*Candide, ou l'Optimisme*, ch. XVII.)

55.

Voyage de deux habitants de Sirius et de Saturne sur la Terre.

VOLTAIRE. *Micromégas.* Après s'être reposés quelque temps, ils mangèrent à leur déjeuner deux montagnes que leurs gens leur apprêtèrent assez proprement. Ensuite ils voulurent reconnaître le petit pays où ils étaient. Ils allèrent d'abord du nord au sud. Les pas ordinaires du Sirien et de ses gens étaient d'environ trente mille pieds de roi; le nain de Saturne, dont la taille n'était que de mille toises, suivait de loin en haletant : or, il fallait qu'il fît environ douze pas, quand l'autre faisait une enjambée : figurez-vous (s'il est permis de faire de telles comparaisons), un très petit chien de manchon qui suivrait un capitaine des gardes du roi de Prusse.

Comme ces étrangers-là vont assez vite, ils eurent fait le tour du globe en trente-six heures; le soleil, à la vérité, ou plutôt la terre fait un pareil voyage en une journée ; mais il faut songer qu'on va bien plus à son aise quand on tourne sur son axe que quand on marche sur ses pieds. Les voilà donc revenus d'où ils étaient partis, après avoir vu cette mare presque imperceptible pour eux, qu'on nomme la *Méditerranée*, et cet autre petit étang qui, sous le nom du *Grand Océan*, entoure la taupinière. Le nain n'en avait eu jamais qu'à mi-jambe, et à peine l'autre avait-il mouillé son talon. Ils firent tout ce qu'ils purent en allant et en revenant dessus et dessous pour tâcher d'apercevoir si ce globe était habité ou non. Ils se baissèrent, ils se couchèrent, ils tâtèrent partout; mais leurs yeux et leurs mains n'étant point proportionnés aux petits êtres qui rampent ici, ils ne reçurent point la moindre sensation qui pût leur faire soupçonner que nous et nos confrères, les autres habitants de ce globe, avons l'honneur d'exister.

Enfin, après bien des discussions et des efforts, ils parviennent en s'aidant de microscopes de deux mille cinq cents pieds à apercevoir d'abord une baleine, qui leur semble ridiculeusement petite, puis un

autre objet, un vaisseau, qui flottait sur la mer Baltique.

Micromégas étendit la main tout doucement vers l'endroit où l'objet paraissait, et, avançant deux doigts, et les retirant par la crainte de se tromper, puis les ouvrant et les serrant, il saisit fort adroitement le vaisseau qui portait ces messieurs, et le mit encore sur son ongle, sans trop le presser, de peur de l'écraser. « Voici un animal bien différent du premier, » dit le nain de Saturne. Le Sirien mit le prétendu animal dans le creux de sa main. Les passagers et les gens de l'équipage qui s'étaient crus enlevés par un ouragan, et qui se croyaient sur une espèce de rocher, se mettent tous en mouvement ; les matelots prennent des tonneaux de vin, les jettent sur la main de Micromégas et se précipitent après. Les géomètres prennent leurs quarts de cercle, leurs secteurs, et descendent sur les doigts du Sirien. Ils en firent tant, qu'il sentit enfin remuer quelque chose qui lui chatouillait les doigts ; c'était un bâton ferré qu'on lui enfonçait d'un pied dans l'index : il jugea par ce picotement qu'il était sorti quelque chose du petit animal qu'il tenait, mais il n'en soupçonna pas d'abord davantage. Le microscope, qui faisait à peine discerner une baleine et un vaisseau, n'avait point de prise sur un être aussi imperceptible que des hommes...

Quelle adresse merveilleuse ne fallut-il donc pas à notre philosophe de Sirius pour apercevoir les atomes dont je viens de parler !... Quel plaisir sentit Micromégas en voyant remuer ces petites machines, en examinant tous leurs tours, en les suivant dans toutes leurs opérations ! Comme il s'écria ! Comme il mit avec joie un de ses microscopes dans les mains de son compagnon de voyage ! « Je les vois ! disaient-ils tous deux à la fois. Ne les voyez-vous pas qui portent des fardeaux, qui se baissent, qui se relèvent ? » En parlant ainsi, les mains leur tremblaient par le plaisir de voir des objets si nouveaux et par la crainte de les perdre.

Micromégas réussit à lier conversation avec ces « insectes invisibles »; il est émerveillé de leur intelligence, et de leur habileté à calculer. Il s'écrie alors :

« O atomes intelligents, dans qui l'Être éternel s'est plu à manifester son adresse et sa puissance, vous devez sans doute goûter des joies bien pures sur votre globe; car, ayant si peu de matière et paraissant tout esprit, vous devez passer votre vie à aimer et à penser : c'est la véritable vie des esprits. Je n'ai vu nulle part le vrai bonheur, mais il est ici sans doute. » A ce discours, tous les philosophes secouèrent la tête, et l'un d'eux, plus franc que les autres, avoua de bonne foi que, si l'on en excepte un petit nombre d'habitants fort peu considérés, tout le reste est un assemblage de fous, de méchants et de malheureux. « Nous avons plus de matière qu'il ne nous en faut, dit-il, pour faire beaucoup de mal, si le mal vient de la matière, et trop d'esprit si le mal vient de l'esprit. Savez-vous bien, par exemple, qu'à l'heure que je vous parle, il y a cent mille fous, couverts de chapeaux, qui tuent cent mille autres animaux, couverts d'un turban, ou qui sont massacrés par eux, et que, presque par toute la terre, c'est ainsi qu'on en use de temps immémorial? » Le Sirien frémit et demanda quel pouvait être le sujet de ces horribles querelles entre de si chétifs animaux. « Il s'agit, dit le philosophe, de quelque tas de boue grand comme votre talon. Ce n'est pas qu'aucun de ces millions d'hommes qui se font égorger prétende un fétu sur ce tas de boue. Il ne s'agit que de savoir s'il appartiendra à un certain homme qu'on nomme *Sultan*, ou à un autre qu'on nomme, je ne sais pourquoi, *César*. Ni l'un ni l'autre n'a jamais vu ni connu le petit coin de terre dont il s'agit; et presque aucun de ces animaux qui s'égorgent mutuellement n'a jamais vu l'animal pour lequel il s'égorge. »

— « Ah ! malheureux! s'écria le Sirien avec indignation, peut-on concevoir cet excès de rage forcenée? Il me prend envie de faire trois pas et d'écraser de trois coups de pied toute cette fourmilière d'assassins ridicules. — Ne vous en donnez pas la peine, lui répondit-on ; ils travaillent assez à leur ruine. Sachez qu'au bout de dix ans il ne reste jamais la centième partie de ces misérables ; sachez que, quand même ils n'auraient pas tiré l'épée, la faim, la fatigue ou l'intempérance les emportent presque tous. D'ailleurs, ce n'est pas eux qu'il faut punir, ce sont ces barbares sédentaires, qui du fond de leur cabinet ordonnent. dans le

temps de leur digestion, le massacre d'un million d'hommes, et qui ensuite en font remercier Dieu solennellement. »

(*Micromégas*, ch. IV, V, VII.)

56.

JEANNOT ET COLIN.

Plusieurs personnes dignes de foi ont vu Jeannot et Colin à l'école, dans la ville d'Issoire, en Auvergne, ville fameuse dans tout l'univers par son collège et par ses chaudrons. Jeannot était fils d'un marchand de mulets très renommé; Colin devait le jour à un brave laboureur des environs, qui cultivait la terre avec quatre mulets, et qui, après avoir payé la taille, le taillon, les aides et gabelles, le sou pour livre, la capitation et les vingtièmes, ne se trouvait pas puissamment riche au bout de l'année... **VOLTAIRE.** *Jeannot et Colin.*

Le temps de leurs études était sur le point de finir, quand un tailleur apporta à Jeannot un habit de velours à trois couleurs, avec une veste de Lyon de fort bon goût; le tout était accompagné d'une lettre à M. de la Jeannotière. Colin admira l'habit et ne fut pas jaloux; mais Jeannot prit un air de supériorité qui affligea Colin. Dès ce moment, Jeannot n'étudia plus, se regarda au miroir et méprisa tout le monde. Quelque temps après, un valet de chambre arrive en poste et apporte une seconde lettre à M. le marquis de la Jeannotière ; c'était un ordre de monsieur son père de faire venir monsieur son fils à Paris. Jeannot monta en chaise en tendant la main à Colin, avec un sourire de protection assez noble. Colin sentit son néant et pleura. Jeannot partit dans toute la pompe de sa gloire.

Les lecteurs qui aiment à s'instruire doivent savoir que M. Jeannot le père avait acquis assez rapidement des biens immenses dans les affaires. Vous demandez comment on fait ces grandes fortunes? C'est parce que l'on est heureux... Dès qu'on est dans le fil de l'eau il n'y a plus qu'à se laisser aller. C'est ce qui arriva à M. Jeannot le père, qui fut bientôt M. de la Jeannotière, et qui, ayant acheté un marquisat au bout de six mois, retira de l'école monsieur le marquis son fils, pour le mettre à Paris, dans le beau monde.

Colin, toujours tendre, écrivit une lettre de compliments à son ancien camarade, et lui fit ces lignes pour le congratuler. Le petit marquis ne lui fit point de réponse. Colin en fut malade de douleur.

Quelque temps se passe. Jeannot est très mal élevé à Paris. Il n'apprend ni le latin, ni la géographie, ni aucune science : cela sert-il à un gentilhomme ? Il n'apprend qu'à être aimable, et à faire des sottises. Il est sur le point d'épouser une riche veuve, quand Jeannot le père fait banqueroute, et est mis en prison. Adieu les beaux projets d'avenir! Jeannot est abandonné de tous ses amis, et « apprend mieux à connaître le monde en une demi-journée que dans le reste de sa vie ».

Comme il était plongé dans l'accablement du désespoir, il vit avancer une chaise roulante, à l'antique, espèce de tombereau couvert, accompagné de rideaux de cuir, suivi de quatre charrettes énormes, toutes chargées. Il y avait dans la chaise un jeune homme grossièrement vêtu ; c'était un visage rond et frais qui respirait la douceur et la gaieté. Sa petite femme, brune, et assez grossièrement agréable, était cahotée à côté de lui. La voiture n'allait pas comme le char d'un petit-maître; le voyageur eut tout le temps de contempler le marquis immobile abîmé dans sa douleur. « Eh! mon Dieu! s'écria-t-il, je crois que c'est là Jeannot! » A ce nom, le marquis lève les yeux, la voiture s'arrête : « C'est Jeannot lui-même! C'est Jeannot! » Le petit homme rebondi ne fait qu'un saut et court embrasser son ancien camarade. Jeannot reconnut Colin : la honte et les pleurs couvrirent son visage. « Tu m'as abandonné, dit Colin, mais tu as beau être grand seigneur, je t'aimerai toujours. » Jeannot, confus et attendri, lui confia en sanglotant une partie de son histoire. « Viens dans l'hôtellerie, où je loge, me conter le reste, lui dit Colin; embrasse ma petite femme et allons dîner ensemble. »

Ils vont tous trois à pied, suivis du bagage. « Qu'est-ce donc que tout cet attirail? Vous appartient-il? — Oui, tout est à moi et à ma femme ; nous arrivons du pays; je suis

à la tête d'une bonne manufacture de fer étamé et de cuivre. J'ai épousé la fille d'un riche négociant en ustensiles nécessaires aux grands et aux petits; nous travaillons beaucoup; Dieu nous bénit, nous n'avons point changé d'état; nous sommes heureux, nous aiderons notre ami Jeannot. Ne sois plus marquis, toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami. Tu reviendras avec moi au pays; je t'apprendrai le métier, il n'est pas bien difficile; je te mettrai de part, et nous vivrons gaiement dans le coin de terre où nous sommes nés. »

Jeannot éperdu se sentait partagé entre la douleur et la joie, la tendresse et la honte, et il se disait tout bas : « Tous mes amis du bel air m'ont trahi, et Colin, que j'ai méprisé, vient seul à mon secours! » Quelle instruction! La bonté d'âme de Colin développe dans le cœur de Jeannot le germe du bon naturel, que le monde n'avait pas encore étouffé. Il sentit qu'il ne pouvait abandonner son père et sa mère. «Nous aurons soin de ta mère, dit Colin, et quant à ton bonhomme de père, qui est en prison, j'entends un peu les affaires; ses créanciers, voyant qu'il n'a plus rien, s'accommoderont pour peu de chose; je me charge de tout. » Colin fit tant qu'il tira le père de prison. Jeannot retourna dans sa patrie avec ses parents qui reprirent leur première profession. Il épousa une sœur de Colin, laquelle, étant de même humeur que le frère, le rendit très heureux. Et Jeannot le père, et Jeannotte la mère, et Jeannot le fils virent que le bonheur n'est pas dans la vanité.

(*Jeannot et Colin.*)

DUCLOS

(1704-1772)

Si le XVIIIe siècle pouvait sortir un moment du passé et venir confier au XIXe son opinion sur les « gens de lettres » qu'il a produits, quel serait, pensez-vous, l'écrivain en qui, tout compte fait, il aimerait le mieux se reconnaître? Ce ne serait pas Lesage, trop peu

philosophe, ni Marivaux, trop femme, ni Montesquieu, trop profond, ni Voltaire, trop léger et trop compromettant, ni Rousseau, trop démocrate, ni Diderot, trop agité, ni Buffon, trop tranquille... Ce serait peut-être tout simplement le sieur Duclos, qui, après avoir été destiné au commerce des chapeaux à Dinan, en Bretagne, trouva à Paris un meilleur emploi de son intelligence et devint un des plus importants parmi les littérateurs de l'époque. Voyez en effet quel talent riche en ressources, et quelle vie bien ordonnée ! Duclos a su tout faire. Il a été un moraliste, un philosophe, un grammairien, un historien, un romancier, un poète, et il a passé avec une aisance merveilleuse d'un *Essai sur la Voirie et les Ponts et Chaussées* à des *Caractères de la folie*, ballet pour l'Opéra. Il a eu sa pointe de dévergondage, sans laquelle il n'est pas de grand homme au XVIIIe siècle. Il a eu de l'esprit, beaucoup d'esprit, partout et toujours, non pas sur l'escalier, mais aux bons moments et dans les meilleurs endroits de Paris, au café Procope, chez le comte de Caylus, aux soupers de Mme de Tencin. Il a été l'ami de Voltaire, qui ne l'a jamais mordu, et qui l'a même un jour appelé Salluste. De l'Académie, il en a été, cela va sans dire, et très jeune; il y a même longtemps exercé les fonctions de secrétaire perpétuel, et, à lui seul, il a travaillé comme quarante au fameux Dictionnaire. Avec cela, il a joui d'une belle réputation d'indépendance et de franchise, sans qu'elle lui ait jamais coûté aucune épreuve ni aucun sacrifice : « Homme droit et adroit, » a dit de lui Jean-Jacques Rousseau; homme considérable et considéré, dirons-nous, et que Sainte-Beuve a admirablement défini en le qualifiant d'« utilité de premier ordre ».

Qu'est-il resté d'un tel homme et d'une telle œuvre? A peu près rien : les *Considérations sur les mœurs de ce siècle*, qui se sauvent un peu de l'oubli à la faveur des écrits de La Bruyère, de La Rochefoucauld, et

de Vauvenargues, à la suite desquelles on veut bien parfois les imprimer.

Les romans de Duclos, très lus de son temps, n'ont rien non plus d'excellent.

L'*Histoire de la Baronne de Luz, anecdote du règne de Henri IV* (1740) appartient à cette fastidieuse lignée des romans historiques et galants auquel le chef-d'œuvre de Mme de la Fayette a malheureusement donné naissance. La baronne nous intéresse assez peu, malgré le piment dont l'auteur a habilement su assaisonner ses aventures.

Les Confessions du comte de *** (1741) sont meilleures. C'est un roman à tiroirs, où le héros, sous prétexte de nous raconter ses bonnes fortunes, fait une revue de divers caractères de femmes. Nous voyons défiler devant nous une Espagnole, une Anglaise, une coquette, une dévote, une marchande, une financière, une femme de lettres, etc., enfin, pour nous laisser sur une impression plus douce, une honnête femme, selon le cœur de Duclos. Les allusions ont fait le principal succès de ce livre, où la médisance ne se faisait pas faute de mettre un nom au bas de chaque portrait.

Acajou et Zirphile (1744) a dû sa grande réputation aux estampes de Boucher, pour lesquelles ce conte, aussi fantastique qu'ennuyeux, a été composé.

En somme Duclos semble s'être chargé de prouver par son exemple la vérité de ce mot fameux, qui est de lui : « L'esprit est le premier des moyens : il sert à tout, il ne suffit à rien. » L'esprit de Duclos lui a infiniment servi pendant sa vie ; mais on constate aujourd'hui qu'il ne suffit pas pour sa gloire.

57.

UN SALON AU XVIIIe SIÈCLE.

DUCLOS.
Les Confessions du comte de ***.

Madame de Tonins, pour se délivrer de l'importunité des devoirs et se donner une plus grande considération, jouait

la mauvaise santé, et en conséquence sortait rarement de chez elle. Sa maison était le rendez-vous de tous ceux qu'elle avait admis à l'honneur de lui faire leur cour. Je ne manquai pas de m'y rendre de bonne heure le lendemain. J'y trouvai à peu près la même compagnie que la veille; les propos furent aussi les mêmes. Au bout d'une heure, je m'aperçus que la conversation languissait : je proposai une partie de jeu, moins par goût que par habitude de voir jouer. Madame de Tonins me dit que le jeu était absolument banni de chez elle, qu'il ne convenait qu'à ceux qui ne savent ni penser, ni parler. « C'est, ajouta-t-elle, un amusement que l'oisiveté et l'ignorance ont rendu nécessaire. » Ce discours était fort sensé ; mais malheureusement madame de Tonins et la société étaient, malgré tout leur esprit, souvent dans le cas d'avoir besoin du jeu, et ils éprouvaient que la nécessité d'avoir toujours de l'esprit, est aussi importune que celle de jouer toujours. Le jeu devint la matière d'une dissertation qui dura jusqu'au souper.

Les discours de la table étaient d'une autre nature; toute dissertation et même toute conversation suivie en étaient bannies. Il n'était pour ainsi dire permis de parler que par bons mots. Madame de Tonins et ses adorateurs partirent en même temps : ce fut un torrent de pointes, de saillies bizarres et de rires excessifs. On tirait l'élixir des moins mauvais; on renchérissait sur les plus obscurs. Je cherchais à entendre et à pouvoir dire quelque chose; mais, lorsque j'avais trouvé un mot, je m'apercevais que la conversation avait déjà changé d'objet. Je voulus prier celui qui était à côté de moi de me tirer de peine, et de m'aider du moins à entendre ce qu'on disait. Il me fit, en riant, un discours beaucoup moins intelligible que tous ceux qu'on avait tenus jusqu'alors. Le rire étonnant qu'il excita ne servit qu'à me déconcerter, et je fus tenté un moment de le prendre au sérieux; mais, craignant de me donner un ridicule, je pris le parti de répondre sur un pareil ton, quoique je le trouvasse détestable. Je me livrai à ma vivacité naturelle ; je répliquai par quelques traits assez plaisants, à ceux qu'on me lançait; madame de Tonins y applaudit; chacun suivit son exemple, et je devins le héros de la plaisanterie dont j'étais auparavant la victime.

Le souper finit bientôt après. On parla alors de deux romans nouveaux et d'une comédie que l'on venait de jouer depuis quelques jours; on me demanda mon avis. Comme j'ai toujours été plus sensible au beau qu'au plaisir de trouver des défauts, je dis naturellement que dans les deux romans j'avais trouvé beaucoup de choses qui m'avaient fait plaisir, et que la comédie, sans être une bonne pièce, avait de grandes beautés. Madame de Tonins prit la parole pour faire la critique de ce que je venais de louer. Je voulus défendre mon sentiment, et je cherchai des yeux quelqu'un qui pût être de mon avis. J'ignorais qu'il n'y en avait jamais qu'un dans cette société. Madame de Tonins, peu accoutumée à la contradiction, soutint son opinion avec aigreur, et la compagnie en chœur applaudissait sans cesse à tout ce qu'elle disait. Je pris le parti de me taire, m'apercevant un peu trop tard que le ton de cette petite république était de blâmer généralement tout ce qui ne venait pas d'elle, ou qui n'était pas sous sa protection. Je reconnus cette vérité à l'éloge qu'on fit de trois ou quatre ouvrages, qui m'avaient paru, ainsi qu'au public, au-dessous du médiocre. Je résolus donc de me conduire à l'avenir en conséquence de cette découverte [1].....

La fureur de jouer la comédie régnait alors à Paris; on trouvait partout des théâtres. La société de madame de Tonins prenait le même plaisir, et portait l'ambition plus haut. Pour comble de ridicule, on n'y voulait jouer que du neuf; presque tous les acteurs étaient auteurs des pièces qu'ils jouaient. Nos représentations (car je fus bientôt admis dans la troupe) étaient d'un ennui mortel; on se le dissimulait; nous applaudissions tout haut, et nous nous ennuyions tout bas. Madame de Tonins m'obligea aussi de faire une comédie. J'eus beau lui représenter combien j'en étais incapable : elle blâma cette modestie, et m'assura qu'avec ses conseils je ferais d'excellents ouvrages. Je n'en crus rien, mais par complaisance, je me mis à travailler. Dans ce temps-là, Dufresny, qui était un peu engagé dans notre société, nous proposa d'essayer sur notre théâtre sa comédie du *Mariage fait et rompu*, avant de la donner au public. On l'accepta et on la joignit à la mienne. Dix ou

1. Dans tout ce passage et dans ce qui suit, Duclos fait une critique très vive et très transparente du salon de Mme de Tencin.

douze spectateurs choisis furent admis à cette représentation ; ma pièce réussit au mieux, et celle de Dufresny fut jugée détestable. Je fus moi-même indigné d'un jugement si déraisonnable ; je pris seul le parti de la comédie de Dufresny. La dispute s'échauffa tellement à ce sujet, que madame de Tonins voulut absolument faire donner ma pièce aux comédiens français en même temps que le *Mariage fait et rompu*. Je voulus en vain m'y opposer, et lui représenter que c'était un ridicule de plus que je me donnerais ; que les gens de mon état n'étaient point faits pour devenir auteurs, parce qu'ordinairement ils n'y réussissent pas ; et que, s'ils l'étaient par complaisance pour l'amusement d'une société, ils ne devaient jamais se donner en public. Madame de Tonins me cita quelques exemples de gens à peu près de ma sorte qui avaient bravé avec succès ce préjugé, et me promit que jamais on ne me connaîtrait pour l'auteur de cette pièce. Quoique ces raisons ne fussent que spécieuses, il fallut céder, et me soumettre à tout.

Les deux pièces furent jouées à quelques jours de distances. Celle de Dufresny fut applaudie, comme elle le méritait : elle est restée au théâtre et le public la revoit toujours avec plaisir ; et ma comédie, dont on ne connaissait point l'auteur, fut trouvée fort ennuyeuse. Le parterre, désespéré de ne pouvoir ni s'intéresser, ni rire, ni même siffler, fut réduit à bâiller. Le bon ton et l'esprit qu'on admirait chez madame de Tonins ne firent point d'effet au théâtre. Point d'action, peu de fond, quelques portraits de société qui ne pouvaient pas être entendus et qui ne valaient pas la peine de l'être, ne faisaient pas une pièce qu'on pût hasarder en public. Je vis clairement que les gens du monde, faute d'étude et de talent exercé, sont rarement capables de former un tout, tel que le théâtre l'exige. Ils composent comme ils jouent, mal en général, et passablement dans quelques endroits. Ils ont quelques parties au-dessus des comédiens de profession ; mais le total du jeu et de la pièce est toujours mauvais ; l'intelligence générale de toute l'action et le concert ne s'y trouvent jamais.

Le dépit de me voir auteur malgré moi, la nécessité d'admirer tout ce qui émanait de notre société et surtout de madame de Tonins, me dégoûtèrent bientôt et d'elle et du bel esprit. Ce fut alors que je commençai à connaître

véritablement madame de Tonins, et sa petite cour. Je m'aperçus que chaque société, et surtout celles de bel esprit, croient composer le public, et que j'avais pris pour une approbation générale le sentiment de quelques personnes que les airs imposants et la confiance de madame de Tonins avaient prévenues et séduites. Le public, loin d'y applaudir, s'en moquait hautement. Le droit usurpé de juger sans appel les hommes et les ouvrages, notre mépris affecté pour ceux qui réduisaient notre société à sa juste valeur, étaient autant d'objets qui excitaient la plaisanterie et la satire publiques. Outre ces ridicules que je partageais en communauté, on m'en donnait encore de particuliers. On prétendait que madame de Tonins, qui donnait de l'esprit à qui lui plaisait, n'en pouvait pas refuser à celui qui avait l'honneur de ses bonnes grâces. D'ailleurs notre société n'était pas moins ennuyeuse que ridicule : j'étais étourdi et excédé de n'entendre parler d'autre chose que de comédies, opéras, acteurs et actrices. On a dit que le dictionnaire de l'opéra ne renfermait pas plus de six cents mots : celui des gens du monde est encore plus borné.

Tous ces bureaux d'esprit ne servent qu'à dégoûter le génie, rétrécir l'esprit, encourager les médiocres, donner de l'orgueil aux sots, et révolter le public. Je cédai au dépit, et quittai madame de Tonins assez brusquement. Je rentrai dans le monde, bien convaincu que toute société tyrannique et entêtée de l'esprit doit être odieuse au public, et souvent à charge à elle-même.

(*Les Confessions du comte de* ***, 1re partie.)

CAZOTTE

(1720-1792)

Le caractère et la vie de Jacques Cazotte sont remplis de contrastes. Ce joyeux Dijonnais, ce compatriote d'Aimé Piron, se transforma vers la cinquantième année en un illuminé et un mystique: ce

Bourguignon salé eut une fin tragique sur l'échafaud révolutionnaire. Excellent homme au demeurant, talent facile et aimable, également propre à tout, à la prose, à la poésie, à la musique. Cazotte nous a laissé quelques jolis contes, parmi lesquels on peut citer le *Lord impromptu* (1771) et ce vif et charmant petit récit, qu'on aime encore à lire aujourd'hui, *le Diable Amoureux* (Naples [Paris], 1772).

C'est un roman fantastique et philosophique à la fois. Le jeune don Alvare, capitaine aux gardes du roi de Naples, a fait par plaisanterie le pari de tirer les oreilles au Diable, s'il le rencontrait face à face. Un de ses camarades, grand Flamand flegmatique et froid, versé dans la cabale, et en commerce habituel avec les esprits, prend Alvare au mot, et s'offre à le mettre en rapport avec Béelzébuth. Un soir, après dîner, il emmène le jeune homme au milieu des ruines de Portici, dans un lieu obscur et désert...

58.

L'Évocation du Diable.

CAZOTTE. *Le Diable amoureux.*

Mon camarade me conduisait par le bras; il cesse de marcher, et je m'arrête. Alors un de la compagnie bat le fusil, et allume une bougie. Le séjour où nous étions s'éclaire, quoique faiblement, et je découvre que nous sommes sous une voûte assez bien conservée de vingt-cinq pieds en carré à peu près et ayant quatre issues.

Nous observions le plus parfait silence. Mon camarade, à l'aide d'un roseau qui lui servait d'appui dans sa marche trace un cercle autour de lui sur le sable léger dont le terrain était couvert, et en sort après y avoir dessiné quelques caractères. « Entrez dans ce penthacle [1], mon brave, me dit-il, et n'en sortez qu'à bonnes enseignes. — Expliquez-vous mieux; à quelles enseignes en dois-je sortir? — Quand tout vous sera soumis; mais avant ce temps, si la

1. Cercle cabalistique.

frayeur vous faisait faire une fausse démarche, vous pourriez courir les risques les plus grands. »

Alors il me donne une formule d'évocation courte, pressante, mêlée de quelques mots que je n'oublierai jamais.

« Récitez, me dit-il, cette conjuration avec fermeté, et appelez ensuite trois fois clairement Béelzébuth; et surtout n'oubliez pas ce que vous avez promis de faire. »

Je me rappelais que je m'étais vanté de lui tirer les oreilles. « Je tiendrai parole, lui dis-je, ne voulant pas en avoir le démenti. — Nous vous souhaitons bien du succès, me dit-il; quand vous aurez fini, vous nous avertirez. Vous êtes directement vis-à-vis de la porte par laquelle vous devez sortir pour nous rejoindre. » Ils se retirent.

Jamais fanfaron ne se trouva dans une crise plus délicate. Je fus au moment de les rappeler; mais il y avait trop à rougir pour moi : c'était d'ailleurs renoncer à toutes mes espérances. Je me raffermis sur la place où j'étais, et tins un moment conseil.

On a voulu m'effrayer, dis-je; on veut voir si je suis pusillanime. Les gens qui m'éprouvent sont à deux pas d'ici, et à la suite de mon évocation, je dois m'attendre à quelque tentative de leur part pour m'épouvanter. Tenons bon; tournons la raillerie contre les mauvais plaisants.

Cette délibération fut assez courte, quoiqu'un peu troublée par le ramage des hiboux et des chats-huants qui habitaient les environs et même l'intérieur de ma caverne.

Un peu rassuré par mes réflexions, je me rasseois sur mes reins; je me piète; je prononce l'évocation d'une voix claire et soutenue; et, en grossissant le son, j'appelle à trois reprises et à très courts intervalles Béelzébuth.

Un frisson courait dans toutes mes veines et mes cheveux se hérissaient sur ma tête. A peine avais-je fini, une fenêtre s'ouvre à deux battants vis-à-vis de moi au haut de la voûte; un torrent de lumière, plus éblouissante que celle du jour, fond par cette ouverture; une tête de chameau horrible, autant par sa grosseur que par sa forme, se présente à la fenêtre; surtout elle avait des oreilles démesurées. L'odieux fantôme ouvre la gueule, et d'un ton assorti au reste de l'apparition, me répond : *Che vuoi?*

Toutes les voûtes, tous les caveaux des environs retentissent à l'envi du terrible *Che vuoi?*

Je ne saurais peindre ma situation, je ne saurais dire qui soutint mon courage et m'empêcha de tomber en défaillance à l'aspect de ce tableau, au bruit plus effrayant encore qui retentissait à mes oreilles.

Je sentis la nécessité de rappeler mes forces ; une sueur froide allait les dissiper : je fis un effort sur moi.

Il faut que notre âme soit bien vaste et ait un prodigieux ressort ; une multitude de sentiments, d'idées, de réflexions touchent mon cœur, passent dans mon esprit, et font leur impression toutes à la fois.

La révolution s'opère ; je me rends maître de ma terreur, je fixe hardiment le spectre.

« Que prétends-tu toi-même, téméraire, en te montrant sous cette forme hideuse ? »

Le fantôme balance un moment : « Tu m'as demandé, dit-il d'un ton de voix plus bas. — L'esclave, lui dis-je, cherche-t-il à effrayer son maître ? Si tu viens recevoir mes ordres, prends une forme convenable et un ton soumis. — Maître, me dit le fantôme, sous quelle forme me présenterai-je, pour vous être agréable ? »

La première idée qui me vint à la tête étant celle d'un chien : « Viens, lui dis-je, sous la figure d'un épagneul. »

A peine avais-je donné l'ordre, l'épouvantable chameau allonge le col de seize pieds de longueur, baisse la tête jusqu'au milieu du salon et vomit un épagneul blanc, à soies fines et brillantes, les oreilles traînantes jusqu'à terre.

La fenêtre s'est refermée, toute autre vision a disparu, et il ne reste sous la voûte suffisamment éclairée que le chien et moi.

(*Le Diable amoureux*, ch. II.)

Alvare ne peut se résoudre à tirer les oreilles, comme il se l'était promis, à une si gentille petite bête ! Sur son désir, le souterrain se transforme en une salle de festin magnifique, et l'épagneul en un page, Biondetto, qui est en réalité une belle et gracieuse jeune fille. Alvare résiste longtemps à la séduction, mais il finit par se rendre, et par aimer Biondetta, qui, satisfaite de sa victoire, s'évanouit aussitôt à ses yeux et reprend la forme de l'horrible chameau,

avec le cri ténébreux de *Che vuoi?* Alvare se réveille de son rêve, et se trouve en Estramadure, dans le château de sa mère...

Cazotte nous donne lui-même dans une très courte préface la signification de cette œuvre légère : «... Il semble que l'auteur ait senti qu'un homme qui a la tête tournée d'amour est déjà bien à plaindre; mais que lorsqu'une jolie femme est amoureuse de lui, le caresse, l'obsède, le mène, et veut à toute force s'en faire aimer, c'est le diable..... Le diable est bien malin, et il n'est pas toujours aussi laid qu'on le dit. »

MARMONTEL

(1723-1799)

Marmontel descend en droite ligne de Voltaire, dont il fut l'élève docile et l'ami fidèle. Il y a pourtant une grande différence entre eux, sans compter celle du génie : c'est qu'on ne dira jamais le *bon* Voltaire, et qu'on dira toujours de l'auteur de *Bélisaire* le *bon*, l'*excellent* Marmontel. C'est sans doute un éloge, et qui n'est point banal pour l'époque, mais il s'y mêle aussi comme un soupçon de ridicule : être resté si bonhomme tout en continuant à souper régulièrement chez M. de la Popelinière et à fréquenter le salon de Mme de Tencin, ne va pas sans un peu de naïveté (Sainte-Beuve dit même de *nigauderie*), à moins que ce bonhomme n'ait été par hasard un faux bonhomme, ce qui serait plus grave : mais je n'ose en accuser aussi légèrement Marmontel. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Marmontel fut un homme heureux (on n'a qu'à lire quelques pages de ses *Mémoires* pour s'en convaincre), qu'il sut très bien faire son chemin depuis la petite boutique de son père en Limousin,

jusqu'à l'Académie et jusqu'au Louvre, qu'il remporta les succès les plus enviables auprès du beau sexe et auprès du public, qu'il plaida de nobles causes sans aigreur, qu'il n'eut pour ainsi dire pas d'ennemis, et qu'il eut l'honneur de mourir le 31 décembre 1799, avec ce XVIIIe siècle dont il nous présente l'image adoucie et presque riante.

Romancier, il nous a laissé trois œuvres, fort admirées en leur temps, médiocrement appréciées aujourd'hui.

Les *Contes moraux* parurent un à un dans le *Mercure*, et furent réunis en 1761. Le succès en fut prodigieux et j'avoue qu'ils se laissent encore lire avec assez de plaisir. L'auteur tâchait d'y peindre « les mœurs de la société ou les sentiments de la nature », il voulait y « rendre la vertu aimable », et il se vantait d'y être parvenu par une extrême simplicité de moyens : « Un petit serin me sert à détromper et à guérir une femme de l'aveugle passion qui l'obsède ! » Ne sourions pas trop de ce petit serin : le tour simple et aisé de ces contes constitue une bonne part de leur originalité. On y trouve bien un peu de sensiblerie, avec cette pointe de sensualité qui est la marque de presque tous les auteurs du temps ; mais l'intention est morale, et le récit ne manque pas d'agrément. Citons *Alcibiade ou le Moi* (folie d'être aimé par soi-même), *Soliman II* (erreur de ceux qui emploient l'autorité pour mettre une femme à la raison), la *Mauvaise mère* (prédilection aveugle d'une mère pour un de ses enfants), la *Bonne mère* (attention d'une mère à diriger l'inclination de sa fille), l'*Heureux divorce* (réconciliation de deux époux séparés), *Heureusement* (à quoi tient la vertu d'une honnête femme), *Annette et Lubin* (l'amour au village), etc., et surtout ce très joli morceau intitulé *le Connaisseur* dont on trouvera plus loin un court extrait. A ceux qui désireraient faire connaissance avec Marmontel romancier, je re-

commanderai ces *Contes moraux*, et nullement *Bélisaire*, ni les *Incas*.

Bélisaire (1767) passa jadis pour le chef-d'œuvre de Marmontel, et est aujourd'hui mortellement ennuyeux. La valeur historique du roman est nulle; l'intérêt purement romanesque n'existe guère : ce héros qui, après qu'on lui a crevé les yeux, et que sa femme est morte de douleur dans ses bras, manifeste une pareille grandeur d'âme et une si imperturbable résignation, est bien moins intéressant que n'importe quel saint du calendrier. Tout le succès de l'ouvrage est venu du cours de philosophie sociale que débite Bélisaire à l'empereur Justinien et au jeune Tibère. Le xve chapitre, sur *la Tolérance*, fit scandale, et eut l'honneur d'être condamné par la Sorbonne. Aujourd'hui il nous laisse plus froids : entre *Bélisaire* et nous il y a la Révolution française, qui par bonheur a fait perdre au roman tout son piquant et tout son à-propos.

Les Incas ou la destruction de l'empire du Pérou (1778), que le libraire paya 36,000 francs à Marmontel, peuvent encore à la rigueur supporter la lecture. Sans doute nous ne croyons qu'à moitié à ces Indiens de contrebande, que le vertueux Las Casas mène comme d'inoffensifs moutons. Il y a pourtant un réel intérêt dans l'histoire de ces peuplades sauvages décimées par la cruauté des conquérants espagnols : on y sent passer çà et là un grand souffle d'éloquence et de pitié, dont il faut tenir compte à l'auteur. On y rencontre aussi parfois quelques détails heureux sur ces pays exotiques : mais comme cela pâlit à côté des peintures si colorées de Bernardin de Saint-Pierre et de Chateaubriand ! C'est que le bon Marmontel s'était bien gardé d'aller visiter en personne Quito, Cusco et le mont Pambamarca.

59.

Un « four ».

MARMONTEL.
Le Connaisseur.

M. de Fintac est un connaisseur, c'est-à-dire un « gros critique » tout-puissant et infaillible. Célicour est un petit poète de province qui est venu se former à son école, et qui commence par tomber amoureux de sa nièce, Mademoiselle Agathe. Fintac veut faire jouer une pièce qu'il conserve précieusement dans un de ses tiroirs ; mais comme il ne veut pas hasarder la réputation dont il jouit depuis quarante ans, il persuade à Célicour de la faire jouer sous son nom, se réservant bien d'en réclamer après coup le succès. La comédie, qui était exécrable, est indignement sifflée. Marmontel fait à ce sujet une jolie peinture de l'émotion des deux auteurs et de la désinvolture avec laquelle les « bons amis » du critique lâchent la pièce qu'ils avaient d'abord encensée.

Enfin le grand jour arrive, et le Connaisseur assemble à dîner ses amis. « Allons, messieurs, soutenez votre ouvrage. Vous avez trouvé la pièce admirable, vous en avez garanti le succès, et il y va de votre honneur. Pour moi, vous savez quelle est ma faiblesse ; j'ai des entrailles de père pour tous les talents qui s'élèvent, et je sens aussi vivement qu'eux-mêmes les inquiétudes qu'ils éprouvent dans ces terribles moments. »

Après le dîner, les bons amis du Connaisseur embrassèrent tendrement Célicour, et lui dirent qu'ils allaient au parterre pour être les témoins plutôt que les instruments de son triomphe. Ils s'y rendirent en effet; on joua la pièce; elle ne fut point achevée, et le premier signal de l'impatience fut donné par ces bons amis.

Fintac était dans l'amphithéâtre, tremblant et pâle comme la mort; mais pendant tout le temps que le spectacle se soutint, ce père malheureux et tendre fit des efforts incroyables pour encourager les spectateurs à soutenir son enfant. Enfin il le vit expirer, et alors, succombant à la

douleur, il se traîna dans son carrosse, confondu, anéanti, et se plaignant au ciel de l'avoir fait naître dans un siècle aussi barbare. Et où était le pauvre Célicour? Hélas! on lui avait accordé les honneurs de la loge grillée, où, sur un fagot d'épines, il avait vu ce qu'on appelait sa pièce chanceler au premier acte, trébucher au second, et tomber au troisième. Fintac lui avait promis de l'aller prendre et l'avait oublié. Que devenir? Comment s'échapper à travers cette multitude qui ne manquerait pas de le reconnaître et de le montrer au doigt? Enfin, voyant la salle vide et les lumières éteintes, il prit courage et descendit; mais les foyers, les corridors, l'escalier étaient encore pleins; sa consternation le fit remarquer, et il entendait de tous côtés : « C'est lui sans doute! oui, le voilà : c'est lui! Le malheureux! C'est dommage; il fera mieux une autre fois. » Il aperçut dans un coin un groupe d'auteurs sifflés qui se moquaient de leur camarade. Il vit aussi les bons amis de Fintac, qui triomphaient de sa chute, et qui, en le voyant, lui tournèrent le dos. Accablé de confusion et de douleur, il se rendit chez l'auteur véritable, et son premier soin fut de demander Agathe.

Célicour épousera quand même Mademoiselle Agathe, mais il renonce au théâtre; Fintac, écœuré de la volte-face des « bons amis », veut brûler ses livres et rompre tout commerce avec les gens de lettres : « Gardez vos livres pour votre amusement, dit Agathe en embrassant son oncle, et, à l'égard des gens de lettres, n'en veuillez faire que vos amis, et vous en verrez d'estimables. »

(*Le Connaisseur*, dans la *Suite des Contes moraux*.)

60.

La sagesse de Bélisaire.

... Tandis que Bélisaire parlait ainsi, Justinien admirait en silence l'enthousiasme de ce vieillard, qui oubliant son âge, sa misère, et le cruel état où il était réduit, triomphait à la seule idée de rendre la Patrie heureuse et floris- **MARMONTEL.** *Bélisaire.*

sante. « Il est beau, lui dit-il, de prendre un intérêt si vif à des ingrats. — Mes amis, leur dit le Héros, le plus heureux jour de ma vie serait celui où l'on me dirait : « Bélisaire, on va t'ouvrir les veines, et pour prix de ton sang tes souhaits seront accomplis. »

A ces mots son aimable fille, Eudoxe, vint l'avertir que son souper l'attendait. Il rentra, il se mit à table ; Eudoxe, avec une grâce mêlée de modestie et de noblesse, lui servit un plat de légumes, et prit place à côté de lui. « Quoi ! c'est là votre souper ? dit l'Empereur avec confusion. — Vraiment, dit Bélisaire, c'était le souper de Fabrice, et Fabrice me valait bien. »

« Allons-nous-en, dit Justinien à Tibère. Cet homme-là me confond. »

Sa cour, espérant de le dissiper, lui avait préparé une fête. Il ne daigna pas y assister. A table il ne s'occupa que du souper de Bélisaire ; et, en se retirant, il se dit à lui-même : « Il est moins malheureux que moi, car il s'est couché sans remords. »

..... Le jour suivant, l'Empereur et Tibère étant arrivés à l'heure accoutumée trouvèrent le héros assis dans son jardin, à l'aspect du soleil couchant. « Il ne m'éclaire plus, mais il m'échauffe encore, leur dit-il d'un air serein ; et j'adore en lui la magnificence et la bonté de celui qui l'a fait. — Que j'aime à voir, dit Justinien, ces sentiments dans un Héros ! C'est le triomphe de la religion. — Son triomphe, dit Bélisaire, c'est de consoler l'homme dans le malheur, c'est de mêler une douceur céleste aux amertumes de la vie. Et qui l'éprouve mieux que moi ? Accablé de vieillesse, privé de la vue, sans amis, seul avec moi-même, et n'ayant devant moi que la caducité, la douleur et la tombe, qui m'ôterait l'idée du ciel me réduirait peut-être au désespoir. L'homme de bien est avec Dieu, il est assuré que Dieu l'aime : voilà ce qui le remplit de force et de joie au milieu des afflictions. Je me souviens que dans des moments de détresse, où tout m'abandonnait, où tout conjurait ma ruine, je me disais : Courage, Bélisaire, tu es sans reproche, et Dieu te voit. Cette pensée me dilatait le cœur que la tristesse avait serré, elle rendait la vie et la force à mon âme. Je me parle de même encore ; et quand ma fille est avec moi, qu'elle s'afflige, et que je sens ses larmes baigner

mon visage : Hé bien! lui dis-je, as-tu peur que celui qui nous a créés ne nous délaisse et ne nous oublie? Ton cœur est pur, sensible, honnête : ton père n'est pas plus méchant que toi : comment veux-tu que la bonté même n'ait pas soin des bonnes gens? Laisse, ma fille, laisse venir le moment où celui qui d'un souffle a produit mon âme, l'enveloppera dans son sein, et nous verrons si les méchants y viendront troubler mon repos. Ma fille, que ce langage éclaire et persuade, pleure en m'écoutant : mais ce sont de plus douces larmes; et peu à peu je l'accoutume à regarder la vie comme un petit voyage, où l'on est dans la barque assez mal à son aise, mais dont le port sera délicieux. »

« Vous vous faites, dit l'Empereur, une religion en effet bien douce! — C'est la bonne, » reprit Bélisaire.

(*Bélisaire*, chap. XIII et chap. XV.)

61.

Las Casas défend les Indiens dans le conseil de Pizarre.

MARMONTEL. *Les Incas ou la Destruction de l'empire du Pérou.*

Ainsi parla Fernand de Lucques. Las Casas, qui d'un œil immobile d'horreur le regardait et l'écoutait, lui répondit : « Prêtre d'un Dieu de paix, vos lèvres, où ce Dieu reposait tout à l'heure, ont-elles proféré ce que je viens d'entendre? Est-ce du haut du bois arrosé de son sang, où, s'immolant pour tous les hommes, sa bouche expirante implorait la grâce de ses ennemis, est-ce du haut de cette croix qu'il vous a dicté ce langage? Vous, chrétien, vous parlez d'exterminer un peuple qui ne vous a fait aucun mal! S'il vous en avait fait, votre religion vous dirait encore de l'aimer. Vous vous comparez aux Hébreux, et ce peuple aux Amalécites! Laissez, laissez là ces exemples dont on n'a que trop abusé. Si Dieu dans ses conseils a jamais dérogé aux saintes lois de la nature, il a parlé, il a donné un décret formel, authentique, dans toute la solennité que sa volonté doit avoir, pour forcer l'homme à lui obéir plutôt qu'à la voix de son cœur; et ce décret n'a pu s'étendre au delà des termes précis où lui-même il l'a renfermé; l'ordre accompli, la loi, qu'il avait suspendue, a repris son cours éternel. Dieu parlait aux Israélites, mais Dieu ne vous a point parlé. Tenez-

vous-en donc à la loi qu'il a donnée à tous les hommes : *Aimez-moi; aimez vos semblables.* Voilà sa loi, Fernand. Sont-ce là vos tortures, et vos chaînes, et vos bûchers?

« Les Indiens, sans doute, ont exercé entre eux des cruautés bien condamnables; mais, fussent-ils plus inhumains, est-ce à nous de les imiter? Leur malheur, hélas! est de croire à des dieux sanguinaires. Si, au lieu du tigre, ils voyaient sur leurs autels l'agneau sans tache, ils seraient doux comme l'agneau. Et qui de nous peut dire qu'élevé dès l'enfance dans le sein des mêmes erreurs, l'exemple de ses pères, les lois de son pays, n'auraient pas tenu sa raison captive sous le même joug? Plaignez donc, sans les condamner, ces esclaves de l'habitude, ces victimes du préjugé. Cependant, dites-moi s'ils sont partout les mêmes, et quel mal avaient fait les peuples de l'Espagnole et de Cuba? Rien de plus doux, de plus tranquille, de plus innocent que ces peuples. Toute leur vie était une paisible enfance : ils n'avaient pas même des flèches pour blesser les oiseaux de l'air. Les en a-t-on plus épargnés? C'est là que j'ai vu des brigands, sans motif, sans remords, massacrer les enfants, égorger les vieillards, se saisir des femmes enceintes, leur déchirer les flancs, en arracher le fruit.... O religion sainte! voilà donc tes ministres! O Dieu de la nature! voilà donc tes vengeurs! Enfermer un peuple vivant dans les rochers où germe l'or, l'y faire périr de misère, de fatigue et d'épuisement, pour accumuler ces richesses, et pour engendrer sur la terre tous les vices, enfants du luxe, de l'orgueil, de l'oisiveté : ô Fernand! c'est la pénitence que vous imposez à ces peuples! Ecartez ce masque hypocrite qui vous gêne sans nous tromper. Vous servez un Dieu, mais ce Dieu, c'est l'impitoyable avarice. C'est elle qui par votre bouche outrage ici l'humanité, et veut rendre le ciel complice des fureurs qu'elle inspire, et des maux qu'elle fait. »

(*Les Incas ou la destruction de l'Empire du Pérou*, ch. XII.)

DIDEROT

(1713-1784)

Voici un très grand écrivain, qui occupe une place importante dans l'histoire du roman, et qui n'a pourtant exercé pour ainsi dire aucune influence sur le développement du genre. A part un seul, publié en 1748, et qui appartient à la veine licencieuse du temps, les romans de Diderot n'ont été édités qu'après la mort de leur auteur : la *Religieuse* et *Jacques le Fataliste* parurent en 1796, et le *Neveu de Rameau* nous a été connu seulement en 1821 par une traduction allemande de Goethe, retraduite en français[1].

Ces romans n'ont donc pas eu de descendance, et je ne crois pas non plus qu'on puisse aisément leur trouver des ancêtres. Jamais écrivain ne s'est moins soucié que Denis Diderot de la sainte tradition, et n'a jeté plus impétueusement dans ses œuvres tout ce qu'il y avait de bon et de mauvais au fond de sa nature. Issu de vieille souche gauloise, le fils du coutelier de Langres a toujours conservé la marque de ce terroir champenois, où il était né. Il y a en lui un paysan de génie, robuste et sanguin, grand laborieux, foncièrement bon, charitable, sensible, naïf, enthousiaste, et aussi par contre brusque, emporté, violent, injuste, vulgaire et grossier parfois jusqu'au cynisme. Jamais il ne semble parler de sens rassis : toujours il s'indigne ou il s'attendrit, il pleure ou il rit, la tête perdue dans une continuelle ivresse d'imagination. Cet homme à contrastes bafoue la morale, et il est le plus respectueux des fils, le plus tendre des pères; il nie Dieu, et il adore je ne sais quelle Nature dont il se fait une divinité. Grand re-

1. Le texte original n'a été restitué qu'en 1891, par M. Monval, dans la Bibliothèque elzévirienne.

mueur d'idées plutôt que grand philosophe, il devine les théories de Lamark et de Darwin sur l'évolution des espèces, il rêve un plan de réforme du théâtre. qui se trouve être déjà la meilleure moitié du romantisme, il inaugure la critique d'art. et fait revivre par sa plume la naïve simplicité de Greuze et la grâce voluptueuse de Boucher. Il touche à tous les sujets, les anime tous d'une vie intense, et jette indistinctement sur tous le souverain prestige d'un style, non pas le plus pur, mais le plus éblouissant qui fut jamais.

Qualités et défauts, Diderot se retrouve tout entier aussi dans ses romans. Il y est tour à tour exquis et révoltant. mais jamais il ne laisse indifférent : il les a tous marqués de sa griffe puissante.

Le meilleur d'entre eux, le mieux ordonné et le plus original, est certainement cette *Religieuse*, dont je ne puis recommander la lecture à personne, mais qui me paraît mériter beaucoup mieux que ce sévère jugement de M. Émile Faguet, où l'éminent critique exécute l'œuvre en deux mots : « L'ennui, dit-il, le dispute au dégoût. » Déchirons vite quelques feuillets du livre, pour l'honneur de Diderot, et pour notre propre satisfaction. Que nous reste-t-il ? Une étude de mœurs, violente, passionnée, haineuse même ; mais combien vivante, et douloureuse, et attachante en somme ! La donnée du roman est réelle. En 1759, une jeune religieuse de l'abbaye de Longchamps protesta contre des vœux qu'elle n'avait pas formés librement : il y eut procès, scandale, et, en fin de compte, sacrifice. Diderot, Grimm et quelques autres s'étaient intéressés au sort de cette malheureuse, et par une supercherie assez innocente y avaient intéressé un grand seigneur philosophe, le marquis de Croismare, qui, du fond de la Normandie, répondait assidûment à de fausses lettres de la religieuse que ses amis, connaissant sa « sensibilité », s'amusaient à lui envoyer. Quand le marquis revint à Paris, la fic-

tion cessa : mais Diderot la fixa, et, on peut dire, l'immortalisa dans son roman. Dans son œuvre, sœur Sainte-Suzanne, enfin sortie du couvent, écrit à M. de Croismare pour lui demander un emploi de femme de chambre : elle lui raconte toutes les épreuves par lesquelles elle a passé, la dureté et l'égoïsme de ses parents, les ruses ourdies autour d'elle, ses luttes, ses dégoûts pour une vocation imposée, contre laquelle son cœur protestait, les persécutions auxquelles elle a été en butte, toutes les misères et les humiliations qu'elle a dû subir, enfin son évasion. Un tel sujet, traité par Diderot! On peut aisément soupçonner à quels excès l'auteur s'est laissé emporter. Ce qui nous choque le plus dans cette œuvre, c'est le manque de respect qui la distingue, si l'on excepte quelques pages. Diderot n'a aucune considération ni pour les choses saintes dont il parle, ni pour autrui, ni pour lui-même. La *Religieuse* est cependant autre chose qu'un simple pamphlet : c'est par endroits une étude forte et poignante, supérieure, à mon sens, à tout ce qu'a produit le roman ou le théâtre du XVIII[e] siècle sur la même matière, c'est-à-dire à l'histoire de la Religieuse dans la *Vie de Marianne* de Marivaux, au *Vert-Vert* de Gresset, aux pâles esquisses de M[me] de Tencin, à la *Mélanie* de La Harpe, à la *Vestale* de Dubois-Fontanelle. Livre dangereux, livre mauvais, si l'on veut, mais non pas livre médiocre!

Le *Neveu de Rameau* ressemble moins à un roman. Aucune intrigue : ce n'est d'un bout à l'autre qu'un portrait sous la forme d'un dialogue; mais quel portrait! De quelles vives couleurs il est peint! avec quel relief saisissant! et comme la vie en déborde à flots! Pris dans la réalité, il est devenu, par l'art merveilleux de l'écrivain, je ne sais quelle fantastique figure. Car c'était un personnage bien réel que cet étrange neveu de Rameau, par qui Diderot fut abordé un jour au Palais-Royal, sur le banc d'Argen-

son, tout près du café de la Régence. Mercier et Cazotte nous ont représenté eux aussi ce bohème débraillé, ce parasite éhonté, qui « réduisait à la mastication tous les prodiges de la valeur, toutes les opérations du génie, tous les dévouements de l'héroïsme, enfin tout ce qu'on faisait de grand dans le monde. Selon lui, tout cela n'avait d'autre but, ni d'autre résultat, que de placer quelque chose sous la dent. Il prêchait cette doctrine avec un geste expressif et un mouvement de mâchoire très pittoresque. » Glorieux de ses vices, naïvement impudique, abject sans être méchant, ce misérable avait du moins conservé dans son cœur un sentiment qui transfigurait parfois sa laideur physique et morale : il aimait son art, l'art des Rameau, d'une passion ardente et désordonnée ; c'était alors des accès de fureur inspirée, un délire de notes et d'harmonies, une crise informe de génie. Il faut lire l'admirable portrait qu'en a tracé Diderot, et voir comment, dans ce dialogue effréné, il entrechoque avec fracas toutes les opinions et tous les préjugés du temps! Mais la plus grande originalité de ce livre est encore dans le style, dans ces phrases torrentielles, dans ce déchaînement de sons et d'images où s'est complu Diderot,ce grand manieur de mots, le plus grand qui ait paru dans notre littérature de Rabelais à Victor Hugo.

Jacques le Fataliste et son maître est une œuvre moins parfaite : Naigeon nous dit que Diderot ne l'eût certainement pas donnée au public telle qu'elle nous est parvenue. Cette histoire des amours de Jacques, cent fois commencée, et cent fois interrompue, sans cesse traversée par d'autres récits, incohérents eux-mêmes et confus, nous déconcerte plus qu'elle ne nous charme vraiment. Il y a pourtant bien du talent gaspillé dans tout ce fatras. Il s'y trouve même quelques parties excellentes, traitées avec la verve et le brio habituels à l'auteur. Notons par exemple

l'amusant portrait du capitaine de Jacques et de son ami, l'histoire de frère Jean, celle de l'abbé Hudson (où Diderot représente un nouveau Tartuffe, moins vil, et plus ambitieux), enfin cette exquise historiette du marquis des Arcis et de la marquise de la Pommeraye, dont on pourra lire plus loin un extrait. Diderot s'y révèle sous un nouveau jour ; sa fougue débordante s'est transformée en grâce légère et spirituelle malice.

Outre ces quatre romans, Diderot a composé quelques contes : *les Deux amis de Bourbonne; Ceci n'est pas un conte*; et *l'Oiseau blanc*, un de ces contes bleus que l'on faisait à la Sultane Mirzoza pour l'endormir, tandis que ses femmes lui chatouillaient la plante des pieds...

On trouverait aussi dans les *Œuvres diverses*, et dans les *Lettres à Mlle Voland*, bien des récits amusants, et des anecdotes vivement contées. C'est proprement du roman en poussière ; et c'est en cela surtout qu'a excellé Diderot. Incapable d'agencer une intrigue, de mener une action, de composer et de finir quoi que ce soit, il a dépensé dans des œuvres de médiocre portée son merveilleux génie d'artiste. Narrateur habile, metteur en scène incomparable, il sait poser un personnage, le camper, l'habiller, le faire vivre et respirer à nos yeux : mais c'est à peu près tout. Ce qui lui manque le plus, c'est le talent du psychologue : il n'a jamais su analyser une passion, ni lire au fond d'une âme. Il faisait profession d'admirer beaucoup Richardson, dont il a fait un emphatique éloge ; mais il n'a aucune des qualités qui distinguent l'auteur de *Paméla* et de *Clarisse*. Diderot n'a jamais relevé que de lui même, et, quand même il eût livré à ses contemporains son *Jacques* ou son *Neveu de Rameau*, il n'eût certainement pas fait école. Qu'est-ce en effet qu'un roman de Diderot sans le style, c'est-à-dire sans Diderot?

62.

Jacques le Fataliste.

DIDEROT.
Jacques le Fataliste.

Jacques ne connaissait ni le nom de vice ni le nom de vertu ; il prétendait qu'on était heureusement ou malheureusement né. Quand il entendait prononcer les mots récompenses ou châtiments, il haussait les épaules. Selon lui la récompense était l'encouragement des bons, le châtiment, l'effroi des méchants. Qu'est-ce autre chose, disait-il, s'il n'y a point de liberté, et que notre destinée soit écrite là haut? Il croyait qu'un homme s'acheminait aussi nécessairement à la gloire ou à l'ignominie, qu'une boule qui aurait la conscience d'elle-même suit la pente d'une montagne ; et que, si l'enchaînement des causes et des effets qui forment la vie d'un homme depuis le premier instant de sa naissance jusqu'à son dernier soupir nous était connu, nous resterions convaincus qu'il n'a fait que ce qu'il était nécessaire de faire. Je l'ai plusieurs fois contredit, mais sans avantage et sans fruit. En effet, que répliquer à celui qui nous dit : « Quelle que soit la somme des éléments dont je suis composé, je suis un ; or, une cause n'a qu'un effet; j'ai toujours été une cause une : je n'ai donc jamais eu qu'un effet à produire; ma durée n'est donc qu'une suite d'effets nécessaires. » C'est ainsi que Jacques raisonnait d'après son capitaine. — La distinction d'un monde physique et d'un monde moral lui semblait vide de sens. Son capitaine lui avait fourré dans la tête toutes ces opinions, qu'il avait puisées, lui, dans son Spinoza qu'il savait par cœur. D'après ce système on pourrait imaginer que Jacques ne se réjouissait, ne s'affligeait de rien : cela n'était pourtant pas vrai. Il se conduisait à peu près comme vous et moi. Il remerciait son bienfaiteur pour qu'il lui fît encore du bien. Il se mettait en colère contre l'homme injuste ; et, quand on lui objectait qu'il ressemblait alors au chien qui mord la pierre qui l'a frappé : « Nenni, disait-il, la pierre mordue par le chien ne se corrige pas; l'homme injuste est modifié par le bâton. » Souvent il était inconséquent comme vous et moi, et sujet à oublier ses principes, excepté en quelques circonstances où sa philosophie le dominait évidemment; c'est alors qu'il disait : « Il fallait que cela

fût, car cela était écrit là-haut. » Il tâchait de prévenir le mal. Il était prudent avec le plus grand mépris pour la prudence. Lorsque l'accident était arrivé, il en revenait à son refrain; et il était consolé. Du reste bon homme, franc, honnête, brave, attaché, fidèle, très têtu, encore plus bavard...

(*Jacques le Fataliste, et son maître.*)

63.

MARQUIS ET MARQUISE.

DIDEROT *Jacques le Fataliste.*

Monsieur le marquis des Arcis et Madame la marquise de la Pommeraye sont depuis plusieurs années les meilleurs amis du monde. Pourtant la marquise croit reconnaître à certains signes que le marquis devient un peu las de cette calme et monotone affection.

Au bout de quelques années le marquis commença à trouver la vie de madame de la Pommeraye trop unie. Il lui proposa de se répandre dans la société : elle y consentit : à recevoir quelques femmes et quelques hommes : et elle y consentit; à avoir un dîner-souper : et elle y consentit. Peu à peu il passa un jour, deux jours sans la voir; peu à peu il manqua au dîner-souper qu'il avait arrangé; peu à peu il abrégea ses visites : il eut des affaires qui l'appelaient : lorsqu'il arrivait, il disait un mot, s'étalait dans un fauteuil, prenait une brochure, la jetait, parlait à son chien, ou s'endormait. Le soir sa santé, qui était misérable, voulait qu'il se retirât de bonne heure : c'était l'avis de Tronchin[1]. « C'est un grand homme que Tronchin! Ma foi! je ne doute pas qu'il ne tire d'affaire notre amie dont les autres désespéraient. » Et tout en parlant ainsi, il prenait sa canne et son chapeau, et s'en allait...

Madame de la Pommeraye pressentit qu'elle n'était plus aimée : il fallut s'en assurer, et voici comment elle s'y prit.

Un jour, après dîner, elle dit au marquis : « Mon ami, vous rêvez. — Vous rêvez aussi, marquise. — Il est vrai, et même assez tristement. — Qu'avez-vous? — Rien. — Cela

1. Célèbre médecin genevois.

n'est pas vrai. Allons, marquise, dit-il en bâillant, racontez-moi cela : cela vous désennuiera, et moi. — Est-ce que vous vous ennuyez? — Non; c'est qu'il y a des jours... — Où l'on s'ennuie. — Vous vous trompez, mon amie; je vous jure que vous vous trompez : c'est qu'en effet il y a des jours.... On ne sait à quoi cela tient. — Mon ami, il y a longtemps que je suis tentée de vous faire une confidence; mais je crains de vous affliger. — Vous pourriez m'affliger, vous? — Peut-être; mais le ciel m'est témoin de mon innocence. Cela s'est fait sans mon consentement, à mon insu, par une malédiction à laquelle toute l'espèce humaine est apparemment assujettie, puisque moi, moi-même, je n'y ai pas échappé. — Ah! c'est de vous... Et de quoi s'agit-il? — Marquis, il s'agit.... Je suis désolée, je vais vous désoler : et, tout bien considéré, il vaut mieux que je me taise. — Non, mon amie, parlez; auriez-vous au fond de votre cœur un secret pour moi! La première de nos conventions ne fut-elle pas que nos âmes s'ouvriraient l'une à l'autre sans réserve? — Il est vrai, et voilà ce qui me pèse : c'est un reproche qui met le comble à un beaucoup plus important que je me fais. Est-ce que vous ne vous apercevez pas que je n'ai plus la même gaieté? J'ai perdu l'appétit, je ne bois et je ne mange que par raison. Je ne saurais dormir... La nuit je m'interroge et je me dis : Est-ce qu'il est moins aimable? Non. Est-ce que vous avez à vous en plaindre? Non. Auriez-vous à lui reprocher quelques liaisons suspectes? Non. Est-ce que sa tendresse pour vous est diminuée? Non. Pourquoi, votre ami étant le même, votre cœur est-il donc changé? Car il l'est; vous ne pouvez vous le cacher; vous ne l'attendez plus avec la même impatience; vous n'avez plus le même plaisir à le voir; cette inquiétude, quand il tardait à revenir; cette douce émotion, au bruit de sa voiture, quand on l'annonçait, quand il paraissait, vous ne l'éprouvez plus. — Comment, madame! »...

Alors la marquise de la Pommeraye se couvrit les yeux de ses mains, pencha la tête et se tut un moment, après lequel elle ajouta : « Marquis, je me suis attendue à votre étonnement, à toutes les choses amères que vous m'allez dire. Marquis! épargnez-moi!... Non, ne m'épargnez pas : dites-les moi! Je les écouterai avec résignation, parce que je les mérite. Oui, mon cher marquis, il est vrai... oui,

je suis... Mais n'est-ce pas un assez grand malheur que la chose soit arrivée, sans y ajouter encore la honte, le mépris d'être fausse, en vous le dissimulant? Vous êtes le même, mais votre amie est changée; votre amie vous révère, vous estime autant et plus que jamais, mais... une femme accoutumée comme elle à examiner de près ce qui se passe dans les replis les plus secrets de son âme et à ne s'en imposer sur rien, ne peut se cacher que l'amour en est sorti. La découverte est affreuse, mais elle n'en est pas moins réelle. La marquise de la Pommeraye, moi, moi, inconstante, légère!... Marquis, entrez en fureur, cherchez les noms les plus odieux, je me les suis donnés d'avance; donnez-les-moi; je suis prête à les accepter tous, tous, excepté celui de femme fausse, que vous m'épargnerez, je l'espère, car en vérité, je ne le suis pas! »

Cela dit, madame de la Pommeraye se renversa sur son fauteuil et se mit à pleurer. Le marquis se précipita à ses genoux, et lui dit : « Vous êtes une femme charmante, une femme adorable, une femme comme il n'y en a point. Votre franchise, votre honnêteté me confond, et devrait me faire mourir de honte. Ah! quelle supériorité ce moment vous donne sur moi! Que je vous vois grande et que je me trouve petit! C'est vous qui avez parlé la première, et c'est moi qui fus coupable le premier. Mon amie, votre sincérité m'entraîne; je serais un monstre si elle ne m'entraînait pas; et je vous avouerai que l'histoire de votre cœur est mot à mot l'histoire du mien. Tout ce que vous vous êtes dit, je me le suis dit. Mais je me taisais, je souffrais, et je ne sais quand j'aurais eu le courage de parler. — Vrai? mon ami. — Rien de plus vrai; et il ne nous reste qu'à nous féliciter réciproquement d'avoir perdu en même temps le sentiment fragile et trompeur qui nous unissait. — En effet, quel malheur, que mon amour eût duré lorsque le vôtre avait cessé! — Ou que ce fût en moi qu'il eût cessé le premier! — Vous avez raison, je le sens. — Jamais vous ne m'avez paru aussi aimable, aussi belle que dans ce moment; et, si l'expérience du passé ne m'avait rendu circonspect, je croirais vous aimer plus que jamais... » Et le marquis, en lui parlant ainsi, lui prenait les mains, et les lui baisait...

Madame de la Pommeraye, renfermant en elle-même le dépit mortel dont elle était déchirée, reprit la parole et dit

au marquis : « Mais, marquis, qu'allons-nous devenir? — Nous ne nous en sommes imposé ni l'un ni l'autre. Vous avez droit à toute mon estime; je ne crois pas avoir entièrement perdu le droit que j'avais à la vôtre; nous continuerons de nous voir ; nous nous livrerons à la confiance de la plus tendre amitié. Nous nous serons épargné tous ces ennuis, toutes ces petites perfidies, tous ces reproches, toute cette humeur, qui accompagnent communément les passions qui finissent : nous serons uniques dans notre espèce. Vous recouvrerez votre liberté; vous me rendrez la mienne. Nous voyagerons dans le monde : je serai le confident de vos conquêtes, je ne vous célerai rien des miennes, si j'en fais quelques-unes, ce dont je doute fort, car vous m'avez rendu difficile. Cela sera délicieux : vous m'aiderez de vos conseils, je ne vous refuserai pas les miens dans les circonstances périlleuses où vous croirez en avoir besoin. Qui sait ce qui peut arriver? Il est très vraisemblable que, plus j'irai, plus vous gagnerez aux comparaisons, et que je vous reviendrai plus passionné, plus tendre, plus convaincu que jamais que madame de la Pommeraye était la seule femme faite pour mon bonheur, et après ce retour il y a tout à parier que je vous resterai jusqu'à la fin de ma vie. — S'il arrivait qu'à votre retour vous ne me trouvassiez plus? Car enfin, marquis, on n'est pas toujours juste ; et il ne serait pas impossible que je me prisse de goût, de fantaisie, de passion même pour un autre qui ne vous vaudrait pas. — J'en serais assurément désolé; mais je n'aurais point à m'en plaindre. Je ne m'en plaindrais qu'au sort qui nous aurait séparés lorsque nous étions unis, et qui nous rapprocherait lorsque nous ne pourrions plus l'être... »

Après cette conversation, ils se mirent à moraliser sur l'inconstance du cœur humain, sur la frivolité des serments, sur les liens du mariage... Enfin M. le marquis des Arcis et madame de la Pommeraye s'embrassèrent, enchantés l'un de l'autre, et se séparèrent.

Plus la dame s'était contrainte en sa présence, plus sa douleur fut violente quand il fut parti. « Il n'est donc que trop vrai! s'écria-t-elle : il ne m'aime plus! » Je[1] ne vous

1. C'est une hôtesse qui fait ce récit à Jacques et à son maître.

ferai point le détail de toutes nos extravagances quand on nous délaisse : vous en seriez trop vains. Je vous ai dit que cette femme avait de la fierté : mais elle était bien autrement vindicative. Lorsque les premières fureurs furent calmées, et qu'elle jouit de toute la tranquillité de son indignation, elle songea à se venger, mais à se venger d'une manière cruelle, d'une manière à effrayer tous ceux qui seraient tentés à l'avenir de séduire et de tromper une honnête femme.

Achevons l'histoire en deux mots. Madame de la Pommeraye réussit, par un prodige d'habileté perfide, à faire épouser à M. le marquis des Arcis une certaine d'Aisnon, une fille de rien, travestie en bigote. Mais il arriva, comme conclusion dernière, que cette drôlesse, devenue marquise d'Arcis, revint à de bons sentiments et rendit son mari très heureux. Tous ces évènements, pour parler comme Jacques le Fataliste, étaient écrits là-haut, dans le grand rouleau.

(*Jacques le Fataliste, et son maître.*)

64.

AU COUVENT.

DIDEROT. *La Religieuse.*

Cependant le temps du postulat se passa; celui de prendre l'habit arriva, et je le pris. Je fis mon noviciat sans dégoût : je passe rapidement sur ces deux années, parce qu'elles n'eurent rien de triste pour moi que le sentiment secret que je m'avançais pas à pas vers l'entrée d'un état pour lequel je n'étais point faite. Quelquefois il se renouvelait avec force; mais aussitôt je recourais à ma bonne supérieure, qui m'embrassait, qui développait mon âme, qui m'exposait fortement ses raisons, et qui finissait toujours par me dire : « Et les autres états n'ont-ils pas aussi leurs épines? On ne sent que les siennes. Allons, mon enfant, mettons-nous à genoux, et prions... » — Alors elle se prosternait et priait haut, mais avec tant d'onction, d'éloquence, de douceur, d'élévation, et de force, qu'on eût dit

que l'esprit de Dieu l'inspirait. Ses pensées, ses expressions, ses images pénétraient jusqu'au fond du cœur; d'abord on l'écoutait; peu à peu on était entraîné, on s'unissait à elle, l'âme tressaillait et l'on partageait ses transports. Son dessein n'était pas de séduire; mais certainement c'est ce qu'elle faisait : on sortait de chez elle avec un cœur ardent, la joie et l'extase étaient peintes sur le visage : on versait des larmes si douces! C'était une impression qu'elle prenait elle-même, qu'elle gardait longtemps et qu'on conservait. Ce n'est pas à ma seule expérience que je m'en rapporte : c'est à celle de toutes les religieuses. Quelques-unes m'ont dit qu'elles sentaient naître en elles le besoin d'être consolées comme celui d'un très grand plaisir; et je crois qu'il ne m'a manqué qu'un peu plus d'habitude pour en venir là.

J'éprouvai cependant, à l'approche de ma profession, une mélancolie si profonde, qu'elle mit ma bonne supérieure à de terribles épreuves; son talent l'abandonna, elle me l'avoua elle-même. « Je ne sais, me dit-elle, ce qui se passe en moi; il me semble, quand vous venez, que Dieu se retire et que son esprit se taise; c'est inutilement que je m'excite, que je cherche des idées, que je veux exalter mon âme ; je me trouve une femme ordinaire et bornée; je crains de parler..... — Ah! chère mère, lui dis-je, quel pressentiment! Si c'était Dieu qui vous rendît muette !... »

Un jour que je me sentais plus incertaine et plus abattue que jamais, j'allai dans sa cellule : ma présence l'interdit d'abord : elle lut apparemment dans mes yeux, dans toute ma personne, que le sentiment profond que je portais en moi était au-dessus de ses forces; et elle ne voulait pas lutter sans la certitude d'être victorieuse. Cependant elle m'entreprit, elle s'échauffa peu à peu; à mesure que ma douleur tombait, son enthousiasme croissait : elle se jeta subitement à genoux : je l'imitai. Je crus que j'allais partager son transport : je le souhaitais. Elle prononça quelques mots, puis tout à coup elle se tut. J'attendis inutilement : elle ne parla plus, elle se releva, elle fondait en larmes, elle me prit par la main, et, me serrant entre ses bras : « Ah! chère enfant, me dit-elle, quel effet cruel vous avez opéré sur moi! Voilà qui est fait : l'esprit s'est retiré, je le sens : allez, que Dieu vous parle lui-même,

puisqu'il ne lui plaît pas de se faire entendre par ma bouche... » En effet, je ne sais ce qui s'était passé en elle, si je lui avais inspiré une méfiance de ses forces qui ne s'est plus dissipée, si je l'avais rendue timide, ou si j'avais vraiment rompu son commerce avec le ciel ; mais le talent de consoler ne lui revint plus.

La veille de ma profession, j'allai la voir : elle était d'une mélancolie égale à la mienne. Je me mis à pleurer, elle aussi ; je me jetai à ses pieds, elle me bénit, me releva, m'embrassa, et me renvoya en me disant : « Je suis lasse de vivre, je souhaite de mourir, j'ai demandé à Dieu de ne point voir ce jour, mais ce n'est pas sa volonté. Allez, je parlerai à votre mère, je passerai la nuit en prières, priez aussi : mais couchez-vous, je vous l'ordonne... — Permettez, lui répondis-je, que je m'unisse à vous... — Je vous le permets depuis neuf heures jusqu'à onze, pas davantage. A neuf heures et demie je commencerai à prier et vous aussi; mais à onze heures, vous me laisserez prier seule, et vous vous reposerez. Allez, chère enfant, je veillerai devant Dieu le reste de la nuit. »

Elle voulut prier, mais elle ne le put pas. Je dormais, et cependant cette sainte femme allait dans les corridors frappant à chaque porte, éveillait les religieuses et les faisait descendre sans bruit dans l'église. Toutes s'y rendirent; et lorsqu'elles y furent, elle les invita à s'adresser au ciel pour moi. Cette prière se fit d'abord en silence ; ensuite elle éteignit les lumières; toutes récitèrent ensemble le *Miserere*, excepté la supérieure, qui, prosternée au pied des autels, se macérait cruellement en disant : « O Dieu, si c'est par quelque faute que j'ai commise que vous vous êtes retiré de moi, accordez-m'en le pardon. Je ne demande pas que vous me rendiez le don que vous m'avez ôté, mais que vous vous adressiez vous-même à cette innocente qui dort tandis que je vous invoque ici pour elle. Mon Dieu! parlez-lui, parlez à ses parents, et pardonnez-moi. »

(*La Religieuse.*)

65.

Le délire d'un musicien.

DIDEROT. *Le Neveu de Rameau.*

Il entassait et brouillait ensemble trente airs italiens, français, tragiques, comiques, de toutes sortes de caractères. Tantôt avec une voix de basse-taille il descendait jusqu'aux enfers; tantôt s'égosillant et contrefaisant le fausset, il déchirait le haut des airs; imitant, de la démarche, du maintien, du geste, les différents personnages chantants; successivement furieux, radouci, impérieux, ricaneur. Ici c'est une jeune fille qui pleure, et il en rend toute la minauderie; là il est prêtre, il est roi, il est tyran; il menace, il commande, il s'emporte; il est esclave, il obéit; il s'apaise, il se désole, il se plaint, il rit; jamais hors de ton, de mesure, du sens des paroles ni du caractère de l'air. Tous les pousse-bois [1] avaient quitté leurs échiquiers, et s'étaient rassemblés autour de lui : les fenêtres du café étaient occupées en dehors par les passants qui s'étaient arrêtés au bruit. On faisait des éclats de rire à entr'ouvrir le plafond. Lui n'apercevait rien; il continuait, saisi d'une aliénation d'esprit, d'un enthousiasme si voisin de la folie, qu'il est incertain qu'il en revienne et s'il ne faudra pas le jeter dans un fiacre et le mener droit aux Petites-Maisons. En chantant un lambeau des *Lamentations* de Jomelli, il répétait avec une précision, une vérité et une chaleur incroyables les plus beaux endroits de chaque morceau; ce beau récitatif obligé où le prophète peint la désolation de Jérusalem, il l'arrosa d'un torrent de larmes qui en arrachèrent de tous les yeux. Tout y était, et la délicatesse du chant, et la force de l'expression, et la douleur. Il insistait sur les endroits où le musicien s'était particulièrement montré un grand maître. S'il quittait la partie du chant, c'était pour prendre celle des instruments, qu'il laissait subitement pour revenir à la voix, entrelaçant l'une à l'autre de manière à conserver les

1. C'est au café de la Régence, au Palais-Royal, que Diderot fit la rencontre de cet original neveu de Rameau. Les *pousse-bois* désignent les habitués du lieu, occupés à faire leur partie d'échecs.

liaisons et l'unité du tout, s'emparant de nos âmes et les tenant suspendues dans la situation la plus singulière que j'aie éprouvée. Admirais-je? oui, j'admirais. Etais-je touché de pitié? j'étais touché de pitié; mais une teinte de ridicule était fondue dans ces sentiments et les dénaturait.

Mais vous vous seriez échappé en éclats de rire, à la manière dont il contrefaisait les différents instruments; avec des joues renflées et bouffies, et un son rauque et sombre, il rendait les cors et les bassons; il prenait un son éclatant et nasillard pour les hautbois, précipitant la voix avec une rapidité incroyable pour les instruments à cordes dont il cherchait les sons les plus approchés; il sifflait les petites flûtes, il roucoulait les traversières; criant, chantant, se démenant comme un forcené, faisant à lui seul les danseurs, les danseuses, les chanteurs, les chanteuses, tout un orchestre, tout un théâtre lyrique, et se divisant en vingt rôles divers; courant, s'arrêtant avec l'air d'un énergumène, étincelant des yeux, écumant de la bouche. Il faisait une chaleur à périr, et la sueur qui suivait les plis de son front et la longueur de ses joues, se mêlait à la poudre de ses cheveux, ruisselait et sillonnait le haut de son habit. Que ne lui vis-je pas faire? Il pleurait, il riait, il soupirait, il regardait, ou attendri, ou tranquille, ou furieux : c'était une femme qui se pâme de douleur; c'était un malheureux livré à tout son désespoir; un temple qui s'élève; des oiseaux qui se taisent au soleil couchant; des eaux ou qui murmurent dans un lieu solitaire et frais, ou qui descendent en torrent du haut des montagnes; un orage, une tempête, la plainte de ceux qui vont périr, mêlée au sifflement des vents, au fracas du tonnerre. C'était la nuit avec ses ténèbres, c'était l'ombre et le silence : car le silence même se peint par des sons...

Sa tête était tout à fait perdue. Epuisé de fatigue, tel qu'un homme qui sort d'un profond sommeil ou d'une longue distraction, il resta immobile, stupide, étonné; il tournait ses regards autour de lui comme un homme égaré qui cherche à reconnaître le lieu où il se trouve; il attendait le retour de ses forces et de ses esprits; il essuyait machinalement son visage...

(*Le Neveu de Rameau.*)

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

(1712-1778)

Le 9 avril 1756, Rousseau, alors connu par le *Discours sur les sciences et sur les arts*, celui sur l'*Inégalité* et la *Lettre à d'Alembert*, presque célèbre par son opéra du *Devin de Village*, mais déjà découragé et inquiet, comme il fut toute sa vie, vint s'installer à Montmorency, dans la petite maison de l'Ermitage, que Mme d'Épinay avait mise à sa disposition. Son âme enthousiaste et rêveuse y connut, au moins pendant les premiers temps, un bonheur sans mélange : « Jours rapides, mais délicieux, que j'ai passés tout entiers avec moi seul, avec ma bonne et simple gouvernante, avec mon chien bien-aimé, ma vieille chatte, avec les oiseaux de la campagne, et les biches de la forêt, avec la nature entière et son inconcevable auteur! » C'est dans cette féconde retraite, où la forêt mystérieuse était « son cabinet d'étude », que Rousseau, en pleine possession de son génie, ivre de pensée et de sentiment, composa en quelques mois ces trois œuvres grandioses, qui devaient faire tant de bruit dans le monde, le *Contrat social*, l'*Émile*, la *Nouvelle Héloïse*.

De ces trois livres, celui que l'auteur a chéri le plus tendrement et dans lequel il s'est dépensé tout entier, c'est le roman. Rousseau nous a raconté lui-même dans les *Confessions*, dans quel état de délire et d'hallucination il était quand il a conçu son œuvre, comment il s'est plu à figurer l'amour et l'amitié, les deux « idoles » de son cœur, sous les plus ravissantes images, et à les incarner en deux femmes, l'une blonde et l'autre brune, ornées de tous les charmes de leur sexe : « Épris de mes deux charmants modèles, je m'identifiais avec l'amant et avec

l'ami le plus qu'il m'était possible; mais je le fis aimable et jeune, lui donnant au surplus les vertus et les défauts que je me sentais. » Pour cadre de ses rêveries, il songeait à choisir les vallées de la Thessalie, ou les îles Borromées; mais il se décida pour les environs de Genève et pour ce lac « autour duquel *son* cœur n'a jamais cessé d'errer ». Il écrivit d'abord sans un plan arrêté, se laissant aller au gré de sa fantaisie et de son sentiment; mais bientôt, obsédé par ces visions qui n'abandonnaient plus un seul instant sa pensée, il songea à mettre dans ces fictions un peu d'ordre et de suite. Lui, le grand ennemi des romans, qui n'en parlait jamais qu'avec mépris, et qui en faisait le partage des « peuples corrompus », il songea à en composer un : il s'y jeta « à plein collier »; et durant l'hiver (1756-1757), il mit au net toutes ces folies « avec un plaisir inexprimable, dit-il, employant pour cela le plus beau papier doré, de la poudre d'azur et d'argent pour sécher l'écriture, de la nonpareille bleue pour coudre mes cahiers, enfin ne trouvant rien d'assez galant, rien d'assez mignon pour ces charmantes filles dont je raffolais comme un autre Pygmalion ».

Après bien des hésitations, il consentit à publier son œuvre, au commencement de 1761, sous le titre de *Julie* ou *la Nouvelle Héloïse*, ou *Lettres de deux amans, habitans d'une petite ville au pied des Alpes, recueillies et publiées par Jean-Jacques Rousseau.*

L'auteur a mis à son livre « un titre assez décidé, pour qu'en l'ouvrant on sût à quoi s'en tenir ». Il s'agit d'une nouvelle Héloïse, c'est-à-dire d'une jeune fille séduite par son précepteur. Julie, fille du baron et de la baronne d'Étanges, se laisser aller à aimer Saint-Preux, jeune roturier, sentimental et fier, que ses parents lui ont donné pour maître d'études. Il veut fuir, sentant le danger; mais il n'en est plus temps. Julie affolée cède bientôt à l'entraînement de

sa passion. Un ami essaie de fléchir le baron d'Étanges, en lui confiant une partie de la vérité ; le père irrité jure que sa fille n'épousera jamais un homme de cette condition et lui défend de le voir. Ils continuent du moins à s'écrire, et la mère de Julie, qui a surpris leurs lettres, meurt de chagrin en apprenant le déshonneur de sa fille. Julie, accablée et désespérée, a la force de renoncer à son amant, quoiqu'elle l'aime toujours, et elle accepte l'époux que son père lui destine, M. de Wolmar. Jusqu'alors il n'y a rien dans cette conception que de raisonnable et d'humain : au dénouement près, c'est presque le sujet que M. Paul Bourget traitera dans le *Disciple*. Amour passionné en même temps qu'amour malheureux : n'est-ce pas l'éternelle histoire qu'on ne se lasse jamais de lire ? Jean-Jacques avait écrit cette première partie dans le feu de son imagination et dans l'ivresse de son cœur : il eût pu s'en tenir là ; c'eût été sa *Manon Lescaut :* mais il a voulu faire mieux, achever vraiment son œuvre, lui donner une signification toute autre, une conclusion morale qui rachetât à ses yeux tout ce débordement de passion. Il n'y a réussi qu'en entassant des invraisemblances et des paradoxes : tout est faux dans cette seconde moitié de la *Nouvelle Héloïse*, malgré d'admirables passages et d'éclatantes beautés.

Julie est régénérée par le mariage ; elle devient une épouse et une mère sans reproche ; elle a une tendre estime pour son mari, le froid et impénétrable de Wolmar ; mais tout au fond de son cœur reste encore vivant le vestige du premier amour. C'est alors que M. de Wolmar, dans sa sagesse de philosophe, imagine la chose la plus étrange qu'on puisse rêver : quoiqu'il connaisse le terrible secret de Julie, ou, pour mieux dire, parce qu'il le connaît, il fait revenir Saint-Preux des lointains voyages où nous le croyions perdu, il l'invite chez lui, l'installe à son foyer, lui réserve une chambre dans sa maison, le force à em-

brasser Julie et ne trouve rien de mieux que de s'absenter à son tour, et de les laisser tous deux en tête à tête. Sans doute il a foi dans l'honneur de sa femme et dans celui de Saint-Preux, qu'il met à une pareille épreuve ; il compte beaucoup sur ce remède héroïque ; il est tout simplement sublime, ce Wolmar, à moins qu'il ne soit le plus ingénieux des tortionnaires : du moins on n'est pas plus déraisonnable, ni plus fou. Julie et Saint-Preux luttent héroïquement contre les souvenirs renaissants du passé ; Saint-Preux est faible et serait vite vaincu, mais Julie est mère et elle est pieuse ; pour échapper au danger, elle essaie inutilement de marier Saint-Preux à sa meilleure amie ; elle souffre, elle est à bout de forces, quand la mort (un accident causé par son dévouement maternel) vient la délivrer à temps : tous à l'envi, le mari, l'ancien amant, la fidèle amie, pleurent celle qui n'est plus, l' « incomparable » Julie. Saint-Preux redevient ce qu'il était au commencement du roman, un maître d'études : il élèvera les enfants de Julie : espérons qu'il s'acquittera mieux de cette seconde tâche que de la première.

Telle est la donnée de ce livre qui a fait verser tant de larmes au XVIIIe siècle et qui maintenant sait encore, malgré tout, trouver le chemin de bien des cœurs. Avec tous ses défauts, la *Nouvelle Héloïse* est une œuvre sincère et passionnée, où l'on sent autre chose qu'un jeu d'esprit, et où l'auteur s'est mis tout entier. Elle contient assez de vrai et assez de faux pour avoir, en son temps, captivé toutes les âmes sensibles, et pour rester à nos yeux le plus romanesque des romans.

Ces personnages irréels, qui se meuvent dans une situation impossible, Rousseau a pourtant su les faire vivre, et en tracer d'inoubliables portraits.

Julie est plus qu'un caractère, elle est un type. Elle est la femme qu'a rêvée Rousseau, et celle aussi que

bien d'autres ont rêvée après lui. Elle n'est pas une invraisemblable héroïne, comme les Cassandre ou les Mandane, ni une tête légère de linotte comme la Marianne de Marivaux, ni un joli animal inconscient, comme la Manon de Prévost : elle est vraiment la femme, avec ses faiblesses et ses vertus. La blonde Julie a un bon naturel (tout n'est-il pas bien sortant des mains de l'Auteur des choses ?) ; elle est douce et tendre, douée d'une sensibilité extrême. Elle a été assez mal élevée, négligée par ses parents, livrée à une servante équivoque ; puis elle a vécu pendant de longs mois dans l'intimité d'un précepteur jeune et sentimental, qui a eu vite fait de la prendre tout entière, par l'esprit et par les sens : la chute était fatale : c'est le monde qui est le grand coupable, avec ses préjugés de noblesse et de caste, ce n'est ni Julie, ni Saint-Preux, car ils ont suivi, d'après Rousseau, l'instinct irrésistible du cœur. Remarquons cependant que cette amante passionnée va se plier, plus facilement qu'on ne l'aurait supposé, à une destinée toute nouvelle : elle se laisse marier passivement à un autre. Elle accepte sans révolte ce grand changement ; elle se transforme en une épouse affectueuse, franche et loyale, en une mère admirable ; elle trouve un grand appui dans la prière, et se réfugie auprès de ce Dieu dont elle a jadis enfreint les commandements. Mais que le danger vienne encore se présenter à elle : sous une ferme apparence, elle cachera l'inquiétude et la faiblesse ; elle s'épouvantera elle-même à la pensée d'une rechute possible. Heureusement elle meurt à propos. Être sensible et fragile, fait pour aimer et pour souffrir, et dans lequel toutes les femmes du XVIIIe siècle ont vénéré une sainte et une martyre de l'amour : telle est Julie. Ne la séparons pas de son amie tendrement chérie, de la brune et spirituelle Claire : celle-ci nous apparaît plus vive, plus enjouée : elle conseille Julie, ou plutôt elle

la console, et ne pouvant la sauver, du moins elle lui sert de confidente et d'intermédiaire. Claire sera plus heureuse : elle épousera un homme qu'elle aime, M. d'Orbe. Plus tard, devenue veuve, elle tempérera sa bonne humeur d'un peu de mélancolie ; ce papillon toujours voltigeant viendra même se brûler à la chandelle ; elle aimera, elle aussi, ce Saint-Preux, dont elle a si complaisamment jadis secondé les amours ; elle pourrait l'épouser : mais, en fille avisée, elle s'en gardera bien. Julie est entre eux, et, morte, son souvenir respecté sera plus que jamais un obstacle : Claire se contentera toujours du titre d'amie.

Saint-Preux est bien l'homme dont pouvait s'éprendre la romanesque Julie. Plébéien de naissance, il renferme en lui toutes les fiertés et toutes les noblesses, il est aux yeux de la jeune patricienne enthousiaste l'époux impossible et préféré. Comme elle, il est tout cœur ; mais sa sensibilité s'est de plus exaspérée par la conscience de sa roture, et surtout par son éducation : cet amoureux passionné s'est nourri aux bonnes lettres, il s'en est grisé, ce qui achève de le perdre et de perdre Julie avec lui : comme l'a dit spirituellement M. Faguet, la *Nouvelle Héloïse* qu'est-ce autre chose que le songe d'une nuit d'été d'un maître d'études ? Parce qu'il est savant, Saint-Preux est à la fois déclamateur et sincère ; il sent, il souffre, mais il songe en même temps à l'effet qu'il produit : ses attitudes sont trop parfaites, ses discours trop éloquents, son charme est d'autant plus redoutable : cette suggestion qu'il exerce sur Julie, il en est la première dupe. Avec cela, ce héros d'amour est un abîme de faiblesse : âme désemparée et flottante, il est le jouet des événements, qu'il suit à la remorque ; il ne sait qu'aimer, gémir et souhaiter la mort. Il réalise en somme ce type de l'amant poétique et fatal, type faux, s'il en fut, et pourtant immortel, qui hantera toujours les premiers rêves d'amour de

la femme. A côté de Saint-Preux se dresse dans le roman la grave figure de milord Édouard Bomston, ami fidèle, cœur vaillant et ferme, cachant un grand fond d'humanité sous une apparence un peu rude. Faut-il l'avouer? Aujourd'hui nous l'aimons mieux que Saint-Preux lui-même, de même que nous sommes tentés de préférer Claire à Julie.

Mais de tous ces personnages, le plus étrange est assurément de M. de Wolmar. Quel est-il, ce sage selon Rousseau? Julie nous a tracé elle-même son portrait, au moment où elle venait de l'épouser: « M. de Wolmar a près de cinquante ans; sa vie unie, réglée, et le calme des passions lui ont conservé une constitution si saine et un air si frais qu'il paraît à peine en avoir quarante; et il n'a rien d'un âge avancé que l'expérience et la sagesse. Sa physionomie est noble et prévenante, son abord simple et ouvert; ses manières sont plus honnêtes qu'empressées; il parle peu et d'un grand sens, mais sans affectation, sans précision ni sentences... Je ne l'ai jamais vu ni gai, ni triste, mais toujours content... Le plus grand goût de M. de Wolmar est d'observer... » Tout cela est parfait; mais quelle est la conduite de cet imperturbable philosophe? Oh! il s'entend à merveille à régler tous les détails de sa maison, à gouverner ses fermiers, à faire valoir ses terres. Mais il est impossible d'être plus absurde et plus maladroit, quand il s'agit de Julie et de Saint-Preux. Cette expérience terrible, qu'il tente sur le cœur de sa femme, et sur le cœur de l'*autre*, est la plus folle des imprudences, si elle n'est pas le plus raffiné des guet-apens: en tout cas ce Wolmar avec son athéisme vertueux ne nous intéresse guère, et nous souhaiterions presque que ce philosophe prétentieux et jobard, que cet alchimiste du cœur, récoltât de cette aventure à la Sganarelle... ce qu'il semble chercher et qu'il mérite si bien.

Pour être complet il faudrait encore joindre à ces

personnages M. et Mme d'Étanges. La baronne ne paraît guère que pour mourir, et pour nous montrer quelle mère aveugle et imprévoyante elle a été. Le baron a un caractère plus accusé : homme à préjugés, entiché de son titre, il est inflexible et brutal, au point de lever la main sur sa fille ; au fond ce n'est pourtant pas un méchant homme : il redevient bon, quand on lui a cédé. Après avoir marié Julie à Wolmar, il ne garde pas rancune à Saint-Preux, et ne dédaigne pas de l'emmener tirailler des grives autour des vignes de Clarens. Il n'est dans ce drame qu'un acteur secondaire, dont Rousseau a su fixer la silhouette en quelques traits pittoresques. D'ailleurs, vrais ou faux, tous les personnages de la *Nouvelle Héloïse* s'imposent à notre imagination avec un relief saisissant ; ils sont tous vivants, comme les paradoxes de Rousseau.

Mais toute la beauté de l'œuvre n'est pas là : elle réside en partie dans la merveilleuse description du pays où l'auteur a placé les évènements qu'il raconte et dans cette poésie de la nature qui allait quelques années plus tard régénérer les lettres françaises. Avant Rousseau, le cadre du roman importait peu : parfois on ne l'indiquait même pas, ou bien c'était une Espagne de convention, sonore et bariolée, ou bien encore des contrées lointaines, où l'auteur se plaisait, par affectation pure, à dépayser ses héros : mais jamais on ne s'était encore douté du secours que peut apporter le monde extérieur au peintre de l'âme humaine. Marivaux, il est vrai, avait bien essayé de décrire en quelques pages l'animation des rues de Paris, et Prévost les solitudes de la Nouvelle-Orléans. Mais Rousseau nous offre un spectacle tout nouveau, en déroulant à nos yeux les austères paysages du Valais, la pénétrante mélancolie du lac de Genève, et tous les recoins ou sauvages ou riants dans lesquels Julie et Saint-Preux ont laissé un peu de leur cœur, Meillerie, Vevey, Clarens, et, dominant le tout,

les cimes du « majestueux Jura ». Qu'on était loin de la petite allée de saules à Coulommiers, que Mme de La Fayette avait indiquée d'un trait rapide et discret, dans une ligne de la *Princesse de Clèves!* Avec Rousseau, c'est la nature tout entière qui prend possession du roman, non pas seulement les gentils ruisseaux et les prés fleuris, à la Deshoulières, mais les Alpes elles-mêmes, dans toute leur magnifique horreur, avec la Dent de Jamant et le glacier du Taconay, autour desquels a si longtemps erré l'infortuné Saint-Preux. C'est une veine nouvelle et singulièrement féconde qui nous conduit à Bernardin de Saint-Pierre, et de là à Chateaubriand et à George Sand.

La *Nouvelle Héloïse* avait encore un autre attrait : dans ces *lettres de deux amants* il n'était pas seulement question d'amour ; Rousseau y avait semé, chemin faisant, bien des idées. On y trouve en raccourci toute sa philosophie, ses aspirations généreuses vers le bien, et aussi ses préjugés et ses utopies. Dans la grande querelle entre les Théistes et les Encyclopédistes, on voit bien que Rousseau veut jouer le rôle de médiateur, mais il est bien plus près des premiers que des seconds. S'il représente en Wolmar un athée honnête homme, il ne réussit pas à nous le faire aimer ; toutes nos sympathies, comme les siennes, vont à Julie, qui, longtemps oublieuse de ses devoirs, sent son cœur purifié à partir du moment où, dans la petite église de Vevey, elle a promis devant Dieu obéissance et fidélité à son mari (III, 18), à Julie qui prie pour la conversion de Wolmar (V, 5), et qui à son lit de mort confesse solennellement la foi protestante de ses pères (VI, 11). Sur la question du suicide, il faut lire le plaidoyer désespéré de Saint-Preux (III, 21) et aussi l'admirable réponse de lord Édouard (III, 22) ; sur celle de l'éducation, qui tenait tant au cœur de Rousseau, nous trouvons en abrégé (V. 3) les théories que va bientôt développer le pré-

cepteur d'Émile ; sur la société, sur l'immoralité des spectacles parisiens, des soupers à la mode (II, 17), de l'Opéra (II, 23), sur la frivolité des Parisiennes (II, 21), sur la simplicité des montagnardes du Valais (I, 23), sur la vertu qui règne dans la république de Genève (VI, 5), et sur bien d'autres sujets, Saint-Preux s'exprime comme l'auteur du *Discours* de Dijon, de la *Lettre à d'Alembert*, et du *Contrat social*. Chez Rousseau les amoureux sont toujours doublés de philosophes.

Enfin, c'est au style même de la *Nouvelle Héloïse* qu'il faut rapporter une bonne part de la séduction qu'elle exerça sur les âmes. Aujourd'hui nous l'admirons beaucoup moins, et nous sommes plutôt sensibles aux défauts qui le gâtent à nos yeux, à cette déclamation outrée, à cette emphase redondante, qui donne un air de fausseté et d'artifice à la pensée qu'elle recouvre. Tout cela nous choque à juste titre ; prenons garde cependant d'être trop sévères et de méconnaître l'éloquence vraie et la passion profonde qui font de ce livre le plus attachant et le plus troublant de tous nos romans. Tout n'était pas faux dans cette exubérance de sentiment et de style : ce n'était pas le signe d'une décadence et d'une perversion du goût, mais bien plutôt l'annonce d'une renaissance. Si parfaits que nous paraissent l'art et le style de Voltaire, ils marquent plutôt la fin de l'âge classique que l'avènement de l'âge moderne. Car au commencement d'une littérature, on ne trouve presque jamais l'esprit, il ne vient que plus tard, près du terme : Virgile a plus d'esprit que Lucrèce, et Ovide en a infiniment plus que Virgile ; de même La Bruyère en a plus que Bossuet, et Voltaire encore plus que La Bruyère. L'originalité vraie de Rousseau, c'est qu'il n'a pas eu d'esprit, dans un temps où l'esprit courait les rues, les salons, tous les bons et tous les mauvais lieux de Paris. Aussi la *Nouvelle Héloïse* causa-t-elle une pro-

fonde stupéfaction, qui fit bientôt place à l'enthousiasme. Eh quoi! un auteur parlait sérieusement de choses sérieuses! il osait être grave, être ému, être sincère, parler de Dieu, de la Nature, et de l'amour sans raillerie, sans y mêler l'histoire du Grand Turc ou celle de la sultane favorite! Sans doute, il y avait dans ce roman une exaltation bien grande, une débauche d'imagination et de sensibilité: mais combien cette ivresse parut douce aux contemporains de Voltaire, de Grimm, et de l'abbé Galiani! Comme cela reposait des perpétuels sarcasmes, des airs impertinents et sceptiques! Comme tout le monde sentit alors qu'il y avait quelque chose de nouveau dans le siècle, que la poésie était revenue sur la terre, et que la littérature, rajeunie dans la forme et dans le fond, allait reprendre le cours de ses destinées! Voilà pourquoi Gœthe fondait en larmes à la vue de la petite maison de Clarens, et du rivage de Meillerie, en songeant à Saint-Preux et à Julie.

Aussi ne saurait-on faire trop grande la place que doit occuper la *Nouvelle Héloïse* dans une étude du roman en France. Avec elle tout un âge finit, et une nouvelle époque commence. D'un côté elle se rattache encore aux vieux romans qu'aimait Rousseau et avec lesquels elle a plus d'un rapport, à l'*Astrée* et à la *Cassandre* dont elle nous rend la forte sève et l'ardeur amoureuse ; de l'autre, elle annonce déjà le roman moderne, elle nous amène tout droit à Chateaubriand, à Mme de Staël, à George Sand, aux romantiques de 1830, à nos psychologues même de 1890. Le roman, inauguré jadis par d'Urfé, se crée vraiment à nouveau avec Rousseau, qui lui donne sa formule, et son chef-d'œuvre longtemps attendu.

66.

DEVOIR D'ÉPOUSE.

Julie d'Étanges s'est résignée, sur les instances de son père, à épouser M. de Wolmar : elle écrit à Saint-Preux, qu'elle chérit encore d'un ardent amour, pour lui dire qu'elle a résolu de rester toujours une honnête femme.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. *Julie ou la Nouvelle Héloïse.*

(*Lettre*) *De Julie à son ami.*

... Quand le pasteur me demanda si je promettais obéissance et fidélité parfaite à celui que j'acceptais pour époux, ma bouche et mon cœur le promirent. Je le tiendrai jusqu'à la mort.

De retour au logis, je soupirais après une heure de solitude et de recueillement. Je l'obtins, non sans peine; et, quelque empressement que j'eusse d'en profiter, je ne m'examinai d'abord qu'avec répugnance, craignant de n'avoir éprouvé qu'une fermentation passagère en changeant de condition, et de me retrouver aussi peu digne épouse que j'avais été fille peu sage. L'épreuve était sûre, mais dangereuse : je commençai par songer à vous. Je me rendais le témoignage que nul tendre souvenir n'avait profané l'engagement solennel que je venais de prendre. Je ne pouvais concevoir par quel prodige votre opiniâtre image m'avait pu laisser si longtemps en paix avec tant de sujets de me la rappeler : je me serais défiée de l'indifférence et de l'oubli comme d'un état trompeur qui m'était trop peu naturel pour être durable. Cette illusion n'était guère à craindre; je sentis que je vous aimais autant et plus peut-être que je n'avais fait; mais je le sentis sans rougir. Je vis que je n'avais pas besoin, pour penser à vous, d'oublier que j'étais la femme d'un autre. En me disant combien vous m'étiez cher, mon cœur était ému; mais ma conscience et mes sens étaient tranquilles, et je connus dès ce moment que j'étais réellement changée. Quel torrent de pure joie vint alors inonder mon âme! Quel sentiment de paix, effacé depuis si longtemps, vint ranimer ce cœur flétri par l'ignominie, et répandre dans tout mon

être une sérénité nouvelle ! Je crus me sentir renaître ; je crus recommencer une autre vie. Douce et consolante vertu, je la recommence pour toi ; c'est toi qui me la rendras chère ; c'est à toi que je la veux consacrer. Ah ! j'ai trop appris ce qu'il en coûte à te perdre, pour t'abandonner une seconde fois !

Dans le ravissement d'un changement si grand, si prompt, si inespéré, j'osai considérer l'état où j'étais la veille ; je frémis de l'indigne abaissement où m'avait réduite l'oubli de moi-même, et de tous les dangers que j'avais courus depuis mon premier égarement. Quelle heureuse révolution me venait de montrer l'horreur du crime qui m'avait tentée et réveillait en moi le goût de la sagesse !

... Qui m'a garantie d'un effet si naturel de ma première faute ? Qui m'a retenue après le premier pas ? Qui m'a conservé ma réputation et l'estime de ceux qui me sont chers ? Qui m'a mise sous la sauvegarde d'un époux vertueux, sage, aimable par son caractère et même par sa personne, et rempli pour moi d'un respect et d'un attachement si peu mérités ? Qui me permet enfin d'aspirer encore au titre d'honnête femme et me rend le courage d'en être digne ? Je le vois, je le sens ; la main secourable qui m'a conduite à travers les ténèbres est celle qui lève à mes yeux le voile de l'erreur et me rend à moi malgré moi-même. La voix secrète qui ne cessait de murmurer au fond de mon cœur s'élève et tonne avec plus de force au moment où j'étais prête à périr. L'auteur de toute vérité n'a point voulu que je sortisse de sa présence coupable d'un vil parjure ; et, prévenant mon crime par mes remords, il m'a montré l'abîme où j'allais me précipiter. Providence éternelle, qui fais ramper l'insecte et rouler les cieux, tu veilles sur la moindre de tes œuvres ! tu me rappelles au bien que tu m'as fait aimer ! Daigne accepter d'un cœur épuré par tes soins l'hommage que toi seule rends digne de t'être offert.

A l'instant, pénétrée d'un vif sentiment du danger dont j'étais délivrée, et de l'état d'honneur et de sûreté où je me sentais rétablie, je me prosternai contre terre, j'élevai vers le ciel mes mains suppliantes, j'invoquai l'Être dont il est le trône, et qui soutient ou détruit, quand il lui plaît, par nos propres forces la liberté qu'il nous donne. Je veux,

lui dis-je, le bien que tu veux, et dont toi seul es la source. Je veux aimer l'époux que tu m'as donné. Je veux être fidèle, parce que c'est le premier devoir qui lie la famille et toute la société. Je veux être chaste, parce que c'est la première vertu qui nourrit toutes les autres. Je veux tout ce qui se rapporte à l'ordre de la nature que tu as établi, et aux règles de la raison que je tiens de toi. Je remets mon cœur sous ta garde, et mes désirs en ta main. Rends toutes mes actions conformes à ma volonté constante, qui est la tienne; et ne permets plus que l'erreur d'un moment l'emporte sur le choix de toute ma vie!

Après cette courte prière, la première que j'aie faite avec un vrai zèle, je me sentis tellement affermie dans mes résolutions, il me parut si facile et si doux de les suivre, que je vis clairement où je devais chercher désormais la force dont j'avais besoin pour résister à mon propre cœur, et que je ne pouvais trouver en moi-même..... Adorez l'Être éternel, mon digne et sage ami; d'un souffle vous détruirez ces fantômes de raison qui n'ont qu'une vaine apparence, et fuient comme une ombre devant l'immuable vérité. Rien n'existe que par celui qui est; c'est lui qui donne un but à la justice, une base à la vertu, un prix à cette courte vie employée à lui plaire; c'est lui qui ne cesse de crier aux coupables que leurs crimes secrets ont été vus, et qui sait dire au juste oublié : Tes vertus ont un témoin. C'est lui, c'est sa substance inaltérable qui est le vrai modèle des perfections dont nous portons tous une image en nous-mêmes... C'est à la contemplation de ce divin modèle que l'âme s'épure et s'élève, qu'elle apprend à mépriser ses inclinations basses et à surmonter ses vils penchants.

(*Julie ou la Nouvelle Héloïse*, partie III, lettre 18.)

67.

Meillerie et le lac de Genève.

Après le dîner, l'eau continuant d'être forte et le bateau ayant besoin d'être raccommodé, je proposai un tour de promenade. Julie m'opposa le vent, le soleil, et songeait à ma lassitude. J'avais mes vues : ainsi je répondis à tout.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.
Julie ou la Nouvelle Héloïse.

« Je suis, lui dis-je, accoutumé dès l'enfance aux exercices pénibles; loin de nuire à ma santé, ils l'affermissent, et mon dernier voyage m'a rendu bien plus robuste encore. A l'égard du soleil et du vent, vous avez votre chapeau de paille; nous gagnerons des abris et des bois; il n'est question que de monter encore quelques rochers, et vous, qui n'aimez pas la plaine, en supporterez volontiers la fatigue. » Elle fit ce que je voulais et nous partîmes pendant le dîner de nos gens.

Vous savez qu'après mon exil du Valais je revins, il y a dix ans, à Meillerie attendre la permission de mon retour. C'est là que je passai des jours si tristes et si délicieux, uniquement occupé d'elle, et c'est de là que je lui écrivis une lettre dont elle fut si touchée. J'avais toujours désiré de revoir la retraite isolée qui me servit d'asile au milieu des glaces, et où mon cœur se plaisait à converser en lui-même avec ce qu'il eut de plus cher au monde. L'occasion de visiter ce lieu si chéri dans une saison plus agréable et avec celle dont l'image l'habitait jadis avec moi fut le motif secret de ma promenade. Je me faisais un plaisir de lui montrer d'anciens monuments d'une passion si constante et si malheureuse.

Nous y parvînmes après une heure de marche par des sentiers tortueux et frais, qui, montant insensiblement entre les arbres et les rochers, n'avaient rien de plus incommode que la longueur du chemin. En approchant, et reconnaissant mes anciens renseignements, je fus prêt à me trouver mal; mais je me surmontai, je cachai mon trouble, et nous arrivâmes. Ce lieu solitaire formait un réduit sauvage et désert, mais plein de ces sortes de beautés qui ne plaisent qu'aux âmes sensibles et paraissent horribles aux autres. Un torrent formé par la fonte des neiges roulait à vingt pas de nous une eau bourbeuse, et charriait avec bruit du limon, du sable et des pierres. Derrière nous une chaîne de rochers inaccessibles séparait l'esplanade où nous étions de cette partie des Alpes qu'on nomme les Glacières, parce que d'énormes sommets de glace qui s'accroissent incessamment les couvrent depuis le commencement du monde. Des forêts de noirs sapins nous ombrageaient tristement à droite. Un grand bois de chênes était à gauche au delà du torrent; et, au-dessous

de nous, cette immense plaine d'eau que le lac forme au sein des Alpes nous séparait des riches côtes du pays de Vaud, dont la cime du majestueux Jura couronnait le tableau.

Au milieu de ces grands et superbes objets le petit terrain où nous étions étalait les charmes d'un séjour riant et champêtre; quelques ruisseaux filtraient à travers les rochers et roulaient sur la verdure en filets de cristal; quelques arbres fruitiers sauvages penchaient leurs têtes sur les nôtres; la terre humide et fraîche était couverte d'herbes et de fleurs. En comparant un si doux séjour aux objets qui l'environnaient, il semblait que ce lieu désert dût être l'asile de deux amants échappés seuls au bouleversement de la nature...

... Revenus lentement au port après quelques détours, nous nous séparâmes. Elle voulut rester seule et je continuai de me promener sans trop savoir où j'allais. A mon retour, le bateau n'étant pas encore prêt, ni l'eau tranquille, nous soupâmes tristement, les yeux baissés, l'air rêveur, mangeant peu et parlant encore moins. Après le souper nous fûmes nous asseoir sur la grève en attendant le moment du départ. Insensiblement la lune se leva, l'eau devint plus calme, et Julie me proposa de partir. Je lui donnai la main pour entrer dans le bateau, et, en m'asseyant à côté d'elle, je ne songeai plus à quitter sa main. Nous gardions un profond silence. Le bruit égal et mesuré des rames m'excitait à rêver. Le chant assez gai des bécassines, me retraçant les plaisirs d'un autre âge, au lieu de m'égayer, m'attristait. Peu à peu je sentis augmenter la mélancolie dont j'étais accablé. Un ciel serein, la fraîcheur de l'air, les doux rayons de la lune, le frémissement argenté dont l'eau brillait autour de nous, le concours des plus agréables sensations, la présence même de cet objet chéri, rien ne put détourner de mon cœur mille réflexions douloureuses.

Je commençai par me rappeler une promenade semblable faite autrefois avec elle durant le charme de nos premières amours. Tous les sentiments délicieux qui remplissaient alors mon âme s'y retracèrent pour l'affliger; tous les évènements de notre jeunesse, nos études, nos entretiens, nos lettres, nos rendez-vous, nos plaisirs.

E tanta fede, e si dolce memorie,
E si lungo costume! [1]

ces foules de petits objets qui m'offraient l'image de mon bonheur passé: tout revenait pour augmenter ma misère présente prendre place en mon souvenir. « C'en est fait, disais-je en moi-même, ces temps, ces temps heureux ne sont plus; ils ont disparu pour jamais. Hélas! ils ne reviendront plus; et nous vivons, et nous sommes ensemble, et nos cœurs sont toujours unis! » Il me semblait que j'aurais porté plus patiemment sa mort ou son absence, et que j'avais moins souffert tout le temps que j'avais passé loin d'elle. Quand je gémissais dans l'éloignement, l'espoir de la revoir soulageait mon cœur; je me flattais qu'un instant de sa présence effacerait toutes mes peines : j'envisageais au moins dans les possibles un état moins cruel que le mien. Mais se trouver auprès d'elle, mais la voir, la toucher, lui parler, l'aimer, l'adorer, et, presque en la possédant encore, la sentir perdue à jamais pour moi : voilà ce qui me jetait dans des accès de fureur et de rage qui m'agitèrent par degrés jusqu'au désespoir. Bientôt je commençai de rouler dans mon esprit des projets funestes, et, dans un transport dont je frémis en y pensant, je fus violemment tenté de la précipiter avec moi dans les flots, et d'y finir dans ses bras ma vie et mes longs tourments. Cette horrible tentation devint à la fin si forte, que je fus obligé de quitter brusquement sa main, pour passer à la pointe du bateau.

Là, mes vives agitations commencèrent à prendre un autre cours : un sentiment plus doux s'insinua peu à peu dans mon âme, l'attendrissement surmonta le désespoir, je me mis à verser des torrents de larmes; et cet état, comparé à celui dont je sortais, n'était pas sans quelque plaisir; je pleurai fortement, longtemps, et je fus soulagé. Quand je me trouvai bien remis, je revins auprès de Julie, je repris sa main. Elle tenait son mouchoir : je le sentis fort mouillé. « Ah! lui dis-je tout bas, je vois que nos cœurs n'ont jamais cessé de s'entendre! — Il est vrai, dit-elle d'une voix altérée; mais que ce soit la dernière fois

1. « Et cette foi si pure, et ces doux souvenirs, et cette longue familiarité! » (Métastase.)

qu'ils auront parlé sur ce ton. » Nous recommençâmes alors à causer tranquillement, et au bout d'une heure de navigation nous arrivâmes sans autre accident. Quand nous fûmes rentrés, j'aperçus à la lumière qu'elle avait les yeux rouges et gonflés ; elle ne dut pas trouver les miens en meilleur état. Après les fatigues de cette journée, elle avait grand besoin de repos : elle se retira, et je fus me coucher.

Voilà, mon ami, le détail du jour de ma vie, où, sans exception, j'ai senti les émotions les plus vives.

(*Julie ou la Nouvelle Héloïse*, partie IV, lettre 17.)

68.

Les vendanges à Clarens.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. *Julie ou la Nouvelle Héloïse.*

Depuis un mois les chaleurs de l'automne apprêtaient d'heureuses vendanges ; les premières gelées en ont amené l'ouverture ; le pampre grillé, laissant la grappe à découvert, étale aux yeux les dons du père Lyée, et semble inviter les mortels à s'en emparer. Toutes les vignes chargées de ce fruit bienfaisant que le ciel offre aux infortunés, pour leur faire oublier leur misère ; le bruit des tonneaux, des cuves, des légrefass[1] qu'on relie de toutes parts; le chant des vendangeuses dont ces coteaux retentissent; la marche continuelle de ceux qui portent la vendange au pressoir; le rauque son des instruments rustiques qui les anime au travail ; l'aimable et touchant tableau d'une allégresse générale, qui semble en ce moment étendue sur la face de la terre ; enfin le voile de brouillard que le soleil élève au matin comme une toile de théâtre pour découvrir à l'œil un si charmant spectacle : tout conspire à lui donner un air de fête, et cette fête n'en devient que plus belle à la réflexion, quand on songe qu'elle est la seule où les hommes aient pu joindre l'agréable à l'utile.

M. de Wolmar, dont ici le meilleur terrain consiste en vignobles, a fait d'avance tous les préparatifs nécessaires. Les cuves, le pressoir, le cellier, les futailles, n'attendaient que la douce liqueur pour laquelle ils sont destinés. Ma-

1. Sorte de grand tonneau, ou de *foudre*.

dame de Wolmar s'est chargée de la récolte ; le choix des ouvriers, l'ordre et la distribution du travail la regardent. Madame d'Orbe[1] préside aux festins de vendange et au salaire des journaliers selon la police établie, dont les lois ne s'enfreignent jamais ici. Mon inspection à moi est de faire observer au pressoir les directions de Julie, dont la tête ne supporte pas la vapeur des cuves, et Claire n'a pas manqué d'applaudir à cet emploi comme étant tout à fait du ressort d'un buveur.

Les tâches ainsi partagées, le métier commun pour remplir les vides est celui de vendangeur. Tout le monde est sur pied de grand matin : on se rassemble pour aller à la vigne. Madame d'Orbe, qui n'est jamais assez occupée au gré de son activité, se charge, pour surcroît, de faire avertir et tancer les paresseux ; et je puis me vanter qu'elle s'acquitte envers moi de ce soin avec une maligne vigilance. Quant au vieux baron, tandis que nous travaillons tous, il se promène avec un fusil, et vient de temps en temps m'ôter aux vendangeuses pour aller avec lui tirer des grives, à quoi l'on ne manque pas de dire que je l'ai secrètement engagé ; si bien que j'en perds peu à peu le nom de philosophe, pour gagner celui de fainéant, qui dans le fond n'en diffère pas de beaucoup.

Depuis huit jours que cet agréable travail nous occupe, on est à peine à la moitié de l'ouvrage. Outre les vins destinés pour la vente ou pour les provisions ordinaires, lesquels n'ont d'autre façon que d'être recueillis avec soin, la bienfaisante fée en prépare d'autres plus fins pour nos buveurs, et j'aide aux opérations magiques dont je vous ai parlé pour tirer d'un même vignoble des vins de tous les pays. Pour l'un, elle fait tordre la grappe quand elle est mûre et la laisse flétrir au soleil sur sa souche ; pour l'autre elle fait égrapper le raisin et tirer les grains avant de les jeter dans la cuve ; pour un autre elle fait cueillir avant le lever du soleil du raisin rouge, et le porter doucement sur le pressoir, couvert encore de sa fleur et de sa rosée pour en exprimer du vin blanc. Elle prépare un vin de liqueur en mêlant dans les tonneaux du moût réduit en sirop sur le feu ; un vin sec en l'empêchant de cuver ; un vin d'absinthe

1. Claire, cousine de Julie.

pour l'estomac, un vin muscat avec des simples. Tous ces vins différents ont leur apprêt particulier; toutes ces préparations sont saines et naturelles; c'est ainsi qu'une économe industrie supplée à la diversité des terrains, et rassemble vingt climats en un seul.

Vous ne sauriez concevoir avec quel zèle, avec quelle gaieté tout cela se fait. On chante, on rit toute la journée, et le travail n'en va que mieux. Tout vit dans la plus grande familiarité, tout le monde est égal, et personne ne s'oublie. Les dames sont sans airs, les paysannes sont décentes, les hommes badins et non grossiers. C'est à qui trouvera les meilleures chansons, à qui fera les meilleurs contes, à qui dira les meilleurs traits. L'union même engendre les folâtres querelles et l'on ne s'agace mutuellement que pour montrer combien on est sûr les uns des autres. On ne revient point ensuite faire chez soi les messieurs; on passe aux vignes toute la journée. Julie y a fait faire une loge où l'on va se chauffer quand on a froid, et dans laquelle on se réfugie en cas de pluie. On dîne avec les paysans et à leur heure, aussi bien qu'on travaille avec eux. On mange avec appétit leur soupe un peu grossière, mais bonne, saine, et chargée d'excellents légumes. On ne ricane point orgueilleusement de leur air gauche et de leurs compliments rustauds; pour les mettre à leur aise, on s'y prête sans affectation. Ces complaisances ne leur échappent pas, ils y sont sensibles; et, voyant qu'on veut bien sortir pour eux de sa place, ils s'en tiennent l'autant plus volontiers dans la leur. A dîner, on amène les enfants[1] et ils passent le reste de la journée à la vigne. Avec quelle joie ces bons villageois les voient arriver ! « Oh, bienheureux enfants! disent-ils en les pressant dans leurs bras robustes, que le bon Dieu prolonge vos jours aux dépens des nôtres ! Ressemblez à vos pères et mères, et soyez comme eux la bénédiction du pays ! »

... Le soir, on revient galamment tous ensemble. On nourrit et loge les ouvriers tout le temps de la vendange ; et, même le dimanche, après le prêche du soir, on se rassemble avec eux, et on danse jusqu'au souper... Le lieu d'assemblée est une salle à l'antique, avec une grande cheminée, où l'on fait bon feu. La pièce est éclairée de trois

1. Les trois enfants de Julie.

lampes auxquelles M. de Wolmar a seulement fait ajouter des capuchons de fer-blanc pour intercepter la fumée et réfléchir la lumière. Pour prévenir l'envie et les regrets on tâche de ne rien étaler aux yeux de ces bonnes gens, qu'ils ne puissent retrouver chez eux, de ne leur montrer d'autre opulence que le choix du bon dans les choses communes, et un peu plus de largesse dans la distribution. Le souper est servi sur deux longues tables. Le luxe et l'appareil des festins n'y sont pas, mais l'abondance et la joie y sont. Tout le monde se met à table, maîtres, journaliers, domestiques, chacun se lève indifféremment pour servir, sans exclusion, sans préférence, et le service se fait toujours avec grâce et avec plaisir. On boit à discrétion : la liberté n'a point d'autres bornes que l'honnêteté. La présence de maîtres si respectés contient tout le monde, et n'empêche pas qu'on ne soit à son aise et gai...

Après le souper, on veille encore une heure ou deux en teillant du chanvre : chacun dit sa chanson tour à tour. Quelquefois les vendangeuses chantent en chœur toutes ensemble, ou bien alternativement à voix seule et en refrain. La plupart de ces chansons sont de vieilles romances dont les airs ne sont pas piquants, mais ils ont je ne sais quoi d'antique et de doux qui touche à la longue. Les paroles sont simples, naïves, souvent tristes ; elles plaisent pourtant. Nous ne pouvons nous empêcher, Claire de sourire, Julie de rougir, moi de soupirer, quand nous retrouvons dans ces chansons des tours et des expressions dont nous nous sommes servis autrefois...

Voilà comment se passe la soirée. Quand l'heure de la retraite approche, madame de Wolmar dit : « Allons tirer le feu d'artifice. » A l'instant chacun prend son paquet de chenevottes, signe honorable de son travail : on les porte en triomphe au milieu de la cour ; on les rassemble en un tas ; on en fait un trophée ; on y met le feu. Mais n'a pas cet honneur qui veut : Julie l'adjuge en présentant le flambeau à celui ou à celle qui a fait ce soir-là le plus d'ouvrage ; fût-ce elle-même, elle se l'attribue sans façon. L'auguste cérémonie est accompagnée d'acclamations et de battements de mains. Les chenevottes font un feu clair et brillant qui s'élève jusqu'aux nues, un vrai feu de joie, autour duquel on saute, on rit. Ensuite on offre à boire à toute

l'assemblée : chacun boit à la santé du vainqueur et va se coucher content d'une journée passée dans le travail, la gaieté, l'innocence, et qu'on ne serait pas fâché de recommencer le lendemain, le surlendemain, et toute sa vie.

(*Julie ou la Nouvelle Héloïse*, partie V, lettre 7.)

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

(1737-1814)

M. le chevalier de Saint-Pierre, auteur de *Paul et Virginie* et malgré cela homme fort susceptible, était très vexé lorsqu'on lui donnait, en lui écrivant, son prénom de Bernardin à côté de son nom patronymique. Il faut pourtant que ses mânes en prennent leur parti : M. de Saint-Pierre restera toujours Bernardin aux yeux de la postérité; ce gracieux prénom fait partie intégrante de sa gloire, et j'ajouterai même que M. de Saint-Pierre ne peut qu'y gagner. Nous aurons beau faire : il nous apparaîtra toujours comme un beau et bon vieillard, aux boucles argentées, à la physionomie tendre et compatissante, à la larme facile, au cœur sensible ; nous le voyons marchant paisiblement, appuyé sur un bâton d'ébène, à la pointe du jour, ou bien le soir au clair de lune, au milieu d'un site merveilleux de l'Ile de France ; autour de lui nous cherchons des yeux un chien fidèle, quelque bon nègre accroupi, et tout au fond du tableau une petite cabane en feuilles de latanier, à moitié perdue dans les bambous. Ce n'est guère, hélas! qu'une légende, et l'histoire vraie, indiscrètement fouillée, nous apprend que ce doux romancier ne fut pas seulement un personnage romanesque, qui attendit la cinquante-cinquième année et le règne de la Terreur pour se marier avec une jeune fille de vingt-deux ans et pour s'offrir de vivants exemplaires d'un Paul et

d'une Virginie[1]; mais qu'il fut aussi un caractère inquiet, ombrageux, irritable, paradoxal, prêcheur, quelque peu atteint du délire de la persécution, en somme un vrai fils de Rousseau.

Il a longtemps porté son roman dans sa tête avant de l'écrire; on peut dire qu'il y a rêvé dès son enfance, alors qu'il lisait avec ravissement *Robinson Crusoé*. Il eut toujours cette idée fixe de fonder une colonie, où il pût faire régner à son aise les bienfaits de l'état de nature: il songea d'abord aux rives du lac d'Aral, puis à un coin reculé de la Corse, puis à la Californie, à Madagascar. Il passa trois ans à l'Ile de France, en qualité d'ingénieur, sans avoir pu réaliser son rêve; il en rapporta du moins des impressions de voyage d'un coloris admirable. De retour à Paris, il décrit dans l'*Arcadie* la république idéale après laquelle il soupirait; enfin il lime et relime son grand ouvrage, celui dans lequel il a mis tout son génie et toute son espérance, les *Études de la Nature*. Elles parurent en 1784, mais elles ne comprenaient alors que trois livres, où l'auteur célébrait avec enthousiasme l'universelle Providence: jamais les causes finales n'avaient encore trouvé de défenseur aussi lyrique — et aussi compromettant. Aux yeux de ce nouveau Pangloss, tout est pour le mieux ici-bas: le melon, divisé par côtes, « semble destiné à être mangé en famille »; la citrouille, fruit sociable par excellence, demande à être partagée avec les voisins; les puces sont noires pour qu'on puisse aisément les prendre sur la peau; quant aux hermines, si elles ont le bout de la queue noir, c'est pour une autre raison, « afin que ces petits animaux tout blancs, marchant sur la neige, où ils laissent à peine les traces de leurs pattes, puissent se reconnaître lorsqu'ils sont à la

1. Sa première femme étant morte, Bernardin s'obstina à chercher le bonheur, et âgé de soixante-trois ans il en épousa une plus jeune.

suite les uns des autres dans les reflets lumineux des longues nuits du Nord. » C'est puéril et c'est charmant : ce qu'il y a de sûr, c'est que toutes les âmes en furent ravies ; cela reposait des sèches dissertations des philosophes : ce fut un enchantement général.

Les *Études de la Nature* avaient une quatrième partie que Bernardin ne publia pas tout d'abord : l'ayant lue un soir chez Mme Necker devant Buffon, Galiani, Thomas, et quelques autres, il avait ennuyé toute cette docte société : Thomas s'était endormi, Buffon s'était esquivé, et la maîtresse du lieu lui avait déclaré que cela avait fait l'effet « d'un verre d'eau à la glace ». Fiez-vous après cela au goût des gens d'esprit ! Cette quatrième partie, c'était *Paul et Virginie*.

L'auteur désespéré voulait détruire son manuscrit : il se contenta de le laisser au fond d'un tiroir pendant quatre ans. Quand il se décida à le publier, en 1788, à la veille de la Révolution, le livre alla aux nues. Bernardin de Saint-Pierre avait enfin trouvé l'île qu'il cherchait, il avait donné la vie à son rêve.

Disons tout de suite ce qui a péri de ce roman célèbre : c'est l'intention philosophique. Bernardin de Saint-Pierre n'avait pas été pour rien l'ami de Rousseau ; il fut aussi son meilleur élève. On peut même dire que *Paul et Virginie* réalise mieux que la *Nouvelle Héloïse* le roman selon Rousseau : Julie et Saint-Preux étaient des cœurs naturels jetés au milieu des préjugés du monde ; Paul et Virginie sont des âmes vierges, qui sortent des mains de la nature, et qui, dans une île lointaine, ont été conservées pures de toutes les souillures de la civilisation. « Je me suis proposé de grands desseins dans ce petit ouvrage, » dit l'auteur : il ne songeait en effet à rien moins qu'à démontrer que « le bonheur consiste à vivre selon la nature et selon la vertu » ; s'il eût osé, il eût intitulé

ce récit : *Tableau de la Nature*. C'est la philosophie même de J.-J. Rousseau en action : on y retrouve tous les paradoxes du grand homme, l'apologie de la sainte ignorance, la démonstration de la bonté et de la beauté originelles de l'homme ; rien n'y manque, pas même un sermon sur la montagne, où un bon vieillard fait à Paul un cours complet de philosophie naturelle et un tableau très peu flatté des mœurs de la vieille Europe. Tout cela est curieux encore aujourd'hui, pour qui s'intéresse à l'histoire des idées du siècle passé ; mais c'est aussi bien froid, et bien peu vivant : à ne consulter que notre plaisir, nous sommes tentés de passer vite toutes ces pages.

Ce qui reste de ce livre, ce qui ne périra jamais, c'est l'admirable poème de jeunesse et d'amour qui est au fond. Les noms de Paul et de Virginie évoqueront toujours en nous un cortège de souvenirs charmants : ces deux jeunes mères jetées par le sort si loin de leur patrie et allaitant ensemble sous un ciel hospitalier les fruits d'un amour malheureux ; ces deux petits enfants marchant tout nus, étroitement enlacés, comme le gémeaux de la constellation, ou bien « couchés dans le même berceau, joue contre joue, poitrine contre poitrine, les mains passées mutuellement autour de leurs cous, et endormis dans les bras l'un de l'autre » ; et plus tard leurs jeux, leurs riants ébats sous l'œil bienveillant de la nature, Virginie abritant joyeusement Paul de son jupon relevé, et fuyant avec lui sous l'ondée, leurs courses à travers la montagne pour demander la grâce d'une pauvre esclave fugitive ; puis, après les feux d'un été dévorant, Virginie agitée d'un mal inconnu, et ressentant dans son cœur troublé les premiers éveils de l'amour... Tout cela est unique et vraiment exquis ; jamais le roman n'avait encore exprimé une passion plus ardente et plus pure : combien la Chloé de Longus pâlit à côté de la chaste et idéale figure de Virginie !

Cette délicieuse idylle se déroule au milieu d'un cadre féerique. Bernardin de Saint-Pierre a senti, plus vivement peut-être que n'avait fait Rousseau, la mystérieuse harmonie qui unit l'âme et la nature : c'est à lui qu'appartient ce mot profond qui a apporté une révolution dans la littérature et dans l'art : « Un paysage est le fond du tableau de la vie humaine. » Dans *Paul et Virginie*, il n'y a pas seulement le roman de deux cœurs : mais, à l'unisson de ce roman, il s'en développe un autre, celui de la Nature elle-même, d'abord clémente et féconde, souriant aux innocentes amours de ces enfants, puis inquiète et menaçante, avec des grondements d'ouragan, enfin furieuse et déchaînée, engloutissant au fond des abîmes de la mer tous ces rêves de bonheur. Là est la marque essentielle du talent de l'auteur. Bernadin n'a fait que suivre la voie frayée déjà par Rousseau, mais on peut dire qu'il a dépassé son maître : ses descriptions sont moins générales, plus pittoresques, d'une couleur plus riche ; ce n'est pas encore la langue de Chateaubriand ou de Hugo, mais à certains signes on la pressent déjà. En même temps l'imagination se trouve affranchie de ses dernières entraves : d'un coup d'aile l'auteur nous transporte ravis au delà des mers, dans les splendeurs luxuriantes des tropiques. Un siècle et demi auparavant, Gomberville avait déjà promené son Polexandre sur tous les rivages de l'Atlantique, et jusque dans les pampas du Nouveau Monde ; mais il n'y avait pas été voir, et cela se sentait de reste. Prévost nous avait offert une vive, mais trop courte échappée sur la Nouvelle-Orléans. Avec Bernardin de Saint-Pierre, c'est la nature entière qui s'ouvre au génie des poètes et des artistes : *Atala* et *René* sont proches.

Il est donc juste d'inscrire le nom de Bernardin de Saint-Pierre immédiatement au-dessous de celui de Rousseau dans l'histoire du roman. Si *Paul et Vir-*

ginie n'est pas une œuvre aussi neuve, ni aussi profonde que la *Nouvelle Héloïse*, c'est du moins une œuvre plus simple, plus pure, plus aimable et au fond plus touchante. Le tendre Bernardin est resté le Rousseau des familles, toujours lu et toujours aimé. Y a-t-il une seule âme de quinze ans qui n'ait furtivement soupiré avec Virginie languissante, ou qui, avec Paul, n'ait pas amèrement pleuré le naufrage du *Saint-Géran* [1] ?

69.

Perdus.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *Paul et Virginie.*

Après dîner, ils se trouvèrent bien embarrassés : car ils n'avaient plus de guide pour les reconduire chez eux. Paul, qui ne s'étonnait de rien, dit à Virginie : « Notre case est vers le soleil du milieu du jour ; il faut que nous passions, comme ce matin, par-dessus cette montagne que tu vois là-bas avec ses trois pitons. Allons, marchons, mon amie. » Cette montagne était celle des Trois-Mamelles, ainsi nommée parce que ses trois pitons en ont la forme. Ils descendirent donc le morne de la Rivière-Noire du côté du nord, et arrivèrent, après une heure de marche, sur les bords d'une large rivière qui barrait leur chemin. Cette grande partie de l'île, toute couverte de forêts, est si peu connue, même aujourd'hui, que plusieurs de ses rivières et de ses montagnes n'y ont encore pas de nom. La rivière, sur le bord de laquelle ils étaient, coule en bouillonnant sur un lit de roches. Le bruit de ses eaux effraya Virginie : elle n'osa y mettre les pieds pour la passer à gué. Paul alors prit Virginie sur son dos et passa ainsi chargé, sur les roches glissantes de la rivière, malgré le tumulte des eaux... Quand Paul fut sur le rivage, il voulut continuer sa route, chargé de sa sœur, et il se flattait de monter ainsi la montagne des Trois-Mamelles, qu'il voyait devant lui à une demi-lieue

1. Pour être complet, il faut nommer après *Paul et Virginie* deux nouvelles de Bernardin de Saint-Pierre, *la Chaumière indienne* et *le Café de Surate*, dont la première n'est pas sans valeur : nous en donnons plus loin un extrait.

de là; mais bientôt les forces lui manquèrent, et il fut obligé de la mettre à terre et de se reposer auprès d'elle. Virginie lui dit alors : « Mon frère, le jour baisse; tu as encore des forces, et les miennes me manquent; laisse-moi ici, et retourne seul à notre case, pour tranquilliser nos mères. — Oh! non, dit Paul, je ne te quitterai pas. Si la nuit nous surprend dans ces bois, j'allumerai du feu, j'abattrai un palmiste; tu en mangeras le chou, et je ferai avec ses feuilles un ajoupa pour te mettre à l'abri. » Cependant Virginie s'étant un peu reposée, cueillit sur le tronc d'un vieux arbre, penché sur le bord de la rivière, de longues feuilles de scolopendre, qui pendaient de son tronc. Elle en fit des espèces de brodequins, dont elle s'entoura les pieds que les pierres du chemin avaient mis en sang; car, dans l'empressement d'être utile, elle avait oublié de se chausser. Se sentant soulagée par la fraîcheur de ces feuilles, elle rompit une branche de bambou, et se mit en marche, en s'appuyant d'une main sur ce roseau et de l'autre sur son frère.

Ils cheminèrent ainsi doucement à travers les bois; mais la hauteur des arbres et l'épaisseur de leur feuillage leur firent bientôt perdre de vue la montagne des Trois-Mamelles, sur laquelle ils se dirigeaient, et même le soleil qui était déjà près de se coucher. Au bout de quelque temps ils quittèrent, sans s'en apercevoir, le sentier frayé dans lequel ils avaient marché jusqu'alors, et ils se trouvèrent dans un labyrinthe d'arbres, de lianes et de roches qui n'avait plus d'issue. Paul fit asseoir Virginie, et se mit à courir çà et là, tout hors de lui, pour chercher un chemin hors de ce fourré épais; mais il se fatigua en vain. Il monta au haut d'un grand arbre, pour découvrir au moins la montagne des Trois-Mamelles : mais il n'aperçut autour de lui que les cimes des arbres, dont quelques-unes étaient éclairées par les derniers rayons du soleil couchant. Cependant l'ombre des montagnes couvrait déjà les forêts dans les vallées; le vent se calmait, comme il arrive au coucher du soleil; un profond silence régnait dans ces solitudes et on n'y entendait d'autre bruit que le bramement des cerfs qui venaient chercher leur gîte dans ces lieux écartés. Paul, dans l'espoir que quelque chasseur pourrait l'entendre, cria alors de toute sa force :

« Venez, venez au secours de Virginie! » Mais les seuls échos de la forêt répondirent à sa voix, et répétèrent à plusieurs reprises : « Virginie! Virginie ! »

Paul descendit alors de l'arbre, accablé de fatigue et de chagrin. Il chercha les moyens de passer la nuit dans ce lieu ; mais il n'y avait ni fontaine, ni palmiste, ni même de branches de bois sec propres à allumer du feu. Il sentit alors par son expérience toute la faiblesse de ses ressources, et il se mit à pleurer. Virginie lui dit : » Ne pleure point, mon ami, si tu ne veux m'accabler de chagrin. C'est moi qui suis la cause de toutes tes peines, et de celles qu'éprouvent maintenant nos mères. Il ne faut rien faire, pas même le bien, sans consulter ses parents. Oh! j'ai été bien imprudente ! » Et elle se prit à verser des larmes. Cependant elle dit à Paul : « Prions Dieu! mon frère, et il aura pitié de nous. » A peine avaient-ils achevé leur prière qu'ils entendirent un chien aboyer. « C'est, dit Paul, le chien de quelque chasseur qui vient le soir tuer des cerfs à l'affût. » Peu après les aboiements du chien redoublèrent. « Il me semble, dit Virginie, que c'est Fidèle, le chien de notre case. Oui, je reconnais sa voix : serions-nous si près d'arriver au pied de notre montagne? » En effet, un moment après, Fidèle était à leurs pieds, aboyant, hurlant, gémissant, et les accablant de caresses.

(*Paul et Virginie.*)

70.

TEMPÊTE.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *Paul et Virginie.*

Tout présageait l'arrivée prochaine d'un ouragan. Les nuages qu'on distinguait au zénith étaient à leur centre d'un noir affreux, et cuivrés sur leurs bords. L'air retentissait des cris des paille-en-culs, des frégates, des coupeurs d'eaux, et d'une multitude d'oiseaux de marine, qui, malgré l'obscurité de l'atmosphère, venaient de tous les points de l'horizon chercher des retraites dans l'île.

Vers les neuf heures du matin on entendit du côté de la mer des bruits épouvantables, comme si des torrents d'eau mêlés à des tonnerres eussent roulé du haut des montagnes. Tout le monde s'écria : « Voilà l'ouragan ! » et dans

l'instant un tourbillon affreux de vent enleva la brume qui couvrait l'île d'Ambre et son canal. Le *Saint-Géran* parut alors à découvert avec son pont chargé de monde, ses vergues et ses mâts de hune amenés sur le tillac, son pavillon en berne, quatre câbles sur son avant, et un de retenue sur son arrière; il était mouillé entre l'île d'Ambre et la terre, en deçà de la ceinture de récifs qui entourent l'île de France, et qu'il avait franchie par un endroit où jamais vaisseau n'avait passé avant lui. Il présentait son avant aux flots qui venaient de la pleine mer; et à chaque lame d'eau qui s'engageait dans le canal, sa proue se soulevait tout entière, de sorte qu'on en voyait la carène en l'air; mais dans ce mouvement, sa poupe venant à plonger disparaissait à la vue jusqu'au couronnement, comme si elle eût été submergée. Dans cette position où le vent et la mer le jetaient à terre, il lui était également impossible de s'en aller par où il était venu, ou, en coupant ses câbles, d'échouer sur le rivage dont il était séparé par de hauts fonds semés de récifs. Chaque lame qui venait briser sur la côte s'avançait en mugissant jusqu'au fond des anses et y jetait des galets à plus de cinquante pieds dans les terres; puis venant à se retirer elle découvrait une grande partie du lit du rivage, dont elle roulait les cailloux avec un bruit rauque et affreux. La mer, soulevée par le vent, grossissait à chaque instant; et tout le canal compris entre cette île et l'île d'Ambre n'était qu'une vaste nappe d'écumes blanches, creusées de vagues noires et profondes. Ces écumes s'amassaient dans le fond des anses à plus de six pieds de hauteur, et le vent qui en balayait la surface les portait par-dessus l'escarpement du rivage à plus d'une demi-lieue dans les terres. A leurs flocons blancs et innombrables qui étaient chassés horizontalement jusqu'au pied des montagnes, on eût dit une neige qui sortait de la mer. L'horizon offrait tous les signes d'une longue tempête : la mer y paraissait confondue avec le ciel. Il s'en détachait sans cesse des nuages d'une forme horrible, qui traversaient le zénith avec la vitesse des oiseaux, tandis que d'autres y paraissaient immobiles comme de grands rochers. On n'apercevait aucune partie azurée du firmament; une lueur olivâtre et blafarde éclairait seule tous les objets de la mer, de la terre et des cieux.

Dans les balancements du vaisseau, ce qu'on craignait arriva : les câbles de son avant rompirent ; et comme il n'était plus retenu que par une seule ansière, il fut jeté sur les rochers à une demi-encablure du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous...

(*Paul et Virginie.*)

71.

Un Sage.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *La Chaumière indienne.*

Un docteur anglais, de la Société royale de Londres, fait un voyage en palanquin au fond de l'Inde : il est accueilli dans l'humble cabane d'un pauvre paria : l'auteur ne manque pas d'exalter l'état de nature aux dépens de la civilisation européenne.

Après cette conversation, le paria prit congé de son hôte pour le laisser reposer, et se retira, avec sa femme et le berceau de son enfant, dans une petite pièce voisine. Le lendemain, au lever de l'aurore, le docteur fut réveillé par le chant des oiseaux nichés dans les branches du figuier d'Inde, et par les voix du paria et de sa femme qui faisaient ensemble la prière du matin. Il se leva, et fut bien fâché lorsque, le paria et sa femme ouvrant leur porte pour lui souhaiter le bonjour, il vit qu'il n'y avait pas d'autre lit dans la cabane que le lit conjugal, et qu'ils avaient veillé toute la nuit pour le lui céder. Après qu'ils lui eurent fait le salam, ils se hâtèrent de lui préparer à déjeuner. Pendant ce temps-là il fut faire un tour dans le jardin : il le trouva, ainsi que la cabane, entouré des arcades du figuier d'Inde, si entrelacées, qu'elles formaient une haie impénétrable même à la vue. Il apercevait seulement au-dessus de leur feuillage les flancs rouges du rocher qui flanquait le vallon tout autour de lui ; il en sortait une petite source qui arrosait ce jardin, planté sans ordre. On y voyait pêle-mêle des mangoustans, des orangers, des cocotiers, des litchis, des durions, des manguiers, des jacquiers, des bananiers, et d'autres végétaux tous chargés de fleurs ou de fruits. Leurs troncs mêmes en étaient couverts ; le bétel serpentait autour du palmier

arec, et le poivrier le long de la canne à sucre. L'air était embaumé de leurs parfums. Quoique la plupart des arbres fussent encore dans l'ombre, les premiers rayons de l'aurore éclairaient déjà leurs sommets : on y voyait voltiger des colibris étincelants comme des rubis et des topazes, tandis que des bengalis et des sensa-soulé, ou cinq-cents voix, cachés sous l'humide feuillée, faisaient entendre sur leurs nids leurs doux concerts. Le docteur se promenait sous ces charmants ombrages, loin des pensées savantes et ambitieuses, lorsque le paria vint l'inviter à déjeuner. « Votre jardin est délicieux, dit l'Anglais, je ne lui trouve d'autre défaut que d'être trop petit ; à votre place j'y ajouterais un boulingrin, et je l'étendrais dans la forêt. — Seigneur, lui répondit le paria, moins on tient de place, plus on est à couvert. Une feuille suffit au nid de l'oiseau-mouche. »

En disant ces mots, ils entrèrent dans la cabane, où ils trouvèrent dans un coin la femme du paria qui allaitait son enfant : elle avait servi le déjeuner...

(*La Chaumière indienne.*)

Au départ le paria offre à son hôte quelques fleurs et quelques parfums : le docteur, qui décidément n'est qu'un sot, veut offrir au paria une montre de Greenham, le premier horloger de Londres. « Seigneur, dit le paria, nous avons une montre qui va toujours, et qui ne se dérange jamais : c'est le soleil.— Ma montre sonne les heures. — Nos oiseaux les chantent. — Au moins, recevez ces cordons de corail. — Ma femme et mon enfant ne manqueront jamais de colliers rouges tant que notre jardin produira des pois d'angole. — Acceptez donc ces pistolets, pour vous défendre. — La pauvreté est un rempart qui éloigne les voleurs : l'argent dont vos armes sont garnies suffirait à les attirer... » Le paria consent seulement à échanger sa pipe contre celle de l'Anglais.

FLORIAN

(1754-1794)

Il y a deux hommes dans Florian. Qui se douterait que ce Méridional pur sang, ce neveu de Voltaire le grand railleur, cet officier de dragons en demi-solde, ce révolutionnaire qui pérorait, en 1792, dans les clubs de la Halle aux Blés, est le même que ce gentil Florianet dont le nom n'évoque aujourd'hui en nous que des images riantes de lapin, de sarcelle, de lanterne magique, « et de pauvre petit grillon, caché dans l'herbe fleurie » ? Rien n'est pourtant plus exact. Sous l'influence du duc de Penthièvre, son protecteur, qui fut un grand homme de bien, assez semblable au Montyon de la légende, Jean-Pierre Claris de Florian devint un poète à l'humeur compatissante, à l'âme tendre et rêveuse : ce dragon se montra le plus vertueux des hommes, sensible comme pas un, épris de tous les rêves humanitaires de l'époque. Enfin il eut le bonheur de mourir jeune, à trente-neuf ans, épuisé par les émotions de Thermidor, et de laisser à ses contemporains le souvenir d'un Chénier moins grand et moins tragique.

Florian fut-il vraiment le petit saint que nous aimons à reconnaître en lui ? Sainte-Beuve n'en est pas convaincu, et il insinue que ce berger modèle fut bien aussi un peu normand, « comme l'ont été bien des bergers ». C'est possible, mais il faut bien avouer que son œuvre a du moins une qualité que ne possèdent pas, tant s'en faut, la plupart des œuvres du XVIIIe siècle : elle est absolument pure et innocente.

Auteur dramatique, Florian s'est appliqué à peindre les vertus domestiques ; son Arlequin n'est plus le sacripant de l'ancien théâtre italien ; c'est un brave

homme, bon fils, bon époux, et bon père, qui n'oublie pas, avant de rentrer chez lui, de passer à un bazar voisin, et de rapporter à ses fils un tambour ou une trompette. Fabuliste, Florian ne se contente pas de la morale malicieuse et parfois énigmatique de La Fontaine : il est plus explicite, il venge plus sûrement la vertu : d'ailleurs, à défaut de génie, il se tire à son honneur de cette dangereuse imitation par beaucoup d'esprit et de bonne grâce. Romancier, il nous a laissé d'assez nombreux échantillons de sa veine aimable et facile. Ce sont d'abord deux romans poétiques, *Numa Pompilius* et *Gonzalve de Cordoue*, œuvres artificielles, où l'auteur a assez maladroitement imité le *Télémaque* et les *Incas*, et n'a abouti qu'à discréditer davantage un genre naturellement faux. Ses nouvelles sont bien meilleures : *Sélico*, *Valérie*, *Zulbar* peuvent encore se lire, *Claudine* surtout, où il nous conte la simple et touchante histoire d'une paysanne de la vallée de Chamounix. Mais où Florian triompha vraiment et s'attira l'applaudissement de presque tous ses contemporains, ce fut dans la pastorale en prose, où, à l'imitation de l'écrivain suisse Gessner, il essaya de nous rendre un genre à peu près oublié en France depuis plus d'un siècle et demi. *Galatée* (1783) et surtout *Estelle* (1788) restent, avec les *Fables*, le vrai titre de gloire de Florian aux yeux de la postérité.

Dans *Estelle* l'auteur peint avec beaucoup de sincérité et de sentiment le cadre naturel au milieu duquel il a placé ses personnages : on sent que Rousseau a ouvert de nouvelles sources au roman français, et que Bernardin de Saint-Pierre vient de donner son chef-d'œuvre. Florian ne nous chante pas les verts et frais paysages du Valais, ni la végétation luxuriante des Tropiques : il nous décrit simplement son pays, ce petit coin du Languedoc entre Anduze et Massane, où coule le Gardon, au pied des sablonneuses montagnes des Cévennes. L'inspiration est courte, mais elle

est naïve ; le tableau est un peu nu, comme le sont elles-mêmes les pierreuses garrigues du pays : mais il se dégage de ces quelques pages une franche odeur de thym, de lavande et de serpolet, qui sent bien son Midi lumineux et parfumé. Par là Florian est un ancêtre de Mistral et de Daudet, sans avoir la poésie du premier, ni la malicieuse ironie du second. Maintenant encore les félibres se réunissent chaque année à Sceaux, où mourut Florian, pour saluer et fêter le buste de celui qu'ils considèrent comme le premier des leurs.

L'histoire d'Estelle est en elle-même assez banale. Le berger Némorin aime la bergère Estelle, et il en est aimé : rien ne s'opposerait donc à leur bonheur, si Estelle n'avait un autre prétendant, appelé Méril. Pendant que Némorin garde au loin les troupeaux du pays, Méril sauve la vie au père d'Estelle, et la jeune fille ne peut faire autrement que de lui accorder sa main. Némorin est désespéré; mais bientôt Méril meurt, en combattant sous les murs de Nîmes contre le perfide roi d'Aragon. Estelle est libre, elle épousera son Némorin. Si vulgaire que soit cette intrigue, elle en vaut une autre : mais elle n'est malheureusement pas relevée par la peinture des caractères. Estelle, Némorin, Méril, Raymond et Marguerite (les parents d'Estelle), le vieux Rémistan, la jeune Rose, tous sont également parfaits, sensibles, larmoyants, prêts à tomber en pamoison au moindre mot, en somme insupportables. Méril lui-même est un ange, ni plus ni moins que Némorin, et, quand il meurt à la fin du roman, les deux amants le regrettent et le pleurent, tout comme si sa vie n'avait pas été l'unique obstacle à leur union. Édifiant spectacle, à coup sûr; mais comme on comprend alors la malicieuse critique de Sainte-Beuve : « Il faut lire *Estelle* à quatorze ans et demi : à quinze ans, pour peu qu'on soit précoce, il est déjà trop tard. » Combien je préfère à cette œuvre,

pourtant si pure et si gracieuse, les cinq gros volumes de l'*Astrée*, où il y a du moins un Hylas et une Galatée, qui reposent des bergers trop parfaits! Combien je lui préfère surtout le drame vraiment humain et poignant, qui s'agite au fond du cœur de Mireille, de Vincent et d'Ourrias dans le poème de Mistral!

Mais, à tout prendre, le plus grand défaut d'*Estelle*, ne serait-ce pas d'être un roman? Figaro disait à peu près à la même époque : Ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante. Ne peut-on pas appliquer parfois cette règle à la littérature, et prétendre que ce qui ne vaut pas la peine d'être dit en prose, il faut le mettre en vers? Florian était un poète léger et gracieux : outre ses fables, il nous a laissé de jolis échantillons de sa façon dans *Estelle* même, où il a intercalé de naïves chansons villageoises. Que n'a-t-il brodé sur cette trame délicate son œuvre entière? *Estelle* aurait fait par avance un joli pendant à *Miette et Noré*, du poète toulonnais Jean Aicard.

72.

LE DÉPART DES TROUPEAUX POUR LA MONTAGNE.

L'instant du départ des troupeaux est une époque célèbre dans le pays qu'Estelle habitait. On s'y prépare dès longtemps. Chaque fermier, chaque pasteur marque ses brebis d'une lettre ou d'un chiffre; il assemble les bergers qui doivent les conduire à la montagne, leur donne ses ordres, ses conseils, leur fournit des armes et des provisions. Le jour, le moment sont fixés pour que tous les troupeaux d'un village se réunissent dans le même lieu. C'est de là qu'ils partent ensemble. **FLORIAN.** *Estelle.*

La marche est ouverte par les chèvres, troupe indocile et légère qui s'avance la tête levée, bondit, s'écarte, revient, choisit les chemins les plus difficiles, s'élance au sommet des rochers, s'y arrête pour brouter l'extrémité de la verdure, ne redoute ni berger, ni chien, et n'obéit qu'à son caprice.

Après elles, viennent les béliers dont on a découpé la toison pour la peindre de couleurs diverses. Leurs cornes sont entourées de rubans. Leur fierté, leur gravité s'augmentent encore par ces ornements. Ils marchent suivis des chiens armés de colliers brillants dont les pointes d'acier reluisent au soleil. Ces surveillants, soumis et fidèles, cèdent le pas aux béliers quand il n'y a point de dangers à craindre, mais le reprennent au moindre péril.

Derrière eux on voit s'avancer les jeunes moutons et leurs mères : troupe innombrable, dont les sonnettes accompagnent les bêlements des brebis, les aboiements des chiens, les chansons des jeunes bergers.

Ces derniers ferment la marche. Parés de leurs plus beaux habits, ils ont orné leurs chapeaux et leurs flûtes des bouquets qu'ils tiennent de leurs maîtresses. Armés d'épieux au lieu de houlettes, un air guerrier vient se mêler à leur douceur naturelle. Environnés de tous les habitants des hameaux, ils s'avancent en jouant des airs auxquels on répond par des applaudissements. Les bergères sont sur leurs passages : plusieurs d'entre elles versent des larmes : toutes font des vœux pour leur prompt retour; toutes, se tenant par la main, suivent les pasteurs jusqu'à un ruisseau, où les deux troupes séparées chantent alternativement cette chanson :

LES BERGERS.

Adieu, charmantes bergères;
Nous quittons ces beaux climats;
Nous allons porter nos pas
Vers des terres étrangères.
Là, jusqu'à notre retour,
Point de plaisir, point d'amour.

LES BERGÈRES.

Adieu, nos amis, nos frères;
Adieu, fidèles amants;
Rapportez des cœurs constants
A celles qui vous sont chères :
Pour nous, jusqu'à ce retour,
Point de plaisir, point d'amour.

LES BERGERS.

Sur ces montagnes lointaines
Vos troupeaux s'embelliront,

Mais vos bergers souffriront;
Et, pour soulager leurs peines,
Ils n'auront dans ce séjour
Point de plaisir, point d'amour.

LES BERGÈRES.

Le voyageur solitaire
Qui verra notre pays,
S'arrêtera tout surpris,
Et disant à la bergère :
Eh! quoi! dans ce beau séjour,
Point de plaisir, point d'amour?

LES BERGERS.

Si, pour nous rendre infidèles,
Les beautés de ces hameaux
Viennent consoler nos maux,
Nous dirons : Vous êtes belles;
Mais pour nous, jusqu'au retour,
Point de plaisir, point d'amour.

LES BERGÈRES.

Si quelque amant de la ville
Venait, d'un air séducteur,
Pour surprendre notre cœur,
Nous dirons : C'est inutile;
Pour nous, jusqu'à leur retour,
Point de plaisir, point d'amour!

Tel est l'ordre de cette fête que Némorin vit arriver avec tant de douleur.

(*Estelle*, livre IV.)

73.

SÉPARATION.

Estelle et Némorin s'étaient promis de se rendre à la fontaine des alisiers. **FLORIAN.** *Estelle.*

Ils y arrivèrent tous deux bien avant l'heure convenue. Rose accompagnait son amie. Dès que Némorin aperçut sa bergère, il courut au-devant d'elle; Estelle précipita ses pas vers lui. Ils s'abordent, veulent se parler, et ne peuvent prononcer une parole; un poids terrible les oppresse : ils se regardent en pleurant, se prennent tous deux par la main, et, toujours gardant le silence, ils vien-

nent s'asseoir près de la fontaine. Rose s'arrête derrière eux.

« Il faut donc vous quitter encore, s'écria tout à coup le berger : il faut aller souffrir de nouveau les tourments qui m'ont pensé donner la mort! Et c'est vous qui l'avez voulu! c'est vous qui l'avez commandé! Ah! je vous obéis, Estelle; mais vous apprendrez bientôt ce qu'il m'en aura coûté! »

En disant ces mots, Némorin quitte la main de la bergère, et détourne ses yeux pleins de larmes. Estelle fut quelques instants sans répondre. Enfin d'une voix entrecoupée :

« Voilà, dit-elle, comme tu me consoles! voilà comme celui qui possède mon cœur prend soin de le ménager! Ingrat, c'est moi qui demeure, et c'est toi qui oses te plaindre! C'est toi qui oses comparer ce départ à celui que je ne peux me rappeler sans frémir! Songe que le moment de ton retour est marqué, que la main d'Etelle t'attend, que rien ne viendra plus troubler....

— Ah! pardonne, ma chère Estelle, s'écria le pasteur en reprenant sa main, pardonne au délire de la douleur. Je te quitte, je te quitte : ce mot affreux me prive de ma raison. Les plus tristes pressentiments viennent accabler mon âme; les idées les plus funestes me poursuivent; une voix secrète m'avertit que je touche au plus grand des malheurs. O mon amie, ma douce amie, jure-moi de m'aimer toujours : tu me l'as dit mille fois; j'ai besoin de l'entendre encore : j'ai besoin que tu me répètes le serment de ne pas m'oublier....

— T'oublier! interrompt Estelle, eh! regarde où tu me laisses : ici tout est plein de toi; ici je te verrai partout. Cette prairie, cette fontaine, ta maison, celle de ma mère, tout ce qui m'environnera, tout ce qui frappera ma vue, me rappellera Némorin. Je viendrai tous les jours à cette prairie, je m'assoirai à cette fontaine, et mes larmes baigneront la place où tu es à présent assis. Je passerai devant ta maison, je rentrerai dans la mienne, et toutes deux seront un désert. Ah! mon ami, mon bien-aimé, ne crains pas que je t'oublie : craignons plutôt.... Tes terreurs viennent de passer dans mon âme; j'éprouve comme toi d'affreux pressentiments. Hier au soir l'oiseau de la nuit est venu sur ma fenêtre, j'ai entendu ses cris funèbres jus-

qu'à la naissance du jour. Mon ami, mon doux ami.... Ah! ne pars pas, reviens près de ma mère; nos larmes l'apaiseront[1] : ne pars pas, mon cher Némorin, reste avec la moitié de toi-même. Dis, mon ami, réponds-moi, réponds-moi : veux-tu ne pas partir? »

Rose entendit ces paroles et se pressa d'arriver. Némorin allait consentir à ce que désirait Estelle. La sage Rose s'y oppose : elle leur rappelle à tous deux la volonté de Marguerite, les bruits injurieux pour Estelle qu'occasionnerait le retour de Némorin, le respect, l'obéissance qu'ils devaient à leur tendre mère, surtout la peine qu'ils lui causeraient.

Rose parlait, les amants pleuraient : ils cédèrent aux raisons de Rose. Némorin se lève pour partir : mais Estelle le retient : elle lui donne un bracelet de ses cheveux, que le berger mit sur son cœur : puis pressant ses lèvres sur la main d'Estelle, il prononce adieu, le répète encore, et ne peut se résoudre à se mettre en marche. Estelle aussi répétait adieu, lui disait de partir, et ne retirait pas sa main. Enfin Rose les sépare; et, malgré les pleurs, malgré les cris de Némorin, elle entraîne la triste Estelle, qui retournait encore la tête et s'arrêtait pour lui tendre les bras.

Le berger immobile la suivait des yeux. Il ne la vit bientôt plus : alors, faisant un effort, il s'éloigne de la fontaine, et prend le chemin de Lézan.

(*Estelle*, livre IV.)

RESTIF DE LA BRETONNE

(1734-1806)

Restif après Florian ! le saut est un peu vif, et pourtant qu'y a-t-il de plus naturel? Tous deux ne sont-

1. Marguerite, mère d'Estelle, avait demandé à Némorin de conduire les troupeaux à la montagne pendant l'été: le père d'Estelle est mort ; Némorin, à son retour, épousera Estelle dont le deuil sera fini.

ils pas les fils du même père, c'est-à-dire de Rousseau?

C'est un personnage bien étrange que Nicolas Restif de la Bretonne, fils d'un honnête laboureur bourguignon des environs d'Auxerre, devenu ouvrier typographe à Paris, cynique observateur de lui-même et des autres, sortant de son bouge pour aller fréquenter les marquises et les duchesses, ami de Crébillon fils et ami en même temps de M. de Fontanes, traité par Lavater de « Richardson français », ce qui est beaucoup dire, et par presque tout le monde de « Rousseau du ruisseau », ce qui est à peu près exact : champignon prodigieux poussé sur la pourriture du XVIIIe siècle finissant; et aussi réformateur hardi, rêveur paradoxal, philanthrope, communiste, phalanstérien, révolutionnaire du XXe siècle.

L'œuvre est aussi monstrueuse que l'auteur : deux cent cinquante ou trois cents volumes, écrits Dieu sait où et comment, dans quel style, avec quelle orthographe! Leur destinée a été curieuse : à peine ont-ils pu dans leur temps empêcher Restif de mourir de faim, et voilà que maintenant ils font, par leur rareté, la joie des bibliophiles blasés, et qu'un seul exemplaire complet valait 25 000 francs en 1875, et vaut peut-être le double aujourd'hui!

Tous ces livres ne sont pas des romans. Il faut d'abord en séparer le *Glossographe*, le *Mimographe*, le *Thesmographe*, et autres nombreux *graphes* où l'auteur réforme le monde entier; puis des pièces de théâtre dont certaine ne contient pas moins de treize actes. Quant aux romans mêmes, nous ne les énumérerons pas ici : on n'a qu'à se reporter à l'excellente et complète bibliographie qu'a faite Paul Lacroix des œuvres de Restif. Retenons simplement quelques titres dans cette longue liste, qui va de la *Famille vertueuse* (1767) à *Monsieur Nicolas* ou *le Cœur humain dévoilé* (1797, en 16 volumes), impudente et pourtant curieuse

autobiographie. Le plus célèbre de ces romans, le meilleur en effet, est le *Paysan perverti*, ou *les Dangers de la ville* (1775), *histoire récente mise au jour d'après les véritables lettres des personnages*. C'est un livre grossier, comme tout ce qui est sorti de la plume de Restif, mais où il y a du moins une incontestable moralité. L'auteur y raconte les malheurs d'un jeune paysan, Edmond R***, venu à la ville, et gâté par des corrupteurs. L'intrigue est enchevêtrée et tourne au mélodrame le plus noir ; il y a un entassement invraisemblable de catastrophes et de crimes ; le tout est raconté sur un ton fait de sensiblerie et de déclamation : mais il y a des pages mieux venues, par exemple l'arrivée à Auxerre, ou bien la lettre où le redoutable Gaudet d'Arras parle d'avance le langage que tiendra cinquante ans plus tard le Vautrin de Balzac. L'idée du roman est résumée à la première page du livre . « O mes enfants ! restons dans nos hameaux et ne cherchons point à sortir de l'heureuse ignorance des plaisirs des grandes cités ; le vice en donne le goût, l'irréligion excite à s'y livrer, le crime fournit des ressources ; et la misère, l'infamie, le supplice des scélérats en sont quelquefois les suites. » On reconnaît à ces quelques lignes l'influence de Rousseau.

Citons encore, mais sans insister, la *Paysanne pervertie* (1784), où les malheurs d'Ursule font pendant à ceux de son frère Edmond, et où l'on trouve quelques jolies peintures de la naïveté campagnarde ; — les *Contemporaines*, ou *Aventures des plus jolies femmes de l'âge présent* (1780-1785, en 42 volumes), immense répertoire de nouvelles, où sont peintes les mœurs de toutes les classes de la société parisienne ; il est notamment curieux d'étudier dans les *Contemporaines du commun* l'argot, le costume, l'esprit des boutiquières et ouvrières des faubourgs de Paris à la veille de la Révolution ; — enfin la *Vie de mon père* (1779), le seul des ouvrages de Restif qui se puisse lire à peu près sans

dégoût : c'est un assez beau tableau de mœurs patriarcales et villageoises.

Je n'ose pas insister davantage sur un pareil auteur. Il est impossible d'écrire l'histoire du Roman sans le citer, et sans lui faire même une place assez large : car cet animal de génie (pour me servir d'une expression de M. Victor Fournel) se trouve à la source de bien des genres que notre siècle a vus se développer depuis cinquante ans. Beaucoup de nos romanciers, qu'ils le veuillent ou non, relèvent plus ou moins de Restif de la Bretonne : par exemple, les gaulois, comme Pigault-Lebrun ou Paul de Kock ; les réalistes, comme Balzac, et surtout les naturalistes, que je ne veux pas nommer ; les socialistes, comme Eugène Sue ; les feuilletonnistes mêmes, à la Ponson du Terrail : tous ceux-là et bien d'autres peuvent saluer en lui un fécond précurseur. Mais, à vrai dire, cette postérité éprouverait une vive répulsion à se déclarer issue d'un tel père ; et c'est le juste châtiment de Restif d'être ainsi renié jusque dans les meilleures de ses œuvres.

74.

Le paysan a la ville.

RESTIF DE LA BRETONNE. *Le Paysan perverti.*

*Edmond R*** (le paysan) écrit à son frère Pierrot qui est resté au village, et lui raconte son arrivée à Auxerre, en ces termes assez naïfs, qui sont un médiocre modèle de style :*

Mon cher frère,

Je mets la main à la plume pour te dire que nous sommes arrivés heureusement, Georges[1] et moi, et que l'âne de notre mère n'a aucun mal, quoiqu'il nous ait bien fait de la peine ; car il a jeté notre frère et mon bagage dans un fossé ; mais notre frère ne s'en ressent pas du tout, et rien n'est gâté. Et comme nous sommes arrivés

1. Frère d'Edmond et de Pierre.

trop tard, Georges couche ici et demain il partira. O mon frère, si tu voyais quel boulevari et quel tapage, et quel remuement, et avec ça comme on est joyeux ici! tu serais tout étonné : car tout le monde y est brave[1], et la moitié ne fait rien; on joue, on se divertit, on boit, et les cabarets sont tout pleins. Nous avons vu tout cela parce que le bon M. Parangon[2] nous a dit d'aller nous promener un peu par la ville, et un de ses apprentis nous a conduits tout partout. Ah! comme les églises sont belles! Si tu voyais! si tu voyais! Il y a dans la cathédrale un Saint-Cristophe qui a pour bâton un chêne de bien cinquante pieds de haut, qui ne lui vient qu'au menton. Oh! c'est curieux à voir! Et puis il y a une horloge bien haute, bien haute; et au cadran il y a une boule qui marque les lunes; quand il n'y en a point, elle est toute noire, et, dès qu'elle commence, la boule devient un peu dorée, et puis plus, et puis plus, jusqu'à ce qu'elle soit pleine, où elle est toute dorée; et puis elle diminue, elle diminue et redevient toute noire. Et puis il y a des promenades plantées d'arbres qui sont comme le tilleul qui est devant notre église; et puis il y a une rivière, et puis des bateaux, et puis des coches, et puis des trains de bois flottés, et puis des moulins; je ne saurais te dire tout ce qu'il y a.... Je te dirai que, comme j'écrivais mes deux autres pages, une demoiselle que je prenais d'abord pour Mme Parangon (car, par malheur, cette dame n'est pas ici, et je ne le savais pas), cette demoiselle donc est venue regarder par-dessus mon épaule, et puis elle s'est mise à rire en disant : *Et puis il y a! et puis il y a! et puis son âne qui joue un rôle!* Elle a chuchoté je ne sais quoi à M. Parangon, qui est venu lire ma lettre et qui a ri, et qui m'a dit qu'il m'apprendrait à mieux écrire que ça, et moi je n'en serai pas fâché, quoiqu'il m'ait rendu bien honteux; car je sens bien que j'écris mal, n'ayant jamais écrit de moi-même; car, quand j'écrivais mes versions de latin, M. le curé me dictait, et ne me laissait rien faire de mon estoc[3]. Mais je finis bien vite de peur que la rieuse vienne

1. Dans le sens de *qui a belle figure, qui est bien mis, qui a l'air à son aise.*

2. M. Parangon est un peintre, parent éloigné d'Edmond, et qui doit le protéger.

3. *De moi-même.*

encore regarder; car j'entends M. Parangon qui lui dit : *Sa lettre est naïve, mais elle n'est pas si bête.* Je suis, mon cher frère, ton très humble et très obéissant serviteur et frère.

Edmond R***.

J'assure de nos respects nos chers père et mère, et je fais bien des compliments à nos frères et sœurs, ainsi qu'à Marie-Jeanne.

(*Le Paysan perverti*, lettre I.)

75.

PERDITION.

RESTIF DE LA BRETONNE. *Le Paysan perverti.*

Tels sont les exécrables conseils qu'adresse à Edmond le cynique Gaudet d'Arras, ancien cordelier, dangereux scélérat, qui dans le roman devrait logiquement finir sur l'échafaud : mais il se suicide dans sa prison :

Te voilà dans un âge où le sens froid est nécessaire ; il est temps que l'ambition succède au goût du plaisir. Je veux te faire un sort, un nom, et j'espère te porter aussi loin qu'il sera possible. Tu as du génie, de l'activité, de la figure; j'ai des amis, de l'intrigue, de la souplesse ; nous réussirons, et j'aurai en t'élevant le plaisir inexprimable qu'a le Créateur en contemplant sa créature : plaisir que les cœurs bien faits sentent, et pour lesquels il n'est pas de terme.... Pour toi, mon ami, tu n'es pas une femmelette légère, et je fonde sur toi les plus vastes projets. Qu'est-ce que la vie? la durée d'un drame où nous faisons notre personnage. La représentation est-elle finie, le tyran poignardé, le prince légitime remis sur le trône, la princesse opprimée délivrée par le héros, etc., tout cela va souper ensemble. Allons donc, comme les personnages d'une pièce de théâtre, fermement à notre but, sans nous embarrasser des coups de poignard qu'il faut donner pour amener le dénouement ; faisons-nous craindre, aimer, admirer! Que tous les moyens nous soient bons. Au fond, que risquons-nous? De nous faire un sort heureux. Les lois, ce vain épouvantail des âmes timides, que nous feront-elles? Le pis qu'elles puissent

donner, c'est la mort. Mais, je te le demande, la mort dans notre lit ne sera-t-elle pas aussi douloureuse et plus effrayante? Si les lois n'arrêtaient pas le coupable, serait-il immortel? Souvent sa destinée n'est avancée que de quelques mois, de quelques jours; peut-être que des maux pires que la mort étaient sur le point de l'assaillir. Mettons-nous donc au-dessus de toute crainte. Mais, diras-tu, l'honneur? Cette chimère n'existe plus. Combien de fripons, qui ont tout violé pour s'enrichir, languiraient aujourd'hui dans le mépris, sans leurs heureux larcins! Ils sont honorés, fêtés, respectés; leurs filles épousent des ducs, des marquis; sans la scélératesse de leurs pères, elles seraient femmes d'un cordonnier. Rien n'est donc plus idéal que l'honneur; les conventions des hommes là-dessus ont tout fait, et peuvent tout défaire : c'est une vérité dont il faut se convaincre. La totalité des êtres ne peut faire aucun mal, relativement à son principe; mais entre eux, ils peuvent s'arracher des portions de vie, d'aisance, et produire ainsi un mal relatif, dont tout l'effet se réduit à l'action du batelier qui rejette dans le fleuve l'eau passée à travers les joints de son bateau.

Que rien ne puisse donc t'arrêter, ni t'épouvanter dans la carrière que nous allons parcourir. Que peuvent nous faire les hommes, si nous ne réussisons pas? Et dans le cas opposé, quel rôle glorieux nous remplirons! Quelle foule de sensations délicieuses nous saurons nous procurer! Toujours hors de nous-mêmes, la vie s'écoulera comme un instant... Voyons tout en grand, mon ami; la noblesse de l'homme consiste à faire rapporter à lui le plus d'existences qu'il est possible.

(*Le Paysan perverti*, lettre CLXXII.)

LE ROMAN AU XIXe SIÈCLE

Le XIXe siècle est par excellence le siècle du roman. Il s'ouvre par des romans, ceux de Chateaubriand, et il va se terminer encore par des romans; et si, entre ce commencement et cette fin, de 1820 à 1880, il y a eu toute une admirable et puissante floraison poétique, ce n'a pas été du moins au détriment du roman, qui l'a provoquée à sa naissance et qui la recueille aujourd'hui expirante : c'en a été plutôt comme un dédoublement triomphal. Les poètes semblent d'ailleurs s'être eux-mêmes inclinés devant la maîtrise du genre : Hugo enfant écrit *Bug-Jargal;* homme, *Notre-Dame* et les *Misérables;* vieillard, *Quatre-vingt-treize.* A tous les moments du siècle le roman est partout et revêt toutes les formes.

Aussi vouloir en étudier avec détail les diverses manifestations, entreprendre de les juger et de les classer toutes avec une rigoureuse exactitude, serait une œuvre considérable, presque impossible, et en tout cas prématurée. Il nous faut aller au plus court et au plus clair, et nous en tenir à trois grandes divisions principales :

1° Jusque vers 1830, le roman, encore lié à la poésie, s'agite et cherche ses voies : il reflète à la fois les idées du siècle disparu et celles du siècle nouveau ; c'est une période de croissance vigoureuse, mais encore un peu confuse et mal ordonnée.

2° De 1830 jusqu'à 1870 environ, le roman atteint son plein épanouissement. Des auteurs de cette épo-

que la plupart sont morts aujourd'hui ; quelques-uns survivent encore, mais leur œuvre est achevée; ils appartiennent déjà au passé, c'est-à-dire à cette génération qui a écrit sous le gouvernement de Juillet et sous le second Empire. Quatre ou cinq grands noms dominent tous les autres et leur servent de ralliement : George Sand, Balzac, Mérimée, Hugo, Dumas.

3° Enfin restent les contemporains, les célèbres d'hier ou de demain, qui luttent encore aujourd'hui dans la mêlée : ceux-là, nous les voyons, nous les touchons, nous les aimons, et peut-être les connaissons-nous assez mal. Leur œuvre n'est pas finie, et nous ménage assurément encore plus d'une surprise. Nous ne leur consacrerons pas d'étude détaillée, et nous laissons au lecteur le soin de découvrir en eux, s'il est possible, quelques symptômes précurseurs de ce XXe siècle, où le roman, quoi qu'il arrive, tiendra encore une grande place.

Le Roman de 1800 à 1830.

Un nom résume en lui les principales aspirations du siècle et presque toute la gloire de ces trente premières années : c'est celui de Chateaubriand *. Poète en prose, il donne au roman l'éclat et la dignité de l'ode et de l'épopée ; mieux encore, il le fait aimer, et lui gagne la secrète sympathie de tous les cœurs. *Atala*, *René*, les *Natchez*, le *Dernier Abencérage :* le siècle connaîtra des romans plus parfaits et plus vraiment originaux, mais il n'en comptera pas qui aient autant ébloui les imaginations et remué les âmes. C'est depuis Chateaubriand que nous sommes tous romanesques, même ceux qui s'en défendent le

plus, comme M. Zola. René, si faux qu'il nous paraisse aujourd'hui, a incarné en lui l'âme moderne souffrante, qui a perdu la ferme assurance et la certitude bienheureuse d'un Bossuet ; René n'est pas une exception, il n'est pas un monstre : il est le représentant le plus illustre d'une famille qui a duré plus d'un siècle, et qui n'est peut-être pas encore éteinte. Ses ancêtres sont le Cléveland de Prévost, puis Saint-Preux et Werther. Sa descendance est innombrable : Obermann (de Sénancour), Léonce de Mondoville (dans *Delphine*), Adolphe (de Benjamin Constant), Amaury (dans *Volupté* de Sainte-Beuve), Charles Munster (des *Proscrits*, de Nodier), Lélia (de George Sand), Octave (d'Alfred de Musset), sans compter les étrangers, Lara, Manfred, Jacopo Ortiz, et nos héros romantiques, les Didier, les Rolla : enfin je ne jurerais pas que cette race soit éteinte aujourd'hui, et que nos pessimistes actuels n'aient pas quelque peu hérité cette tristesse de leur grand devancier.

Avec infiniment moins d'éclat et de poésie dans le style, Mme de Staël * a servi aussi utilement la cause du roman : *Delphine* relève directement de la *Nouvelle Héloïse*, et *Corinne* est l'essai original d'un art plus libre. — Dans *Adolphe*, de Benjamin Constant * la poésie a disparu tout à fait : il ne reste plus qu'une courte et navrante analyse d'une maladie morale. — Vers le même temps, loin de cette terre de France si profondément troublée, s'élaboraient de petites œuvres, d'une forme pure, d'une simplicité achevée, qui contrastaient avec tous ces rêves de mélancolie désespérée : ce sont les courts récits du comte Xavier de Maistre *.

Tels sont les quatre plus grands romanciers de ce siècle à son aurore ; mais au-dessous d'eux il est facile d'en reconnaître et d'en signaler un grand nombre d'autres, dont le souvenir un peu effacé mérite cependant de se perpétuer jusqu'à nous.

Voici les principaux :

— Fiévée (1767-1839), célèbre par quelques romans d'une inspiration tendre et vertueuse : *la Dot de Suzette* (1798), et *Frédéric* (1799).

— Ducray-Duminil (1761-1819), auteur aimé de la jeunesse, pour qui il a écrit de nombreuses histoires, notamment *Victor* ou *l'Enfant de la forêt* (1796).

— Ducange (1783-1833), fécond dramaturge, et non moins infatigable romancier.

— Pigault-Lebrun (1753-1835), aïeul d'Emile Augier, dont les nombreux romans pleins d'une verve populaire et triviale (*M. Botte*, 1802) semblent relier l'œuvre de Restif de la Bretonne à celle de Paul de Kock.

— Mme de Charrière (1746-1805), l'amie de Benjamin Constant, dont les œuvres, jadis fort goûtées, appartiennent aux dernières années du XVIIIe siècle : ce sont les *Lettres neuchâteloises* (1784) ; *Caliste*, ou *Lettres écrites de Lausanne* (1786), où se trouve peut-être la première idée de *Corinne* ; enfin *Trois femmes* (1797).

— Mme de Souza (1761-1836) esprit délicat, écrivain charmant, connue par *Adèle de Sénanges* (1794) et *Charles et Marie* (1801).

— Mme la baronne de Krüdener (1764-1824), dont la *Valérie* (1803) fit autrefois grand bruit.

— Mme Cottin (1773-1807), auteur de *Claire d'Albe* (1798), de *Mathilde* (1805), et d'*Élisabeth* ou *les Exilés de Sibérie* (1806) : X. de Maistre a repris ce dernier sujet et l'a traité avec bien plus de goût et de sentiment dans la *Jeune Sibérienne*.

— Mme de Genlis (1746-1830), intarissable auteur, personnage assez peu aimable, quoique tous les enfants l'adorent pour ses *Veillées du Château* (1784), et ses cours de morale en action. George Sand disait avoir puisé dans ses *Battuécas* (1814) ses premiers instincts démocratiques et socialistes.

— Mme de Duras (1778-1829), dont *Ourika* (1823) et

Édouard (1825) ne manquent pas d'une certaine originalité.

— Citons encore Mme de Rémusat, Mme Sophie Gay, Mme Pauline de Meulan (plus tard Mme Guizot). Jamais la littérature féminine n'avait jeté dans le roman un pareil éclat depuis Mme de La Fayette : c'est tout un bataillon sacré qui entoure Mme de Staël, et qui annonce la venue de George Sand.

Au-dessus de ces petits auteurs, aujourd'hui bien oubliés, et à côté des grands noms que nous citions plus haut, il convient de signaler deux ou trois écrivains remarquables, qui n'ont pour ainsi dire pas eu de devanciers, et qui se tiennent un peu à l'écart de leurs contemporains. C'est d'abord Charles Nodier * l'auteur de *Trilby* et de la *Fée aux Miettes*, qui rompt avec la tradition de Rousseau et rétablit dans ses droits le conte élégant et frivole, si cher au génie français. C'est Stendhal *, esprit original et primesautier, que l'amour du paradoxe a trop souvent égaré : son *Rouge et Noir* est une œuvre d'une psychologie raffinée et cruelle; ce n'est pas encore tout à fait le réalisme d'un Balzac, mais c'est déjà un art nouveau. Enfin Alfred de Vigny inaugure avec éclat le genre contestable du roman historique ; mais avec lui nous sommes déjà en plein romantisme, et nous touchons à la deuxième époque du roman au XIXe siècle, la plus belle et la plus féconde.

CHATEAUBRIAND

(1768-1848)

Au printemps de 1791 le jeune vicomte René de Chateaubriand s'embarquait à Saint-Malo pour les États-Unis. Quoiqu'il n'eût pas encore vingt-trois ans,

il emportait déjà au Nouveau Monde bien des regrets et des désillusions : une âme inquiète et ardente dont les énergies ne trouvaient pas d'emploi, un besoin insatiable de gloire et d'amour que l'existence ne devait jamais complètement satisfaire, le tendre souvenir d'une sœur chérie qu'il n'avait jamais quittée et dont il subissait l'ascendant, un penchant à la rêverie mélancolique qu'avaient développé en lui les longues promenades solitaires sur le bord des falaises bretonnes, en somme un peu de tristesse et beaucoup d'orgueil : avec cela, nourri de Rousseau, ivre comme lui du sentiment de la nature et de l'indépendance, le cœur encore troublé de la lecture de *Gœthe* et endolori des souffrances de Werther : tel était Chateaubriand quand il mit le pied sur le sol de la libre Amérique. Il y passa huit mois, dans l'éblouissement de son imagination et dans l'enchantement de tout son être : juste le temps d'y rêver un peu, et, tout en rêvant, « de faire sa palette et de ramasser ses couleurs » (Sainte-Beuve). Rappelé brusquement en France par l'annonce de la captivité du roi, il est entraîné à la dérive par le flot des évènements : c'est la Terreur, l'émigration, le champ de bataille où il est laissé pour mort, puis l'exil à Londres, la misère, la révolte désespérée contre Dieu, enfin, après la mort d'êtres chéris, la grande crise morale d'où sort cet hymne admirable : *le Génie du Christianisme* (1802). A ce même moment il donne au public ses premiers romans.

Atala, *René*, les *Natchez* forment une trilogie dont les proportions sont fort irrégulières, mais dont le plan est pourtant bien net. Tous trois sont tirés d'une vaste épopée romanesque sortie de la plume féconde du poète voyageur : ce manuscrit primitif avait 2,383 pages in-folio, et il portait un titre bien caractéristique : *les Natchez* ou *l'Homme de la Nature*.

Atala qui parut d'abord (*Atala* ou *les Amours de deux Sauvages dans le désert*, 1801), est le premier de ces

trois tableaux que Chateaubriand devait présenter aux yeux de ses contemporains émerveillés. C'est le portrait idéalisé de l'homme de la nature : ces deux sauvages, ce désert, tout cela sent très fort son Rousseau, quoique l'auteur s'en défende vivement dans sa préface. La scène se passe dans les dernières années du XVII[e] siècle, au fond de la Louisiane, chez les Natchez, ces héros de l'indépendance américaine qui devaient bientôt tomber sous nos coups. Le vieux Chactas, « le patriarche et l'amour des déserts », raconte les souvenirs de sa jeunesse. Au moment où il prend la parole, il est devenu un sauvage à demi civilisé, qui sait les langues vivantes et les langues mortes de la vieille Europe, qui a vu la France, assisté aux tragédies de Racine, écouté les oraisons funèbres de Bossuet, soupé chez Ninon, et conversé familièrement avec Fénelon : tout cela est bien peu naturel, mais est nécessaire pour expliquer le raffinement de langage et les pastiches homériques du vieux Natchez. Le roman de sa jeunesse est simple et touchant : il a aimé une jeune Indienne, qui lui avait sauvé la vie; Atala était belle, avec « je ne sais quoi de vertueux et de passionné, dont l'attrait était irrésistible »; elle avait « une extrême sensibilité, unie à une mélancolie profonde »; de plus elle aimait Chactas ; mais, comme elle avait juré à sa mère mourante de conserver sa virginité, elle a souffert de son amour, et elle a préféré mourir. Le drame consiste seulement dans la peinture des deux amants qui marchent et causent dans la solitude, et dans le tableau des troubles de l'amour au milieu du calme des déserts. Moins passionnée que Manon, moins idéalement pure que Virginie, Atala n'en est pas moins une gracieuse et poétique figure, digne d'être rapprochée de ces illustres modèles, et que la magie du style de Chateaubriand a conservée vivante encore à nos yeux. Un troisième personnage complète ce petit drame : c'est le Père

Aubry, « l'homme des anciens jours, » qui depuis plus de trente ans vit au milieu des Indiens : ce vénérable missionnaire, qui tient à la fois du Las Casas de Marmontel, et du Vicaire Savoyard de Rousseau, console la foi souffrante d'Atala, et essaie d'ouvrir l'âme de Chactas aux enseignements de la parole divine. Enfin ce simple récit se déroule dans un cadre magnifique : d'un côté les vertes savanes où bondissent les buffles et les bisons, de l'autre des massifs surchargés d'une végétation luxuriante, de lianes enchevêtrées, de magnolias aux roses blanches, de palmiers gigantesques : et tout au fond de la vallée, les flots majestueux et sonores du Meschacébé !

Telle était l'histoire que le vieux Chactas contait gravement à René, un soir, à la clarté de la lune, assis avec lui sur la poupe de sa pirogue, comme ils allaient tous deux à la chasse du castor. Mais quel était cet Européen, ce René, égaré au milieu des solitudes du Nouveau Monde? Chateaubriand nous l'apprend dans le second de ses romans, *René*, ou *les Effets des passions*, qui parut pour la première fois en 1802 avec le *Génie du Christianisme*, dont *Atala* n'était déjà, dans la pensée de l'auteur, qu'un épisode avant-coureur [1].

René est l'homme de la société ; c'est un jeune Français civilisé, c'est René de Chateaubriand lui-même, tel qu'il était à vingt-trois ans, ou du moins tel qu'il croyait être. René souffre d'un mal, qu'il croit exceptionnel, et que d'autres ont ressenti pourtant avant lui. Déjà Saint-Preux, et le Promeneur Solitaire avaient pris la nature à témoin de leurs rêveries désolées; déjà Werther avait inutilement torturé son cœur, et n'y avait trouvé que le désespoir et le néant. Cette disposition souffrante de l'esprit a toujours existé, mais c'est seulement à la fin du XVIIIe siècle

1 En 1805, *René* parut imprimé à part.

qu'elle prend en France cette forme aiguë, à la fois endémique et épidémique, qui a laissé tant de traces dans notre littérature: René fut le héros de roman sur lequel se modelèrent pendant cinquante ans toutes les âmes en peine, sans compter bon nombre d'autres, parfaitement bien portantes. Ce mal bizarre est bien moins intéressant que ne se le figure le malade : car il est fait surtout d'égoïsme et d'orgueil. René ne voit que lui-même ici-bas, il ne s'occupe que de lui, il se délecte à la pensée qu'il est unique au monde ; il déclare volontiers que dans l'humanité tout entière il n'a pas un ami (un ami serait un égal); il s'enfuit au milieu des déserts pour s'y entretenir à loisir de sa seule personne. Au fond, de quoi souffre-t-il? de la disproportion qui existe entre l'idéal et la réalité, entre la puissance de l'imagination et celle de la volonté. Incapable d'agir, il se complaît dans de stériles aspirations vers le génie et vers l'amour ; tandis qu'il rêve l'impossible, il se dispense du possible, et n'accomplit pas la simple tâche humaine qui lui est dévolue. Sans cesse occupé à dédoubler et à scruter son être, il ne saurait être heureux un instant : au fond de toutes ses pensées et de tous ses sentiments, il découvre un ver rongeur qui les vicie et qui les gâte ; il traîne, impuissant, son éternel ennui. Pourtant, rassurons-nous, René ne se tuera pas comme Werther : René écrira quelque jour ses *Mémoires d'outre-tombe*. Il jouit trop vivement de sa tristesse pour être tout à fait sincère et pour nous émouvoir vraiment : sa rhétorique est trop habile, ses attitudes trop parfaites ; nous restons éblouis et charmés devant ce grand artiste en mélancolie, mais nous oublions complètement de le plaindre. Tel est René ; tel il se montre à nous dans ce petit livre, débordant de poésie : un intérêt dramatique vient animer cette courte confession : c'est l'histoire de la sœur de René, de cette énigmatique Amélie, qui va cacher au fond d'un cloître l'aveu d'un amour impos-

sible et fatal. René, désespéré, s'enfuit de ce vieux monde où les passions ont de si funestes effets, et va demander le bonheur aux solitudes lointaines et inviolées de la Louisiane.

Les *Natchez* ne parurent que près de trente ans plus tard : ils furent publiés pour la première fois dans l'édition complète que Chateaubriand donna de ses œuvres à la fin de la Restauration (1826-1831, en 31 volumes [1]). Cette œuvre n'est autre chose que le résidu de cette vaste composition primitive, d'où l'auteur avait déjà tiré *Atala*, *René*, et d'opulentes descriptions du continent américain. Bien des ornements ont dû paraître fanés après un si long temps : Chateaubriand nous dit avoir beaucoup effacé, et même beaucoup brûlé ; il mit un peu d'ordre dans ce chaos d'imagination ; il tâcha du moins, nous dit-il, en repassant le pinceau sur le tableau, de n'en pas trop éteindre les couleurs : à en juger par ce qui reste, nous pouvons hardiment rendre hommage à la juvénile surabondance qui devait distinguer l'œuvre primitive.

L'intérêt est double dans ce roman. Nous y trouvons à la fois la peinture des sauvages et celle de l'homme civilisé. Que deviennent les Natchez en contact avec les Français? Que devient René en contact avec les Natchez ? — L'arrivée des Européens est pour les Natchez la source de tous les maux : les infortunés sauvages seront décimés et massacrés ; ils perdront même quelque peu de leur intégrité morale, puisqu'ils pourront compter parmi eux des traîtres comme le féroce Oudouré. Nous nous apitoyons sur leur sort, et surtout sur la destinée du brave et fidèle Outougamiz, de la douce et tendre Céluta, de la vive et sensible Mila. En même temps notre imagination se laisse bercer aux grands mots sonores dont l'auteur

1. Les *Natchez* forment le XIXe et le XXe volume.

émaille ce récit, aux métaphores trop peu naïves, à tout ce bric-à-brac pittoresque, à ces tomawacks, à ces Manitous, ces calumets de paix, qui nous feraient sourire aujourd'hui sans la prestigieuse magie du style de Chateaubriand. — Quant à René, quelle est sa vie? Trouve-t-il enfin la paix de l'âme si ardemment souhaitée? Hélas! il n'en est rien, et cela n'est pas pour nous étonner. Cet insupportable rêveur cause le malheur de tous ceux qui l'approchent, et le sien propre. « René avait désiré un désert, une femme, et la liberté : il possédait tout cela et quelque chose gâtait cette possession. Il aurait béni la main qui du même coup l'eût débarrassé de son malheur passé et de sa félicité présente... Le vide qui s'était formé au fond de son âme ne pouvait pas être comblé. René avait été atteint d'un arrêt du ciel qui faisait à la fois son supplice et son génie : René troublait tout par sa présence. » Plaignons sincèrement du moins la pauvre Céluta, qui aime cet insensé, qui souffre de son absence, et qui en reçoit pour toute consolation la fameuse lettre datée : *du Désert, la trente-deuxième neige de ma naissance*, lettre dont Chateaubriand disait en 1831, qu'il ne l'écrirait plus alors. C'est possible, mais il devait se réjouir encore d'avoir pu jadis l'écrire. La fin du roman marque aussi la fin de cette existence absurde : René tombe sous la hache du traître Oudouré, et en expirant il trouve encore le moyen de laisser derrière lui toute une traînée d'infortune : Outougamiz s'ouvre les veines, Céluta se noie, pour être dignes l'un et l'autre d'un si grand homme. Enfin la race de René ne meurt pas avec lui; il laisse une fille, Amélie : et plût à Dieu qu'il n'ait laissé que cette postérité!

En même temps que les *Natchez* avait paru, dans l'édition complète, un autre court roman, *les Aventures du dernier Abencérage*, qui datent aussi de la jeunesse de l'auteur. C'est une œuvre moins tour-

mentée et plus simple. Chateaubriand y dépeint l'amour malheureux d'Aben-Hamet, le dernier des Abencérages, pour une jeune Espagnole, Blanca de Bivar. Tout sépare les deux amants, l'inimitié de leurs dieux, de leurs patries et de leurs familles; le dernier Abencérage quitte Grenade à jamais, et part pour le pèlerinage de La Mecque dont il ne doit pas revenir. Il se dégage de ce poétique récit une impression de mélancolie plus sincère et plus douce que de toutes les déclamations de René.

Pour être complet, il resterait, semble-t-il, à parler des *Martyrs* (1809); mais à propos de ce dernier ouvrage se pose devant nous cette question que nous ne pouvons éluder, et qui se posait déjà au sujet d'*Atala*, et de *René*, et des *Natchez*: est-ce là vraiment un roman? Sans doute le chaste amour d'Eudore et de Cymodocée, et surtout le bel épisode de Velléda relèvent du roman: mais il est difficile d'appeler de ce nom l'œuvre entière, si visiblement inspirée de ce *Télémaque*, dont Chateaubriand a dit avec beaucoup de justesse: « Certainement le *Télémaque* diffère encore plus du roman que du poème, dans le sens où nous entendons aujourd'hui ces deux mots. » Les *Martyrs*, avec les invocations de l'auteur à la Muse, les longs récits épiques, le merveilleux de la fable, et surtout la cadence rythmée du style, sont le plus beau peut-être de nos poèmes romanesques.

Atala, *René*, les *Natchez*, et le *Dernier Abencérage* sont davantage des romans: appelons-les donc, si l'on veut, des romans poétiques. Ils ont du moins donné naissance à un type, à ce mélancolique René que nous retrouverons, maintes fois, à peine déguisé, dans les œuvres du temps. Mais la gloire la plus claire de Chateaubriand est surtout, semble-t-il, dans la rénovation poétique dont il avait donné le signal: cette admirable prose conduit tout droit aux vers de Lamartine et de Hugo.

76.

Les funérailles d'Atala.

CHATEAUBRIAND. *Atala ou les Amours de deux Sauvages dans le désert.*

Vers le soir nous transportâmes ses précieux restes à une ouverture de la grotte qui donnait vers le nord. L'ermite[1] les avait roulés dans une pièce de lin d'Europe, filé par sa mère : c'était le seul bien qui lui restât de sa patrie, et depuis longtemps il le destinait à son propre tombeau. Atala était couchée sur un gazon de sensitives des montagnes ; ses pieds, sa tête, ses épaules et une partie de son sein étaient découverts ; on voyait dans ses cheveux une fleur de magnolia fanée... Ses lèvres comme un bouton de rose cueilli depuis deux matins semblaient languir et sourire. Dans ses joues d'une blancheur éclatante on distinguait quelques veines bleues. Ses beaux yeux étaient fermés, ses pieds modestes étaient joints, et ses mains d'albâtre pressaient sur son cœur un crucifix d'ébène ; le scapulaire de ses vœux était passé à son cou. Elle paraissait enchantée par l'Ange de la mélancolie et par le double sommeil de l'innocence et de la tombe. Je n'ai rien vu de plus céleste. Quiconque eût ignoré que cette jeune fille avait joui de la lumière aurait pu la prendre pour la statue de la Virginité endormie.

Le religieux ne cessa de prier toute la nuit. J'étais assis en silence au chevet du lit funèbre de mon Atala. Que de fois durant son sommeil j'avais supporté sur mes genoux cette tête charmante ! Que de fois je m'étais penché sur elle pour entendre et pour respirer son souffle ! Mais à présent aucun bruit ne sortait de ce sein immobile, et c'était en vain que j'attendais le réveil de la beauté.

La lune prêta son pâle flambeau à cette veillée funèbre. Elle se leva au milieu de la nuit, comme une blanche vestale qui vient pleurer sur le cercueil d'une compagne. Bientôt elle répandit dans les bois ce grand secret de la mélancolie, qu'elle aime à raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des mers. De temps en temps le religieux plongeait un rameau fleuri dans une eau consacrée, puis, secouant la branche humide, il parfumait la nuit des

1. Le Père Aubry, des missions indiennes.

baumes du ciel. Parfois il répétait sur un air antique quelques vers d'un vieux poète nommé Job, il disait :

« J'ai passé comme une fleur; j'ai séché comme l'herbe des champs.

« Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée à un misérable, et la vie à ceux que sont dans l'amertune du cœur? »

Ainsi chantait l'ancien des hommes. Sa voix grave et un peu cadencée allait roulant dans le silence des déserts. Le nom de Dieu et du tombeau sortait de tous les échos, de tous les torrents, de toutes les forêts. Les roucoulements de la colombe de Virginie, la chute d'un torrent dans la montagne, les tintements de la cloche qui appelait les voyageurs, se mêlaient à ces chants funèbres, et l'on croyait entendre dans les *Bocages de la Mort*[1] le chœur lointain des décédés qui répondait à la voix du solitaire.

Cependant une barre d'or se forma dans l'Orient. Les éperviers criaient sur les rochers, et les martres rentraient dans le creux des ormes ; c'était le signal du convoi d'Atala. Je chargeai le corps sur mes épaules ; l'ermite marchait devant moi, une bêche à la main. Nous commençâmes à descendre de rochers en rochers: la vieillesse et la mort ralentissaient également nos pas. A la vue du chien qui nous avait trouvés dans la forêt[2] et qui maintenant, bondissant de joie, nous traçait une autre route, je me mis à fondre en larmes. Souvent la longue chevelure d'Atala, jouet des brises matinales, étendait son voile d'or sur mes yeux; souvent, pliant sous le fardeau, j'étais obligé de le déposer sur la mousse, et de m'asseoir auprès, pour reprendre des forces. Enfin nous arrivâmes au lieu marqué par ma douleur; nous descendîmes sous l'arche du pont. O mon fils, il eût fallu voir un jeune sauvage et un vieil ermite à genoux vis-à-vis l'un de l'autre, creusant avec leurs mains un tombeau pour une pauvre fille dont le corps était étendu près de là, dans la ravine desséchée d'un torrent!

Quand notre ouvrage fut achevé, nous transportâmes la beauté dans son lit d'argile. Hélas! j'avais espéré de préparer une autre couche pour elle! Prenant alors un peu de

1. C'était le cimetière de la mission.

2. Ce chien était habitué à chercher les voyageurs égarés, comme les chiens du Saint-Bernard.

poussière dans ma main et gardant un silence effroyable, j'attachai pour la dernière fois mes yeux sur le visage d'Atala. Ensuite je répandis la terre du sommeil sur un front de dix-huit printemps; je vis graduellement disparaître les traits de ma sœur, et ses grâces se cacher sous le rideau de l'éternité ; son sein surmonta quelque temps le sol noirci, comme un lis blanc s'élève au milieu d'une sombre argile : « Lopez [1], m'écriai-je alors, vois ton fils inhumer ta fille! » et j'achevai de couvrir Atala de la terre du sommeil.

(*Atala ou les Amours de deux Sauvages dans le désert.*)

77.

La tristesse de René.

CHATEAUBRIAND. *René ou les Effets des passions.*

La solitude absolue, le spectacle de la nature, me plongèrent bientôt dans un état presque impossible à décrire. Sans parents, sans amis, pour ainsi dire, sur la terre, n'ayant point encore aimé, j'étais accablé d'une surabondance de vie. Quelquefois je rougissais subitement, et je sentais couler dans mon cœur comme des ruisseaux d'une lave ardente ; quelquefois je poussais des cris involontaires, et la nuit était également troublée de mes songes et de mes veilles. Il me manquait quelque chose pour remplir l'abîme de mon existence ; je descendais dans la vallée, je m'élevais sur la montagne, appelant de toute la force de mes désirs l'idéal objet d'une flamme future ; je l'embrassais dans les vents ; je croyais l'entendre dans les gémissements du fleuve; tout était ce fantôme imaginaire, et les astres dans les cieux, et le principe même de vie dans l'univers.

Toutefois cet état de calme et de trouble, d'indigence et de richesse, n'était pas sans quelques charmes: un jour je m'étais amusé à effeuiller une branche de saule sur un ruisseau, et à attacher une idée à chaque feuille que le courant entraînait. Un roi qui craint de perdre sa couronne par une révolution subite, ne ressent pas des angoisses plus vives que les miennes à chaque accident qui menaçait les débris de mon rameau. O faiblesse des mortels!

1. Lopez, père d'Atala, bienfaiteur de Chactas.

ô enfance du cœur humain qui ne vieillit jamais! Voilà donc à quel degré de puérilité notre superbe raison peut descendre! Et encore est-il vrai que bien des hommes attachent leur destinée à des choses d'aussi peu de valeur que mes feuilles de saule.

Mais comment exprimer cette foule de sensations fugitives que j'éprouvais dans mes promenades? Les sons que rendent les passions dans le vide d'un cœur solitaire ressemblent au murmure que les vents et les eaux font entendre dans le silence d'un désert; on en jouit, mais on ne peut les peindre.

L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes: j'entrai avec ravissement dans les mois des tempêtes. Tantôt j'aurais voulu être un de ces guerriers errant au milieu des vents, des nuages et des fantômes; tantôt j'enviais jusqu'au sort du pâtre que je voyais réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles qu'il avait allumé au coin d'un bois. J'écoutais ses chants mélancoliques, qui me rappelaient que dans tout pays le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs.

Le jour, je m'égarais sur de grandes bruyères terminées par des forêts. Qu'il fallait peu de chose à ma rêverie! Une feuille séchée que le vent chassait devant moi, une cabane dont la fumée s'élevait dans la cime dépouillée des arbres, une roche écartée, un étang désert où le jonc flétri murmurait! Le clocher solitaire s'élevant au loin dans la vallée a souvent attiré mes regards; souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage, qui volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent; j'aurais voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentait: je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur: mais une voix du ciel semblait me dire: « Homme, la saison de la migration n'est pas encore venue; attends que le vent de la mort se lève; alors tu déploieras ton vol vers ces régions inconnues que ton cœur demande. »

Levez-vous vite, orages désirés, qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie! Ainsi disant, je marchais

à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie, ni frimas, enchanté, tourmenté, et comme possédé par le démon de mon cœur.

La nuit, lorsque l'aquilon ébranlait ma chaumière, que les pluies tombaient en torrent sur mon toit, qu'à travers ma fenêtre je voyais la lune sillonner les nuages amoncelés, comme un pâle vaisseau qui laboure les vagues, il me semblait que la vie redoublait au fond de mon cœur, que j'aurais la puissance de créer des mondes. Ah! si j'avais pu faire partager à une autre les transports que j'éprouvais! O Dieu! si tu m'avais donné une femme selon mes désirs; si, comme à notre premier père, tu m'eusses amené par la main une Ève tirée de moi-même!... Beauté céleste! je me serais prosterné devant toi, puis, te prenant dans mes bras, j'aurais prié l'Éternel de te donner le reste de ma vie.

Hélas! j'étais seul, seul sur la terre! Une langueur secrète s'emparait de mon corps. Ce dégoût de la vie que j'avais ressenti dès mon enfance revenait avec une force nouvelle. Bientôt mon cœur ne fournit plus d'aliment à ma pensée, et je ne m'apercevais de mon existence que par un profond sentiment d'ennui.

Je luttai quelque temps contre mon mal, mais avec indifférence, et sans avoir la ferme résolution de le vaincre. Enfin, ne pouvant plus trouver de remède à cette étrange blessure de mon cœur qui n'était nulle part, et qui était partout, je résolus de quitter la vie.

(*René ou les Effets des passions.*)

78.

René chez les Natchez.

CHATEAUBRIAND. *Les Natchez.*

Outougamiz cessa de parler, et les larmes tombèrent de ses paupières. Comme les premiers rayons du soleil descendent sur une terre fraîchement labourée et humectée de la rosée de la nuit, ainsi l'amitié du jeune Natchez pénétra dans l'âme attendrie de René. A la vivacité du frère de Céluta, au mot d'ami souvent répété, au choix extraordinaire du lieu, René comprit qu'il s'agissait de quelque chose de grand et d'auguste; il s'écria à son tour : « Quel que soit ce que tu me proposes, homme sauvage, je te jure

de l'accomplir, j'accepte les présents que tu me fais. » Et le frère d'Amélie presse sur son sein le frère de Céluta. Jamais cœur plus calme, jamais cœur plus troublé ne s'étaient approchés l'un de l'autre.

Après ce pacte, les deux amis échangèrent les Manitous de l'amitié. Outougamiz donna à René le bois d'un élan, qui, tombant chaque année, chaque année se relève avec une branche de plus, comme l'amitié qui doit s'accroître en vieillissant. René fit présent à Outougamiz d'une chaîne d'or. Le sauvage la saisit d'une main empressée, parla tout bas à la chaîne d'or (car il l'animait de ses sentiments), et la suspendit sur sa poitrine, jurant qu'il ne la quitterait qu'avec la vie : serment trop fidèlement gardé ! Comme un arbre consacré dans une forêt à quelque divinité, et dont les rameaux sont chargés de saintes reliques, mais qui va bientôt tomber sous la cognée du bûcheron, ainsi parut Outougamiz portant à son cou l'offrande de l'amitié.

Les deux amis plongèrent leurs pieds nus dans le ruisseau de la cabane, pour marquer que désormais ils étaient deux pèlerins devant finir l'un avec l'autre leur voyage.

Dans la fontaine qui donnait naissance au ruisseau, Outougamiz puisa une eau pure où Céluta mouilla ses lèvres, afin de participer à l'amitié qui venait de naître entre les deux nouveaux frères.

René, Outougamiz et Céluta errèrent ensuite dans la forêt; Outougamiz s'appuyait sur le bras de René; Céluta les suivait. Outougamiz tournait souvent la tête pour la regarder, et autant de fois il rencontrait les yeux de l'Indienne, où l'on voyait sourire des larmes. Comme trois vertus habitant la même âme, ainsi passaient dans ce lieu ces trois modèles d'amitié, d'amour et de noblesse. Bientôt le frère et la sœur chantèrent la chanson de l'amitié. Ils disaient :

« Nous attaquerons avec le même fer l'ours sur le tronc des pins ; nous écarterons avec le même rameau l'insecte des savanes; nos paroles secrètes seront entendues dans la cime des arbres.

« Si vous êtes dans un désert, c'est mon ami qui en fait le charme; si vous dansez dans l'assemblée des peuples, c'est encore mon ami qui cause vos plaisirs.

« Mon ami et moi nous avons tressé nos cœurs comme

des lianes; ces lianes fleuriront et se dessécheront ensemble. »

Tels étaient les chants du couple fraternel. Le soleil dans ce moment vint toucher de ses derniers rayons les gazons de la forêt; les roseaux, les buissons, les chênes s'animèrent; chaque fontaine soupirait ce que l'amitié a de plus doux, chaque arbre en parlait le langage, chaque oiseau en chantait les délices. Mais René était le génie du malheur, égaré dans ces retraites enchantées.

(*Les Natchez*, livre III.)

Mme DE STAEL

(1766-1817)

Chateaubriand conduit à Lamartine, Mme de Staël à George Sand : avec elle nous rentrons dans le vrai roman, pur de tout alliage, et dans la tradition directe de la *Nouvelle Héloïse*.

Germaine Necker était admirablement bien douée pour le roman. Son intelligence, facile et curieuse, s'ouvrait d'elle-même à toutes les grandes idées du siècle : avec cela elle avait un esprit aiguisé, une imagination ardente, une âme hardie et passionnée, assoiffée d'idéal, dédaigneuse des conventions banales et des médiocrités mondaines. Les circonstances ne firent d'ailleurs que développer ces dons naturels. Enfant et jeune fille, elle avait brillé dans le salon maternel, tenant tête par ses fougueuses reparties à Galiani, à Grimm, à Diderot, à Morellet, à Thomas, à Buffon émerveillés. Mariée à vingt ans au baron de Staël-Holstein, ambassadeur de Suède à Paris, elle avait trouvé dans cette union, à défaut du bonheur rêvé, du moins l'indépendance absolue, et elle avait vu sa réputation grandir au milieu des agitations politiques. Elle avait salué avec enthou-

siasme la Révolution, et s'était montrée le défenseur intrépide de toutes les bonnes causes : elle avait plaidé pour Marie-Antoinette accusée, et elle avait plus tard osé braver en face Bonaparte tout-puissant. Exilée, elle mit tout son génie dans deux livres célèbres, *De la Littérature* et *De l'Allemagne*, et tout son cœur dans deux romans, *Delphine* et *Corinne*.

De tout temps, Rousseau avait été son maître et son modèle : dès 1788 elle avait senti le besoin d'exprimer publiquement son admiration pour celui qui avait « su faire une passion de la vertu », et elle avait composé les *Lettres sur les écrits et le caractère de J.-J. Rousseau*. Au nombre de ses auteurs préférés elle range aussi Mme Riccoboni, Mme de Tencin, Mme de La Fayette, et parmi les Anglais miss Burnay. Fielding, et surtout Richardson, c'est-à-dire tous les maîtres du roman sentimental et moral. Elle ne conçoit pas d'ailleurs que le roman puisse être une œuvre d'imagination pure ; elle veut qu'il soit fondé sur l'observation exacte du cœur humain, qu'il paraisse « une sorte de confession dérobée à ceux qui ont vécu comme à ceux qui vivront », qu'il nous explique, par la peinture de nos vertus et de nos sentiments, les mystères de notre sort. Telles sont les idées qu'elle exprime dans son *Essai sur les fictions*, et dans la préface de *Delphine* (1802, Genève).

Elle fera donc des romans à thèse, utiles et instructifs, empreints d'une irréprochable moralité; mais elle tiendra aussi à les faire vrais, et pour cela elle y mettra, comme il est naturel, beaucoup d'elle-même : elle leur donnera le charme attirant d'une confession personnelle.

Delphine d'Albémar est une jeune veuve, riche, indépendante ; elle est « civilisée par ses agréments et presque sauvage par ses qualités », c'est-à-dire son esprit est supérieur, et son âme est restée simple et naïve : telle Mlle Germaine Necker, ou la jeune

baronne de Staël. Elle est délicate et fière, mais sans raideur, sans préjugés. Elle se guide dans la vie selon les seuls principes de la morale et la simple inspiration de son cœur; elle croit qu'il suffit d'être honnête et bonne, et que tout le reste ne compte pas. Aussi se heurte-t-elle, forte de sa seule conscience, à toutes les petitesses, à toutes les malignités du monde; l'opinion, dont elle a dédaigné la puissance, se venge d'elle en la faisant souffrir. C'est là que gît la thèse du roman, qui est exprimée d'ailleurs dans la devise inscrite en texte du livre : *Un homme doit savoir braver l'opinion, une femme s'y soumettre.* Maxime assez contestable : car le devoir ne consiste pas, semble-t-il, à braver à toute force l'opinion, ni à s'y soumettre aveuglément, suivant le sexe, mais bien plutôt à peser ce qu'elle vaut, à la respecter quand elle est respectable, à passer outre quand elle est fausse et injuste. Quoi qu'il en soit, la pauvre Delphine entasse, comme à plaisir, les légèretés sur les imprudences; elle favorise chez elle des rendez-vous équivoques; elle assume la faute d'une amie qu'elle veut sauver; elle aime un homme qui est marié, et le reçoit ouvertement; elle se sauve d'un bal et court les rues de Paris la nuit avec l'intention d'aller se jeter dans la Seine; sans être catholique, elle se fait religieuse, et, une fois religieuse, elle s'enfuit du couvent pour suivre son ami devenu libre : vraie sœur de Julie d'Étanges, elle a le goût des situations absurdes et impossibles. Et toutes ces folies, elle les fait naïvement, honnêtement, héroïquement même parfois : elle est si bonne et si franche que nous lui passons tout; mais nous comprenons en même temps que le monde, forcé de juger d'après les apparences, soit plus sévère et la condamne. Quant au beau Léonce de Mondoville, nous nous expliquons mal comment un cœur aussi noble que celui de Delphine peut en être profondément épris : c'est un bellâtre

sentimental et égoïste, à la fois emporté et faible, impuissant à protéger la femme qu'il aime ; il se laisse marier à une autre, et, plus tard, quand il reconquiert Delphine, c'est pour la sacrifier lâchement à cette opinion publique que Delphine a eu l'héroïsme de braver pour lui. Dans le dénouement primitif, Delphine se tuait ; comme on cria au scandale, Mme de Staël n'hésita pas à faire ce que Delphine n'eût pas fait : elle se soumit au désir public, et modifia ce point : son héroïne, à partir de la seconde édition, mourut d'épuisement et de langueur, comme Atala dans les savanes de l'Amérique. — En dehors de Delphine et de Léonce, il y a d'autres personnages intéressants dans ce roman touffu, qui se déroule lentement en des lettres un peu prolixes : Mme de Vernon, type de la femme spirituelle, habile, artificieuse, vrai Talleyrand en jupon ; sa fille Mathilde, sèche, superstitieuse, esclave de l'opinion ; puis autour d'elles tout un bataillon de femmes du monde, chacune marquée d'un trait distinctif, depuis l'évaporée Mme de R***, jusqu'à la sérieuse Mme de Cerlèbe ; enfin les deux sages du roman, la vieille Mlle d'Albémar, prudente conseillère de Delphine, et M. de Lebensei, « gentilhomme protestant aux manières anglaises », qui disserte gravement sur la morale évangélique, et qui supplie vainement Delphine de mettre fin, en acceptant le divorce de Léonce, à une situation impossible pour tous. — Un autre intérêt s'ajoutait encore en 1802 à ce roman, dont la lecture peut nous paraître un peu languissante aujourd'hui : dans le ton général de l'œuvre il était aisé de surprendre l'accent d'une confession intime, et les noms des principaux personnages de ce petit drame couvraient mal d'autres noms qui venaient à la pensée de tout le monde. Bien des années plus tard, Mme Necker de Saussure ne pouvait relire sans trouble cette *Delphine*, où revivait pour elle tout le passé d'une amie tendrement

aimée, et elle disait douloureusement : « Ces souvenirs me saisissent avec trop de force... Je me perds dans mille rapprochements, dans l'émotion qu'ils excitent... Je vois le fond de la pensée : c'est un rêve douloureux où tout ce qu'on a connu se montre... »

Corinne ou *l'Italie* (1807) marque l'apogée du talent de Mme de Staël : c'est une œuvre bien plus achevée et d'un art plus parfait que *Delphine*, avec qui elle a d'ailleurs plus d'un rapport. Le sujet est presque semblable : c'est encore l'histoire d'une femme supérieure par l'esprit et par le cœur, qui se soustrait à la règle de l'opinion, et qui meurt, victime de sa révolte. Corinne (miss Edgermond) a fui les bords brumeux de la Tamise pour venir en Italie chercher la vie indépendante et les jouissances artistiques auxquelles elle se sent destinée : Romaine par sa mère, et aussi par son génie, elle se fixe dans la Ville Éternelle, et y fait applaudir son intelligence et sa beauté. Poètesse inspirée, elle monte au Capitole, y improvise des hymnes sublimes, et ceint en public la couronne de myrte et de laurier des triomphateurs. Le succès n'enfle pas son âme, qui, au milieu de ces splendeurs, reste bonne et naïve : Corinne réunit en elle ces trois dons qui ornent la femme idéale, la beauté, le cœur et le génie. Mais la gloire ne suffira pas toujours à combler les aspirations de ce cœur passionné : Corinne s'éprend d'amour, non pas pour ces princes romains qui lui forment un cortège d'admirateurs, mais pour un étranger, lord Oswald Nevil, qui est venu promener en Italie son désœuvrement et son ennui. A Rome, Oswald se laisse enivrer par la lumière et par la poésie de la vieille cité ; il devient sentimental et romanesque, il adore cette belle Corinne, et apprend d'elle à aimer tout ce qu'elle aime; rappelé en Angleterre, Oswald redevient le *lord* anglais, flegmatique et positif, repris par le souci des convenances et des traditions. Corinne aban-

donnée en mourra. Tel est le sujet du roman, sur lequel l'auteur a brodé tout une intrigue romanesque, bien plus ingénieuse que celle de Delphine : Corinne est la sœur de cette douce Lucile Edgermond qui doit être la femme d'Oswald ; Corinne elle-même avait déjà dû épouser Oswald, avant son départ d'Angleterre ; amante délaissée, elle quittera Rome, elle dira adieu à la gloire, pour aller rejoindre l'infidèle à Londres et en Écosse ; et une fois là-bas elle aura l'héroïsme de se sacrifier, sans se faire voir et sans le dire ; elle rentrera en Italie pour y languir, et pour y faire entendre le dernier chant de son génie frappé à mort. Le cadre au milieu duquel se déroule ce pathétique récit est à la fois réel et symbolique ; il résume fortement la douloureuse antithèse qui obsédait la pensée de Mme de Staël : d'une part, c'est l'Italie, la terre de l'idéal, la patrie de l'amour et de l'art, illustrée par tant de glorieux souvenirs ; de l'autre, c'est l'Angleterre, le pays de la *respectability* et du *cant*, de la vie sérieuse et pratique pour les hommes, et du thé perpétuel pour les femmes ! Ce qui a le plus vieilli dans ce roman, c'est la forme : les descriptions de l'Italie nous semblent bien pâles, si nous les comparons au tableau des Alpes Vaudoises dans la *Nouvelle Héloïse*, ou aux éblouissants panoramas du pays des Natchez. Mme de Staël ne sait guère décrire que l'âme humaine et la psychologie des choses : c'est là proprement qu'elle excelle ; mais la poésie de la nature nous apparaît chez elle pompeuse et vide ; son style reluit trop souvent de ces couleurs fanées qui distinguent les ornements *rococos* du premier Empire. Malgré ces défauts devenus fort sensibles, *Corinne* n'en reste pas moins une œuvre aimable et touchante : on se plaira toujours à y évoquer la figure idéalisée de celle qui nous a livré tout le secret de ses joies et de ses souffrances dans ce mot profond : « La gloire ne sau-

rait être pour une femme qu'un deuil éclatant du bonheur. »

79.

L'OPINION DU MONDE.

Depuis la dernière scène qui s'était passée entre Léonce et moi, nous continuions par une terreur secrète, par un accord singulier, à ne nous point parler de nos projets à venir, et l'on aurait dit, à nos entretiens, que nous n'avions aucun parti à prendre, aucun plan à former, mais seulement une situation douce et mélancolique. **Mme DE STAEL.** *Delphine.*

Nous avions ainsi passé la matinée, tous les deux rêveurs, tous les deux craignant de mettre un terme à ces jours, où, nous tenant par la main, nous nous promenions encore appuyés l'un sur l'autre. J'avais remarqué que Léonce prenait constamment un détour pour éviter de traverser la ville en me ramenant à ma maison; je m'attendais ce matin qu'il ferait ce même détour, lorsque nous vîmes quelques personnes qui se hâtaient d'aller à la poste, parce qu'on y racontait, disaient-elles, de très mauvaises nouvelles de France. Un mouvement irréfléchi nous engagea à les suivre, Léonce et moi; mais lorsque nous fûmes au milieu du groupe qui environnait la maison de la poste, j'entendis des voix autour de moi qui murmuraient : *Voyez-vous cette religieuse, qui fuit de son couvent pour épouser ce jeune homme!* Des femmes d'une figure aigre et désagréable disaient : *C'est avec ces beaux principes qu'on assassine en France! Comment souffre-t-on un tel scandale ici?* Léonce fit un geste menaçant : je l'arrêtai : « Que voulez-vous? lui dis-je. Redoutez un éclat qui serait plus funeste encore : éloignons-nous. » Il m'obéit, mais je vis des gouttes de sueur tomber en abondance de son front pendant le chemin qui nous restait à faire, et tour à tour la pâleur et la rougeur couvraient son visage.

Quand nous fûmes montés dans ma chambre, il se jeta sur un canapé, et se parlant à lui-même, en oubliant que j'étais là, il s'écria : « Non, la vie ne peut se supporter sans l'honneur! et l'honneur ce sont les jugements des hommes qui le dispensent, il faut les fuir dans le tombeau! » Ces paroles, la violence de l'émotion qu'il éprouvait en les pro-

nonçant, ce que je venais d'entendre au milieu de la foule, tout enfin m'éclaira sur ma faute; je vis la vérité, comme si je l'apercevais pour la première fois; et je ne conçois pas encore comment j'ai pu croire que M. de Mondoville saurait braver la situation où nous nous serions trouvés, si nous avions suivi les conseils de M. Lebensei[1].

« Léonce, lui dis-je, demain je retourne à mon couvent; je renonce pour jamais à la folle espérance qui avait rempli mon âme; demain je vous quitte, adieu! — Adieu? répéta-t-il. Juste ciel! qu'ai-je donc dit? » Il se leva comme égaré, et retomba l'instant d'après dans l'accablement de la douleur; je me plaçai près de lui, et, avec plus de courage que je me flattais d'en avoir, je lui dis : « Léonce, ne vous faites point de reproches; nous nous sommes abusés l'un et l'autre; non seulement un caractère aussi délicat que le vôtre ne devait pas maintenant supporter l'idée de notre union, mais elle eût fait souffrir tout homme que ses habitudes et ses réflexions n'ont pas affranchi du monde; elle attirera sur vous le blâme universel; il faut y renoncer. — Misérable que je suis! dit-il. Oui, je l'avouerai; aujourd'hui j'ai souffert. La honte m'aurait-elle atteint? La honte avec toi! Quoi! prêt à te posséder, je te perdrais! Mon indomptable caractère nous séparerait encore une fois! Si tu n'avais pas consenti à me suivre, si tu l'avais regardé comme impossible, je serais mort avec une idée douce; je serais mort sans me détester moi-même; mais à présent, tu te donnes à moi, je puis être ton époux, et cette infernale puissance, qu'on appelle l'opinion des hommes, s'élève entre nous deux pour nous désunir! Exécrable fantôme! s'écria-t-il dans un véritable accès de délire; que veux-tu de moi, en me représentant sans cesse sous les plus noires couleurs le mépris? Le mépris! Qui a pu prononcer ce nom? Qui oserait en témoigner pour moi? pour elle? Ne puis-je pas poignarder tous ceux qui auraient l'audace de nous blâmer? Mais il en renaîtra de leur sang, pour nous insulter encore : où trouver l'opinion? comment l'enchaîner? où la saisir? O Dieu! je veux déchirer ce cœur,

1. M. Lebensei avait conseillé à Léonce de divorcer d'avec Mathilde pour épouser Delphine. Cette dernière avait refusé, et, Mathilde étant morte peu après, Léonce était redevenu libre.

qui ne sait ni tout immoler à l'amour, ni sacrifier l'amour à l'honneur; j'ai soif de la mort! »

Delphine, elle aussi, veut mourir : Léonce lui proposant, dans un brusque revirement, de l'entraîner à l'autel malgré l'opinion des hommes, elle refuse : elle ne saurait plus être heureuse, ni oublier jamais ces affreux moments : « Je fais devant toi un serment plus sacré que tous ceux que je voulais rompre, car il est libre, car il est fait dans toute la force de ma raison : Que le ciel me fasse périr à tes yeux, si jamais je suis ton épouse! » Léonce jure de ne pas survivre à cette imprécation, et il se lève pour sortir.

Épouvantée de son dessein, je me jetai à genoux pour le conjurer de rester; il fut ému à cet aspect, la pâleur mortelle de mon visage le toucha; il me prit dans ses bras, et me dit d'une voix plus douce : « Pourquoi t'affligerais-tu de ma perte? Ne vois-tu pas que nous avons flétri notre sentiment, que je t'ai offensée, que tu dois me haïr, que je déteste ma faiblesse, et que je ne puis en guérir? Tout est contraste, tout est douleur dans mon existence! Laisse-moi mourir! La fièvre intérieure qui m'agite cessera par degrés, quand mes forces m'abandonneront; mais j'ai trop de vie encore; et les hommes, les hommes savent si bien irriter la puissance de la douleur! Comment se venger de ce qu'ils font souffrir? Comment satisfaire le mouvement de rage qu'ils excitent? »

Dans ce moment, un régiment passa sous mes fenêtres et une musique militaire très belle se fit entendre. Léonce, en l'écoutant, releva la tête avec une expression de noblesse et d'enthousiasme si imposante et si sublime, qu'oubliant toutes mes douleurs encore une fois je m'enivrai d'amour en le regardant; il devina mes sentiments; et, laissant tomber sa tête sur mes mains, je les sentis inondées de ses pleurs. La musique cessa; Léonce, paraissant alors avoir retrouvé du calme, me dit : « Mon âme est plus tranquille; il m'est venu d'en haut, de l'intelligence céleste qui veille sur toi, un secours véritablement salutaire; adieu, mon

amie, j'ai besoin de repos; à demain. — A demain, répétai-je. — Oui, répondit-il, adieu! » Et il me quitta sans rien ajouter.

Leonce va s'engager dans l'armee royaliste : il se fera fusiller par les bleus.

(*Delphine*, VIe partie, lettre 17e [1].)

80.

Le triomphe de Corinne.

Mme DE STAEL. *Corinne ou l'Italie.*

Oswald se réveilla dans Rome. Un soleil éclatant, un soleil d'Italie frappa ses premiers regards, et son âme fut pénétrée d'un sentiment d'amour et de reconnaissance pour le ciel, qui semblait se manifester par ses beaux rayons. Il entendit résonner les cloches des nombreuses églises de la ville : des coups de canon de distance en distance annonçaient quelque grande solennité. Il demanda quelle en était la cause; on lui répondit qu'on devait couronner le matin même au Capitole la femme la plus célèbre de l'Italie, Corinne, poète, écrivain, improvisatrice, et l'une des plus belles personnes de Rome. Il fit quelques questions sur cette cérémonie, consacrée par les noms de Pétrarque et du Tasse, et toutes les réponses qu'il reçut excitèrent vivement sa curiosité....

Oswald se promenait dans les rues de Rome, en attendant l'arrivée de Corinne. A chaque instant on la nommait, on racontait un trait nouveau d'elle, qui annonçait la réunion de tous les talents qui captivent l'imagination. L'un disait que sa voix était la plus touchante d'Italie; l'autre, que personne ne jouait la tragédie comme elle; l'autre, qu'elle dansait comme une nymphe et qu'elle dessinait avec autant de grâce que d'invention; tous disaient qu'on n'avait jamais écrit ni improvisé d'aussi beaux vers, et que, dans la conversation habituelle, elle avait tour à tour une grâce et une éloquence qui charmaient tous les esprits. On disputait pour savoir quelle ville d'Italie lui avait donné

1. Ce fragment appartient à l'ancien dénouement du roman, où Delphine rejoignait Léonce au moment de sa mort, et s'empoisonnait à ses yeux.

la naissance : mais les Romains soutenaient vivement qu'il fallait être né à Rome pour parler l'italien avec cette pureté. Son nom de famille était ignoré. Son premier ouvrage avait paru cinq ans auparavant, et portait seulement le nom de Corinne. Personne ne savait où elle avait vécu, ni ce qu'elle avait été avant cette époque ; elle avait maintenant à peu près vingt-six ans...

Une musique très belle et très éclatante précéda l'arrivée de la marche triomphale... Un grand nombre de seigneurs romains et quelques étrangers précédaient le char qui conduisait Corinne... Enfin les quatre chevaux blancs se firent place au milieu de la foule. Corinne était assise sur ce char construit à l'antique, et des jeunes filles, vêtues de blanc, marchaient à côté d'elle. Partout où elle passait, l'on jetait en abondance des parfums dans les airs; chacun se mettait aux fenêtres pour la voir, et ces fenêtres étaient parées en dehors de pots de fleurs et de tapis d'écarlate; tout le monde criait : *Vive Corinne! Vive le génie! Vive la beauté!* L'émotion était générale ; mais lord Nelvil (Oswald) ne la partageait point encore; et bien qu'il se fût déjà dit qu'il fallait mettre à part, pour juger tout cela, la réserve de l'Angleterre et les plaisanteries françaises, il ne se livrait point à cette fête, lorsque enfin il aperçut Corinne.

Elle était vêtue comme la Sibylle du Dominiquin, un châle des Indes tourné autour de la tête, et ses cheveux, du plus beau noir, entremêlés avec ce châle ; sa robe était blanche; une draperie bleue se rattachait au-dessous de son sein, et son costume était très pittoresque, sans s'écarter cependant assez des usages reçus, pour que l'on pût y trouver de l'affectation. Son attitude sur le char était noble et modeste : on apercevait bien qu'elle était contente d'être admirée, mais un sentiment de timidité se mêlait à sa joie et semblait demander grâce pour son triomphe ; l'expression de sa physionomie, de ses yeux, de son sourire, intéressait pour elle, et le premier regard fit de lord Nelvil son ami, avant même qu'une impression plus vive le subjuguât. Ses bras étaient d'une éclatante beauté; sa taille grande, mais un peu forte, à la manière des statues grecques, caractérisait énergiquement la jeunesse et le bonheur; son regard avait quelque chose d'inspiré. L'on voyait dans sa manière de saluer, et de remercier pour les

applaudissements qu'elle recevait, une sorte de naturel, qui relevait l'éclat de la situation extraordinaire dans laquelle elle se trouvait; elle donnait à la fois l'idée d'une prêtresse d'Apollon, qui s'avançait vers le temple du Soleil, et d'une femme parfaitement simple dans les rapports habituels de la vie; enfin tous ses mouvements avaient un charme qui excitait l'intérêt et la curiosité, l'étonnement et l'affection.

L'admiration du peuple pour elle allait toujours croissant, plus elle approchait du Capitole, de ce lieu si fécond en souvenirs. Ce beau ciel, ces Romains si enthousiastes, et par-dessus tout Corinne, électrisaient l'imagination d'Oswald : il avait vu souvent dans son pays des hommes d'État portés en triomphe par le peuple; mais c'était pour la première fois qu'il était témoin des honneurs rendus à une femme, à une femme illustrée seulement par les dons du génie : son char de victoire ne coûtait de larmes à personne; et nul regret, comme nulle crainte, n'empêchait d'admirer les plus beaux dons de la nature, l'imagination, le sentiment et la pensée.

(*Corinne ou l'Italie*, livre II, ch. 1er.)

81.

La prédication de la semaine sainte a Rome.

Mme DE STAEL. *Corinne ou l'Italie.*

C'est le soir, et avec les lumières presque éteintes, que les prédicateurs à Rome se font entendre, pendant la semaine sainte, dans les églises. Toutes les femmes alors sont vêtues de noir, en souvenir de la mort de Jésus-Christ; et il y a quelque chose de bien touchant dans ce deuil anniversaire, renouvelé tant de fois depuis tant de siècles. C'est donc avec une émotion véritable que l'on arrive au milieu de ces belles églises, où les tombeaux préparent si bien à la prière; mais le prédicateur dissipe presque toujours cette émotion en peu d'instants.

Sa chaire est une assez longue tribune qu'il parcourt d'un bout à l'autre avec autant d'agitation que de régularité. Il ne manque jamais de partir au commencement d'une phrase, et de revenir à la fin, comme le balancier d'une pendule; et cependant il fait tant de gestes, il a l'air si

passionné, qu'on le croirait capable de tout oublier. Mais c'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, une fureur systématique, telle qu'on en voit beaucoup en Italie, où la vivacité des mouvements extérieurs n'indique souvent qu'une émotion superficielle. Un crucifix est suspendu à l'extrémité de la chaire; le prédicateur le détache, le baise, le presse sur son cœur, et puis le remet à sa place avec un très grand sang-froid quand la période pathétique est achevée. Il y a aussi un moyen de faire effet dont les prédicateurs ordinaires se servent assez souvent, c'est le bonnet carré qu'ils portent sur la tête; ils l'ôtent et le remettent avec une rapidité inconcevable. L'un d'eux s'en prenait à Voltaire et surtout à Rousseau de l'irréligion du siècle. Il jetait son bonnet au milieu de la chaire, le chargeait de représenter Jean-Jacques; et en cette qualité il le haranguait, et lui disait : « Eh bien, philosophe genevois, qu'avez-vous à objecter à mes arguments ? » Il se taisait alors quelques moments comme pour attendre la réponse, et, le bonnet ne répondant rien, il le remettait sur sa tête, et terminait l'entretien par ces mots : « A présent que vous êtes convaincu, n'en parlons plus. »

(*Corinne ou l'Italie*, livre X, ch. II.)

BENJAMIN CONSTANT

(1767-1830)

Benjamin Constant de Rebecque, publiciste, orateur philosophe, eut toute sa vie un esprit inquiet et quelque peu versatile, un caractère malheureux : Sainte-Beuve, qui n'a pas mal varié lui-même, a cru devoir l'en reprendre sur un ton aussi sévère que peu autorisé. Pour nous, contentons-nous de signaler les trois titres que possède Benjamin Constant à l'estime de la postérité. Il fut un grand libéral; il fut le fidèle ami de Mme de Staël ; enfin, il écrivit *Adolphe* (1816), qui est bien près d'être un chef-d'œuvre.

Adolphe est le frère de René. mais entre eux quelle différence !

René pouvait être triste, il n'était pas attristant pour le lecteur ; on ne le plaignait pas, mais on l'aimait ; son mal consistait à souhaiter sur un mode tragique une chaumière et un cœur, et à se déclarer désespéré après qu'il possédait la cabane et la Céluta désirées : il n'y a rien là de trop grave. Cette maladie devient même fort attrayante, quand elle confine, comme chez René, au génie, et qu'elle nous vaut ces superbes effusions de lyrisme : nous applaudissons alors au virtuose admirable qui promène son ennui magnifique sur les rives de Meschacébé, et nous pouvons supposer que, si sa tête est malade, son cœur du moins peut être demeuré sain. Pourtant il restait chez René quelque chose d'inexpliqué : pourquoi tous ces orages intérieurs ? pourquoi cette impuissance définitive ? L'étrange histoire d'Amélie, que l'auteur nous donne comme un secret motif, n'est qu'un trompe-l'œil et une romanesque invention. Pourquoi un jeune homme peut-il ainsi manquer sa vie et devenir un être inutile et insensé ? Adolphe va nous le dire, en simple prose, sans avoir recours au séduisant mirage des pays exotiques : l'aveu sera clair et cruel.

Adolphe est le fils du ministre de l'électeur de *** : il a fait de brillantes études ; il est appelé, semble-t-il, à un bel avenir : mais il a passé sa jeunesse dans la dissipation ; son caractère est renfermé et taciturne ; son âme est de bonne heure désenchantée, habituée à la rêverie vague : au fond c'est un égoïste et un blasé. Tel est l'homme qui va lier sa destinée à celle d'Ellénore. Il l'a aimée par vanité, par fantaisie, sans passion vraie ; mais Ellénore, qui n'est plus jeune (elle a dix ans de plus qu'Adolphe), après avoir longtemps lutté, fera d'elle-même un don absolu et définitif : pour lui elle abandonnera tout, son protecteur, ses enfants, elle consentira à passer pour la der-

nière des femmes. Le roman consiste dans le récit du long martyre que souffrent ces deux cœurs mal assortis, qui se torturent l'un l'autre, et qui malgré tout ne sauraient se déprendre. Adolphe est bien vite las ; cette chaîne lui pèse : il songe à sa réputation compromise, à son avenir brisé : il engage alors avec Ellénore une sourde et lâche guerre d'humiliations et de récriminations incessantes, il est froid, il est blessant, il est injuste, injurieux même. Elle, la malheureuse, redouble de tendresse importune ; elle se cramponne désespérément à cet amour qui s'enfuit ; elle implore, elle s'abaisse, elle accepte tout, tout plutôt que de renoncer à ce rêve pour lequel elle a tout sacrifié. L'auteur nous fait assister à la longue et cruelle agonie de ces deux âmes, qui se débattent dans la plus fausse des situations : c'est la lutte implacable de deux égoïsmes, également irritants. Ni l'une ni l'autre des deux victimes ne nous touche vraiment. Adolphe n'a pas l'excuse de la première jeunesse, il est déjà flétri et fané par la vie. Ellénore n'est pas non plus une ingénue : c'est une femme de trente-cinq ans au moins qui joue sa dernière chance de bonheur : elle nous impatiente elle aussi et nous obsède. Tel est ce roman sombre et navrant, qui ressemble si peu à *Atala* ou à *René*. C'est en vain qu'on y chercherait le moindre souffle d'idéal ou de poésie : l'observation y est cruelle, inexorable, le style aride, net et tranchant ajoute encore à la tristesse du sujet : c'est proprement un des premiers chefs-d'œuvre du roman psychologique, où excellera bientôt Balzac.

Ajoutons enfin que ce livre hardi n'est pas un mauvais livre : la destinée d'Adolphe ne fera jamais envie à personne, et son exemple ne gâtera assurément aucun cœur. René a pu tourner bien des têtes : mais le malheureux amant d'Ellénore ne nous inspirera jamais d'autre sentiment que celui de l'aversion et de la pitié.

82.

JEUNESSE PERDUE.

BENJAMIN CONSTANT.
Adolphe.

Arrivé au milieu de la campagne, je ralentis ma marche, mille pensées m'assaillirent.... Je jetais un long et triste regard sur le temps qui venait de s'écouler sans retour : je me rappelais les espérances de ma jeunesse, la confiance avec laquelle je croyais autrefois commander à l'avenir, les éloges accordés à mes premiers essais, l'aurore de réputation que j'avais vu briller et disparaître. Je me répétais les noms de plusieurs de mes compagnons d'étude, que j'avais traités avec un dédain superbe, et qui, par le seul effet d'un travail opiniâtre et d'une vie régulière, m'avaient laissé loin derrière eux dans la route de la fortune, de la considération et de la gloire : j'étais oppressé de mon inaction. Ce n'était pas ma carrière seule que je regrettais : comme je n'avais essayé d'aucune, je les regrettais toutes. N'ayant jamais employé mes forces, je les imaginais sans bornes, et je les maudissais : j'aurais voulu que la nature m'eût créé faible et médiocre, pour me préserver au moins du remords de me dégrader volontairement... Si je voulais ressaisir mon courage, me dire que l'époque de l'activité n'était pas encore passée, l'image d'Ellénore s'élevait devant moi comme un fantôme, et me repoussait dans le néant; je ressentais contre elle des accès de fureur...

Elle m'accuse sans cesse, disais-je, d'être dur, d'être ingrat, d'être sans pitié. Ah! si le ciel m'eût accordé une femme que les convenances sociales me permissent d'avouer, que mon père ne rougît pas d'accepter pour fille, j'aurais été mille fois heureux de la rendre heureuse. Cette sensibilité que l'on méconnaît parce qu'elle est souffrante et froissée, cette sensibilité dont on exige impérieusement des témoignages que mon cœur refuse à l'emportement ou à la menace, qu'il serait doux de m'y livrer avec l'être chéri, compagnon d'une vie régulière et respectée! Que n'ai-je pas fait pour Ellénore? Pour elle j'ai quitté mon pays et ma famille; j'ai pour elle affligé le cœur d'un vieux père qui gémit encore loin de moi; pour elle j'habite ces lieux où ma jeunesse s'enfuit solitaire, sans gloire, sans honneur et sans plaisir : tant de sacrifices faits sans

devoir et sans amour ne prouvent-ils pas ce que l'amour et le devoir me rendraient capable de faire? Si je crains tellement la douleur d'une femme qui ne me domine que par sa douleur, avec quel soin j'écarterais toute affliction, toute peine de celle à qui je pourrais hautement me vouer sans remords et sans réserve! Combien alors on me verrait différent de ce que je suis! Comme cette amertume dont on me fait un crime, parce que la source en est inconnue, fuirait rapidement loin de moi! Combien je serais reconnaissant pour le ciel et bienveillant pour les hommes!

Je parlais ainsi; mes yeux se mouillaient de larmes; mille souvenirs rentraient comme par torrents dans mon âme; mes relations avec Ellénore m'avaient rendu tous ces souvenirs odieux. Tout ce qui me rappelait mon enfance, les lieux où s'étaient écoulées mes premières années, les compagnons de mes premiers jeux, les vieux parents qui m'avaient prodigué les premières marques d'intérêt, me blessait et me faisait mal; j'étais réduit à repousser, comme des pensées coupables, les images les plus attrayantes et les vœux les plus naturels. La compagne que mon imagination m'avait soudain créée s'alliait au contraire à toutes ces images et sanctionnait tous ces vœux; elle s'associait à tous mes devoirs, à tous mes plaisirs, à tous mes goûts; elle rattachait ma vie actuelle à cette époque de ma jeunesse où l'espérance ouvrait devant moi un si vaste avenir, époque dont Ellénore m'avait séparé comme par un abîme. Les plus petits détails, les plus petits objets se retraçaient à ma mémoire; je revoyais l'antique château que j'avais habité avec mon père, les bois qui l'entouraient, la rivière qui baignait le pied de ses murailles, les montagnes qui bordaient son horizon; toutes ces choses me paraissaient tellement présentes, pleines d'une telle vie, qu'elles me causaient un frémissement que j'avais peine à supporter; et mon imagination plaçait à côté d'elles une créature innocente et jeune qui les embellissait, qui les animait par l'espérance. J'errais, plongé dans cette rêverie, et toujours sans plan fixe, ne me disant point qu'il fallait rompre avec Ellénore, n'ayant de la réalité qu'une idée sourde et confuse, et dans l'état d'un homme accablé de peine, que le sommeil a consolé par un songe, et qui pressent que ce songe va finir. Je découvris tout à coup le

château d'Ellénore, dont insensiblement je m'étais rapproché : je m'arrêtai, je pris une autre route : j'étais heureux de retarder le moment où j'allais entendre de nouveau sa voix.

Le jour s'affaiblissait, le ciel était serein, la campagne devenait déserte; les travaux des hommes avaient cessé : ils abandonnaient la nature à elle-même. Mes pensées prirent graduellement une teinte plus grave et plus imposante. Les ombres de la nuit qui s'épaississaient à chaque instant, le vaste silence qui m'environnait et qui n'était interrompu que par des bruits rares et lointains, firent succéder à mon imagination un sentiment plus calme et plus solennel. Je promenais mes regards sur l'horizon grisâtre dont je n'apercevais point les limites, et qui, par là même, me donnait en quelque sorte la sensation de l'immensité. Je n'avais rien éprouvé de pareil depuis longtemps; sans cesse absorbé dans des réflexions toujours personnelles, la vue toujours fixée sur ma situation, j'étais devenu étranger à toute idée générale : je ne m'occupais que d'Ellénore et de moi : d'Ellénore, qui ne m'inspirait qu'une pitié mêlée de fatigue; de moi, pour qui je n'avais plus aucune estime. Je m'étais rapetissé, pour ainsi dire, dans un nouveau genre d'égoïsme, dans un égoïsme sans courage, mécontent et humilié; je me sus bon gré de renaître à des pensées d'un autre ordre, et de me retrouver la faculté de m'oublier moi-même, pour me livrer à des méditations désintéressées : mon âme semblait se relever d'une dégradation longue et honteuse.

La nuit presque entière s'écoula ainsi. Je marchais au hasard; je parcourus des champs, des bois, des hameaux où tout était immobile. De temps en temps j'apercevais dans quelque habitation éloignée une pâle lumière qui perçait l'obscurité. Là, me disais-je, là peut-être quelque infortuné s'agite sous la douleur ou lutte contre la mort; contre la mort, mystère inexplicable, dont une expérience journalière paraît n'avoir pas encore convaincu les hommes; terme assuré qui ne nous console ni ne nous apaise, objet d'une insouciance habituelle et d'un effroi passager! Et moi aussi, poursuivais-je, je me livre à cette inconséquence insensée! Je me révolte contre la vie, comme si la vie ne devait pas finir! Je répands du malheur autour de

moi, pour reconquérir quelques années misérables que le temps viendra bientôt m'arracher! Ah! renonçons à ces efforts inutiles; jouissons de voir ce temps s'écouler, mes jours se précipiter les uns sur les autres; demeurons immobile, spectateur indifférent d'une existence à demi passée : qu'on s'en empare, qu'on la déchire! On n'en prolongera pas la durée! Vaut-il la peine de la disputer?

L'idée de la mort a toujours eu sur moi beaucoup d'empire. Dans mes affections les plus vives, elle a toujours suffi pour me calmer aussitôt; elle produisit sur mon âme son effet accoutumé; ma disposition pour Ellénore devint moins amère. Toute mon irritation disparut; il ne me restait de l'impression de cette nuit de délire qu'un sentiment doux et presque tranquille : peut-être la lassitude physique que j'éprouvais contribuait-elle à cette tranquillité.

(*Adolphe*, VII.)

CHARLES NODIER

(1781-1844)

Autour du berceau du petit Nodier, à Besançon, il semble que les fées, ces fées qu'il devait tant aimer, se soient réunies pour le combler à l'envi de tous leurs dons : « Tout ce que tu voudras être, artiste, poète, romancier, historien, grammairien, naturaliste, bibliomane, homme politique, tu le seras ; avec cela tu seras toujours charmant, spirituel, malicieux, éternellement jeune ; enfin tu seras de l'Académie : que pourrais-tu désirer de plus ? » Mais une fée qu'on n'avait pas conviée, et qu'on oublie parfois d'inviter en France, parce qu'elle est moins amusante que les autres, la fée Raisonnable, jadis chère à Boileau, se vengea d'avoir été délaissée, et elle jeta un sort sur Charles Nodier avec ces mots : « Tu ne seras pas sérieux! » En effet Charles Nodier, homme universel, ne fut jamais considéré comme un homme sérieux : il

ne fut que le plus aimable et le plus léger des touche-à-tout.

Dans le roman, il avait commencé par payer son tribut à la maladie du temps, et même par renchérir sur ses confrères en mélancolie. Le héros des *Proscrits* (1802) est un Werther, et celui du *Peintre de Salzbourg, journal des émotions d'un cœur souffrant* (1803), est un Werther et demi. De cette époque datent quelques autres essais, tout aussi peu heureux. Mais par bonheur Nodier n'était pas homme à se complaire indéfiniment dans cette attitude : son ennui l'ennuya vite, et *Jean Sbogar* (1818) ouvrit une carrière nouvelle à son imagination : c'est la peinture d'un brigand chevaleresque, d'un outlaw illyrien révolté contre ses maîtres. Notons avec *Adèle* (1820) une rechute dans le mal d'Obermann. Mais tous les romans qui suivent appartiennent à la dernière manière de Nodier, la meilleure : l'ennui l'a conduit au rêve : tous ces petits récits seront de délicieuses fantaisies, de vrais contes de fées, assaisonnés d'un grain de mélancolie. A cette catégorie appartiennent les œuvres de Nodier les plus populaires, disons même les seules par lesquelles il vive encore aujourd'hui : *Laure Ruthwen* ou *les Vampires* (1820); — *Smarra* ou *les Démons de la nuit* (1821) ; — *Trilby* ou *le Lutin d'Argail* (1822); — puis plus tard ces jolies histoires de *la Fée aux miettes* (1832) ; — *la Légende de sœur Béatrix* (1838) ; — *la Neuvaine de la Chandeleur* (1839) ; — *le Chien de Brisquet* (1844) ; etc... Voilà le vrai Nodier, avec sa fantaisie compliquée et ténue, mais vraiment poétique, et d'un sentiment exquis. On y sent l'influence des ballades de Gœthe, des *Nuits* d'Young, des *Contes* d'Hoffmann, et même des légendes ossianiques. Nodier n'était pas pour rien le contemporain et le compatriote de Victor Hugo : il a été un irrégulier, un franc-tireur de l'armée romantique.

Charles Nodier a eu encore un autre mérite : il a

renoué chez nous la tradition du conte, si délaissé depuis *la Nouvelle Héloïse* ; et par là, il a rouvert une source bien française, qui menaçait de tarir. Avec lui, c'est l'esprit qui rentre dans le roman français, l'esprit qui en était presque banni depuis Rousseau, c'est-à-dire depuis cinquante ans. Nodier, c'est la revanche de Voltaire.

83.

LE LUTIN DE LA CHAUMIÈRE.

CHARLES NODIER. *Trilby ou le Lutin d'Argail*

Il n'y a personne parmi vous, mes chers amis, qui n'ait entendu parler des *drows* de Thulé et des *elfs* ou lutins familiers de l'Écosse, et qui ne sache qu'il y a peu de maisons rustiques dans ces contrées qui ne comptent un follet parmi leurs hôtes. C'est d'ailleurs un démon plus malicieux que méchant et plus espiègle que malicieux, quelquefois bizarre et mutin, souvent doux et serviable ; qui a toutes les bonnes qualités et tous les défauts d'un enfant mal élevé. Il fréquente rarement la demeure des grands et les fermes opulentes qui réunissent un grand nombre de serviteurs; une destination plus modeste lie sa vie mystérieuse à la cabane du pâtre ou du bûcheron. Là, mille fois plus joyeux que les brillants parasites de la fortune, il se joue à contrarier les vieilles femmes qui médisent de lui dans leurs veillées, ou à troubler de rêves incompréhensibles, mais gracieux, le sommeil des jeunes filles. Il se plaît particulièrement dans les étables, et il aime à traire pendant la nuit les vaches et les chèvres du hameau, afin de jouir de la douce surprise des bergères matinales, quand elles arrivent dès le point du jour, et ne peuvent comprendre par quelle merveille les jattes rangées avec ordre regorgent de si bonne heure d'un lait écumeux et appétissant; ou bien il caracole sur les chevaux qui hennissent de joie, roule dans ses doigts les longs anneaux de leurs crins flottants, lustre leur croupe polie, ou lave d'une eau pure comme le cristal leurs jambes fines et nerveuses. Pendant l'hiver, il préfère à tout les environs de l'âtre domestique et les pans couverts de suie de la cheminée, où il fait son habitation dans les fentes de la mu-

raille, à côté de la cellule harmonieuse du grillon. Combien de fois n'a-t-on pas vu Trilby, le joli lutin de la chaumière de Dougal, sautiller sur le rebord des pierres calcinées avec son petit *tartan* de feu et son *plaid* ondoyant, couleur de fumée, et essayant de saisir au passage les étincelles qui jaillissaient des tisons et qui montaient en gerbe brillante au-dessus du foyer! Trilby était le plus jeune, le plus galant, le plus mignon des follets...

... Trilby n'eût pas abandonné la chaumière de Dougal pour l'empire du monde, car il était amoureux de la brune Jeannie, l'agaçante batelière du lac Beau, et il profitait de temps en temps de l'absence du pêcheur pour raconter à Jeannie les sentiments qu'elle lui avait inspirés. Quand Jeannie, de retour du lac, avait vu s'égarer au loin, s'enfoncer dans une anse profonde, se cacher derrière un cap avancé, pâlir dans les brumes de l'eau et du ciel la lumière errante du bateau voyageur qui portait son mari et les espérances d'une pêche heureuse, elle regardait encore du seuil de la maison, puis rentrait en soupirant, attisait les charbons à demi blanchis par la cendre, et faisait pirouetter son fuseau de cytise en fredonnant le *Cantique de saint Dunstan*, ou la *Ballade du Revenant d'Aberfoïl;* et dès que ses paupières, appesanties par le sommeil, commençaient à voiler ses yeux fatigués, Trilby, qu'enhardissait l'assoupissement de sa bien-aimée, sautait légèrement de son trou, bondissait avec une joie d'enfant dans les flammes, en faisant sauter autour de lui un nuage de paillettes de feu, se rapprochait plus timide de la fileuse endormie, et quelquefois, rassuré par le souffle égal qui s'exhalait de ses lèvres à intervalles mesurés, s'avançait, reculait, revenait encore, s'élançait jusqu'à ses genoux en les effleurant comme un papillon de nuit du battement muet de ses ailes invisibles, allait caresser sa joue, se rouler dans les boucles de ses cheveux, se suspendre sans y penser aux anneaux d'or de ses oreilles, ou se reposer sur son sein en murmurant d'une voix plus douce que le soupir de l'air à peine ému quand il meurt sur une feuille de tremble :

« Jeannie, ma belle Jeannie, écoute un moment l'amant qui t'aime et qui pleure de t'aimer parce que tu ne réponds pas à sa tendresse. Prends pitié de Trilby, du pauvre

Trilby. Je suis le follet de la chaumière. C'est moi, Jeannie, ma belle Jeannie, qui soigne le mouton que tu chéris, et qui donne à sa laine un poli qui le dispute à la soie et à l'argent. C'est moi qui supporte le poids de tes rames pour l'épargner à tes bras, et qui repousse au loin l'onde qu'elles ont à peine touchée. C'est moi qui soutiens ta barque lorsqu'elle se penche sous l'effort du vent, et qui la fais cingler contre le marée comme sur une pente facile. Les poissons bleus du lac Long ou du lac Beau, ceux qui font jouer aux rayons du soleil sous les eaux basses de la rade les saphirs de leur dos éblouissant, c'est moi qui les ai rapportés des mers lointaines du Japon, pour réjouir les yeux de la première fille que tu mettras au monde... Les fleurs que tu t'étonnes de trouver le matin sur ton passage dans la plus triste saison de l'année, c'est moi qui vais les dérober pour toi à des campagnes enchantées dont tu ne soupçonnes pas l'existence... Quand tu respires une touffe de thym enlevée au rocher, et que tu sens tout à coup tes lèvres surprises d'un mouvement subit, comme l'essor d'une abeille qui s'envole, c'est un baiser que je te ravis en passant... Oh! réalise le bonheur de nos rêves! Jeannie, ma belle Jeannie, enchantement délicieux de mes pensées, objet de souci et d'espérance, de trouble et de ravissement, prends pitié du pauvre Trilby, aime un peu le follet de la chaumière! »

Jeannie aimait les yeux du follet et ses flatteries caressantes, et les rêves innocemment voluptueux qu'il lui apportait dans le sommeil. Longtemps elle avait pris plaisir à cette illusion sans en faire confidence à Dougal, et cependant la physionomie si douce et la voix si plaintive de l'esprit du foyer se retraçaient souvent à sa pensée, dans cet espace indécis entre le repos et le réveil, où le cœur se rappelle malgré lui les impressions qu'il s'est efforcé d'éviter pendant le jour. Il lui semblait voir Trilby se glisser dans les replis des rideaux, ou l'entendre gémir et pleurer sur son oreiller. Quelquefois même elle avait cru sentir le pressement d'une main agitée, l'ardeur d'une bouche brûlante. Elle se plaignit enfin à Dougal de l'opiniâtreté du démon qui l'aimait....

Dougal ira trouver Ronald, le moine centenaire de

Balva, qui chassera de la pauvre chaumière le lutin séducteur. Mais, hélas! c'est le bonheur qui en est exilé, et la pauvre Jeannie mourra de ce rêve brisé.

(*Trilby ou le Lutin d'Argail.*)

XAVIER DE MAISTRE

(1763-1852)

Il faut bien l'avouer : pour nous, lecteurs du XIXe siècle, dont le goût a été quelque peu émoussé par toutes les âcretés des romans modernes, les petits récits de Xavier de Maistre nous apparaissent un peu fades et décolorés. A vrai dire, on ne saurait mettre ces œuvres aimables au rang de celles qui marquent dans l'histoire des lettres, et qui éclairent toute une époque, comme une *Héloïse* ou une *Manon*. Elles se présentent aujourd'hui à nous avec un air plus humble ; elles n'ont rien qui provoque l'œil ni qui séduise l'imagination ; mais, sous leur tenue modeste d'honnêtes femmes, elles ne manquent ni d'originalité, ni de saveur. Pour les apprécier comme elles méritent de l'être, il faut les lire après *René*, après *Delphine*, après *Adolphe*, après *Obermann*, qui sont du même temps : comme elles nous apparaissent alors éclatantes de fraîcheur et de santé ! elles font l'effet d'une oasis morale égarée au milieu de ces solitudes désespérées : c'est là presque tout leur mérite et il n'est pas médiocre. Ce grand seigneur délicat et dédaigneux, désorienté par la Révolution qui choquait tous ses instincts et qui lui avait pris sa petite patrie, ce Savoyard naturalisé Russe, était resté du moins bien Français par le génie; et ce fut lui qui rappela les qualités naturelles de notre race aux maladifs imitateurs du *Werther* allemand.

Dès 1794, paraît ce joli *Voyage autour de ma chambre*, composé quatre ans auparavant, quand l'auteur tenait garnison à Alexandrie. C'est le dernier feu de l'esprit du XVIIIe siècle, mais plus doux, et comme attiédi; ce n'est plus le ricanement de Voltaire; on y sent une âme paisible, un philosophe vraiment humain, qui se laisse aller au charme de la rêverie sans tapage et sans cris, sans aucune désespérance. Le *Voyage* de Xavier de Maistre fait un joli pendant à celui que Laurence Sterne avait écrit vingt ans auparavant sur cette terre de France, à laquelle il était venu demander la santé.

A cette œuvre, qui passe pour la meilleure, je préfère encore ces courtes nouvelles, qui ont une allure plus franche et plus originale.

Le *Lépreux de la cité d'Aoste* (1811) est un petit dialogue d'un accent bien pur et bien touchant.

Les *Prisonniers du Caucase* et la *Jeune Sibérienne* (qui parurent ensemble, en 1825) sont des modèles de narration simple et forte. Les mœurs du Caucase et de la Sibérie y sont dépeintes en quelques traits sobres et énergiques. A coup sûr, ces tableaux ne peuvent rivaliser avec les opulentes descriptions des *Natchez* ou de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem :* l'art y est moins puissant, mais il y est plus parfait peut-être : de Maistre n'est pas un grand poète en prose, il se contente d'être un observateur avisé, un écrivain bref et exact : il annonce déjà par avance Mérimée. Quelques pages lui ont suffi pour donner la vie à deux personnages, qui ne comptent pas sans doute au nombre des plus fameux héros de roman, mais dont le profil bien net reste dans l'esprit de tous ceux (et ils sont nombreux) qui ont lu une fois ces petits livres : l'un c'est Ivan, le fidèle denchik du major Kascambo, cœur dur et dévoué, qui conquiert à coups de hache la liberté de son maître ; l'autre c'est cette noble et touchante Prascovie Lopouloff, qui se rend à pied du

fond de la Sibérie jusqu'à Saint-Pétersbourg pour implorer la grâce de ses parents.

C'est peu sans doute : mais n'est-ce donc rien que de vivre encore par ces quelques pages, alors que tant de gros volumes sont si vite oubliés ? Xavier de Maistre est un des classiques du roman : à une époque où les plus grands génies s'égaraient, il a montré simplement et discrètement la voie raisonnable.

84.

Ivan Smirnoff (Jean le Doux).

XAVIER DE MAISTRE. *Les Prisonniers du Caucase.*

Le major Kascambo, gentilhomme russe, ayant commis l'imprudence de s'éloigner de la ligne des postes du Caucase avec une trop faible escorte, a été capturé avec son fidèle denchik (son ordonnance) Ivan par une horde de farouches Tchetchenges. Après de longs mois de captivité, Ivan entrevoit la possibilité de sauver son maître, épuisé et malade.

De l'angle obscur où il s'était placé, Ivan regardait attentivement le spectacle qu'il avait devant lui. A la lueur du feu qui flambait de temps en temps, une hache brillait dans un enfoncement de la muraille. Le vieillard, vaincu par le sommeil, laissait tomber parfois sa tête sur sa poitrine. Ivan vit qu'il était temps, et se leva debout. Le geôlier soupçonneux s'en aperçut aussitôt. « Que fais-tu là, toi? » lui dit-il durement. Ivan, au lieu de répondre, se rapprocha du feu en bâillant, comme un homme qui sort d'un profond sommeil. Ibrahim, qui sentait lui-même ses paupières s'appesantir, obligea Kascambo à jouer de la guitare pour le tenir éveillé. Ce dernier s'y refusait; mais Ivan lui présenta l'instrument en faisant le signe convenu : « Jouez, maître, dit-il, j'ai à vous parler. » Kascambo accorda l'instrument, et, se mettant à chanter, ils commencèrent ensemble le terrible duo suivant.

Ce duo, c'est une jolie et plaintive chanson russe dont le refrain est :

Hai luli, hai luli!
Qu'il fait triste sans son ami!

Entre chacun des couplets ils intercalent quelques lambeaux de conversation. Ivan apprend ainsi à son maître, qu'il veut prendre cette hache, tuer le vieillard et briser leurs fers. Le chant fini, Ivan se prépare à danser la cosaque pour s'approcher de la hache.

Ivan commença les pas et les attitudes grotesques de la cosaque qui plaisaient particulièrement au vieillard, en faisant des sauts et des gambades, et en jetant des cris pour détourner son attention. Lorsque Kascambo sentait que le danseur était près de la hache, son cœur palpitait d'inquiétude : cet instrument était dans une petite armoire sans porte pratiquée dans la muraille, mais à une hauteur à laquelle Ivan atteignait à peine. Pour l'avoir à sa portée, il profita d'un moment favorable ; la saisit tout à coup, et la mit aussitôt à terre, dans l'ombre que formait le corps d'Ibrahim. Lorsque celui-ci jeta les yeux sur lui, il était loin de là et continuait la danse. Cette scène dangereuse durait depuis assez longtemps et Kascambo, las de jouer, commençait à croire que son denchik manquait de courage, ou ne jugeait pas l'occasion favorable. Il jeta les yeux sur lui au moment où, s'étant saisi de la hache, l'intrépide danseur s'avançait d'un pas ferme pour en frapper le vieux brigand. L'émotion qu'éprouva le major fut si forte, qu'il cessa de jouer et laissa tomber sa guitare sur ses genoux. Au même instant, le vieillard s'était baissé, et avait fait un pas en avant pour avancer des broussailles dans le feu : des feuilles sèches s'enflammèrent et jetèrent une grande lueur dans la chambre : Ibrahim se retourna pour s'asseoir.

Si, dans cette occasion, Ivan avait poursuivi son entreprise, un combat corps à corps devenait inévitable : l'alarme aurait été donnée, ce qu'il fallait surtout éviter ; mais sa présence d'esprit le sauva. Lorsqu'il s'aperçut du trouble du major, et qu'il vit Ibrahim se lever, il posa la hache derrière le billot même qui servait de siège à ce dernier, et recommença la danse. « Jouez, morbleu ! dit-il à son maître ; à quoi songez-vous ! » Le major, reconnaissant l'imprudence

qu'il avait faite, se remit doucement à jouer. Le vieux geôlier n'eut aucun soupçon et s'assit de nouveau ; mais il leur donna l'ordre de finir la musique et de se coucher. Ivan alla tranquillement prendre l'étui de la guitare et vint le poser sur le foyer; mais au lieu de recevoir l'instrument que son maître lui présentait, il saisit tout à coup la hache derrière Ibrahim, et lui en asséna un si terrible coup sur la tête, que le malheureux ne poussa pas même un soupir, et tomba raide mort, le visage dans le feu : sa longue barbe grise s'enflamma; Ivan le retira par les pieds et le couvrit d'une natte.

Ils écoutaient pour savoir si la femme avait été réveillée, lorsque, étonnée sans doute du silence qui régnait après tant de bruit, elle ouvrit la porte de sa chambre : « Que faites-vous donc ici? dit-elle en s'avançant vers les prisonniers. D'où vient qu'il sent la plume brûlée? » Le feu venait d'être dispersé et ne donnait presque plus de lueur. Ivan leva la hache pour la frapper ; elle eut le temps de détourner la tête et reçut le coup dans la poitrine, en jetant un affreux soupir ; un autre coup plus rapide que l'éclair l'atteignit dans sa chute et l'étendit morte aux pieds de Kascambo. Effrayé de ce second meurtre, auquel il ne s'attendait pas, le major, voyant Ivan s'avancer vers la chambre de l'enfant, se plaça devant lui pour l'arrêter. « Où vas-tu? malheureux! lui dit-il; aurais-tu la barbarie de sacrifier aussi cet enfant, qui m'a témoigné tant d'amitié? Si tu me délivrais à ce prix, ni ton attachement, ni tes services, ne pourraient te sauver à notre arrivée à la ligne. — A la ligne, répondit Ivan, vous pourrez faire ce que vous voudrez : mais ici il faut en finir. » Kascambo, rassemblant toutes ses forces, le saisit au collet, comme il voulait forcer le passage : « Misérable, lui dit-il, si tu oses attenter à sa vie, si tu lui ôtes un seul cheveu, je jure ici devant Dieu que je me livre moi-même entre les mains des Tchetchenges et ta barbarie sera inutile. — Entre les mains des Tchetchenges? répondit le denchik en élevant sa hache sanglante sur la tête de son maître ; ils ne vous reprendront jamais vivant; je les égorgerai eux, vous et moi, avant que cela arrive. Cet enfant peut vous perdre en donnant l'alarme ; dans l'état où vous êtes, des femmes suffisent pour vous ramener en prison. — Arrête, arrête! s'écria Kascambo, des mains duquel Ivan

cherchait à se dégager. Arrête, monstre! tu m'égorgeras moi-même avant de commettre ce crime! » Mais embarrassé par ses fers, et faible comme il l'était, il ne put retenir le féroce jeune homme, qui le repoussait, et tomba rudement par terre, près de défaillir de surprise et d'horreur. Tandis que tout souillé du sang des premières victimes, il faisait des efforts pour se relever : « Ivan, s'écria-t-il, je t'en conjure, ne le tue pas; au nom de Dieu, ne verse pas le sang de cette innocente créature! » Il courut au secours de l'enfant dès qu'il en eut la force; mais, en arrivant à la porte de la chambre, il heurta dans l'obscurité Ivan qui revenait...

(*Les Prisonniers du Caucase.*)

BEYLE (STENDHAL)

(1783-1842)

Henry Beyle, bourgeois de province, eut une idée fixe depuis l'âge de quatre ans environ, jusqu'à celui de cinquante-neuf, auquel il mourut : ce fut de passer pour un être à part, prodigieusement original. Pour cela, il détesta cordialement son père, et bon nombre des siens; il abhorra le Dauphiné et Grenoble, où il était né; il médit courageusement de la France, et considéra toujours que ses vingt-cinq millions de compatriotes n'étaient qu'une collection de vaniteux et de sots; il affirma qu'on ne pouvait décemment subsister qu'à Milan, dans cette Italie « où la plante humaine vit plus forte qu'ailleurs », le seul pays où il y ait des artistes, des poètes et des amoureux : aussi Beyle exigea-t-il qu'on inscrivît sur sa tombe cette admirable épitaphe : *Arrigho Beyle, Milanese.* Il ne s'en tint pas là : il déclara que Molière était peu comique, que Chateaubriand n'avait aucun talent et serait vite oublié, que Hugo était somnifère, que Vigny était lugubre et niais, que le bon Dieu lui-même ne valait rien et n'avait

sans doute jamais existé, mais qu'en revanche Napoléon était un grand libéral. Enfin, représentez-vous au physique un petit homme trapu, ventru, vulgaire, et qui enrageait de l'être : son meilleur ami nous raconte qu'il s'habillait à la dernière mode, qu'il tenait ses ongles ridiculement longs, teignait sa barbe et ses cheveux, portait un fort toupet d'emprunt, mettait son chapeau sur l'oreille, balançait une canne : M. Joseph Prudhomme déguisé en dandy.

Nous autres, pauvres Philistins, nous sommes d'abord tentés de nous écrier : « Voilà un insupportable personnage! Qu'y a-t-il de si original en somme à prendre le contre-pied de tout ce qui se pense et de tout ce qui se fait? » Pourtant ne condamnons pas trop vite Beyle sur ces désagréables apparences. Sans doute ce bourgeois révolté eut beaucoup moins d'originalité vraie qu'il n'en a impertinemment affiché : mais il lui en reste encore assez pour qu'il ait été quelqu'un, et c'est surtout dans le roman qu'il a donné la mesure de son talent un peu étrange, mais bien vigoureux.

Armance ou *quelques Scènes d'un salon de Paris en* 1827 (1827) n'est pas la meilleure de ses œuvres; mais on y découvre déjà les deux tendances contraires, entre lesquelles se partage l'esprit de l'auteur. Il y a d'une part (le titre l'indique assez) la prétention de faire vrai, et de peindre exactement les choses observées : effort malheureux, car je doute que le faubourg Saint-Germain de 1827 ressemblât beaucoup à celui que nous dépeint Stendhal. D'autre part l'auteur a placé dans ce cadre prétendu réel des personnages purement imaginaires, que nous avons déjà rencontrés dans les romans du temps : un jeune premier fatal, désespéré, violent, déclamateur, une jeune fille romanesque et chimérique. Octave de Malivert et Armance de Zohiloff s'aiment, mais ne veulent pas se l'avouer : ils préfèrent souffrir et vivre d'une vie impossible. Octave meurt, Armance se fait religieuse.

Il y a en eux du René et de l'Amélie, bien plus que Beyle n'aurait consenti à l'avouer.

Le Rouge et le Noir, chronique de 1830, ou, selon d'autres éditions, *chronique du* XIXe *siècle* (1831), est vraiment le chef-d'œuvre de Beyle. Le titre a paru obscur, mais il est plutôt d'une clarté qui tire l'œil. Pour un homme de 1830, le Rouge est la couleur de la Révolution, la couleur la plus voyante du drapeau tricolore, celle des soldats de Napoléon; le Noir, c'est la couleur de la robe du prêtre, c'est la couleur de la Congrégation toute-puissante. Le roman nous montrera la lutte des deux idées, ou plutôt la mêlée des deux couleurs.

L'auteur a beaucoup soigné la mise en scène du récit, et le cadre où se passe l'action. Trois tableaux se déroulent successivement à nos yeux. C'est d'abord la petite ville de Verrières, en Franche-Comté, avec toutes les mesquines jalousies et les aigres convoitises qui y fermentent, les intrigues locales, les rivalités sourdes entre le maire, M. de Rênal, chef des ultras, homme froid et rogue, et M. Valenod, le directeur du dépôt de mendicité, redoutable ambitieux, qui joue volontiers au libéral : au second plan se détachent deux figures bien vivantes, celle du bon vieux curé Chélan, mal vu des jésuites, adoré de ses paroissiens, et celle du père Sorel, sournois et matois, âpre au gain comme les paysans. Puis c'est le séminaire de Besançon, à l'atmosphère lugubre et froide, aux cours silencieuses, où trois cent vingt et un jeunes gens conforment à la règle leur extérieur, leur démarche, leur regard même, sous la direction du terrible abbé Piraud et de l'intrigant abbé Castanède : toute cette description est remarquable de vigueur et de relief, quoiqu'on y sente un peu trop le parti pris malveillant de l'auteur. Enfin c'est à Paris l'hôtel du marquis de la Mole, où nous assistons à des bals, à des fêtes, et aussi à des conspirations ténébreuses, et où nous dé-

couvrons toute la pauvreté d'esprit qui se cache sous les brillants dehors des gentilshommes.

Dans ce cadre pittoresque, Stendhal a jeté une intrigue assez simple au fond, malgré la complication laborieuse des détails : l'histoire de Julien Sorel. C'est un personnage bien singulier que ce jeune homme de dix-neuf ans, à la figure pâle, aux yeux noirs, à l'air enfantin et candide, et qui a l'âme pétrie de mauvais orgueil et de détestable égoïsme. Fils d'un scieur de bois, élevé Dieu sait comme, il déteste son père et son dur métier; pour avoir lu à la dérobée le *Mémorial de Sainte-Hélène*, il est dévoré de l'ambition d'être soldat, et qui sait? d'être un jour Napoléon. Mais il a compris que, pour faire fortune, le temps n'est plus où on s'illustrait sur les champs de bataille; il faut être prêtre : aussi apprend-il à force la théologie et le latin : c'est par le Noir qu'il arrivera au Rouge, auquel toute son âme aspire. Julien échange donc sa veste de ratine violette contre l'habit sombre, et il se dispose à jouer avec une admirable ténacité son rôle d'hypocrite dans le monde. Précepteur des enfants de M. de Rênal, il séduit la femme de son bienfaiteur, et il obtient une bourse au grand séminaire de Besançon. Séminariste, il se fait bien venir de son directeur et de son évêque, et il est nommé secrétaire du marquis de la Mole à Paris. Là il s'élève encore, jette le froc aux orties, et fait si bien qu'il va épouser Mlle de la Mole, une des héritières les plus enviées de la noblesse française ; il devient le chevalier Julien Sorel de la Vernaye, lieutenant de hussards. Enfin son rêve va donc se réaliser! Il a gagné cette redoutable partie d'échecs, qu'il a conduite avec tant de fermeté et de sang-froid ! Le Noir l'a conduit au Rouge!... Mais nous touchons à la catastrophe : Julien, au moment même où il triomphe, cède à un mouvement de colère : il court à Verrières pour se venger de Mme de Rênal qui l'a dénoncé : il entre à l'église et lui tire deux coups de pistolet,

pendant la messe, à l'élévation; il est emprisonné, condamné à mort par le jury, enfin guillotiné... Pourquoi cette subite folie? pourquoi cette inexplicable faute, à la fin d'une partie si bien jouée? Dans la pensée de Stendhal, Julien devient un héros à ce moment-là : car le propre des héros, c'est de faire des folies pour rien, bêtement; les hommes ordinaires n'en font pas : il faut être Napoléon ou Julien Sorel pour agir ainsi. Tel est ce personnage étrange, paradoxal, odieux même, mais empreint d'un cachet d'incontestable grandeur : on sent que Stendhal l'a créé avec amour, et qu'il y a mis beaucoup de lui-même, de son esprit de révolte et d'orgueil. Les portraits des deux victimes de Julien Sorel sont moins achevés, mais sont bien vivants encore. Mathilde de la Mole est le type de la jeune fille oisive, romanesque, imbue de préjugés, aveuglée d'illusions, et prête à toutes les imprudences. Mme de Rênal, cœur paisible et mélancolique, âme pieuse, a vécu jusqu'alors sans penser au mal : toute cette vie de bonheur et de vertu s'écroule en un jour, au détour de la trentième année; pour ce jeune précepteur au regard sournois, elle oublie son mari et ses enfants; des remords cuisants, la peur de l'enfer, hantent la malheureuse; mais elle ne peut résister au démon qui l'entraîne. Elle seule nous touche dans cette œuvre cruelle et sèche, où il y a si peu de place pour la pitié.

La *Chartreuse de Parme* (composée en 1830, publiée en 1839) passe généralement pour le meilleur roman de Stendhal, et Balzac lui a jadis consacré dans la *Revue de Paris* un article apologétique qui fit beaucoup de bruit. Il est vrai que dans cette œuvre les défauts habituels de l'auteur semblent moins marqués : le style est moins haché, la psychologie moins torturante et moins énigmatique, le système moins prétentieux. On y trouve de fort jolies pages, comme la description de l'arrivée des Français à Milan, le récit

de la bataille de Waterloo, le tableau des petites cours italiennes après 1815. Mais l'ensemble reste bien confus et bien long : l'intrigue est peu attachante, et le héros, Fabrice del Dongo, n'a pas la saveur originale de Julien Sorel. La *Chartreuse* est peut-être l'œuvre la mieux faite de Stendhal, celle qui nous choque le moins aujourd'hui : mais à tout prendre elle est moins hardie et moins belle que *Rouge et Noir.*

Stendhal a composé aussi quelques nouvelles, et il a laissé deux romans inachevés ; l'un, *le Chasseur Vert*, est interrompu, et semblait annoncer une œuvre de valeur : l'autre, *Lamiel*, est seulement esquissé et son seul mérite est de nous initier aux bizarres procédés de composition de son auteur.

Si l'on cherche à quelle place il faut ranger Stendhal parmi les romanciers du siècle, il est difficile de lui en assigner une bien précise. Celui que Sainte-Beuve a spirituellement appelé un *hussard romantique* fut en effet un franc-tireur de la littérature ; il guerroya tout seul, pour son compte, sans chef, et sans disciples. On peut le rattacher à diverses écoles, sans qu'il ait appartenu vraiment à aucune. Il y a à peu près de tout en lui, excepté de la poésie. Il semble idéaliste par la manière dont il conçoit ses sujets et dont il crée aussi ses principaux personnages, en particulier son Julien Sorel, si abstrait et si peu vraisemblable. Il est réaliste par le soin minutieux qu'il met à observer les détails, et à noter les conditions exactes au milieu desquelles se développent les caractères qu'il a forgés. Il est surtout psychologue : il ne s'intéresse guère en effet qu'aux pensées et aux sentiments intimes : son domaine à peu près exclusif est celui de la conscience : pour lui l'âme de cet horrible petit Sorel est un microcosme au prix duquel l'univers entier est sans valeur. Il fouille dans cette âme, il la scrute dans ses replis, il la fait saigner et crier ; il excelle à la compliquer pour la mieux expliquer. Son analyse n'est en somme

ni très intelligente ni très perspicace, parce qu'elle n'est pas assez simple : mais il faut avouer qu'elle est terriblement ingénieuse. Stendhal ne ressemble en cela à peu près à aucun de ses contemporains : il a dit et répété maintes fois qu'il n'écrivait pas pour eux, mais pour les lecteurs de 1885, c'est-à-dire pour nous. Aujourd'hui nos psychologues le réclament à l'envi pour un des leurs : le voilà non seulement en possession de l'estime à laquelle il a droit, mais le voilà même à la mode; et cette mode durera autant que durera celle du pessimisme prétentieux et pointu dont semble souffrir notre littérature à cette fin du XIXe siècle. Le mal de Julien Sorel a mis cinquante ans à couver dans nos esprits : espérons du moins que l'accès sera court et bénin.

85.

L'arrivée d'un précepteur.

BEYLE (STENDHAL) *Le Rouge et le Noir.*

Il se leva et marcha rapidement vers la maison de M. de Rênal.

Malgré ces belles résolutions, dès qu'il l'aperçut à vingt pas de lui, il fut saisi d'une invincible timidité. La grille de fer était ouverte, elle lui semblait magnifique. Il fallait entrer là-dedans.

Julien n'était pas la seule personne dont le cœur fût troublé par son arrivée dans cette maison. L'extrême timidité de madame de Rênal était déconcertée par l'idée de cet étranger, qui d'après ses fonctions allait se trouver constamment entre elle et ses enfants. Elle était accoutumée à voir ses fils couchés dans sa chambre. Le matin, bien des larmes avaient coulé, quand elle avait vu transporter leurs petits lits dans l'appartement destiné au précepteur. Ce fut en vain qu'elle demanda à son mari que le lit de Stanislas-Xavier, le plus jeune, fût reporté dans sa chambre.

La délicatesse de femme était poussée à un point excessif chez madame de Rênal. Elle se faisait l'image la plus désagréable d'un être grossier et mal peigné, chargé de gronder

ses enfants, uniquement parce qu'il savait le latin, un langage barbare pour lequel on fouetterait ses fils.

... Avec la vivacité et la grâce qui lui étaient naturelles quand elle était loin des regards des hommes, madame de Rênal sortait par la porte-fenêtre du salon qui donnait sur le jardin, quand elle aperçut près de la porte d'entrée la figure d'un jeune paysan presque encore enfant, extrêmement pâle et qui venait de pleurer. Il était en chemise bien blanche, et avait sous le bras une veste fort propre de ratine violette.

Le teint de ce petit paysan était si blanc, ses yeux si doux, que l'esprit un peu romanesque de madame de Rênal eut d'abord l'idée que ce pouvait être une jeune fille déguisée, qui venait demander quelque grâce à M. le maire. Elle eut pitié de cette pauvre créature, arrêtée à la porte d'entrée, et qui évidemment n'osait pas lever la main jusqu'à la sonnette. Madame de Rênal s'approcha, distraite un moment de l'amer chagrin que lui donnait l'arrivée du précepteur. Julien, tourné vers la porte, ne la voyait pas s'avancer. Il tressaillit quand une voix douce dit tout près de son oreille :

— Que voulez-vous ici, mon enfant?

Julien se retourna vivement, et, frappé du regard si rempli de grâce de madame de Rênal, il oublia une partie de sa timidité. Bientôt, étonné de sa beauté, il oublia tout, même ce qu'il venait faire. Madame de Rênal avait répété sa question.

— Je viens pour être précepteur, madame, lui dit-il enfin, tout honteux de ses larmes qu'il essuyait de son mieux.

Madame de Rênal resta interdite; ils étaient fort près l'un de l'autre à se regarder. Julien n'avait jamais vu un être aussi bien vêtu et surtout une femme, avec un teint si éblouissant, lui parler d'un air doux. Madame de Rênal regardait les grosses larmes qui s'étaient arrêtées sur les joues si pâles d'abord et maintenant si roses de ce jeune paysan. Bientôt elle se mit à rire avec toute la gaieté folle d'une jeune fille; elle se moquait d'elle-même et ne pouvait se figurer tout son bonheur. Quoi! c'était là ce précepteur qu'elle s'était figuré comme un prêtre sale et mal vêtu, qui viendrait gronder et fouetter ses enfants!

— Quoi! monsieur, dit-elle enfin, vous savez le latin?

Ce mot de *monsieur* étonna si fort Julien qu'il réfléchit un instant.

— Oui, madame, dit-il timidement.

Madame de Rênal était si heureuse, qu'elle osa dire à Julien :

— Vous ne gronderez pas trop ces pauvres enfants?

— Moi, les gronder, dit Julien étonné, et pourquoi?

— N'est-ce pas, monsieur, ajouta-t-elle après un petit silence, et d'une voix dont chaque instant augmentait l'émotion, vous serez bon pour eux, vous me le promettez?

S'entendre appeler de nouveau *monsieur*, bien sérieusement, et par une dame si bien vêtue, était au-dessus de toutes les prévisions de Julien : dans tous les châteaux en Espagne de sa jeunesse il s'était dit qu'aucune dame comme il faut ne daignerait lui parler que quand il aurait un bel uniforme. Madame de Rênal de son côté était complètement trompée par la beauté du teint, les grands yeux noirs de Julien et ses jolis cheveux qui frisaient plus qu'à l'ordinaire, parce que pour se rafraîchir il venait de plonger la tête dans le bassin de la fontaine publique. A sa grande joie elle trouvait l'air timide d'une jeune fille à ce fatal précepteur dont elle avait tant redouté pour ses enfants la dureté et l'air rébarbatif. Pour l'âme si paisible de madame de Rênal le contraste de ses craintes et de ce qu'elle voyait fut un grand événement. Enfin elle revint de sa surprise. Elle fut étonnée de se trouver ainsi à la porte de sa maison avec ce jeune homme, et si près de lui.

— Entrons, monsieur, lui dit-elle d'un air assez embarrassé.

De sa vie une sensation purement agréable n'avait aussi profondément ému madame de Rênal; jamais une apparition si gracieuse n'avait succédé à des craintes plus inquiétantes. Ainsi, ces jolis enfants, si soignés par elle, ne tomberaient pas entre les mains d'un homme sale et grognon. A peine entrée sous le vestibule, elle se retourna vers Julien qui la suivait timidement. Son air étonné, à l'aspect d'une maison si belle, était une grâce de plus aux yeux de madame de Rênal. Elle ne pouvait en croire ses yeux; il lui semblait surtout que le précepteur devait avoir un habit noir.

— Mais est-il vrai, monsieur, lui dit-elle en s'arrêtant encore et craignant mortellement de se tromper, tant sa croyance la rendait heureuse, vous savez le latin?

Ces mots choquèrent l'orgueil de Julien et dissipèrent le charme dans lequel il vivait depuis un quart d'heure.

— Oui, madame, lui dit-il, en cherchant à prendre un air froid; je sais le latin aussi bien que monsieur le curé et même quelquefois il a la bonté de dire mieux que lui.

Madame de Rênal trouva que Julien avait l'air fort méchant; il s'était arrêté à deux pas d'elle. Elle s'approcha et lui dit à mi-voix :

— N'est-ce pas, les premiers jours, vous ne donnerez pas le fouet à mes enfants, même quand ils ne sauraient pas leurs leçons?

Ce ton si doux et presque suppliant d'une si belle dame fit tout à coup oublier à Julien ce qu'il devait à sa réputation de latiniste. La figure de madame de Rênal était près de la sienne, il sentit le parfum des vêtements d'été d'une femme, chose si étonnante pour un pauvre paysan. Julien rougit extrêmement, et dit avec un soupir et d'une voix défaillante :

— Ne craignez rien, madame, je vous obéirai en tout.

Ce fut en ce moment seulement, quand son inquiétude pour ses enfants fut tout à fait dissipée, que madame de Rênal fut frappée de l'extrême beauté de Julien. La forme presque féminine de ses traits, et son air d'embarras, ne semblèrent point ridicules à une femme extrêmement timide elle-même. L'air mâle que l'on trouve communément nécessaire à la beauté d'un homme lui eût fait peur.

— Quel âge avez-vous, monsieur? dit-elle à Julien.

— Bientôt dix-neuf ans.

— Mon fils aîné a onze ans, reprit madame de Rênal tout à fait rassurée : ce sera presque un camarade pour vous; vous lui parlerez raison. Une fois son père a voulu le battre, l'enfant a été malade pendant toute une semaine, et cependant c'était un bien petit coup. — Quelle différence avec moi! pensa Julien; hier encore, mon père m'a battu. Que ces gens riches sont heureux!

Madame de Rênal en était déjà à saisir les moindres nuances de ce qui se passait dans l'âme du précepteur; elle prit ce mouvement de tristesse pour de la timidité et voulut l'encourager.

— Quel est votre nom, monsieur? lui dit-elle avec un

accent de grâce dont Julien sentit tout le charme, sans pouvoir s'en rendre compte.

— On m'appelle Julien Sorel, madame ; je tremble en entrant pour la première fois de ma vie dans une maison étrangère ; j'ai besoin de votre protection et que vous me pardonniez bien des choses les premiers jours. Je n'ai jamais été au collège, j'étais trop pauvre ; je n'ai jamais parlé à d'autres hommes qu'à mon cousin le chirurgien-major, et à M. le curé Chélan. Il vous rendra bon témoignage de moi. Mes frères m'ont toujours battu ; ne les croyez pas s'ils vous disent du mal de moi ; pardonnez mes fautes, madame, je n'aurai jamais mauvaise intention.

Julien se rassurait pendant ce long discours ; il examinait madame de Rênal.

(*Le Rouge et le Noir*, ch. v et vi.)

86.

Le champ de bataille.

BEYLE (STENDHAL). *La Chartreuse de Parme.*

Le jeune Fabrice del Dongo s'est sauvé depuis Milan pour aller rejoindre l'armée de Napoléon : il arrive sur le champ de bataille de Waterloo, où il trouve une vivandière, qui le guide quelque temps.

A ce moment le bruit du canon redoubla, un coup n'attendait pas l'autre.

— C'est comme un chapelet, dit Fabrice.

— On commence à distinguer les feux des pelotons, dit la vivandière en donnant un coup de fouet à son petit cheval qui semblait tout animé par le feu.

La cantinière tourna à droite et prit un chemin de traverse au milieu des prairies ; il y avait un pied de boue ; la petite charrette fut sur le point d'y rester : Fabrice poussa à la roue. Son cheval tomba deux fois ; bientôt le chemin, moins rempli d'eau, ne fut plus qu'un sentier au milieu du gazon. Fabrice n'avait pas fait cinq cents pas que sa rosse s'arrêta tout court ; c'était un cadavre, posé au travers du sentier, qui faisait horreur au cheval et au cavalier.

La figure de Fabrice, très pâle naturellement, prit une teinte verte fort prononcée ; la cantinière après avoir

regardé le mort, dit, comme se parlant à elle-même : Ce n'est pas de notre division. Puis, levant les yeux sur notre héros, elle éclata de rire.

— Ah! ah! mon petit, s'écria-t-elle, en voilà du nanan!

Fabrice restait glacé. Ce qui le frappait surtout, c'était la saleté des pieds de ce cadavre, qui était déjà dépouillé de ses souliers, et auquel on n'avait laissé qu'un mauvais pantalon tout souillé de sang.

— Approche, lui dit la cantinière, descends de cheval; il faut que tu t'y accoutumes. Tiens, s'écria-t-elle, il en a eu par la tête.

Une balle, entrée à côté du nez, était sortie par la tempe opposée, et défigurait ce cadavre d'une façon hideuse ; il était resté avec un œil ouvert.

— Descends donc de cheval, petit, dit la cantinière, et donne-lui une poignée de main pour voir s'il te la rendra.

Sans hésiter, quoique près de rendre l'âme de dégoût, Fabrice se jeta à bas de cheval et prit la main du cadavre, qu'il secoua ferme ; puis il resta comme anéanti : il sentait qu'il n'avait pas la force de remonter à cheval. Ce qui lui faisait horreur surtout, c'était cet œil ouvert.

— La vivandière va me croire un lâche, se disait-il avec amertume, mais il sentait l'impossibilité de faire un mouvement : il serait tombé. Ce moment fut affreux; Fabrice fut sur le point de se trouver mal tout à fait. La vivandière s'en aperçut, sauta lestement à bas de sa petite voiture, et lui présenta, sans mot dire, un verre d'eau-de-vie qu'il avala d'un trait ; il put remonter sur sa rosse, et continua la route sans dire une parole. La vivandière le regardait de temps à autre du coin de l'œil.

— Tu te battras demain, mon petit, lui dit-elle enfin; aujourd'hui tu resteras avec moi. Tu vois bien qu'il faut que tu apprennes le métier de soldat.

— Au contraire, je veux me battre tout de suite, s'écria notre héros d'un air sombre, qui sembla de bon augure à la vivandière. Le bruit du canon redoublait et semblait s'approcher. Les coups commençaient à former comme une basse continue ; un coup n'était séparé du coup voisin par aucun intervalle ; et sur cette basse continue, qui rappelait le bruit d'un torrent lointain, on distinguait fort bien les feux de peloton. (*La Chartreuse de Parme*, ch. III.)

VICTOR HUGO ET LES POÈTES ROMANCIERS.

Notre poésie, née du roman, ne s'est pas montrée ingrate envers lui. Parmi nos grands poètes, on en pourrait citer bien peu qui n'aient pas sacrifié à la Muse terrestre du roman : Casimir Delavigne et Béranger, à peu près seuls[1], font exception, sans doute parce que dans leurs vers la prose trouvait déjà un peu son compte. Mais tous les autres, les hérauts de la renaissance romantique, Vigny, Lamartine, Musset, Gautier, et le plus grand de tous, Victor Hugo, ont été, chacun à son heure, des romanciers. Leur œuvre, infiniment vaste et variée, échapperait à toute classification, si un trait commun ne se retrouvait au fond de ces productions diverses : c'est le caractère poétique. Aucun d'eux n'a daigné ou n'a pu, en faisant œuvre de prose, dépouiller le poète : au fond de tous leurs romans on sent, non pas un vrai romancier, mais plutôt un Apollon qui déroge et qui s'amuse. Ne les blâmons pas; ils n'ont pu avoir toutes les gloires, et en restant aux yeux de la postérité les auteurs des *Harmonies* ou des *Contemplations*, ils ont à coup sûr choisi la meilleure part; mais il faut bien l'avouer : dans le roman, ils ont assez peu innové, ils se sont contentés d'être des « échos sonores » plutôt que des initiateurs hardis, et leur œuvre, si magnifique qu'elle soit, a peut-être moins de signification que le plus humble volume échappé de la plume d'une George Sand ou d'un Balzac.

Mettons à part cependant **Alfred de Vigny** (1797-1863). Ce poète, au cœur triste et fier, chantre mélancolique d'*Éloa* et de la *Bouteille à la mer*, a été un romancier original : il a créé un genre, vite disparu,

1. Parmi les contemporains on pourrait citer, je crois, M. Leconte de Lisle et M. Sully-Prudhomme

mais dont les débuts, fort brillants, ont fait quelque temps illusion : c'est le roman historique. Avant de Vigny l'histoire avait déjà trouvé place dans le roman : sans remonter jusqu'aux Romains de Mlle de Scudéry, le siège de Calais avait été déjà *romancé* par Mme de Tencin, et les aventures galantes de la cour des Valois avaient défrayé un nombre incalculable de volumes. Mais ce n'étaient que des travestissements où la fantaisie du narrateur était fort à l'aise et ne s'embarrassait de rien. Alfred de Vigny fut le premier en France à tenter, selon des règles précises, la conciliation de ces deux genres en apparence irréductibles, le roman et l'histoire : il fut pour nous un Walter Scott, moins fécond, moins habile, et moins heureux. En 1826 parut *Cinq-Mars* ou *une Conjuration sous Louis XIII* : le succès en fut immense, et l'année suivante l'auteur expliqua ce qu'il avait voulu faire dans une préface mise en tête de la 10e édition et intitulée : *Réflexions sur la vérité dans l'art*. Il y oppose la vérité artistique à la vérité purement historique, l'idée au fait; il prétend que l'esprit humain se soucie moins de l'exactitude des détails que de la vie générale, et que si le rôle de l'historien moderne consiste à ramasser le butin toujours incomplet des réalités passées, celui de l'artiste consiste à ranimer, même à l'aide de la légende, ces grandes figures disparues, et à leur redonner une existence idéalement aussi vraie que celle qu'ils ont effectivement vécue. On voit tous les dangers de la théorie : l'histoire fournit la matière que pétrit la main de l'artiste : mais est-elle encore l'histoire, s'il s'y mêle l'alliage impur de la légende? Si elle doit être une résurrection, ne vaut-il pas mieux s'en rapporter au génie d'un historien qu'à l'imagination d'un poète, c'est-à-dire à un Augustin Thierry qu'à un Alfred de Vigny? *Cinq-Mars* en est l'éclatante démonstration. Si agréable que soit cette lecture, si exacte même que soit l'évocation de ces mœurs, de ces

costumes, de ces personnages, de ces événements du règne de Louis XIII (et l'auteur a pris soin de dresser à la fin du livre la liste des documents justificatifs), cette œuvre n'en est pas moins artificielle et fausse. Pour acclimater en France le roman historique, il n'eût pas fallu nous montrer un Richelieu grotesque, vil, hypocrite et féroce, qui hait Cinq-Mars et de Thou pour de puérils motifs : cela n'est permis qu'en vers, dans une *Marion Delorme*. Les préjugés aristocratiques d'Alfred de Vigny l'ont gravement égaré sur ce point, et, malgré la faveur avec laquelle fut reçu *Cinq-Mars*, le roman historique avait reçu un coup mortel dès sa naissance : il se vouait d'avance à toutes les folles imaginations d'un Alexandre Dumas.

Après *Cinq-Mars* vint *Stello* (1832) où l'auteur, fidèle à son principe, a poétiquement arrangé quelques épisodes émouvants de la Terreur. Enfin en 1835 parut ce beau livre, d'un accent si hautain et si mélancolique : *Grandeur et servitude militaire* (1835) où l'ancien capitaine de la Maison du Roi nous livre le secret de son intime désespérance : admirons pourtant l'intérêt dramatique et l'exquise élégance des nouvelles qui composent ce volume, notamment de *Laurette* et de la *Canne de Jonc*.

Victor Hugo (1802-1885) a laissé dans le roman une œuvre considérable : mais il est bien clair que son génie n'est pas là, ou du moins qu'il ne s'y trouve pas dans son élément propre.

Il commence à devenir banal de montrer que l'originalité de Victor Hugo a consisté avant tout dans une étonnante faculté de voir et d'entendre, et dans le pouvoir qu'il a eu de traduire ces sensations exceptionnelles par des couleurs et des sons d'une richesse jusqu'alors inconnue dans notre langue. Ses yeux ont vu dans la création des rayons et des ombres que les nôtres ne distinguaient pas; son oreille a perçu à

travers les rues et les bois des chansons que nous n'entendions pas ; son verbe a donné à toutes ces choses une vie intense, il les a recréées pour nous, par une puissance admirable. Qualité essentielle du poète, don vraiment unique et presque monstrueux, qu'aucun homme peut-être, dans aucun temps, n'a possédé comme celui-là. En revanche, certaines qualités ont manqué à ce peintre incomparable, ou du moins ne l'ont pas tiré hors de pair : la sensibilité de Victor Hugo est assurément moins vive que son imagination, sa philosophie est courte et peu originale ; il n'excelle pas dans le raisonnement, dans l'abstraction, dans l'analyse pénétrante de l'âme humaine : son génie est trop robuste pour se plaire aux subtiles finesses de la psychologie. En d'autres termes, ce qui a le plus fait défaut à ce prodigieux esprit, c'est le romanesque, c'est-à-dire le don de créer des caractères et des événements à la fois imaginaires et vraisemblables, qui donnent l'agréable illusion de la vie humaine. Aussi Victor Hugo a-t-il écrit, sous le nom de romans, des œuvres admirables, mais où ce n'est pas le romancier, c'est le poète qui nous ravit.

Dès son enfance, en même temps que sa vocation l'entraîne vers la poésie, Victor Hugo, en vrai fils de Chateaubriand, s'essaie dans le roman. *Bug-Jargal* (qu'il compose à seize ans, mais qu'il publie en 1825), et *Han d'Islande* (1823), sont des récits pittoresques, flamboyants de couleur locale, où le peintre essaie avec maladresse les tons de sa palette, et où les personnages sont faibles et irréels. Le *Dernier jour d'un condamné* (1829) et *Claude Gueux* (1834) se rapprochent davantage du genre du roman : on y trouve, dans le premier surtout, un essai de psychologie et même de pathologie morales ; mais ce ne sont que de courtes ébauches, délassements d'un poète.

Notre-Dame de Paris (1831) est un superbe poème : c'est l'évocation magique du moyen âge finissant. Mal-

gré quelques jolis détails, ne cherchons pas dans l'intrigue le véritable intérêt du livre. Voyez comme la mort de cette petite Esméralda nous émeut peu, non plus que la tragique dégringolade de Frollo du haut des tours, et la macabre chevauchée de Quasimodo sous le gibet de Montfaucon ! Et même, à y regarder de près, chaque fois que ces personnages nous intéressent, c'est moins par eux-mêmes qu'ils nous touchent que par quelque singularité extérieure, Phœbus de Châteaupers par sa jolie moustache retroussée à la bourguignonne, la bohémienne par son amulette et sa chèvre, le sonneur par ses cloches, et la vieille Gudule par un soulier d'enfant : cette moustache, cette chèvre, ces cloches et ce petit soulier ne sont-ils pas les héros véritables du roman ? Il y en a pourtant un autre, dont la silhouette fantastique et démesurée se profile sur l'œuvre tout entière : c'est Notre-Dame, l'antique cathédrale dont toutes les pierres sont vivantes, géant monstrueux, qui respire et qui parle, où palpite l'âme de cette foule qui s'agite confusément à ses pieds, et où s'incarnent tous les rêves et toutes les trivalités du vieux Paris.

Dans les *Misérables* (1862), l'intrigue tient plus de place, et la description, toute proportion gardée, en tient un peu moins. Mais cette intrigue est singulièrement touffue et confuse : elle contient plus de vingt romans ébauchés, sans qu'il y en ait un seul vraiment achevé : on y retrouve partout le procédé du roman populaire qu'Alexandre Dumas avait mis si fort à la mode une vingtaine d'années auparavant. Le titre exprime fort bien l'idée générale de l'œuvre : pitié pour tous les faibles et pour tous les misérables ; pitié pour le forçat Jean Valjean, repoussé de tous, conspué par tous, et dont l'âme obscurcie peut cependant un jour se rouvrir à la lumière ; pitié pour Fantine, la pauvre fille séduite, qui après avoir vendu tout ce qu'elle possède, jusqu'à ses cheveux et ses dents pour nourrir

son enfant, en vient à vendre son honneur même; pitié aussi pour Cosette sa fille, martyrisée par les horribles Thénardier... Au seuil du livre, comme un saint dans sa châsse, apparaît la belle et lumineuse figure de l'évêque Myriel, de ce pasteur chrétien qui est tout bonté et tout amour, et auquel correspond le masque grimaçant du policier Javert. Mais rien que pour citer les noms des personnages du roman et les principaux épisodes, il faudrait plusieurs pages, et l'on se perdrait à vouloir analyser une œuvre aussi monumentale. On y retrouve toutes les cordes de la lyre du poète ; l'idylle y côtoie l'épopée, le frais tableau d'un dîner d'amoureux à Saint-Cloud sert de pendant à cette admirable peinture de la bataille de Waterloo : sans compter les digressions innombrables sur la Révolution, sur les couvents, sur les bagnes, sur la peine de mort, etc. Toute la philosophie et toute la poésie de Victor Hugo se sont donné rendez-vous dans la trame lâche et flexible de ce roman, où le romanesque n'apparaît que comme un accessoire.

Les *Travailleurs de la Mer* (1866) et l'*Homme qui rit* (1869) ne sont que de splendides prétextes à des virtuosités d'imagination et de style, et ne peuvent guère être considérés comme de vrais romans.

En 1872 le poète, septuagénaire, donne *Quatre-Vingt-Treize*. Ce n'est sans doute pas l'œuvre la plus populaire de Hugo, mais c'est le meilleur roman qu'il ait composé. Les dimensions en sont plus naturelles, l'intrigue y est simple et touchante, les descriptions ou les hors-d'œuvre n'ont pas tout envahi, enfin on y trouve au moins trois caractères fermement dessinés : Gauvain, le gentilhomme démocrate, Lantenac, l'aristocrate révolté, Cimourdain, le prêtre défroqué devenu farouche jacobin : à eux trois, ils forment les trois couleurs du drapeau, le bleu, le blanc et le rouge : tous trois sont également sincères et dévoués à leur cause : Gauvain pourtant domine les deux autres de

toute la hauteur de son sacrifice. Quelques épisodes ravissants, comme celui des enfants enfermés dans la tour, suffiraient à mettre cette œuvre au rang des plus belles. Victor Hugo nous montre quel romancier il eût été, s'il eût pu se plier aux conditions essentielles du genre.

Le vrai roman de **Lamartine** (1790-1869) est le poème de *Jocelyn* (1836). Ce n'est pas le lieu de faire ressortir la singulière beauté de ce chant d'amour, si pur et si troublant, d'où se dégage une impression de faiblesse infinie et d'ineffable amertume. Ce qu'il importe de signaler ici, c'est que toutes ces superbes effusions lyriques recouvrent un fond romanesque d'un intérêt poignant et humain : l'amour du jeune séminariste pour l'infortunée Laurence. La scène de la grotte, celle de l'ordination, celle des funérailles de Laurence, et bien d'autres, sont de purs épisodes romanesques : il n'est pas jusqu'à la belle peinture des *Laboureurs* qui n'annonce certaines pages de George Sand dans la *Mare au Diable*.

Les romans que Lamartine composa en prose sont loin de valoir *Joceyln*. Les meilleurs ne sont que des épisodes extraits de ce livre étrange et charmant, intitulé : *les Confidences* (1849). Ce sont *Lucy*, *Graziella*, *Raphaël*.

Graziella (écrit dès 1829, mais rédigé sous sa forme définitive à Ischia en 1843), est une histoire simple, trop simple même, si on la sépare de son cadre opulent. C'est la matière un peu ténue d'un conte d'Alfred de Musset, de *Frédéric et Bernerette*, par exemple, mise en œuvre par le plus harmonieux et le plus tendre des poètes. N'importe : si l'on s'intéresse assez peu au piteux héros de cette idylle, on aimera toujours à évoquer l'image de la jolie corailleuse de Naples, cette brune fille d'Italie, au cœur ardent et naïf, qui meurt victime de l'égoïsme du jeune poète voyageur. Les

seuls noms d'Ischia et de Procida réveilleront toujours en nous des souvenirs bien chers à notre jeunesse, la tempête qui assaille l'humble barque de pêcheurs, l'arrivée de nuit dans la cabane d'Andréa, les jours heureux passés dans la maisonnette adossée au penchant du Pausilippe.

Raphaël, pages de la vingtième année, comprend l'histoire de Julie, c'est-à-dire de cette Elvire que le génie du poète a immortalisée. Ce récit nous semble aujourd'hui bien faux, malgré la berçante musique du style. La scène même du suicide sur le lac (suicide manqué) nous laisse froids. *Raphaël* n'est pas autre chose que le thème de la plus belle *Méditation* de Lamartine, amplifié et délayé en deux cents pages de prose : voilà ce qui le gâtera toujours à nos yeux.

Le tort de Lamartine fut de persister dans cette voie fâcheuse ; il employa sa vieillesse à redire en prose ce qu'il avait si bien dit en vers. De cette dernière période de sa vie datent encore plusieurs romans, qui n'ajoutent rien à sa gloire : *Geneviève, histoire d'une servante* (1851) (il s'agit de la Marthe de *Jocelyn*) ; *le Tailleur de pierres de Saint-Point* (1851), qui est plutôt un dialogue philosophique et religieux ; et quelques autres, qu'il vaut autant ne pas nommer.

Dans l'œuvre d'**Alfred de Musset** (1810-1857) il y a deux veines bien distinctes.

A la première appartient la *Confession d'un Enfant du siècle* (1836). Cette maladie du temps, si bien inaugurée par René en 1802, touche enfin à son terme : les malades n'en sont pas morts tous, mais c'est le mal lui-même qui va mourir, après une dernière convulsion. C'est l'époque où l'auteur de *Rolla* revient de ce trop fameux voyage d'Italie où il a laissé George Sand. Octave est jeune, et il a déjà perdu sa force et sa vie ; don Juan épuisé et inassouvi, il souffre d'avoir tari dans son cœur les sources de l'amour, et il aspire au

néant. Desgenais le console et « d'une voix mordante, au milieu du silence de la nuit, » il lui explique que c'est un rêve de poète insensé que de vouloir embrasser l'infini et aspirer ici-bas au parfait bonheur : pour ne pas trop souffrir, il faut subir la vie comme elle est, médiocre, terne et souvent absurde. Mais pour Octave, la meilleure consolation (consolation d'une heure, il est vrai) n'est pas celle que lui apporte la philosophie froide et railleuse de Desgenais : Octave la trouvera cette même année dans ce cri spontané de son cœur, qui est l'*Espoir en Dieu* (1836).

Heureusement il n'y a pas chez Musset que de « purs sanglots » : l'enfant du siècle a su aussi badiner et rire, comme un Villon ou comme un La Fontaine, il est le poète préféré de Ninette et de Ninon, et il sait à quoi rêvent les jeunes filles. Ses *Nouvelles* et ses *Contes* sont pleins d'esprit naturel, de grâce légère et pimpante, de sentiment exquis et rapide, teinté d'une discrète mélancolie : très simples avec cela, sans grands frais de psychologie, et aussi sans aucune des impertinences de *Mardoche* et de *Namouna*. Musset excelle surtout à peindre l'amour jeune et insouciant, qui est toute la vie d'une Bernerette ou d'une Mimi Pinson. Citons quelques-unes des plus charmantes parmi ces nouvelles : *Emmeline* (1837) ; *Frédéric et Bernerette* (1838) ; *Margot* (1838) ; *Croisilles* (1839) ; *Mimi Pinson* (1843) ; le *Secret de Javotte* (1844), et aussi ce conte si délicat : l'*Histoire d'un Merle blanc* (1842).

Sainte-Beuve (1804-1869) a été romancier par occasion. *Volupté* (1834) fit grand bruit dans son temps, et compte parmi les romans fameux du siècle. A vrai dire, ce n'est pas le critique des *Lundis* qui l'a écrit, mais le poète désespéré, le « Werther carabin », qui avait déjà donné *la Vie et les Poésies de Joseph Delorme*. « Le véritable objet de ce livre, dit l'auteur, est l'analyse d'un penchant, d'une passion, d'un vice même,

et de tout ce côté de l'âme que ce vice domine, et auquel il donne le ton, du côté languissant, oisif, attachant, secret et privé, mystérieux et furtif, rêveur jusqu'à la subtilité, tendre jusqu'à la mollesse, *voluptueux* enfin. » Tout cela est assez vague. Le héros du livre, Amaury, n'est pas autre chose qu'un Adolphe plus pur, plus tendre, qui aime Mme de Couaën un peu comme une Madone, et qui finit par ensevelir au grand séminaire son mysticisme inquiet et dévoyé. Amaury se fait prêtre deux ans avant que paraisse *Jocelyn :* là est le principal intérêt de ce roman. Il est curieux en outre d'y surprendre l'évolution du génie de Sainte-Beuve à cette époque : Joseph Delorme se consolant par l'étude et se préparant à écrire la belle *Histoire de Port-Royal* (1840-1860) !

Théophile Gautier (1811-1872), peintre *in partibus*, artiste consommé d'ailleurs, a excellé dans le pittoresque et la fantaisie. C'est quelque chose assurément, mais il s'en faut, pour un romancier, que ce soit là le principal. Trouver une situation attachante, imaginer une intrigue qui ne soit pas conçue en dépit du bon sens, créer des personnages qui se tiennent debout, les faire parler et agir conformément à leur caractère : tel est, semble-t-il, l'*a*, *b*, *c* du faiseur de romans, et ce sont toutes choses que Théophile Gautier s'est glorifié d'avoir ignorées toute sa vie. Mais, à l'aide de simples mots, jeter sur le papier des débauches de couleur, des ruissellements d'harmonie, éblouissements pour l'œil, concerts pour l'oreille, fête magnifique pour l'imagination, et tout cela à propos de rien ou de pas grand'chose, et avec l'arrière-pensée d'étonner le bourgeois et de jouir par avance de la tête qu'il fera : voilà où a excellé Théophile Gautier, impassible parnassien, en prose comme en vers. Ses romans sont tous, plus ou moins, des gageures de style intrépidement soutenues; on dirait que l'auteur y procède à l'in-

ventaire de la langue, et qu'il met bien en évidence, comme fait un antiquaire dans sa devanture, les articles les plus rares, les bibelots les plus précieux. Ouvrages exquis d'ailleurs, où l'artiste a travaillé et pris de la peine, mais où c'est le fond qui manque le plus, à tel point qu'il n'y en a parfois pas du tout. Le vrai chef-d'œuvre du genre, ce n'est ni les *Jeune France* (1833), ni cette *Mademoiselle de Maupin* (1835), à qui les amis de l'auteur ont fait une célébrité de mauvais aloi, ni *Spirite* (1866), ni les *Contes*, mais bien le *Capitaine Fracasse*, pastiche du *Roman comique* de Scarron, patiemment ciselé pendant trente ans (paru en 1863). Le premier volume est d'un art tout simplement merveilleux. Le fantastique château de la Misère, le baron de Sigognac, les comédiens du chariot de Thespis, l'hôtelier Chirriguirri, le baron Agostin, la petite Chiquita, tous les animaux de la création, les chats, les chiens, les bœufs placides, les rosses efflanquées, tous les pignons des rues, tous les cailloux des chemins sont peints avec un relief saisissant. C'est un savant mélange de fantaisie échevelée et de réalisme trivial. L'auteur l'a dit lui-même : « Figurez-vous que vous feuilletez des eaux-fortes de Callot ou des gravures d'Abraham Bosse, illustrées par des légendes. » C'est fort bien : ne cherchons donc pas dans cette prose éclatante un vrai roman, mais plutôt un précieux pendant aux *Émaux et Camées* du poète.

A ce groupe des poètes romanciers joignons deux écrivains qui ne sont pas des poètes, mais qui ont été des romanciers à l'imagination purement poétique, et qui relèvent l'un et l'autre de cette école romantique dont Victor Hugo fut le héraut. **Jules Janin** (1804-1874), le célèbre critique des *Débats*, a laissé des *Contes* fort nombreux, et un roman plus long (*l'Ane mort et la Femme guillotinée*, 1829), où il s'est livré à d'extraordinaires fantaisies de pensée et de style. **Barbey**

d'Aurevilly (1808-1889) est un romancier difficile à bien comprendre et par conséquent à bien classer : imagination désordonnée, visions apocalyptiques et sataniques, obscurités, bizarreries, affectations d'élégance aristocratique, on trouve tout cela dans ces œuvres singulières et savoureuses, dont les plus connues sont : *Une Vieille maîtresse*, l'*Ensorcelée*, les *Diaboliques*, etc.

ALFRED DE VIGNY (1797-1863).

87.

Roi et Cardinal.

ALFRED DE VIGNY. Cinq-Mars ou une Conjuration sous Louis XIII.

Richelieu, aidé par le père Joseph, a découvert tous les fils de la conjuration ourdie contre lui; il possède même le texte du traité avec l'Espagne. Il a demandé au roi la tête de Cinq-Mars et celle de son jeune ami de Thou. Le roi a d'abord refusé : il aime Cinq-Mars, il lui sait gré d'avoir voulu le soustraire au joug d'un ministre cruel et tout-puissant; il prétend régner seul. Richelieu l'a laissé dans son cabinet, et lui a remis tous les dossiers de la politique. Le pauvre Louis XIII les compulse d'un œil inquiet, il reste accablé sous le poids de cette tâche, trop lourde pour ses faibles épaules. Il cédera, il rappellera le cardinal, il livrera Cinq-Mars.

Ce fut alors que Louis XIII se vit tout entier, et s'effraya du néant qu'il trouvait en lui-même. Il promena d'abord sa vue sur l'amas de papiers qui l'entourait, passant de l'un à l'autre, trouvant partout des dangers, et ne les trouvant jamais plus grands que dans leurs sources mêmes qu'il inventait. Il se leva, et, changeant de place, se courba ou plutôt se jeta sur une carte géographique de l'Europe; il y trouva toutes ses terreurs ensemble, au nord, au midi, au centre de son royaume; les révolutions lui apparaissaient comme des Euménides; sous chaque contrée il crut voir

fumer un volcan ; il lui semblait entendre les cris de détresse des rois qui l'appelaient et les cris de fureur des peuples. Il crut sentir la terre de France craquer et se fendre sous ses pieds ; sa vue faible et fatiguée se troubla ; sa tête malade fut saisie d'un vertige, qui refoula le sang vers son cœur.

« Richelieu ! cria-t-il d'une voix étouffée en agitant une sonnette : qu'on rappelle le cardinal ! » Et il tomba évanoui dans un fauteuil.

Lorsque le roi rouvrit les yeux, ranimé par les odeurs fortes et les sels qu'on lui avait mis sur les lèvres et les tempes, il vit un instant des pages qui se retirèrent sitôt qu'il eût entr'ouvert ses paupières, et se retrouva seul avec le Cardinal. L'impassible ministre avait fait poser sa chaise longue contre le fauteuil du Roi, comme le siège d'un médecin près du lit de son malade, et fixait ses yeux étincelants et scrutateurs sur le visage pâle de Louis. Sitôt qu'il put l'entendre, il reprit d'une voix sombre son terrible dialogue : « Vous m'avez rappelé, dit-il ; que me voulez-vous ? » Louis, renversé sur l'oreiller, entr'ouvrit les yeux et le regarda, puis se hâta de les refermer. Cette tête décharnée, armée de deux yeux flamboyants, et terminée par une barbe aiguë et blanchâtre, cette calotte et ces vêtements de la couleur du sang et des flammes, tout lui représentait un esprit infernal.

— Régnez, dit-il d'une voix faible.

— Mais me livrez-vous Cinq-Mars et de Thou ? poursuivit l'implacable ministre, en s'approchant pour lire dans les yeux éteints du prince, comme un avide héritier poursuit jusque dans la tombe les dernières lueurs de la volonté d'un mourant.

— Régnez, répéta le Roi en détournant la tête.

— Signez donc, reprit Richelieu. Ce papier porte : « Ceci est ma volonté de les prendre morts ou vifs. »

Louis, toujours la tête renversée sur le dossier du fauteuil, laissa tomber sa main sur le papier fatal et signa.

— Laissez-moi, par pitié : je meurs, dit-il.

— Ce n'est pas tout encore, continua celui qu'on appelle le grand politique ; je ne suis pas sûr de vous ; il me faut dorénavant des garanties et des gages. Signez encore ceci et je vous quitte : « Quand le Roi ira voir le Cardinal, les gardes de celui-ci ne quitteront pas les armes : et quand

le Cardinal ira chez le Roi, ses gardes partageront le poste avec ceux de Sa Majesté. » De plus : « Sa Majesté s'engage à remettre les deux princes ses fils en otage entre les mains du Cardinal, comme garantie de la bonne foi de son attachement. »

— Mes enfants! s'écria Louis en relevant sa tête; vous osez...

— Aimez-vous mieux que je me retire? dit Richelieu.

Le roi signa.

— Est-ce donc fini? dit-il avec un profond gémissement.

Ce n'était pas fini; une autre douleur lui était réservée. La porte s'ouvrit brusquement et l'on vit entrer Cinq-Mars.

(*Cinq-Mars ou une Conjuration sous Louis XIII*, ch. XXIV.)

— Calmann-Lévy, éditeur. —

88.

LE RÉFECTOIRE DES PRISONNIERS A SAINT-LAZARE.

ALFRED DE VIGNY. Stello ou les Diables bleus.

Une table large et longue, sans linge, chargée de couverts de plomb, de verres d'étain, de cruches de grès, d'assiettes de faïence bleue ; des bancs de bois de chêne noir, luisant, usé, rocailleux et sentant le goudron ; des pains ronds entassés dans des paniers ; des piliers grossièrement taillés, posant leurs pieds lourds sur des dalles fendues, et supportant, de leur tête informe, un plancher enfumé ; autour de la salle, des murs couleur de suie, hérissés de piques mal montées et de fusils rouillés. Tout cela éclairé par quatre réverbères à fumée noire, et rempli d'un air de cave humide qui faisait tousser en entrant : voilà ce que je trouvai.

Je fermai les yeux un instant pour mieux voir ensuite. Ma résignée prisonnière en fit autant. Nous vîmes, en les ouvrant, un cercle de quelques personnes qui s'entretenaient à l'écart. Leur voix douce et leur ton poli et réservé me firent deviner des gens bien élevés. Ils me saluèrent de leur place et se levèrent quand ils aperçurent la duchesse de Saint-Aignan. Nous passâmes plus loin.

A l'autre bout de la table était un autre groupe plus nombreux, plus jeune, plus vif, tout remuant, bruyant et riant : un groupe pareil à un grand quadrille de la cour en négligé, le lendemain du bal. C'étaient des jeunes personnes assises à droite et à gauche de leur grande tante ; c'étaient

des jeunes gens chuchotant, se parlant à l'oreille, se montrant du doigt avec ironie ou jalousie; on entendait des demi-rires, des chansonnettes, des airs de danse, des glissades, des pas, des claquements de doigts remplaçant castagnettes et triangles; on s'était formé en cercle, on regardait quelque chose qui se passait au milieu du groupe nombreux. Ce quelque chose causait d'abord un moment d'attente et de silence, puis un éclat bruyant de blâme ou d'enthousiasme, des applaudissements ou des murmures de mécontentement, comme après une scène bonne ou mauvaise. Une tête s'élevait tout à coup, et tout à coup on ne la voyait plus.

— C'est quelque jeu innocent, fis-je en faisant lentement le tour de la grande table longue et carrée.

Madame de Saint-Aignan s'arrêta, s'appuya sur la table, et quitta mon bras pour presser sa ceinture de l'autre main, son geste accoutumé.

— Eh! mon Dieu! n'approchons pas! C'est encore leur horrible jeu, me dit-elle. Je les avais tant priés de ne plus recommencer! Mais les conçoit-on? C'est d'une dureté inouïe. — Allez voir cela, je reste ici.

Je la laissai s'asseoir sur le banc et j'allai voir.

Ce jeu, c'est le jeu de la guillotine, salué chaque fois par mille plaisanteries, mille exclamations moqueuses ; on monte sur une chaise et l'on bascule, tout comme sur la place de la Révolution. C'est à qui le fera avec le plus d'élégance.

— Mais où mettre le pied? — Il y a une planche ici. — Non, là. — Haute de trois pieds. — De deux seulement. — Pas plus haut que la chaise. — Moins haute. — Vous vous trompez. — Qui vivra verra! — Au contraire, qui mourra verra. — Nouveau rire.

..... — Ah! nous allons voir à présent.

Une jeune, très jeune personne s'avançait avec l'élégance d'une fille d'Athènes, pour aller au milieu du cercle; elle dansa en marchant, à la manière des enfants; puis s'en aperçut, s'efforça d'aller tranquillement, et marcha en dansant, en se soulevant sur les pieds, comme un oiseau qui sent ses ailes. Ses cheveux noirs en bandeaux, rejetés en

arrière en couronne, tressés avec une chaîne d'or, lui donnaient l'air de la plus jeune des Muses : c'était une mode grecque, qui commençait à remplacer la poudre. Sa taille aurait pu, je crois, avoir pour ceinture le bracelet de bien des femmes. Sa tête petite, penchée en avant avec grâce, comme celle des gazelles et des cygnes, sa poitrine faible et ses épaules un peu courbées, à la manière des jeunes personnes qui grandissent, ses bras minces et longs, tout lui donnait l'aspect élégant et intéressant à la fois. Son profil régulier, sa bouche sérieuse, ses yeux tout noirs, ses sourcils sévères et arqués, comme ceux des Circassiennes, avaient quelque chose de déterminé et d'original qui étonnait et charmait la vue. C'était Mademoiselle de Coigny[1] : c'était elle que j'avais vue priant Dieu dans le préau. Elle avait l'air de penser avec plaisir à tout ce qu'elle faisait, et non à ceux qui la regardaient faire. Elle s'avança avec les étincelles de la joie dans les yeux. J'aime cela à cet âge de seize ou dix-sept ans ; c'est la meilleure innocence possible. Cette joie, pour ainsi dire innée, éclairait les visages fatigués des prisonniers. C'était bien la jeune captive qui ne veut pas mourir encore. Son air disait :

Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux ;

et :

L'illusion féconde habite dans mon sein.

Elle allait monter.

— Oh ! pas vous ! pas vous ! dit un jeune homme en habit gris que je n'avais pas remarqué et qui sortit de la foule. Ne montez pas, vous, je vous en supplie !

Elle s'arrêta, fit un petit mouvement des épaules, comme un enfant qui boude, et mit ses doigts sur sa bouche avec embarras. Elle regrettait sa chaise, et la regardait de côté.

En ce moment quelqu'un dit : « Madame de Saint-Aignan

1. Il est maintenant prouvé que cette jeune captive, immortalisée par Andre Chénier, n'était pas une candide jeune fille de seize ans, mais une femme, une *demoiselle* de Coigny, divorcée d'avec le duc de Fleury, et qui s'éprit dans la prison Saint-Lazare d'un certain M. de Montrond. Tout le reste n'est que pure légende. Voilà un des écueils du roman historique, tel que le concevait A. de Vigny.

est là. » Aussitôt, avec une vive présence d'esprit et une délicatesse de très bonne grâce, on enleva la chaise, on rompit le cercle, et l'on forma une petite contredanse pour lui cacher cette singulière répétition du drame de la place de la Révolution.

Les femmes allèrent la saluer et l'entourèrent de manière à lui cacher ce jeu qu'elle haïssait, et qui pouvait la frapper dangereusement. C'étaient les égards, les attentions que la jeune duchesse eût reçus à Versailles. Le bon langage ne s'oublie pas. En fermant les yeux, rien n'était changé : c'était un salon.

Je remarquai, à travers ces groupes, la figure pâle, un peu usée, triste et passionnée de ce jeune homme qui errait silencieusement à travers tout le monde, la tête basse et les bras croisés. Il avait quitté sur-le-champ Mademoiselle de Coigny et marchait à grands pas, rôdant autour des piliers et lançant sur les murailles et les barreaux en fer les regards d'un lion enfermé. Il y avait dans son costume, dans cet habit gris taillé en uniforme, dans ce col noir et ce gilet croisé, un air d'officier. Costume et visage, cheveux noirs et plats, yeux noirs, tout était très ressemblant : c'était le portrait que j'avais sur moi, c'était André Chénier.

(*Stello* ou *les Diables Bleus*, XXVIII.)

— Calmann-Lévy, éditeur. —

VICTOR HUGO (1802-1885)[1].

89.

LA COUR DES MIRACLES.

VICTOR HUGO. Notre-Dame de Paris.

Gringoire, errant la nuit dans des carrefours inconnus, est assailli par une nuée d'aveugles, de boiteux, de culs-de-jatte, de manchots, de borgnes, de lépreux, « qui sortant des maisons, qui des soupiraux des caves, hurlant, beuglant, glapissant, tous clopin-clopant, cahin-caha, se ruant vers la lumière, et vautrés dans la fange comme des limaces après la pluie ».

1. Édition définitive (Hetzel-Quantin).

Il reconnait, avec effroi, qu'il est dans la Cour des miracles.

Le pauvre poète jeta les yeux autour de lui. Il était en effet dans cette redoutable Cour des Miracles, où jamais honnête homme n'avait pénétré à pareille heure ; cercle magique où les officiers du Châtelet et les sergents de la prévôté qui s'y aventuraient disparaissaient en miettes; cité des voleurs, hideuse verrue à la face de Paris; égout d'où s'échappait chaque matin, et où revenait croupir chaque nuit, ce ruisseau de vices, de mendicité et de vagabondage, toujours débordé dans les rues des capitales; ruche monstrueuse où rentraient le soir avec leur butin tous les frelons de l'ordre social; hôpital menteur où le bohémien, le moine défroqué, l'écolier perdu, les vauriens de toutes les nations, espagnols, italiens, allemands, de toutes les religions, juifs, chrétiens, mahométans, idolâtres, couverts de plaies fardées, mendiants le jour, se transfiguraient la nuit en brigands; immense vestiaire, en un mot, où s'habillaient et se déshabillaient à cette époque tous les acteurs de cette comédie éternelle que le vol, la prostitution et le meurtre jouent sur le pavé de Paris.

C'était une vaste place, irrégulière et mal pavée, comme toutes les places de Paris alors. Des feux, autour desquels fourmillaient des groupes étranges, y brillaient çà et là. Tout cela allait, venait, criait. On entendait des rires aigus, des vagissements d'enfants, des voix de femmes. Les mains, les têtes de cette foule, noires sur le fond lumineux, y découpaient mille gestes bizarres. Par moment, sur le sol, où tremblait la clarté des feux, mêlée à de grandes ombres indéfinies, on pouvait voir passer un chien qui ressemblait à un homme, un homme qui ressemblait à un chien. Les limites des races et des espèces semblaient s'effacer dans cette cité comme dans un pandémonium. Hommes, femmes, bêtes, âge, sexe, santé, maladies, tout semblait être en commun parmi ce peuple; tout allait ensemble, mêlé, confondu, superposé ; chacun y participait de tout.

Le rayonnement chancelant et pauvre des feux permettait à Gringoire de distinguer à travers son trouble, tout à l'entour de l'immense place, un hideux encadrement de vieilles maisons, dont les façades vermoulues, ratatinées,

rabougries, percées chacune d'une ou deux lucarnes éclairées, lui semblaient dans l'ombre d'énormes têtes de vieilles femmes, rangées en cercle, monstrueuses et rechignées, qui regardaient le sabbat en clignant des yeux.

C'était comme un nouveau monde, inconnu, inouï, difforme, reptile, fourmillant, fantastique.

(*Notre-Dame de Paris*, livre II, ch. 6.)

90.

Une tempête sous un crâne.

Jean Valjean, ancien forçat évadé, est devenu un honnête homme: il s'appelle maintenant M. Madeleine, maire de M-sur-M*, personnage considéré, charitable. Il apprend alors qu'on vient d'arrêter un pauvre diable, qui se fait appeler Champ-Mathieu, et qu'on a cru reconnaître en lui le terrible Jean Valjean, auteur d'assassinats restés impunis. Un douloureux combat s'engage dans sa conscience. M. Madeleine laissera-t-il condamner l'innocent? Se livrera-t-il?*

VICTOR HUGO. Les Misérables.

..... — Mon parti est pris. Laissons faire! ne vacillons plus, ne reculons plus! Ceci est dans l'intérêt de tous, non dans le mien. Je suis Madeleine, je reste Madeleine. Malheur à celui qui est Jean Valjean! Ce n'est plus moi : je ne connais pas cet homme, je ne sais plus ce que c'est... qu'il s'arrange!... Allons! il y a encore des fils qui m'attachent à ce Jean Valjean; il faut les briser! Il y a dans cette chambre même, des objets qui m'accuseraient, des choses muettes qui seraient des témoins; c'est dit, il faut que tout cela disparaisse.

Il fouilla dans sa poche, en tira une bourse, l'ouvrit, et y prit une petite clef.

Il introduisit cette clef dans une serrure dont on voyait à peine le trou, perdu qu'il était dans les nuances les plus sombres du dessin qui couvrait le papier collé sur le mur. Une cachette s'ouvrit, une espèce de fausse armoire ménagée entre l'angle de la muraille et le manteau de la cheminée. Il n'y avait dans cette cachette que quelques gue-

nilles, un sarrau de toile bleue, un vieux pantalon, un vieux havresac, et un gros bâton d'épine ferré aux deux bouts[1]... Il jeta un regard furtif vers la porte, comme s'il eût craint qu'elle ne s'ouvrît malgré le verrou qui la fermait; puis d'un mouvement vif et brusque et d'une seule brassée, sans même donner un coup d'œil à ces choses qu'il avait si religieusement et si périlleusement gardées pendant tant d'années, il prit tout, haillons, bâton, havresac, et jeta tout au feu...

Au bout de quelques secondes, la chambre et le mur d'en face furent éclairés d'une grande réverbération rouge et tremblante. Tout brûlait, le bâton d'épine pétillait et jetait des étincelles jusqu'au milieu de la chambre...

Lui, ne regardait pas le feu, et marchait, allant et venant toujours du même pas.

Tout à coup ses yeux tombèrent sur les deux flambeaux d'argent[2], que la réverbération faisait reluire vaguement sur la cheminée.

— Tiens, pensa-t-il, tout Jean Valjean est encore là-dedans. Il faut aussi détruire cela.

Il prit les deux flambeaux.

Il y avait assez de feu pour qu'on pût les déformer promptement et en faire une sorte de lingot méconnaissable.

Il se pencha sur le foyer et s'y chauffa un instant. Il eut un vrai bien-être. — La bonne chaleur! dit-il.

Il remua le brasier avec les deux chandeliers.

Une minute de plus, et ils étaient dans le feu.

En ce moment, il lui sembla qu'il entendait une voix qui criait au dedans de lui : — Jean Valjean! Jean Valjean!

Ses cheveux se dressèrent, il devint comme un homme qui écoute une chose terrible.

— Oui, c'est cela, achève! disait la voix. Complète ce que tu fais! détruis ces flambeaux! anéantis ce souvenir! oublie l'évêque! oublie tout! perds ce Champ-Mathieu, va, c'est bien! Ainsi, c'est convenu, c'est résolu, c'est dit,

1. C'est l'accoutrement qu'il possédait en revenant du bagne, et qu'il avait gardé pour fortifier sa conscience par ce souvenir.

2. Ces deux flambeaux lui ont été donnés par l'évêque Myriel qu'il venait de dévaliser, et qui, au lieu de le dénoncer, lui avait fait jurer de redevenir honnête.

voilà un homme, voilà un vieillard, qui ne sait ce qu'on lui veut, qui n'a rien fait peut-être, un innocent, dont ton nom fait tout le malheur, sur qui ton nom pèse comme un crime, qui va être pris pour toi, qui va être condamné, qui va finir ses jours dans l'abjection et dans l'horreur! C'est bien! Sois honnête homme, toi. Reste monsieur le maire, reste honorable et honoré, enrichis la ville, nourris les indigents, élève des orphelins, vis heureux, vertueux et admiré, et pendant ce temps-là, pendant que tu seras ici dans la joie et dans la lumière, il y aura quelqu'un qui aura le casaque rouge, qui portera ton nom dans l'ignominie et qui traînera ta chaîne au bagne! Oui, c'est bien arrangé ainsi! Ah! misérable!

La sueur lui coulait du front. Il attachait sur les flambeaux un œil hagard. Cependant ce qui parlait en lui n'avait pas fini. La voix continuait :

— Jean Valjean! il y aura autour de toi beaucoup de voix qui feront un grand bruit, qui parleront bien haut, et qui te béniront, et une seule que personne n'entendra et qui te maudira dans les ténèbres. Eh bien, écoute, infâme! toutes les bénédictions retomberont avant d'arriver au ciel, et il n'y aura que la malédiction qui montera jusqu'à Dieu!

Cette voix d'abord toute faible, et qui s'était élevée du plus obscur de sa conscience, était devenue par degré éclatante et formidable; et il l'entendait maintenant à son oreille. Il lui sembla qu'elle était sortie de lui-même et qu'elle parlait maintenant en dehors de lui. Il crut entendre les dernières paroles si distinctement qu'il regarda dans la chambre avec une sorte de terreur.

— Y a-t-il quelqu'un ici? demanda-t-il à haute voix et tout égaré.

Puis il reprit avec un rire qui ressemblait au rire d'un idiot :

— Que je suis bête! il ne peut y avoir personne.

Il y avait quelqu'un; mais celui qui y était n'était pas de ceux que l'œil humain peut voir.

Il posa les flambeaux sur la cheminée.

Alors il reprit cette marche monotone et lugubre qui troublait dans ses rêves et réveillait en sursaut l'homme endormi au-dessous de lui...

..... Il y eut un moment où il considéra l'avenir. Se dénoncer, grand Dieu! se livrer! Il envisagea avec un immense désespoir tout ce qu'il faudrait quitter, tout ce qu'il faudrait reprendre.

Il faudrait donc dire adieu à cette existence si bonne, si pure, si radieuse, à ce respect de tous, à l'honneur, à la liberté! Il n'irait plus se promener dans les champs, il n'entendrait plus chanter les oiseaux au mois de mai, il ne ferait plus l'aumône aux petits enfants! Il ne sentirait plus la douceur des regards de reconnaissance et d'amour fixés sur lui! Il quitterait cette maison qu'il avait bâtie, cette petite chambre! Tout lui paraissait charmant à cette heure. Il ne lirait plus dans ses livres, il n'écrirait plus sur cette petite table de bois blanc! Sa vieille portière, la seule servante qu'il eût, ne lui monterait plus son café le matin! Grand Dieu! au lieu de cela la chiourme, le carcan, la veste rouge, la chaîne au pied, la fatigue, le cachot, le lit de camp, toutes ces horreurs connues! A son âge, après avoir été ce qu'il était! Si encore il était jeune! Mais vieux, être tutoyé par le premier venu, être fouillé par le garde-chiourme, recevoir des coups de bâton de l'argousin! Avoir les pieds nus dans des souliers ferrés! Tendre matin et soir sa jambe au marteau du rondier, qui visite la manille. Subir la curiosité des étrangers, auxquels on dirait : « Celui-là, c'est le fameux Jean Valjean, qui a été maire à M*-sur-M* ! » Le soir, ruisselant de sueur, accablé de lassitude, le bonnet vert sur les yeux, remonter deux à deux, sous le fouet du sergent, l'escalier-échelle du bagne flottant! Oh! quelle misère ! La destinée peut-elle donc être méchante comme un être intelligent, et devenir monstrueuse comme le cœur humain ?

Et, quoi qu'il fît, il retombait toujours sur ce poignant dilemme, qui était au fond de sa rêverie : — Rester dans le paradis et y devenir démon! Rentrer dans l'enfer et y devenir ange!

Que faire, grand Dieu! que faire?

..... Ainsi se débattait sous l'angoisse cette malheureuse âme. Dix-huit cents ans avant cet homme infortuné, l'être mystérieux, en qui se résument toutes les saintetés et toutes les souffrances de l'humanité, avait lui aussi, pendant que les oliviers frémissaient au vent farouche de

l'infini, longtemps écarté de la main l'effrayant calice qui lui apparaissait ruisselant d'ombre et débordant de ténèbres dans des profondeurs pleines d'étoiles.

(*Les Misérables*, 1re partie, livre VII.)

91.

LES ENFANTS DORMENT.

Les chouans se sont barricadés dans un vieux manoir vendéen, la Tourgue, et ils y détiennent enfermés dans une tour, trois petits enfants, René-Jean, Gros-Alain et Georgette, qui sont tombés entre leurs mains : ce sont de pauvres orphelins, adoptés et choyés par un bataillon de bleus. Les blancs ont prévenu leurs adversaires que, plutôt que de se rendre, ils mettront le feu à la tour. La nuit vient ; la lutte horrible va commencer : les trois innocentes victimes s'endorment paisiblement au milieu de leurs jeux.

VICTOR HUGO. Quatre-vingt-treize.

Cependant le soir venait, la chaleur augmentait, la sieste était dans l'air, les yeux de Georgette devenaient vagues, René-Jean alla à son berceau, en tira le sac de paille qui lui tenait lieu de matelas, le traîna jusqu'à la fenêtre, s'allongea dessus et dit : — Couchons-nous.

Gros-Alain mit sa tête sur René-Jean, Georgette mit sa tête sur Gros-Alain, et les trois malfaiteurs[1] s'endormirent.

Les souffles tièdes entraient par les fenêtres ouvertes ; des parfums de fleurs sauvages, envolés des ravins et des collines, erraient mêlés aux haleines du soir ; l'espace était calme et miséricordieux, tout rayonnait, tout s'apaisait, tout aimait tout ; le soleil donnait à la création cette caresse, la lumière ; on percevait par tous les pores l'harmonie qui se dégage de la douceur colossale des choses ; il y avait de la maternité dans l'infini ; la création est un prodige en plein épanouissement, elle complète son énor-

1. Les enfants, avant de s'endormir, se sont amusés à mettre en pièces un vieil in-quarto, *l'Évangile de la Saint-Barthélemy*, et à en faire des papillons.

mité par sa bonté; il semblait que l'on sentît quelqu'un d'invisible prendre ces mystérieuses précautions qui dans le redoutable conflit des êtres protègent les chétifs contre les forts; en même temps, c'était beau; la splendeur égalait la mansuétude. Le paysage ineffablement assoupi, avait cette moire magnifique que font sur les prairies et sur les rivières les déplacements de l'ombre et de la clarté; les fumées montaient vers les nuages, comme des rêveries vers des visions; des vols d'oiseaux tourbillonnaient au dessus de la Tourgue; les hirondelles regardaient par les croisées, et avaient l'air de venir voir si les enfants dormaient bien. Ils étaient gracieusement groupés l'un sur l'autre, immobiles, à demi nus, dans des poses d'amour; ils étaient adorables et purs, à eux trois ils n'avaient pas neuf ans, ils faisaient des songes de paradis qui se reflétaient sur leurs bouches en vagues sourires. Dieu leur parlait peut-être à l'oreille, ils étaient ceux que toutes les langues du monde appellent les faibles et les bénis, ils étaient les innocents vénérables; tout faisait silence comme si le souffle de leurs douces poitrines était l'affaire de l'univers et était écouté de la création entière, les feuilles ne bruissaient pas, les arbres ne frissonnaient pas; il semblait que le vaste monde étoilé retînt sa respiration pour ne point troubler ces trois humbles dormeurs angéliques, et rien n'était sublime comme l'immense respect de la nature autour de cette petitesse.

Le soleil allait se coucher, et touchait presque à l'horizon. Tout à coup, dans cette paix profonde, éclata un éclair qui sortit de la forêt, puis un bruit farouche. On venait de tirer un coup de canon. Les échos s'emparèrent de ce bruit et en firent un fracas. Le grondement prolongé de colline en colline fut monstrueux. Il réveilla Georgette.

Elle souleva un peu sa tête, dressa son petit doigt, écouta et dit :

— Poum !

Le bruit cessa, et tout rentra dans le silence, Georgette remit sa tête sur Gros-Alain, et se rendormit.

(*Quatre-vingt-treize*, III[e] partie, livre III, ch. VII.)

LAMARTINE (*1790-1869*)[1].

92.

La cabane d'Andréa le Pêcheur.

Essoufflés par la montée longue et rapide que nous venions de faire et par le poids de nos rames que nous portions sur nos épaules, nous nous arrêtâmes un moment, le vieillard et nous, pour reprendre haleine dans cette cour. Mais l'enfant, jetant sa rame sur un tas de broussailles et gravissant légèrement l'escalier, se mit à frapper à l'une des fenêtres avec sa torche encore allumée, en appelant d'une voix joyeuse sa grand'mère et sa sœur : « Ma mère ! ma sœur ! *Madre ! sorellina !* criait-il, *Gaetano ! Graziella !* réveillez-vous : ouvrez : c'est le père, c'est moi ; ce sont des étrangers avec nous. » *LAMARTINE. Graziella.*

Nous entendîmes une voix mal éveillée, mais claire et douce, qui jetait confusément quelques exclamations de surprise du fond de la maison. Puis le battant d'une fenêtre s'ouvrit à demi poussé par un bras nu et blanc qui sortait d'une manche flottante, et nous vîmes, à la lueur de la torche que l'enfant élevait vers la fenêtre en se dressant sur la pointe des pieds, une ravissante figure de jeune fille apparaître entre les volets plus ouverts.

Surprise au milieu de son sommeil par la voix de son frère, Graziella n'avait eu ni la pensée ni le temps de s'arranger une toilette de nuit. Elle s'était élancée pieds nus à la fenêtre, dans le désordre où elle dormait sur son lit. De ses longs cheveux noirs la moitié tombait sur une de ses joues ; l'autre moitié se tordait autour de son cou, puis, emportée de l'autre côté de son épaule par le vent qui soufflait avec force, frappait le volet entr'ouvert et revenait lui fouetter le visage, comme l'aile d'un corbeau battue du vent.

Du revers de ses deux mains la jeune fille se frottait les yeux en élevant ses coudes et en dilatant ses épaules avec ce premier geste d'un enfant qui se réveille et qui veut chasser le sommeil. Sa chemise, nouée autour de son cou,

1. Société propriétaire des œuvres de Lamartine.

ne laissait apercevoir qu'une taille élevée et mince, où se modelaient à peine sous la toile les premières ondulations de la jeunesse. Ses yeux, ovales et grands, étaient de cette couleur indécise, entre le noir foncé et le bleu de mer, qui adoucit le rayonnement par l'humidité du regard, et qui mêle à proportions égales dans des yeux de femme la tendresse de l'âme avec l'énergie de la passion, teinte céleste que les yeux de femme de l'Asie et de l'Italie empruntent au feu brûlant de leur jour de flamme et à l'azur serein de leur ciel, de leur mer et de leur nuit. Les joues étaient pleines, arrondies, d'un contour ferme, mais d'un teint un peu pâle et un peu bruni par le climat, non de cette pâleur maladive du Nord, mais de cette blancheur saine du Midi qui ressemble à la couleur du marbre exposé depuis des siècles à l'air et aux flots. La bouche, dont les lèvres étaient ouvertes et plus épaisses que celles des femmes de nos climats, avaient les plis de la candeur et de la bonté. Les dents courtes, mais éclatantes, brillaient aux lueurs flottantes de la torche comme des écailles de nacre aux bords de la mer sous la moire de l'eau frappée du soleil.

Tandis qu'elle parlait à son petit frère, ses paroles vives, un peu âpres et accentuées, dont la moitié était emportée par la brise, résonnaient comme une musique à nos oreilles. Sa physionomie, aussi mobile que les lueurs de la torche qui l'éclairait, passa en une minute de la surprise à l'effroi, de l'effroi à la gaieté, de la tendresse au rire ; puis elle nous aperçut derrière le tronc du gros figuier ; elle se retira confuse de la fenêtre, sa main abandonna le volet, qui battit librement à la muraille ; elle ne prit que le temps d'éveiller sa grand'mère et de s'habiller à demi, elle vint nous ouvrir la porte sous les arcades et embrasser, toute émue, son grand-père et son frère.

La vieille mère parut bientôt, tenant à la main une lampe de terre rouge qui éclairait son visage maigre et pâle, et ses cheveux aussi blancs que les écheveaux de laine qui floconnaient sur la table autour de sa quenouille. Elle baisa la main de son mari et le front de l'enfant. Tout le récit que contiennent ces lignes fut échangé en quelques mots et en quelques gestes entre les membres de cette pauvre famille. Nous n'entendions pas tout. Nous nous tenions un peu à l'écart, pour ne pas gêner l'épanchement

du cœur de nos hôtes. Ils étaient pauvres, nous étions étrangers : nous leur devions du respect. Notre attitude réservée à la dernière place et près de la porte le leur témoignait silencieusement.

Graziella jetait de temps en temps un regard étonné et comme du fond d'un rêve sur nous. Quand le père eut fini de raconter, la vieille mère tomba à genoux près du foyer; Graziella, montant sur la terrasse, rapporta une branche de romarin et quelques fleurs d'oranger à larges étoiles blanches : elle prit une chaise : elle attacha le bouquet, avec de longues épingles tirées de ses cheveux, devant une petite statue enfumée de la Vierge, placée au-dessus de la porte, et devant laquelle brûlait une lampe. Nous comprîmes que c'était une action de grâces à sa divine protectrice, pour avoir sauvé son grand-père et son frère, et nous prîmes notre part de sa reconnaissance.

(*Graziella*, 12 et 13.)

93.

DÉCEMBRE.

LAMARTINE.
Raphaël.

Ce n'était déjà plus l'automne; c'était un doux hiver encore éclairé et attiédi par des échappées de soleil entre les nuages. Nous nous faisions encore illusion et nous nous disions que c'était l'automne. Nous avions tant horreur de reconnaître l'hiver qui allait nous séparer!

La neige tombait souvent le matin, par légères taches blanches, sur les roses de Bengale et sur les immortelles du jardin, comme le duvet blanc des cygnes qui auraient mué la nuit, au-dessus des peupliers, où nous les voyions traverser l'air. A midi le soleil fondait cette neige. Il y avait souvent des heures délicieuses sur le lac. Le mouvement et l'haleine des eaux y attiédissaient en les réfléchissant les derniers rayons de l'année. Les figuiers qui pendent des rochers exposés au midi sur les vagues, dans l'abri des anses, avaient encore leurs larges feuilles. Les réverbérations du soleil contre ces rochers leur donnaient encore les couleurs, les splendeurs et les chaleurs des soirées d'été. Seulement ces heures étaient rapides comme la fuite des rames qui nous promenaient entre ces chauds écueils, qui forment la côte du lac, au midi.

La lumière rasante du soleil sur les sapins, les mousses vertes, les oiseaux d'hiver, plus richement emplumés, plus sautillants et plus familiers que ceux du printemps; l'abondance et l'écume serpentante des mille cascades s'étendant sur les prés en pente, et venant se rencontrer dans les ravins d'où elles tombaient avec des murmures et des rejaillissements sonores du haut des roches lisses et noires dans le lac ; le bruit cadencé des rames, le sillage plaintif de l'aviron qui semblait répandre, comme une voix amie cachée sous les flots, des gémissements mystérieux sur nous, en nous accompagnant de ses regrets; enfin le bien-être que nous éprouvions dans cette atmosphère méridionale, l'un près de l'autre, séparés de la terre par ces abîmes d'eau : tout cela nous inondait encore par moments d'un tel sentiment de volupté d'être, d'une telle plénitude de joie intérieure, d'un tel débordement de paix dans l'amour, que nous aurions défié le ciel même d'y rien ajouter.

Mais cette félicité était mêlée en nous du sentiment qu'elle allait finir : chaque coup de rame retentissait dans nos cœurs comme un pas du jour qui nous rapprochait de la séparation. Qui sait si demain ces feuilles qui tremblent ne seront pas tombées dans l'eau? si ces mousses, où nous pourrions nous asseoir encore, ne seront pas recouvertes d'un lit épais de neige? si ces écueils splendides, ce ciel bleu, ces ondes étincelantes, ne seront pas ensevelis par les brouillards de la nuit prochaine dans un océan de pâles et sombres frimas ?

Un long soupir s'échappait de nos poitrines à ces pensées, nous les roulions tous deux en même temps sans oser nous les communiquer, de peur d'éveiller le malheur en le nommant. Oh! qui n'a pas eu ainsi dans sa vie de ces bonheurs sans sécurité et sans lendemain, où la vie se concentre dans une heure qu'on voudrait rendre éternelle et qu'on sent échapper minute à minute, en écoutant le balancier de la pendule qui bat la seconde, en regardant l'aiguille qui dévore l'heure sur le cadran, en sentant la roue de la voiture dont chaque tour abrège l'espace, ou en écoutant le bruit d'une proue qui laisse le flot en arrière, et qui vous approche du bord, où il faudra descendre du ciel de nos rêves sur la grève dure et froide de la réalité !

(*Raphael*, LI.)

ALFRED DE MUSSET (1810-1857).

94.

La nuit d'un Merle blanc.

Surpris par la nuit, je fus obligé de chercher un gîte dans les bois de Mortefontaine.

Tout le monde se couchait lorsque j'arrivai. Les pies et les geais, qui, comme on le sait, sont les plus mauvais coucheurs de la terre, se chamaillaient de tous les côtés. Dans les buissons piaillaient les moineaux, en piétinant les uns sur les autres. Au bord de l'eau marchaient gravement deux hérons, perchés sur leurs longues échasses, dans l'attitude de la méditation, Georges Dandins du lieu, attendant patiemment leurs femmes. D'énormes corbeaux à moitié endormis se posaient lourdement sur la pointe des arbres les plus élevés, et nasillaient leurs prières du soir. Plus bas les mésanges amoureuses se pourchassaient encore dans les taillis, tandis qu'un pivert ébouriffé poussait son ménage par derrière, pour le faire entrer dans le creux d'un arbre. Des phalanges de friquets arrivaient des champs en dansant en l'air comme des bouffées de fumée, et se précipitaient sur un arbrisseau qu'elles couvraient tout entier; des pinsons, des fauvettes, des rouges-gorges se groupaient légèrement sur des branches, découpées, comme des cristaux sur une girandole. De toute part résonnaient des voix qui disaient bien distinctement : « Allons, ma femme ! — Allons, ma fille ! — Venez, ma belle ! — Par ici, ma mie ! — Me voilà, mon cher ! — Bonsoir, mes amis ! — Dormez bien, mes enfants ! »

Quelle position pour un célibataire que de coucher dans une pareille auberge ! J'eus la tentation de me joindre à quelques oiseaux de ma taille et de leur demander l'hospitalité. — « La nuit, pensai-je, tous les oiseaux sont gris ; et d'ailleurs, est-ce faire tort aux gens que de dormir poliment près d'eux? »

Je me dirigeai d'abord vers un fossé où se rassemblaient des étourneaux. Ils faisaient leur toilette de nuit avec un soin tout particulier, et je remarquai que la plupart d'entre eux avaient les ailes dorées et les pattes vernies :

c'étaient les dandies de la forêt. Ils étaient assez bons enfants et ne m'honorèrent d'aucune attention. Mais leurs propos étaient si creux, ils se racontaient avec tant de fatuité leurs tracasseries et leurs bonnes fortunes, ils se frottaient si lourdement l'un à l'autre, qu'il me fut impossible d'y tenir.

J'allai ensuite me percher sur une branche où s'alignaient une demi-douzaine d'oiseaux de différentes espèces : je pris modestement la dernière place, à l'extrémité de la branche, espérant qu'on m'y souffrirait. Par malheur ma voisine était une vieille colombe aussi sèche qu'une girouette rouillée. Au moment où je m'approchai d'elle, le peu de plumes qui couvraient ses os étaient l'objet de sa sollicitude ; elle feignait de les éplucher, mais elle eût trop craint d'en arracher une ; elle les passait seulement en revue pour voir si elle avait son compte. A peine l'eus-je touchée du bout de l'aile, qu'elle se redressa majestueusement.

« Qu'est-ce que vous faites donc, monsieur? » me dit-elle en pinçant le bec avec une pudeur britannique.

Et, m'allongeant un grand coup de coude, elle me jeta à bas avec une vigueur qui eût fait honneur à un portefaix.

Je tombai dans une bruyère où dormait une grosse gélinotte. Ma mère, elle-même, dans son écuelle, n'avait pas un tel air de béatitude. Elle était si rebondie, si épanouie, si bien assise sur son triple ventre, qu'on l'eût prise pour un pâté dont on avait mangé la croûte. Je me glissai furtivement près d'elle.

« Elle ne s'éveillera pas, me disais-je, et, en tout cas, une si bonne grosse maman ne peut pas être bien méchante. » Elle ne le fut pas, en effet. Elle ouvrit les yeux à demi, et me dit en poussant un léger soupir : « Tu me gênes, mon petit ; va-t'en de là. »

Au même instant, je m'entendis appeler : c'étaient des grives, qui du haut d'un sorbier me faisaient signe de venir à elles. — « Voilà enfin de bonnes âmes, » pensai-je. Elles me firent place en riant comme des folles, et je me fourrai aussi lestement dans leur groupe emplumé qu'un billet doux dans un manchon. Mais je ne tardai pas à trouver que ces dames avaient mangé plus de raisin qu'il n'est raisonnable de le faire ; elles se soutenaient à peine

sur les branches, et leurs plaisanteries de mauvaise compagnie, leurs éclats de rire, et leurs chansons grivoises me forcèrent bientôt à m'éloigner.

Je commençais à désespérer, et j'allais m'endormir dans un coin solitaire, lorsqu'un rossignol se mit à chanter. Tout le monde aussitôt fit silence. Hélas! que sa voix était pure! que sa mélancolie même paraissait douce! Loin de troubler le sommeil d'autrui, ses accords semblaient le bercer. Personne ne songeait à le faire taire; personne ne trouvait mauvais qu'il chantât sa chanson à pareille heure; son père ne le battait pas, ses amis ne prenaient pas la fuite.

« Il n'y a donc que moi, m'écriai-je, à qui il soit défendu d'être heureux! Partons, fuyons ce monde cruel! Mieux vaut chercher ma route dans les ténèbres, au risque d'être avalé par quelque hibou, que de me laisser déchirer ainsi par le spectacle du bonheur des autres. »

Sur cette pensée je me remis en chemin, et j'errai longtemps au hasard. Aux premières clartés du jour, j'aperçus les tours de Notre-Dame.

(*Histoire d'un Merle blanc*, v.)
— Charpentier et Fasquelle, éditeurs. —

THÉOPHILE GAUTIER (*1811-1872*).

95.

Un intérieur de cuisine.

THÉOPHILE GAUTIER.
Le Capitaine Fracasse.

La cuisine où les comédiens entrèrent en attendant qu'on préparât leurs chambres, était grande à y pouvoir accommoder à l'aise le dîner de Gargantua ou de Pantagruel. Au fond de l'immense cheminée qui s'ouvrait rouge et flamboyante, comme la gueule représentant l'enfer dans la grande diablerie de Douai, brûlaient des arbres tout entiers. A plusieurs broches superposées, que faisait mouvoir un chien se démenant comme un possédé à l'intérieur d'une roue, se doraient des chapelets d'oies, de poulardes et de coqs vierges, brunissaient des quartiers de bœuf, roussissaient des longes de veaux, sans compter les perdrix, bécassines, cailles et autres menues chasses. Un marmiton

à demi cuit lui-même et ruisselant de sueur bien qu'il ne fût vêtu que d'une simple veste de toile, arrosait ces victuailles avec une cuillère à pot qu'il replongeait dans la lèche-frite dès qu'il en avait versé le contenu; vrai travail de Danaïde, car le jus recueilli s'écoulait toujours.

Autour d'une longue table de chêne, couverte de mets en préparation, s'agitait tout un monde de cuisiniers, prosecteurs, gâte-sauces, des mains desquels les aides recevaient les pièces lardées, troussées, épicées, pour les porter aux fourneaux qui, tout incandescents de braise et pétillants d'étincelles, ressemblaient plutôt aux forges de Vulcain qu'à des officines culinaires, les garçons ayant l'air de cyclopes à travers cette brume enflammée. Le long des murs brillait une formidable batterie de cuisine de cuivre rouge ou de laiton : chaudrons, casseroles de toutes grandeurs, poissonnières à faire cuire le léviathan au court bouillon, moules de pâtisserie façonnés en donjons, dômes, petits temples, casques et turbans de forme sarrasine, enfin toutes les armes offensives et défensives que peut renfermer l'arsenal du dieu Gaster.

A chaque instant arrivait de l'office quelque robuste servante, aux joues colorées et mafflues comme les peintres flamands en mettent sur leurs tableaux, portant sur la tête ou la hanche des corbeilles pleines de provisions.

« Passez-moi la muscade ! disait l'un. Un peu de cannelle, s'écriait l'autre. Par ici les quatre épices ! Remettez du sel dans la boîte ! Les clous de girofle ! Du laurier ! Une barde de lard, s'il vous plaît, bien mince ! Soufflez ce fourneau; il ne va pas ! Éteignez cet autre, il va trop, et tout brûlera comme des châtaignes oubliées en la poêle ! Versez du jus dans ce coulis ! Allongez-moi ce roux, car il épaissit ! Battez-moi ces blancs d'œuf en père fouetteur, ils ne moussent pas ! Saupoudrez-moi ce jambonneau de chapelure ! Tirez de la broche cet oison, il est à point; encore cinq ou six tours pour cette poularde ! Vite, vite, enlevez le bœuf ! il faut qu'il soit saignant. Laissez le veau et les poulets :

Les veaux mal cuits, les poulets crus,
Font les cimetières bossus.

Retenez cela, galopin. N'est pas rôtisseur qui veut. C'est un don du ciel. Portez ce potage à la reine au numéro 6.

Qui a demandé les cailles au gratin? Dressez vivement ce râble de lièvre piqué! » Ainsi se croisaient dans un gai tumulte les propos substantiels et mots de gueule justifiant mieux leur titre que les mots de gueule gelés entendus de Panurge à la fonte des glaces polaires, car ils avaient tous rapport à quelque mets, condiment ou friandise.

(*Le Capitaine Fracasse*, ch. XI.)

— Charpentier et Fasquelle, éditeurs. —

96.

Une rosse.

THÉOPHILE GAUTIER. Le Capitaine Fracasse.

Le chariot, traîné par quatre bêtes vigoureuses au départ, n'avait plus qu'un seul cheval, et quel cheval! une misérable rosse qui semblait s'être nourrie, au lieu de foin et d'avoine, avec des cercles de barriques, tant ses côtes étaient saillantes. Les os de ses hanches perçaient la peau, et les muscles détendus de ses cuisses se dessinaient par de grandes rides flasques; des éparvins gonflaient ses jambes hérissées de longs poils. Sur son garrot, à la pression d'un collier dont la bourre avait disparu, s'ouvraient des écorchures saigneuses et les coups de fouet zébraient comme des hachures les flancs meurtris du pauvre animal. Sa tête était tout un poème de mélancolie et de souffrance. Derrière ses yeux se creusaient de profondes salières qu'on aurait cru évidées au scalpel. Ses prunelles bleuâtres avaient le regard morne, résigné et pensif de la bête surmenée. L'insouciance des coups produite par l'inutilité de l'effort s'y lisait tristement, et le claquement de la lanière ne pouvait plus en tirer une étincelle de vie. Ses oreilles énervées, dont l'une avait le bout fendu, pendaient piteusement de chaque côté du front et scandaient, par leur oscillation, le rythme inégal de la marche. Une mèche de la crinière, de blanche devenue jaune, entremêlait ses filaments à la têtière, dont le cuir avait usé les protubérances osseuses des joues mises en relief par la maigreur. Les cartilages des narines laissaient suinter l'eau d'une respiration pénible, et les barres fatiguées faisaient la moue comme des lèvres maussades.

Sur son pelage blanc, truité de roux, la sueur avait tracé

des filets pareils à ceux dont la pluie raie le plâtre des murailles, agglutiné sous le ventre des flocons de poil, délavé les membres inférieurs et fait avec la crotte un affreux ciment. Rien n'était plus lamentable à voir, et le cheval que monte la Mort dans l'Apocalypse eût paru une bête fringante propre à parader aux carrousels à côté de ce pitoyable et désastreux animal, dont les épaules semblaient se disjoindre à chaque pas, et qui, d'un œil douloureux, avait l'air d'invoquer comme une grâce le coup d'assommoir de l'équarisseur.

(*Le Capitaine Fracasse*, ch. VI.)

— Charpentier et Fasquelle, éditeurs. —

GEORGE SAND ET LE ROMAN IDÉALISTE

Roman idéaliste de George Sand, roman réaliste de Balzac; il est bien entendu qu'il ne faut pas attribuer à ces termes commodes un sens trop absolu : rien ne serait plus inintelligent que de vouloir refuser à George Sand, à Octave Feuillet et à Jules Sandeau de très précieuses qualités d'observation, non plus qu'à Balzac, à Flaubert, aux frères de Goncourt, à M. Ém. Zola lui-même, quoi qu'il en pense, une faculté poétique d'idéalisation, sans laquelle il n'y a guère de roman possible. Il n'en est pas moins vrai que l'œuvre de George Sand et de ses disciples est généralement *idéaliste*, en ce sens que la pensée y domine toujours le fait, et que l'auteur imagine encore plus qu'il n'observe. Si vrai que nous apparaisse le monde des paysans de George Sand ou des comtesses de Feuillet, nous n'en sentons pas moins que c'est un monde arrangé et créé spécialement pour le plaisir de notre esprit : ces personnages sont faits de nous-mêmes, mais ils ne sont pas nous, ni personne qui existe réellement; le spectacle de leur vie nous procure cette douce illusion, à demi consciente, qui est le charme et la condition même du roman.

Lucile-Aurore Dupin, baronne Dudevant (1804-1876), n'écrivit son premier livre qu'à vingt-huit ans. Jusqu'alors elle avait beaucoup rêvé dans son cher Berry, elle avait lu Chateaubriand, Bernardin et Jean-Jacques; elle avait essayé de la vie, c'est-à-dire du mariage, et n'y avait trouvé que désenchantement. Ce premier livre était un roman, il s'appelait *Indiana* et il était signé **George Sand.** Il fut suivi de cinquante autres, ou bien de soixante, ou peut-être de quatre-vingts, et quand, âgée de soixante-douze ans, la châtelaine de Nohant sentit venir la mort et laissa tomber sa plume, c'est un roman qu'elle laissait inachevé sur sa table de travail.

Cette œuvre considérable, qui embrasse près d'un demi-siècle, tout en conservant sa majestueuse unité d'ensemble, se présente à nous sous des aspects assez divers.

Indiana (1832), *Valentine* (1832), *Lélia* (1834), *Jacques* (1834), *Leone Leoni* (1835) et bien d'autres encore, appartiennent à une première période où l'auteur n'a pas encore dégagé son originalité propre, et participe à cette ivresse de mélancolie, dont on n'était pas encore complètement revenu depuis *René*. On y retrouve l'éternel antagonisme entre l'homme de la civilisation et l'homme de la nature, la lutte de l'amour contre la société. « Indiana, dit George Sand dans sa préface, c'est un type; c'est la femme, l'être faible chargé de représenter les passions comprimées, ou, si vous l'aimez mieux, supprimées par les lois ; c'est l'amour heurtant son front aveugle à tous les obstacles de la civilisation. » *Mauprat* (1837), qui termine cette première phase, est une œuvre plus originale et plus sincère : c'est l'homme sauvage (Bernard de Mauprat) poli par l'amour (Edmée de Mauprat); c'est en même temps la glorification d'un sentiment « exclusif, éternel, avant, pendant et après le mariage ». Par bonheur, dans *Mauprat*, cette thèse est

dévoloppée d'une façon vraiment romanesque : on y rencontre une forte et savoureuse peinture de la Marche et du Berry, et aussi quelques types bien vivants, comme ceux du bonhomme Patience, le sorcier, et de Marcasse, le preneur de taupes.

Les années qui suivent, c'est-à-dire jusqu'à la révolution de 1848, voient éclore sous la plume de George Sand des romans mystiques, symboliques, socialistes, en harmonie avec les aspirations du temps. C'est alors que paraissent *Spiridion*, *les Sept Cordes de la Lyre* (1840), *Consuelo* (1842), une des œuvres les plus étranges et les plus attachantes de l'auteur, *le Meunier d'Angibault* (1845), *le Péché de M. Antoine* (1847) : c'est le triomphe du roman à thèse, qui n'est pas, comme on sait, le meilleur des romans, et que Mme Sand ne savait pas traiter avec la largeur de vues et la puissance de Mme de Staël.

Mais son esprit était resté ferme et robuste, en dépit de toutes ces dangereuses rêveries, et dans le temps même où elle songeait à réformer la société, elle se délassait de ces hautes conceptions en composant quelques paysanneries fraîches et naïves, qui restent maintenant, après cinquante ans écoulés, ses plus précieux titres de gloire aux yeux de la postérité. En 1844 paraissent *Jeanne* et *François le Champi;* en 1846, *la Mare au Diable;* en 1848, *la Petite Fadette;* en 1852, *les Maîtres sonneurs*.

C'était là du bon socialisme et presque une révolution littéraire. Les humbles, les héros obscurs de la glèbe prenaient leur place dans le roman, qui semblait réservé jusqu'alors à peindre d'aristocratiques amours ou des ridicules fort bourgeois. On avait bien représenté le paysan à la ville, c'est-à-dire corrompu et vicié (*le Paysan parvenu*, *le Paysan perverti*), mais le paysan chez lui, sur la terre de ses ancêtres, avec son âme grande et simple, était un sujet encore presque neuf pour les romanciers. Restif de la Bretonne,

il est vrai, avait donné quelque avant-goût de cette peinture, mais combien imparfait et grossier! On a presque honte d'évoquer le souvenir de ce très équivoque personnage à propos de ces idylles si pures et si chastes. Balzac surtout dans ses *Scènes de la vie de campagne* avait en quelque sorte frayé la voie à son illustre amie, mais il n'avait pas encore composé son chef-d'œuvre des *Paysans*. Ce qui fait la supériorité de George Sand, c'est qu'elle ne s'est pas contentée de disséquer l'âme paysanne, elle l'a vraiment aimée; elle a compris ces cœurs rustiques, parce qu'elle avait vécu au milieu d'eux à Nohant; son réalisme est ému et senti, et est devenu de la poésie : là est tout le secret de son succès. Vers le même temps Émile Souvestre (1806-1854), avec moins de talent, mais avec un égal amour, célébrait ses Bretons. De nos jours, d'autres romanciers sont venus qui ne sont pas indignes de ces grands devanciers : M. Émile Pouvillon, M. Ferdinand Fabre, M. André Theuriet, M. Alphonse Daudet, M. Paul Arène, etc., ont eu chacun leur Berry, c'est-à-dire ils ont tous chéri et illustré dans leurs romans le pays où ils étaient nés, le Quercy, la Lorraine, le Languedoc, la Provence : la veine de la *Mare au Diable* et de la *Petite Fadette* n'est pas près d'être épuisée, car elle est aussi riche que le sol même de la patrie.

George Sand ne s'en tint pourtant pas longtemps à ces idylles villageoises : elle revint dans la dernière partie de sa carrière (1860-1876) au roman mondain, qui lui avait valu ses premiers succès. Mais elle le traita cette fois d'une manière plus simple, l'âme adoucie par la fréquentation de ses paysans, sans aucune de ces affectations où elle se plaisait jadis : elle ne songea plus guère à déclamer contre le mariage, ni à bouleverser les lois ; elle se borna le plus souvent à raconter des histoires très gracieuses, par exemple le roman d'une jeune fille pauvre qui inspire

de l'amour à un noble fils de famille (*le Marquis de Villemer*, 1860) et à les encadrer dans de pittoresques paysages, dont elle rassemblait les couleurs au cours de ses pérégrinations. Ces romans, justement célèbres, sont encore dans le souvenir et entre les mains de tous : faut-il citer *Jean de la Roche* (1860), *Mademoiselle de la Quintinie* (1863), *la Confession d'une jeune fille* (1865), *Mlle Merquem* (1870), etc.? Ajoutons, pour nous en tenir seulement aux chefs-d'œuvre, *les Beaux messieurs de Bois-Doré* (1858), roman historique, et cette longue auto-biographie, attachante comme un roman, *l'Histoire de ma vie*.

Telle est, tracée à très grands traits, l'œuvre de George Sand. S'il fallait juger d'un mot l'auteur de tant de charmantes productions, je dirais, sans aucune hyperbole, qu'il est notre plus grand romancier. Cela ne veut pas dire que George Sand ait eu autant de génie que certains des écrivains qui ont eu la fantaisie d'écrire des romans, ni même que ses livres, à les examiner un par un, soient plus beaux, plus pleins de vie et de vérité, qu'un *Gil Blas*, qu'une *Manon*, ou qu'une *Nouvelle Héloïse*. Non ; cela signifie seulement que personne en France n'a été, je crois, un plus fécond ni un plus habile artiste en roman ; que personne n'a possédé plus que George Sand les qualités essentielles du romancier (à vrai dire, elle n'en a guère eu d'autres) ; que personne enfin n'a laissé une œuvre plus magnifiquement romanesque. Voilà tout. Chez George Sand tout est roman, et pur roman ; il n'est pas jusqu'à ses défauts (l'abondance un peu fluide et prolixe) qui ne semblent presque inhérents au genre lui-même. Tout ce qu'il y a de tendre, de poétique, d'attachant, de décevant aussi et de frivole dans le roman français, devait, vers le milieu de notre siècle, s'incarner dans un auteur, et il fallait que cet auteur fût une femme.

En 1831, Jules Sandeau (1811-1883), âgé de vingt ans, écrivait un petit roman, *Rose et Blanche*, en collaboration avec Mme Dudevant, qui prit bientôt après le nom de George *Sand*. La parenté intellectuelle, qui réunissait ainsi à leurs débuts ces deux écrivains, ne fut pas un fait de pur hasard : tous deux y sont demeurés fidèles.

Jules Sandeau apportait, de même que son illustre amie, un goût très vif pour le romanesque, un naturel exquis, de très précieux dons d'analyse psychologique : mais il y joignait je ne sais quelle verve gauloise et moliéresque, qui s'alliait chez lui à une élégance aisée, et qui est un des signes caractéristiques de son talent. Il ne se contenta par d'errer, comme faisait George Sand, dans le doux pays des rêves et de la passion, il observa beaucoup ses contemporains, et il s'attacha à dépeindre en particulier cette aristocratie déchue, devenue la proie de la question d'argent, et mise en contact avec la bourgeoisie enrichie. Tel est, en effet, un des aspects les plus frappants des mœurs publiques sous Louis-Philippe : Émile Augier l'a dix fois mis à la scène dans ses comédies, Feuillet l'a indiqué dans son premier roman, Jules Sandeau en a fait un admirable tableau dans plusieurs œuvres. *Mademoiselle de la Seiglière* (1848), *Sacs et Parchemins* (1851), *la Maison de Penarvan* (1858), comptent parmi les meilleures du siècle. A ces livres célèbres, joignons-en d'autres, qui ne leur sont pas inférieurs par le charme du sentiment, par l'ironie discrète et presque attendrie qui s'en dégage : *le Docteur Herbeau, la Roche aux Mouettes, Jean de Thommeray* (1879). Plusieurs de ces romans, si habilement agencés, sont devenus sans peine d'excellentes comédies : l'un d'eux, c'est tout dire, a inspiré le *Gendre de M. Poirier*. Jules Sandeau évoque l'idée d'un George Sand à l'imagination moins vagabonde, au génie moins facile et moins universel,

mais aussi plus observateur, plus attentif, peintre plus exact, écrivain plus habile.

D'**Octave Feuillet** (1822-1890) on peut dire, sans craindre de se tromper, qu'il est un romancier idéaliste. Ne nous laissons pas prendre, en effet, au titre de son premier livre : *le Roman d'un jeune homme pauvre.* Il est bien vrai qu'un certain jour le comte Maxime de Champcey d'Hauterive a manqué de pain à son déjeuner et qu'il a dû manger de l'herbe (ou plutôt d'aristocratiques feuilles de rosiers et de lilas, au jardin des Tuileries) : mais rassurons-nous : au début du roman il avait cinq millions, et à la fin il en retrouvera à peu près le double. Non, Octave Feuillet n'est pas le peintre des va-nu-pieds et des gueux : il n'a rien d'un Eugène Sue. Tous ses héros, ou peu s'en faut, sont fort bien nés, et appartiennent à ce qu'on était convenu d'appeler alors *le grand monde*, et ce que notre argot moderne commence à qualifier d'un terme moins respectueux : *la haute.*

Cette aristocratie de race et de fortune que nous dépeint Octave Feuillet est aussi une aristocratie de sentiment. A part quelques êtres médiocres (M. de Bévallan) ou malfaisants (M. de Camors), les personnages de ces romans mondains sont de vrais héros par le cœur (tels sont Maxime, Sibylle, etc.), ou bien ils sont en proie à des passions exceptionnelles qu'ils supportent d'une âme peu commune. Ils livrent bataille à l'amour, ainsi que leurs ancêtres chargeaient les Anglais à Crécy ou à Poitiers ; comme eux, ils sont vaincus aussi le plus souvent ; mais du moins ils perdent élégamment la partie, en beaux joueurs, comme cette Julia de Trécœur qui court se précipiter du haut d'une falaise dans la mer. La signification morale de ces romans est d'ailleurs très virile et très pure : l'un d'eux est une thèse non déguisée en faveur du spiritualisme chrétien ; tous peuvent prendre comme

devise la fière épitaphe que Feuillet a mise en tête du *Roman d'un jeune homme pauvre :* « Sursum corda! »

Pourtant (il ne servirait à rien de le dissimuler), cette œuvre si noble a déjà considérablement vieilli. Cela tient en grande partie à la monotonie du cadre et des épisodes. Tout y a fort grand air à coup sûr, mais aussi tout cela nous semble terriblement froid et compassé. Où est le plantureux Berry de George Sand, où sont ses paysans? Dans Octave Feuillet nous ne trouvons que parcs bien alignés, charmilles, tonnelles, froids péristyles ornés de vases de marbre ; ou bien des bois toujours les mêmes avec leurs sentiers toujours étroits, leurs colonnades de chênes, leurs taillis, leurs futaies ; ou bien d'imposantes falaises ; ou tout simplement de beaux réservoirs, d'où l'eau s'échappe en cascades, et où une belle jeune fille jette un petit mouchoir à son terre-neuve qui doit le rattraper à la nage. Les personnages ne sont pas moins corrects et « distingués » : ils sont presque tous reconnaissables à ce signe qu'ils sont des écuyers ou des amazones de marque. Il y a tels romans, où, par horreur du coin du feu bourgeois, les héros ne descendent pour ainsi dire pas de cheval : quand Julia a décidé de mourir, vite elle fait seller sa bête. D'ailleurs l'équitation n'est pas seule en honneur : ces parfaits écuyers cultivent aussi à l'occasion l'escrime, la natation, la gymnastique même (voir l'évasion de Maxime du haut de la tour d'Elven), tous genres de sport dignes d'un gentleman, ou d'un fils des croisés.

Au fond, cette vie de château nous apparaît vide et triste, et nous nous expliquons fort bien les ravages que l'amour peut faire dans ces âmes oisives et ennuyées. Là est la grande vérité de l'œuvre d'Octave Feuillet. Nous comprenons aussi qu'en dehors de l'intérêt humain qui s'y trouve, ces romans plaisent tant par leur air aristocratique à l'imagination des

jeunes bourgeoises qui aiment à vivre par la pensée dans ce paradis du faubourg Saint-Germain, tout comme les vraies petites comtesses d'aujourd'hui ne dédaignent peut-être pas, à ce qu'on dit, la forte et vulgaire saveur des romans naturalistes.

Aussi les romans d'Octave Feuillet dureront-ils longtemps encore sous leur aspect un peu fané. Ce n'est pas un médiocre succès que d'avoir laissé des livres bien faits, bien écrits, vraiment romanesques, d'une moralité haute et fière. Les lecteurs ne sont pas encore près de manquer au *Roman d'un jeune homme pauvre* (1858), à *M. de Camors* (1867), à l'*Histoire de Sybille* (1862), à *Julia de Trécœur*, à *la Petite Comtesse*, à *Honneur d'artiste* (1890), pour ne citer que ceux-là. La preuve en est dans la faveur avec laquelle ce même public accueille les œuvres des deux meilleurs élèves du maître, c'est-à-dire de M. Georges Ohnet et de M. Henry Rabusson.

A George Sand on peut rattacher encore quelques écrivains distingués, dont l'imagination, le sentiment, ou l'intention morale semblent avoir été les qualités maîtresses.

C'est d'abord **Alphonse Karr** (1808-1890), qui, avant d'épancher dans les *Guêpes* les traits de son humour fantaisiste, avait publié tout au début de sa carrière un assez grand nombre de romans, dont l'un, *Sous les Tilleuls* (1832), fit grand bruit dans son temps et n'a pas encore perdu tout son charme : livre de passion ardente et déclamatoire, qui se ressent du voisinage d'*Indiana :* le héros, Stephen, est une espèce de détraqué, nous dirions maintenant de névrosé, qui vit dans un perpétuel état de surexcitation cérébrale : n'en vient-il pas, dans la dernière scène du roman, à déterrer le cadavre de la femme qu'il aime, pour lui donner un baiser d'adieu ? Ce romanesque là confine étrangement au pire naturalisme, et montre assez

qu'en littérature comme ailleurs les extrêmes risquent fort de se toucher.

Saintine (1798-1865) a un talent plus sage : sa *Picciola* (1836), histoire d'une fleur et d'un prisonnier, est une œuvre tendre, sentimentale, honnête, qui depuis un demi-siècle a touché beaucoup de jeunes cœurs, mais dont l'importance est en somme assez minime dans l'histoire du roman : on en peut dire autant de *Seul* (1857), qui est après *Picciola* le livre le plus populaire de l'auteur.

Eugène Fromentin (1820-1876) a été un grand artiste par le pinceau et par la plume. Ce peintre des solitudes africaines, qui avait rapporté de son voyage en Algérie deux volumes (*Un été dans le Sahara*, *Une année dans le Sahel*) aussi lumineux et colorés que ses toiles, donna en 1862 à la *Revue des Deux Mondes* un court roman, le seul qu'il ait fait, et le dédia l'année suivante à George Sand. Ce petit livre s'appelle *Dominique :* par l'analyse pénétrante des caractères, par la fraîcheur des descriptions, par le charme mélancolique et par l'impression finale de sacrifice qui s'en dégagent, il mérite d'être mis au nombre des meilleurs romans du siècle.

On peut enfin ranger dans la catégorie des romans *idéalistes* les œuvres si fortes et si pleines de sens que M. **Alexandre Dumas fils** a composées il y a longtemps déjà. Depuis lors le théâtre l'a pris tout entier et, après tant d'éclatants succès qu'il lui a procurés, ne semble pas près de le rendre au roman. Mais c'est par le roman (il ne faut pas l'oublier), que M. Dumas a commencé l'œuvre de réformation des mœurs et des lois qu'il a si courageusement poursuivie : *la Dame aux Camélias* (1848), et *l'Affaire Clémenceau* (1867), pour ne citer que ces deux livres très célèbres, sont

des romans à thèse, où l'auteur reprend quelques-unes des idées chères à l'école romantique (la réhabilitation des Manon, des Lucrèce et des Tisbé) et à George Sand (la fatalité du mariage), mais qui se distinguent aussi par des qualités propres : la hardiesse extrême du sujet traité, le caractère dramatique des situations, l'éclat oratoire du style.

GEORGE SAND (1804-1876).

97.

Créole.

GEORGE SAND.
Indiana.

Élevée au désert, négligée de son père, vivant au milieu des esclaves, pour qui elle n'avait d'autre secours, d'autre consolation que sa compassion et ses larmes, elle s'était habituée à dire : « Un jour viendra où tout sera changé dans ma vie, où je ferai du bien aux autres ; un jour où l'on m'aimera, où je donnerai tout mon cœur à celui qui me donnera le sien ; en attendant, souffrons : taisons-nous, et gardons notre amour pour récompense à qui me délivrera. » Ce libérateur, ce Messie n'était pas venu ; Indiana l'attendait encore[1]. Elle n'osait plus, il est vrai, s'avouer toute sa pensée..., et lorsqu'elle se surprenait à dire encore par habitude : « Un jour viendra..., un homme viendra..., » elle refoulait ce vœu téméraire au fond de son âme, et se disait : « Il faudra donc mourir ! »

Aussi elle se mourait. Un mal inconnu dévorait sa jeunesse. Elle était sans force et sans sommeil. Les médecins lui cherchaient en vain une désorganisation apparente. Il n'en existait pas ; toutes ses facultés s'appauvrissaient également, tous ses organes se lésaient avec lenteur; son cœur brûlait à petit feu, ses yeux s'éteignaient, son sang ne circulait plus que par crise et par fièvre; encore quelque

1. Indiana est une jeune créole de l'île Bourbon, mariée en France à dix-neuf ans au vieux colonel Delmare, mari despotique, soupçonneux et égoïste. Indiana s'éprendra vite du beau Raymon de Ramière, jeune fat, inconstant et frivole.

temps et la pauvre captive allait mourir. Mais quel que fût sa résignation ou son découragement, le besoin restait le même. Ce cœur silencieux et brisé appelait toujours à son insu un cœur jeune et généreux pour le ranimer. L'être qu'elle avait le plus aimé jusque-là était Noun, la compagne enjouée et courageuse de ses ennuis; et l'homme qui lui avait témoigné le plus de prédilection, c'était son flegmatique cousin sir Ralph. Quels aliments pour la dévorante activité de ses pensées, qu'une pauvre fille ignorante et délaissée comme elle, et un Anglais passionné seulement pour la chasse du renard!

(*Indiana*, VI.)

— Calmann-Lévy, éditeur. —

98.

Le gué des Roulettes.

GEORGE SAND
La petite Fadette.

Quand il fut au droit du gué des Roulettes, qu'on appelle de cette manière à cause des cailloux ronds qui s'y trouvent en grande quantité, il releva un peu les jambes de son pantalon; car il pouvait y avoir de l'eau jusqu'au dessus de la cheville du pied, et il fit bien attention à ne pas marcher devant lui, parce que le gué est établi en biaisant, et qu'à droite comme à gauche il y a de mauvais trous. Landry connaissait si bien le gué qu'il ne pouvait guère s'y tromper. D'ailleurs on voyait de là, à travers les arbres qui étaient plus d'à moitié dépouillés de leurs feuilles, la petite clarté qui sortait de la maison de la mère Fadet, et en regardant cette clarté, pour peu qu'on marchât dans la direction, il n'y avait point chance de faire mauvaise route.

Il faisait si noir sous les arbres que Landry tâta pourtant le gué avec son bâton, avant d'y entrer. Il fut étonné de trouver l'eau plus haute que de coutume, d'autant plus qu'il entendait le bruit des écluses qu'on avait ouvertes depuis une bonne heure. Pourtant, comme il voyait bien la lumière de la croisée à la Fadette, il se risqua. Mais au bout de deux pas, il avait de l'eau plus haut que le genou, et il se retira, jugeant qu'il s'était trompé. Il essaya un peu plus haut et un peu plus bas, et, là comme là, il trouva le creux encore davantage. Il n'avait pas tombé de pluie,

les écluses grondaient toujours : la chose était donc bien surprenante.

— Il faut, pensa Landry, que j'aie pris le faux chemin de la charrière, car, pour le coup, je vois à ma droite la chandelle de la Fadette, qui devrait être sur ma gauche.

Il remonta le chemin jusqu'à la Croix au Lièvre, et il en fit le tour les yeux fermés, pour se désorienter; et quand il eut bien remarqué les arbres et les buissons autour de lui, il se trouva dans le bon chemin et revint jouxte à la rivière. Mais bien que le gué lui parût commode, il n'osa point y faire plus de trois pas, pour ce qu'il vit tout d'un coup, presque derrière lui, la clarté de la maison Fadette, qui aurait dû être juste en face. Il revint à la rive et cette clarté lui parut être alors comme elle devait se trouver. Il reprit le gué en biaisant dans un autre sens, et cette fois il eut de l'eau presque jusqu'à la ceinture. Il avançait toujours cependant, augurant qu'il avait rencontré un trou, mais qu'il allait en sortir en marchant vers la lumière.

Il fit bien de s'arrêter, car le trou se creusait toujours, et il en avait jusqu'aux épaules. L'eau était bien froide, et il resta un moment à se demander s'il reviendrait sur ses pas : car la lumière lui paraissait avoir changé de place, et mêmement il la vit remuer, courir, sautiller, repasser d'une rive à l'autre, et finalement se montrer double en se mirant dans l'eau, où elle se tenait comme un oiseau qui se balance sur ses ailes, et en faisant entendre un petit bruit de grésillement comme ferait une pétrole de résine.

Cette fois Landry eut peur et faillit perdre la tête, et il avait ouï dire qu'il n'y a rien de plus abusif et de plus méchant que ce feu-là; qu'il se faisait un jeu d'égarer ceux qui le regardent et de les conduire au plus creux des eaux, tout en riant à sa manière et en se moquant de leur angoisse.

Landry ferma les yeux pour ne point le voir et se retournant vivement, à tout risque, il sortit du trou, et se retrouva au rivage. Il se jeta alors sur l'herbe et regarda le follet qui poursuivait sa danse et son rire. C'était vraiment une vilaine chose à voir. Tantôt il filait comme un martin-pêcheur, et tantôt il disparaissait tout à fait. Et, d'autres fois, il devenait gros comme la tête d'un bœuf, et

tout aussitôt menu comme un œil de chat; et il accourait auprès de Landry, tournait autour de lui si vite, qu'il en était ébloui; et enfin, voyant qu'il ne voulait pas le suivre, il s'en retournait frétiller dans les roseaux, où il avait l'air de se fâcher et de lui dire des insolences.

Landry n'osait point bouger, car de retourner sur ses pas n'était pas le moyen de faire fuir le follet. On sait qu'il s'obstine à courir après ceux qui courent, et qu'il se met en travers de leur chemin jusqu'à ce qu'il les ait rendus fous, et fait tomber dans quelque mauvaise passe. Il grelottait de peur et de froid, lorsqu'il entendit derrière lui une petite voix très douce qui chantait :

> Fadet, fadet, petit fadet,
> Prends ta chandelle et ton cornet ;
> J'ai pris ma cape et mon capet,
> Toute follette a son follet.

Et tout aussitôt la petite Fadette, qui s'apprêtait gaiement à passer l'eau sans montrer crainte ni étonnement du feu follet, heurta contre Landry, qui était assis par terre dans la brume, et se retira en jurant ni plus ni moins qu'un garçon et des mieux appris.

— C'est moi, Fanchon, dit Landry en se relevant, n'aie pas peur, je ne te suis pas ennemi.

Il parlait comme cela parce qu'il avait peur d'elle presque autant que du follet. Il avait entendu sa chanson et voyait bien qu'elle faisait une conjuration au feu follet, lequel dansait et se tortillait comme un fou devant elle et comme s'il eût été aise de la voir.

— Je vois bien, beau besson [1], dit alors la petite Fadette après qu'elle se fut consultée un peu, que tu me flattes, parce que tu es moitié mort de peur, et que la voix te tremble dans le gosier ni plus ni moins qu'à ma grand'mère. Allons, pauvre cœur, la nuit on n'est pas si fier que le jour, et je gage que tu n'oses passer l'eau sans moi.

— Ma foi, j'en sors, dit Landry, et j'ai manqué de m'y

1. Besson veut dire *jumeau*. Landry est le besson de Silvinet. La petite Fadette est une fillette assez laide, noire comme un grelet (grillon), hardie, moqueuse, qui passe pour sorcière, et pour laquelle Landry éprouve de la répulsion et de la crainte.

noyer. Est-ce que tu vas t'y risquer, Fadette? Tu ne crains pas de perdre le gué ?

— Et pourquoi le perdrais-je? Mais je vois bien ce qui t'inquiète, répondit la petite Fadette en riant. Allons, donne-moi la main, poltron ; le follet n'est pas si méchant que tu crois, et il ne fait de mal qu'à ceux qui s'en épeurent. J'ai coutume de le voir, moi, et nous nous connaissons.

Là-dessus, avec plus de force que Landry n'eût supposé qu'elle en avait, elle le tira par le bras, et l'amena dans le gué en courant et en chantant :

J'ai pris ma cape et mon capet,
Toute fadette a son fadet.

Landry n'était guère plus à son aise dans la société de la petite sorcière que dans celle du follet. Cependant comme il aimait mieux voir le diable sous l'apparence d'un être de sa propre espèce que sous celle d'un feu si sournois et si fugace, il ne fit pas de résistance, et il fut tôt rassuré, en sentant que la Fadette le conduisait si bien qu'il marchait à sec sur les cailloux. Mais comme ils marchaient vite tous les deux et qu'ils ouvraient un courant d'air au feu follet, ils étaient toujours suivis de ce météore, comme l'appelle le maître d'école de chez nous, qui en sait long sur cette chose-là, et qui assure qu'on n'en doit avoir aucune crainte.

... Sentant Landry qui tremblait de tout son corps à mesure que le follet s'approchait d'eux :

— Innocent, lui dit-elle, ce feu-là ne brûle point, et si tu étais assez subtil pour le manier, tu verrais qu'il ne laisse pas seulement sa marque.

— C'est encore pis, pensa Landry; du feu qui ne brûle pas, on sait ce que c'est : ça ne peut pas venir de Dieu, car le feu du bon Dieu est fait pour chauffer et brûler.

Mais il ne fit pas connaître sa pensée à la petite Fadette, et quand il se vit, sain et sauf sur la rive, il eut grande envie de la planter là, et de s'ensauver à la Bessonnière. Mais il n'avait point le cœur ingrat, et il ne voulut point la quitter sans la remercier.

(*La petite Fadette*, XI, XII, XIII.)

— Calmann Lévy, éditeur. —

99.

Dans le Velay.

Mlle Caroline de Saint-Geneix, demoiselle de compagnie chez Mme de Villemer, s'est enfuie, parce qu'elle a inspiré de l'amour au second fils de la vieille dame, au marquis Urbain de Villemer. Elle sait que la mère, par préjugé aristocratique, ne consentira jamais à ce mariage, et elle a préféré se sacrifier. Pour que le marquis ne puisse pas la rejoindre, elle est allée jusqu'au fond du Velay, dans un village perdu, à Lantriac, où elle retrouve sa brave et excellente nourrice, Justine Peyraque. *GEORGE SAND. Le Marquis de Villemer.*

Tout en parlant, Justine avait allumé le bois déjà placé dans la cheminée. Elle avait rempli les vases d'une belle eau froide, qui, suintant du rocher, entrait par un goulet de terre cuite dans la toilette de la petite chambre, et plus bas dans le lavoir de la cuisine. C'était une invention de Peyraque, qui se piquait d'avoir des idées.

Une demi-heure après, Caroline, dont le simple vêtement n'indiquait aucune classe particulière, releva ses beaux cheveux sous le petit chapeau brioudais, moins étriqué et d'une plus jolie courbure que le couvercle de marmite, également en feutre noir cerclé de velours, dont se coiffent les Velaisiennes. Elle eut beau faire, elle était encore charmante, malgré la fatigue qui éteignait un peu ces grands yeux *vert de mer*, autrefois si vantés par la marquise.

La soupe au riz et aux pommes de terre fut vite servie dans une petite pièce où Peyraque faisait, à ses moments perdus, un peu de menuiserie. Le bonhomme ne trouvait pas la réception convenable et voulait balayer les copeaux.

— Au contraire, lui dit sa femme en étendant les rubans et la sciure de bois sur le carreau, tu n'y entends rien! *Elle* trouvera que c'est un joli tapis. Oh! tu ne la connais pas, toi! C'est la fille au bon Dieu, celle-là!

Caroline fit connaissance avec Peyraque en l'embrassant. C'était un homme d'une soixantaine d'années, encore des

plus robustes, maigre, de taille moyenne, et laid comme la plupart des montagnards de cette région; mais sa figure austère et même dure avait un cachet de probité qui se révélait à première vue. Son rare sourire était extraordinairement bon. On y sentait un fonds d'affection et de sincérité, qui, pour ne pas se prodiguer en démonstrations, n'en offrait que plus de garanties.

Justine aussi avait les traits rigides et la parole brusque. C'était un mâle et généreux caractère. Ardente catholique, elle respectait le silence de son mari, protestant de race, converti en apparence, mais libre penseur s'il en fut. Caroline savait ces détails, et voyait avec attendrissement le respect délicat que cette femme exaltée savait porter dans son amour pour son mari. Il faut rappeler ici que Mlle de Saint-Geneix, fille d'un homme très faible et sœur d'une femme sans énergie, devait le grand courage dont elle était pourvue au sang de sa mère d'abord, qui était d'origine cévenole, et ensuite aux premières notions de la vie que Justine lui avait données. Elle le sentit très clairement en se trouvant assise entre les vieux époux dont la précision de langage et d'idées ne lui causait ni crainte ni étonnement. Il lui semblait que le lait de la montagnarde avait passé en elle jusqu'aux os, et qu'elle se retrouvait là comme avec des types déjà connus dans quelque antérieure existence.

— Mes amis, leur dit-elle lorsque Justine lui apporta la crème du dessert, pendant que Peyraque arrosait sa soupe d'un bol de vin chaud, bientôt suivi d'un bol de café noir, je vous ai promis de vous dire mon histoire, et la voici en deux mots : Un des fils de ma vieille dame a eu l'idée de m'épouser.

— Ah ! pardi ! ça devait être ! dit Justine.

— Tu as raison, parce que nos caractères et nos idées se ressemblaient. Tout le monde aurait dû prévoir cela, et moi la première.

— Et la mère aussi ! dit Peyraque.

— Eh bien ! personne ne s'est méfié, et le fils a beaucoup étonné et beaucoup fâché la mère quand il lui a dit qu'il m'aimait.

— Et vous ? dit Justine.

— Moi ? il ne m'avait jamais dit cela, et comme je savais

que je n'étais ni assez noble ni assez riche pour lui, je ne lui aurais jamais permis d'y penser.

— Ça, c'est bien ! reprit Peyraque.

— Et c'est vrai ! ajouta Justine.

— Donc, j'ai vu que je ne pouvais pas rester un jour de plus, et dès les premières paroles fâchées de la mère, je suis partie sans revoir le fils ; mais le fils aurait couru après moi, si j'avais été demeurer chez ma sœur. La marquise voulait me faire rester un peu pour m'expliquer avec lui, pour lui dire que je ne l'aimais pas...

— C'est peut-être cela qu'il aurait fallu faire ! dit Peyraque.

Caroline fut frappée de l'austère logique du paysan. — Oui, sans doute, pensa-t-elle, c'est jusque-là qu'il aurait fallu pousser le courage.

Et, comme elle gardait le silence, la nourrice, éclairée par la pénétration du cœur, dit à son mari brusquement : — Attends donc, toi ! Comme tu y vas ! Sais-tu si elle ne l'aimait pas, cette pauvre enfant ?

— Ah ! cela, c'est différent, reprit Peyraque, inclinant sa tête sérieuse et pensive qu'ennoblit un sentiment de pitié délicate.

Caroline se sentit remuée jusqu'au fond de l'âme par la droiture de cette amitié naïve qui d'un mot touchait le vif de sa blessure. Ce qu'elle n'avait pas senti la force et la confiance de dire à sa sœur, elle éprouva le besoin de ne pas le cacher à ces cœurs profondément vrais qui lisaient dans le sien. — Eh bien ! mes amis, vous avez raison, dit-elle en leur prenant les mains ; je n'aurais peut-être pas eu la force de mentir, puisque, malgré moi,... je l'aime !

A peine eut-elle prononcé ce mot, qu'elle fut saisie d'effroi et regarda autour d'elle comme si Urbain eût été peut-être là pour l'entendre, et puis elle fondit en larmes à la pensée qu'il ne l'entendrait jamais.

— Courage, ma fille, Dieu vous aidera ! dit Peyraque en se levant.

— Et nous t'aiderons aussi, dit Justine en l'embrassant. Nous te cacherons, nous t'aimerons, et nous prierons pour toi!

(*Le Marquis de Villemer*, XXI.)

— Calmann Lévy, éditeur. —

JULES SANDEAU (*1811-1883*).

100.

Les illusions d'un marquis.

JULES SANDEAU.
Mademoiselle de la Seiglière.

A deux jours de là, dans l'embrasure d'une fenêtre ouverte, devant un joli guéridon de porcelaine de vieux Sèvres chargé de cristaux, de vermeil et des débris d'un déjeuner mignon, M. de la Seiglière, couché plutôt qu'assis dans un fauteuil à dos mobile et à fond élastique, jouissait en toilette de matin de cet état de bien-être et de béatitude que procurent à coup sûr un égoïsme florissant, une santé robuste, une fortune bien assise, un caractère heureux et une facile digestion. Il s'était réveillé en belle humeur et ne s'était jamais senti si dispos. Enveloppé d'une robe de chambre de soie à grands ramages, le menton frais rasé, l'œil vif, la bouche rose encore et souriante, le linge éblouissant, la jambe fine, le mollet rebondi, la main blanche et potelée, à demi cachée sous une dentelle de Valenciennes et jouant avec une tabatière d'or enrichie d'un portrait de femme, qui n'était pas celui de la marquise, le tout exhalant un doux parfum d'iris et de poudre à la maréchale, il était là, ne pensant à rien, respirant avec délices la verte senteur de ses bois dont l'automne commençait à rouiller la cime, et suivant d'un regard distrait ses chevaux couverts de housses qu'on ramenait de la promenade, lorsqu'il aperçut sur le pont du Clain Mme de Vaubert, qui s'avançait dans la direction du château. Il se leva, tendit le jarret, s'examina des pieds à la tête, secoua du bout des doigts les grains de tabac éparpillés sur son jabot de point d'Angleterre ; puis, s'étant penché sur le balcon, il regarda venir l'aimable visiteuse. Un esprit tant soit peu observateur aurait reconnu dans la sortie matinale de Mme de Vaubert, moins encore que dans sa désinvolture, l'indice d'un cœur violemment agité ; mais le marquis n'y prit point garde. Lorsqu'elle entra, il lui baisa galamment la main, sans remarquer seulement l'altération de ses traits et la pâleur de son visage.

— Madame la baronne, lui dit-il, vous êtes tous les jours plus jeune et plus charmante. Au train dont vous

allez, encore quelques mois, et vous aurez vingt ans.

— Marquis, répliqua Mme de Vaubert d'une voix brève, ce n'est point de cela qu'il s'agit. Parlons sérieusement; la chose en vaut la peine. Marquis, tout est perdu ! tout, vous dis-je; la foudre est tombée sur nos têtes.

— La foudre! s'écria le marquis en montrant le ciel, qui brillait de l'azur le plus pur et du plus vif éclat.

— Oui, dit Mme de Vaubert : supposez que la foudre, éclatant dans ce ciel sans nuages, réduise en poudre votre château, brûle vos fermes, consume vos moissons sur pied; vous ne supposeriez rien de plus invraisemblable que le coup qui vient de vous frapper. Après avoir échappé à la tempête, vous êtes menacé de sombrer au port.

Pour comprendre la suite du récit, il faut savoir que M. de la Seiglière est un ancien émigré dont les biens avaient été confisqués pendant la Révolution. Ces terres avaient été achetées par un de ses anciens fermiers, Thomas Stamply, qui, se sentant vieux, et convaincu que son fils Bernard Stamply avait été tué pendant la campagne de Russie, avait eu la générosité de les céder au marquis, par un acte de donation entre vifs. M. de la Seiglière a repris possession de son beau château en maître, et laissé le pauvre Stamply mourir dans un coin, sans presque lui dire merci; dans son naïf égoïsme, il a vite oublié toute cette histoire, et il se complaît dans sa vie paresseuse de châtelain. C'est alors que Mme de Vaubert, son amie, vient lui apporter cette terrible nouvelle : Bernard est vivant, il est revenu, on l'a vu hier dans le pays. M. de la Seiglière tout d'abord n'y comprend rien.

— Qu'est-ce que cela me fait? dit le marquis d'un ton dégagé et de l'air à la fois surpris et charmé d'un homme qui, s'étant attendu à recevoir un aérolithe sur la tête, reçoit sur le bout du nez une plume détachée de l'aile d'une mésange.

— Comment! ce que cela vous fait! s'écria Mme de

Vaubert. Le fils Stamply n'est pas mort, il est de retour au pays, on a constaté son identité et vous demandez ce que cela vous fait !

— Mais sans doute, répondit M. de la Seiglière avec un naïf étonnement. Si ce garçon a des raisons d'aimer la vie, tant mieux pour lui qu'il ne soit pas en terre. Je prétends le voir ; pourquoi ne s'est-il pas déjà présenté ?

— Soyez calme, dit la baronne : il se présentera.

— Qu'il vienne, s'écria le marquis ; on le recevra ; on aura soin de lui ; au besoin, on lui fera un sort. Je n'ai pas oublié la délicatesse des procédés du père. Le vieux Stamply a fait son devoir ; à mon tour je ferai le mien. C'est une justice que le gars se ressente de la fortune que m'a rendue le papa. Je ne suis pas ingrat : il ne sera pas dit qu'un La Seiglière a laissé dans la peine le fils d'un serviteur fidèle. Qu'on m'amène Bernard : s'il hésite, qu'on le rassure : il aura ce qu'il demandera.

— Et s'il demande tout ? dit la baronne.

A ces mots, M. de la Seiglière tressaillit et se tourna vers elle d'un air effaré.

— Avez-vous lu un livre qui s'appelle le code ? demanda tranquillement Mme de Vaubert.

— Jamais, répondit le marquis avec orgueil.

Mme de Vaubert a beaucoup de peine pour expliquer au marquis, qu'en vertu d'un article du code il lui faudra déguerpir, et restituer au fils de Stamply, héritier legitime, ce château et ces biens. C'est alors de la part du pauvre marquis une explosion de colère fort comique.

M. de la Seiglière fut atterré : mais telle était son adorable ignorance des choses de la vie, qu'il passa vite de l'étonnement et de la stupeur à l'exaspération et à la révolte.

— Je ne me soucie pas mal de votre code et de vos donations entre vifs ! s'écria-t-il avec l'emportement d'un enfant mutin. Est-ce que j'entends rien à tout cela, moi ? Est-ce que tout cela me regarde ? Ce que je sais, c'est que je suis chez moi. Que parlez-vous d'ailleurs de donation ?

On me restitue ce qu'on m'a dérobé, on me rend les biens qu'on m'a pris, et cela s'appelle une donation! Le mot est joli. Un La Seiglière acceptant une donation! La chose est plaisante. Comme si les La Seiglière avaient jamais rien accepté d'une autre main que la main de Dieu! Comment, ventre saint-gris! je suis chez moi, heureux, paisible, et parce qu'un vaurien, qu'on croyait mort, se permet de vivre, je devrais lui compter la fortune que m'avait volée monsieur son père! C'est le code qui le veut ainsi! Mais ce sont donc des cannibales qui l'ont rédigé, votre code, qui se dit civil, je crois, l'impertinent! Un code d'usurpateur, qui consacre de père en fils la rapine et le brigandage! En un mot le code Napoléon! Je reconnais là M. de Buonaparte. Il a pensé à son louveteau : c'est d'un bon père et d'un loup prévoyant.

Il parla longtemps sur ce ton, sans suite, sans liaison, au hasard, marchant à grands pas, frappant du pied le parquet, se drapant d'une façon tragi-comique avec les pans de sa robe de chambre, et répétant, à chaque instant d'une voix étouffée par la colère : Une donation! une donation! Mme de Vaubert eut bien de la peine à l'apaiser, à lui faire comprendre ce qui s'était passé plus d'un quart de siècle auparavant, et ce qui se passait à cette heure. Elle avait jusqu'alors respecté ses illusions ; mais cette fois la gravité de la situation ne permettait plus de ménagements. Elle arracha brutalement le bandeau qui lui voilait les yeux; et vainement le pauvre marquis se raidit, se débattit, et, comme un aveugle rendu subitement à la lumière des cieux, ferma douloureusement les paupières : Mme de Vaubert le dompta, et, le forçant à regarder en face le soleil de l'évidence, l'inonda de toutes parts d'une impitoyable clarté. A voir les ébahissements de M. de la Seiglière écoutant l'impartial résumé de l'histoire de ces derniers temps, on eût dit qu'après s'être endormi sur les bords du Clain, il se réveillait en Chine, au milieu d'un groupe de bonzes, et déguisé lui-même en mandarin.

(*Mademoiselle de la Seiglière*, ch. v.)

— Charpentier et Fasquelle, éditeurs. —

OCTAVE FEUILLET (1822-1890).

101.

Sauvetage.

OCTAVE FEUILLET. Le Roman d'un jeune homme pauvre.

Nous regagnâmes, à travers l'inextricable taillis, le sentier tracé dans le bois, et nous redescendîmes vers la rivière. — Avant de repartir, me dit la jeune fille, je veux vous montrer la cataracte, d'autant plus que je compte me donner à mon tour un petit divertissement. Venez, Mervyn ! Venez, mon bon chien ! que tu es beau, va ! — Nous nous trouvâmes bientôt sur la berge en face des récifs qui barraient le lit de la rivière. L'eau se précipitait d'une hauteur de quelques pieds au fond d'un large bassin profondément encaissé et de forme circulaire, que paraissait borner de toutes parts un amphithéâtre de verdure parsemé de roches humides. Cependant quelques ravines invisibles recevaient le trop-plein du petit lac, et ses ruisseaux allaient se réunir de nouveau un peu plus loin dans un lit commun.

— Ce n'est pas précisément le Niagara, me dit Mlle Marguerite élevant un peu la voix pour dominer le bruit de la chute ; mais j'ai entendu dire à des connaisseurs, à des artistes, que c'était néanmoins assez gentil. Avez-vous admiré ? Bien ! Maintenant j'espère que vous accorderez à Mervyn ce qui peut vous rester d'enthousiasme. Ici, Mervyn !

Le terre-neuve vint se poster à côté de sa maîtresse, et la regarda en tressaillant d'impatience. La jeune fille alors, ayant lesté son mouchoir de quelques cailloux, le lança dans le courant un peu au-dessus de la chute. Au même moment Mervyn tombait comme un bloc dans le bassin inférieur, et s'éloignait rapidement du bord ; le mouchoir cependant suivit le cours de l'eau, arriva aux récifs, dansa un instant dans un remous, puis passant tout à coup comme une flèche par-dessus la roche arrondie, il vint tourbillonner dans un flot d'écume sous les yeux du chien, qui le saisit d'une dent prompte et sûre. Après quoi Mervyn regagna fièrement la rive où Mlle Marguerite battait des mains.

Cet exercice charmant fut renouvelé plusieurs fois avec le même succès. On en était à la sixième reprise, quand il arriva, soit que le chien fût parti trop tard, soit que le

mouchoir eût été lancé trop tôt, que le pauvre Mervyn manqua la passe. Le mouchoir, entraîné par le remous des cascades, fut porté dans des broussailles épineuses qui se montraient un peu plus loin au-dessus de l'eau. Mervyn alla l'y chercher ; mais nous fûmes très surpris de le voir tout à coup se débattre convulsivement, lâcher sa proie, et lever la tête vers nous en poussant des cris lamentables.

— Eh ! mon Dieu ! qu'est-ce qu'il a donc ? s'écria Mlle Marguerite.

— Mais on croirait qu'il s'est empêtré dans ces broussailles. Au reste il va se dégager, n'en doutez pas.

Bientôt cependant il fallut en douter, et même en désespérer. Le lacis de lianes, dans lequel le malheureux terreneuve se trouvait pris au piège, émergeait directement au-dessus d'un évasement du barrage qui versait sans relâche sur la tête de Mervyn une masse d'eau bouillonnante. La pauvre bête, à demi suffoquée, cessa de faire le moindre effort pour rompre ses liens, et ses aboiements plaintifs prirent l'accent étrange du râle. En ce moment, Mlle Marguerite saisit mon bras, et dit presque à mon oreille à voix basse : — Il est perdu... Venez, monsieur... Allons-nous-en. — Je la regardai. La douleur, l'angoisse, la contrainte, bouleversaient ses traits pâles et creusaient au-dessous de ses yeux un cercle livide.

— Il n'y a aucun moyen, lui dis-je, de faire descendre ici la barque ; mais si vous voulez me permettre, je sais un peu nager, et je m'en vais aller tendre la patte à ce monsieur.

— Non, non, n'essayez pas... Il y a très loin jusque-là... Et puis j'ai toujours entendu dire que la rivière était très profonde, et dangereuse sous la chute. — Soyez tranquille, mademoiselle, je suis très prudent. — En même temps je jetai ma jaquette sur l'herbe et j'entrai dans le petit lac, en prenant la précaution de me tenir à une certaine distance de la chute. L'eau était très profonde, en effet, car je ne trouvai pied qu'au moment où j'approchai de l'agonisant Mervyn. Je ne sais s'il y a eu là autrefois quelque îlot qui se sera écroulé ou affaissé peu à peu, ou si quelque crue de la rivière aura entraîné et déposé dans cette passe des fragments arrachés de la berge : ce qu'il y a de certain, c'est qu'un épais enchevêtrement de broussailles et de racines se cache sous les eaux perfides, et y prospère. Je

posai les pieds sur une des souches d'où paraissent surgir les buissons, et je parvins à délivrer Mervyn, qui, aussitôt maître de ses mouvements, retrouva tous ses moyens, et s'en servit sans retard pour nager vers la rive, m'abandonnant de tout son cœur. Ce trait n'était point conforme à la réputation chevaleresque qu'on a faite à son espèce ; mais le bon Mervyn a beaucoup vécu parmi les hommes, et je suppose qu'il y est devenu un peu philosophe. — Quand je voulus prendre mon élan pour le suivre, je reconnus avec ennui que j'étais arrêté à mon tour dans les filets de la naïade jalouse et malfaisante qui règne apparemment en ces parages. Une de mes jambes était enlacée dans les nœuds de liane, que j'essayais vainement de rompre. On n'est point à l'aise dans une eau profonde et dans un fond visqueux, pour déployer toute sa force ; j'étais d'ailleurs à demi aveuglé par le rejaillissement continuel de l'onde écumante. Bref, je sentais que ma situation devenait équivoque. Je jetai les yeux sur la rive : Mlle Marguerite, suspendue au bras d'Alain, était penchée sur le gouffre, et attachait sur moi un regard d'anxiété mortelle. Je me dis qu'il ne tenait peut-être qu'à moi en ce moment d'être pleuré par ces beaux yeux et de donner à une existence misérable une fin digne d'envie. Puis je secouai ces molles pensées : un violent effort me dégagea, je nouai autour de mon cou le petit mouchoir qui était en lambeaux, et je regagnai paisiblement le rivage.

Comme j'abordais, Mlle Marguerite me tendit sa main qui tremblait un peu. Cela me sembla doux. — Quelle folie, dit-elle, quelle folie ! Vous pouviez mourir là ! Et pour un chien ! — C'était le vôtre, lui répondis-je à demi-voix, comme elle m'avait parlé.

(*Le Roman d'un jeune homme pauvre.*)
— Calmann Lévy, éditeur. —

102.

La mort de Julia.

Octave Feuillet. *Julia de Trécœur.*

Julia de Trécœur, devenue Mme de Moras, regrette de n'avoir pas épousé M. de Lucan, avec lequel s'est remariée sa mère, Clotilde. M. de Lucan

ayant repoussé avec beaucoup de dignité les avances que lui fait Julia, la jeune femme désespérée ne songe plus qu'à mourir. Elle a fait seller son cheval à cinq heures du matin et elle est sortie seule du château. Moras et Lucan vont à sa recherche.

Ils s'engagèrent sous la futaie, à l'ouest du château, et y marchèrent en silence d'un pas rapide. Ce chemin les conduisait directement sur le plateau des falaises qu'ils avaient visitées la veille. Les bois poussaient de ce côté une pointe irrégulière dont les derniers arbres touchaient presque au bord même de la falaise. Comme ils approchaient, en accélérant le pas fébrilement, de cette lisière extrême, Lucan s'écria tout à coup : « Ecoutez, dit-il. » Le bruit du galop d'un cheval sur un sol dur se faisait entendre distinctement. Ils coururent. Un talus d'une faible élévation séparait le bois du plateau. Ils le franchirent à demi en s'aidant des branches pendantes ; masqués eux-mêmes par les broussailles et le feuillage, ils eurent alors sous les yeux un spectacle saisissant : à peu de distance, sous leur gauche, Julia arrivait d'une course folle ; elle longeait la ligne oblique des bois, paraissant se diriger en droite ligne vers le bord de la falaise. Ils crurent d'abord le cheval emporté ; mais ils virent qu'elle lui cravachait les flancs pour hâter encore son allure.

Elle était alors à une centaine de pas des deux hommes, et elle allait passer devant eux. Lucan s'élançait pour se précipiter de l'autre côté du talus, quand la main de M. de Moras s'abattit violemment sur son bras, et le maintint... Ils se regardèrent... Lucan fut stupéfait de la profonde altération qui avait subitement contracté le visage du comte et creusé ses yeux ; il lut en même temps dans son regard fixe une douleur immense, mais une résolution inexorable. Il comprit qu'il n'y avait plus de secret entre eux. Il obéit à ce regard qui n'avait d'ailleurs pour lui, il le sentit, qu'une expression de confiance et de supplication amicale. Il saisit de sa main crispée la main de son ami, et resta immobile. Le cheval passa à quelques pas comme un trait, le poitrail blanc d'écume, tandis que Julia, gracieuse et charmante encore à ce moment terrible, bondissait légèrement sur la selle.

A quelques pieds de la coupure de la falaise, le cheval, sentant l'abîme, se déroba brusquement et marqua un demi cercle. Elle le ramena sur le plateau, reprit du champ, et, le poussant de la cravache et de la voix, elle le lança de nouvaau vers l'effrayant précipice. L'animal refusant encore ce formidable obstacle, la jeune femme, les cheveux dénoués, l'œil étincelant, la narine ouverte, le retourna et le fit reculer peu à peu sur l'arête de la falaise. Le cheval fumant, cabré, se levait presque droit et se dessinait de toute sa hauteur sur le ciel gris du matin. — Lucan sentit les ongles de M. de Moras entrer dans sa chair. — Enfin, le cheval fut vaincu : ses deux pieds de derrière quittèrent le sol et rencontrèrent l'espace. Il se renversa, ses jambes battirent l'air convulsivement. — L'instant d'après, la falaise était vide. Aucun bruit ne s'était fait. Dans ce profond abîme, la chute et la mort avaient été silencieuses.

(*Julia de Trécœur*, fin.)
— Calmann Lévy, éditeur. —

EUGÈNE FROMENTIN (*1820-1876*).

103.

Distribution de prix.

EUG. FROMENTIN. Dominique.

*Dominique de Bray a dix-neuf ans, il termine ses études au collège de***. Il a fait chez un de ses camarades la connaissance de Madeleine d'Orsel, et il l'a aimée de toute son âme, discrètement, sans oser le lui dire. Madeleine s'est mariée et est devenue Mme de Nièvres. Dominique la revoit le jour de la distribution des prix, et il est humilié de paraître à ses yeux sous l'uniforme d'un écolier gauche et timide.*

La distribution avait lieu dans une ancienne chapelle abandonnée depuis longtemps, qui n'était ouverte et décorée qu'une fois par an pour ce jour-là. Cette chapelle était située au fond de la grande cour du collège ; on y arrivait en passant sous la double rangée de tilleuls dont la vaste

verdure égayait un peu ce froid promenoir. De loin, je vis entrer Madeleine en compagnie de plusieurs jeunes femmes de son monde en toilette d'été, habillées de couleurs claires avec des ombrelles tendues qui se diapraient d'ombre et de soleil. Une fine poussière soulevée par le mouvement des robes les accompagnait comme un léger nuage, et la chaleur faisait que les extrémités des rameaux déjà jaunis, une quantité de feuilles et de fleurs mûres tombaient autour d'elles et s'attachaient à la longue écharpe de mousseline dont Madeleine était enveloppée. Elle passa riante, heureuse, le visage animé par la marche, et se retourna curieusement pour examiner notre bataillon de collégiens réunis sur deux lignes et maintenus en bon ordre comme de jeunes conscrits. Toutes ces curiosités de femmes, et celle-ci surtout, rayonnaient jusqu'à moi comme des brûlures. Le temps était admirable; c'était vers le milieu du mois d'août. Les oiseaux familiers s'étaient enfuis des arbres et chantaient sur les toitures où le soleil dardait. Des murmures de foule suspendaient enfin ce long silence de douze mois; des gaietés inouïes épanouissaient la physionomie du vieux collège, les tilleuls le parfumaient d'odeurs agrestes. Que n'aurais-je pas donné pour être déjà libre et pour être heureux!

Les préliminaires furent très longs, et je comptais les minutes qui me séparaient encore du moment de ma délivrance. Enfin le signal se fit entendre. A titre de lauréat de philosophie mon nom fut appelé le premier. Je montai sur l'estrade : et quand j'eus ma couronne d'une main, mon gros livre de l'autre, debout au bord des marches, faisant face à l'assemblée qui m'applaudissait, je cherchai des yeux Mme Ceyssac [1] : le premier regard que je rencontrai avec celui de ma tante, le premier visage ami que je reconnus précisément au-dessous de moi, au premier rang, fut celui de Mme de Nièvres. Éprouva-t-elle un peu de confusion elle-même en me voyant là dans l'attitude affreusement gauche que j'essaie de vous dépeindre? Eut-elle un contre-coup du saisissement qui m'envahit? Son amitié souffrit-elle en me trouvant risible, ou seulement en devinant que je pouvais souffrir? Quels furent au juste ses sentiments pendant

1. Tante de Dominique.

cette rapide mais très cuisante épreuve qui sembla nous atteindre tous les deux à la fois et presque dans le même sens? Je l'ignore : mais elle devint très rouge; elle le devint encore davantage quand elle me vit descendre et m'approcher d'elle. Et quand ma tante, après m'avoir embrassé, lui passa ma couronne en l'invitant à me féliciter, elle perdit entièrement contenance. Je ne suis pas bien sûr de ce qu'elle me dit pour me témoigner qu'elle était heureuse et me complimenter suivant l'usage. Sa main tremblait légèrement. Elle essaya, je crois de me dire :

« Je suis bien fière, mon cher Dominique, » ou « c'est très bien. »

Il y avait dans ses yeux tout à fait troublés comme une larme ou d'intérêt ou de compassion, ou seulement une larme involontaire de jeune femme timide... Qui sait? Je me le suis demandé souvent et je ne l'ai jamais su.

Nous sortîmes. Je jetai mes couronnes dans la cour des classes avant d'en franchir le seuil pour la dernière fois. Je ne regardai pas seulement en arrière pour rompre un passé qui m'exaspérait. Et si j'avais pu me séparer de mes souvenirs de collège aussi précipitamment que j'en dépouillai la livrée, j'aurais eu certainement à ce moment-là des sensations d'indépendance et de virilité sans égales.

(*Dominique*, VIII.)

— Plon, Nourrit et Cie, éditeurs. —

BALZAC ET LE ROMAN RÉALISTE.

Dans le roman, comme partout ailleurs, le réalisme est bien moins une doctrine absolue qu'une réaction souvent fort légitime contre les excès de l'idéalisme. Au XVIIe siècle d'Urfé a produit Sorel, La Calprenède a produit Scarron ; d'une façon générale, on peut dire que tous les héros de roman se sont évanouis en Gil Blas. De même, au XIXe siècle, Chateaubriand a été assez vite suivi de Balzac.

C'est de 1830 environ que date cette vive recrudes-

cence du réalisme. Si la Révolution de Juillet fut idéaliste, le régime qui en sortit le fut beaucoup moins : il marque le triomphe de la bourgeoisie ; ces dix-huit années du règne de Louis-Philippe n'ont rien de particulièrement héroïque, et il est aisé de reconnaître que dès le premier jour le roman cherche des voies nouvelles. *Le Rouge et le Noir* de Stendhal, avec son apparence paradoxale et ses contrastes violents, marque bien l'aspiration vers un genre plus exact et plus scientifique. C'est aussi l'époque où la poésie romantique est en pleine floraison : le roman, allégé d'autant, prend une conscience plus nette de son but et de ses moyens. Après tous les Renés, qui depuis trente ans encombraient la littérature, on éprouvait le besoin de voir des hommes plus vrais, plus humains. Sans doute George Sand va paraître, qui saura observer, mais elle ne creusera pas bien profondément et se contentera souvent d'à peu près ; elle est femme, et elle conservera malgré tout au roman un caractère imaginatif ; d'ailleurs, elle ne viendra pas d'emblée à la *Mare au diable* ou aux *Maîtres sonneurs ;* et peut-être n'y serait-elle jamais venue aussi franchement, si elle n'avait pas été précédée par celui qui est le maître incontesté du roman réaliste contemporain, par **Honoré de Balzac** (1799-1850).

Balzac lui-même ne commença pas par être Balzac : jusqu'en 1839, il fut M. de Saint-Aubin, auteur de romans fort longs et fort médiocres (comme *Clotilde de Lusignan* ou *le Beau Juif*, en 4 vol., 1822) ; puis il compila, compila une *Histoire des Jésuites ;* enfin, dégoûté d'écrire des livres, il se contenta de composer ceux des autres et se fit imprimeur, après avoir été clerc de notaire. En 1829, il revint au roman, et publia *le Dernier Chouan* ou *la Bretagne en 1800*. Cette étude de la vie militaire le mit en goût d'observer et de connaître le monde. Dès lors il se consacra tout entier à l'œuvre grandiose dont il venait de con-

cevoir le plan, c'est-à-dire à la *Comédie humaine*.

Quand il mourut, en 1850, il y travaillait encore; mais il laissait déjà quarante volumes achevés, publiés dans l'espace de vingt ans : monument imparfait sans doute, mais d'une ampleur et d'une originalité singulières. Cette vaste enquête de mœurs a été distribuée par l'auteur lui-même en diverses séries, qui renferment chacune plus d'un chef-d'œuvre :

1° Scènes de la vie privée : *La Maison du chat qui pelote*; — *Gobseck*; — *Modeste Mignon*; — *la Femme de trente ans*, etc...

2° Scènes de la vie de province : *Eugénie Grandet*; — *Ursule Mirouet*; — *l'Illustre Gaudissart*; — *le Lys dans la vallée*, etc...

3° Scènes de la vie parisienne : *Le Père Goriot*; — *les Illusions perdues*; — *la Cousine Bette*; — *le Cousin Pons*, etc...

4° Scènes de la vie politique : *Une ténébreuse affaire*; — *le Député d'Arcis*.

5° Scènes de la vie militaire : *Les Chouans*, etc...

6° Scènes de la vie de campagne : *Le Médecin de campagne*; — *le Curé de village*; — *les Paysans* (une des œuvres les plus fortes et les plus dramatiques de Balzac).

7° Études philosophiques : *La Peau de chagrin*; — *la Recherche de l'Absolu*, etc...

8° Études analytiques : *La Physiologie du mariage*, etc.[1].

Le lien qui rattache les uns aux autres tous ces romans n'est pas de ceux qu'un auteur imagine après coup et impose à la crédulité confiante du lecteur : Balzac a considéré l'humanité comme formant une seule famille, et à travers la variété des individus il a maintenu le caractère constant de la race : bien plus,

1. Ajoutons pour mémoire les jolis *Contes drolatiques* (1832-1837) écrits dans le goût savoureux et libre des contes rabelaisiens.

il n'est pas un seul de ses personnages qu'il n'ait fait reparaître à plusieurs reprises dans ses différents livres, de telle façon que nous pouvons, malgré la diversité des situations, reconstituer la vie matérielle et morale de chacun. Quelques-uns d'entre eux sont des types admirables et vraiment classiques, dignes d'avoir été conçus par un Molière ou un La Bruyère : tel est le père Goriot, cette victime de l'amour paternel, et le vieux Grandet, dont l'avarice n'est pas seulement un travers, mais une véritable folie. Tous, quels qu'ils soient, sont peints avec une vérité étonnante, et quiconque a lu Balzac retient dans sa mémoire leur inoubliable profil : les hommes d'argent, M. Gobseck, le baron de Nucingen, et le véreux M. Fraisier ; Vautrin, le forçat évadé, qui a déclaré une guerre à mort à la société ; Philippe Bridau, l'escroc parvenu, qui finit dans la peau d'un duc et pair ; l'illustre Gaudissart, commis voyageur, directeur de théâtre, etc. ; Eugène de Rastignac, le jeune ambitieux, le *struggleforlifer* de 1834 ; Lucien de Rubempré, le journaliste vaniteux ; tout un lot de médecins, depuis cet excellent médecin de village, M. Benassis, jusqu'au médecin sans malades, M. Poulain, en passant par Horace Bianchon ; un affreux débauché, qui rend sa femme très malheureuse, le baron Hulot ; un malade imaginaire, M. de Mortsauf ; plusieurs grandes dames, les unes égoïstes et frivoles comme Mme de Restaud et Mme de Nucingen, d'autres héroïques et fières comme Mme de Mortsauf, etc., etc., sans compter tout ce monde innombrable des petites gens, que Balzac a décrit avec amour, les cousins Pons et les cousines Bette, le pianiste Schmucke, les boutiquiers interlopes (M. Remonencq, ferrailleur), les concierges (M. et Mme Cibot), les *patronnes* de garnis comme la grosse maman Vauquer, et tant d'autres qui surgissent à chaque page de ces romans, et qui nous montrent, à travers les ridicules et les usages du Paris

de 1840, l'éternel et constant visage de l'humanité.

Là est le grand mérite de Balzac, et, on peut dire, tout son génie. Il a ramené le roman à ce qui est la condition essentielle et primordiale du genre, c'est-à-dire à l'observation. Il faut en effet que le roman soit fait de notre vie, et il faut par conséquent que l'auteur sache voir et connaître les hommes. Quand il aura bien observé et bien vu, il lui restera à faire son livre, à trouver le lien commun de toutes ces observations, et à imaginer une fiction vraiment romanesque, c'est-à-dire qui ressemble au vrai, sans être le réel ; sur ce point, on le verra, Balzac a failli plus d'une fois. Mais, par ce goût passionné du vrai, il est le premier de nos romanciers : dans un temps où l'imagination et le sentiment avaient envahi les lettres, où des êtres irréels ou du moins exceptionnels, comme les Renés et les Obermanns, prétendaient incarner en eux l'image de l'humanité, Balzac a, pour ainsi dire, découvert l'homme à nouveau, et il a montré qu'il était autrement complexe et vivant que ces éternels apôtres de la mélancolie ; il l'a étudié dans son âme et dans son corps, mêlant la physiologie à la psychologie, expliquant très souvent le caractère par le tempérament, par les affinités, par les habitudes, par les milieux. Aussi les portraits abondent-ils dans son œuvre, non pas de ces portraits en l'air comme en faisaient pour se délasser les grands seigneurs et les belles dames du siècle de Louis XIV, mais des portraits aussi vivants et parlants que des photographies, où tous les plis des habits et du visage sont scrupuleusement conservés. De même pour les tableaux d'ensemble : ils ne sont pas faits *de chic*, c'est-à-dire loin des objets eux-mêmes, par une simple prestesse d'imagination ; mais la vérité générale qui s'en dégage est faite d'un nombre infini de réalités de détail, que l'auteur a patiemment consignées : telle est, par exemple, cette admirable peinture de la pension Vau-

quer, qui ouvre et éclaire tout le roman du *Père Goriot*. C'est proprement le triomphe de la méthode scientifique en littérature.

Cela ne veut pas dire que tout soit réalisme chez Balzac et qu'il lui ait suffi d'accumuler ces mille documents épars, toutes ces pièces disjointes de la grande comédie humaine. Pour faire un roman, il faut du romanesque : vérité, qui n'est pas du tout de M. de la Palisse, puisque aujourd'hui encore bien des auteurs se refusent à l'admettre. Balzac n'a pas cherché à se soustraire à cette nécessité, et il a mis beaucoup de romanesque dans son œuvre, s'il n'en a pas mis toujours du meilleur : tel de ses livres, comme *Une ténébreuse affaire*, ou mieux encore *le Curé de village*, fait songer par l'intrigue aux feuilletons d'Émile Gaboriau ou de M. Hector Malot. Le fond même de l'histoire du *Père Goriot*, ce vieux vermicellier qui vit misérablement dans un obscur garni pendant que ses filles courent les bals du faubourg Saint-Germain, est une invention faite pour plaire aux âmes sensibles. Balzac est resté toute sa vie l'homme de son temps et le contemporain de George Sand. — La composition et l'agencement de ses romans sont loin aussi d'être parfaits : on y sent très souvent le décousu et l'artificiel. Son *Médecin de campagne*, d'une si fière moralité, n'est guère qu'une suite de récits, à la manière des romans de Mlle de Scudéry, ou de *Gil Blas* : il est formé de sept ou huit histoires juxtaposées. Il n'y a guère qu'*Eugénie Grandet* et *le Cousin Pons*, dont l'intrigue soit bien menée et ait la grande allure des compositions classiques. — Enfin, par où Balzac perd malheureusement une bonne partie de son prix, c'est par le style, qui pèche trop souvent, non pas, hélas ! par la médiocrité, mais par l'incorrection et par le mauvais goût : style très inégal d'ailleurs, auquel la netteté de la pensée communique parfois un très grand relief, et qui d'autres fois a un cachet de vulgarité prétentieuse

et sotte : quoi qu'il ait fait, et par cela même qu'il s'efforçait, Balzac n'a jamais pu dépouiller entièrement le vieux fonds de clerc de notaire qui subsistait en lui.

Il faut dire que s'il n'avait pas eu ces défauts de composition et de style, il aurait été un auteur à peu près parfait, et que, tel qu'il est, il reste avec George Sand le plus grand romancier du siècle. Je ne sais même pas si, à tout prendre, il n'a pas plus de mérite et n'a pas exercé plus d'influence que son illustre contemporaine. D'abord il est venu avant elle : grâce à lui, elle a fait autre chose que des *Indiana* et des *Lélia ;* elle a tempéré de bon réalisme son imagination vagabonde ; si elle a laissé des œuvres plus achevées. aucune n'a peut-être autant de signification que le premier venu des fragments de la *Comédie humaine.* Il restera toujours à Balzac cette gloire singulière d'avoir complètement renouvelé la matière du roman, comme l'avait fait Le Sage cent ans auparavant, d'avoir été, après Molière, le plus grand « contemplateur » qui ait paru dans les lettres françaises, et d'avoir laissé en somme quelque chose de lui dans tous les romans qui se sont écrits depuis cinquante ans, dans ceux de ses adversaires comme dans ceux de ses disciples.

Charles de Bernard (né à Besançon en 1805, mort en 1850), auteur de *Gerfaut* (1838) et d'*Un homme sérieux* (1843) représente aux côtés de Balzac le réalisme modéré, qui s'accommode encore du moule des vieux romans. Dans *Gerfaut* nous retrouvons la plupart des accessoires déjà usés qui avaient servi aux auteurs de jadis, et qui défrayaient encore les romans sentimentaux de l'époque : des promenades à cheval, des bouquets dérobés, des armoires secrètes, des coffrets mystérieux, une belle jeune femme qui se précipite du haut des fenêtres de son château dans la rivière, etc... Mais nous y trouvons aussi des choses

qui ont plus de prix : une curieuse peinture de la société du temps avec ses modes, ses habitudes, et jusqu'à ses termes d'argot. L'auteur s'est efforcé de représenter ses personnages très au naturel : une jeune femme de trente ans (à la Balzac), mariée à un butor de mari ; une jeune fille vive et évaporée, qui joue au billard et qui scandalise par ses propos une vieille tante rigoriste; un rapin facétieux (Marillac) dont l'ivresse est prétentieuse et lourde; enfin un auteur à la mode, « un des maréchaux de la littérature dont Chateaubriand est le connétable », écrivain hardi, d'autant plus cher aux femmes, sorte de don Juan dilettante dont le caprice causera la mort du baron et de la baronne de Bergenheim. Tout cela nous semble aujourd'hui bien fané, mais a dû avoir son charme vers 1840 : on dirait un roman de Balzac, mieux fait, mais d'une observation courte et superficielle.

Ernest Feydeau (1821-1873) obtint en 1857 une grande célébrité par le bruyant succès de sa *Fanny*. Certains romanciers d'aujourd'hui nous ont habitués depuis lors à de telles audaces, que nous avons quelque peine à comprendre le gros scandale que causa jadis l'apparition de *Fanny*, et notamment la lecture de la « scène du balcon ». C'est d'ailleurs une œuvre distinguée, une courte et douloureuse étude d'un cas particulier de jalousie : roman réaliste, si l'on veut, bien moins par les détails ou par les mots, que par la hardiesse du fond : roman plutôt psychologique, qui mérite d'être placé immédiatement au-dessous de l'*Adolphe* de Benjamin Constant.

Avec **Gustave Flaubert** (1821-1880) nous entrons dans le réalisme exclusif et systématique. Tel n'était pas celui de l'auteur de la *Comédie humaine* : Balzac et George Sand n'avaient pas été, autant qu'on se le figure, des adversaires : ce sont leurs disciples surtout qui se

sont combattus ; mais eux, ils ont été plutôt des alliés, chacun apportant dans cette grande œuvre du roman son tempérament propre. Balzac a insisté sur l'observation exacte des conditions humaines, sur l'étude des habitudes, des manies, du costume, du langage, de ces mille riens qui composent la vie de chaque jour ; mais il n'a tant insisté là-dessus, que pour mieux connaître l'homme intime, qui est indissolublement lié à ces manifestations extérieures : aussi a-t-il créé des personnages d'une vérité entière, attachants et vivants. Après lui, le réalisme va se rétrécir de plus en plus, et perdre en vérité générale ce qu'il va gagner en précision minutieuse et en prouesses de style. L'auteur de *Madame Bovary* emploiera près d'une page à décrire la casquette de son héros, sans qu'on voie bien clairement en quoi nous sommes plus avancés après qu'avant : nous connaissons mieux cette casquette, mais connaissons-nous mieux Bovary ?

Flaubert a sur Balzac cette grande supériorité, qui de fait s'est peut-être tournée en un grave désavantage, d'avoir été un admirable artiste : il est tout simplement un des plus grands écrivains du siècle : nul n'a été plus exact, plus patient, plus habile, plus impeccable. Théophile Gautier, cet expert ciseleur de mots, à qui il peut être comparé, était en même temps un poète, ce qui lui permettait d'entremêler la fantaisie au réalisme, et, là où l'expression vraie lui manquait, de la remplacer par une harmonie ou par une image. Flaubert, plus sévère, ne s'est pas contenté aussi vite ; il a connu durant les longues veilles du cabinet, toutes les « affres du style » ; il a peut-être changé dix fois la visière de la casquette de Charles Bovary : mais une fois l'œuvre achevée, il l'a présentée avec assurance au public ; il a tout pesé, et tout vérifié d'avance ; il peut justifier de tous les détails et de toutes les syllabes : on l'a bien vu quand il a défendu *Salammbô* contre Sainte-Beuve et contre un imperti-

nent critique des *Débats*. Cette perfection de la forme arrive à causer chez l'écrivain une sorte d'impassibilité, de bouddhisme littéraire, qui ressemble fort à la parfaite indifférence. Tous les livres qui sont sortis de la plume de Flaubert sont des chefs-d'œuvre, mais des chefs-d'œuvre froids et glacés.

Madame Bovary (1857) est certainement de tous le plus vivant, on pourrait presque dire le seul attachant. Le sujet en est triste (le réalisme n'est jamais gai, et il est le plus souvent lugubre); si nous nous intéressons fort peu à ce médiocre officier de santé, encore plus médiocre mari, qui s'appelle Charles Bovary, sa femme du moins, l'oisive et sentimentale Emma, finit par nous inspirer une sincère pitié. Mais ce qui nous plaît par dessus tout, c'est moins le roman lui-même, que les scènes particulières et les détails dont il est fait : il y a là des chapitres ou des pages d'une étonnante vérité, et qui suffisent à tirer ce livre hors de pair : c'est surtout la peinture du comice agricole d'Yonville-l'Abbaye, avec le discours du conseiller de préfecture entrecoupé par les déclarations de Rodolphe et d'Emma; ce sont les prudhommesques réflexions du pharmacien Homais; puis, à la fin du volume, l'empoisonnement d'Emma, son affreuse agonie, et la poignante banalité de son enterrement. Toute cette misère morale est bien vraie; mais pourquoi, demanderons-nous, réduire ainsi le monde à une collection de niais et d'imbéciles?

Après *Madame Bovary*, il semble que Flaubert se soit enfoncé de plus en plus dans le réalisme intransigeant et exclusivement artistique. Ses livres acquièrent une précision d'observation et une splendeur de style toujours croissantes, mais ils sont de moins en moins des romans.

En 1862 parait *Salammbô*, pure merveille d'archéologie et d'écriture : l'auteur a longuement visité Carthage et les lieux dont il parle, il a lu les inscriptions,

et fouillé les vieux livres : il nous garantit les deux *m* de *Salammbô*, le venin de vipère qu'avale Mâtho et « les escarboucles formées par l'urine des lynx », etc. : tout y est absolument authentique, paraît-il. Il le faut bien ; car sans cela que resterait-il ? Le fond du roman est assez maigre : l'amour du barbare Mâtho pour la voluptueuse et cruelle fille d'Hamilcar nous intéresse bien moins que les pittoresques tableaux qui se déroulent devant notre imagination éblouie : le banquet des mercenaires, l'apparition de Salammbô en haut des terrasses, l'enlèvement du voile de Tanit, la scène sous la tente, les champs de bataille, les lions crucifiés, que sais-je encore ? La *Salammbô* de Flaubert nous apparaît à la lecture comme un magnifique opéra, que guettait la musique de M. Reyer.

La *Tentation de saint Antoine* (1874) est, comme *Salammbô*, une trop savante évocation de l'antiquité et du mysticisme oriental.

Avec l'*Éducation sentimentale* (1869), Flaubert revenait au roman d'observation plutôt que d'érudition : mais ses excursions dans le roman archéologique semblent avoir aggravé encore chez lui cette impassibilité irritante, ce superbe dédain pour le sujet traité, ce culte exclusif du détail vrai et de l'expression juste, et aussi cette prédilection pour la peinture de la sottise humaine. On le vit surtout à la publication de son dernier roman, *Bouvard et Pécuchet* (laissé inachevé, paru en 1881). L'histoire de ces deux pauvres copistes, fort simples d'esprit, qui s'établissent à la campagne, pour y exercer successivement, le manuel Roret en main, une foule de métiers, n'intéresse pas longtemps. On assiste ainsi à l'effritement de la doctrine réaliste : on n'est plus en présence d'un roman ; ce n'en est que des miettes, infiniment précieuses. L'indifférence de l'auteur aboutit à son terme fatal, qui est l'indifférence du lecteur. Il est impossible de lire d'un trait un pareil livre, et l'on déplore que tant d'art et tant de

peine aient été dépensés à une œuvre aussi ingrate.

En 1877, Flaubert avait publié *Trois contes* (*Un cœur simple*, — la *Légende de saint Julien l'Hospitalier*, — *Hérodias*) d'une forme achevée, et où les raffinements de l'artiste sont bien mieux à leur place que partout ailleurs.

Les premiers romans d'un autre écrivain distingué du temps, **Champfleury** (1821-1892), démontrent bien aussi comment la doctrine réaliste, si on l'interprète dans le sens le plus étroit, est incapable de se suffire à elle-même. Les *Bourgeois de Molinchard* (1854) commencent d'une façon amusante, mais cette provision d'heureux détails une fois épuisée, l'intérêt devient bientôt languissant. On en peut dire autant de *Chien-Caillou* et des *Souffrances du professeur Delteil* qui sont, avec le livre précédemment cité, les meilleures œuvres de Champfleury.

Avec les frères de Goncourt (**MM. Edmond de Goncourt**, né en 1822, et **Jules de Goncourt**, né en 1830, mort en 1870), le réalisme revêt un caractère nouveau. *Sœur Philomène* (1861), *Renée Mauperin* (1864), *Germinie Lacerteux* (1865), *Manette Salomon* (1867), *Madame Gervaisais*, *Charles Demailly*, etc., sont des romans où les auteurs, artistes raffinés et sceptiques, s'attachent à peindre, non pas l'humanité en général dans sa vivante et féconde variété, comme faisait Balzac, mais surtout certains côtés particuliers et éphémères de la société. Dans ces livres les modes contemporaines, les engouements parisiens, les japoneries, les bibelots, les chiffons, les mille riens qui distinguent une femme d'aujourd'hui d'une femme d'hier, tiennent une grande place et donnent au récit une couleur exclusivement moderne. Les personnages n'ont pas des âmes simples comme celles d'un Goriot ou d'un Grandet : ils sont tous compliqués, contradictoires, agissant par

surexcitation nerveuse plutôt que par réflexion ou par passion véritable : et c'est précisément ce qu'il y a en eux d'insaisissable, et pourtant de bien réel, que le romancier s'ingénie à analyser, avec un effort douloureux pour tout sentir et tout comprendre. Œuvres curieuses, d'un charme original et inquiétant, où le xxe siècle cherchera moins, j'imagine, un plaisir de roman que de piquants mémoires sur notre époque.

C'est ainsi que le réalisme, inauguré dans notre siècle par Balzac, a subi après lui des transformations incessantes; et l'on peut dire que ce mouvement se continue encore. Par exemple, le naturalisme de M. Emile Zola, très différent du réalisme parnassien de Flaubert, est moins romanesque que celui de Balzac, mais infiniment plus poétique. Cette poésie, à coup sûr, n'est pas celle de Lamartine et ne la vaut pas, mais elle a bien son prix : c'est la poésie de la science, la glorification des forces naturelles, d'où se dégage une sorte de mysticisme positiviste. Le spectacle de la vie animale, celui de la mort, celui d'un organisme puissant comme un puits de mine, une locomotive, ou simplement un Louvre ou un Bon Marché, ou bien la vue d'un champ de bataille, ou même d'un beau crime, deviennent des sujets d'étude patiente et émue : ces tableaux sont transfigurés et idéalisés par la vigoureuse concentration des détails fidèlement observés. Aussi, en dépit des audacieux défis que l'auteur jette trop souvent aux bonnes mœurs, et qui ont décrié de nos jours jusqu'au mot de naturalisme, en dépit même des plus retentissants manifestes, et des prétentions les plus scientifiques, l'œuvre de M. Zola apparaîtra chaque jour davantage, j'en ai la conviction, non pas comme le triomphe du réalisme intransigeant, mais comme l'évolution inconsciente du réalisme vers une forme plus libérale et moins étroite. Quel sera ce roman de demain vers lequel nous acheminent assez rapidement nos écrivains contemporains?

Il serait bien difficile de le dire déjà. Pourtant, la vogue des romans russes de Tolstoï ou de Dostowieski ? est un signe caractéristique : il est clair que l'*idée* réintègre chaque jour dans le roman et y reprend sa place, de concert avec cette vérité d'observation dont notre temps semble ne plus pouvoir se passer. L'équilibre se rétablit peu à peu. Il ne sera certainement pas parfait, ni même durable, la littérature ne vivant que de perpétuels changements : mais cela nous permet du moins d'espérer que la décadence n'est pas encore venue en France pour le genre du roman, et qu'il peut surgir un jour de nouveaux George Sands et de nouveaux Balzacs.

BALZAC (*1799-1850*).

104.

Maison Vauquer, pension bourgeoise.

BALZAC. Le Père Goriot.

Le rez-de-chaussée se compose d'une première pièce éclairée par les deux croisées de la rue, et où l'on entre par une porte-fenêtre. Ce salon communique à une salle à manger qui est séparée de la cuisine par la cage d'un escalier dont les marches sont en bois et en carreaux mis en couleur et frottés. Rien n'est plus triste à voir que ce salon meublé de fauteuils et de chaises en étoffe de crin à raies alternativement mates et luisantes. Au milieu se trouve une table ronde à dessus de marbre Sainte-Anne, décorée de ce cabaret en porcelaine blanche ornée de filets d'or effacés à demi que l'on rencontre partout aujourd'hui. Cette pièce, assez mal planchéiée, est lambrissée à hauteur d'appui. Le surplus des parois est tendu d'un papier verni représentant les principales scènes de *Télémaque*, et dont les classiques personnages sont coloriés. Le panneau d'entre les croisées grillagées offre aux pensionnaires le tableau du festin donné au fils d'Ulysse par Calypso. Depuis quarante ans cette peinture excite les plaisanteries

des jeunes pensionnaires qui se croient supérieurs à leur position en se moquant du dîner auquel la misère les condamne. La cheminée en pierre, dont le foyer toujours propre atteste qu'il ne s'y fait de feu que dans les grandes occasions, est ornée de deux vases pleins de fleurs artificielles, vieillies et encagées, qui accompagnent une pendule en marbre bleuâtre du plus mauvais goût. Cette première pièce exhale une odeur sans nom dans la langue, et qu'il faudrait appeler l'*odeur de pension*. Elle sent le renfermé, le moisi, le rance ; elle donne froid, elle est humide au nez, elle pénètre les vêtements : elle a le goût d'une salle où l'on a dîné ; elle pue le service, l'office, l'hospice. Peut-être pourrait-elle se décrire si l'on inventait un procédé pour évaluer les quantités élémentaires et nauséabondes qu'y jettent les atmosphères catarrhales et *sui generis* de chaque pensionnaire, jeune ou vieux. Eh bien, malgré ces plates horreurs, si vous le compariez à la salle à manger qui lui est contiguë, vous trouveriez ce salon élégant et parfumé comme doit l'être un boudoir. Cette salle, entièrement boisée, fut jadis peinte en une couleur indistincte aujourd'hui, qui forme un fond sur lequel la crasse a imprimé ses couches de manière à y dessiner des figures bizarres. Elle est plaquée de buffets gluants, sur lesquels sont des carafes échancrées, ternies, des ronds de moiré métallique, des piles d'assiettes en porcelaine épaisse, à bords bleus, fabriquées à Tournai. Dans un angle est placée une boîte à cases numérotées, qui sert à garder les serviettes ou tachées ou vineuses de chaque pensionnaire. Il s'y rencontre de ces meubles indestructibles, proscrits partout, mais placés là comme le sont les débris de la civilisation aux Incurables. Vous y verriez un baromètre à capucin qui sort quand il pleut, des gravures exécrables qui ôtent l'appétit, toutes encadrées en bois noir verni à filets dorés ; un cartel en écaille incrustée de cuivre ; un poêle vert, des quinquets où la poussière se combine avec l'huile, une longue table couverte en toile cirée assez grasse pour qu'un facétieux externe y écrive un nom en se servant de son doigt comme de style, des chaises estropiées, de petits paillassons piteux en sparterie qui se déroule toujours sans se perdre jamais, puis des chaufferettes misérables à trous cassés, à charnières défaites, dont le bois se carbo-

nise. Pour expliquer combien ce mobilier est vieux, crevassé, pourri, tremblant, rongé, manchot, borgne, invalide, expirant, il faudrait en faire une description qui retarderait trop l'intérêt de cette histoire, et que les gens pressés ne me pardonneraient pas. Le carreau rouge est plein de vallées produites par le frottement ou par les mises en couleur. Enfin là règne la misère sans poésie; une misère économe, concentrée, râpée. Si elle n'a pas de fange encore, elle a des taches; si elle n'a ni trous, ni haillons, elle va tomber en pourriture.

Cette pièce est dans tout son lustre au moment où, vers sept heures du matin, le chat de Madame Vauquer précède sa maîtresse, saute sur les buffets, y flaire le lait que contiennent plusieurs jattes couvertes d'assiettes, et fait entendre son rouron matinal. Bientôt la veuve se montre, attifée de son bonnet de tulle, sous lequel pend un tour de faux cheveux mal mis; elle marche en traînassant ses pantoufles grimacées. Sa face vieillotte, grassouillette, du milieu de laquelle sort un nez à bec de perroquet; ses petites mains potelées, sa personne dodue comme un rat d'église, son corsage trop plein et qui flotte, sont en harmonie avec cette salle où suinte le malheur, où s'est blottie la spéculation, et dont Madame Vauquer respire l'air chaudement fétide sans en être écœurée. Sa figure fraîche comme une première gelée d'automne; ses yeux ridés, dont l'expression passe du sourire prescrit aux danseuses à l'amer renfrognement de l'escompteur, enfin toute sa personne explique la pension, comme la pension explique sa personne.

(*Le Père Goriot*, au début.)

— Calmann Lévy, éditeur. —

105.

Spécimen de portier (male et femelle) [1].

BALZAC. Le Cousin Pons.

...Cette maison appartenait à M. Pillerault, un octogénaire, qui en laissait la gestion à M. et madame Cibot, ses portiers depuis vingt-six ans. Or, comme on ne donne pas des émoluments assez forts à un portier du Marais pour

1. Tel est le titre mis par Balzac en tête de ce chapitre de son roman.

qu'il puisse vivre de sa loge, le sieur Cibot joignait à son sou pour livre et à sa bûche prélevée sur chaque voie de bois les ressources de son industrie personnelle : il était tailleur comme beaucoup de concierges. Avec le temps, Cibot avait cessé de travailler pour les maîtres tailleurs ; car, par suite de la confiance que lui accordait la petite bourgeoisie du quartier, il jouissait du privilège inattaqué de faire les raccommodages, les reprises perdues, les mises à neuf de tous les habits dans un périmètre de trois rues. La loge était vaste et saine, il y attenait une chambre. Aussi le ménage Cibot passait-il pour un des plus heureux parmi messieurs les concierges de l'arrondissement.

Cibot, petit homme rabougri, devenu presque olivâtre, à force de rester toujours assis à la turque sur une table élevée à la hauteur de la croisée grillagée qui voyait sur la rue, gagnait à son métier environ quarante sous par jour. Il travaillait encore, quoiqu'il eût cinquante-huit ans ; mais cinquante-huit ans, c'est le plus bel âge des portiers : ils se sont faits à leur loge, la loge est devenue pour eux ce qu'est l'écaille pour les huîtres, et *ils sont connus dans le quartier !*

Madame Cibot, ancienne belle écaillère, avait quitté son poste au Cadran-Bleu par amour pour Cibot, à l'âge de vingt-huit ans, après toutes les aventures qu'une belle écaillère rencontre sans les chercher. La beauté des femmes du peuple dure peu, surtout quand elles restent en espalier à la porte d'un restaurant. Les chauds rayons de la cuisine se projettent sur les traits qui durcissent, les restes de bouteilles bus en compagnie des garçons s'infiltrent dans le teint, et nulle fleur ne mûrit plus vite que celle d'une belle écaillère. Heureusement pour Madame Cibot, le mariage légitime et la vie de concierge arrivèrent à temps pour la conserver : elle demeura comme un modèle de Rubens, en gardant une beauté virile que ses rivales de la rue de Normandie calomniaient en la qualifiant de *grosse dondon*. Ses tons de chairs pouvaient se comparer aux appétissants glacis des mottes de beurre d'Isigny ; et, nonobstant son embonpoint, elle témoignait une incomparable agilité dans ses fonctions. Madame Cibot atteignait à l'âge où ces sortes de femmes sont obligées de se faire la barbe. N'est-ce pas dire qu'elle avait quarante-

huit ans? Une portière à moustaches est une des plus grandes garanties d'ordre et de sécurité pour un propriétaire. Si Delacroix avait pu voir madame Cibot posée fièrement sur son balai, certes il en eût fait une Bellone !

...Le sou pour livre donnait environ quatre cents francs au ménage Cibot, qui trouvait en outre gratuitement son logement et son bois. Or, comme les salaires des Cibot produisaient environ sept à huit cents francs en moyenne par an, les époux se faisaient, avec leurs étrennes, un revenu de seize cents francs, à la lettre mangés par les Cibot, qui vivaient mieux que ne vivent les gens du peuple. — « On ne vit qu'une fois ! » disait la Cibot. Née pendant la Révolution, elle ignorait, comme on le voit, son catéchisme.

De ses rapports avec le Cadran-Bleu, cette portière à l'œil orange et hautain avait gardé quelques connaissances en cuisine, qui rendaient son mari l'objet de l'envie de tous ses confrères. Aussi, parvenus à l'âge mûr, sur le seuil de la vieillesse, les Cibot ne trouvaient-ils pas devant eux cent francs d'économie. Bien vêtus, bien nourris, ils jouissaient d'ailleurs dans le quartier d'une considération due à vingt-six ans de probité stricte. S'ils ne possédaient rien, ils n'avaient *nune centime* à autrui, selon leur expression, car madame Cibot prodiguait les *n* dans son langage. Elle disait à son mari : — « Tu n'es n'un amour ! » Pourquoi ? Autant vaudrait demander la raison de son indifférence en matière de religion. Fiers tous les deux de cette vie au grand jour, de l'estime de six ou sept rues, et de l'autocratie que leur laissait leur *popriétaire* sur la maison, ils gémissaient en secret de pas avoir de rentes. Cibot se plaignait de douleurs dans les mains et dans les jambes, et madame Cibot déplorait que son pauvre Cibot fût encore contraint de travailler à son âge. Un jour viendra qu'après trente ans d'une vie pareille un concierge accusera le gouvernement d'injustice, et voudra qu'on lui donne la décoration de la Légion d'honneur ! Toutes les fois que les commérages du quartier leur apprenaient que telle servante, après huit ou dix ans de service, était couchée sur un testament pour trois ou quatre cents francs en viager, c'était des doléances de loge en loge, qui peuvent donner une idée de la jalousie dont sont dévorés les professions infimes à Paris. — « Ah ça ! il ne nous arrivera jamais à nous

autres d'être mis sur des testaments ! Nous n'avons pas de chance! Nous sommes plus utiles que les domestiques, cependant. Nous sommes des gens de confiance, nous faisons les recettes, nous veillons au grain ; mais nous sommes traités ni plus ni moins que des chiens! et voilà ! — Il n'y a qu'heur et malheur! disait Cibot en rapportant un habit. — Si j'avais laissé Cibot à sa loge, et que je me fusse mise cuisinière, nous *aurerions* trente mille francs de placés ! s'écriait madame Cibot, en causant avec sa voisine, les mains sur ses grosses hanches. J'ai mal entendu la vie, histoire d'être logée et chauffée dans une bonne loge et ne manquer de rien ! »

(*Le Cousin Pons*, ch. VI.)

— Calmann Lévy, éditeur. —

106.

Le glanage.

BALZAC.
Les Paysans.

Les habitants des villes n'imagineraient jamais ce qu'est le glanage pour les habitants de la campagne ; leur passion est inexplicable, car il y a des femmes qui abandonnent des travaux bien rétribués pour aller glaner. Le blé qu'elles trouvent ainsi leur semble meilleur ; il y a dans cette provision ainsi faite, et qui tient à leur nourriture la plus substantielle, un attrait immense. Les mères emmènent leurs petits enfants, leurs filles, leurs garçons ; les vieillards les plus cassés s'y traînent, et naturellement ceux qui ont du bien affectent la misère. On met pour glaner ses haillons...

Il était dix heures du matin, le mois d'août était chaud, le ciel était sans nuage, bleu comme une pervenche ; la terre brûlait, les blés flambaient, les moissonneurs travaillaient la face cuite par la réverbération des rayons sur une terre endurcie et sonore, tous muets, la chemise mouillée, buvant de l'eau contenue dans ces cruches de grès rondes comme un pain, garnies de deux anses et d'un entonnoir grossier, bouchées avec un bout de saule.

Au bout des champs moissonnés sur lesquels étaient les charrettes où s'empilaient les gerbes, il y avait une centaine de créatures qui, certes, laissaient bien loin les plus hideuses conceptions que les pinceaux de Murillo, de

Téniers, les plus hardis en ce genre, et les figures de Callot, ce poète de la fantaisie des misères, ait réalisées ; leurs jambes de bronze, leurs têtes pelées, leurs haillons déchiquetés, leurs couleurs si curieusement dégradées, leurs déchirures humides de graisse, leurs reprises, leurs taches, les décolorations des étoffes, les trames mises à jour, enfin leur idéal du matériel des misères était dépassé, de même que les expressions avides, inquiètes, hébétées, idiotes, sauvages de ces figures avaient sur les immortelles compositions de ces princes de la couleur l'avantage éternel que conserve la nature sur l'art. Il y avait des vieilles au cou de dindon, à la paupière pelée et rouge, qui tendaient la tête comme des chiens d'arrêt devant la perdrix, des enfants silencieux comme des soldats sous les armes, de petites filles qui trépignaient comme des animaux attendant leur pâture ; les caractères de l'enfance et de la vieillesse étaient opprimés sous une féroce convoitise : celle du bien d'autrui qui devenait leur bien par abus. Tous les yeux étaient ardents, les gestes menaçants; mais tous gardaient le silence en présence du comte, du garde champêtre et du garde général. La grande propriété, les fermiers, les travailleurs et les pauvres s'y trouvaient représentés ; la question sociale se dessinait nettement, car la faim avait convoqué ces figures provocantes... Le soleil mettait en relief tous ces traits durs et les creux des visages; il brûlait les pieds nus et salis de poussière; il y avait des enfants sans chemise, à peine couverts d'une blouse déchirée, les cheveux blonds bouclés pleins de paille, de foin, et de brins de bois ; quelques femmes en tenaient par la main de tous petits qui marchaient de la veille et qu'on allait laisser rouler dans quelques sillons.

(*Les Paysans*, IIe partie, ch. VI.

— Calmann Lévy, éditeur. —

CHARLES DE BERNARD (1805-1850).

107.

Une jeune fille en 1838.

CH. DE BERNARD. Gerfaut.

Personnages de la scène. — Mlle Yolande de Corandeuil, entre soixante et soixante-dix ans, robe feuille morte, bonnet à rubans ponceau, faux tour de cheveux noir, vieille fille, grande, maigre, revêche, grondeuse, aigrie par le regret du passé. — Constance, sa chienne tendrement aimée, de la race des carlins, couchée devant le feu, et servant de tabouret habituel à sa maîtresse. — Clémence, sa nièce, est l'héroïne du roman : mariée au baron Christian de Bergenheim. — Le père Rousselet, vieux paysan, madré, avec un air niais ; on l'a appelé pour lui demander compte d'une commission. C'est à ce moment, qu'entre brusquement dans le salon Aline de Bergenheim, sœur de Christian, pensionnaire du Sacré-Cœur en vacances.

C'était une très jeune fille, un peu petite, mais dont les formes parfaitement développées présageaient pour l'avenir une légère tendance à l'embonpoint. Elle portait une robe en drap brun à longue queue, comme si elle eût été près de monter à cheval. Un chapeau de feutre gris, posé sur l'oreille, laissait à découvert du côté gauche une grosse touffe de cheveux très frisés, d'un blond vif et brillant. Cette coiffure et le voile vert, qui flottait à chaque mouvement comme la crinière d'un casque, donnaient un air singulièrement cavalier au frais visage de cette gentille amazone, qui brandissait en guise de lance une queue de billard.

— « Clémence ! s'écria-t-elle avec une pétulance incomparable, je viens de battre Christiau ! J'ai fait la rouge, j'ai fait la noire, et puis le carambolage ; j'ai tout fait. Mademoiselle, je viens de gagner deux parties à Christian : c'est glorieux, j'espère ! il ne me rend plus que dix-huit points

à la partie simple. Père Rousselet, je viens de battre Christian : savez-vous jouer au billard?

— Mademoiselle Aline, je n'en ignore pas absolument, répondit le paysan avec un sourire aussi gracieux que possible, et en cherchant à se remettre d'aplomb sur ses jambes.

— On n'a plus besoin de vous, Rousselet, dit Mlle de Corandeuil ; fermez la porte en sortant. »

Lorsqu'elle fut obéie, la vieille fille se tourna gravement du côté d'Aline, qui continuait de danser au milieu de la chambre, et venait de prendre les mains de sa belle-sœur pour la forcer de partager sa joie d'enfant.

— « Mademoiselle, dit-elle d'une voix sévère, est-il d'usage au Sacré-Cœur d'entrer dans un salon sans saluer les personnes qui s'y trouvent, et en sautant comme une folle ? Ce qu'on ne se permettrait pas chez des paysans! »

Aline s'arrêta court au milieu de sa danse, et rougit un peu; au lieu de répondre, elle voulut caresser le carlin, car elle savait que c'était le moyen le plus sûr d'adoucir le cœur de sa maîtresse. Cette fois la câlinerie fut en pure perte.

— « Ne touchez pas Constance, je vous prie, s'écria la vieille fille, comme si elle eût vu quelque poignard levé sur l'objet de sa tendresse, ne salissez pas cette pauvre bête. Quelle horreur avez-vous donc aux doigts? Sortez-vous d'une fabrique d'indigo ? »

La jeune pensionnaire, rougissant de plus en plus, regarda ses jolies mains, un peu barbouillées en effet, et se mit à les essuyer avec un mouchoir brodé qu'elle tira de la poche de son amazone.

— « C'est au billard, répondit-elle à demi-voix, c'est du bleu; on en frotte le cuir pour faire de l'effet et caramboler.

— Faire de l'effet! Caramboler! Faites-nous grâce de vos termes d'argot, reprit Mlle de Corandeuil, qui semblait devenir plus acariâtre à mesure qu'augmentait la confusion de la jeune fille. Quelle belle éducation pour une demoiselle! Et l'on sort du Sacré-Cœur! et l'on a eu cinq prix, il n'y a pas quinze jours ! Je ne sais en vérité à quoi pensent ces dames... Et maintenant, je suppose que vous allez monter à cheval. Le billard et le cheval, le cheval et le billard ! C'est beau ! C'est admirable !

— Mais, mademoiselle, dit Aline en levant ses grands yeux bleus près de pleurer, nous sommes en vacances, et ce n'est pas mal faire, je crois, que de jouer avec mon frère ; il n'y a pas de billard au Sacré-Cœur, et c'est si amusant ! C'est comme l'équitation : le médecin dit bien qu'elle ne peut que m'être très salutaire, et Christian croit que cela me fera encore un peu grandir. »

La jeune fille en disant ces mots se retourna pour jeter un coup d'œil sur la glace, afin de voir si, depuis la dernière fois qu'elle s'était regardée, et il n'y avait pas fort longtemps, l'espoir de son frère s'était réalisé ; car la petitesse de sa taille était son principal désespoir. Mais ce regard fut rapide comme l'éclair, tant elle craignait que la sévère demoiselle ne trouvât dans cet acte de coquetterie le texte d'un nouveau sermon.

— « Vous n'êtes pas ma nièce, et je m'en applaudis, reprit Mlle de Corandeuil ; je suis trop vieille pour recommencer une éducation ; grâce au ciel, c'est bien assez d'une. Je n'ai aucune autorité sur vous et votre conduite regarde votre frère. Les avis que je vous donne sont donc tout à fait désintéressés ; vos amusements ne me paraissent pas être ceux qui conviennent à une jeune personne bien élevée ; il est possible que ce soit la mode du jour ; ainsi, je ne vous en parlerai plus ; mais voici quelque chose de plus sérieux et sur quoi je vous engage à réfléchir. Dans ma jeunesse une demoiselle n'écrivait jamais qu'à ses père et mère. Vos lettres à votre cousin d'Artigues sont une inconséquence, — ne répondez pas ! — sont une inconséquence dont je vous conseille de vous corriger. »

Mlle de Corandeuil se leva, récapitulant que dans la matinée elle avait trouvé moyen de sermonner assez vertement trois personnes, et que par conséquent elle ne pouvait pas dire comme Titus : « J'ai perdu ma journée. » Ce fut donc avec un contentement d'elle-même, égal à la majesté de sa démarche, qu'elle sortit du salon, escortée de son carlin, après avoir adressé à la jeune fille une révérence ironique, que celle-ci ne se crut pas obligée de lui rendre.

(*Gerfaut*, III.)

— Calmann Lévy, éditeur. —

GUSTAVE FLAUBERT (*1821-1880*).

108.

Le comice agricole d'Yonville-l'Abbaye.

GUSTAVE FLAUBERT.
Mme Bovary.

Le pré commençait à se remplir et les ménagères vous heurtaient avec leurs grands parapluies, leurs paniers et leurs bambins. Souvent il fallait se déranger devant une longue file de campagnardes, servantes en bas bleus, à souliers plats, à bagues d'argent, et qui sentaient le lait quand on passait près d'elles. Elles marchaient en se tenant par la main et se répandaient ainsi sur toute la longueur de la prairie, depuis la ligne des trembles jusqu'à la tente du banquet. Mais c'était le moment de l'examen, et les cultivateurs, les uns après les autres, entraient dans une manière d'hippodrome que formait une longue corde portée sur des bâtons.

Les bêtes étaient là, le nez tourné vers la ficelle, et alignant confusément leurs croupes inégales. Des porcs assoupis enfonçaient en terre leur groin; des veaux beuglaient; des brebis bêlaient; les vaches, un jarret replié, étalaient leur ventre sur le gazon, et, ruminant lentement, clignaient leurs paupières lourdes, sous les moucherons qui bourdonnaient autour d'elles. Des charretiers, les bras nus, retenaient par le licou des étalons cabrés, qui hennissaient à pleins naseaux du côté des juments. Elles restaient paisibles, allongeant la tête et la crinière pendante, tandis que leurs poulains se reposaient à leur ombre, ou venaient les teter quelquefois; et, sur la longue ondulation de tous ces corps tassés, on voyait se lever au vent, comme un flot, quelque crinière blanche, ou bien saillir des cornes aiguës, et des têtes d'hommes qui couraient. A l'écart, en dehors des lices, cent pas plus loin, il y avait un grand taureau noir muselé, portant un cercle de fer à la narine, et qui ne bougeait pas plus qu'une bête de bronze. Un enfant en haillons le tenait par la corde.

Cependant entre deux rangées, des messieurs s'avançaient d'un pas lourd, examinaient chaque animal et puis se consultaient à voix basse. L'un d'eux, qui semblait plus considérable, prenait, tout en marchant, quelques notes sur un album. C'était le président du jury.

..... Un coup de canon retentit : aussitôt on se poussa, pêle-mêle, vers le village.

C'était une fausse alerte. M. le préfet n'arrivait pas; et les membres du jury se trouvaient fort embarrassés, ne sachant s'il fallait commencer la séance, ou bien attendre encore.

Enfin, au fond de la place, parut un grand landau de louage, traîné par deux chevaux maigres, que fouettait à tour de bras un cocher en chapeau blanc. Binet n'eut que le temps de crier : « Aux armes! » et le colonel de l'imiter. On courut vers les faisceaux, on se précipita. Quelques-uns même oublièrent leur col. Mais l'équipage préfectoral sembla deviner cet embarras, et les deux rosses accouplées, se dandinant sur leur chaînette, arrivèrent au petit trot devant le péristyle de la mairie, juste au moment où la garde nationale et les pompiers s'y déployaient, tambour battant, et marquant le pas.

— Balancez! cria Binet.

— Halte ! cria le colonel. Par file à gauche!

Et, après un port d'armes où le cliquetis des capucines, se déroulant, sonna comme un chaudron de cuivre qui dégringole les escaliers, tous les fusils retombèrent.

Alors on vit descendre du carrosse un monsieur vêtu d'un habit court à broderies d'argent, chauve sur le front, portant toupet à l'occiput, ayant le teint blafard et l'apparence des plus bénignes. Ses deux yeux fort gros et couverts de paupières épaisses, se fermaient à demi pour considérer la multitude, en même temps qu'il levait son nez pointu et faisait sourire sa bouche rentrée. Il reconnut le maire à son écharpe, et lui exposa que M. le préfet n'avait pu venir. Il était, lui, un conseiller de préfecture; puis il ajouta quelques excuses. Tuvache[1] y répondit par des civilités, l'autre s'avoua confus : et ils restaient ainsi, face à face, leurs fronts se touchant presque, avec les membres du jury tout alentour, le conseil municipal, les notables, la garde nationale et la foule. M. le conseiller, appuyant contre sa poitrine un petit tricorne noir, réitérait ses salutations, tandis que Tuvache, courbé comme un arc, souriait aussi, bégayait, cherchait ses phrases, protestait de son dévoue-

1. Le maire.

ment à la monarchie, et de l'honneur que l'on faisait à Yonville.

Hippolyte, le garçon de l'auberge, vint prendre par la bride les chevaux du cocher, et, tout en boitant de son pied bot, il les conduisit sous le porche du *Lion d'or,* où beaucoup de paysans s'amassèrent à regarder la voiture. Le tambour battit, l'obusier sonna, et les messieurs à la file montèrent s'asseoir sur l'estrade, dans les fauteuils en utrecht rouge qu'avait prêtés madame Tuvache...

Après les discours, creux et sonores, on passe à la distribution des récompenses.

Le président se hâtait :

« Engrais flamand, — culture du lin, — drainage, baux à longs termes, — service des domestiques... »

« Catherine-Nicaise-Élisabeth Leroux, de Sassetot-la-Guerrière, pour cinquante-quatre ans de service dans la même ferme, une médaille d'argent du prix de vingt-cinq francs!

« Où est-elle, Catherine Leroux? » répéta le conseiller.

Elle ne se présentait pas, et l'on entendait des voix qui chuchotaient :

— Vas-y!

— Non.

— A gauche!

— N'aie pas peur!

— Ah! qu'elle est bête!

— Enfin y est-elle? s'écria Tuvache.

— Oui!... la voilà!

— Qu'elle approche donc!

Alors on vit s'avancer sur l'estrade une petite vieille femme de maintien craintif, et qui paraissait se ratatiner dans ses pauvres vêtements. Elle avait aux pieds de grosses galoches de bois, et le long des hanches, un grand tablier bleu. Son visage maigre, entouré d'un béguin sans bordure, était plus plissé de rides qu'une pomme de reinette flétrie, et des manches de sa camisole rouge dépassaient deux longues mains, à articulations noueuses. La poussière des granges, la potasse des lessives et le suint des laines les avaient si bien encroûtées, éraillées, durcies, qu'elles semblaient sales quoiqu'elles fussent rincées d'eau claire; et, à

force d'avoir servi, elles restaient entr'ouvertes, comme pour présenter d'elles-mêmes l'humble témoignage de tant de souffrances subies. Quelque chose d'une rigidité monacale relevait l'expression de sa figure. Rien de triste ou d'attendri n'amollissait ce regard pâle. Dans la fréquentation des animaux, elle avait pris leur mutisme et leur placidité. C'était la première fois qu'elle se voyait au milieu d'une compagnie si nombreuse; et, intérieurement effarouchée par les drapeaux, par les tambours, par les messieurs en habit noir et par la croix d'honneur du conseiller, elle demeurait tout immobile, ne sachant s'il fallait s'avancer ou s'enfuir, ni pourquoi la foule la poussait, ni pourquoi les examinateurs lui souriaient. Ainsi se tenait, devant ces bourgeois épanouis, ce demi-siècle de servitude.

— Approchez, vénérable Catherine-Nicaise-Élisabeth Leroux! dit M. le conseiller, qui avait pris des mains du président la liste des lauréats.

Et tour à tour examinant la feuille de papier, puis la vieille femme, il répétait d'un ton paternel :

— Approchez, approchez!

— Êtes-vous sourde? dit Tuvache en bondissant sur son fauteuil.

Et il se mit à lui crier dans l'oreille :

— Cinquante-quatre ans de service! Une médaille d'argent! vingt-cinq francs! C'est pour vous.

Puis, quand elle eut sa médaille, elle la considéra. Alors un sourire de béatitude se répandit sur sa figure, et on l'entendit qui marmottait en s'en allant :

— Je la donnerai au curé de chez nous, pour qu'il me dise des messes.

— Quel fanatisme! exclama le pharmacien[1], en se penchant vers le notaire.

La séance était finie; la foule se dispersa; et, maintenant que les discours étaient lus, chacun reprenait son rang et tout rentrait dans la coutume : les maîtres rudoyaient les domestiques, et ceux-ci frappaient les animaux, triomphateurs indolents qui s'en retournaient à l'étable, une couronne verte entre les cornes.

(*Madame Bovary*, IIe partie, ch. VIII.)

— Charpentier et Fasquelle, éditeurs. —

1. M. Homais.

109.

Les lions crucifiés.

Aux environs de Sicca, en Numidie (aujourd'hui El Kef, en Tunisie). *GUSTAVE FLAUBERT. Salammbô.*

Ils marchaient dans une sorte de grand couloir, bordé par deux chaînes de monticules rougeâtres, quand une odeur nauséabonde vint les frapper aux narines, et ils crurent voir au haut d'un caroubier quelque chose d'extraordinaire : une tête de lion se dressait au-dessus des feuilles.

Ils y coururent. C'était un lion, attaché à une croix par les quatre membres comme un criminel. Son mufle énorme lui retombait sur la poitrine, et ses deux pattes antérieures, disparaissant à demi sous l'abondance de sa crinière, étaient largement écartées comme les deux ailes d'un oiseau. Ses côtes, une à une, saillissaient sous sa peau tendue; ses jambes de derrière, clouées l'une contre l'autre, remontaient un peu; et du sang noir, coulant parmi ses poils, avait amassé des stalactites au bas de sa queue, qui pendait toute droite, le long de la croix. Les soldats se divertirent autour, ils l'appelaient consul et citoyen de Rome et lui jetèrent des cailloux dans les yeux, pour faire envoler les moucherons.

Cent pas plus loin ils en virent deux autres, puis, tout à coup, parut une longue file de croix supportant des lions. Les uns étaient morts depuis si longtemps qu'il ne restait plus contre le bois que les débris de leurs squelettes ; d'autres à moitié rongés tordaient la gueule en faisant une horrible grimace ; il y en avait d'énormes; l'arbre de la croix pliait sous eux ; et ils se balançaient au vent, tandis que sur leur tête des bandes de corbeaux tournoyaient dans l'air sans jamais s'arrêter. Ainsi se vengeaient les paysans carthaginois quand ils avaient pris quelque bête féroce ; ils espéraient par cet exemple terrifier les autres. — Les barbares, cessant de rire, tombèrent dans un long étonnement : « Quel est ce peuple, — pensait-il, — qui s'amuse à crucifier des lions ! »

(*Salammbô*, ch. II.)

— Charpentier et Fasquelle, éditeurs. —

M. EDMOND DE GONCOURT (*né en 1822*) *et JULES DE GONCOURT* (*1830-1870*).

110.

Renée mourante.

E. ET J. DE GONCOURT. Renée Mauperin.

Le mal ne donnait point à Renée ces contrariétés d'humeur, ces brusqueries de volonté, cette irritabilité nerveuse qui met autour des malades un peu de leur souffrance dans le cœur de ceux qui les soignent. Elle se laissait entraîner à ce qui venait. La vie s'épanchait d'elle sans qu'elle parût la retenir et faire effort pour l'arrêter. Elle était restée caressante et douce. Ses désirs n'avaient pas les exigences des suprêmes caprices. Ce qui l'enveloppait d'ombre l'enveloppait aussi de paix. Elle laissait la mort monter comme un beau soir sur son âme blanche.

Mais il y avait cependant des heures où la nature se réveillait en elle, et où sa pensée fléchissait sous la faiblesse de son corps, où elle écoutait le sourd travail qui la détachait de la vie. Alors il y avait de profonds silences, des recueillements effrayants, de ces immobilités muettes qui ressemblent à des poses de néant. Elle passait des moitiés de jour sans entendre sonner le temps à la pendule, à regarder d'un regard long et fixe dans le vide, un peu au delà de ses pieds...

... Aux murs le papier montrait des bouquets dénoués, des blés, des bluets, des coquelicots. Au plafond un ciel était peint, léger, matinal, plein de vapeurs. Entre la porte et la fenêtre un prie-Dieu en bois sculpté, avec un coussin en tapisserie, avait comme une place amie, familière et discrète dans un coin : au-dessus brillait, à contre-jour, un bénitier de cuivre qui représentait le baptême de Jésus par saint Jean. A l'angle opposé, une petite étagère suspendue au mur avec des cordons de soie, laissant voir des dos de livres penchés l'un sur l'autre, et des cartonnages en toile d'ouvrages anglais. Devant la fenêtre encadrée de plantes grimpantes qui se rejoignaient en haut et trempaient dans la lumière le bord de leurs feuilles, un miroir garni de velours bleu posait sur une toilette à dessous de soie recouvert d'une guipure, au milieu de flacons à bouchons

d'argent. La cheminée, en retour et dans un pan coupé, avait sa glace entourée du même velours tendre que le miroir de la toilette. Aux deux côtés de la glace étaient une miniature de la mère de Renée encore jeune, avec un fil de perles au cou, et un daguerréotype de sa mère plus âgée. Au-dessus, un portrait de son père, en uniforme, peint par elle, et dont le cadre était incliné, semblait se pencher sur toute la chambre. Une servante de bois de rose portait, devant la cheminée, le dernier caprice de la malade : le pot à eau et la cuvette de Saxe qu'elle avait désirés. Un peu plus loin, près de la seconde fenêtre, étaient accrochés les souvenirs rapportés par Renée dans sa jupe d'amazone, ses reliques de courses et de chasse, des cravaches, un fouet des Pyrénées ; des pieds de cerfs tressés avec des rubans bleu et nacarat laissaient pendre une carte qui disait le jour et le lieu où la bête avait été forcée. Au delà de la fenêtre, un petit secrétaire qui avait été le secrétaire de son père à l'école militaire, avait sur sa tablette des boîtes, des paniers, les cadeaux des premiers jours de l'an passés. Le lit n'était que mousseline. Au fond et comme sous l'aile de ses rideaux, tous les livres de messe que Renée avait eus depuis son enfance étaient rangés sur une étagère algérienne à laquelle des chapelets pendaient. Puis venait une commode, qu'encombraient mille riens, des petits ménages de poupée, des petites choses de verre, des bijoux de boutique à cinq sous, des joujoux gagnés à des loteries, jusqu'à des animaux faits en mie de pain cuite au four avec leurs quatre pattes en allumettes, tout ce petit musée d'enfantillages, que les jeunes filles font des petits morceaux de leur cœur et des miettes de leur vie !

La chambre rayonnait. Midi l'emplissait de chaleur et de clarté. Au pied du lit, sur une petite table arrangée en autel et couverte d'un linge, deux bougies brûlaient, dont les flammes palpitaient dans le jour d'or. Un silence de prière, coupé de sanglots, laissait entendre derrière la porte le pas lourd d'un prêtre de campagne s'éloignant. Puis tout se tut, et les larmes s'arrêtèrent tout à coup autour de la mourante, suspendues par un miracle de l'agonie.

En quelques minutes, la maladie, les signes et l'anxiété de la souffrance s'étaient effacés sur la figure amaigrie de Renée. Une beauté d'extase et de suprême délivrance,

devant laquelle son père, sa mère, son ami étaient tombés à genoux. La douceur, la paix d'un ravissement était descendue sur elle. Un rêve semblait mollement renverser sa tête sur les oreillers. Ses yeux grands ouverts, tournés en haut, paraissaient s'emplir d'infini; son regard, peu à peu, prenait la fixité des choses éternelles.

De tous ses traits se levait comme une aspiration bienheureuse. Un reste de vie, un dernier souffle tremblait au bord de sa bouche endormie, entr'ouverte et souriante. Son teint était devenu blanc. Une pâleur argentée donnait à sa peau, donnait à son front une mate splendeur. On eût dit qu'elle touchait déjà de la tête un autre jour que le nôtre : la Mort s'approchait d'elle comme une lumière.

C'était la transfiguration de ces maladies de cœur qui ensevelissent les mourantes dans la beauté de leur âme, et emportent au ciel le visage des jeunes mortes!

(*Renée Mauperin*, LII, LXIV.)

— Charpentier et Fasquelle, éditeurs. —

MÉRIMÉE ET LA NOUVELLE

Les *nouvelliers* et les conteurs forment dans l'histoire du roman un groupe à part. Quoique plusieurs d'entre eux se soient trouvés être par surcroît d'excellents romanciers, ils ont eu du moins, en écrivant des nouvelles ou des contes, des visées moins ambitieuses, et leur génie s'est contenté d'un cadre plus restreint. En revanche, si leur verre n'est pas très grand, ils nous y ont servi parfois de fines liqueurs, des vins généreux et pétillants, de vrais vins de France.

C'est au XVIIe siècle que s'introduit la nouvelle, grâce à Scarron, et en haine des romans héroïques : on voulait quelque chose de plus court, de plus aisé, de plus naturel : les chefs-d'œuvre de Madame de La Fayette ont été de simples nouvelles. Le conte a une origine bien plus ancienne, mais son âge d'or est au XVIIIe siècle : il y règne alors, plus libre et plus hardi

que la nouvelle, tout pimpant de fantaisie et bourré d'allusions : il suffit de citer Voltaire. Après la grande poussée romanesque provoquée par Rousseau, la nouvelle et le conte reparaissent au XIXe siècle, avec Nodier, avec le comte Xavier de Maistre, et avec cet original de Stendhal. Mais le nouvellier par excellence, celui qui allait élever ce petit genre à la dignité du grand roman, devait paraître dans ces premières années du règne de Louis-Philippe, qui marquent une date si importante dans l'histoire du Roman, et qui ont vu l'éclosion des plus grands talents du siècle : Balzac, George Sand, Al. Dumas, auxquels il faut joindre Mérimée.

Prosper Mérimée (1803-1870) a été par excellence un sceptique et un amateur. Réaliste, idéaliste, sont de trop gros mots pour ce libre esprit ; romantique, il l'a été en 1827, juste assez pour avoir le droit de s'en moquer et pour écrire ce petit chef-d'œuvre de mystification intitulé la *Guzla*, ou *Choix de poésies illyriques, recueillies dans la Dalmatie, la Russie, la Croatie et l'Herzégovine*, ou plutôt composées à Paris en quinze jours par M. Prosper Mérimée, armé d'un bon *Voyage en Dalmatie*, de certaine statistique faite par le ministère des affaires étrangères, et aussi de cinq ou six mots slaves : ce qui n'empêchera pas les Slaves d'être enchantés et d'applaudir avec conviction à ces poèmes, ruisselants de *couleur locale.* Deux ans auparavant son *Théâtre de Clara Gazul, comédienne espagnole*, avait déjà eu le même succès et provoqué, en partie du moins, la préface de *Cromwell* et tout ce qui s'en est suivi. Un pareil homme est dangereux à étudier, et il serait naïf de chercher en lui autre chose que ce qu'il a voulu être : un impassible et raffiné dilettante. Grand ami de Stendhal, cet autre pince-sans-rire, Mérimée a été touriste comme lui, artiste et archéologue comme lui, quelque peu diplomate et

bureaucrate comme lui, mais avec infiniment plus de goût et de distinction vraie: il a été aussi discret, aussi dégagé d'allure, aussi aristocratiquement élégant que Stendhal s'est montré rabâcheur, pédant, lourdaud, dans son rôle d'homme à paradoxes. Il n'a écrit qu'à ses heures, sur les sujets qui lui ont plu, et ne nous a jamais dit que ce qu'il a voulu, avec une parfaite bonne grâce, et en aussi peu de mots que possible. Dans un temps où la littérature passait pour avoir une mission sociale, Mérimée s'est contenté de badiner avec le roman, et il s'est donné l'air très naturel d'un grand seigneur de lettres, supérieur et dédaigneux.

Aussi toutes les œuvres qu'il a laissées ont-elles un charme singulier, par leur brièveté même, par leur simplicité apparente, par leur forme achevée et vraiment classique.

Son premier récit, la *Chronique du règne de Charles IX* (1829), est le plus long qu'il ait composé : il tient aujourd'hui, dans ses œuvres complètes, la bonne moitié d'un volume. C'est un roman historique à la façon de *Cinq-Mars*, mais plus rapide et plus net. Il n'y a d'ailleurs d'historique que le cadre (la Saint-Barthélemy, le siège de la Rochelle), et quelques personnages accessoires (Charles IX, Coligny). L'intrigue en est purement romanesque : le meurtre involontaire de Georges par son frère Bernard, sous les murs de la Rochelle, et l'amour de Bernard pour la comtesse de Turgis. C'est un des rares spécimens, et un des plus curieux, de ces romans historiques, dont la mode avait commencé quelques années auparavant, et dura malheureusement si peu. Mais, hélas! Alexandre Dumas va venir, qui ruinera bien vite le genre par le prodigieux abus qu'il en fera, et qui tuera du même coup dans l'œuf tous nos Walter-Scotts français.

Le vrai Mérimée se trouve surtout dans ces jolies petites histoires qu'il donna de 1829 à 1840 à la *Revue de*

Paris et à la *Revue des Deux Mondes*, et qui presque toutes sont devenues célèbres : *Tamango* ; — la *Prise de la redoute* ; — la *Vision de Charles IX* ; — les *Ames du purgatoire* ; — la *Partie de trictrac* ; — le *Vase étrusque* ; — la *Vénus d'Ille* ; — la *Double méprise* ; — *Arsène Guillot* ; — *Matteo Falcone* ; — *Colomba* (1840), suivis de *Carmen* (1847) ; — l'*abbé Aubain* ; — la *Dame de Pique* ; — les *Deux héritages* (1853). etc., etc. Certaines de ces nouvelles sont très courtes et tiennent dans quelques pages, parfaits modèles de narration, comme *Matteo Falcone* ou *la Prise de la Redoute* ; d'autres sont de vrais romans. mais condensés et abrégés en 100 ou 150 pages, alors que ces mêmes sujets, traités par un autre que Mérimée, rempliraient facilement chacun un gros volume : tels sont la *Double méprise* (un joli cas de pathologie morale, comme les aime M. Paul Bourget), et ces deux chefs-d'œuvre si populaires, *Colomba* et *Carmen*. *Colomba* vaut mieux, parce que le petit drame est mieux disposé, et se dénoue à la fin, tandis que dans *Carmen* l'auteur s'est piqué du plus impertinent désordre et a remplacé la conclusion par une savante discussion philologique. D'ailleurs les deux héroïnes sont également charmantes, et leur type, dessiné d'un trait si ferme et si original, reste encore après un demi-siècle éternellement jeune : Colomba, douce et triste, avec un fond d'orgueil farouche et d'inexpiable rancune, a quelque chose de la grandeur d'une Électre ou d'une Émilie (Émilie avant le cinquième acte de *Cinna*) ; Carmen, vive, enjouée, espiègle, spirituelle, est une Manon Lescaut aussi vicieuse et aussi redoutable que son aînée : plaignons le pauvre brigadier don José, lorsque la jolie cigarrière, d'un coup de pouce effronté, lui lance juste entre les deux yeux la fleur de cassie qu'elle avait à son corsage. Toutes les deux, la fille des maquis et la bohémienne de Séville, ont gardé intact le caractère de leur race. Mérimée n'avait pas

été pour rien romantique ; il excelle à habiller ses personnages de pied en cap, à les replacer dans leur milieu exact, à leur donner les habitudes, les idées, le tour d'esprit de leur pays ; en d'autres termes l'auteur de la *Guzla* excelle, comme on sait, à manier la couleur locale : mais il le fait sans excès, sans aucun pédantisme, sans nous assassiner de longues descriptions, sans nous faire un cours de géographie ou d'histoire : il trouve d'emblée le mot juste, l'expression pittoresque, saupoudre son style de quelques vocables du cru, et, avec ces simples moyens, il nous transporte en Corse et en Espagne, et nous donne la parfaite illusion de la réalité. De même, il a compris les Slaves : X. de Maistre avait déjà placé en Russie le sujet de plusieurs de ses petits récits : Mérimée fera mieux encore, il introduira et vulgarisera en France les littérateurs russes, Pouchkine, Gogol, Tourguénef. Par là encore, il se trouve tout près de nous, et il nous a doucement habitués à goûter le réalisme humanitaire d'un Tolstoï.

Mais par où les nouvelles de Mérimée sont surtout assurées de vivre, c'est par le style. On ne saurait imaginer une élocution plus nette, plus alerte, plus transparente, plus impeccable : l'art y est partout, invisible et présent, et c'est là où il s'est le plus dépensé, qu'il se fait le plus oublier ; ce style est à la fois très travaillé et très simple, vraiment inimitable. Mérimée a dépensé énormément de talent à s'abstenir des grandes phrases, des grands mots, de tout ce qui est affectation d'auteur et qui se retrouve parfois chez les plus célèbres écrivains, chez Hugo, chez Balzac ou chez George Sand. Mais cette perfection même ne va pas sans un grave défaut : l'horreur du banal et du convenu dégénère vite en sécheresse. Les petits récits de Mérimée valent mieux sans doute que beaucoup de longs romans : mais ils sont dépourvus d'un charme que possèdent parfois des œuvres médio-

cres : on n'y trouve aucune illusion romanesque, aucune trace d'émotion ; on n'éprouve à les lire qu'un plaisir purement esthétique, et, si le goût est satisfait, l'imagination n'y trouve peut-être pas son compte.

On n'en finirait pas, s'il fallait énumérer tous les auteurs qui ont écrit des nouvelles, depuis Mérimée jusqu'à nos jours : car on devrait citer tous les romanciers, presque sans exception. Signalons seulement ceux qui ont particulièrement réussi dans ce genre fin et délicat, et qui lui doivent le meilleur de leur réputation.

Au premier rang se place **Alfred de Musset**, dont il a été question plus haut, et dont l'œuvre, à la considérer dans son ensemble, est sensiblement postérieure à celle de Mérimée : sa première nouvelle, *Emmeline*, est de 1837.

Quelques années auparavant, Xavier de Maistre, comme on lui demandait s'il n'avait pas encore en portefeuille quelque court récit comme le *Lépreux*, ou la *Jeune Sibérienne*, avait recommandé à l'estime des lettrés un humble professeur de rhétorique à l'Académie de Genève, **Rodolphe Toppfer** (1799-1846), auteur d'une jolie nouvelle : *la Bibliothèque de mon oncle* (1832). Ce petit livre, ayant obtenu du succès, fut bientôt suivi du *Presbytère* (1833), de l'*Héritage*, du *Col d'Anterne*, etc., et de quelques autres gracieuses narrations réunies en 1840 sous le nom de *Nouvelles genevoises*. Enfin en 1846 parut *Rosa et Gertrude*, histoire simple et touchante. Il ne faudrait pas surfaire le mérite de ces petites compositions écrites dans la langue un peu archaïque des protestants réfugiés : mais il n'est que juste de rendre hommage au charme spirituel et honnête qui s'en dégage : c'est un mélange habile de fantaisie et de sentiment, propre à séduire l'imagination des jeunes gens ; c'est du reste surtout

pour ses élèves qu'écrivait l'aimable auteur du *Voyage en zigzag*, et de ces albums burlesques (*M. Crépin*, *M. Vieuxbois*, etc.), si chers encore à nos enfants.

Vers le même temps, **Madame Émile de Girardin** (Delphine Gay) (1804-1855), continuait les traditions de sa mère, Sophie Gay, et des femmes de lettres qui avaient brillé dans le roman pendant les dernières années de l'Empire ; mais elle s'accommoda du cadre plus modeste de la nouvelle et du conte. C'est à ce genre qu'appartiennent ses meilleures productions : le *Lorgnon* (1831), dont l'idée première était empruntée à une feuille du *Spectateur* de Marivaux; la *Canne de M. de Balzac* (1832); *Il ne faut pas jouer avec la douleur* (1853), et les *Contes d'une vieille fille à ses neveux* (1832).

Voici ensuite trois Marseillais, joyeux vivants, doués d'une verve et d'une imagination intarissables. — **Méry** (1798-1866), causeur, journaliste, poète, librettiste, auteur dramatique, et par-dessus tout fécond romancier : c'est lui qui fit des romans de voyages (en Inde et en Chine) tellement palpitants qu'il causa ainsi l'expatriation de plusieurs Français, qui voulurent aller voir ces pays, où Méry n'avait d'ailleurs jamais mis les pieds. Il a laissé en outre un nombre considérable de nouvelles, d'un ton spirituel et léger (le *Bonheur d'un millionnaire*, un *Amour au Sérail*, *Anglais et Chinois*, etc.). — **Léon Gozlan** (1803-1866), réussit moins dans le roman proprement dit que dans ces étourdissantes fantaisies, qui s'appellent *Aristide Froissart* (1843) et les *Émotions de Polydore Marasquin* (1857), où l'auteur, en vrai fils de Voltaire, fait une si fine satire des préjugés et des ridicules de son temps. — C'est ce que fit aussi, avec plus de sérieux et peut-être un peu moins de légèreté, **Louis Reybaud** dans ces deux livres autrefois

si populaires : *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale* (1843); *Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des républiques* (1848).

En 1851, paraissent les *Scènes de la vie de Bohème* d'**Henry Mürger** (1822-1861) et le *Pays latin*, où l'on trouve une agréable peinture de la misère joyeuse des étudiants : quelques types, pris sur le vif et copiés d'après nature (Schaunard, Colline, etc.), sont restés justement célèbres : l'ensemble plaît par une verve, un enjouement, une fantaisie qui n'ont rien de feint, et qui font complétement défaut dans les romans sentimentaux que publia plus tard l'auteur.

Le vrai successeur de Mérimée, ce fut **Edmond About** (1828-1885). La vivacité, la verve, l'agrément de l'auteur de *Carmen* revivent dans cet auteur, mais avec un art moins sévère et plus libre : il y a moins en lui de cette ironique et hautaine distinction qui donnait tant de saveur au style de Mérimée : on y trouve en revanche la gaieté, la malice, l'irrévérence poussée jusqu'à la gaminerie, un esprit toujours si pétillant et si coquet, que l'on se prend à regretter parfois que l'auteur en fasse un si merveilleux abus : de sentiment, peu ou point, excepté dans les livres écrits après l'année terrible et tout vibrants d'une patriotique émotion (le *Roman d'un brave homme* (1874). Mais tous les romans d'About, écrits de 1856 à 1870, ne sont que grâce et esprit. Dans le nombre, j'aime moins ses vrais romans, où il tente de se hausser au genre de Balzac ou de George Sand : *Germaine* (1857), *Madelon* (1863), et je préfère de beaucoup ses nouvelles et ses contes fantaisistes. Parmi les premières, citons *Tolla* (1855), la moins bonne peut-être, l'amusant *Trente et quarante* (1858) et surtout ces délicieux recueils des *Mariages de Paris* (1856) et des *Mariages de Province* (1868), dignes de rivaliser avec n'importe

quels récits de Mérimée; citons encore la *Vieille roche*, le *Turco*, *Sans dot*, etc. Ses romans fantaisistes sont justement populaires : ce sont les contes de Voltaire du XIXe siècle, mais combien plus fragiles et plus légers! car l'esprit y tient lieu à peu près de tout le reste, et la substance en est un peu courte : l'*Homme à l'oreille cassée*, le *Cas de M. Guérin*, le *Nez d'un notaire,* et surtout ce prestigieux *Roi des Montagnes* (1856), sont des livres qui ne doivent pas avoir de pendant dans les autres littératures, et que seul pouvait écrire un Français, né malin et un peu frivole, vrai fils du XVIIIe siècle.

MÉRIMÉE (*1803-1870*).

111.

Histoire d'un sac chargé sur un ane.

MÉRIMÉE. La Double méprise.

Vous saurez, mesdames, que j'étais à Larnaca, en 18... Un jour je sortis de la ville pour dessiner. Avec moi était un jeune Anglais très aimable, bon garçon, bon vivant, nommé sir John Tyrrel, un de ces hommes précieux en voyage, parce qu'ils pensent au dîner, qu'ils n'oublient pas les provisions et qu'ils sont toujours de bonne humeur. D'ailleurs il voyageait sans but et ne savait ni la géologie ni la botanique, sciences bien fâcheuses dans un compagnon de voyage.

Je m'étais assis à l'ombre d'une masure à deux cents pas environ de la mer, qui dans cet endroit est dominée par des rochers à pic. J'étais fort occupé à dessiner ce qui restait d'un sarcophage antique, tandis que sir John, couché sur l'herbe, se moquait de ma passion malheureuse pour les beaux-arts en fumant le délicieux tabac de Latakié. A côté de nous, un drogman turc, que nous avions pris à notre service, nous faisait du café. C'était le meilleur faiseur de café, et le plus poltron de tous les Turcs que j'aie connus.

Tout d'un coup sir John s'écria avec joie : — Voici des gens qui descendent de la montagne avec de la neige; nous

allons leur en acheter et faire des sorbets avec des oranges.

Je levai les yeux, et je vis venir à nous un âne sur lequel était chargé en travers un gros paquet ; deux esclaves le soutenaient de chaque côté. En avant un ânier conduisait l'âne, et derrière un Turc vénérable, à barbe blanche, fermait la marche, monté sur un assez bon cheval. Toute cette procession s'avançait lentement et avec assez de gravité.

Notre Turc, tout en soufflant son feu, jeta un coup d'œil de côté sur la charge de l'âne, et nous dit avec un singulier sourire : « Ce n'est pas de la neige. » Puis il s'occupa de notre café avec son flegme habituel.

— Qu'est-ce donc? demanda Tyrrel. Est-ce quelque chose à manger?

— Pour *les poissons*, répondit le Turc.

En ce moment l'homme à cheval partit au galop, et, se dirigeant vers la mer, il passa près de nous, non sans nous jeter un de ces regards méprisants que les musulmans adressent volontiers aux chrétiens. Il poussa son cheval jusqu'aux rochers à pic dont je vous ai parlé, et l'arrêta court à l'endroit le plus escarpé. Il regardait la mer, et paraissait chercher le meilleur endroit pour se précipiter.

Nous examinâmes alors avec plus d'attention le paquet que portait l'âne, et nous fûmes frappés de la forme étrange du sac. Toutes les histoires de femmes noyées par des maris jaloux nous revinrent aussitôt à la mémoire. Nous nous communiquâmes nos réflexions.

— Demande à ces coquins, dit sir John à notre Turc, si ce n'est pas une femme qu'ils portent ainsi.

Le Turc ouvrit de grands yeux effarés, mais non la bouche. Il était évident qu'il trouvait notre question par trop inconvenante.

En ce moment, le sac étant près de nous, nous le vîmes distinctement remuer, et nous entendîmes même une espèce de gémissement ou de grognement qui en sortait.

Tyrrel, quoique gastronome, est fort chevaleresque. Il se leva comme un furieux, courut à l'ânier, et lui demanda en anglais, tant il était troublé par la colère, ce qu'il conduisait ainsi et ce qu'il prétendait faire de son sac. L'ânier n'avait garde de répondre : mais le sac s'agita violemment, des cris de femme se firent entendre ; sur quoi les deux esclaves se mirent à donner sur le sac de grands coups de

courroies dont ils se servaient pour faire marcher l'âne. Tyrrel était poussé à bout. D'un vigoureux et scientifique coup de poing il jeta l'ânier à terre et saisit un esclave à la gorge : sur quoi le sac, poussé violemment dans la lutte, tomba lourdement sur l'herbe.

J'étais accouru. L'autre esclave se mettait en devoir de ramasser des pierres, l'ânier se relevait. Malgré mon aversion pour me mêler des affaires des autres, il m'était impossible de ne pas venir au secours de mon compagnon. M'étant saisi d'un piquet qui me servait à tenir mon parasol quand je dessinais, je le brandissais en menaçant l'esclave et l'ânier de l'air le plus martial qu'il m'était possible. Tout allait bien, quand ce diable de Turc à cheval, ayant fini de contempler la mer, et s'étant retourné au bruit que nous faisions, partit comme une flèche, et fut sur nous avant que nous y eussions pensé : il avait à la main une espèce de vilain coutelas....

— Un ataghan ? dit Châteaufort qui aimait la couleur locale.

— Un ataghan, reprit Darcy avec un sourire d'approbation. Il passa auprès de moi et me donna sur la tête un coup de cet ataghan qui me fit voir trente-six... *bougies*, comme disait si élégamment mon ami M. le marquis de Roseville. Je ripostai pourtant en lui assénant un bon coup de piquet sur les reins, et je fis ensuite le moulinet de mon mieux, frappant ânier, esclaves, cheval et Turc, devenu moi-même dix fois plus furieux que mon ami sir John Tyrrel. L'affaire aurait sans doute tourné mal pour nous. Notre drogman observait la neutralité, et nous ne pouvions nous défendre longtemps avec un bâton contre trois hommes d'infanterie, un de cavalerie et un ataghan. Heureusement sir John se souvint d'une paire de pistolets que nous avions apportée. Il s'en saisit, m'en jeta un, et prit l'autre qu'il dirigea aussitôt contre le cavalier qui nous donnait tant d'affaires. La vue de ces armes et le léger claquement du chien du pistolet produisirent un effet magique sur nos ennemis. Ils prirent honteusement la fuite, nous laissant maîtres du champ de bataille, du sac et même de l'âne. Malgré toute notre colère, nous n'avions pas fait feu, et ce fut un bonheur, car on ne tue pas impunément un bon musulman, et il en coûte cher pour le rosser.

Lorsque je me fus un peu essuyé, notre premier soin fut, comme vous le pensez bien, d'aller au sac et de l'ouvrir. Nous y trouvâmes une assez jolie femme, un peu grasse, avec de beaux cheveux noirs, et n'ayant pour tous vêtements qu'une chemise de laine bleue, un peu moins transparente que l'écharpe de madame de Chaverny.

Elle se tira lestement du sac et, sans paraître fort embarrassée, nous adressa un discours très pathétique sans doute, mais dont nous ne comprîmes pas un mot; à la suite de quoi elle me baisa la main. C'est la seule fois, mesdames, qu'une dame m'a fait cet honneur.

Le sang-froid nous était revenu cependant. Nous voyions notre drogman s'arracher la barbe comme un homme désespéré. Moi, je m'accommodais la tête de mon mieux avec un mouchoir. Tyrrel disait : « Que diable faire de cette femme ? Si nous restons ici, le mari va revenir en force et nous assommera; si nous retournons à Larnaca avec elle dans ce bel équipage, la canaille nous lapidera infailliblement. » Tyrrel, embarrassé de toutes ses réflexions, et ayant recouvré son flegme britannique, s'écria : « Quelle diable d'idée avez-vous eue d'aller dessiner aujourd'hui ! » Son exclamation me fit rire, et la femme, qui n'y avait rien compris, se mit à rire aussi.

Il fallut pourtant prendre un parti. Je pensai que ce que nous avions de mieux à faire c'était de nous mettre sous la protection du consul de France; mais le plus difficile était de rentrer à Larnaca. Le jour tombait, et ce fut une circonstance heureuse pour nous. Notre Turc nous fit prendre un grand détour, et nous arrivâmes, grâce à la nuit et à cette précaution, sans encombre à la maison du consul, qui est hors de ville. J'ai oublié de vous dire que nous avions composé à la femme un costume presque décent avec le sac et le turban de notre interprète.

Le consul nous reçut fort mal, nous dit que nous étions des fous, qu'il fallait respecter les us et coutumes des pays où l'on voyage, qu'il ne fallait pas mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce..., enfin il nous tança d'importance; et il avait raison, car nous en avions fait assez pour occasionner une violente émeute, et faire massacrer tous les Français de l'île de Chypre.

Sa femme fut plus humaine; elle avait lu beaucoup de

romans et trouva notre conduite très généreuse. Dans le fait, nous nous étions conduits en héros de roman. Cette excellente dame était fort dévote ; elle pensa qu'elle convertirait facilement l'infidèle que nous lui avions amenée, que cette conversion serait mentionnée au *Moniteur*, et que son mari serait nommé consul général. Tout ce plan se fit en un instant dans sa tête. Elle embrassa la femme turque, lui donna une robe, fit honte à monsieur le consul de sa cruauté, et l'envoya chez le pacha pour arranger l'affaire.

Le pacha était fort en colère. Le mari jaloux était un personnage et jetait feu et flamme. C'était une horreur, disait-il, que des chiens de chrétiens empêchassent un homme comme lui de jeter son esclave à la mer. Le consul était fort en peine ; il parla beaucoup du roi son maître, encore plus d'une frégate de soixante canons qui venait de paraître dans les eaux de Larnaca. Mais l'argument qui produisit le plus d'effet, ce fut la proposition qu'il fit en notre nom de payer l'esclave à juste prix.

Hélas ! si vous saviez ce que c'est que le juste prix d'un Turc ! Il fallut payer le mari, payer le pacha, payer l'ânier, à qui Tyrrel avait cassé deux dents, payer pour le scandale, payer pour tout. Combien de fois Tyrrel s'écria douloureusement : « Pourquoi diable aller dessiner sur le bord de la mer ! »

..... La suite de l'histoire est si triste pour moi, qu'à l'heure où je vous parle, on se moque encore de notre équipée chevaleresque.

— Était-elle jolie, cette femme ? demanda madame de Chaverny en rougissant un peu,

— Comment se nommait-elle ? demanda madame Lambert.

— Elle se nommait Emineh. Jolie ? oui, elle était assez jolie, mais trop grasse et toute barbouillée de fard suivant l'usage de son pays. Il faut beaucoup d'habitude pour apprécier les charmes d'une beauté turque. Emineh fut donc installée à la maison du consul. Elle était Mingrélienne et dit à madame C***, la femme du consul, qu'elle était fille de prince. Dans ce pays, tout coquin qui commande à dix autres coquins, est un prince. On la traita donc en princesse ; elle dînait à table, mangeait comme quatre ; puis, quand on lui parlait religion, elle s'endormait régulière-

ment. Cela dura quelque temps. Enfin on prit jour pour le baptême. Madame C*** se nomma sa marraine, et voulut que je fusse parrain avec elle. Bonbons, cadeaux, et tout ce qui s'ensuit !.. Il était écrit que cette malheureuse Emineh me ruinerait. Madame C*** me disait qu'Emineh m'aimait mieux que Tyrrel, parce qu'en me présentant du café elle en laissait toujours tomber sur mes habits. Je me préparais à ce baptême avec une componction vraiment évangélique, lorsque, la veille de la cérémonie, la belle Emineh disparut. Faut-il vous dire tout ? Le consul avait pour cuisinier un Mingrélien, grand coquin certainement, mais admirable pour le pilaf. Ce Migrélien avait plu à Emineh, qui avait sans doute du patriotisme à sa manière. Il l'enleva, et en même temps une somme assez forte à M. C*** qui ne put jamais le retrouver. Ainsi le consul en fut pour son argent, sa femme pour le trousseau qu'elle avait donné à Emineh, moi pour les gants, les bonbons, outre les coups que j'avais reçus. Le pire, c'est qu'on me rendit en quelque sorte responsable de l'aventure. On prétendit que c'était moi qui avais délivré cette vilaine femme, que je voudrais savoir au fond de la mer, et qui avais attiré tant de malheur sur mes amis. Tyrrel sut se tirer d'affaire ; il passa pour victime, tandis que lui seul était cause de toute la bagarre, et moi je restai avec une réputation de Don Quichotte, et la balafre que vous voyez, qui nuit beaucoup à mes succès.

(*La Double méprise*, IX.)

— Calmann Lévy, éditeur. —

RODOLPHE TOPPFER (*1799-1846*).

112.

M. Ratin.

RODOLPHE TOPPFER.
Nouvelles genevoises.

C'était, quand j'y songe, un drôle d'homme que mon maître : moral et pédant, respectable et risible, grave et ridicule, en telle sorte qu'il me faisait une impression à la fois vénérable et bouffonne. Tel est pourtant l'empire de l'honnêteté, l'ascendant des principes, lorsque la conduite est en accord avec eux, que malgré l'effet vraiment risible

que me faisait M. Ratin, il avait sur moi plus d'influence que tel maître bien plus habile, ou bien plus sensé, mais en qui j'aurais surpris le moindre désaccord entre les préceptes qu'il me donnait à suivre, et ceux qu'il suivait lui-même.

Il était pudibond à l'excès. Nous sautions des pages entières de *Télémaque*, comme contraires aux bonnes mœurs, et il prenait soin de me prémunir contre toute sympathie pour l'amoureuse Calypso, m'avertissant que je rencontrerais dans le monde une foule de femmes dangereuses qui lui ressemblent. Cette Calypso, il la détestait ; cette Calypso, bien que déesse, c'était sa bête noire. Quant aux auteurs latins, nous n'avions garde de les lire ailleurs que dans les textes expurgés par le jésuite Jouvency ; encore enjambions-nous bien des passages que ce pudique jésuite avait crus sans dangers. De là l'épouvantable idée que j'étais porté à me faire d'une foule de choses ; de là aussi l'épouvantable frayeur que j'avais de laisser voir à M. Ratin mes plus innocentes pensées, si seulement elles avaient quelque teinte amoureuse, quelque lointain rapport avec Calypso, sa bête noire.

Il y aurait beaucoup à dire sur ce point. Cette méthode enflamme plus qu'elle ne tempère ; elle comprime plus qu'elle ne prévient ; elle donne des préjugés plutôt que des principes ; son premier effet surtout est d'altérer presque infailliblement la candeur, cette fleur délicieuse, qu'un rire flétrit, que rien ne relève.

Au surplus, M. Ratin, tout farci de latinité et d'ancienne Rome, mais bon homme au demeurant, était plus harangueur que sévère. A propos d'un pâté d'encre il citait Senèque ; à propos d'une espièglerie, il me proposait Caton d'Utique pour exemple ; mais une chose qu'il ne pardonnait pas, c'était le fou rire. Cet homme voyait dans le fou rire les choses les plus singulières, l'esprit du siècle, l'immoralité précoce, le signe certain d'un avenir déplorable.

Sur ce point il pérorait avec passion, interminablement. J'attribue ceci à une verrue qu'il avait sur le nez.

Cette verrue était de la grosseur d'un pois chiche, et surmonté d'une petite houppe de poils très délicats, très-hygrométriques aussi : car j'avais remarqué que, selon l'état de l'atmosphère, ils étaient plus raides ou plus bouclés.

Il m'arrivait souvent, durant mes leçons, de la considérer le plus naïvement du monde, comme un objet curieux, sans aucune idée de moquerie ; j'étais, dans ces cas-là, brusquement interpellé, et tancé vertement sur ma distraction. D'autres fois, plus rarement, une mouche voulait obstinément s'y poser malgré l'impatience colère de mon maître, qui pressait alors l'explication, afin qu'attentif au texte, je ne m'aperçusse point de cette lutte singulière. Mais cela même m'avertissait qu'il se passait quelque chose, en sorte qu'une curiosité irrésistible me faisait lever furtivement les yeux sur son visage. Selon ce que j'avais vu, le fou rire commençait à me prendre, et, pour peu que la mouche insistât, il devenait irrésistible aussi. C'est alors que M. Ratin, sans paraître concevoir le moins du monde la cause d'un pareil scandale, tonnait contre le fou rire en général, et m'en démontrait les épouvantables conséquences.

(*Nouvelles genevoises. La Biblioth. de mon oncle*, I.)
— Hachette et Cie. —

EDMOND ABOUT (*1828-1885*).

113.

Chez Hadgi-Stavros, le Roi des Montagnes.

Mme Simons, Anglaise, sa fille Mary-Ann, et le Dr Hermann Schultz, chargé d'une mission du Jardin des Plantes de Hambourg, ont été faits prisonniers en Grèce par le fameux Roi des Montagnes, Hadgi-Stavros, beau vieillard, parfait gentleman, brigand moderne, qui a mis son brigandage en actions de 500 francs, rapportant jusqu'à 82 p. 100, et qui entretient les rapports les plus affectueux avec Périclès, le capitaine de gendarmerie de la cour. *ED. ABOUT Le Roi des montagnes.*

Notre interrogatoire allait commencer. Hadgi-Stavros, au lieu de nous faire comparaître devant lui, se leva gravement et vint s'asseoir à terre auprès de nous. Cette marque

de déférence nous parut d'un favorable augure. Madame Simons se mit en devoir de l'interpeller de bonne sorte. Pour moi, prévoyant trop bien ce qu'elle pourrait dire, et connaissant l'intempérance de sa langue, j'offris au Roi mes services en qualité d'interprète. Il me remercia froidement et appela le Corfiote, qui savait l'anglais.

— Madame, dit le Roi à mistress Simons, vous semblez courroucée. Auriez-vous à vous plaindre des hommes qui vous ont conduite ici ?

— C'est une horreur ! dit-elle. Vos coquins m'ont arrêtée, jetée dans la poussière, dépouillée, exténuée et affamée.

— Veuillez agréer mes excuses. Je suis forcé d'employer des hommes sans éducation. Croyez, madame, que ce n'est pas sur mes ordres qu'ils ont agi ainsi. Vous êtes Anglaise?

— Anglaise de Londres!

— Je suis allé à Londres : je connais et j'estime les Anglais. Je sais qu'ils ont bon appétit, et vous avez pu remarquer que je me suis empressé de vous offrir des rafraîchissements. Je sais que les dames de votre pays n'aiment pas à courir dans les rochers, et je regrette qu'on ne vous ait pas laissée marcher à votre pas. Je sais que les personnes de votre nation n'emportent en voyage que les effets qui leur sont nécessaires, et je ne pardonnerai pas à Sophoclis de vous avoir dépouillée, surtout si vous êtes une personne de condition.

— J'appartiens à la meilleure société de Londres.

— Daignez reprendre ici l'argent qui est à vous. Vous êtes riche?

— Assurément.

— Ce nécessaire n'est-il pas de vos bagages?

— Il est à ma fille.

— Reprenez également ce qui est à mademoiselle votre fille. Vous êtes très riche?

— Très riche.

— Ces objets n'appartiennent-ils pas à monsieur votre fils?

— Monsieur n'est pas mon fils : c'est un Allemand. Puisque je suis Anglaise, comment pourrais-je avoir un fils allemand?

— C'est trop juste. Avez-vous bien vingt mille francs de revenu?

— Davantage.

— Un tapis à ces dames! Êtes-vous donc riche à trente mille francs de rente?

— Nous avons mieux que cela.

— Sophoclis est un manant que je corrigerai. Logothète, dis qu'on prépare le dîner de ces dames. Serait-il possible, madame, que vous fussiez millionnaire?

— Je le suis.

— Et moi, je suis confus de la manière dont on vous a traitée. Vous avez assurément de belles connaissances à Athènes?

— Je connais le ministre d'Angleterre, et si vous vous étiez permis...

— Oh! madame! Vous connaissez aussi des commerçants, des banquiers?

— Mon frère, qui est à Athènes, connaît plusieurs banquiers de la ville.

— J'en suis ravi. Sophoclis, viens ici! viens ici! Demande pardon à ces dames. Sophoclis murmura entre ses dents je ne sais quelles excuses. Le Roi reprit :

— Ces dames sont des Anglaises de distinction : elles ont plus d'un million de fortune; elles sont reçues à l'ambassade d'Angleterre; leur frère, qui est à Athènes, connaît tous les banquiers de la ville.

— A la bonne heure! s'écria madame Simons.

Le Roi poursuivit :

— Tu devais traiter ces dames avec tous les égards dus à leur fortune.

— Bien! dit madame Simons.

— Les conduire ici doucement.

— Pourquoi faire? murmura Mary-Ann.

— Et t'abstenir de toucher à leur bagage. Lorsqu'on a l'honneur de rencontrer dans la montagne deux personnes du rang de ces dames, on les salue avec respect, on les amène au camp avec déférence, on les garde avec circonspection, et on leur offre poliment toutes les choses nécessaires à la vie, jusqu'à ce que leur frère ou leur ambassadeur nous envoie une rançon de cent mille francs.

Pauvre madame Simons! chère Mary-Ann! Elles ne s'attendaient ni l'une ni l'autre à cette conclusion. Pour moi, je n'en fus pas surpris. Je savais à quel rusé coquin nous

avions affaire. Je pris hardiment la parole et je lui dis à brûle-pourpoint : « Tu peux garder ce que tes hommes m'ont volé, car c'est tout ce que tu auras de moi. Je suis pauvre, mon père n'a rien, mes frères mangent souvent leur pain sec, je ne connais ni banquiers ni ambassadeurs, et si tu me nourris dans l'espoir d'une rançon, tu en seras pour tes frais, je te le jure ! »

Un murmure d'incrédulité s'éleva dans l'auditoire ; mais le Roi parut me croire sur parole.

— S'il en est ainsi, me dit-il, je ne ferai pas la faute de vous garder ici malgré vous. J'aime mieux vous renvoyer à la ville. Madame vous confiera une lettre pour Monsieur son frère, et vous partirez aujourd'hui même. Si cependant vous aviez besoin de rester un jour ou deux dans la montagne, je vous offrirais l'hospitalité. Car je suppose que vous n'êtes pas venu jusqu'ici, avec cette grande boîte, pour regarder le paysage.

Ce petit discours me procura un soulagement notable. Je promenai autour de moi un regard de satisfaction. Le Roi, ses secrétaires et ses soldats me parurent beaucoup moins terribles ; les rochers voisins me semblèrent plus pittoresques, depuis que je les envisageais avec les yeux d'un hôte et non ceux d'un prisonnier. Le désir que j'avais de voir Athènes se calma subitement, et je me fis à l'idée de passer deux ou trois jours dans la montagne. Vous savez ma passion pour la botanique. La flore du Parnès est bien séduisante à la fin d'avril. On trouve dans la montagne cinq ou six plantes aussi rares que célèbres. Une surtout, la *boryana variabilis*, découverte et baptisée par M. Bory de Saint-Vincent. Devais-je laisser une telle lacune dans mon herbier et me présenter au muséum de Hambourg sans la *boryana variabilis* ?

Je répondis au Roi :

— J'accepte ton hospitalité, mais à une condition.

— Laquelle ?

— Tu me rendras ma boîte.

— Eh bien, soit : mais à une condition aussi.

— Voyons !

— Vous me direz à quoi elle vous sert.

— Qu'à cela ne tienne ! Elle me sert à loger les plantes que je recueille.

— Et pourquoi cherchez-vous des plantes? Pour les vendre?

— Fi donc! Je ne suis pas un marchand, je suis un savant.

Il me tendit la main et me dit avec une joie visible :

— J'en suis charmé. La science est une belle chose. Nos aïeux étaient savants; nos petits-fils le seront peut-être. Quant à nous, le temps nous a manqué. Les savants sont très estimés dans votre pays?

— Infiniment.

— On leur donne de belles places?

— Quelquefois.

— On les paye bien?

— Assez.

— On leur attache de petits rubans sur la poitrine?

— De temps en temps.

— Est-il vrai que les villes se disputent à qui les aura?

— Cela est vrai en Allemagne.

— Et qu'on regarde leur mort comme une calamité publique?

— Assurément.

— Ce que vous dites me fait plaisir. Ainsi vous n'avez pas à vous plaindre de vos concitoyens?

— Bien au contraire! C'est leur libéralité qui m'a permis de venir en Grèce.

— Vous voyagez à leur frais?

— Depuis six mois.

— Vous êtes donc bien instruit?

— Je suis docteur.

— Y a-t-il un grade supérieur dans la science?

— Non.

— Et combien compte-t-on de docteurs dans la ville que vous habitez?

— Je ne sais pas au juste, mais il n'y a pas autant de docteurs à Hambourg que de généraux à Athènes.

— Oh! oh! je ne priverai pas votre pays d'un homme si rare. Vous retournerez à Hambourg, monsieur le docteur. Que dirait-on là-bas, si l'on apprenait que vous êtes prisonnier dans nos montagnes?

— On dirait que c'est un malheur.

— Allons! plutôt que de perdre un homme tel que vous,

la ville de Hambourg fera bien un sacrifice de quinze mille francs. Reprenez votre boîte, courez, cherchez, herborisez et poursuivez le cours de vos études. Pourquoi ne remettez-vous pas cet argent dans votre poche? Il est à vous, et je respecte trop les savants pour les dépouiller. Mais votre pays est assez riche pour payer sa gloire. Heureux jeune homme! Vous reconnaissez aujourd'hui combien le titre de docteur ajoute à votre valeur personnelle! Je n'aurais pas demandé un centime de rançon, si vous aviez été un ignorant comme moi!

Le Roi n'écouta ni mes objections, ni les interjections de madame Simons. Il leva la séance et nous montra du doigt notre salle à manger.

(*Le Roi des Montagnes; Hadgi Stavros.*)
— Hachette et Cie, éditeurs. —

HENRY MURGER (*1822-1861*).

114.

Chez les rapins.

HENRY MURGER. *Scènes de la vie de Bohême.*

Marcel a reçu une invitation à dîner chez un député centre gauche. En fouillant dans sa chambre et dans celle de son ami Schaunard, il a fini par réaliser un costume ainsi composé : un pantalon écossais, un chapeau gris, une cravate rouge, un gant jadis blanc, un gant noir, deux bottes, l'une carrée et l'autre pointue... Hélas! il manque encore un habit. Où en trouver un?

Ils entendirent frapper à la porte. Marcel ouvrit.

— Monsieur Schaunard? dit un étranger en restant sur le seuil.

— C'est moi, dit le peintre en le priant d'entrer.

— Monsieur, dit l'inconnu porteur d'une de ces honnêtes figures qui sont le type du provincial, mon cousin m'a beaucoup parlé de votre talent pour le portrait; et étant sur le point de faire un voyage aux colonies, où je suis

délégué par les raffineurs de la ville de Nantes, je désirerais laisser un souvenir à ma famille. C'est pourquoi je suis venu vous trouver.

— O sainte Providence! murmura Schaunard. Marcel, donne une chaise à monsieur....

— Monsieur Blancheron, reprit l'étranger; Blancheron de Nantes, délégué de l'industrie sucrière, ancien maire de V..., capitaine de la garde nationale, et auteur d'une brochure sur la question des sucres.

— Je suis fort honoré d'avoir été choisi par vous, dit l'artiste en s'inclinant devant le délégué des raffineurs. Comment désirez-vous votre portrait?

— A la miniature, comme ça, reprit M. Blancheron en indiquant un portrait à l'huile; car pour le délégué, comme pour beaucoup d'autres, ce qui n'est pas peinture en bâtiments est miniature, il n'y a pas de milieu.

Cette naïveté donna à Schaunard la mesure du bonhomme auquel il avait affaire, surtout quand celui-ci eut ajouté qu'il désirait que son portrait fût peint avec des couleurs fines.

— Je n'en emploie jamais d'autres, dit Schaunard. De quelle grandeur monsieur désire-t-il son portrait?

— Grand comme ça, répondit M. Blancheron en montrant une toile de vingt. Mais dans quel prix ça va-t-il?

— De cinquante à soixante francs; cinquante sans les mains, soixante avec.

— Diable, mon cousin m'avait parlé de trente francs.

— C'est selon la saison, dit le peintre; les couleurs sont beaucoup plus chères à différentes époques.

— Tiens, c'est donc comme le sucre?

— Absolument.

— Va donc pour cinquante francs, dit M. Blancheron.

— Vous avez tort, pour dix francs de plus vous auriez les mains dans lesquelles je placerais votre brochure sur la question sucrière, ce qui serait flatteur.

— Ma foi, vous avez raison.

— Sacrebleu, dit en lui-même Schaunard, s'il continue, il va me faire éclater, et je le blesserai avec un de mes morceaux.

— As-tu remarqué? lui glissa Marcel à l'oreille.

— Quoi?

— Il a un habit noir.

— Je comprends et je coupe dans tes idées. Laisse-moi faire.

— Eh bien, monsieur, dit le délégué, quand commencerons-nous? Il ne faudrait pas tarder, car je pars prochainement.

— J'ai moi-même un petit voyage à faire; après-demain je quitte Paris. Donc, si vous le voulez, nous allons commencer tout de suite. Une bonne séance avancera la besogne.

— Mais il va bientôt faire nuit, et on ne peut pas peindre aux lumières, dit M. Blancheron.

— Mon atelier est disposé pour qu'on y puisse travailler à toute heure, reprit le peintre. Si vous voulez ôter votre habit et prendre la pose, nous allons commencer.

— Oter mon habit! pourquoi faire?

— Ne m'avez-vous pas dit que vous destiniez ce portrait à votre famille?

— Sans doute.

— Eh bien alors, vous devez être représenté dans votre costume d'intérieur, en robe de chambre. C'est l'usage d'ailleurs.

— Mais je n'ai pas de robe de chambre ici.

— Mais j'en ai, moi. Le cas est prévu, dit Schaunard en présentant à son modèle un haillon historié de taches de peinture, et qui fit tout d'abord hésiter l'honnête provincial.

— Ce vêtement est bien singulier, dit-il.

— Et bien précieux, répondit le peintre. C'est un vizir turc qui en a fait présent à M. Horace Vernet, qui me l'a donné à moi. Je suis son élève.

— Vous êtes élève de Vernet? dit Blancheron.

— Oui, monsieur, je m'en vante. Horreur, murmura-t-il en lui-même, je renie mes dieux.

— Il y a de quoi, jeune homme, reprit le délégué en endossant la robe de chambre qui avait une si noble origine.

— Accroche l'habit de monsieur au porte-manteau, dit Schaunard à son ami avec un clignement d'yeux significatif.

— Dis donc, murmura Marcel en se jetant sur sa proie et en désignant le Blancheron, il est bien bon! si tu pouvais en garder un morceau?

— Je tâcherai! mais ce n'est pas ça, habille-toi vite et file. Soisde retour à dix heures, je le garderai jusque-là.

Surtout rapporte-moi quelque chose dans tes poches.

— Je t'apporterai un ananas, dit Marcel en se sauvant.

Il s'habilla à la hâte. L'habit lui allait comme un gant, puis il sortit par la seconde porte de l'atelier.

Schaunard s'était mis à la besogne. Comme la nuit était tout à fait venue, M. Blancheron entendit sonner six heures et se souvint qu'il n'avait pas dîné. Il en fit la remarque au peintre.

— Je suis dans le même cas, mais, pour vous obliger, je m'en passerai ce soir. Pourtant j'étais invité dans une maison du faubourg Saint-Germain, dit Schaunard. Mais nous ne pouvons pas nous déranger, cela compromettrait la ressemblance.

Il se mit à l'œuvre.

— Après ça, dit-il tout à coup, nous pouvons dîner sans nous déranger. Il y a en bas un excellent restaurant qui nous montera ce que nous voudrons.

Et Schaunard attentit l'effet de son trio de pluriels.

— Je partage votre idée, dit M. Blancheron, et en revanche j'aime à croire que vous me ferez l'honneur de me tenir compagnie à table.

Schaunard s'inclina.

— Allons, se dit-il en lui-même, c'est un brave homme, un véritable envoyé de la Providence. Voulez-vous faire la carte ? demanda-t-il à son amphitryon.

— Vous m'obligerez de vous charger de ce soin, répondit poliment celui-ci.

— Tu t'en repentiras, Nicolas, chanta le peintre en descendant les escaliers quatre à quatre.

Il entra chez le restaurateur, se mit au comptoir, et rédigea un menu dont la lecture fit pâlir le Vatel en boutique.

— Du bordeaux à l'ordinaire!

— Qu'est-ce qui paiera?

— Pas moi probablement, dit Schaunard, mais un mien oncle que vous verrez là-haut, un fin gourmet. Ainsi, tâchez de vous distinguer, et que nous soyons servis dans une demi-heure et dans de la porcelaine surtout.

. . . .

A huit heures, M. Blancheron sentait déjà le besoin d'épancher dans le sein d'un ami ses idées sur l'industrie

sucrière, et il récita à Schaunard la brochure qu'il avait écrite.

Celui-ci l'accompagna sur le piano.

A dix heures, M. Blancheron et son ami dansaient le galop et se tutoyaient. A onze heures, ils jurèrent de ne jamais se quitter et firent chacun un testament où ils se léguaient réciproquement leur fortune. A minuit, Marcel rentra et les trouva dans les bras l'un de l'autre : ils fondaient en pleurs. Et il y avait déjà un demi-pouce d'eau dans l'atelier. Marcel se heurta à la table et vit les splendides débris du superbe festin. Il regarda les bouteilles, elles étaient parfaitement vides.

Il voulut réveiller Schaunard ; mais celui-ci le menaça de le tuer s'il voulait lui ravir M. Blancheron, dont il se faisait un oreiller !

— Ingrat ! dit Marcel en tirant de la poche de son habit une poignée de noisettes. Moi qui lui apportais à dîner !

(*Scènes de la vie de Bohème*, II.)

— Calmann Lévy, éditeur. —

ALEXANDRE DUMAS ET LE ROMAN POPULAIRE

La fortune extraordinaire du roman de 1830 à 1840 amena bientôt dans les conditions même d'existence du genre de profondes transformations. Jusqu'alors, le roman avait été surtout une œuvre d'exception en littérature, œuvre d'effusion personnelle ou d'amusement : on écrivait un ou deux romans pour se délasser du travail ordinaire, ou pour y consigner quelque souvenir de jeunesse; et puis on retournait à d'autres occupations plus sérieuses. Je ne vois guère au XVIIIe siècle que Prévost et surtout cet affreux Restif de la Bretonne qui aient considéré la besogne du romancier, je n'ose pas dire comme un métier, du moins comme une profession et comme un emploi : ils entassent les œuvres les unes sur les autres, et ti-

rent tout le parti qu'ils peuvent du tour romanesque de leur esprit. George Sand et Balzac, il faut bien l'avouer, ont un peu fait de même; ni l'un ni l'autre ils ne sont l'homme d'un ou deux romans, mais ils exploitent à fond leur veine et le succès. On a beaucoup raillé la fécondité de La Calprenède et des Scudéry : mais il faut songer que les dix tomes de la *Cassandre* étaient de bien petits volumes, que l'auteur avait passé de longues années à ce délayage d'un seul roman, et qu'il suffisait d'une *Cléopâtre* après une *Cassandre* pour remplir toute sa carrière. Le *bienheureux* Scudéry, qui était aidé du secours de son intarissable sœur, a été de beaucoup dépassé par nos auteurs du XIXe siècle : George Sand, qui n'était pas femme en vain, a pu écrire jusqu'à trois romans en un an : quant à Balzac, c'est dans l'espace de moins de vingt ans qu'il a entassé les quarante volumes de la *Comédie humaine;* et chacun de ces quatre-vingts volumes de George Sand et des quarante de Balzac contient, ou à peu près, un sujet nouveau. Voilà à coup sûr un prodigieux phénomène d'activité d'imagination et de style, et je n'oserais pas affirmer que même les meilleures œuvres de ces deux grands romanciers n'aient pas un peu pâti de cette précipitation. Ajoutez à cela que le public, ainsi tenu en haleine, et devenu de plus en plus exigeant, réclamait impatiemment sa pâture, et que, pour le satisfaire, on avait déjà pris l'habitude de découper les romans par tranches, et de les publier ainsi dans la *Revue des Deux Mondes* ou dans la *Revue de Paris*. Dès lors pourquoi n'aurait-on pas donné aussi satisfaction au gros public, à la petite bourgeoisie, au peuple tant soit peu lettré, à ceux qui étaient abonnés au *Constitutionnel*, ou qui lisaient le *Siècle* dans le café voisin? Il n'y avait plus qu'un pas à faire pour populariser le roman; et ce pas, Eugène Sue le fit en 1842 quand il vendit pour 5,000 francs les *Mystères de Paris* au jour-

nal *le Siècle*, qui les publia dans son feuilleton quotidien. Ce jour-là une révolution s'était opérée dans le roman français.

Cette alliance du roman et de la presse a eu pour le premier de ces deux genres les conséquences les plus graves : c'était livrer le roman à la domination absolue, non pas du goût artistique et lettré d'une élite, mais du goût populaire. Sans doute les auteurs avaient bien, de tout temps, songé au public alors qu'ils écrivaient, mais il s'agissait d'un public restreint qu'ils prenaient pour juge plutôt que pour modèle; ils présentaient à son suffrage une œuvre complète, où ils avaient mis beaucoup d'eux-mêmes ; ils attendaient sans impatience son verdict et ils contribuaient ainsi à créer l'opinion au lieu de la suivre à la remorque. Au contraire, en écrivant pour la foule, et en s'engageant à lui fournir son divertissement quotidien, les auteurs allaient renoncer à peu près à exprimer d'autres idées que les idées très simples et très générales qui agréent à cette foule même. Il fallut, pour être assuré de plaire chaque matin au public, flatter ses goûts les plus chers, c'est-à-dire sa sensibilité mobile et excessive, son amour pour les grands sentiments et aussi pour la trivialité, sa prédilection pour les intrigues extraordinaires et compliquées, ou bien pour les réalités vulgaires, ses aspirations assez vagues vers un état social meilleur. Il fallut surtout, pour retenir son attention, la piquer par des inventions nouvelles, et par tous les procédés possibles de composition et de style. C'était juste le contraire de l'art d'un Mérimée. Le roman gagnait en ampleur, il semblait conquérir ainsi un champ illimité ; mais c'était aux dépens de la valeur littéraire et esthétique de l'œuvre. C'était surtout créer une redoutable concurrence aux autres romans, forcés de se plier bon gré mal gré aux mêmes lois et de déchoir, ou bien de se réfugier au contraire dans des

affectations de pensée et de langage. De là sont venus en grande partie les excès des réalistes, et aussi, par esprit d'opposition, les raffinements des parnassiens.

Trois hommes incarnent cet avènement du roman feuilleton, Eugène Sue, Alexandre Dumas, Paul de Kock.

Eugène Sue (1804-1859), avait commencé par le roman maritime, encore peu connu en France, et dont il nous laissé quelques jolis échantillons, notamment *Plick et Plock* et *Atar-Gull* (1831) ; puis il avait subi comme tout le monde les dernières atteintes du mal de René, et il avait écrit *Cécile* (1835) et le *Marquis de Létorières* (1839), œuvres fort aristocratiques, avec un fond de mélodrame, lorsque aux environs de l'année 1840, sous l'influence des théories de Fourier et de Proudhon, il se transforma brusquement en révolutionnaire, sans cesser pourtant d'être un millionnaire. C'est lui qui eut cette idée de génie de publier dans des journaux quotidiens les romans socialistes que lui dictait son ardeur de néophyte, et qui comptent parmi les œuvres, je ne dis pas les plus littéraires, mais les plus populaires du siècle : *Mathilde*, ou *Mémoires d'une jeune femme* (1841, 6 volumes in-8°); *les Mystères de Paris* (1842, 12 volumes in 8°); *le Juif Errant* (1844-1845, 10 volumes in 8°), où se trouve le célèbre personnage de Rodin ; *les Sept péchés capitaux* (1847-1849), 16 volumes); *les Mystères du peuple*, ou *Histoire d'une famille de prolétaires à travers les âges* (1849-1857, 16 volumes), etc., etc. C'est par centaines de tomes que s'étalèrent dans les cabinets de lecture du temps, après avoir paru dans les journaux, les œuvres de cet infatigable apôtre, auquel ne manqua même pas l'auréole de la cour d'assises. Le roman socialiste ne mourut pas avec Eugène Sue : il se releva et s'ennoblit après lui dans l'admirable odyssée des *Misérables* de Victor Hugo, mais pour retomber bientôt avec Félix Pyat, et quelques autres. De nos jours

Léon Cladel a essayé de le ranimer non sans quelque succès (*les Va-nu-pieds*).

Alexandre Dumas (1803-1870) est plus qu'un romancier, c'est toute une bibliothèque de romans. Cet homme extraordinaire, ce géant des lettres, dont la production dramatique suffirait à elle seule à nous confondre (plus de soixante pièces, dont quelques-unes, comme *Henri III et sa Cour*, joué avant *Hernani*, et le fameux drame d'*Antony*, comptent parmi les œuvres marquantes du siècle), trouva le moyen d'être par-dessus le marché un historiographe, un touriste, un critique, quelque peu un homme politique, un coureur d'aventures sur terre et sur mer, et d'écrire une telle quantité de romans que l'on serait fort en peine d'en dénombrer exactement le chiffre. Un procès qu'il eut en 1847 avec quelques directeurs de journaux démontra qu'il s'était engagé à livrer cette année-là plus de texte que n'aurait pu en transcrire le plus habile copiste ! Les revenus de sa plume atteignaient près de deux cent mille francs, aussitôt dévorés, avec lesquels l'auteur s'offrait un palais magnifique, un théâtre à lui, un journal à lui, etc. : à tel point que l'existence de cet homme de lettres du XIXe siècle semblera un conte de fée à ceux du XXe. A vrai dire, il était bien un peu aidé dans cette tâche surhumaine, comme l'indique le titre d'un pamphlet paru à cette époque : *Fabrique de romans Alexandre Dumas et Cie* (1845, par Eugène de Mirecourt). Dans cette *compagnie* assez nombreuse, citons un homme de mérite, qui eût eu le droit de revendiquer pour lui un peu de cette gloire si follement acquise et si follement dépensée, Auguste Maquet. Mais au-dessus des collaborateurs planait toujours le maître, le grand *impresario*, dirigeant tout, surveillant tout, tenant toujours bureau ouvert d'improvisation et de verve, où l'on n'avait qu'à puiser.

Le plus curieux, c'est que cette œuvre industrielle se trouva être aussi une œuvre très digne de compter dans l'histoire de la littérature à la fois par l'influence qu'elle exerça, et par ses défauts et qualités propres.

Où Dumas mérite d'occuper une place considérable, c'est dans la destinée du roman historique en France. On sait combien ce genre, si naturel et si indispensable qu'il se retrouve dans la littérature de presque tous les peuples, végétait chez nous depuis près de deux siècles, confondu d'abord avec le roman d'aventures fantaisistes, puis avec les mémoires mal romancés; Vigny venait à peine de l'organiser et de le créer vraiment à nouveau avec *Cinq-Mars* et les épisodes de *Stello ;* Mérimée venait d'en assurer la vogue avec sa jolie *Chronique de Charles IX*, Hugo de l'illustrer avec son éblouissante *Notre-Dame de Paris*, quand il tomba dans les mains redoutables d'Alexandre Dumas. Du coup, adieu Walter Scott ! Le roman historique retrouvait son La Calprenède, un La Calprenède du XIXe siècle, plus gai, plus habile, encore plus gascon, qui excellait à mettre l'histoire en feuilletons, bien mieux que Mascarille ne la mettait jadis en madrigaux, et à faire parler Anne d'Autriche ou Mazarin de la façon la plus divertissante du monde. Le vieux Courtilz de Sandras fut tout étonné de revivre sous la forme pimpante des *Trois Mousquetaires* (1844 et son d'Artagnan trouva d'agréables partenaires dans Athos, Porthos et Aramis. Le succès du roman fut colossal, et ne fut balancé que par celui de *Vingt ans après* (1845), du *Vicomte de Bragelonne* (1847), de *Monte-Christo* (1845), de la *Reine Margot*, du *Chevalier de Maison-Rouge*, etc., etc. Le roman historique, œuvre délicate et fragile entre toutes, ne put supporter un tel excès de gloire ; il mourut de sa belle mort, tué sous le roman d'aventures qui prenait là une belle revanche, quoique un peu tardive, contre les anathèmes de Boileau.

D'ailleurs ces romans de Dumas sont loin d'être sans mérite. On y trouve un gaspillage effréné de certains dons qui sont les qualités maîtresses du romancier : une imagination débordante et inépuisable, une fécondité d'inventions qui n'a jamais été égalée, une prestigieuse habileté pour nouer et dénouer une intrigue, pour habiller et camper des personnages, pour créer la mise en scène, et par-dessus tout la manifestation ingénue d'un moi triomphant, qui déborde dans toutes ces œuvres, qui hâble, qui rit, qui est bon enfant, et qui fait les délices de la foule. De psychologie peu ou point, de style pas davantage ; mais qu'importe, quand on s'appelle Alexandre Dumas, et qu'on est le plus grand amuseur qui ait jamais paru dans les lettres françaises? Voilà un titre de génie qui dispense de tout, et qui en effet en vaut bien d'autres.

L'essor donné au roman par Al. Dumas est tel, qu'il serait impossible de rappeler ici, je ne dis pas tous les auteurs, mais seulement tous ceux qui ont été célèbres tour à tour depuis un demi-siècle. Parmi les plus connus, mentionnons Frédéric Soulié (1800-1847), dont les deux meilleurs romans (*le Lion amoureux* et *les Mémoires du Diable*) sont antérieurs aux *Trois Mousquetaires*, et dont le talent essentiellement dramatique alla se perdre dans le gouffre du feuilleton quotidien ; Paul Féval, dont le *Bossu* reste une des œuvres les plus vives et les plus amusantes de cette époque ; Ponson du Terrail (1829-1871), dont le trop fameux *Rocambole* marque la dégradation du genre, et, par ses puériles et énormes invraisemblances, par la médiocrité du style, ne relève pour ainsi dire plus de la littérature. A plus forte raison nous abstiendrons-nous de signaler les noms des auteurs et les titres des romans chers aujourd'hui aux lecteurs du *Petit Journal* et des autres feuilles populaires : ce n'est pas qu'il n'y ait parfois un réel talent dépensé dans ces productions éphémères : l'his-

toire du roman-feuilleton méritera peut-être un jour d'être écrite ; mais jusqu'à nouvel ordre sa place doit être plus que modeste dans l'histoire générale des lettres.

Paul de Kock (1794-1871) partagea avec Eugène Sue et Alexandre Dumas le triumvirat du roman-feuilleton[1]. On nous saura gré de ne pas insister longtemps sur cet auteur, moins à cause du caractère même de ses écrits que de la réputation équivoque dont on ne saurait plus aujourd'hui les défaire. Avec lui reparaît dans le roman la veine proprement gauloise, que la mélancolie des descendants de René avait étouffée pour un temps. Cette gaieté, populaire et bourgeoise, manque évidemment de distinction, et recherche trop souvent les allusions polissonnes : elle est pourtant moins immorale que les élégances perverses du XVIII[e] siècle et les lugubres saletés qui s'étalent dans quelques-uns de nos romans contemporains : voilà pourquoi il faut mettre *Gustave* ou *le Mauvais sujet*, la *Laitière de Montfermeil* et les autres joyeux récits de Paul de Kock au rang non pas des œuvres honteuses, mais simplement des œuvres gaillardes de notre littérature.

Le roman, en se donnant pour mission de plaire surtout au peuple, perdait sans doute une grande part de sa valeur esthétique et littéraire, mais il s'ouvrait du même coup des horizons tout nouveaux et inexplorés. Tout ce qui peut éveiller la curiosité humaine est devenu depuis lors matière à roman, le moindre fait-divers, un beau crime, un drame judiciaire retentissant : c'est le triomphe du reportage dans la littérature. On doit signaler pourtant quelques essais plus heureux dans le genre du roman maritime ou pittoresque, qu'avait inauguré Eugène Sue (et avant

1. Il avait débuté dans le roman avant cette époque, dès 1820, et ses plus jolis livres datent peut-être de cette première période, où le *feuilleton* était encore inconnu.

lui Gomberville dans son *Polexandre*) : Gustave Aimard, Élie Berthet, Gabriel Ferry (*le Coureur des Bois*) nous ont laissé des tableaux singulièrement vifs et colorés, encore que peu exacts, des mœurs américaines ; Alfred Assolant a mêlé aux *Aventures du Capitaine Corcoran* un grain de fantaisie parisienne. Enfin dans le genre du roman géographique et scientifique, M. Jules Verne compte de nos jours presque autant de succès qu'il a composé de livres, et il a pour lui les suffrages de toute la jeunesse.

Bien des noms seraient encore à citer parmi les romanciers disparus auxquels s'est attachée depuis quarante ans la faveur populaire, ceux d'Amédée Achard, de Léopold Stapleaux, de Louis Ulbach, et de bien d'autres encore.

Mais il est juste de faire une place à part à deux genres que leur excellence morale rend particulièrement recommandables. C'est d'abord le roman enfantin, genre délicat et difficile entre tous, dont Madame de Ségur, Stahl et Girardin ont laissé de si jolis spécimens. C'est enfin le roman national, que le talent si franc et si honnête d'Erckmann-Chatrian a popularisé parmi nous (**M. Erckmann**, né en 1822 ; **Chatrian**, 1826-1888). Dans le cadre un peu monotone, mais frais et gracieux, des mœurs villageoises, les auteurs ont placé des scènes militaires et patriotiques d'une haute moralité : horreur pour les maux de la guerre, enthousiasme pour toutes les grandes et généreuses idées de la Révolution, tels sont les sentiments que nous inspirent ces livres, qu'ils soient une simple idylle, comme l'*Ami Fritz* (1864) ou un récit tout vibrant de ferveur républicaine, comme *Madame Thérèse* (1863). Ajoutons que la scène de ces petits drames est toujours dans les Vosges ou sur le Rhin, et que ce titre de romans alsaciens suffirait à nous les rendre deux fois chers.

ALEXANDRE DUMAS (1803-1870).

115.

Les mousquetaires de M. de Tréville.

Débraillés, avinés, écorchés, les mousquetaires du roi, ou plutôt ceux de M. de Tréville, s'épandaient dans les cabarets, dans les promenades, dans les jeux publics, criant fort et retroussant leurs moustaches, faisant sonner leurs épées, heurtant avec volupté les gardes de M. le cardinal, quand ils les rencontraient; puis dégaînant en pleine rue, avec mille plaisanteries; tués quelquefois, mais sûrs dans ce cas d'être pleurés et vengés; tuant souvent, et sûrs alors de ne pas moisir en prison, M. de Tréville était là pour les réclamer. Aussi M. de Tréville était-il loué sur toutes les gammes par ces hommes qui l'adoraient et qui, tout gens de sac et de corde qu'ils étaient, tremblaient devant lui comme des écoliers devant leur maître, obéissant au moindre mot, et prêts à se faire tuer pour laver le moindre reproche.

ALEXANDRE DUMAS.
Les trois Mousquetaires.

... La cour de l'hôtel de Tréville, située rue du Vieux-Colombier, ressemblait à un camp, et cela dès six heures du matin en été et dès huit heures en hiver. Cinquante à soixante mousquetaires, qui semblaient s'y relayer pour présenter un nombre toujours imposant, s'y promenaient sans cesse, armés en guerre, et prêts à tout. Le long d'un de ces grands escaliers, sur l'emplacement desquels notre civilisation bâtirait une maison tout entière, montaient et descendaient les solliciteurs de Paris qui couraient après une faveur quelconque, les gentilshommes de province avides d'être enrôlés, et les laquais, chamarrés de toutes couleurs, qui venaient apporter à M. de Tréville des messages de leurs maîtres. Dans l'antichambre, sur de longues banquettes circulaires, reposaient les élus, c'est-à-dire ceux qui étaient convoqués. Un bourdonnement durait là depuis le matin jusqu'au soir, tandis que M. de Tréville, dans son cabinet contigu à cette antichambre, recevait les visites, écoutait les plaintes, donnait ses ordres, et, comme le roi à son balcon du Louvre, n'avait qu'à se

mettre à sa fenêtre pour passer la revue des hommes et des armes.

Le jour où d'Artagnan se présenta, l'assemblée était imposante, surtout pour un provincial arrivant de sa province ; il est vrai que ce provincial était Gascon, et que surtout à cette époque les compatriotes de d'Artagnan avaient la réputation de ne point facilement se laisser intimider. En effet, une fois qu'on avait franchi la porte massive, chevillée de longs clous à tête quadrangulaire, on tombait au milieu d'une troupe de gens d'épée qui se croisaient dans la cour, s'interpellant, se querellant et jouant entre eux. Pour se frayer un passage au milieu de toutes ces vagues tourbillonnantes, il eût fallu être officier, grand seigneur ou jolie femme.

Ce fut donc au milieu de cette cohue et de ce désordre que notre jeune homme s'avança le cœur palpitant, rangeant sa longue rapière le long de ses jambes maigres, et tenant une main au rebord de son feutre avec ce demi-sourire de provincial embarrassé qui veut faire bonne contenance. Avait-il dépassé un groupe, alors il respirait plus librement; mais il comprenait qu'on se retournait pour le regarder, et pour la première fois de sa vie d'Artagnan, qui jusqu'à ce jour avait eu assez bonne opinion de lui-même, se trouva ridicule.

Arrivé à l'escalier, ce fut pis encore : il y avait sur les premières marches quatre mousquetaires qui se divertissaient à l'exercice suivant, tandis que dix ou douze de leurs camarades attendaient sur le palier que leur tour vînt de prendre place à la partie.

Un d'eux, placé sur le degré supérieur, l'épée nue à la main, empêchait ou du moins s'efforçait d'empêcher les trois autres de monter.

Ces trois autres s'escrimaient contre lui de leurs épées fort agiles. D'Artagnan prit d'abord ces fers pour des fleurets d'escrime, il les crut boutonnés : mais il reconnut bientôt à certaines égratignures que chaque arme, au contraire, était affilée et aiguisée à souhait, et à chacune de ces égratignures, non seulement les spectateurs, mais encore les acteurs riaient comme des fous.

Celui qui occupait le degré en ce moment tenait merveilleusement ses adversaires en respect. On faisait cercle au-

tour d'eux : la condition portait qu'à chaque coup le touché quitterait la partie en perdant son tour d'audience au profit du toucheur. En cinq minutes trois furent effleurés, l'un au poignet, l'autre au menton, l'autre à l'oreille, par le défenseur du degré, qui lui-même ne fut pas atteint; adresse qui lui valut, selon les conventions arrêtées, trois tours de faveur.

Si difficile, non pas qu'il fût, mais qu'il voulût être à étonner, ce passe-temps étonna notre jeune voyageur; il avait vu dans sa province, cette terre où s'échauffent cependant si promptement les têtes, un peu plus de préliminaires aux duels, et la gasconnade de ces quatre joueurs lui parut la plus forte de celles qu'il avait ouïes jusqu alors, même en Gascogne. Il se crut transporté dans ce fameux pays des géants où Gulliver alla depuis et eut si grand'peur; et cependant il n'était pas au bout : restaient le palier et l'antichambre.

Sur le palier on ne se battait plus, on racontait des histoires de femmes, et dans l'antichambre des histoires de cour. Sur le palier d'Artagnan rougit, dans l'antichambre il frissonna... Mais si son amour pour les bonnes mœurs fut choqué sur le palier, son respect pour le cardinal fut scandalisé dans l'antichambre. Là, à son grand étonnement, d'Artagnan entendait critiquer tout haut la politique qui faisait trembler l'Europe, et la vie privée du cardinal, que tant de hauts et puissants seigneurs avaient été punis d'avoir tenté d'approfondir : ce grand homme, vénéré par M. d'Artagnan le père, servait de risée aux mousquetaires de M. de Tréville, qui raillaient ses jambes cagneuses et son dos voûté : quelques-uns chantaient des noëls sur Madame d'Aiguillon, sa maîtresse, et Madame de Combalet, sa nièce, tandis que les autres liaient des parties contre les pages et les gardes du cardinal duc, toutes choses qui paraissaient à d'Artagnan de monstrueuses impossibilités.

... Cependant d'Artagnan, un peu revenu de sa surprise première, eut le loisir d'étudier un peu les costumes et les physionomies.

(*Les Trois Mousquetaires*, 1re partie, ch. 2.)

— Calmann Lévy, éditeur. —

ERCKMANN-CHATRIAN[1].

116.

LES FRANÇAIS A ANSTATT.

ERCKMANN-CHATRIAN. *Mme Thérèse.*

En novembre 1793, les Français arrivent de nuit à Anstatt, dans les Vosges allemandes : c'est un enfant, le petit Fritzel, qui raconte la scène.

Je me couchai rêvant de bonnes choses, et ne tardai point à m'endormir comme un bienheureux.

Cela durait depuis assez longtemps, mais il faisait encore nuit, et la lune brillait en face de ma petite fenêtre, lorsque je fus éveillé par un tumulte étrange; on aurait dit que tout le village était en l'air : les portes s'ouvraient et se refermaient au loin, une foule de pas traversaient les mares boueuses de la rue. En même temps, j'entendais aller et venir dans notre maison, et des reflets pourpres miroitaient sur mes vitres.

Qu'on se figure mon épouvante.

Après avoir écouté, je me levai doucement et j'ouvris une fenêtre. Toute la rue était pleine de monde, et non seulement la rue, mais encore les petits jardins et les ruelles aux environs; rien que de grands gaillards, coiffés d'immenses chapeaux à cornes, revêtus de longs habits bleus à parements rouges, — de larges baudriers blancs en travers, — et la grande queue pendant sur le dos; sans parler des sabres et des gibernes, qui leur ballottaient au bas des reins, et que je voyais pour la première fois. Ils avaient mis leurs fusils en faisceaux devant notre grange; deux sentinelles se promenaient autour; les autres entraient dans les maisons comme chez eux.

Au coin de l'écurie trois chevaux piaffaient. Plus loin, devant la boucherie de Sépel, de l'autre côté de la place, aux crocs du mur où l'on écorchait les veaux, était pendu tout un bœuf, à la lueur d'un grand feu qui montait et descendait, illuminant la place ; sa tête et son dos traînaient

1. Nom collectif. M. Erckmann, né à Phalsbourg en 1822. Chatrian, né à Soldadenthal en 1826, mort en 1890.

à terre. Un de ces hommes, les manches de sa chemise retroussées autour de ses bras musculeux, le dépouillait; il l'avait fendu de haut en bas; les entrailles bleues coulaient sur la boue avec le sang. La figure de cet homme, avec son cou nu et sa tignasse, était terrible à voir.

Je compris aussitôt que les Républicains avaient surpris le village, et, tout en m'habillant, j'invoquai le secours de l'empereur Joseph, dont M. Karolus Richter me parlait si souvent.

Les Français étaient arrivés durant notre premier sommeil, et depuis deux heures au moins, car lorsque je me penchai pour descendre, j'en vis trois, également en manches de chemise comme le boucher, qui retiraient le pain de notre four avec la pelle. Ils avaient épargné la peine de cuire à Lisbeth, comme l'autre avait épargné le peine de tuer à Sépel. Ces gens savaient tout faire, rien ne les embarrassait.

Lisbeth, assise dans un coin, les mains croisées sur ses genoux, les regardait d'un air assez paisible, sa première frayeur était passée. Elle me vit au haut de le rampe et s'écria :

— Fritzel, descends ! ils ne te feront pas de mal.

Alors je descendis, et ces hommes continuèrent leur ouvrage sans s'inquiéter de moi. La porte de l'allée à gauche était ouverte, et je voyais dans le fruitier deux autres Républicains en train de brasser la pâte d'une seconde et d'une troisième fournée. Enfin à droite, par la porte de la salle entre-bâillée, je voyais l'oncle Jacob assis près de la table, sur une chaise, tandis qu'un homme vigoureux, à gros favoris roux, le nez court et rond, les sourcils saillants, les oreilles écartées de la tête et la tignasse couleur de chanvre, grosse comme le bras, pendant entre les deux épaules, était installé dans le fauteuil, et déchiquetait un de nos jambons avec appétit. On ne voyait que ses gros poings bruns aller et venir, la fourchette dans l'un, le couteau dans l'autre, et ses grosses joues musculeuses trembloter. De temps en temps, il prenait le verre, levait le coude, buvait un bon coup et poursuivait.

Il avait des épaulettes couleur de plomb, un grand sabre à fourreau de cuir dont la coquille remontait derrière son coude, et des bottes tellement couvertes de boue, qu'on

ne voyait plus que la glèbe jaune qui commençait à sécher. Son chapeau, posé sur le buffet, laissait pendre un bouquet de plumes rouges, qui s'agitaient au courant d'air, car, malgré le froid, les fenêtres restaient ouvertes : une sentinelle passait derrière, l'arme au bras, et s'arrêtait de temps en temps pour jeter un coup d'œil sur la table.

Tout en déchiquetant, l'homme aux gros favoris parlait d'une voix brusque :

— Ainsi, tu es médecin? disait-il à l'oncle.

— Oui, monsieur le commandant.

— Appelle-moi « commandant » tout court, ou « citoyen commandant », je te l'ai déjà dit : les « monsieur » et les « madame » sont passés de mode. Mais, pour en revenir à nos moutons, tu dois connaître le pays; un médecin de campagne est toujours sur les quatre chemins. A combien sommes-nous de Kaiserlautern ?

— A sept lieues, commandant.

— Et de Pirmasens?

— A huit environ.

— Et de Landau?

— Je crois à cinq bonnes lieues.

— Je crois.... à peu près.... environ... est-ce ainsi qu'un homme du pays doit parler ? Écoute, tu m'as l'air d'avoir peur; tu crains que, si les habits blancs passent par ici, on ne te pende pour les renseignements que tu m'auras donnés. Ote-toi cette idée de la tête : la République française te protège.

Et, regardant l'oncle en face, de ses yeux gris :

— A la santé de la République une et indivisible! fit-il en levant son verre.

Ils trinquèrent ensemble, et l'oncle, tout pâle, but à la République.

Suit une vive altercation entre les deux hommes, l'oncle Jacob prétendant qu'il n'y a pas d'Autrichiens à Réethâl, et le commandant assurant que l'oncle Jacob ment et veut le tromper : il menace de le faire fusiller. Le petit Fritzel se rapproche de son oncle pour le défendre. Par bonheur une carte est accrochée au mur, on la consulte, et tout s'explique : il

y a deux Réethâl. Le commandant met cette carte en réquisition pour le service de la République.

L'oncle Jacob avait repris son assurance. Le commandant qui me regardait alors lui demanda :

— C'est ton fils ?

— Non, c'est mon neveu.

— Un petit gaillard solidement bâti : quand je l'ai vu tout à l'heure arriver à ton secours, cela m'a fait plaisir. Allons, approche, dit-il en m'attirant par le bras.

Il me passa la main dans les cheveux et dit d'une voix un peu rude, mais bonne tout de même :

— Élève ce garçon-là dans l'amour des droits de l'homme. Au lieu de garder les vaches, il peut devenir commandant ou général comme un autre. Maintenant toutes les portes sont ouvertes, toutes les places sont à prendre ; il ne faut que du cœur et de la chance pour réussir. Moi, tel que tu me vois, je suis le fils d'un forgeron de Sarguemines. Sans la République, je taperais encore sur l'enclume ; notre grand flandrin de vicomte qui est avec les habits blancs serait un aigle par la grâce de Dieu, et moi je serais un âne ; au lieu que c'est tout le contraire par la grâce de la Révolution !

Il vida brusquement son verre et fermant à demi les yeux avec finesse :

— Ça fait une petite différence, dit-il.

A côté du jambon se trouvait une de nos galettes que les Républicains avaient cuite d'abord avec la première fournée ; le commandant m'en coupa un morceau.

— Avale-moi ça hardiment, dit-il tout à fait de bonne humeur, et tâche de devenir un homme.

... Il s'accouda de nouveau sur la carte, la tête entre les mains.

Le jour grisâtre commençait à poindre dehors ; on voyait l'ombre de la sentinelle se promener l'arme au bras devant nos fenêtres. Une sorte de silence s'était établi ; bon nombre de Républicains dormaient sans doute, la tête sur le sac, autour des grands feux qu'ils avaient allumés, d'autres dans les maisons. La pendule allait lentement, le feu pétillait toujours dans la cuisine.

(*Madame Thérèse*, II.)

— Hetzel, éditeur. —

LES ROMANCIERS CONTEMPORAINS

M. VICTOR CHERBULIEZ

Né à Genève en 1829.

M. Victor Cherbuliez reste, après Octave Feuillet et Jules Sandeau, un des fidèles champions de ce qu'on appelle le roman idéaliste. Son talent distingué s'est toujours montré réfractaire aux hardiesses des réalistes et des naturalistes. M. Cherbuliez affectionne les intrigues romanesques (*le Roman d'une honnête femme, l'Idée de Jean Têterol*), et même les aventures extraordinaires (*le Comte Kostia, l'Aventure de Ladislas Bolski*, etc.); mais il traite ces sujets sans bizarrerie et sans affectation d'exotisme ; son observation est délicate et aisée, son style élégant ; il excelle surtout à donner à ses récits et à ses personnages un tour spirituel et piquant, qui est la marque peut-être un peu uniforme de ses créations.

117.

TÊTE FOLLE.

M. VICTOR CHERBULIEZ
Miss Rovel.

Ces deux lettres sont tirées d'une des œuvres les plus fines et les plus charmantes de l'auteur. Miss Meg Rovel est une jeune écervelée, dont le bon cœur finira par s'assagir un jour : elle s'est sauvée de chez Mlle Agathe Ferray, vieille fille dévouée et un peu

prêcheuse, qui en avait la garde, et elle est allée rejoindre à Lucerne sa mère, lady Rovel, femme futile et évaporée. C'est de là qu'elle écrit à sa vieille amie.

Lucerne, 23 septembre.

« Vous êtes donc en vie, mademoiselle? J'en suis charmée; mais trop de morale, miss Agathe, un peu trop de morale! Dix brasses de fond ; j'ai perdu terre, barboté et failli me noyer. Pour vous punir je veux vous raconter deux petites histoires, qui sans doute vous scandaliseront beaucoup. J'ai toujours aimé à vous scandaliser ; quand je vous parlais de certaines choses ou de certaines gens, vous aviez une façon de froncer le bout du nez qui faisait mes délices. M'écoutez-vous, mademoiselle?

« Avant-hier nous sommes allés en barque jusqu'à Gersau. Jeunes et vieux, hommes et femmes, nous étions cinquante, ou il ne s'en faut guère; c'était une fête que le duc de B... donnait à maman. Figurez-vous le plus beau temps du monde, un lac frisotté qui parlait tout bas, une grande barque pontée, des drapeaux et des flammes partout, des bateliers aussi pavoisés que leurs mâts, des jonchées de fleurs, un air parfumé, trois harpes, quatre violons, deux hautbois, une collation merveilleuse, des vins blancs, des vins roses, des vins paillets, qui moussaient comme mon cœur, miss Agathe, comme mon cœur. Le vin, les fleurs, la musique, — quand nous arrivâmes, j'étais un peu folle et je croyais voir danser les montagnes ; il paraît que cela leur arrive. Nous débarquons, on fait la haie pour nous regarder. Voilà qu'un homme essoufflé fend la presse pour venir à nous. Il était de noir habillé, portait un grand chapeau à bords rabattus. C'était un missionnaire wesleyen, ainsi appelle-t-on ce genre d'animaux. D'un air résolu, il se plante devant maman, lui barre le passage. On veut l'écarter, elle fait signe qu'on ne le dérange point. Il tousse une fois, deux fois, et entame une harangue où il était question de beaucoup de choses, de la brièveté de la vie, de la vanité des plaisirs, des bons et des mauvais exemples, de l'âme immortelle, de la grâce efficace, du jugement dernier, de l'enfer et du paradis; — j'en passe et des meilleures, ne vous ai-je pas dit que j'avais dans

ce moment les idées un peu confuses ? En parlant, il tenait les yeux baissés, à demi clos. Maman le regardait, d'un air fort doux, belle comme un ange, avec un sourire capable de faire tourner la tête à tous les missionnaires qui en ont une. Celui-ci s'avise de rouvrir les yeux, de les lever; il aperçoit cette beauté, ce sourire, perd le fil de son sermon, s'embarrasse, balbutie, demeure court. Maman continuait de sourire : « Je vous remercie de vos excellentes intentions, lui dit-elle en lui tendant la main; mais que voulez-vous ? nous n'aimons pas la vie bête. » Là-dessus elle l'invita à dîner. Le pauvre homme ne trouve pas un mot, fait le plongeon, disparaît. Miss Agathe, vos intentions valent celles d'un wesleyen; mais m'entendez-vous ? nous n'aimons pas la vie bète.

« Autre chanson. Je suis allée hier soir à mon premier bal, un grand bal par souscription dans les grands salons du grand Hôtel national. Maman avait refusé d'abord de m'y conduire sous prétexte que je suis trop jeune, qu'on ne danse pas si matin. Je lui ai répliqué que dans dix mois et vingt jours j'aurais dix-huit ans, qu'au surplus elle m'avait solennellement promis de ne me rien refuser. Elle a été prise. Vous dire ce que j'éprouvai en entrant dans cette grande salle éclairée *a giorno*... ce fut bien autre chose que sur la barque pontée. Une folie s'empara de moi; par intervalles, je rongeais avec fureur le bout de mes gants, et maman me regardait de travers pour m'avertir que cela ne se pratique pas dans le grand monde. Le bal s'ouvre, je m'accroche au bras d'un joli prince russe, qui est un valseur accompli; il s'était chargé de patronner mes débuts.

« Si vous n'avez jamais valsé, miss Agathe, vous n'avez jamais vécu. Arrosez vos plates-bandes, mes bonnes gens, mais ne parlez de rien, car vous ignorez tout. Tourner en rond, la tête à moitié perdue, voilà la vie ; le reste ne vaut pas la peine qu'on en parle. Il me semblait qu'un tourbillon venait de m'emporter au dixième ciel. Tout à coup, je pousse un cri. C'était bête; mais si je n'avais pas crié, je tombais morte. Mon prince russe s'arrête, s'inquiète, s'enquiert. Je ne pouvais pas lui répondre que j'avais crié par excès de joie, j'ai prétendu que le pied m'avait tourné, que ce n'était rien et nous nous sommes envolés

de plus belle. Arrosez vos plates-bandes, vous dis-je, mais sachez que partout ailleurs qu'à l'Ermitage on prend miss Rovel au sérieux, qu'hier elle a fait sensation, qu'elle était entourée, admirée, courtisée, qu'on se disputait ses regards et une petite place sur son carnet. Miséricorde céleste! j'ai dit à mes adorateurs bien des sottises, miss Agathe, car je ne savais plus où j'en étais, et je laissais partir tout ce qui me passait par l'esprit. Cependant notre vertu n'a point souffert; quand ces messieurs essayaient de s'émanciper, je les regardais avec de grands yeux candides, et ils demeuraient court, comme le wesleyen.

« Apprenez pour votre gouverne, miss Agathe, qu'il est des hommes qu'il faut contenir, et d'autres qu'il est bon d'encourager. Cela est vrai surtout des barons allemands lorsqu'ils sont très bons et très timides. Il en est un qui a de grands yeux rêveurs et ne dit jamais rien, on l'a surnommé une romance sans parole. Je le rencontre quelquefois au bord du lac, il s'arrête pour me saluer et devient aussi pourpre que la barrette d'un cardinal. Hier, après m'avoir mangé des yeux pendant la moitié de la nuit, sur les quatre heures il prend son courage à deux mains et me demande une polka. Pour le contenter j'ai fait faux bond à quelqu'un; je me piquais de faire parler cette romance, je fus coquette, provocante. Ma coiffure se défait, je passe dans un petit cabinet pour la raccommoder. Tandis que, debout devant une glace, je me rajuste lentement, la romance changeait à tout moment de couleur, et enfin n'y tenant plus, elle murmure tout bas à mon oreille qu'elle m'adore. « Monsieur, lui répartis-je, on ne dit ces choses-là qu'à genoux. » Le nigaud me prend au mot. Je pars d'un éclat de rire, maman paraît, voit un homme à mes genoux, se fâche tout rouge. Je lui ai rappelé qu'elle m'avait promis de ne pas me gronder. Elle a été encore prise.

« La morale, miss Agathe, c'est beau, mais c'est confus, c'est embrouillé. Le plaisir est bien plus clair, et je connais un loup-garou[1] qui prétend que ce qu'il y a de plus précieux ici-bas, c'est une idée claire. Quand je m'amuse il n'y a pas moyen d'en douter. C'est égal, dites-moi bien

1. M. Raymond Ferray, frère de Mlle Agathe. Miss Rovel l'épousera au dénouement.

ce que vous pensez de mes histoires, et querellez-moi, — le plaisir excepté, rien n'est plus amusant qu'une querelle. Miss Agathe, je vous déclare qu'après maman et la valse, vous êtes ce que j'aime le plus au monde : décidément les poissons ne viennent qu'à la queue [1]. »

M[lle] Ferray fronça plus d'une fois le bout du nez en lisant cette seconde lettre. Elle y fit la réponse que voici :

« Ce que je pense de vos histoires, ma chère enfant? Il me semble d'abord que les missionnaires wesleyens sont moins ridicules que vous ne le dites. Celui dont vous me parlez, que son discours fût bon ou mauvais, a dû faire quelque effort de courage pour le débiter. Or j'admire toujours le courage, et je ne me moque jamais de ce que j'admire.

« Il me semble aussi que je ne sais pas trop ce qu'il faut entendre par la *vie bête*. Si faire passer ses devoirs avant ses plaisirs est le fait d'une oie, je suis du parti des oies et je serais fière d'être admise dans la basse-cour.

« J'estime que si le parfait bonheur consiste à tourner en rond, la tête perdue, il faut l'aller chercher parmi les toupies. Vous placiez plus haut votre idéal, miss Rovel, quand vous décrétiez que le souverain bien est d'être poisson. Les truites, tant que faire se peut, s'appliquent à conserver la tête que le ciel leur a donnée, et soyez-sûre que le ciel ne nous donne pas une tête pour que nous la perdions.

« Je crains que vous n'ayez tort de dire à vos danseurs tout ce qui vous vient à l'esprit. Je lisais l'autre jour dans un livre fort bien écrit que rien ne rafraîchit plus le sang que le souvenir d'une sottise qu'on n'a pas dite.

« Je pense enfin que les sottises qu'on fait sont encore plus regrettables que celles qu'on dit. C'est en faire une grosse que de prendre plaisir à voir un homme à genoux. Il est certain, avéré, patent que vous avez de beaux yeux, miss Rovel. En doutez-vous, que vous teniez à le prouver?

« Après avoir médité votre lettre, j'ai rêvé d'une jolie barque qui descendait rapidemment au fil de l'eau. J'ai eu peur ; je me défie des rivières, des bas-fonds, des remous,

1. Dans une lettre précédente, elle déclarait que le parfait bonheur consistait à être poisson.

des brisants. Je vous en supplie, que votre bon sens aille bien vite s'asseoir au gouvernail. C'est le pilote que je vous souhaite ; bien entendu que le bon sens consiste, non à se refuser les plaisirs permis, mais à savoir bien exactement ce que valent toutes les marchandises de ce pauvre monde, choses et hommes, bêtes et gens.

« Vous voilà quitte de mes longues morales. Il ne me reste plus qu'à vous dire que je vous aime de toutes mes forces. Cette maison a un air de chagrin, de langueur, de délaissement; les mouches même s'y ennuient. Mes rosiers que vous n'admirez plus, les arbres du verger, le ruisseau, tout le monde ici vous regrette ; — l'Ermitage se souvient d'une demoiselle qui ressemblait parfois à une évaporée, et qui ne laissait pas de raisonner très juste quand elle voulait bien s'en donner la peine et résister à ses fantaisies. Ma chère blonde, après mon frère vous êtes ce que j'aime le mieux. Hélas ! je ne viens dans votre cœur qu'après la valse ; à peine ai-je le pas sur les poissons. Il faut avoir plus de dix-sept ans pour deviner le prix d'une amitié sincère, fût-elle un peu grondeuse ; vous y viendrez, ma belle. En attendant je baise tendrement vos cheveux blonds. Vous avez du goût pour les romances sans paroles, tâchez d'en avoir un peu pour les paroles sans romances; cela m'encouragerait à vous écrire. Votre vieille amie, qui boite plus bas depuis qu'elle n'a plus le plaisir de vous voir. »

(*Miss Rovel*, v.)

— Hachette et Cie, éditeurs. —

M. GUSTAVE DROZ

Né à Paris en 1832.

M. Gustave Droz est le populaire auteur de *Monsieur, Madame et Bébé*. Sa plume élégante et fine aime à peindre les sentiments tendres et honnêtes, les joies du mariage, celles de la maternité. Mais M. Droz n'est pas un moraliste fâcheux, il est un conteur spirituel, gracieux et souriant. Ses héros sont le plus souvent

des humbles, des enfants, des jeunes filles ; ici, c'est une pauvre vieille servante de curé de campagne.

118.

La servante de M. le Curé.

M. GUSTAVE DROZ
Autour d'une source.

Cette mère Hilaire était une petite vieille rondelette, aux yeux brillants, vive, alerte, énergique, trottinant à pas menus, fouillant, furetant partout et adorant son curé. Elle habitait dans une maison voisine du presbytère ; mais on l'y rencontrait rarement, occupée qu'elle était à tenir le ménage du prêtre, à lui préparer ses repas, à lui raccommoder son linge, à mettre des pièces aux soutanes quand il le fallait, et il le fallait souvent. Elle opérait avec tant d'art et de patience, de tendresse, devrait-on dire, qu'il était presque impossible de voir les traces de son travail, et l'abbé Roche en effet ne s'en était jamais aperçu. Elle ne voulait pas qu'on pût dire : Monsieur le curé porte des soutanes rapiécées. On n'est pas riche, mais on a son amour-propre. En outre, elle tenait les comptes du prêtre, qui ne s'y entendait pas du tout et fermait les yeux en puisant dans le petit tiroir où plus d'une fois la bonne vieille avait, sans qu'on en sût rien, glissé deux ou trois de ses propres écus. Elle les aimait pourtant bien sincèrement, ses pauvres écus ; mais il fallait avant tout que M. le curé ne fût pas gêné dans ses aumônes, et qu'un malheureux ne pût pas dire qu'ayant frappé au presbytère il s'en était retourné les mains vides.

D'ailleurs la tendresse de la mère Hilaire pour l'abbé Roche et la familiarité avec laquelle elle lui parlait s'expliquent par un mot : la vieille paysanne avait été la nourrice de cet enfant trouvé, devenu depuis curé de Grand-Fort-le-Haut. Elle lui avait servi de mère et lorsqu'il l'avait quittée pour entrer chez les sœurs, elle l'avait pleuré presque autant que si on lui eût enlevé son propre enfant. Bien d'autres chagrins plus grands que celui-là avaient depuis atteint la chère femme : elle avait perdu son fils unique, et cinq ans après son mari avait été tué par la chute d'un sapin, qu'il était en train d'abattre. Elle s'était donc trouvée seule avec des cheveux gris et personne à

aimer dans la maisonnette qu'elle avait à Virez, là où elle avait toujours vécu en compagnie des siens. Elle avait tâché de se faire à son isolement et elle avait supporté son sort pendant bien des années, mais lorsqu'elle avait su que le seul être qui lui restât, son enfant d'adoption, était nommé curé à trois lieues de là, à l'autre bout de la vallée, elle avait pris bien vite le chemin de Grand-Fort, se disant : « Je ne mourrai donc pas seule, je retrouve un de mes trois défunts. » Elle se le figurait enfant, tel qu'elle le voyait autrefois, jouant devant la maison, barbotant avec les canards, ou bien encore jeune homme, devenu grand et robuste comme elle l'avait aperçu lorsqu'il était allé lui faire visite avant d'entrer au séminaire.... Elle accourut donc à Grand-Fort, tout émue par ses souvenirs; mais lorsque ayant frappé à la porte du presbytère elle se trouva en face d'un homme fait, aux allures graves, au regard profond, elle resta interdite, ne sut plus que dire et sentit des larmes qui lui venaient aux yeux. Elle n'osait plus, son rêve s'envolait, son pot-au-lait se brisait en mille pièces. Cependant elle retrouvait bien dans le visage imposant du prêtre les traits de l'enfant et du jeune homme; c'était là son nez fin, arqué, son beau front large, son bon regard ouvert... Elle reconnaissait tout cela et se disait à elle-même : « S'il souriait, je verrais le petit creux qui est là tout près de sa bouche, je suis sûre qu'il y est encore. »

Mais il ne souriait pas, ne la reconnaissait même pas, car la douleur avait horriblement changé la vieille femme.

Au bout d'un instant elle fit un grand effort et dit :

« C'est moi la mère Hilaire, monsieur le curé, la mère Hilaire de Virez. »

Ah! cela ne fut pas long! Elle se sentit enlevée de terre et pressée si fort qu'elle ne pouvait plus respirer et murmurait :

« Monsieur, monsieur le curé! Tu vas... tu vas me casser, mon garçon. »

Et l'abbé Roche, l'embrassant au front, murmurait de son côté :

« Chère, chère bonne, c'est donc toi? Ah! ma chère bonne-maman! »

Il n'avait plus du tout son air grave; de grosses bonnes

larmes chaudes roulaient dans ses yeux, et en même temps il souriait de si bon cœur que le petit trou rond de la joue était là comme à demeure, ce qui réjouissait la bonne femme.

« Et qu'est-ce qui t'amène ici, mère Hilaire? fit l'abbé Roche au bout d'un instant.

— Dame! monsieur le curé, c'était le plaisir de vous voir, et puis... c'est-il bête, mon Dieu, voilà que je n'ose plus!... Faut vous dire que le bon Dieu m'a laissée toute seule; mon garçon est mort, et puis mon homme s'est fait tuer par un sapin qui l'a écrasé, il y aura dix ans la veille de Saint-Jean. Vous n'avez pas su cela, monsieur le curé?

— Mais non, mais non. Quel malheur!

— Ah! oui, un malheur! Vous ne vous souvenez pas... quand le père Hilaire vous menait aux fagots et que vous lui faisiez des niches... Excusez-moi, monsieur le curé, je parle là de choses qui sont si loin!

— Mais parle donc, mon amie, tu vois bien que tu me fais plaisir.

— Pour lors, je n'avais donc plus personne; mais voilà que le bon Dieu vous ramène! Dame! je me suis dit : Il n'a personne non plus, lui... et... les gens qui sont tout seuls... c'est naturel... quelquefois ça leur fait plaisir de se retrouver ensemble... et alors, si monsieur le curé n'avait pas de servante, je... »

L'abbé Roche regarda la paysanne avec une expression d'émotion si profonde qu'elle baissa les yeux.

« Tu m'aimes donc? fit-il.

— Je ne t'ai donc pas nourri, dis, je ne t'ai donc pas élevé? Si je l'aime! Tu as beau être curé et un fort homme et plus près du bon Dieu que moi, bien sûr, tu es toujours mon garçon... Il ne faut pas faire attention à ce que je rabâche, monsieur le curé, c'est plus fort que moi, je ne sais pas bien parler, je vous dis : tu. Ah! mon Dieu, je lui dis tu! mais je ferai attention maintenant.

— Appelle-moi comme autrefois, ma bonne, je t'en prie. »

Pour le coup elle fondit en larmes et en joignant les mains elle ajouta : « Faut-il qu'il soit bon, Seigneur, et pas fier! Voyez-vous, monsieur le curé, ça sera seulement quand il n'y aura pas de monde, que nous serons tout

seuls, en famille, puisque nous n'avons plus que nous deux de parents... Ah! non, il n'est pas fier. »

Elle disait tout cela à la hâte, avec émotion, s'arrêtant au milieu des phrases pour reprendre haleine. « Mais quand ça sera devant le monde, nous ne serons plus parents. Il faut tenir son rang, c'est bien juste, et puis quand ils seront partis, ah! dame alors je dirai : tu!... quand vous voudrez, monsieur le curé, et, une supposition que ça vous dérange, eh bien! vous direz : Mère Hilaire, tais-toi, et je me tairai, et ça ne me fâchera pas, mon garçon, mon fils. Moi qui n'ai plus personne que toi! que je t'embrasse donc tes grandes belles mains! Jésus, quel fort homme! et faut-il qu'il soit bon de ne pas me mettre à la porte après lui avoir dit des affaires comme ça! Un curé! mon garçon qui est curé! »

L'abbé Roche comprenait ce qu'il y avait de tendresse délicate dans les paroles de cette femme rappelant à chaque instant les liens de la parenté imaginaire qui l'unissait à lui. Le pauvre homme éprouvait une émotion délicieuse et d'autant plus profonde qu'en ravivant certaines douleurs intimes dont il ne s'était jamais plaint elle leur portait le plus efficace de tous les remèdes; mais sa nature vigoureuse n'avait point l'habitude des larmes, et les sanglots s'arrêtaient dans son gosier, montant et descendant comme les bulles d'air dans un niveau.

« Vois-tu, monsieur le curé, reprit la vieille dont le visage s'était épanoui, ici, chez toi, c'est bien convenable; mais il faut de l'ordre et tu n'as pas le temps d'en avoir. Il faut des rideaux aux fenêtres; qui les mettra, tes rideaux? Eh bien, et le linge à blanchir et tout à soigner, et le souper à faire? Vous me direz que vous aurez une servante; ça, c'est juste. C'est que les servantes, c'est encore un article où il y a bien du choix, bien du choix : ça casse tout, ça ne sait rien faire et ça demande des quarante écus comme un verre d'eau. Ça n'est pas tout, il ne te faut pas une jeunesse naturellement. On aura beau dire que le bon Dieu ne se mêle pas de ces affaires-là et qu'il n'a rien dit là-dessus;... enfin suffit. A toi, monsieur le curé, il ne te faut pas une jeunesse. J'ai ruminé comme ça le pour et le contre avant de venir, et j'ai bien vu que tu n'en trouverais jamais une qui fasse ton affaire aussi

bien que moi. D'ailleurs, il y a une chose; moi je ne me loue pas, je me donne; ayant une petite aisance, je n'ai pas besoin des quarante écus de l'autre et c'est autant que nous gagnons. Me voilà vieille; ce ménage va m'amuser, ça sera ma distraction. Je vendrai mon petit bien de Virez, j'achèterai tout près d'ici une maisonnette avec un bout de jardin, un coin d'écurie pour mon âne... et ça fait que je serai sûre de mourir près de toi, monsieur le curé. »

C'est ainsi que la mère Hilaire était devenue la gouvernante de l'abbé Roche.

(*Autour d'une Source*, IV.)
— Ollendorff, éditeur. —

M. LUDOVIC HALÉVY

Né à Paris en 1834.

M. Ludovic Halévy représente avant tout, dans le roman comme au théâtre, l'esprit parisien, la verve caustique, l'observation malicieuse des travers et des ridicules. Mais, si pétillant que soit l'esprit de M. Ludovic Halévy, il y a pourtant autre chose que de l'esprit dans ses romans. Dans *Criquette*, dans *Princesse* et surtout dans l'*Abbé Constantin*, la raillerie devient infiniment plus douce : l'auteur y fait preuve d'une sensibilité exquise et charmante, quoique un peu raffinée. L'auteur de *Froufrou*, de la *Belle Hélène* et des *Petites Cardinal* sait amollir son pinceau, et nous attendrir sur les malheurs d'une fillette abandonnée ou sur les vertus d'un vieux prêtre. Il sait aussi nous dire, comme pas un, ce qui se passe dans la tête et dans le cœur troublés d'une jeune fille de dix-huit ans.

119.

Une escapade.

M. LUDOVIC HALÉVY. *L'abbé Constantin.*

Miss Bettina aime le beau lieutenant d'artillerie Jean Raynaud, neveu de l'excellent abbé Constantin, et elle en est aimée. Mais, comme Bettina est fort riche, Jean, par délicatesse, n'ose pas lui déclarer son amour. Bettina, choquée de cette réserve, s'est montrée froide et méchante envers le jeune homme, à un bal donné par Mme Scott, sa sœur. Une fois rentrée dans sa chambre, elle songe que Jean va partir dans quelques heures pour les écoles à feu, et elle a regret de sa dureté.... Sa sœur la console, et lui fait promettre de dormir sagement.

Elle sortit. Bettina resta seule. Elle fut honnête. Elle fit pour s'endormir les efforts les plus sincères. Elle n'y réussit qu'à moitié. Elle tomba dans un demi-sommeil, dans un engourdissement qui la laissa flottante entre le rêve et la réalité. Elle avait promis de ne penser à rien et elle pensait à lui cependant, toujours à lui, rien qu'à lui, mais vaguement, confusément. Combien de temps se passa, elle n'aurait su le dire. Tout d'un coup, il lui sembla qu'on marchait dans sa chambre, elle entr'ouvrit les yeux et crut reconnaître sa sœur. D'une voix tout ensommeillée elle lui dit :

— Vous savez ? je l'aime.

— Chut, dormez ! dormez !

— Je dors.... je dors.

Elle s'endormit pour tout de bon, moins profondément cependant qu'à l'ordinaire, car, vers quatre heures du matin, un bruit la réveilla en sursaut qui, la veille, n'aurait aucunement troublé son sommeil. Une pluie tombait, torrentielle, et venait battre contre les deux grandes fenêtres de la chambre de Bettina.

— Oh ! la pluie, se dit-elle; il va être mouillé !

Ce fut sa première pensée. Elle se lève, traverse la chambre pieds nus, entr'ouvre un volet. Le jour était

venu, gris, bas, lourd; le ciel était chargé d'eau; le vent soufflait en tempête et faisait par rafales tourbillonner la pluie. Puisqu'il faut absolument qu'il s'en aille, elle aurait voulu qu'il s'en allât par un beau temps, sous un grand soleil éclairant sa première étape.

En arrivant à Longueval il y a un mois, Bettina ne savait pas ce que c'est qu'une étape. Elle le sait aujourd'hui. Une étape d'artillerie est une course de trente à quarante kilomètres, avec une heure de halte pour déjeuner. C'est l'abbé Constantin qui lui a appris cela; pendant leurs tournées du matin chez les pauvres, Bettina accable le curé de questions sur les choses militaires, et tout particulièrement sur le service de l'artillerie.

Huit ou dix lieues sous cette pluie battante. Pauvre Jean! Bettina pense au petit Turner, au petit Narton, à Paul de Lavardens, qui vont dormir bien tranquillement jusqu'à dix heures du matin, pendant que Jean recevra ce déluge.

Paul de Lavardens! ce nom réveille en son esprit un souvenir qui lui est douloureux, le souvenir de ce tour de valse, la veille.... Avoir ainsi dansé, lorsque le chagrin de Jean était manifeste! Ce tour de valse prend aux yeux de Bettina les proportions d'un crime : c'est horrible, ce qu'elle a fait!

Et ensuite n'a-t-elle pas manqué de courage et de franchise dans ce dernier entretien avec Jean? Lui ne pouvait, n'osait rien dire; mais elle aurait dû montrer plus de tendresse, plus d'abandon. Triste et souffrant comme il était, jamais elle n'aurait dû lui permettre de s'en aller à pied. Il fallait le retenir, le retenir à tout prix. L'imagination de Bettina travaille et s'exalte. Jean a dû emporter cette impression qu'elle était une mauvaise petite créature, sans cœur et sans pitié.

Et dans une demi-heure il va partir, partir pour vingt jours.... Ah ! si elle pouvait par un moyen quelconque !... Mais ce moyen, il existe... Le régiment va défiler le long du mur du parc, sous la terrasse. Voilà Bettina prise d'une envie folle d'aller voir passer Jean. Il comprendra bien, en l'apercevant là, à une pareille heure, qu'elle vient lui demander pardon de ses cruautés de la veille. Oui, elle ira.... Mais elle a promis à Suzie d'être sage comme une

image, et, faire ce qu'elle va faire, est-ce bien être sage comme une image? Elle en sera quitte pour tout avouer à Suzie en rentrant et Suzie pardonnera.

Elle ira! elle ira! Seulement comment s'habiller? Elle n'a sous la main qu'une robe de bal, un peignoir de mousseline, de petites mules à talons et des souliers de bal en satin bleu. Réveiller sa femme de chambre, jamais elle n'oserait... et puis le temps presse.... cinq heures moins un quart! Le régiment part à cinq heures. Elle peut se tirer d'affaire avec le peignoir de mousseline et les souliers de satin ; elle trouvera dans le vestibule un chapeau, ses petits sabots de jardin et le grand manteau écossais qu'elle met pour conduire, les jours de pluie. Elle entr'ouvre sa porte avec des précautions infinies ; tout dort dans le château, elle se glisse le long des murs, dans les couloirs ; elle descend l'escalier.

Pourvu que les petits sabots soient bien là, à leur place! C'est sa grande préoccupation. Les voici. Elle les attache par-dessus les souliers de bal, elle s'enveloppe dans le grand manteau. Elle entend que la pluie, au dehors, redouble de violence. Elle aperçoit un de ces immenses parapluies d'antichambre dont se servent les valets de pied quand ils montent sur le siège ; elle s'en empare, elle est prête.... mais quand elle veut sortir, elle s'aperçoit que la porte-fenêtre du vestibule est fermée par une grosse barre de fer. Elle tâche de l'enlever, mais la barre de fer tient bon, résiste, et le grand cartel du vestibule fait entendre lentement cinq coups. Il part en ce moment.

Elle veut le voir! elle veut le voir! Sa volonté s'irrite avec les obstacles. Elle fait un grand effort. La barre cède, glisse dans les rainures..... Mais Bettina s'est fait à la main une longue estafilade qui laisse voir un mince filet de sang. Bettina tamponne son mouchoir autour de sa main, elle prend son grand parapluie, elle tourne la clef dans la serrure, elle ouvre la porte. Enfin ! la voilà dehors!

Le temps est épouvantable. Le vent et la pluie font rage. Il faut huit ou dix minutes pour gagner cette terrasse qui a vue sur la route Bettina se lance en avant, courageusement, tête baissée enfouie sous son immense parapluie. Elle a déjà fait une cinquantaine de pas. Tout d'un coup

furieuse, folle, aveuglante, une bourrasque se jette sur Bettina, s'engouffre dans son manteau, l'entraîne, la soulève, lui fait presque quitter terre, retourne violemment le parapluie. Ce n'est rien encore. Le désastre est complet. Bettina a perdu un de ses sabots.... Ce n'étaient pas des sabots sérieux, mais de mignons petits sabots pour le beau temps.

Et, en ce moment, lorsque Bettina, désespérée, lutte contre la tempête avec son soulier de satin bleu qui plonge dans le sable mouillé, en ce moment, le vent lui apporte l'écho lointain d'une sonnerie de trompettes. C'est le régiment qui part! Bettina prend une grande résolution; elle abandonne le parapluie, rattrape son petit sabot, le rattache tant bien que mal et part en courant avec un déluge sur la tête.

Enfin, elle est sous bois; les arbres la protègent un peu. Encore une sonnerie plus rapprochée cette fois, Bettina croit entendre le roulement des voitures. Elle fait un dernier effort. Voici la terrasse. Elle est arrivée.... Il était temps. Elle aperçoit à vingt mètres les chevaux blancs des trompettes et, sur la route elle voit onduler vaguement dans le brouillard, la longue file des canons et des caissons. Elle s'abrite sous un des vieux tilleuls qui bordent la terrasse. Elle regarde. Elle attend. Il est là, parmi cette masse confuse de cavaliers. Pourra-t-elle le reconnaître? Et lui, la verra-t-il? Quelque hasard lui fera-t-il tourner la tête de ce côté?

Bettina sait qu'il est lieutenant à la seconde batterie de son régiment; elle sait qu'une batterie se compose de six canons et de six caissons. C'est encore l'abbé Constantin qui lui a appris cela. Il faut donc laisser passer la première batterie, c'est-à-dire compter six canons, six caissons, et ensuite ce sera lui....

C'est lui, en effet, enveloppé dans son grand manteau, et c'est lui qui le premier la voit, la reconnaît. Quelques instants auparavant, il s'était rappelé une longue promenade qu'il avait faite avec elle, un soir, à la nuit tombante, sur cette terrasse. Il avait levé les yeux et, à cette place même où il se souvenait de l'avoir vue, c'était elle qu'il avait retrouvée.

Il la salue et, tête nue, sous la pluie, se tournant sur

son cheval à mesure qu'il s'éloigne, tant qu'il peut l'apercevoir, il la regarde. Il se redisait ce qu'il s'était déjà dit la veille :

C'est la dernière fois !

Elle, avec un geste des deux mains lui envoyait ses adieux et ce geste, plusieurs fois répété, amenait ses mains si près, si près de ses lèvres qu'on aurait pu croire...!

— Oh ! se disait-elle, si après cela il ne comprend pas que je l'aime et s'il ne me pardonne pas mon argent!....

(*L'abbé Constantin*, VIII.)

— Calmann Lévy, éditeur. —

M. ÉMILE ZOLA

see p. 476.

Né à Paris en 1840.

Amis et ennemis de M. Ém. Zola s'accordent à saluer en lui le nom le plus retentissant du roman contemporain. Si le chef de l'école naturaliste a fait trop souvent crier au scandale à cause des hardiesses excessives, disons même des brutalités voulues de son pinceau, on n'en doit pas moins rendre hommage aux éminentes qualités qui sont la marque distinctive de son grand talent : à cette exceptionnelle vigueur de conception et d'exécution, à cette observation minutieuse et vraiment scientifique des phénomènes de la vie et des principales conditions humaines, à cette verve entraînante, quoiqu'un peu épaisse, d'où se dégage un grand sentiment de tristesse et de pitié. Il y a en M. Zola du Victor Hugo et du Balzac mêlés.

Les pages qu'on va lire sont tirées de la *Débâcle*, le dernier roman paru et non le moins poignant de cette belle série des *Rougon-Macquart*, qui compte plus d'un chef-d'œuvre : la *Conquête de Plassans*, la *Faute de l'abbé Mouret*, l'*Assommoir*, *Une Page d'amour*, *Ger-*

minal, le *Rêve*, etc. L'auteur y décrit, avec une puissance admirable, les dernières convulsions de l'armée française en 1870, étreinte sous les murs de Sedan. Il y retrace un des plus glorieux épisodes de cette sombre épopée, la charge désespérée de la division Margueritte sur le plateau d'Illy : sublime et héroïque folie, dont le spectacle arracha au roi Guillaume cette exclamation désormais historique : « Oh ! les braves gens ! »

120.

LE CALVAIRE D'ILLY.

M. ÉMILE ZOLA. *La Débâcle.*

Depuis le petit jour, Prosper ne faisait que pousser son cheval, dans des marches et des contremarches continuelles d'un bout à l'autre du plateau d'Illy. On les avait réveillés à l'aube, homme par homme, sans sonneries; et, pour le café, ils s'étaient ingéniés à envelopper chaque feu d'un manteau, afin de ne pas donner l'éveil aux Prussiens. Puis ils n'avaient plus rien su, ils entendaient le canon, ils voyaient des fumées, de lointains mouvements d'infanterie, ignorant tout de la bataille, son importance, ses résultats, dans l'inaction absolue où les généraux les laissaient. Prosper, lui, tombait de sommeil. C'était la grande souffrance, les nuits mauvaises, la fatigue amassée, une somnolence invincible au bercement du cheval. Il avait des hallucinations, se voyait par terre, ronflant sur un matelas de cailloux, rêvait qu'il était dans un bon lit, avec des draps blancs. Pendant des minutes, il s'endormait réellement sur la selle, n'était plus qu'une chose en marche, emportée au hasard du trot. Des camarades parfois, avaient ainsi culbuté de leur bête. On était si las, que les sonneries ne les réveillaient plus; il fallait les mettre debout, les tirer de ce néant, à coups de pied.

— Mais qu'est-ce qu'on fiche, qu'est-ce qu'on fiche de nous? répétait Prosper, pour secouer cette torpeur irrésistible.

Le canon tonnait depuis six heures. En montant sur un coteau, il avait eu deux camarades tués par un obus, à côté de lui, et, plus loin, trois autres encore étaient restés

par terre, la peau trouée de balles, sans qu'on pût savoir d'où elles venaient. C'était exaspérant, cette promenade militaire, inutile et dangereuse, au travers du champ de bataille. Enfin, vers une heure, il comprit qu'on se décidait à les faire tuer au moins proprement. Toute la division Margueritte, trois régiments de chasseurs d'Afrique, un de France et un de hussards, venait d'être réunie dans un pli de terrain, un peu au-dessous du calvaire, à gauche de la route. Les trompettes avaient sonné : « Pied à terre ! » Et le commandement des officiers retentit :

— Sanglez les chevaux, assurez les paquetages !

Descendu de cheval, Prosper s'étira, flatta Zéphir de la main. Ce pauvre Zéphir, il était aussi abruti que son maître, éreinté du bête de métier qu'on lui faisait faire. Avec ça, il portait un monde : le linge dans les fontes et le manteau roulé par-dessus, la blouse, le pantalon, le bissac avec les objets de pansage, derrière la selle, et en travers encore le sac des vivres, sans compter la peau de bouc, le bidon, la gamelle. Une pitié tendre noyait le cœur du cavalier, tandis qu'il serrait les sangles et qu'il s'assurait que tout cela tenait bien.

Ce fut un rude moment. Prosper, qui n'était pas plus poltron qu'un autre, alluma une cigarette, tant il avait la bouche sèche. Quand on va charger, chacun peut se dire : « Cette fois, j'y reste ! » Cela dura bien cinq ou six minutes, on racontait que le général Margueritte était allé en avant pour reconnaître le terrain. On attendait. Les cinq régiments s'étaient formés en trois colonnes, chaque colonne avait sept escadrons de profondeur, de quoi donner à manger aux canons.

Tout d'un coup, les trompettes sonnèrent : « A cheval ! » Et, presque aussitôt, une autre sonnerie éclata : « Sabre à la main ! »

Le colonel de chaque régiment avait déjà galopé, prenant sa place de bataille, à vingt-cinq mètres en avant du front. Et des capitaines étaient à leur poste, en tête de leurs hommes. Et l'attente recommença dans un silence de mort. Plus un bruit, plus un souffle sous l'ardent soleil. Les cœurs seuls battaient. Un ordre encore, le dernier, et cette masse immobile allait s'ébranler, se ruer d'un train de tempête.

Mais à ce moment, sur la crête du coteau, un officier parut, à cheval, blessé, et que deux hommes soutenaient. On ne le reconnut pas d'abord. Puis, un grondement s'éleva, roula en une clameur furieuse. C'était le général Margueritte, dont une balle venait de traverser les joues, et qui devait en mourir. Il ne pouvait parler, il agita le bras, là-bas, vers l'ennemi.

La clameur grandissait toujours.

— Notre général! Vengeons-le! vengeons-le!

Alors, le colonel du premier régiment, levant en l'air son sabre, cria d'une voix de tonnerre :

— Chargez!

Les trompettes sonnaient, la masse s'ébranla, d'abord au trot. Prosper se trouvait au premier rang, mais presque à l'extrémité de l'aile droite. Le grand danger est au centre, où le tir de l'ennemi s'acharne d'instinct. Lorsqu'on fut sur la crête du calvaire et que l'on commença à descendre de l'autre côté, vers la vaste plaine, il aperçut très nettement, à un millier de mètres, les carrés prussiens sur lesquels on les jetait. D'ailleurs, il trottait comme dans un rêve, il avait une légèreté, un flottement d'être endormi, un vide extraordinaire de cervelle, qui le laissait sans une idée. C'était la machine qui allait, sous une impulsion irrésistible. On répétait : « Sentez la botte! sentez la botte! » pour serrer les rangs le plus possible et leur donner une résistance de granit. Puis, à mesure que le trot s'accélérait, se changeait en galop enragé, les chasseurs d'Afrique poussaient à la mode arabe des cris sauvages qui affolaient leurs montures. Bientôt ce fut une course diabolique, un train d'enfer, ce furieux galop, ces hurlements féroces, que le crépitement des balles accompagnait d'un bruit de grêle, en tapant sur tout le métal, les gamelles, les bidons, le cuivre des uniformes et des harnais. Dans cette grêle passait l'ouragan de vent et de foudre dont le sol tremblait, laissant au soleil une odeur de laine brûlée et de fauves en sueur.

A cinq cents mètres, Prosper culbuta, sous un remous effroyable, qui emportait tout. Il saisit Zéphir à la crinière, put se remettre en selle. Le centre criblé, enfoncé par la fusillade, venait de fléchir, tandis que les deux ailes tourbillonnaient, se repliaient pour reprendre leur élan. C'était

l'anéantissement fatal et prévu du premier escadron. Les chevaux tués barraient le terrain, les uns foudroyés du coup, les autres se débattant dans une agonie violente ; et l'on voyait les cavaliers démontés courir de toute la force de leurs petites jambes, cherchant un cheval. Déjà les morts semaient la plaine, beaucoup de chevaux libres continuaient de galoper, revenaient d'eux-mêmes à leur place de combat, pour retourner au feu d'un train fou, comme attirés par la poudre. La charge fut reprise, le deuxième escadron s'avançait dans une furie grandissante, les hommes couchés sur l'encolure, tenant le sabre au genou, prêts à sabrer. Deux cents mètres encore furent franchis, au milieu de l'assourdissante clameur de tempête. Mais, de nouveau, sous les balles, le centre se creusait, les hommes et les bêtes tombaient, arrêtaient la course, de l'inextricable embarras de leurs cadavres. Et le deuxième escadron fut ainsi fauché à son tour, anéanti, laissant la place à ceux qui le suivaient.

Alors, dans l'entêtement héroïque, lorsque la troisième charge se produisit, Prosper se trouva mêlé à des hussards et à des chasseurs de France. Les régiments se confondaient, ce n'était plus qu'une vague énorme qui se brisait et se reformait sans cesse, pour remporter tout ce qu'elle rencontrait. Il n'avait plus notion de rien, il s'abandonnait à son cheval, ce brave Zéphir qu'il aimait tant, et qu'une blessure à l'oreille semblait affoler. Maintenant, il était au centre, d'autres chevaux se cabraient, se renversaient autour de lui, des hommes étaient jetés à terre, comme par un coup de vent, tandis que d'autres, tués raides, restaient en selle, chargeaient toujours, les paupières vides. Et cette fois, derrière les deux cents mètres que l'on gagna de nouveau, les chaumes reparurent, couverts de morts et de mourants, Il y en avait dont la tête s'était enfoncée en terre. D'autres, tombés sur le dos, regardaient le soleil avec des yeux de terreur, sortis des orbites. Puis, c'était un grand cheval noir, un cheval d'officier, le ventre ouvert et qui tâchait vainement de se mettre debout, les deux pieds de devant pris dans ses entrailles. Sous le feu qui redoublait, les ailes tourbillonnèrent une fois encore, se replièrent pour revenir acharnées.

Enfin, ce ne fut que le quatrième escadron, à la quatrième

reprise, qui tomba dans les lignes prussiennes. Prosper, le sabre haut, tapa sur des casques, sur des uniformes sombres, qu'il voyait dans un brouillard. Du sang coulait : il remarqua que Zéphir avait la bouche sanglante, et il s'imagina que c'était d'avoir mordu dans les rangs ennemis. La clameur autour de lui devenait telle, qu'il ne s'entendait plus crier, la gorge arrachée pourtant par le hurlement qui devait en sortir. Mais, derrière la première ligne prussienne, il y en avait une autre, et puis une autre, et puis une autre. L'héroïsme demeurait inutile, ces masses profondes d'hommes étaient comme des herbes hautes, où chevaux et cavaliers disparaissaient. On avait beau en raser, il y en avait toujours. Le feu continuait avec une telle intensité, à bout portant, que des uniformes s'enflammèrent. Tout sombra, un engloutissement parmi les baïonnettes, au milieu des poitrines défoncées, et des crânes fendus. Les régiments allaient y laisser les deux tiers de leur effectif, il ne restait de cette charge fameuse, que la glorieuse folie de l'avoir tentée. Et brusquement, Zéphir, atteint d'une balle en plein poitrail, s'abattit, écrasant sous lui la hanche droite de Prosper, dont la douleur fut si vive, qu'il perdit connaissance...

(*La Débâcle*, II, 5.)

— Charpentier et Fasquelle, éditeurs. —

121.

CRÉPUSCULE ET AURORE.

Il y a de la poésie dans le réalisme de M. Zola. Cette contemplation attristée des misères humaines et des forces aveugles de la Nature aboutit à une conception plus consolante de la vie, à je ne sais quel mysticisme humanitaire, qui déjà se faisait jour dans les dernières pages de « Germinal », et dont la fin de la « Débâcle » offre un nouvel exemple, non moins frappant. **M. ÉMILE ZOLA.** *La Débâcle.*

La Commune agonise. Jean et Maurice ont fait ensemble la terrible campagne contre les Allemands. Quelque temps séparés, ils se retrouvent, sans se

reconnaître, dans une rue de Paris, au dernier jour de la semaine sanglante, chacun d'un côté d'une barricade. Jean le soldat frappe mortellement Maurice le fédéré. Mais ce fratricide a une signification plus haute qui en diminue l'horreur. N'est-ce pas l'image de la France elle-même coupant dans sa propre chair la partie mauvaise et corrompue? En face de Maurice, l'avocat utopiste gâté par les rêveries et par les plaisirs, Jean représente le paysan laborieux et probe, c'est-à-dire la force et l'avenir de la France. C'est ainsi que ce livre navrant se termine du moins par un mot de patriotique espérance.

Jean s'était approché du corps de Maurice. Il le regarda avec son grand front qui semblait plus grand, sa longue face mince, ses yeux vides, jadis un peu fous, où la folie s'était éteinte. Il aurait bien voulu l'embrasser, son cher petit, comme il l'avait nommé tant de fois, et il n'osa pas. Il se voyait couvert de son sang, il reculait devant l'horreur du destin. Ah ! quelle mort, sous l'effondrement de tout un monde ! Au dernier jour, sous les derniers débris de la Commune expirante, il avait donc fallu cette victime de plus ! Le pauvre être s'en était allé, affamé de justice, dans la suprême convulsion du grand rêve noir qu'il avait fait, cette grandiose et monstrueuse conception de la vieille société détruite, de Paris brûlé, du champ retourné et purifié pour qu'il y poussât l'idylle d'un nouvel âge d'or.

Jean, plein d'angoisse, se retourna vers Paris. A cette fin si claire d'un beau dimanche, le soleil, oblique, au ras de l'horizon, éclairait la ville immense d'une ardente lueur rouge. On aurait dit un soleil de sang, sur une mer sans borne. Les vitres des milliers de fenêtres braisillaient, comme attisées sous des soufflets invisibles; les toitures s'embrasaient, telles que des lits de charbon; les pans de murailles jaunes, les hauts monuments, couleur de rouille, flambaient avec les pétillements de brusques feux de fagots, dans l'air du soir. Et n'était-ce pas la gerbe finale, le gigantesque bouquet de pourpre, Paris entier brûlant ainsi qu'une fascine géante, une antique forêt sèche, s'envolant au ciel d'un coup, en un vol de flammèches et d'étincelles?

Les incendies continuaient, de grosses fumées rousses montaient toujours, on entendait une rumeur énorme, peut-être les derniers râles des fusillés, à la caserne Lobau, peut-être la joie des femmes et le rire des enfants, dînant dehors après l'heureuse promenade, assis aux portes des marchands de vin. Des maisons et des édifices saccagés, des rues éventrées, de tant de ruines et de tant de souffrances, la vie grondait encore, au milieu du flamboiement de ce royal coucher d'astre, dans lequel Paris achevait de se consumer en braise.

Alors, Jean eut une sensation extraordinaire. Il lui sembla, dans cette lente tombée du jour, au-dessus de cette cité en flamme, qu'une aurore déjà se levait. C'était bien pourtant la fin de tout, un acharnement du destin, un amas de désatres tels, que jamais nation n'en avait subi d'aussi grands : les continuelles défaites, les provinces perdues, les milliards à payer, la plus effroyable des guerres civiles noyée sous le sang, des décombres et des morts à pleins quartiers, plus d'argent, plus d'honneur, tout un monde à reconstruire ! Lui-même y laissait son cœur déchiré, Maurice, Henriette, son heureuse vie de demain emportée dans l'orage. Et pourtant, par delà la fournaise, hurlante encore, la vivace espérance renaissait, au fond du grand ciel calme, d'une limpidité souveraine. C'était le rajeunissement certain de l'éternelle nature, de l'éternelle humanité, le renouveau promis à qui espère et travaille, l'arbre qui jette une nouvelle tige puissante, quand on en a coupé la branche pourrie, dont la sève empoisonnée jaunissait les feuilles.

Dans un sanglot, Jean répéta :

— Adieu !

Henriette ne releva pas la tête, la face cachée entre ses deux mains jointes.

— Adieu !

Le champ ravagé était en friche, la maison brûlée était par terre ; et Jean, le plus humble et le plus douloureux, s'en alla, marchant à l'avenir, à la grande et rude besogne de toute une France à refaire.

(*La Débâcle*, fin.)

— Charpentier et Fasquelle, éditeurs.

M. ALPHONSE DAUDET

Né à Nîmes en 1840.

Chez M. Alph. Daudet, le romancier se double d'un conteur exquis, le plus populaire sans contredit de tous ceux qu'a vus éclore notre génération. Pour assurer la renommée de M. Daudet, il suffirait certainement de cette burlesque et épique trilogie de Tartarin (*les Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon*, *Tartarin sur les Alpes*, *Port-Tarascon*), et de ces délicieux petits récits recueillis sous le titre de *Lettres de mon moulin* et de *Contes du Lundi;* malice, esprit, sens subtil du ridicule, pointe délicate de sensibilité, grâce légère, don du pittoresque : telles sont les principales qualités qui distinguent ce Méridional affiné, vrai Parisien du Languedoc. Le romancier a compté aussi, depuis vingt ans, plus d'un succès retentissant. *Le Petit Chose*, *Fromont jeune et Risler aîné*, *Jack*, *les Rois en exil*, *le Nabab*, *l'Immortel*, etc., sont des études de mœurs contemporaines, prises sur le vif, d'une saveur un peu âcre, écrites dans un style étincelant et nerveux. C'est proprement du réalisme distillé, épuré, limpide comme l'élixir à jamais fameux du R. P. Gaucher.

122.

Le départ de Tartarin.

M. ALPHONSE DAUDET.
Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon.

Enfin, il arriva, le jour solennel, le grand jour.

Dès l'aube, tout Tarascon était sur pied, encombrant le chemin d'Avignon et les abords de la petite maison du baobab.

Du monde aux fenêtres, sur les toits, sur les arbres ; des mariniers du Rhône, des portefaix, des décrotteurs, des bourgeois, des ourdisseuses, des taffetassiers, le cercle, enfin toute la ville; puis aussi des gens de Beau-

caire qui avaient passé le pont, des maraîchers de la banlieue, des charrettes à grandes bâches, des vignerons hissés sur de belles mules attifées de rubans, de flots, de grelots, de nœuds, de sonnettes, et même, de loin en loin, quelques jolies filles d'Arles venues en croupe de leur galant, le ruban d'azur autour de la tête, sur de petits chevaux de Camargue gris de fer.

Toute cette foule se pressait, se bousculait devant la porte de Tartarin, ce bon M. Tartarin, qui s'en allait tuer des lions chez les *Teurs*.

Pour Tarascon, l'Algérie, l'Afrique, la Grèce, la Perse, la Turquie, tout cela forme un grand pays très vague, presque mythologique, et cela s'appelle les *Teurs* (les Turcs).

Au milieu de cette cohue, les chasseurs de casquettes allaient et venaient, fiers du triomphe de leur chef, et traçant sur leur passage comme des sillons glorieux.

Devant la maison du baobab, deux grandes brouettes. De temps en temps, la porte s'ouvrait laissant voir quelques personnes qui se promenaient gravement dans le petit jardin. Des hommes apportaient des malles, des caisses, des sacs de nuit, qu'ils empilaient sur les brouettes.

A chaque nouveau colis, la foule frémissait. On se nommait les objets à haute voix. « Ça, c'est la tente-abri... Ça, ce sont les conserves,... la pharmacie,... les caisses d'armes... » Et les chasseurs de casquettes donnaient des explications.

Tout à coup, vers dix heures, il se fit un grand mouvement dans la foule. La porte du jardin tourna sur ses gonds violemment.

— C'est lui !... c'est lui ! criait-on.

C'était lui...

Quand il parut sur le seuil, deux cris de stupeur partirent de la foule : « C'est un Teur !... — Il a des lunettes ! »

Tartarin de Tarascon, en effet, avait cru de son devoir, allant en Algérie, de prendre le costume algérien. Large pantalon bouffant en toile blanche, petite veste collante à boutons de métal, deux pieds de ceinture rouge autour de l'estomac, le cou nu, le front rasé, sur sa tête une gigantesque *chechia* (bonnet rouge) et un flot bleu d'une longueur !... Avec cela deux lourds fusils, un sur chaque épaule, un grand couteau de chasse à la ceinture, sur le

ventre une cartouchière, sur la hanche un revolver se balançant dans sa poche de cuir. C'est tout...

Ah! pardon, j'oubliais les lunettes, une énorme paire de lunettes bleues qui venaient là bien à propos pour corriger ce qu'il y avait d'un peu trop farouche dans la tournure de notre héros!

« Vive Tartarin!... Vive Tartarin! » hurla le peuple. Le grand homme sourit, mais ne salua pas, à cause de ses fusils qui le gênaient. Du reste il savait maintenant à quoi s'en tenir sur la faveur populaire; peut-être même qu'au fond de son âme il maudissait ses terribles compatriotes qui l'obligeaient à partir, à quitter son joli petit chez-lui, aux murs blancs, aux persiennes vertes... Mais cela ne se voyait pas.

Calme et fier, quoiqu'un peu pâle, il s'avança sur la chaussée, regarda ses brouettes, et, voyant que tout était bien, prit gaillardement le chemin de la gare, sans même se retourner une fois vers la maison du baobab. Derrière lui marchaient le brave commandant Bravida, ancien capitaine d'habillement, le président Ladevèze, puis l'armurier Costecalde et tous les chasseurs de casquettes, puis les brouettes, puis le peuple.

Devant l'embarcadère, le chef de gare l'attendait, un vieil Africain de 1830, qui lui serra la main plusieurs fois avec chaleur.

L'express Paris-Marseille n'était pas encore arrivé. Tartarin et son état-major entrèrent dans les salles d'attente. Pour éviter l'encombrement, derrière eux le chef de gare fit fermer les grilles.

Pendant un quart d'heure, Tartarin se promena de long en large dans les salles, au milieu des chasseurs de casquettes. Il leur parlait de son voyage, de sa chasse, promettant d'envoyer des peaux. On s'inscrivait sur son carnet pour une peau comme pour une contredanse.

Tranquille et doux comme Socrate au moment de boire la ciguë, l'intrépide Tarasconnais avait un mot pour chacun, un sourire pour tout le monde. Il parlait simplement, d'un air affable; on aurait dit qu'avant de partir, il voulait laisser derrière lui comme une traînée de charme, de regrets, de bons souvenirs. D'entendre leur chef parler ainsi, tous les chasseurs de casquettes avaient des larmes,

quelques-uns même des remords, comme le président Ladevèze et le pharmacien Bézuquet.

Des hommes d'équipe pleuraient dans des coins. Dehors le peuple regardait à travers les grilles, et criait : « Vive Tartarin ! »

Enfin la cloche sonna. Un roulement sourd, un sifflet déchirant ébranla les vitres. En voiture ! en voiture !

— « Adieu, Tartarin !... Adieu, Tartarin ! »

— « Adieu, tous ! » murmura le grand homme, et sur les joues du brave commandant Bravida, il embrassa son cher Tarascon.

Puis il s'élança sur la voie, et monta dans un wagon plein de Parisiennes, qui pensèrent mourir de peur en voyant entrer cet homme étrange avec tant de carabines et de revolvers.

(*Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon*, 1er épisode, chap. VIII.)

— Dentu, éditeur. —

123.

UNE MATINÉE LITTÉRAIRE AU GYMNASE MORONVAL.

M. ALPHONSE DAUDET.
Jack.

Moronval avait lancé quantités d'invitations dans le monde artistique et littéraire, celui du moins qu'il fréquentait ; et des coins les plus excentriques de Paris, tous les Ratés de l'art, de l'architecture, de la littérature, s'empressèrent en nombreuses députations.

Ils arrivaient par bandes, transis, grelottants, venus du fond de Montparnasse ou des Ternes sur des impériales d'omnibus, râpés et dignes, tous obscurs et pleins de génie, attirés hors de l'ombre où ils se débattaient par le désir de se montrer, de réciter, de chanter quelque chose, pour se prouver à eux-mêmes qu'ils existaient encore. Puis la gorgée d'air pur respirée, la lumière du ciel entrevue, ils rentreraient au gouffre amer avec la force nécessaire pour végéter.

Car c'était bien là une race végétante, embryonnaire, inachevée, assez semblable à ces produits du fond de la mer qui sont des êtres moins le mouvement et auxquels il ne manque que le parfum pour devenir des fleurs.

Il se trouvait là des philosophes plus forts que Leibniz, mais sourds-muets de naissance, ne pouvant produire que les gestes de leurs idées et pousser des arguments inarticulés. Des peintres tourmentés de faire grand, mais qui posaient si singulièrement une chaise sur ses pieds, un arbre sur ses racines, que tous leurs tableaux ressemblaient à des vues de tremblements de terre ou à des intérieurs de paquebot un jour de tempête. Des musiciens inventeurs de claviers intermédiaires, des savants à la façon du docteur Hirsch, de ces cervelles bric-à-brac où il y a de tout, mais où l'on ne trouve rien, à cause du désordre, de la poussière, et aussi parce que tous les objets sont cassés, incomplets, incapables du moindre service.

Ceux-là, c'étaient les tristes, les pitoyables, et si leurs prétentions insensées, aussi touffues que leur chevelure, si leur orgueil, leurs manies prêtaient à rire, tant de misère était écrite sur leur apparence râpée, qu'on ressentait, malgré tout, de l'attendrissement devant l'éclat fiévreux de ces yeux ivres d'illusion, devant ces physionomies ravagées, où tous les rêves vaincus, les espérances mortes avaient marqué leur place en tombant.

A côté de ceux-là, il y avait ceux qui, trouvant l'art trop dur, trop aride, trop infructueux, demandaient des ressources à des professions bizarres, en désaccord avec les préoccupations de leur esprit, un poète lyrique tenant un bureau de placement pour domestiques mâles, un sculpteur commissionnaire en vin de Champagne, un violoniste employé au gaz.

D'autres moins dignes se faisaient nourrir par leurs femmes, dont le travail entretenait leur géniale paresse. Ces couples étaient venus ensemble, et les pauvres compagnes des Ratés portaient sur leurs visages courageux et fanés le prix coûtant de l'entretien d'un homme de génie. Fières d'accompagner leurs maris, elles leur souriaient comme des mères, de l'air de dire : « C'est mon œuvre !... » et elles avaient de quoi se glorifier en effet, tous ces Messieurs ayant, en général, la mine florissante.

Joignez à ce défilé deux ou trois antiquailles littéraires, fabulistes de salon, vieux fonds d'athénées, de prytanées, de sociétés philotechniques et autres, toujours à l'affût de ces sortes de séances; puis des comparses, des types

vagues, un monsieur qui ne disait rien, mais qu'on prétendait très fort parce qu'il avait lu Proudhon, un autre amené par Hirsch et qu'on appelait « le neveu de Berzélius »; il n'avait du reste pas d'autre titre de gloire que sa parenté avec l'illustre savant suédois, et paraissait un parfait imbécile; un comédien *in partibus* du nom de Delobelle qui, disait-on, allait avoir un théâtre.

Enfin les commensaux habituels de la maison, les trois professeurs, Labassindre en tenue de gala, faisant de temps en temps : « heuh!.... heuh!...» pour voir si sa note y était, car il allait en avoir besoin dans la soirée, et d'Argenton, le beau d'Argenton, coiffé en archange, frisé, pommadé, ganté de clair, génial, austère, pontifiant.

Debout à l'entrée du salon, Moronval recevait tout le monde, donnait des poignées de mains distraites, très inquiet de voir l'heure s'avancer, et que la comtesse — c'est ainsi qu'on appelait Ida de Barancy — n'était pas encore arrivée.

(*Jack*, IV.)

— Dentu, éditeur. —

M. GUY DE MAUPASSANT

Né à Miromesnil en 1850.

M. Guy de Maupassant peut être considéré comme un classique de l'art réaliste. A un don exceptionnel d'observation suraiguë et d'impressionnabilité extrême, il joint les rares qualités de discipline et de méthode qui ont distingué les grands écrivains de tous les temps. Sa langue est excellente, son style a une concision et presque une austérité de forme qui est assez rare chez ses confrères en réalisme : tout s'y met en relief, tout y est net, vigoureux, et même un peu sec et coupant. M. de Maupassant a composé un très grand nombre de nouvelles et plusieurs romans, dont deux notamment, *Pierre et Jean* et *Fort comme la*

mort, compteront assurément parmi les plus remarquables de notre époque.

Dans ce premier extrait, l'auteur analyse avec une impeccable précision les angoisses de la femme du monde qui se sent vieillir, et qui assiste impuissante à l'inévitable délabrement de sa beauté.

124.

LE VIEILLISSEMENT.

M. GUY DE MAUPASSANT. *Fort comme la Mort.*

Elle se sentait une âme vivace et fraîche, un cœur toujours jeune, l'ardeur d'un être qui commence à vivre, un appétit de bonheur insatiable, plus vorace même qu'autrefois, et un besoin d'aimer dévorant. Et voilà que toutes les bonnes choses, toutes les choses douces, délicieuses, poétiques, qui embellissent et font chérir l'existence, se retiraient d'elle, parce qu'elle avait vieilli! c'était fini! Elle retrouvait pourtant encore en elle ses attendrissements de jeune fille, et ses élans passionnés de jeune femme. Rien n'avait vieilli que sa chair, sa misérable peau, cette étoffe des os, peu à peu fanée, rongée comme le drap sur le bois d'un meuble. La hantise de cette décadence était attachée à elle, devenue presque une souffrance physique. L'idée fixe avait fait naître une sensation d'épiderme, la sensation du vieillissement, continue et perceptible comme celle du froid ou de la chaleur. Elle croyait, en effet, sentir, ainsi qu'une vague démangeaison, la marche lente des rides sur son front, l'affaissement du tissu des joues et de la gorge, et la multiplication de ces innombrables petits traits qui fripent la peau fatiguée. Comme un être atteint d'un mal dévorant qu'un constant prurit contraint à se gratter, la perception et la terreur de ce travail abominable et menu du temps rapide lui mirent dans l'âme l'irrésistible besoin de le constater dans les glaces. Elles l'appelaient, l'attiraient, la forçaient à venir, les yeux fixes, voir, revoir, reconnaître sans cesse, toucher du doigt, comme pour s'en mieux assurer, l'usure ineffaçable des ans. Ce fut d'abord une pensée intermittente, reparue chaque fois qu'elle apercevait, soit chez elle, soit ailleurs, la surface polie du cristal redoutable. Elle s'arrêtait sur les

trottoirs pour se regarder aux devantures des boutiques, accrochée comme par une main à toutes les plaques de verre dont les marchands ornent leurs façades. Cela devint une maladie, une possession. Elle portait dans sa poche une mignonne boîte à poudre de riz, en ivoire, grosse comme une noix, dont le couvercle intérieur renfermait un imperceptible miroir, et souvent, tout en marchant, elle la tenait ouverte dans sa main et la levait vers ses yeux.

Quant elle s'asseyait pour lire ou pour écrire, dans le salon aux tapisseries, sa pensée, un instant distraite par cette besogne nouvelle, revenait bientôt à son obsession. Elle luttait, essayait de se distraire, d'avoir d'autres idées, de continuer son travail. C'était en vain ; la piqûre du désir la harcelait, et bientôt sa main, lâchant le livre ou la plume, se tendait par un mouvement irrésistible vers la petite glace à manche de vieil argent qui traînait sur son bureau. Dans le cadre ovale et ciselé, son visage entier s'enfermait comme une figure d'autrefois, comme un portrait du dernier siècle, comme un pastel jadis frais, que le soleil avait terni. Puis, lorsqu'elle s'était longtemps contemplée, elle reposait, d'un mouvement las, le petit objet sur le meuble et s'efforçait de se remettre à l'œuvre; mais elle n'avait pas lu deux pages ou écrit vingt lignes, que le besoin de se regarder renaissait en elle, invincible et torturant; et elle tendait de nouveau le bras pour reprendre le miroir.

Elle le maniait maintenant comme un bibelot irritant et familier que la main ne peut quitter, s'en servait jusqu'à crier, le haïssait comme un être, en le retournant dans ses doigts.

Un jour, exaspérée par cette lutte entre elle et ce morceau de verre, elle le lança contre le mur où il se fendit et s'émietta.

Mais au bout de quelque temps, son mari qui l'avait fait réparer, le lui remit plus clair que jamais. Elle dut le prendre et remercier, résignée à le garder.

Chaque soir aussi et chaque matin, enfermée en sa chambre, elle recommençait malgré elle, cet examen minutieux et patient de l'odieux et tranquille ravage.

Couchée, elle ne pouvait dormir rallumait une bougie,

et demeurait, les yeux ouverts, à songer que les insomnies et le chagrin hâtaient irrémédiablement la besogne horrible du temps qui court.

Elle écoutait dans le silence de la nuit le balancier de sa pendule, qui semblait murmurer de son tic-tac monotone et régulier : « Ça va, ça va, ça va, » et son cœur se crispait dans une telle souffrance que, son drap sur sa bouche, elle gémissait de désespoir.

Autrefois, comme tout le monde, elle avait eu la notion des années qui passent et des changements qu'elles apportent. Comme tout le monde, elle avait dit, elle s'était dit, chaque hiver, chaque printemps, chaque été : « J'ai beaucoup changé depuis l'an dernier. » Mais toujours belle, d'une beauté un peu différente, elle ne s'inquiétait pas. Aujourd'hui, tout à coup, au lieu de constater encore paisiblement la marche lente des saisons, elle venait de découvrir et de comprendre la fuite formidable des instants. Elle avait eu la révélation imperceptible, affolante quand on y songe, de ce défilé infini des petites secondes pressées qui grignotent le corps et la vie des hommes.

Après ces nuits misérables, elle trouvait de longues somnolences plus tranquilles, dans la tiédeur des draps, lorsque sa femme de chambre avait ouvert ses rideaux et fait flamber le feu matinal. Elle demeurait lasse, assoupie, ni éveillée ni endormie, dans un engourdissement de pensée qui laissait renaître en elle l'espoir instinctif et provisoire dont s'éclairent et dont vivent jusqu'à leurs derniers jours, le cœur et le sourire des hommes.

Chaque matin, maintenant, dès qu'elle avait quitté son lit, elle se sentait dominée par un désir puissant de prier Dieu, d'obtenir de lui un peu de soulagement et de consolation.

Elle s'agenouillait alors devant un grand Christ de chêne, cadeau d'Olivier, œuvre rare découverte par lui, et les lèvres closes, implorant avec cette voix de l'âme dont on se parle à soi-même, elle poussait vers le martyr divin une douloureuse supplication. Affolée par le besoin d'être entendue et secourue, naïve en sa détresse comme tous les fidèles à genoux, elle ne pouvait douter qu'il l'écoutât, qu'il fût attentif à sa requête, et peut-être touché par sa peine. Elle ne lui demandait pas de faire pour elle ce que

jamais il n'a fait pour personne, de lui laisser jusqu'à la mort le charme, la fraîcheur et la grâce, elle lui demandait seulement un peu de repos et de répit. Il fallait bien qu'elle vieillît, comme il fallait qu'elle mourût! Mais pourquoi si vite? Des femmes restaient belles si tard! Ne pouvait-il lui accorder d'être de celles-là? Comme il serait bon, Celui qui avait aussi tant souffert, s'il lui abandonnait seulement pendant deux ou trois ans encore le reste de séduction qu'il lui fallait pour plaire!

Elle ne lui disait point ces choses, mais elle les gémissait vers lui, dans la plainte confuse de son âme.

Puis, s'étant relevée, elle s'asseyait devant sa toilette, et, avec une tension de pensée aussi ardente que pour la prière, elle maniait les poudres, les pâtes, les crayons, les houppes et les brosses qui lui refaisaient une beauté de plâtre, quotidienne et fragile.

(*Fort comme la Mort*, v.)

— Ollendorff, éditeur. —

125.

Sur l'eau.

M. GUY DE MAUPASSANT. *La Vie errante.*

Nous étions assez près des côtes, en face d'une ville, San Remo, sans espoir de l'atteindre. D'autres villages ou petites cités, s'étalant au pied de la montagne grise, ressemblaient à des tas de linge blanc mis à sécher sur les plages. Quelques brumes fumaient sur les pentes des Alpes, effaçaient les vallées en rampant vers les sommets, dont les crêtes dessinaient une immense ligne dentelée, dans un ciel rose et lilas. Et la nuit tomba sur nous, la montagne disparut, des feux s'allumèrent au ras de l'eau tout le long de la grande côte. Lorsque j'eus dîné je m'étendis sur le pont. Ce jour tranquille de flottement avait nettoyé mon esprit comme un coup d'éponge sur une vitre ternie, et des souvenirs en foule surgissaient dans ma pensée, des souvenirs sur la vie que je venais de quitter, sur des gens connus, observés ou aimés.

Etre seul sur l'eau, sous le ciel, par une nuit chaude, rien ne fait ainsi voyager l'esprit et vagabonder l'imagination. Je me sentais surexcité, vibrant, comme si j'avais bu des vins capiteux, ou respiré de l'éther....

Une petite fraîcheur nocturne mouillait la peau d'un imperceptible bain de brume salée. Le frisson savoureux de ce tiède refroidissement de l'air courait sur les membres, entrait dans les poumons, béatifiait le corps et l'esprit en leur immobilité... Cette brume de la mer me caressait comme un bonheur. Elle s'étendait sur le ciel et je regardais avec délices les étoiles enveloppées de ouate, un peu pâlies dans le firmament sombre et blanchâtre. Les côtes avaient disparu derrière cette vapeur qui flottait sur l'eau et nimbait les astres.

On eût dit qu'une main surnaturelle venait d'empaqueter le monde en des nuées fines de coton, pour quelque voyage inconnu.

Et tout à coup, à travers cette ombre neigeuse, une musique lointaine, venue on ne sait d'où, passa sur la mer. Je crus qu'un orchestre aérien errait dans l'étendue pour me donner un concert. Les sons affaiblis, mais clairs, d'une sonorité charmante, jetaient par la nuit douce un murmure d'opéra.

Une voix parla près de moi.

— Tiens, disait un marin, c'est aujourd'hui dimanche, et voilà la musique de San Remo qui joue dans le jardin public.

J'écoutais, tellement surpris que je me croyais le jouet d'un joli songe. J'écoutai longtemps, avec un ravissement infini, le chant nocturne envolé à travers l'espace.

Mais voilà qu'au milieu d'un morceau, il s'enfla, grandit, parut accourir vers nous. Ce fut d'un effet si fantastique et si surprenant que je me dressai pour écouter. Certes, il venait plus distinct et plus fort de seconde en seconde. Il venait à moi, mais comment? Sur quel radeau fantôme allait-il apparaître? Il arrivait si rapide, que malgré moi je regardai dans l'ombre avec des yeux émus; et tout à coup je fus noyé dans un souffle chaud et parfumé d'aromates sauvages, qui s'épandait comme un flot plein de la senteur violente des myrtes, des menthes, des citronilles, des immortelles, des lentisques, des lavandes, des thyms brûlés sur la montagne par le soleil d'été.

C'était le vent de la terre qui se levait, chargé des haleines de la côte et qui emportait aussi vers le large, en la mêlant à l'odeur des plantes alpestres, cette harmonie vagabonde.

Je demeurais haletant, si grisé de sensations que le trouble de cette ivresse fit délirer mes sens. Je ne savais plus vraiment si je respirais de la musique, ou si j'entendais des parfums, ou si je dormais dans les étoiles.

(*La Vie errante.*)

— Ollendorff, éditeur. —

M. JEAN RICHEPIN

Né à Médéah en 1849.

M. Jean Richepin est avant tout un poète à l'imagination luxuriante et au verbe sonore. Romancier par occasion, il se plaît en général à des sujets extraordinaires, à la peinture de mœurs étranges, comme celles des saltimbanques (*Braves gens*) ou des *bohémiens* (*Miarka* ou *la Fille à l'ourse*). Ses *Morts bizarres* sont un recueil de nouvelles fantastiques à la façon d'Edgar Poë. Les pages qu'on va lire sont d'une inspiration plus douce : M. Richepin aime la terre et sait rendre la muette poésie des champs. Dans ce pittoresque tableau du pays de Thiérache, on découvre l'artiste consommé, qui joue avec les sons et avec les couleurs.

126.

LE VILLAGE.

Après-midi d'été.

M. JEAN RICHEPIN. *Miarka, la Fille à l'ourse.*

Le village semblait dormir, désert et morne, sous le poids de cette après-midi d'août, sous cette flamboyante chaleur qui avait éparpillé tout le monde aux champs.

C'est qu'il faut profiter vite des belles journées, au pays de Thiérache, humide région de bois, de sources et de marécages, voisine de la Belgique et peu gâtée par le soleil. Un coup de vent soufflant du nord, une tournasse de pluie arrivant des Ardennes, et les buriots de blé ont bientôt fait

de verser, la paille en l'air et le grain pourri dans la glèbe. Aussi, quand le ciel bleu permet de rentrer la moisson bien sèche, tout le monde quitte la ferme et s'égaille à la besogne. Les vieux, les jeunes, jusqu'aux infirmes et aux bancroches, tout le monde s'y met et personne n'est de trop. Il y a de la peine à prendre et des services à rendre pour quiconque est à peu près valide. Tandis que les hommes et les commères ahannent aux rudes labeurs, les petits et les marmiteux sont utiles pour les œuvres d'aide, étirer les liens des gerbes, râteler les javelles éparses, ramoyer les pames cassées[1] par la corne des fourches, ou simplement émoucher les chevaux, dont le ventre frissonne et saigne à la piqûre des taons et dont l'œil est cerclé de bestioles vrombissantes[2].

Ce jour-là il ne demeure au logis que les très vieilles gens, les impotents qui ne sauraient plus même aller jusqu'aux premières haies derrière les granges. Chacun chez soi, devant l'âtre toujours braisillant malgré l'été, ils chauffent silencieusement leurs maigres carcasses. Les anciens fumaillent à petits coups leurs petites pipes coiffées d'une calotte de cuivre. Les aïeules tricotent d'interminables bas. Tous à croppetons, les coudes aux genoux, les regards perdus dans les charbons rouges, l'haleine menue, le menton branlant, ils ruminent leurs souvenirs, et se revoient faisant la moisson, eux aussi, et regrettent le bon temps où ils prenaient à bras le corps les belles moyes de blé toutes brûlantes de soleil.

Ainsi, les vieux se remémorant à la muette leur jeunesse et les jeunes travaillant au loin dans les campagnes, le village dormait abandonné, avec ses fenêtres closes et ses portes ouvertes, sa rue vide, ses venelles désertes, et ses grandes cours où ne gloussaient pas même les poules, qui à cette heure vagabondent dans l'herbe des pâtures où s'aponichent[3] dans l'ombre des étables.

Toutefois, comme la respiration indique la vie pendant le sommeil, un murmure planait au-dessus du village endormi et non pas mort. Dans le confus crépitement des champs roussis, des maisons grésillées, des fumiers en

1. *Botteler*, ou *refaire les bottes.*
2. *Bourdonnantes, ronflantes comme une toupie.*
3. *S'installer pour pondre.*

fermentation, ce murmure filait une note plus claire. Deux bruits s'y mêlaient, continus et vibrants. L'un venait du bas-pays où les vanniers, le long de la rivière au clapotis argentin, tressaient leurs dentelles d'osier en chantant sans fin leurs traînantes cantilènes. L'autre bourdonnait tout en haut de la côte, près de l'église et du cimetière, dans la maison d'école, où les tout petits enfants laissés en garde au père Alliaume, glapissaient le *ba be bi bo bu* d'une voix aigrelette et monotone.

Ce murmure lui-même, vers les deux heures, peu à peu s'apaisa, s'éteignit, comme étouffé par la chaleur de plus en plus écrasante. Les murs de pisé s'effritaient en écailles recuites. Les briques s'allumaient pareilles à des braises écarlates. Les ardoises étincelaient comme des plaques de fer forgées à blanc. La rivière exhalait une brume de sueur. La route grise ardait ainsi que de la cendre. Et les vanniers cessèrent l'un après l'autre leurs chansons, et s'étendirent sur les tas d'osier frais. Et là-haut dans la maison d'école, les enfants marmonnèrent de plus en plus bas leur alphabet, puis se turent enfin, et restèrent bouche bée, se faisant signe de ne point réveiller le père Alliaume, qui ronflait doucement, le dos appuyé au fond de sa chaire, le front emperlé d'une rosée en gouttelettes, et les yeux fermés sous ses larges bésicles prêtes à glisser le long de son nez tout reluisant.

Alors, rien ne palpita plus dans le village. La fumée elle-même, sortant de chaque toit, semblait dormir, tant elle était immobile. Elle montait toute droite dans l'air sans brise, en un mince petit filet qui se fondait insensiblement avec l'azur du ciel, un mince petit filet vague comme le regard et léger comme le souffle des pauvres vieux en train d'agoniser mélancoliquement devant les âtres solitaires.

Matinée de printemps.

Le village semblait se réveiller, non seulement de la nuit, mais de l'hiver lui-même, sous les fraîches caresses de cette matinée de mai, qui faisait sortir tout le monde des maisons.

C'est un délicieux et fin paradis, que ce pays de Thié-

rache, lorsque arrive le renouveau. L'humidité naturelle de la région gonfle les tiges de l'herbe et monte en sève sous l'écorce tendre des arbres et s'épanouit en riante et vigoureuse verdure. Les coups de vent soufflant du nord, les tournasses de pluie arrivant des Ardennes ne sont plus à craindre en cette saison. Une brise molle court sur la campagne, en battant des ailes parmi les feuilles et leur apporte la lointaine odeur salée de la mer. Et les paysans alors aiment à se promener par leurs champs rajeunis, pour voir se gercer la terre, comme une mamelle où va sourdre le lait. Le moment des durs travaux n'est pas encore tout proche. On est à l'heure exquise des espoirs sans fatigue. On n'a plus peur des gelées retardataires ni des soleils trop hâtifs. Aussi les vieux, les jeunes, jusqu'aux infirmes et aux bancroches, tout le monde prend plaisir à contempler la résurrection de la nature. Et personne, pas plus qu'aux labeurs de l'été, personne n'y est de trop. Les indigents eux-mêmes, ceux qui n'ont pas un pouce de glèbe au soleil, ceux qui vivent de glanes et d'aumônes, sont heureux de penser que *les biens rapporteront*. Et, comme les autres, ils vont vaguer de-ci, de-là, avec cette attentive et mystérieuse figure des paysans, qui ont l'air de regarder pousser les plantes et d'écouter germer les graines.

Ces jours-là, il ne demeure au logis que les très vieilles, les impotents qui ne sauraient même plus aller jusqu'aux premières haies derrière les granges. Mais au moins, ils quittent le coin de l'âtre et ne se consument plus les yeux à fixer leurs regards sur les cendres braisillantes. Ragaillardis par les haleines printanières, ils viennent à la fenêtre ou sur le pas de la porte, pour reposer leurs pauvres yeux las dans un bain de lumière, pour humer les parfums de la terre entr'ouverte, pour sentir battre plus vite à leurs tempes leur sang désengourdi. Les anciens laissent s'éteindre à leur bec leur petite pipe coiffée d'une calotte de cuivre. Les aïeules s'arrêtent de tricoter leur interminable bas. Tous, la peau détendue, les membres moins raides, le souffle plus profond, ils songent que le dur hiver a pris fin, que les jours chauds vont revenir, que le ciel souriant promet aux moribonds une année de plus et qu'ils pourront encore une fois voir rentrer dans les

cours les belles moyes de blé toutes brûlantes de soleil.

Ainsi, les vieux et les jeunes, se ressaisissant à la vie, le village semblait se réveiller, non seulement de la nuit, mais de l'hiver lui-même, sous les fraîches caresses de cette matinée de mai, qui rendait joyeux jusqu'aux enfants en train de franchir le seuil de l'école.

Ils y entraient, les petits gueux, en bourdonnant comme des abeilles au trou d'une ruche. Leurs cartables dansaient gaiement sur leurs derrières. Les leçons chantaient d'elles-mêmes sur leurs lèvres. Ils se faisaient une fête d'entonner tout à l'heure le *ba be bi bo bu* pour en assourdir le père Alliaume, qui avait l'oreille un peu dure. Le magister en personne avait, à leur aspect, la figure avenante. Lui aussi, il se ravigotait à ce printemps de la nature. Sans mélancolie, avec un doux orgueil bien plutôt, il se rappelait toutes les générations instruites par lui et revoyait dans les bambins d'à présent leurs pères et même leurs grands-pères qu'il avait fait épeler jadis. Et c'est d'un air gaillard qu'il chaussait son nez de ses grosses bésicles, pour mieux regarder ces frimousses rieuses. Et il étouffait de son mieux les rauquements de son asthme, afin de rendre plus aimable la voix dont il leur disait ;

— Allons, mes tiots blonds, en place, en place ! Il y a une belle image dans mon pupitre pour celui qui sera le plus sage.

Sur un ton aigu, ils commencèrent à syllaber, égrenant les notes perlées, dans le concert des musiques matinales, où se mêlaient déjà les bavardages des commères, les fredons des oiseaux, les gloussements des basses-cours, et les cantilènes des vanniers au bord de la rivière clapotante.

(*Miarka, la Fille à l'ourse*, I, 1 ; VI, 1.)

— Maurice Dreyfous, éditeur. —

M. PAUL BOURGET

Né à Amiens en 1852.

Les ancêtres littéraires de M. Paul Bourget sont Marivaux et Stendhal. Il a hérité d'eux cette psycho-

logie torturante et subtile, ce goût pour la dissection morale, et pour l'analyse des sentiments indéfinissables qui se cachent dans les replis les plus profonds de l'âme. Il est le peintre habile de tous les raffinements du cœur, l'arbitre des cas de conscience amoureux (*Cruelle énigme*, *Crime d'amour*, *Mensonges*, *Un cœur de femme*, etc.). Il excelle surtout à décrire, jusque dans ses plus obscurs symptômes, la *névrose* de cette fin de siècle, mal très réel, quoiqu'un peu prétentieux, et que tous les docteurs en psychologie semblent destinés à exaspérer plutôt qu'à guérir (*le Disciple*).

127.

Le culte du Moi.

M. PAUL BOURGET.
Le Disciple.

Robert Greslou est un jeune homme nerveux, mélancolique, égoïste surtout, jusqu'au raffinement, imbu des théories contemporaines sur le déterminisme universel. Introduit comme précepteur dans la famille du marquis de Jussat, en Auvergne, il forme froidement le projet de séduire la sœur de son élève, Mlle Charlotte de Jussat, sans amour, uniquement pour faire une expérience psychologique et pour procurer à son Moi une sensation exceptionnelle. Charlotte, dont le cœur commence à s'émouvoir, quitte pour un temps le château. Robert raconte dans un Mémoire, composé après coup et dédié à son vieux maître Adrien Sixte, quel fut le cours de ses pensées après le départ de Charlotte.

La poignée de main du marquis, très chaude, très cordiale, m'avait prouvé une fois de plus combien j'étais ancré dans la maison, et j'avais deviné, derrière la froideur voulue de la fille, la palpitation d'un cœur qui ne veut pas se livrer.

J'habitais, au second étage, une pièce d'angle avec une fenêtre qui donnait sur le devant du château. Je me plaçai

derrière le rideau de manière à bien voir, sans être vu, la montée dans la voiture. C'était une victoria encombrée de couvertures et attelée du même cheval bai-cerise qui traînait l'autre jour la charrette anglaise. C'était aussi le même cocher qui se tenait sur le siège, son fouet en main, avec la même immobilité impassible dans sa livrée brune.

Le marquis parut, puis Charlotte. Sous le voile et d'en haut, je ne distinguai pas ses traits, à elle, et quand elle releva ce voile pour s'essuyer les paupières, je n'aurais su dire si c'étaient les derniers baisers de sa mère et de son frère qui lui donnaient ce petit accès d'émotion nerveuse, ou le désespoir d'une résolution trop pénible. Mais je la vis bien, quand la voiture disparut vers la grille, qui tournait la tête; et, comme les siens étaient déjà rentrés, que pouvait-elle regarder aussi longuement, sinon la fenêtre à l'abri de laquelle je la regardais moi-même? Puis, un massif d'arbres déroba la voiture qui reparut au bord du lac pour disparaître encore et s'enfoncer sur la route qui traverse le bois de la Pradat, — cette route où l'attendait un souvenir dont j'étais certain qu'il ferait battre plus vite ce cœur enfin troublé, ce cœur conquis.

Ce sentiment d'orgueil assouvi dura un mois entier, sans une minute d'interruption, et — preuve que j'étais dans mes rapports avec cette jeune fille tout intellectuel et psychologique, — jamais mon esprit ne fut plus net, plus souple, plus habile au maniement des idées qu'à cette époque. J'écrivis alors mes meilleures pages, un morceau sur le travail de la volonté pendant le sommeil. J'y fis entrer, avec un délice de savant que vous comprendrez, tous les détails que j'avais notés, depuis ces quelques mois, sur les allées et venues, les hauts et les bas de mes résolutions.

J'en avais tenu, comme je vous ai dit, le journal le plus précis, analysant, le soir, avant de m'endormir, et le matin, sitôt réveillé, les moindres nuances de mes états d'âme.

Oui, ce furent des journées d'une singulière plénitude. J'étais très libre. Mon élève et moi nous profitions des belles et douces heures pour nous promener. Sous le prétexte d'enseignement, je lui avais donné le goût des papillons. Armé de la longue canne et du filet de gaze verte, il

était sans cesse à courir après les Aurores aux ailes bordées d'orange, les Argus bleus, les Morios bruns, les Vulcains bigarrés et les Citrons couleur d'or. Il me laissait seul avec ma pensée.

Tantôt nous suivions cette route de la Pradat maintenant parée de toutes les verdures du printemps, tantôt nous remontions du côté de Verneuge, vers cette vallée de Saint-Genès-Champanelle, aussi gracieusement jolie que son nom. Je m'asseyais sur un bloc de lave, fragment minuscule de l'énorme coulée épanchée du puy de la Vache, et là, sans plus m'occuper de Lucien, je m'abandonnais à cette disposition étrange qui m'avait toujours montré, dans cette nature sauvage, comme un symbole saisissant de mes doctrines, un type de fatalité implacable, un conseil d'indifférence absolue au bien et au mal.

Je regardais les feuilles des arbres s'ouvrir au soleil, je me rappelais les lois connues de la respiration végétale, et comment, par une simple modification de lumière, la vie de la plante peut être changée. De même on devait pouvoir, à son gré, diriger la vie de l'âme, si l'on en connaissait exactement les lois. J'avais déjà réussi à créer un commencement de passion dans l'âme d'une jeune fille séparée de moi par des abîmes. Quels procédés nouveaux et appliqués avec une rigueur ingénieuse me permettraient d'accroître l'intensité de cette passion?

J'oubliais la magnificence du ciel, la fraîcheur des bois, la majesté des volcans, le vaste paysage déployé autour de moi, pour ne plus voir que des formules d'algèbre morale. J'hésitais entre des solutions diverses pour ce jour prochain où je tiendrais de nouveau M[lle] de Jussat en face de moi dans la solitude du château.

Devais-je, à ce moment du retour, jouer l'indifférence, pour la déconcerter, pour la séduire, par l'étonnement d'abord, ensuite par l'amour-propre et la douleur? Piquerais-je sa jalousie en lui insinuant que l'étrangère de mon soi disant roman[1] était revenue à Clermont et m'écrivait? Continuerais-je, au contraire, la série des déclarations brûlantes, des audaces qui enveloppent, des folies qui grisent?

1. C'était un mensonge imaginé par Robert, pour piquer la jalousie de Charlotte.

Je reprenais ces hypothèses successivement, d'autres encore. Je m'y complaisais, pour me témoigner à moi-même que je n'étais pas pris, que le philosophe dominait l'amoureux, que mon Moi enfin, ce cher Moi, dont je m'étais constitué le prêtre, demeurait supérieur, indépendant et lucide. Je m'en voulais, comme d'indignes faiblesses, des rêveries qui, à d'autres instants, remplaçaient ces subtils calculs.

C'était surtout dans l'intérieur de la maison qu'elles me prenaient, ces rêveries, et devant les portraits de Charlotte épars sur les murs du salon, sur les tables, dans la chambre de Lucien. Des photographies de toutes grandeurs la représentaient à six ans, à dix ans, à quinze, et j'y pouvais suivre l'histoire de sa beauté, depuis la grâce mignonne des premières années, jusqu'au charme frêle d'aujourd'hui. Les traits changeaient de l'une à l'autre de ces photographies, jamais le regard. Il restait le même dans les yeux de l'enfant et ceux de la jeune fille, avec ce je ne sais quoi de sérieux, de tendre et de fixe qui révèle la sensibilité trop profonde. Il s'était posé ainsi sur moi, et de m'en souvenir me remuait d'une émotion confuse.

Ah! pourquoi ne m'y livrais-je pas entièrement? Pourquoi ma vanité s'acharnait-elle à ne pas s'y complaire?

Mais pourquoi, sur tant de ces portraits, Charlotte se trouvait-elle à côté de son frère André? Quelle fibre secrète de haine cet homme avait-il, par sa seule existence, touchée dans mon cœur, que de voir simplement son image auprès de celle de sa sœur desséchait soudain ma tendresse et ne laissait plus subsister en moi que la volonté? Et quelle volonté?... J'osais me la formuler, maintenant que je me croyais sûr d'avoir pris ce cœur à mon piège.

Oui, je voulais avoir Charlotte... Et après? Après?... Je me forçais de n'y pas réfléchir, de même que je me forçais à détruire les instinctifs scrupules d'hospitalité violée qui me remuaient. Je ramassais les plus mâles énergies de ma pensée, et je m'enfonçais dans l'âme davantage encore mes théories sur le culte de mon Moi. Je sortirais de cette expérience enrichi d'émotions et de souvenirs.

Telle était l'issue morale de l'aventure. L'issue matérielle était le retour chez ma mère, une fois mon préceptorat fini.

Lorsque les scrupules s'éveillaient trop vivement, et qu'une voix intérieure me disait : « Et Charlotte? As-tu le droit de la traiter ainsi en simple objet de ton expérience? » je prenais mon Spinoza, et j'y lisais le théorème où il est écrit que notre droit a pour limite notre puissance...

« C'est la loi du monde », raisonnais-je, « que toute existence soit une conquête, exécutée et maintenue par le plus fort aux dépens du plus faible. Cela est vrai de l'univers moral comme de l'univers physique. Il y a des âmes de proie, comme il y a des loups, des chats-pards et des éperviers. »

Cette formule me paraissait forte, neuve et juste, je me l'appliquais, et je me répétais : « Je suis une âme de proie, une âme de proie, » avec un furieux accès de ce que les mystiques appellent l'orgueil de la vie, parmi les verdures nouvelles, sous le ciel tout bleu, au bord de la claire rivière qui, des montagnes, descend vers le lac. C'était ma façon à moi, de communier avec l'aveugle, la sourde, la malfaisante nature...

Il fera comme il dit. Ce détestable émule de Julien Sorel finira par assassiner Charlotte, après l'avoir perdue d'honneur. Il sera lui-même abattu d'un coup de revolver, comme un être malfaisant, par le capitaine André de Jussat, frère aîné de sa victime.

(*Le Disciple.*)

— Lemerre, éditeur. —

M. JULIEN VIAUD (PIERRE LOTI)

Né à Rochefort en 1850.

Pierre Loti a rapidement conquis une grande place parmi les romanciers contemporains. Il est proprement un charmeur qui nous séduit par la rêverie vague et flottante de sa pensée, par la mélancolie douce dont il nous pénètre, par les voluptueuses et enlaçantes caresses de sa phrase savamment rythmée : vrai poète en prose, comme Ernest Renan. Les sujets de ses romans sont on ne peut plus simples : à peine la matière d'une idylle : Rarahu et Azyiadé, ses héroïnes favorites, ne savent qu'aimer et mourir. Mais il orne ces petits récits d'un cadre superbe, qui en rehausse singulièrement l'éclat : c'est l'Océan infini, c'est l'Orient mystérieux, ce sont les pays exotiques, la Polynésie, le Japon, l'Indo-Chine. (*Le mariage de Loti*, *Japoneries d'automne*, *Fantôme d'Orient*, etc.)

128.

Retour du Tonkin.

PIERRE LOTI. *Pêcheur d'Island*

Sylvestre Moân est un jeune Breton, d'une pauvre famille de pêcheurs. Pendant que les siens sont perdus avec la « Marie » dans les brouillards glacés des mers d'Islande, il sert vaillamment la France au Tonkin, dans les équipages de la flotte. Le pauvre enfant est frappé à mort et ramené à bord d'un navire-hôpital.

Environ quinze jours après, comme le ciel se faisait déjà plus sombre à l'approche des pluies, et la chaleur plus lourde sur ce Tonkin jaune, Sylvestre, qu'on avait rapporté à Hanoï, fut envoyé en rade d'Ha-Long et mis à bord d'un navire-hôpital qui rentrait en France.

Il avait été longtemps promené sur divers brancards, avec des temps d'arrêt dans les ambulances. On avait fait ce qu'on avait pu ; mais dans ces conditions mauvaises, sa poitrine s'était remplie d'eau, du côté percé, et l'air entrait toujours, en gargouillant, par ce trou qui ne se fermait pas. On lui avait donné la médaille militaire et il en avait eu un moment de joie.

Mais il n'était plus le guerrier d'avant, à l'allure décidée, à la voix vibrante et brève. Non, tout cela était tombé devant la longue souffrance et la fièvre amollissante. Il était redevenu enfant, avec le mal du pays ; il ne parlait presque plus, répondant à peine, d'une petite voix douce, presque éteinte. Se sentir si malade, et être si loin, si loin, penser qu'il faudrait tant de jours et de jours avant d'arriver au pays, — vivrait-il seulement jusque-là avec ses forces qui diminuaient ?... Cette notion d'effroyable éloignement était une chose qui l'obsédait sans cesse, qui l'oppressait à ses réveils, — quand, après les heures d'assoupissement, il retrouvait la sensation affreuse de ses plaies, la chaleur de sa fièvre et le petit bruit soufflant de sa poitrine crevée. Aussi il avait supplié qu'on l'embarquât au risque de tout.

Il était très lourd à porter dans son cadre ; alors sans le vouloir on lui donnait des secousses cruelles, en le charroyant.

A bord de ce transport qui allait partir, on le coucha dans un des petits lits de fer alignés à l'hôpital et il recommença en sens inverse sa longue promenade à travers les mers. Seulement, cette fois, au lieu de vivre comme un oiseau dans le plein vent des hunes, c'était dans les lourdeurs d'en bas, au milieu des exhalaisons de remèdes, de blessures et de misères.

Les premiers jours, la joie d'être en route avait amené en lui un peu de mieux. Il pouvait se tenir soulevé sur son lit avec des oreillers, et de temps en temps il demandait sa boîte. Sa boîte de matelot était le coffret de bois blanc, acheté à Paimpol, pour mettre ses choses précieuses : on y trouvait des lettres de la grand'mère Yvonne, celles d'Yann et de Gaud, un cahier où il avait copié des chansons de bord, et un livre de Confucius en chinois, pris au hasard d'un pillage, sur lequel, au revers blanc des feuillets, il avait inscrit le journal naïf de sa campagne.

Le mal pourtant ne s'améliorait pas et, dès la première semaine, les médecins pensèrent que la mort ne pouvait plus être évitée.

... Près de l'Équateur maintenant, dans l'excessive chaleur des orages, le transport s'en allait, secouant ses lits, ses blessés et ses malades, s'en allait toujours vite, sur une mer remuée, tourmentée encore comme au renversement des moussons.

Depuis le départ d'Ha-Long, il en était mort plus d'un, qu'il avait fallu jeter dans l'eau profonde, sur ce grand chemin de France; beaucoup de ces petits lits s'étaient débarrassés déjà de leur pauvre contenu.

Et ce jour-là, dans l'hôpital mouvant, il faisait très sombre; on avait été obligé, à cause de la houle, de fermer les mantelets en fer des sabords; et cela rendait plus horrible cet étouffoir de malades.

Il allait plus mal, lui; c'était la fin. Couché toujours sur son côté percé il le comprimait des deux mains avec tout ce qui lui restait de force, pour immobiliser cette eau, cette décomposition liquide dans ce poumon droit, et tâcher de respirer seulement avec l'autre. Mais cet autre aussi, peu à peu, s'était pris par voisinage et l'angoisse suprême était commencée.

Toutes sortes de visions du pays hantaient son cerveau mourant; dans l'obscurité chaude, des figures aimées ou affreuses venaient se pencher sur lui; il était dans un perpétuel rêve d'halluciné, où passaient la Bretagne et l'Islande.

Le matin, il avait fait appeler le prêtre, et celui-ci, qui était un vieillard habitué à voir mourir des matelots, avait été surpris de trouver, sous cette enveloppe si virile, la pureté d'un petit enfant.

Il demandait de l'air, de l'air; mais il n'y en avait nulle part; les manches à vent n'en donnaient plus; l'infirmier qui l'éventait tout le temps avec un éventail à fleurs chinoises, ne faisait que remuer sur lui des buées malsaines, des fadeurs déjà cent fois respirées, dont les poitrines ne voulaient plus. Quelquefois, il lui prenait des rages désespérées pour sortir de ce lit, où il sentait si bien la mort venir, d'aller au plein vent là-haut, essayer de revivre.... Oh! les autres, qui couraient dans les hau-

bans, qui habitaient dans les hunes!... Mais tout son grand effort pour s'en aller n'aboutissait qu'à un soulèvement de sa tête et de son cou affaibli, — quelque chose comme ces mouvements incomplets que l'on fait pendant le sommeil. — Eh! non, il ne pouvait plus; il retombait dans les mêmes creux de son lit défait, déjà englué là par la mort; et, chaque fois, après la fatigue d'une telle secousse, il perdait pour un instant conscience de tout.

Pour lui faire plaisir, on finit par ouvrir un sabord, bien que ce fût encore dangereux, la mer n'étant pas assez calmée. C'était le soir, vers six heures. Quand cet auvent de fer fut soulevé, il entra de la lumière seulement, de l'éblouissante lumière rouge. Le soleil couchant apparaissait à l'horizon avec une extrême splendeur, dans la déchirure d'un ciel sombre; sa lueur aveuglante se promenait au roulis, et il éclairait cet hôpital en vacillant comme une torche qu'on balance.

De l'air, non, il n'en vint point; le peu qu'il y en avait dehors était impuissant à entrer ici, à chasser les senteurs de la fièvre. Partout, à l'infini, sur cette mer équatoriale, ce n'était qu'humidité chaude, que lourdeur irrespirable. Pas d'air, nulle part, pas même pour les mourants qui haletaient.

..... Une dernière vision l'agita beaucoup; sa vieille grand'mère passant sur un chemin, très vite avec une expression d'anxiété déchirante; la pluie tombait sur elle de nuages bas et funèbres; elle se rendait à Paimpol, mandée au bureau de la marine, pour y apprendre qu'il était mort.

Il se débattait maintenant, il râlait. On épongeait aux coins de sa bouche de l'eau et du sang, qui étaient remontés de sa poitrine à flots, pendant ses contorsions d'agonie. Et le soleil magnifique l'éclairait toujours; au couchant, on eût dit l'incendie de tout un monde, avec du sang plein les nuages; par le trou de ce sabord ouvert entrait une large bande de feu rouge, qui venait finir sur le lit de Sylvestre, faire un nimbe autour de lui.

..... A ce moment ce soleil se voyait aussi, là-bas, en Bretagne, où midi allait sonner. Il était bien le même soleil, et au même instant précis de sa durée sans fin; là, pourtant, il avait une couleur très différente; se tenant

plus haut dans un ciel bleuâtre, il éclairait d'une douce lumière blanche la grand'mère Yvonne qui travaillait à coudre, assise sur sa porte.

En Islande, où c'était le matin, il paraissait aussi à cette même minute de mort. Pâli davantage, on eût dit qu'il ne parvenait à être vu là que par une sorte de tour de force d'obliquité. Il rayonnait tristement, dans un fiord où dérivait la *Marie*, et son ciel était cette fois d'une de ces puretés hyperboréennes qui éveillent des idées de planètes refroidies n'ayant plus d'atmosphère. Avec une netteté glacée, il accentuait les détails de ce chaos de pierres qui est l'Islande : tout ce pays, vu de la *Marie*, semblait plaqué sur un même plan et se tenir debout. Yann, qui était là, éclairé un peu étrangement lui aussi, pêchait comme d'habitude, au milieu de ces aspects lunaires.

..... Au moment où cette traînée de feu rouge, qui entrait par ce sabord de navire, s'éteignit, où le soleil équatorial disparut tout à fait dans les eaux dorées, on vit les yeux du petit-fils mourant se chavirer, se retourner vers le front comme pour disparaître dans la tête. Alors on abaissa dessus les paupières avec leurs longs cils, — et Sylvestre redevint très beau et calme comme un marbre couché.....

(*Pêcheur d'Islande*, 3e partie, ch. II.)

— Calmann Lévy, éditeur. —

M. FERDINAND FABRE

Né à Bédarieux en 1830.

Le talent de M. Ferdinand Fabre sent un peu le terroir de sa province, mais il est robuste et sain, et il s'est imposé depuis longtemps déjà à l'estime publique. M. Fabre a composé de fortes et consciencieuses études de mœurs ecclésiastiques (*Les Courbezon*, *l'Abbé Tigrane*, *Julien Savignac*, *Lucifer*, *Un illuminé*, etc.), qui n'ont guère de pendant dans la littérature roma-

nesque de notre siècle. Ce fond un peu sévère est souvent égayé par de jolies scènes villageoises et par de riantes peintures du pays cévenol. Cette double inspiration forme un heureux mélange dans un des derniers livres publiés par M. Fabre, et qui est peut-être son chef-d'œuvre : *Ma vocation.*

129.

MARTHE VANNEAU.

M. FERDINAND FABRE. *Ma Vocation.*

Les vendanges sont chez nous comme une longue fête : dès la pointe du jour, chants, cris de joie, rires s'envolent de partout, des bas-fonds, des coteaux, et, dans les sentiers, les sonnailles retentissantes des mulets chargés de comportes pleines appellent des bandes d'alouettes matinales qui picorent sur les tas à bec que veux-tu. Du reste, les *gavachs*, — gens de hautes cimes, — se conduisent tout à fait comme les oiseaux : chacun, afin de pousser le repas mangé à la maison sous l'œil du maître, se gave de raisins jusqu'à la luette bravement. Quelle gaieté alors! Tandis que les montagnardes, d'un coup preste et sec, abattent les belles grappes, qui tombent en de lourds paniers d'osier imbibés de jus, presque ruisselants, les montagnards, dont le devoir serait d'aller vider les paniers d'un saut, perdent plus d'une minute à caqueter avec elles, et à batifoler de cent façons....

Sirc, jugeant sa vigne de l'Arboussas mûre pour la serpette, y a conduit ce matin son escouade de gavachs; puis, comme d'autres soins le réclamaient, il m'a chargé de surveiller son monde, de tenir l'œil surtout aux muletiers, engeance peu commode, toujours disposée à rendre le fouet et à vous planter là, la besogne commencée. Justement j'ai eu maille à partir avec un de ses drôles, un gars de vingt-cinq ans environ, fort comme un hercule de foire, plus hérissé de poils qu'un loup de la Montagne-Noire, le regard en dessous, l'air tout ensemble sournois et brutal.

Mon beau-frère ne m'avait pas quitté depuis cinq minutes, qu'au bas de la vigne de l'Arboussas, à l'endroit où s'arrêtent les mulets pour recevoir leur chargement, un cri aigre, un cri de douleur se fait entendre. — Qu'y

a-t-il? — Je me précipite. Une jeune vendangeuse du nom de Marthe, que ma mère, toujours bonne, a embauchée par charité, car elle paraît fort délicate, est là qui se lamente et pleure. Un filet de sang lui coule du front, dont la peau est déchirée de la naissance des cheveux au sourcil droit.

— Que t'arrive-t-il, Marthe?

— C'est lui qui m'a fait ça avec son fouet, me répond-elle.

Et, de son bras levé, elle me montre le muletier Jeanros qui s'en va paisiblement au train coutumier de ses bêtes. Une indignation me soulève.

— Jeanros! Jeanros!.... Brute! Triple brute que vous êtes!

J'ignore s'il m'a entendu; car tandis que je parlais, il a vigoureusement fouaillé ses mulets... Il est déjà bien loin.

La vigne de l'Arboussas tire son nom d'un bois d'arbousiers qui la borne fort agréablement et fort pittoresquement vers le bas, aux environs du ruisseau très encaissé de Paders. Ce ruisseau, complètement à sec aux jours torrides de l'été, a reçu les premières pluies d'octobre, les a gardées, et un léger courant jase parmi les pierres arides qui commencent à reverdir. Par endroits, des creux retiennent l'eau comme en des vasques tranquilles, et, dans ces miroirs perdus, les arbousiers des deux rives jettent leurs fraises rouges, ambrées, avec une profusion de feuillage fin et de bouquets blancs épanouis. Le merveilleux arbuste! Il est toujours vert, il a toujours des fleurs, toujours il porte des fruits à tous les degrés de maturité. Tendez la main; une branchette flexible, dont vous feriez la plus jolie couronne au front de la jeunesse, une branchette douce, unie, sans épines, vient à vous, et l'arbouse qui veut être cueillie, vous met au doigt une tache de sang vermeil.

J'ai ouï dire que les arbouses de nos Cévennes sont meilleures que celles des Pyrénées. J'en suis fier pour mon pays.

Je remonte le ruisseau de Paders sous les arbousiers, et gagne un autre côté de la vigne de Sirc. Il me répugne d'aborder Marthe, que je n'ai pas su venger de cet atroce

muletier. Il fallait avoir le cœur d'arracher son fouet à Jeanros et de lui en allonger sur la face toute la courroie. Je chemine lentement, assez attristé de ma lâcheté. — Que doit penser de moi la fillette embauchée par ma mère? — Tout à coup, je demeure fixe : à quatre pas de moi un paquet de haillons s'agite au bord de l'eau. Je tousse pour prévenir de ma présence. Du paquet de haillons se dégage, parsemé de gouttelettes irisées, un charmant visage calme et doux.

— Toi! Marthon!

— Oui, monsieur : ça saignait toujours, et je suis venue y mettre un peu d'eau.

— Et ça ne saigne plus à présent?

— Pas beaucoup. Si seulement j'avais un mouchoir pour me serrer le front!

— Veux-tu le mien?

— Non, monsieur, je n'oserais jamais.

Sans avoir claire conscience de mes pas, j'avais, parmi les pierrailles, franchi la courte distance qui nous séparait. Véritablement je ne reconnaissais plus la vendangeuse de ma mère et, soit curiosité, soit plaisir, je la regardais. Quand elle avait paru dans la bande des gavachs, une seule chose m'avait frappé en elle : son grand air de misère. Maintenant, encore que son pauvre corps malingre et chétif fût recouvert des mêmes nippes sordides, s'en allant en charpie de toutes parts, je ne sais quel rayonnement s'échappait d'elle. Ce rayonnement était si fort, que, de temps à autre, il me contraignait à baisser les yeux.

En face de cette inconnue dont je ne savais pas du tout le nom, dont j'ignorais le pays, j'éprouvais un embarras, un malaise énormes.

Cependant, je retire mon mouchoir blanc de la poche, le plonge à vingt reprises dans le ruisseau, le tords, le déploie, le plie d'angle à angle dans sa longueur, et le noue autour du front de la jeune fille.

— Eh bien? lui dis-je.

— Oh! monsieur!... Oh! monsieur!...

— Quel âge as-tu?

— Je parais seize ans, monsieur; mais j'en ai dix-huit tout de même. Sans ça je n'aurais pas pu me louer, même

pour ramasser les grains de raisins qui tombent des comportes ou des paniers. Vous savez qu'on m'a prise, chez M. Sirc, pour « lever la *granado...* ».

— D'où es-tu?

— Des Verreries, proche Saint-Pons.

— Avec qui es-tu venue à Bédarrieux?

— Je suis venue seule.

— Et tes parents t'ont permis de t'en aller comme ça à travers les routes?

— Je n'ai plus de parents. J'ai perdu ma mère au berceau et je ne me souviens pas beaucoup de mon père. Quand ma grand'mère, qui m'avait avec elle, est morte ce dernier hiver, la voisine Balaguier m'a recueillie... Des fois, j'allais tourner la meule chez un remouleur pour gagner deux sous; puis, d'autres fois, j'allais *faire du bois* dans les châtaigneraies. Mais nous ne pouvions pas vivre deux de notre travail et nous nous couchions souvent sans souper. Alors M. le curé des Verreries a parlé de me mettre chez les Sœurs à Saint-Pons. Mais j'ai pris peur de ces Sœurs que je ne connaissais pas, et je me suis sauvée de la paroisse, dans la nuit.

— Et tu es arrivée d'une traite jusqu'ici?

— Un charretier m'a laissée monter sur l'arrière de sa charrette. Il y avait là une botte de foin pour ses bêtes. Oh! comme j'ai dormi, encore que je ne pusse m'empêcher de pleurer!

— Pourquoi pleurais-tu tant?

— Et mon pays? et la voisine Balaguier? et le cimetière, où sont les miens que j'abandonnais? Croyez-vous que ce ne soit rien, ça, monsieur?

— Tu as raison, Marthe, tu as bien raison... A propos, quel est ton nom de famille?

— Nous autres, aux Verreries, nous sommes les Vanneau, et je m'appelle Marthe Vanneau.

— Mais, après les vendanges, que feras-tu?

— Votre mère, qui est bonne comme la Sainte Vierge, m'a dit que, si on était content de moi ici, elle me placecerait.

Et, osant me dévisager de ses grands yeux bruns interrogateurs :

— Êtes-vous content de moi, vous, monsieur?

— Très content de toi.... Oh! très content.

Elle incline sa tête charmante et n'ajoute pas un mot. Moi, également interdit, je tiens mes deux yeux attachés à la surface d'une de ces conques profondes de rochers, où le Paders, après avoir couru, cabriolé parmi les mille accidents de sa route tapageuse, semble se reposer avec délices. Dans ce miroir immobile, les traits mignons de Marthe Vanneau me frappent singulièrement. Mon Dieu! quel passe-temps céleste, que de regarder, de regarder jusqu'à la fin de son regard le visage d'une jeune fille au fond de l'eau claire de nos montagnes! Il faut dire que ce visage-ci est ravissant, qu'il s'allonge par une ligne d'une finesse, d'une distinction peu habituelles chez les paysans de nos contrées. Et la peau, quel éclat elle conserve dans sa pâleur légèrement bistrée! Les joues de Marthe Vanneau sont creusées et tristes; mais je ne sais pourquoi je les préfère à des joues rebondies et rieuses. Puis il faut voir comme le bandeau blanc, assujetti par mes mains autour de son front, lui sied! Des feuilles, chassées par le vent, se sont arrêtées parmi ses cheveux, dont les mèches folles, plus noires que les plumes de merle, débordent mon mouchoir, et tout cela, au fond du ruisseau, forme un ensemble parfait de grâce touchante et d'idéale beauté. J'omets les arbouses rouges et les ramilles vertes des arbustes qui surplombent le Paders, chargées de frondaisons et de fruits. Il n'est pas jusqu'aux loques de la petite vendangeuse de ma mère qui, s'embellissant de je ne sais quels reflets obscurs, n'ajoutent à l'effet de cet incomparable tableau.

— On n'est pas plus mal vêtue que moi, n'est-il pas vrai, monsieur? me dit-elle un peu rougissante.

— Mais, au contraire, Marthe!

— Allez, monsieur, ne soyez jamais pauvre. Si vous saviez ce que c'est!

— Tu le sais, toi?

— Jusqu'au fond, car j'ai pâti, telle que vous me voyez.... Mais avec vous j'oublie d'aller ramasser ma *grunado*, dit-elle en se plantant debout.

Je m'empare d'une de ses mains.

— Marthe...

Je ne puis articuler un mot de plus.

— Monsieur, si je vous demandais quelque chose, me l'accorderiez-vous ?

— Je t'accorderais tout.

— Du reste, vous voyez, je me suis bien lavée et je suis bien propre à présent.... Si vous m'embrassiez, je crois que cela me porterait bonheur.

Je la prends dans mes bras et mes lèvres la baisent timidement sur les deux joues. Je la retiens encore, tremblant de la tête aux pieds, quand des hauteurs de la vigne de l'Arboussas descendent des chants sauvages, hurlés à pleine voix. La journée est finie, et les vendangeurs volent vers la soupe. Marthe Vanneau, qui a peut-être faim, la pauvre fille, court rejoindre la bande à travers les arbousiers. En me quittant, elle a dénoué mon mouchoir de son front et me l'a rendu.

— Je n'en ai plus besoin, merci ! m'a-t-elle dit.

Je ne sais combien de temps je suis demeuré planté au bord du ruisseau de Paders, regardant ce chiffon taché de sang.

(*Ma Vocation : Avant le grand séminaire.*)

— Lemerre, éditeur. —

M. ANDRÉ THEURIET

Né à Marly-le-Roy en 1833.

M. André Theuriet appartient à l'école de George Sand, du moins dans sa dernière manière. Son talent aimable et gracieux, ennemi de toutes les théories ambitieuses, se plaît aux idylles bourgeoises vivement contées, et encadrées dans quelque frais et ombreux paysage. (Le *Mariage de Gérard*, la *Fortune d'Angèle*, *Raymonde*, *Sauvageonne*, *Amour d'automne*, etc.) Les ruisseaux et les bois de la Lorraine ont trouvé leur poète en M. Theuriet, comme le plantureux Berri avait trouvé le sien dans l'auteur de la *Mare au Diable*.

130.

Peines de cœur.

M. André Theuriet. *Le Mariage de Gérard.*

Gérard de Seigneulles aime Hélène Laheyrard, fille de l'inspecteur d'Académie de Juvisy-en-Barrois. Mais son père veut le marier à une autre jeune fille, plus riche et mieux née. Il lui a signifié de se retirer pour un temps dans une ferme éloignée.

Arrivé à la porte des vignes, il aspira l'odeur des roses et des résédas épars dans les parterres de celle qu'il aimait, puis il descendit lentement la pente du vignoble et gravit le versant opposé. Quand il eut atteint le sommet de la colline, il s'appuya contre un *murger* de pierres moussues et contempla d'un air morne la rangée des vieux logis de la ville haute. Au loin, entre les arbres du verger, la lumière de l'atelier d'Hélène scintillait, pareille à un mélancolique regard d'adieu. La gorge de Gérard se serra, ses yeux se mouillèrent et un sanglot entr'ouvrit ses lèvres. C'était sa première grande douleur. Auprès de ce malheur imprévu les chagrins de sa vie d'écolier, les ennuis de sa jeunesse solitaire, ne lui apparaissaient plus que comme de misérables piqûres d'épingle.

Dix heures sonnèrent. Il se rappela la promesse faite à Baptiste [1] et s'enfuit dans la forêt. La nuit dônne aux bois une physionomie plus originale et plus intime. Dans le jour, traversés de rayons, égayés par les chants des oiseaux ou l'éclat des voix humaines, ils semblent s'imprégner de la vie des autres; à la nuit, ils sont livrés à eux-mêmes et vivent de leur vie propre. Sous leur ombre, mille bruits insaisissables pendant les heures lumineuses redeviennent perceptibles; on y distingue le frisson des feuilles de tremble sans cesse agitées et nerveuses, le frôlement des fougères qui se redressent, le son mat d'un gland tombant sur la mousse ou le faible sanglot d'une source microscopique, filtrant goutte à goutte entre les racines. Tous ces murmures s'unissent pour former une

1. Domestique de M. de Seigneulles.

harmonie grave et pénétrante. Ainsi, au milieu des ténèbres douloureuses qui enveloppaient le cœur de Gérard, mille menues impressions, étouffées jusque-là par le tumulte des joies de la semaine passée, ressuscitaient pour ainsi dire et unissaient leurs voix frêles. Il retrouvait dans sa mémoire les moindres mots d'Hélène, ses gestes les plus insignifiants, les plus rapides variations de sa figure spirituelle et mobile. Le bruissement du vent dans les pins lui rappelait la musique du bal de Salvanches.... Il revit Hélène tournant lentement sous la lumière des lustres, avec ses lèvres rieuses et sa longue jupe traînante, puis s'asseyant au piano et chantant de sa voix nette et bien timbrée la chanson des *Ramiers*...

Dans les chemins creux
Leur chanson vagabonde
Semble la voix profonde
Des printemps amoureux...

Hélas! cette nuit, dans les combes de la forêt, ce n'était pas la voix amoureuse des ramiers qui résonnait ; seule, la plainte funèbre de la *hulotte* s'élevait par intervalle comme l'appel désespéré d'un enfant perdu. Cette lamentation retentissante courait d'arbre en arbre et allait mourir au loin dans les massifs. Chaque fois qu'elle traversait la futaie, les petits grillons tapis dans l'herbe faisaient soudain silence, et Gérard s'imaginait entendre la propre voix de son bonheur évanoui lui crier de loin : « Je ne reviendrai jamais plus, jamais plus! » Il pressa le pas, les ténèbres du bois l'oppressaient. Enfin il vit s'éclaircir les arbres, le taillis fut remplacé par des champs recouverts de chaumes ; des toits se détachèrent vaguement sur le ciel, et des aboiements sonores réveillèrent les échos de la forêt. — Est-ce vous, monsieur Gérard? dit tout à coup une voix inquiète.

Il tressaillit et reconnut le taciturne Baptiste, planté en sentinelle devant l'écurie de la ferme. — M. le chevalier ne vous a pas vu au moins? continua le bonhomme ; il va me *sabouler* d'importance, voilà trois heures que je devrais être en route. Bonsoir!

Gérard gagna sa chambre à tâtons et ne s'endormit qu'au petit jour. Il se réveilla vers dix heures sans savoir où il

était, mais avec la confuse sensation d'un fardeau qui lui pesait sur le cœur. Il se frotta les yeux, reconnut la ferme et comprit enfin l'angoisse qui lui serrait la poitrine. Pendant cette première journée d'exil les heures se traînèrent avec une lourdeur de plomb. Vers le soir, n'y tenant plus, il fit deux lieues à travers bois pour contempler de loin la flèche de Saint-Étienne et les arbres du Pâquis, s'en revint harassé et se coucha sans souper. Le lendemain même manège. Dès le matin, il boucla ses guêtres et par des sentiers de traverse gagna un plateau de vignes, situé en face des jardins de la ville haute. Il grimpa sur un poirier sauvage et armé d'une lorgnette, du haut de cet observatoire, il explora le terrain. Au delà des pampres du plateau, une bande d'ombre marquait l'emplacement de la gorge de Polval, puis le terrain se relevait jusqu'aux talus verdoyants, où s'étageaient les terrasses des jardins. On voyait au milieu des arbres les vieilles maisons de la rue du Tribel avec leurs treilles, leurs gloriettes enguirlandées de clématite, leurs façades grises percées de fenêtres à petits carreaux. On distinguait les couleurs des massifs de dahlias et les ondulations des rideaux flottant aux croisées ouvertes. Gérard reconnut bien vite le logis de l'inspecteur et ne le quitta plus des yeux. Il était midi ; la cloche de Saint-Étienne sonna lentement l'*Angelus*, puis le bourdon de la tour de l'horloge annonça l'heure du dîner aux ouvriers des fabriques. Une forme blanche se montra tout à coup sur le perron, près du grand mûrier. Le cœur du jeune homme battit, et la lorgnette trembla dans sa main. Bientôt les enfants parurent, puis Marius Laheyrard ; la blanche apparition descendit lentement les marches du perron, les autres la suivirent, et tous s'enfoncèrent derrière les arbres fruitiers. Le visage de Gérard se rembrunit ; mais il n'avait pas eu le temps d'essuyer les verres de sa lorgnette, que déjà les quatre figures reparaissaient à la porte des vignes. C'était bien Hélène ; on voyait distinctement son chapeau de paille aux rubans cerise ainsi que la boîte de couleurs portée par Marius, et les grands filets à papillons brandis par les enfants. Plus de doute, elle allait peindre dans la campagne. Toute la bande prit le sentier des vignes et disparut de nouveau dans les profondeurs de Polval.

Gérard était resté sur son arbre. Il attendait; un pressentiment lui disait que tout n'était pas fini. Au bout d'un bon quart d'heure il vit émerger au-dessus des pampres du plateau d'abord les filets à papillons, puis le large feutre de Marius, et enfin la claire robe de toile écrue. Le groupe traversa les vignes en biais pour gagner la forêt dans la direction d'une combe très pittoresque, nommée dans le pays le Fond d'Enfer. Gérard se souvint qu'Hélène avait souvent exprimé le désir de faire une étude d'après un vieux hêtre patriarcal qui ombrage le fond de la combe, et dont les racines puissantes sont baignées par une source. Il avait un trop violent désir de revoir la jeune fille pour ne pas profiter de cette conjecture favorable. Se laissant glisser au pied de l'arbre, il se dirigea vers la combe, lentement, avec les minutieuses précautions d'un Mohican qui ramperait en pleine forêt vierge.

Il ne s'était pas trompé, et Mlle Laheyrard suivait en effet le sentier couvert qui descend comme une rapide coulée de verdure jusqu'au fond de la combe...

Les enfants suivirent le cours du ruisseau en pourchassant les grands *nacrés* et les *vulcains* qui filaient, ailes étendues, sous les ramures des hêtres. Après avoir trempé ses mains dans la source et s'être décoiffée, Hélène se plaça devant sa toile et prépara sa palette. Longtemps elle resta rêveuse : ses grands yeux immobiles regardaient devant eux sans rien voir. Pourtant le paysage était éclairé à souhait pour un peintre. Large et profonde la combe évasait mollement ses flancs boisés où tous les tons de feuillage, depuis le vert métallique des chênes jusqu'au vert pâle des saules, se mêlaient harmonieusement. En haut, sur un ciel fin et pommelé, les grands arbres de la bordure circulaire se détachaient du taillis où leurs cimes arrondies formaient comme les fleurons d'une vaste couronne verdoyante. Tout un côté de l'entonnoir était plongé dans une ombre bleuâtre; un seul rayon de soleil y descendait comme une vapeur argentée, et, à travers les frondaisons du gros hêtre, ce rayon faisait pleuvoir des milliers de gouttes lumineuses sur le sombre miroir de la source. Le côté opposé au contraire était largement ensoleillé : au delà d'un rideau de jeunes saules, on voyait étinceler en pleine lumière un coin de route tournante, un bout de pré

et une rangée de peupliers frissonnants. Dans le silence de cette solitude, on n'entendait que les soupirs flûtés du ruisseau et les rires des enfants qui s'éloignaient de plus en plus.

Hélène, son pinceau à la main, demeurait distraite, et sa physionomie, si spirituellement gaie lorsqu'elle s'animait, avait en ce moment un accent de tristesse morne. Tout en s'irritant contre l'image obsédante qui hantait sa pensée, elle ne songeait qu'à Gérard. Depuis le congé signifié si rudement à son amoureux, elle s'était adressé plus d'une sévère remontrance. Cent fois elle s'était juré d'oublier cette folle quinzaine et de redevenir une fille raisonnable. Elle avait beau se répéter que Gérard était trop jeune et M. de Seigneulles trop orgueilleux, pour qu'une pareille liaison fût jamais autre chose qu'une amourette passagère, l'image de son voisin ne la quittait pas ; au contraire elle s'imposait chaque jour plus despotiquement. Pendant la nuit du bal Hélène avait donné son cœur, et elle sentait qu'il lui en coûtait trop de le reprendre... Elle poussa un petit soupir étouffé, secoua ses longues boucles blondes ; ses yeux assombris devinrent tout à coup brillants comme l'eau de la source, et une larme roula sur sa joue. Elle l'essuya avec un geste d'impatience, puis elle saisit sa palette et se mit résolument au travail.

Déjà elle avait indiqué sur la toile les valeurs relatives de tous les tons du feuillage, quand un fracas de branches écartées lui fit tourner la tête. Elle jeta un cri et devint pâle : Gérard était près d'elle.

(*Le Mariage de Gérard*, XII.)
— Marpon et Flammarion, éditeurs. —

M. ANATOLE FRANCE

Né à Paris en 1844.

M. Anatole France n'est pas seulement un critique justement célèbre, il est aussi un charmant conteur, qui sait tout le prix qu'ajoute aux choses l'art de les

bien dire. Il a peu écrit, mais il n'a guère donné au public que des ouvrages achevés. *Thaïs* est un récit d'une forme rare et exquise, que n'eût certes pas désavoué Flaubert, ce grand maître en écriture. Quant au *Crime de Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut*, livre d'une ironie si fine et d'un tour si piquant, qui sait s'il ne survivra pas à la plupart des romans dont s'engoue la mode d'aujourd'hui?

131.

Le rêve d'un membre de l'Institut.

M. ANATOLE FRANCE.
Le Crime de Sylvestre Bonnard.

Une lourde somnolence pesait sur mon esprit. J'avais sous les yeux une charte dont chacun peut apprécier l'intérêt, quand j'aurai dit que mention y est faite d'un clapier vendu à Jehan d'Estouville, prêtre, en 1312. Mais bien que j'en sentisse alors toute l'importance, je n'y donnai pas l'attention qu'un tel document exigeait impérieusement. Mes yeux, quoique je fisse, se tournaient vers un côté de la table qui ne présentait aucun objet important au point de vue de l'érudition. Il n'y avait à cet endroit qu'un assez gros volume allemand, relié en peau de truie, avec des clous de cuivre aux plats, et d'épaisses nervures sur le dos. C'était un bel exemplaire de cette compilation recommandable seulement pour les gravures sur bois dont elle est ornée, et qui est si connue sous le nom de *Cosmographie de Munster*. Le volume, dont les plats étaient légèrement entre-bâillés, reposait sur sa tranche médiane.

Je ne saurais dire depuis combien de temps mes regards étaient attachés sans cause sur cet in-folio du XVIe siècle, quand ils furent captivés par un spectacle tellement extraordinaire qu'un homme totalement dépourvu d'imagination, comme je suis, devait lui-même en être vivement frappé.

Je vis tout à coup, sans m'être aperçu de sa venue, une petite personne assise sur le dos du livre, un genou replié et une jambe pendante, à peu près dans l'attitude que prennent sur leur cheval les amazones de Hyde-Park ou du Bois de Boulogne. Elle était si petite que son pied ballant ne descendait pas jusqu'à la table sur laquelle s'étalait en

serpentant la queue de sa robe. Mais son visage et ses formes étaient d'une femme adulte. L'ampleur de son corsage et la rondeur de sa taille ne laissaient aucun doute à cet égard, même à un vieux savant comme moi. J'ajouterai sans crainte de me tromper qu'elle était fort belle, et de mine fière, car mes études iconographiques m'ont habitué de longue date à reconnaître la pureté d'un type et le caractère d'une physionomie. La figure de cette dame, assise si inopinément sur le dos d'une *Cosmographie de Munster*, exprimait une noblesse mélangée de mutinerie. Elle avait l'air d'une reine, mais d'une reine capricieuse; et je jugeai, à la seule expression de son regard, qu'elle exerçait quelque part une grande autorité avec beaucoup de fantaisie. Sa bouche était impérieuse et ironique et ses yeux bleus riaient d'une façon inquiétante sous des sourcils noirs, dont l'arc était très pur. J'ai toujours entendu dire que les sourcils noirs sont très séants aux blondes, et cette dame était très blonde. En somme l'impression qu'elle donnait était celle de la grandeur.

Il peut sembler étrange qu'une personne haute comme une bouteille et qui aurait disparu dans la poche de ma redingote, s'il n'eût pas été irrévencieux de l'y mettre, donnât précisément l'idée de la grandeur. Mais il y avait dans les proportions de la dame assise sur la *Cosmographie de Munster* une sveltesse si fière, une harmonie si majestueuse; elle gardait une attitude à la fois si aisée et si noble, qu'elle me parut grande. Bien que mon encrier, qu'elle considérait avec une attention moqueuse comme si elle eût pu lire par avance tous les mots qui devaient en sortir au bout de ma plume, fût pour elle un bassin profond où elle eût noirci jusqu'à la jarretière ses bas de soie rose à coins d'or, elle était grande, vous dis-je, et imposante dans son enjouement.

Son costume, approprié à sa physionomie, était d'une extrême magnificence : il consistait en une robe de brocart d'or et d'argent, et en un manteau de velours nacarat doublé de menu vair. La coiffure était une sorte de hennin à deux cornes, que des perles d'un bel orient rendaient clair et lumineux comme le croissant de la lune. Sa petite main blanche tenait une baguette. Cette baguette attira mon attention d'une manière d'autant plus efficace que

mes études archéologiques m'ont disposé à reconnaître avec quelque certitude les insignes par lesquels se distinguent les notables personnes de la légende et de l'histoire. Cette connaissance me vint en aide dans les conjonctures très singulières où je me trouvais. J'examinai la baguette qui me parut taillée dans une menue branche de coudrier. C'est, me dis-je, une baguette de fée : conséquemment la dame qui la tient est une fée.

Heureux de connaître la personne à qui j'avais affaire, j'essayai de rassembler mes idées pour lui faire un compliment respectueux. J'eusse éprouvé quelque satisfaction, je le confesse, à lui parler doctement du rôle de ses pareilles, tant dans les races saxonne et germanique, que dans l'occident latin. Une telle dissertation était dans ma pensée une façon ingénieuse de remercier cette dame d'être apparue à un vieil érudit, contrairement à l'usage constant de ses semblables qui ne se montrent qu'aux enfants naïfs et aux villageois incultes.

Pour être fée, on n'en est pas moins femme, me disais-je, et puisque Mme Récamier, ainsi que je l'ouïs dire à J.-J. Ampère, rougissait de plaisir quand les petits ramoneurs ouvraient de grands yeux pour la mieux voir, la dame surnaturelle qui est assise sur la *Cosmographie de Munster* sera sans doute flattée d'entendre un érudit la traiter doctement comme une médaille, un sceau, une fibule ou un jeton. Mais cette entreprise, qui coûtait beaucoup à ma timidité, me devint totalement impossible, quand je vis la dame de la *Cosmographie* tirer vivement d'une aumônière, qu'elle portait au côté, des noisettes plus petites que je n'en vis jamais, en briser les coquilles contre ses dents et me les jeter au nez, tandis qu'elle croquait l'amande avec la gravité d'un enfant qui tette.

En une telle conjoncture, je fis ce qu'exigeait la dignité de la science et je me tus. Mais les coquilles m'ayant causé un chatouillement pénible, je portai la main à mon nez et je constatai alors à ma grande surprise, que mes lunettes en chevauchaient l'extrémité, et que je voyais la dame non à travers, mais par-dessus les verres, chose incompréhensible, puisque mes yeux, usés par les vieux textes, ne distinguent pas sans bésicles un melon d'une carafe, placés tous deux au bout de mon nez.

Ce nez remarquable par sa masse, sa forme et sa coloration attira légitimement l'attention de la fée, car elle saisit ma plume d'oie qui s'élevait comme un panache au-dessus de l'encrier, et elle promena sur mon nez les barbes de cette plume. J'eus parfois, en compagnie, l'occasion de me prêter aux espiègleries innocentes des jeunes demoiselles qui, m'associant à leurs jeux, m'offraient leurs joues à baiser à travers un dossier de chaise ou m'invitaient à éteindre une bougie qu'elles élevaient tout à coup hors de la portée de mon souffle. Mais jusque-là aucune personne du sexe ne m'avait soumis à des caprices aussi familiers que de m'agacer les narines avec les barbes de ma propre plume. Je me rappelai heureusement une maxime de feu mon grand-père qui avait coutume de dire que tout est permis aux dames, et que tout ce qui vient d'elles est grâce et faveur. Je reçus donc comme faveur et grâce les coquilles des noisettes et les barbes de la plume, et j'essayai de sourire. Bien plus, je pris la parole :

— Madame, dis-je avec une politesse digne, vous accordez l'honneur de votre visite non à un morveux, ni à un rustre, mais bien à un bibliothécaire assez heureux pour vous connaître et qui sait que jadis vous emmêliez dans les crèches les crins de la jument, buviez le lait dans les jattes écumeuses, couliez des graines à gratter dans le dos des aïeules, faisiez pétiller l'âtre aux nez des bonnes gens, et, pour tout dire, mettiez le désordre et la gaieté dans la maison. Vous pouvez vous vanter de plus d'avoir, le soir, dans les bois, fait les plus jolies peurs du monde aux couples attardés. Mais je vous croyais évanouie à jamais depuis trois siècles au moins. Se peut-il, Madame, qu'on vous voie en ce temps de chemins de fer et de télégraphes ? Ma concierge, qui fut nourrice en son temps, ne sait pas votre histoire et mon petit voisin, que sa bonne mouche encore, affirme que vous n'existez point.

— Qu'en dites-vous ? s'écria-t-elle d'une voix argentine en se campant dans sa petite taille royale d'une façon tout à fait cavalière et en fouettant comme un hippogriffe le dos de la *Cosmographie de Munster*.

— Je ne sais, lui répondis-je en me frottant les yeux.

Cette réponse, empreinte d'un scepticisme profondé-

ment scientifique, fit sur mon interlocutrice le plus déplorable effet.

— Monsieur Sylvestre Bonnard, me dit-elle, vous n'êtes qu'un cuistre. Je m'en étais toujours doutée. Le plus petit des marmots, qui vont par les chemins avec un pan de chemise à la fente de leurs culottes, me connaît mieux que tous les gens à lunettes de vos Instituts et de vos Académies. Savoir n'est rien, imaginer est tout. Rien n'existe que ce qu'on imagine. Je suis imaginaire. C'est exister, cela, je pense! On me rêve et je parais. Tout n'est que rêve, et puisque personne ne rêve de vous, Sylvestre Bonnard, c'est vous qui n'existez pas. Je charme le monde ; je suis partout, sur un rayon de lune, dans le frisson d'une source cachée, dans le feuillage mouvant qui chante, dans les blanches vapeurs qui montent, chaque matin, du creux des prairies, au milieu des bruyères roses, partout!... On me voit, on m'aime. On soupire, on frissonne sur la trace légère de mes pas, qui font chanter les feuilles mortes. Je fais sourire les petits enfants, je donne de l'esprit aux plus épaisses nourrices. Penchée sur les berceaux, je lutine, je console et j'endors. Et vous doutez que j'existe! Sylvestre Bonnard, votre chaude douillette recouvre le cuir d'un âne.

Elle se tut; l'indignation gonflait ses fines narines, et, tandis que j'admirais, malgré mon dépit, la colère héroïque de cette petite personne, elle promena ma plume dans l'encrier, comme un aviron dans un lac, et me la jeta au nez, le bec en avant.

Je me frottai le visage, que je sentis tout mouillé d'encre. Elle avait disparu. Ma lampe s'était éteinte ; un rayon de lune traversait la vitre et descendait sur la *Cosmographie de Munster*. Un vent frais, qui s'était élevé sans que je m'en aperçusse, faisait voler plumes, papiers et pains à cacheter. Ma table était toute tachée d'encre. J'avais laissé ma fenêtre entr'ouverte pendant l'orage. Quelle imprudence!

(*Le Crime de Sylvestre Bonnard. La Fée.* III.)

— Calmann Lévy, éditeur. —

FIN.

CHRONOLOGIE

DES PRINCIPAUX ROMANS (DE 1610 A 1870)

1610. *L'Astrée* de Messire Honoré d'Urfé. Première partie.

1619. *L'Astrée* de Messire Honoré d'Urfé, marquis de Verromé, comte de Châteauneuf, etc., où par plusieurs histoires et sous personnes de bergers et d'autres sont déduits les divers effets de l'honnête amitié (3 parties).

1622. *Histoire comique de Francion, fléau des vicieux*, composée par N. de Moulinet, sieur du Parc, gentilhomme lorrain (Ch. Sorel).

1624. *Palombe ou la Femme honorable*, histoire catalane (par Camus, évêque de Belley).

1627. *L'Astrée* (avec les deux dernières parties, par Baro, secrétaire de d'Urfé).

1628. *Le Berger extravagant*, où parmy des fantaisies amoureuses on void les impertinences des romans et de la poésie (3 vol. par Ch. Sorel).

1632. *Ariane* (par Desmarets de Saint-Sorlin).

1634. *Endymion* (par Gombauld).

1637. *Polexandre* (5 volumes, par Gomberville).

1642-1645. *Cassandre* (10 volumes, par La Calprenède).

1647. *Cléopâtre* (12 volumes par La Calprenède).

1649-1653. *Artamène ou le Grand Cyrus* (10 volumes par Georges et Madeleine de Scudéry).

1651. *Le Romant comique* de M. Scarron (1re partie).

1654-1660. *Clélie, histoire romaine* (10 vol. par G. et M. de Scudéry).

1655. *Nouvelles tragi-comiques*, tournées de l'Espagnol en français (par Scarron).

1657. *Le Romant comique* de M. Scarron (2 partie).

1662. *Mademoiselle de Montpensier* (par Mad. de la Fayette).

1666. *Le Roman bourgeois*, ouvrage comique (par Furetière).

1669. *Les Amours de Psyché et de Cupidon* (par La Fontaine).

1670. *Zayde, histoire espagnole* (attribuée à Segrais, écrite par Madame de la Fayette en collaboration avec lui).

1677. La *Princesse de Clèves* (parue sous le nom de Segrais, mais composée par Mad. de la Fayette).
1697. *Histoires ou contes du temps passé avec des moralitez.* — *Contes de ma mère loye.* (Le privilège est au nom de P. d'Armancour, fils de Charles Perrault, l'auteur véritable de ces contes).
1699. *Télémaque* (sans le nom de Fénelon).
1707. *Le Diable boiteux* (par Lesage).
1713. *Les Mémoires du Comte de Grammont* (par Hamilton).
1715. *Gil Blas de Santiltanne* (par Lesage, 2 volumes comprenant les livres I-VI).
1724. *Gil Blas de Santiltanne* (3e volume, comprenant les livres VII-IX).
1727-1732. *Mémoires et aventures d'un homme de qualité qui s'est retiré du monde* (8 volumes par l'abbé Prévost d'Exiles).
1731-1741. *La Vie de Marianne ou les Aventures de la Comtesse de* *** (par Marivaux, en onze parties parues successivement; roman inachevé).
1732. *Les Aventures de M. Robert Chevalier, dit de Beauchesne, capitaine de flibustiers dans la Nouvelle France*, rédigées par M. Lesage (2 volumes).
1732-1739. *Histoire de M. Cleveland, fils naturel de Cromwell, ou le Philosophe Anglais* (par Prévost, 8 vol.).
1733. *Histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut* (appendice aux *Mém. d'un h. de q.* par Prévost).
1735. *Gil Blas de Santillanne* (4e volume, contenant les livres X-XII).
1735-1736. *Le Paysan parvenu ou les Mémoires de M*** (5 parties, roman inachevé, par Marivaux).
1735. *Les Mémoires du Comte de Comminges* (par Mme de Tencin).
1736. *Le Bachelier de Salamanque, ou Mémoires et aventures de Don Chérubin de la Ronda* (par Lesage).
1736. *Le Doyen de Killerine, histoire morale* (6 vol. par Prévost).
1745. *Le Sopha* (par Crébillon fils).
1747. *Zadig ou la Destinée, histoire orientale* (par Voltaire).
1747. *Lettres péruviennes* (par Mme de Graffigny).
1759. *Candide ou l'Optimisme, traduit de l'allemand par M. le docteur Ralph, avec les additions qu'on a trouvées dans la poche du docteur lorsqu'il mourut à Minden, l'an de grâce* 1759 (par Voltaire).
1761. *Contes moraux* (par Marmontel).
1761. *Julie, ou la Nouvelle Héloïse*, ou *Lettres de deux amans habitans d'une petite ville au pied des Alpes*, recueillies et publiées par J.-J. Rousseau.
1767. *Belisaire* (par Marmontel).
1772. *Le Diable amoureux* (par Cazotte).

1775. *Le Paysan perverti ou les Dangers de la ville, histoire récente mise au jour d'après les véritables lettres des personnages* (4 vol. par Restif de la Bretonne).

1778. *Les Incas, ou la Destruction de l'Empire du Pérou* (par Marmontel).

1780-1785. *Les Contemporaines, ou Aventures des plus jolies femmes de l'âge présent* (42 volumes par Restif de la Bretonne).

1782. *Les Liaisons dangereuses* (4 vol. par Choderlos de Laclos).

1788. *Estelle*, pastorale par M. de Florian.

1788. *Paul et Virginie* (par Bernardin de Saint-Pierre).

1794. *Voyage autour de ma chambre* (par le comte X. de Maistre).

1796. *La Religieuse* (roman posthume de Diderot, composé en 1761).

1801. *Atala ou les Amours des deux sauvages dans le Désert* (par Chateaubriand).

1802. *René ou les Effets des passions* (par Chateaubriand : parut avec le *Génie du Christianisme*, dont il n'était qu'un épisode).

1802. *Delphine* (par Mad. de Staël).

1803. *Le Peintre de Saltzbourg, Journal des émotions d'un cœur souffrant* (par Ch. Nodier).

1807. *Corinne, ou l'Italie* (par Mad. de Staël).

1811. *Le Lépreux de la cité d'Aoste* (par X. de Maistre).

1816. *Adolphe* (par Benjamin Constant).

1821. *Le Neveu de Rameau* (roman posthume de Diderot).

1822. *Trilby ou le Lutin d'Argail* (par Ch. Nodier).

1825. *Bug-Jargal* (par V. Hugo).

1825. *Les Prisonniers du Caucase* et *la Jeune Sibérienne* (par X. de Maistre).

1826. *Cinq-Mars ou une Conjuration sous Louis XIII* (par Alfr. de Vigny).

1829. *Chronique du règne de Charles IX* (par Mérimée).

1831. *Le Rouge et le Noir, Chronique de* 1830 (par Stendhal).

1831. *Notre-Dame de Paris* (par V. Hugo).

1831. *Le Lorgnon* (par Mme de Girardin).

1831. *Atar-Gull* (par Eugène Sue).

1832. *Indiana* (par George Sand).

1832. *Sous les Tilleuls* (par Alph. Karr).

1832. *Stello* (par A. de Vigny).

1832. *La Fée aux Miettes* (par Ch. Nodier).

1833. *Eugénie Grandet* (par Balzac).

1834. *Le Père Goriot* (par Balzac).

1834. *Volupté* (par Sainte-Beuve).

1835. *Mademoiselle de Maupin* (par Th. Gautier).

1835. *Grandeur et Servitude militaire* (par Alf. de Vigny).

1836. *Picciola* (par Saintine).

1836. *Jocelyn* (par Lamartine).
1836. *Confession d'un Enfant du siècle* (par Alfred de Musset)
1837. *Mauprat* (par G. Sand).
1837. *Les Mémoires du Diable* (par Fréd. Soulié).
1838. *Frédéric et Bernerette* (par Alf. de Musset).
1838. *Gerfaut* (par Ch. de Bernard).
1839. *La Chartreuse de Parme* (composée en 1830, par Stendhal).
1840. *Colomba* (par Mérimée).
1840. *Nouvelles genevoises* (par Toppfer).
1842. *Les Mystères de Paris* (par Eug. Sue).
1843. *Graziella* (par Lamartine).
1843. *Aristide Froissart* (par Léon Gozlan).
1843. *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale* (par L. Reybaud).
1844. *Le Juif Errant* (par Eug. Sue).
1844. *Les Trois Mousquetaires* (par Alexandre Dumas).
1845. *Monte-Christo* (par Alexandre Dumas).
1846. *La Mare au Diable* (par G. Sand).
1847. *Carmen* (par Mérimée).
1847. *Les Paysans* (par Balzac).
1848. *Mademoiselle de la Seiglière* (par Jules Sandeau).
1848. *La Dame aux Camélias* (par M. Alex. Dumas fils).
1851. *Scènes de la Vie de Bohême* (par Henri Murger).
1854. *Les Bourgeois de Molinchard* (par Champfleury).
1856. *Les Mariages de Paris* (par Edmond About).
1856. *Le Roi des Montagnes* (par Edmond About).
1857. *Fanny* (par Ernest Feydeau).
1857. *Madame Bovary* (par Gustave Flaubert).
1858. *Le Roman d'un jeune homme pauvre* (par Octave Feuillet).
1860. *Le Marquis de Villemer* (par George Sand).
1862. *Dominique* (par Eug. Fromentin).
1862. *Les Misérables* (par V. Hugo).
1862. *Salammbô* (par G. Flaubert).
1862. *Scènes de la vie cléricale. Les Courbezon* (par M. Ferd. Fabre).
1862. *Histoire de Sibylle* (par Octave Feuillet).
1863. *Mademoiselle La Quintinie* (par G. Sand).
1863. *Le Capitaine Fracasse* (par Th. Gautier).
1863. *Madame Thérèse* (par Erckmann-Chatrian).
1863. *Le comte Kostia* (par M. Victor Cherbuliez).
1864. *Renée Mauperin* (par Edmond et Jules de Goncourt).
1866. *Monsieur, Madame et Bébé* (par M. Gustave Droz).
1867. *Thérèse Raquin* (par M. Émile Zola).
1868. *Le petit Chose* (par M. Alphonse Daudet).
1869. *Lettres de mon moulin* (par M. Alphonse Daudet).

TABLE DES MATIÈRES

LE ROMAN AU XVIIIe SIÈCLE.

LE ROMAN AU XIXe SIÈCLE.

LES ROMANCIERS CONTEMPORAINS

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

2 51-92. — Corbeil. Imprimerie Crété.

